

Les Coups d’épée de M. de la Guerche

Amédée Achard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1 · I

PREMIÈRE PARTIE.

Àl'époque où commence ce récit, vers l'an de grâce 16..., il n'était pas, dans toute l'ancienne province de la Marche, d'ennemis plus irréconciliables et, tout à la fois, d'amis plus intimes que le comte Armand-Louis de la Guerche et son voisin le marquis Renaud de Chaufontaine. À dix lieues à la ronde, pas un bourgeois et pas un manant qui ne les connussent, pas de hobereau qui ne les eût rencontrés chevauchant de compagnie sur quelque roussin du pays, pas de maraudeur qui ne les eût surpris se livrant de furieuses batailles sur la lisière des bois. Ils fondaient ensemble les plus fameux héros de la mythologie et de l'antiquité. Le comte Armand-Louis et le marquis Renaud étaient à la fois Oreste et Pylade, Étéocle et Polynice. Ils seraient volontiers morts l'un pour l'autre, et ne passaient pas un jour sans se provoquer à d'interminables combats singuliers. Le temps qu'ils n'employaient pas à se rendre de petits services, ils le consacraient à se quereller. On débutait par des paroles affectueuses, on finissait par des coups terribles. Cela durait depuis le temps où M. de la Guerche et M. de Chaufontaine cherchaient des prunelles dans les haies et des noisettes dans les taillis.

La sympathie des deux jeunes gentilshommes provenait de la grande similitude d'âge, de goût, de caractère ; l'antipathie avait pour cause la différence de religion. Le comte Armand était huguenot ; le marquis Renaud bon catholique. Celui-là se découvrait au nom de feu l'amiral de Coligny ; l'autre tenait M. de Guise pour un grand saint. On avait donc six heures par jour pour s'aimer et six heures pour se haïr. Le reste du temps appartenait à l'escrime, à la chasse, à l'équitation. On disait de Renaud que personne, dans la province, ne montait aussi bien à cheval, si ce n'est M. de la Guerche ; et d'Armand-Louis, que nul gentilhomme de la contrée ne maniait aussi lestement l'épée, le poignard de merci, la pertuisane et l'arquebuse, si ce n'est M. de Chaufontaine. Le comte traversait une rivière comme un cygne ; le marquis franchissait un ravin comme un chevreuil. Ils luttaient contre les mêmes taureaux ; et si l'on ne connaissait pas de barrière qui pût l'arrêter, l'autre ne savait guère de fossés devant lesquels il eût reculé.

Quand on rencontrait le jeune Renaud à cheval, courant dans la campagne, c'est qu'il cherchait Armand-Louis ; quand on voyait le comte, tête nue, passant comme un cerf à travers les bruyères, c'est qu'il allait au-devant du marquis. Peu après, on les apercevait au bord d'un ruisseau, déjeunant d'un morceau de pain qu'ils arrosaient fraternellement d'un peu d'eau fraîche ; la chose faite, épuisés par la course, ils dormaient côte à côte.

« C'est Nisus et Euryale ! » disaient les savants du pays.

Mais si le lendemain, on entendait dans une clairière le bruit sourd d'une branche de chêne heurtant un bâton de cornouiller, les bergers du canton savaient que les deux inséparables étaient aux prises.

« C'est Achille et Hector ! » reprenait-on. Et personne de songeait à intervenir dans la querelle.

Le huguenot et le catholique avaient presque même taille ; tous deux grands, souples, lestes, vigoureux, tels que le peuvent être deux braves gars élevés dans la pleine liberté des champs, brûlés par le soleil, battus par la pluie, hâlés par le vent, accoutumés à braver la bise et la neige, à coucher sur la dure, à dormir à la belle étoile. L'un, blond avec des cheveux bouclés à reflets d'or tombant sur un front de marbre ; l'autre, brun avec une crinière de cheveux noirs, dont les ondes luisantes assombrissaient les yeux sauvages et le teint basané ; M. de la Guerche, pareil à cet Endymion pour lequel une déesse descendit de l'Olympe ; M. de Chaufontaine, tel qu'un peintre de bataille aimerait à représenter le terrible maréchal de Montluc revêtu de son harnois de guerre. Tout naturellement, Armand-Louis commandait tous les petits protestants du pays ; Renaud avait sous ses ordres les catholiques de dix clochers voisins, et les deux généraux ne manquaient pas une occasion de pousser les armées rivales l'une contre l'autre. Leurs qualités diverses se faisaient voir dans ces mêlées : Renaud, prompt à l'attaque, toujours le premier et le plus avant, impétueux, hardi et loquace comme un héros d'Homère ; Armand-Louis, tenace, inflexible, rapide dans ses évolutions, et n'oubliant jamais, au plus fort de la mêlée, qu'il était capitaine. Il manœuvrait ses jeunes soldats comme de vieilles bandes ; Renaud poussait droit devant lui et se fait au hasard, qu'il appelait le dieu de la guerre, mais s'il comptait plus d'ennemis renversés, la victoire restait presque toujours à Armand-Louis ; et le marquis, tout à coup isolé de ses régiments rompus et dispersés, était fait prisonnier sur le champ de bataille.

Àquatorze ans, M. de la Guerche lisait dans le texte latin les Commentaires de César. M. de Chaufontaine, à quinze ans, se plongeait avec délices dans les étonnantes aventures de don Galaor et les chevaleresques épopées d'Amadis des Gaules.

M. de Chaufontaine n'avait pas uniquement la prétention de vaincre M. de la Guerche, la dague au poing : il voulait encore le convertir. Pour atteindre ce résultat mirifique et arracher ainsi une âme aux griffes maudites du malin, il se nourrissait par intervalles de lectures pieuses, d'oraisons et de thèses scolastiques, dont il retenait au hasard quelques lambeaux. Quelquefois même il apprenait par cœur certains passages qui lui paraissaient d'une éloquence édifiante, et il les récitait aux arbres du jardin.

Un gros cerisier, dont il pillait dévotement les fruits, était chargé, dans ces occasions solennelles, de représenter Armand-Louis. Renaud l'accablait d'arguments victorieux ; l'arbre ne soufflait mot. Renaud, enchanté, redoublait ; et, la mémoire bourrée de citations, la bouche pleine de cerises, il prenait à témoin de son triomphe les poiriers et les pommiers d'alentour.

« Qu'as-tu à répondre, maudit parpaillot ? s'écriait-il. Quelle hérésie peux-tu opposer à cette dialectique ? Te voilà réduit au silence, vaincu, abîmé ; mais la perversité de ton âme est telle, empoisonnée qu'elle est par le souffle de Calvin, que tu t'obstines dans ton erreur ! Va donc périr dans la Jéhenne, réprouvé ! ce n'est pas moi qui intercéderai auprès des saints, que tu renies, pour sauver ton âme ! Vade retro ! Si tu brûles in secula seculorum, ce sera bien fait ! »

Il déchargeait un coup de bâton sur le tronc du cerisier et partait pour chercher le véritable la Guerche, qu'il poursuivait d'arguments et bombardait de citations avec une véhémence que rien ne lassait.

Le plus plaisant était que, si on eût appris à M. de Chaufontaine que le parpaillot, son ennemi, avait la fièvre au moment même où il le vouait aux flammes de l'enfer, on l'aurait vu changer de couleur et trembler comme une feuille.

Àces heures charmantes où l'aube s'éveille, il n'était pas rare d'entendre sa voix éclatante au bord d'une clairière devant laquelle il venait d'apercevoir Armand-Louis guettant les lapins.

« Viens çà, parpaillot du diable ; viens çà que je te pulvérise ! s'écriait-il, Viens confesser que tu n'es qu'un mécréant de la pire espèce ; je veux que ton

hérésie morde la poussière, et te faire voir que tu es un misérable damné, prédestiné à la cuisine de l'enfer ! Viens, te dis-je, et que tous les huguenots tes cousins crèvent de dépit en voyant ta confusion ! »

Dès les premières syllabes de ce petit discours, Armand-Louis s'armait d'une gaule.

Il savait comment finirait l'homélie.

Armand-Louis ne se mêlait pas d'éloquence. Il répondait aux démonstrations du prédicateur imberbe par des sourires ; quelquefois même, au plus beau de son improvisation, il l'interrompait par un sarcasme. Renaud devenait pourpre.

« Ah ! tu railles, coquin ! À moi les armes temporelles ! Elles auront raison de ton impertinence ! » disait-il alors. Et, les poings fermés, il tombait sur l'auditoire ; mais l'auditoire, qui n'avait pas peur de l'excommunication, ne reculait pas devant le prédicateur.

Nous devons ajouter qu'au bout de cinq ou six années mêlées de coups et d'oraisons, Armand-Louis n'était pas encore converti.

Dans leurs rencontres de tous les jours M. de la Guerche ne se montrait pas si prompt aux escarmouches que son adversaire, M. de Chaufontaine. On ne le voyait pas non plus éternellement occupé à battre la plaine ou les bois, en quête de perdrix et de lièvres, et cherchant querelle aux petits pâtres qui gardaient les brebis dans les landes. Il ne se montrait pas davantage amoureux de disputes théologiques ou friand d'aventures. Si autrefois, aux premiers temps de son adolescence, il était l'un des premiers à organiser une expédition, dans le but glorieux de dépouiller de ses fruits le verger d'un monastère, ou de provoquer en champ clos la jeune population d'un village voisin, maintenant qu'une moustache naissante commençait à ombrager sa lèvre, on le surprenait errant seul à l'écart au fond des vallées. Quelquefois même il ne suivait pas ses camarades qui, armés de lignes et d'éperviers, livraient bataille aux brochets d'un étang, et l'invitaient à partager leurs jeux. Il ne répondait plus avec le même élan aux provocations de Renaud. On l'avait vu déserter les leçons d'escrime d'un maître italien pour s'égarer dans un bois ; et si quelqu'un alors l'eût suivi, peut-être l'aurait-on vu graver deux lettres sur l'écorce fragile d'un bouleau, comme autrefois les bergers de Virgile.

Renaud souriait de pitié. Les petits catholiques se réjouissaient de n'avoir plus affaire au terrible général qui les avait vaincus si souvent ; les petits huguenots pleuraient sur leur capitaine.

« Il sait que le sort du démon terrassé par saint Michel lui et réservé ; il a peur de succomber sous mes coups, disait M. de Chaufontaine, qui prenait de grands airs, et, modestement, se comparait à l'archange.

— Un moine lui aura jeté quelque sortilége, pensait un jeune calviniste naguère promu aux fonctions de lieutenant.

— Il rêve comme un savant !

— Il dort comme un abbé ! »

Hélas ! s'il rêvait souvent, M. de la Guerche ne dormait plus guère. Le sortilége qui l'avait terrassé, l'archange qui l'avait vaincu, c'était la compagne de ses premiers ans, M Adrienne de Souvigny. On peut presque dire qu'Armand-Louis l'avait toujours connue ; mais il ne la regardait que depuis quelques mois. Et, à présent qu'il la regardait, il ne pouvait se lasser de l'admirer.

1 · II

Depuis un grand nombre d'années déjà, Armand-Louis et Adrienne habitaient, sur les confins de la Marche et du Bourbonnais, un petit castel démantelé par les guerres de religion. Adrienne y était arrivée à une époque où Armand-Louis n'avait guère plus de huit ou dix ans. M de Souvigny n'en avait pas quatre alors. Un vieil écuyer la conduisait. Il y avait déjà quinze jours qu'ils voyageaient de compagnie, l'homme sur un bon vieux cheval grisonnant, l'enfant sur une mule fort paresseuse, mais plus maigre encore. On n'allait pas fort vite, et l'on s'arrêtait bien avant la nuit, par crainte des malandrins et des coupeurs de bourses. L'écuyer avait été fort aise de rencontrer le château de la Guerche en son chemin, son intention étant de demander conseil à M. de Charnailles, grand père et tuteur d'Armand-Louis, lequel était un seigneur plein de sagesse et d'expérience. M de Souvigny était orpheline, et on ne lui savait pas d'autre protecteur qu'un certain marquis de Pardaillan, qui était son oncle et qui résidait en Suède, où l'on assurait que le vicomte de Souvigny, père d'Adrienne, était mort laissant une grande fortune. Après un repos de huit jours sous le toit de M. de

Charnailles, et force conversations, le vieil écuyer parla tristement de continuer le voyage. On boucla donc les valises et on donna double ration aux chevaux. Adrienne pleura beaucoup à la pensée de quitter un pays où l'on croquait de si belles pommes dans un si beau jardin, et d'abandonner un ami qui façonnait de si beaux jouets avec son couteau. Le soir elle s'endormit, le visage tout baigné de larmes, dans les bras de son petit cousin : c'était ainsi qu'elle appelait Armand-Louis, M. de Charnailles et feu M. de Souvigny étant un peu parents.

Le grand-père, ému, regarda l'écuyer qui soupirait. « Si nous leur donnions encore vingt-quatre heures ? dit-il.

— Le voyage est bien long !

C'est pour cela : un jour de plus, un jour de moins, qu'est-ce ? »

L'écuyer regarda l'enfant qui pleurait encore en dormant, et céda.

Le lendemain, Adrienne ne manqua pas de se coucher dans les bras de son petit ami, comme si elle eût eu conscience du doux empire qu'avait son sommeil. M. de Charnailles l'embrassa tendrement sur le front.

« Est-ce pour demain ? » dit-il en regardant l'écuyer.

L'écuyer essuya le coin de ses yeux.

« Il le faut ! répondit-il ; la Suède est si loin !

— Qu'importe alors ! Vous n'avez pas promis, j'imagine, que vous arriveriez le 1 octobre, à midi, ou le 15 novembre, à huit heures ?

— Non, certes !

— Alors, partez un autre jour.

— Soit ! » dit l'écuyer qui frissonnait à la pensée des longues étapes qu'il avait à fournir.

Adrienne fit encore le lendemain ce qu'elle avait fait la veille : elle eut même cette inspiration, en dormant, de jeter les bras autour du cou d'Armand-Louis. Le pauvre écuyer n'avait pas le cœur assez dur pour séparer une orpheline du seul être qui lui témoignât de l'affection. À cette époque, d'ailleurs, les voyages étaient fort dangereux, fort incertains ; on ne pouvait s'entourer de trop de précautions pour les entreprendre. Le cheval gris boitait d'une jambe au moins ; la

mule n'engraissait guère, bien qu'elle employât toutes les heures et toutes ses dents à manger l'avoine de M. de Charnailles, en honnête bête qui se méfie de l'avenir. On ne savait guère ce que la Suède réservait à l'orpheline ; une halte ne pouvait en rien compromettre ses intérêts. Il fut résolu que l'on resterait encore une semaine au château, après quoi l'on partirait. Le vent eut le bon esprit de souffler bientôt après ; la pluie ne voulut pas être en reste et tomba comme si le bon Dieu l'eût chargée d'inonder la province.

« On ne part pas pour la Suède en temps d'orage, dit le grand-père ; attendez jusqu'à la fin du mois.

— J'attendrai, » dit le bon écuyer qui réchauffait ses vieilles jambes devant la cheminée.

Adrienne lui sauta au cou. La neige succéda à la pluie, les chemins se trouvèrent défoncés ; on n'avait jamais entendu parler de voyageurs quittant le coin du feu pour courir les grandes routes au cœur de l'hiver ; M de Souvigny pouvait s'enrhumer.

« Restons, puisque la Providence le veut, » reprit l'honnête écuyer.

Quand vint la saison nouvelle, M. de Charnailles fit observer à son hôte que des bandes de malfaiteurs battaient le pays, et qu'il n'était pas prudent d'exposer une personne qui lui était confiée à tous les dangers d'une lointaine expédition. Il fallait attendre que les gens du roi eussent pendu les coquins qui mettaient la contrée au pillage. Certainement alors il serait le premier à brider les chevaux et à donner le signal du départ.

« Vous parlez comme un sage, » répliqua l'écuyer qu'Adrienne regardait de ses yeux les plus caressants.

Le signal promis, M. de Charnailles se garda bien de le donner. Il était, à tout prendre, le parent de M de Souvigny, il avait donc le droit de veiller sur elle, de la protéger ; elle lui paraissait d'une santé délicate, il fallait lui donner le temps de se fortifier pour supporter le rude climat de la Suède ; n'était-elle pas bien dans le château de la Guerche, aimée, choyée, entourée de ces mille tendresses que les vieillards prodiguent aux enfants dans lesquels ils se sentent renaître ? Certes, elle n'avait pas le luxe que donne la fortune, un carrosse à sa porte, dix laquais dans son antichambre, des dentelles sur sa robe ; mais elle avait la joie, la santé, le bon air, la belle humeur, et la sagesse enseigne que ce sont des biens

dont il faut savoir se contenter. En outre, Adrienne ne quittait plus Armand Louis : Armand-Louis était son premier mot, Armand-Louis le dernier ; cela attendrissait l'écuyer.

Le temps et M. de Charnailles firent si bien, qu'après avoir dû monter à cheval tous les matins pour gagner, à travers l'Allemagne, les bords de la mer Baltique, M de Souvigny était encore dans la Marche six ans après. Un soir, l'écuyer, qui, par occasion, disait encore : « Nous par tirons demain, » s'endormit pour ne plus se réveiller.

Au moment de trépasser, il fit approcher Adrienne qui pleurait, et l'embrassant :

« Vous direz à M. de Pardaillan, murmura-t-il, que ce n'est pas ma faute. »

Puis, se tournant vers M. de Charnailles :

« Je vous la recommande.... aimez-la comme votre enfant, » dit-il.

Ce furent ses dernières paroles. M de Souvigny déclara qu'elle ne s'en irait plus, et voilà comment une orpheline qui devait rester seulement huit jours au château de la Grande-Fortelle, y demeura jusqu'à quatorze ans.

Ce castel de la Grande-Fortelle était un bâtiment délabré, moitié château fort, moitié ferme, dont les murailles chancelantes occupaient le sommet d'un monticule, à l'entrée d'un vallon semé d'étangs et de bois. Deux méchantes tours couronnées de créneaux lui donnaient de loin une apparence féodale que démentaient promptement les fossés à demi comblés, les étables adossées contre les remparts, les granges assises sur des débris de voûtes. Une métairie occupait l'emplacement du donjon. Telle qu'elle était cependant, la Grande-Fortelle, dont on ne voyait que des vestiges, aurait encore pu soutenir l'attaque d'une bande de pillards, et, bien défendue par une garnison d'hommes déterminés, la repousser.

On n'y voyait, en 162..., que M. de Charnailles, son petit-fils Armand-Louis, M de Souvigny et une douzaine de serviteurs, valets de ferme, palefreniers et laquais. Ce n'était pas un corps d'armée à inspirer de grandes craintes aux maraudeurs qui erraient par troupes dans la campagne, mais un tel respect entourait le châtelain, qu'au premier coup de feu, au premier son de la cloche d'alarme, on aurait vu accourir tous les paysans et tous les hobereaux du voisi-

nage, ceux-là armés de fourches, ceux-ci d'arquebuse qu'on n'avait point déchargées depuis M. de Mayenne.

Armand-Louis était l'unique rejeton d'une fille bien aimée dont le mari, M. le comte de la Guerche, était mort au service du roi sans laisser de fortune. Veuve à un âge où quelques-unes de ses compagnes n'étaient point encore mariées, la comtesse s'était réfugiée auprès de son père, M. de Charnailles ; le chagrin l'avait bientôt fait disparaître, comme se dessèche et meurt un jeune épi brûlé par le soleil. Toute l'affection du vieux châtelain s'était reportée sur le seul héritier de deux maisons qui avaient eu leurs jours de prospérité et d'éclat, mais que les coups de l'adversité renversaient l'une sur l'autre, sans leur rien faire perdre de leur fierté.

M. de Charnailles n'avait que de maigres revenus et quelques pauvres débris d'une splendeur effacée par les discordes civiles, mais il employait toutes ses ressources à donner au jeune Armand-Louis la plus brillante éducation militaire. Il voulait qu'un gentilhomme qui entrait dans la vie avec le poids des deux écussons des la Guerche et des Charnailles à porter, sût tout ce que savaient à cette époque les plus habiles et les plus experts. Lui-même était un homme de savoir, ami des bons livres autant que des belles armes. Il façonna donc à son image l'âme de l'orphelin qui lui était confié, et lui enseigna, plus encore par son exemple que par ses leçons, que tous les biens de la terre ne sont rien en comparaison de l'honneur.

« Si tu peux, à l'heure de la mort, répéter le mot héroïque de François I : « Tout est perdu fors l'honneur ! » lui disait-il souvent, que Dieu te bénisse, mon fils, tu n'auras rien perdu. »

Àseize ans, Armand-Louis supportait donc toutes les fatigues sans faiblir ; une course de vingt lieues, à toute vitesse, à cheval, par des chemins affreux, n'était rien pour ce corps de fer ; à pied, il franchissait des distances qui eussent épuisé la patience d'un homme des communes ; si la lassitude se faisait sentir après une rude journée de chasse, il s'étendait sur la bruyère, soupait d'une croûte de pain et d'un verre d'eau, et dormait les poings fermés. Au matin, il était frais et dispos comme un oiseau surpris sur une branche par l'aurore. Il regardait en face les plus graves périls, se jetait sans pâlir dans les rivières les plus furieuses, disparaissait hardiment dans les chaumières en flammes, et n'avait point encore rencontré de bête enragée ou de bandit en armes capables de le faire reculer.

M. de Charnailles souriait d'aise en passant sa main ridée sur ce jeune front.

Un matin, il surprit son fils tout en sang. Armand-Louis s'était trouvé dans un hameau au moment où une bête endiablée s'était ruée sur les troupeaux qui rentraient du pacage ; armé d'une fourche, il n'avait pas craint de l'attaquer : l'animal s'était rué sur lui, mais le brave enfant, tout déchiré par les ongles de la bête, n'avait lâché prise qu'après l'avoir tuée. Vainqueur, il tomba lui-même sur le corps palpitant de sa victime.

« Si Dieu te prête vie, tu seras un homme, » lui dit le châtelain.

Les armes ne manquaient pas dans la Grande-Fortelle ; on n'avait qu'à choisir le long des murs de la grande salle : c'était un arsenal. Quant aux professeurs, il en passait chaque mois sur la route : officiers de fortune, soldats licenciés, reîtres regagnant leur patrie lointaine, aventuriers qui n'avaient que la cape et l'épée, n'hésitaient pas à demander l'hospitalité à la tombée de la nuit, et en retour du gîte qui leur était offert de grand cœur, ils enseignaient volontiers ce qu'ils savaient dans le maniement des armes. Le soir, devant une large cheminée où flambaient des tronçons de chênes, ils faisaient des récits de guerre et apprenaient à leur hôte comment un homme de cœur se tire des plus mauvais pas. Pas un étranger qui ne fût frappé de la bonne mine d'Armand-Louis, pas un gentil homme qui ne fût charmé de sa politesse. Son air franc et résolu prévenait en sa faveur ; ce qu'on voyait après ne démentait pas cette première et bonne impression : c'était l'âme d'un héros dans le corps d'un adolescent.

M. de Charnailles avait vu les grandes guerres du temps de Henri IV, il avait combattu contre la Ligue et M. de Guise ; il ne manquait pas, comme aiment à le faire les vieillards, d'en raconter les lointains épisodes, et cette histoire glorieuse d'un roi conquérant son trône l'épée au poing remplissait d'enthousiasme l'âme fière d'Armand-Louis. Il brûlait de se trouver, lui aussi, mêlé à ces bandes vaillantes qui font triompher le bon droit, et c'était à cette fin de se bien préparer au métier des armes qu'il enrégimenta plus tard les petits huguenots du pays pour les mener en guerre contre les catholiques commandés par Renaud de Chaufontaine, son voisin.

1 · III

Donc étudiant un jour, guerroyant le lendemain, Armand-Louis avait atteint cet âge où le cœur bat plus vite, où une fleur qui s'échappe d'un corsage et qu'on ramasse en rougissant, paraît le plus précieux de tous les trésors, où le visage pâlit tout à coup parce qu'on entend la voix d'une jeune fille. On sait qu'Armand-Louis avait regardé M de Souvigny et l'avait trouvée belle ; jusqu'alors il savait seulement qu'elle était bonne. Quand il l'eut vue, il n'osa presque plus la regarder, si ce n'est à la dérobée. Il faisait collection de tous les objets qu'elle perdait et les serrait dans un coffret dont il portait toujours la clef sur lui. Sa voix tremblait quand il lui parlait. Quand elle appuyait sa tête sur l'épaule du pauvre adolescent, il avait des battements de cœur qui l'étouffaient. Que devint-il quand il entendit Renaud de Chaufontaine s'extasier un matin sur la beauté d'Adrienne qui, en ce moment, traversait d'un pied leste un méchant petit pont jeté sur une rivière.

« Eh ! eh ! ajouta le catholique en riant, la voilà bientôt bonne à marier !

— Qui ? s'écria Armand-Louis éperdu.

— Eh ! parbleu ! M de Souvigny !

— Adrienne ?

— Oui, Adrienne. »

Armand-Louis écumait de colère. Il saisit au vol le prétexte qui lui était offert de chercher querelle à son compagnon.

« Çà ! reprit-il, depuis quand, monsieur le marquis, vous permettez-vous d'appeler M de Souvigny par son nom de baptême ?

— La belle affaire, puisque je le sais !

— C'est déjà trop de le savoir. M de Souvigny n'est Adrienne que pour deux personnes, M. de Charnailles et moi.

— Bon ! l'habitude est prise, elle le sera pour une troisième, qui est son voisin s'il n'est pas son parent.

— Apprenez que je ne le souffrirai pas !

— Me gêner pour une parpaillote, allons donc !... »

La dernière syllabe expirait dans la gorge de son ami que déjà Armand-Louis attaquait Renaud. La lutte fut longue, opiniâtre, furieuse, interrompue seulement par les exclamations de M. de Chaufontaine. Cependant, brisés, moulus, exténués, ils demeuraient en face l'un de l'autre sans pouvoir se vaincre, Renaud toujours railleur, Armand-Louis exaspéré, mais tous deux hors d'haleine.

« Marier M de Souvigny !... la belle idée ! reprit celui-ci. Connaissez-vous, monsieur le marquis, quelqu'un dans le pays qui aurait la prétention de l'épouser ?

— Eh ! morbleu ! je connais vingt gentilshommes à qui cette pensée a pu venir ! répliqua M. de Chaufontaine qui souriait.

— Vingt est un chiffre, ce n'est pas un nom !

— Un nom ? eh bien ! d'abord il y a moi.

— Toi ! »

Le combat recommença, plus long, plus obstiné, plus ardent, bras contre bras, poitrine contre poitrine. Armand-Louis ne pliait pas, Renaud ne reculait guère ; les coups pleuvaient. L'un était pâle comme un mort, l'autre rouge comme le feu.

« Voyez-vous, le gourmand ! s'écriait le marquis, toujours prompt à l'épigramme ; parce qu'il a une cousine jolie à croquer !... attrape ça, hérétique du diable !... il ne veut pas qu'on la regarde !... On a des yeux, vilain parpaillot ; tu n'auras pas la demoiselle, et tu auras les coups. Tiens, calviniste maudit, en voilà deux pour commencer !... Mets-la donc dans une boîte, ton Adrienne, ça n'empêchera pas quelque bon gentilhomme de ma connaissance de la convertir.... gibier d'enfer ! »

Chaque mot de ce petit discours, où les invectives se mêlaient aux louanges, produisait sur les nerfs et sur les muscles d'Armand-Louis l'effet d'un coup d'éperon sur un cheval emporté. Il sentait les flots de la haine envahir son cœur. Pour la première fois, il éprouvait une envie sérieuse de tuer Renaud.

Les deux athlètes, épuisés, tombèrent sur l'herbe, Armand-Louis presque assommé, Renaud presque rompu.

« Finissons-en, dit celui-ci brusquement ; demain je t'attendrai dans le val au Moulin à la tête de mes amis ; rassemble les tiens, ce sera une bataille comme celles que les Grecs livraient aux Troyens. Je tiens M de Souvigny pour aussi belle que la belle Hélène.

— Faisons mieux ; arme-toi d'une cotte de mailles, prends une épée, une hache, un poignard, j'endosserai une cuirasse, et, tels que deux paladins, fer contre fer, demain nous nous exterminerons.

— Soit ! et si je te tue, comme j'en ai l'espoir, je ferai dire vingt messes pour le repos de ton âme..., il n'en faudra pas moins pour te tirer de la chaudière ! »

Le lendemain, les deux chevaliers, armés de pied en cap, cuirasse au dos, dague au flanc, casque en tête, se rencontrèrent au petit jour dans la partie la plus déserte du val au Moulin.

« Fais ta prière et confesse-toi, dit Renaud.

— Recommande ton âme à Dieu, » répondit Armand-Louis.

Ils se mirent en garde, et le fer froissa le fer. Leur force était égale, leur adresse la même. Renaud raillait toujours et accompagnait chacun de ses coups d'une menace ou d'un avertissement. Armand-Louis combattait avec une fureur muette. Bientôt quelques gouttes de sang rougirent leurs armures çà et là. Tout à coup, M. de la Guerche porta à son antagoniste un si furieux coup d'estoc que M. de Chaufontaine en eût été traversé si l'arme ne se fût brisée en éclats. Renaud, chancelant, répondit à cette attaque par un coup de hache désespéré qui frappa en plein le casque du huguenot. Armand-Louis ouvrit les bras, ferma les yeux et tomba lourdement.

« Ah ! mon Dieu ! je l'ai tué ! » s'écria Renaud consterné.

Il jeta loin de lui la hache maudite, remplit son casque d'eau et en inonda le visage pâle de son ami. Armand-Louis ne remua pas. Renaud s'agenouilla auprès de lui, il pleurait.

« Se peut-il que je l'aie frappé !... lui, mon vieux compagnon !... mon meilleur ami ! disait-il tout en arrachant pièce à pièce l'armure du blessé ; exécrable batailleur je suis, je n'ai donc pas d'entrailles !... Si vraiment il expire, je ne m'en consolerai jamais !... Ah ! mon pauvre Armand-Louis, réponds-moi, parle-moi !... Je suis un animal féroce, c'est vrai ; mais je ne suis pas

méchant !... J'aurais volontiers perdu la vie pour sauver ton âme.... Que veux-tu que je devienne sans toi ?... Avec qui me disputerai-je ?... avec qui me battrai-je ?... Veux-tu que je m'assomme ou que je m'étrangle ?... ordonne, j'obéirai.... Te plaît-il que je me fasse moine ?... j'irai faire pénitence au fond d'un cloître jusqu'à la fin de mes jours... »

Armand-Louis poussa un profond soupir.

« Sainte Vierge ! il rend l'âme ! » s'écria Renaud.

Et, les mains jointes, il se mit à sangloter.

Épouseras-tu toujours M de Souvigny ? murmura Armand-Louis qui ouvrit les yeux.

— Moi, épouser Adrienne ?... non, mille fois non !... Qu'elle soit jolie, charmante, bonne et faite à ravir, que m'importe ! je ne la regarderai plus, et, si tu le désires, personne même ne l'épousera jamais, j'en fais le serment !... Et que diable veux-tu que je fasse d'une huguenote, moi qui suis bon catholique ?... as-tu seulement réfléchi à cela, étourdi ?... Donc reviens à la vie et promptement, sinon je me passe l'épée que voici au travers du corps. »

Renaud tira son épée du fourreau, et, tel qu'autrefois Pyrame sur le corps de Thisbé, il en appuya la pointe sur sa poitrine.

« Eh ! là ! là ! ne te hâte pas de mourir ! reprit M. de la Guerche, je crois que j'en reviendrai ! »

Et, s'aidant d'une main, il souleva son corps à demi. Renaud lui sauta au cou.

« Je crois que le tranchant de ta hache a porté à faux, poursuivit Armand-Louis ; un instant, j'ai cru que j'étais mort.

— Jour de Dieu ! s'écria Renaud, si jamais je tire l'épée contre un la Guerche, et remarque bien que tu es le dernier du nom, je consens à devenir un abominable parpaillot comme toi ! »

Il ramena son ami un peu lentement à la Grande-Fortelle ; ils avaient une triste figure l'un et l'autre et se traînaient plus qu'ils ne marchaient. Quand M de Souvigny aperçut Armand-Louis, elle pâlit et courut à lui.

« Qu'avez-vous ?... que vous est-il arrivé ? » s'écria-t-elle.

Armand-Louis baissa les yeux et avoua qu'il avait failli perdre la vie dans un combat singulier contre M. de Chaufontaine.

« Vous battre encore ! et pourquoi ? reprit-elle.

— Parce qu'il vous appelait Adrienne et qu'il assurait que vous étiez en âge d'être bientôt mariée ? »

Mde Souvigny rougit un peu.

« Et que vous fait cela ? ajouta-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Ah ! » fit Adrienne.

Si la terre s'était entr'ouverte devant Armand-Louis, il s'y serait précipité tête baissée. Il n'avait pas eu peur devant une hache avide de sang, le regard d'une petite fille blonde le faisait trembler.

Armand-Louis évita de rencontrer Adrienne jusqu'à la fin du jour. Pendant le dîner, il fut silencieux et n'osa pas lever les yeux sur sa cousine. Il se retira de bonne heure, et, le sommeil ne venant pas, il prit un volume dans la bibliothèque de M. de Charnailles, au rayon des romans de chevalerie.

« Renaud assure que c'est fort amusant, » pensa-t-il.

C'était l'histoire de Tristam et de la belle Yseult. Bientôt la poitrine d'Armand-Louis se gonfla, son cœur se mit à battre, les pages succédaient aux pages ; tout à coup il ferma le livre : « Ah ! mon Dieu, je l'aime ! » s'écria-t-il.

Le mot qu'il venait de dire le fit tressaillir ; tout effaré, il cacha sa tête entre ses mains, craignant que le son de sa voix n'arrivât jusqu'à M de Souvigny. Le livre ouvert était auprès de lui, mais qu'avait-il besoin d'y lire à présent ? La nuit s'écoula, sans qu'il pût fermer les yeux, dans une longue suite de rêves que le souvenir et le nom d'Adrienne remplissaient. Mais ce secret qu'il venait de découvrir, sa conscience lui faisait un devoir de ne pas le garder. Dès les premières lueurs du jour, il descendit au jardin et attendit M de Souvigny, tout ému, palpitant, mais heureux ; il trouvait les couleurs du ciel plus brillantes, le parfum des fleurs plus enivrant, le souffle de la brise plus caressant et plus doux. Bientôt il entendit le pas léger d'Adrienne ; il s'arma de courage, et allant au devant d'elle :

« Chère cousine, lui dit-il, vous m'avez demandé hier pourquoi la proposition de M. de Chaufontaine m'avait indigné, et je vous ai répondu que je ne le savais pas.

— C'est vrai.

— Je le sais à présent.

— Ah !

— Un hasard m'a fait lire dans mon cœur ; peut-être l'aveu que je vais vous faire excitera-t-il votre courroux.... disposez de moi alors : quoi que vous ordonniez, j'obéirai ! »

Un léger coloris parut sur le front charmant d'Adrienne ; elle cueillit des fleurs d'une main tremblante, et, sans regarder Armand-Louis, elle se mit à les réunir en bouquet.

« Si j'ai voulu tuer M. de Chaufontaine, c'est que je vous aime, poursuivit Armand-Louis tout pâle et tout tremblant. Ma vie était à vous, et je l'ignorais ; à présent, quelque chose me dit que jusqu'à mon dernier soupir je vous aimerai.... Hélas ! je n'y pensais pas, parce que je vivais près de vous, dans l'air que vous respirez.... Maintenant que je sais que d'autres peuvent aussi vous voir, vous aimer, rechercher votre main, à présent que je puis vous perdre, une terreur folle s'est emparée de moi. Un mot de M. de Chaufontaine a fait ce miracle.

— M. de Chaufontaine !.... ah ! je le déteste ! dit Adrienne.

— Ne le détestez plus ! il ne vous épousera jamais, lui ! mais un autre, un inconnu !... Ah ! puissé-je ne jamais voir ce jour-là !... Vous savez tout, chère cousine ; ai-je besoin d'ajouter que pour vous mériter il n'est rien que je ne fasse ! »

Adrienne leva les yeux : une flamme sincère les remplissait ; elle mit sa main dans celle d'Armand-Louis, et d'une voix émue et tendre :

« M de Souvigny s'appellera un jour la comtesse de la Guerche, dit-elle, ou elle ne sera jamais à personne.

— Dieu du ciel ! » s'écria M. de la Guerche.

Il ne put continuer : Adrienne venait de s'enfuir, laissant entre ses mains le bouquet qu'elle avait cueilli.

Que la campagne lui parut magnifique ce jour-là ! comme il comprenait le sens mystérieux des choses !... Armand-Louis se sentait transformé. Le cœur d'un homme battait en lui ; il entrait dans la vie par la porte radieuse de l'amour.

Àcette époque qui devait laisser une trace si profonde dans sa vie, M de Souvigny traversait sa seizième année.

Ce fut alors qu'on vit Armand-Louis errer autour de la Grande-Fortelle et s'enfoncer dans les bois, mais il n'était plus seul, et quand un soupir de joie soulevait sa poitrine, un sourire lui répondait. Avec quelle assiduité ne suivait-il pas les leçons que lui prodiguait la prévoyance de M. de Charnailles ! Il ne voulait rien ignorer de ce qui pouvait l'aider à faire son chemin dans le monde. Son but, son espérance, c'était Adrienne. Pour l'obtenir, pour la mériter, rien de lui paraissait impossible. Que d'efforts aussi, et avec quelle ardeur ne se rendait-il pas expert dans toutes les choses qui poussent un homme plus avant dans le métier des armes !

Cependant M. de Chaufontaine tenait sa promesse ; si terrible que fût son envie de pourfendre un huguenot, il ne provoquait plus M. de la Guerche ; il ne cessa pas toutefois de l'appeler parpaillot, sa théologie militante n'admettant pas de compromis de ce côté-là ; il est vrai que dans sa bouche, ce sobriquet avait un son amical et quelque chose de caressant qui enlevait tout prétexte aux représailles. Le parpaillot se vengea de l'entêtement pieux de Renaud en lui donnant le surnom de ligueur.

« Ligueur ? je m'en vante ! » répondit Renaud gaillardement.

1 · IV

Jamais on ne vit Montaigu et Capulet, Guelfe et Gibelin vivre en aussi bonne intelligence ; mais lorsque le Montaigu était las de demeurer en paix, étonné de n'avoir donné ou reçu, après huit jours d'attente, aucun horion, il déclarait la guerre à un certain grand garçon du pays qu'on appelait Carquefou, et les combats recommençaient de plus belle.

Ce Carquefou était à peu près de l'âge de Renaud, qui n'avait guère qu'un an ou deux de plus qu'Armand-Louis ; fils d'un arquebusier qui vivait maigrement

de son travail dans un village voisin, il menaçait de devenir grand comme un peuplier, et c'était à sa manière le garçon le plus original qui fût à dix lieues à la ronde. Carquefou faisait profession d'avoir peur de tout.

« Des moutons aussi ? lui demanda un jour Renaud.

— Monsieur le marquis, ils ont des cornes, » répondit Carquefou.

Sa maxime était qu'il fallait se méfier de ceci, de cela, et du reste.

« Qui ne s'expose pas se risque ! disait-il quelquefois en manière de sentence. Jugez des dangers que courent ceux qui s'exposent ! »

En conséquence, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, Carquefou se battait comme un tigre.

Jamais on ne vit dans le Maine et l'Anjou, la Marche et le Berry, personnage dont la conduite fût moins d'accord avec les principes ; quand les paroles disaient oui, les actions répliquaient non. Un soir, on le vit partir avec une vieille arquebuse sur le dos et un formidable couteau de chasse au côté ; il portait une brebis sur son épaule ; c'était pendant les neiges de l'hiver.

« Eh ! Carquefou, où donc vas-tu en cet équipage ? » lui demanda un voisin.

Carquefou entr'ouvrit sa souquenille et fit voir qu'elle était garnie d'une paire de gros pistolets et d'un large poignard.

« Je fais le commerce des agneaux, et j'ai peur que les béliers ne me croquent ! » répondit-il en pressant le pas.

Il avait de ces répliques extravagantes auxquelles on ne comprenait jamais rien. Aussi les malins du village assuraient-ils que ce nom de Carquefou, qu'il tenait de son père, était trop long de deux tiers ; il fallait supprimer Carque et laisser fou.

Au petit jour, on vit rentrer Carquefou pliant sous le poids de quatre ou cinq loups qu'il avait tués à l'affût. On s'empressa autour de lui.

« Ils ont mangé la brebis, dit-il, mais j'ai leurs peaux ; c'est un petit commerce que nous faisons entre nous : cinq loups pour un mouton ; les blessés ne comptent pas. »

On en retrouva deux qui rendaient l'âme dans les bois.

« Allons ! dit Carquefou, les loups ont du bon : en voilà deux qui n'entraient pas dans le marché. »

Renaud eut vent de cette extermination de loups.

Çà, lui dit-il, tu n'as donc pas eu peur ?

— Au contraire, monsieur le marquis ; c'est la peur qui m'a fait déguerpir de mon lit. Les hurlements de ces bêtes enragées m'empêchaient de fermer l'œil ; je tremblais au fond de mes couvertures ! C'est pourquoi j'ai pris la résolution de les assassiner pour éviter d'attraper la fièvre.

— Il fallait au moins me prévenir !

— Eh ! monsieur, si j'avais attendu seulement une nuit encore, on m'aurait trouvé mort dans ma chambre ! Les coquins criaient sous mes fenêtres ; la mort dans l'âme, je me suis armé jusqu'aux dents, et, chargeant un imbécile de mouton sur mes épaules, j'ai cherché un ravin noir propre à me cacher et m'y suis blotti en grelottant. Le mouton a eu l'imprudence de bêler ; les bandits à quatre pattes sont arrivés au galop : c'était à qui donnerait le premier coup de dent. J'ai visé dans le tas. Ah ! monsieur, au moment où j'ai lâché la détente, j'ai fermé les yeux. J'avais mis une poignée de clous et de ferrailles dans l'arquebuse ; la Providence a permis que la charge portât en plein dans le cœur de la bande. Tous les loups hurlaient à la fois ; j'ai cru que mon dernier jour était arrivé. J'ai risqué un œil : il y en avait deux par terre qui se débattaient. Un troisième se mordait la queue ; ça m'a donné l'espoir que cet animal était contrarié ; de fait, il avait un gros clou dans le ventre, et ça le dérangeait. Un quatrième, un bon fils celui-là, m'a découvert dans mon trou ; il a voulu venger son père qui expirait, et n'a fait qu'un bond jusqu'à moi ; je lui ai cassé la tête d'un coup de pistolet : une politesse en vaut une autre, il n'a plus rien dit. Les parents des morts se sont consultés : il y en avait qui opinaient pour la retraite, c'étaient les miséricordieux et les rassasiés ; d'autres prêchaient pour la bataille, ces messieurs voulaient manger du chrétien après avoir mangé du mouton. J'ai perdu la tête, et, sortant hors de ma cachette, je suis tombé au beau milieu du conciliabule, le pistolet d'une main, le poignard de l'autre ; une balle conduite par mon saint patron s'est logée dans la cervelle de l'orateur le plus bruyant, et j'ai joué de mon couteau sur le dos des autres. Les mécréants ont pris la : fuite il était temps, je ne tenais plus sur mes jambes.... Ah ! vous savez, celui qui avait un

clou dans le ventre ? le lâche ! il l'a emporté ; mais il en est mort : bien dérobé ne profite jamais.

— C'est superbe ! répondit Renaud ; mais comment arranges-tu cette peur qui te dévore ?...

— Dévore est faible, interrompit Carquefou : elle me massacre.

— Massacre, soit ; mais enfin cette peur, comment l'arranges-tu avec cette vaillance qui te fait braver une troupe de loups dans un ravin, au milieu de la nuit, loin de tout secours ?

— C'est fort simple. Quand un péril me menace, ma terreur est si grande que je me précipite à sa rencontre la tête en avant, pour ne pas le voir.

— Voilà qui n'est pas logique, mon garçon ; raisonne un peu, s'il te plaît.

— Monsieur le marquis, je ne suis pas philosophe, moi, je suis poltron. »

Cela dit, Carquefou n'en démordait plus. Poltron il était, poltron il restait.

« Eh bien ! dit Renaud, je prétends te corriger de ce défaut et te rendre courageux, bon gré, mal gré.

— Oh ! que nenni ! répondit Carquefou ; il vous serait plus facile de faire une brebis noire d'un agneau blanc.

— C'est ce qu'on verra. »

Et pour n'en pas avoir le démenti, et à défaut d'Armand-Louis, M. de Chaufontaine choisit l'honnête Carquefou pour adversaire intime, quoique bon catholique.

Un mathématicien qui déjeune d'équations et soupe de logarithmes ne pourrait pas calculer le nombre de coups, taloches, gourmades et horions, qu'ils échangèrent pendant six mois. Quand ils partaient, l'un suivant l'autre par les clairières, ils s'en allaient blancs, ils revenaient noirs ; Carquefou avait des bras de fer, mais Renaud avait des muscles d'acier. À bout de résistance et d'efforts, le fils de l'arquebusier finissait toujours par plier devant le gentilhomme ; mais il s'entêtait, et, chaque jour vaincu, chaque jour il revenait à la charge.

« Ce n'est pas que je sois brave, répétait-il obstinément, mais puisque vous avez entrepris mon éducation, il faut bien que je vous témoigne ma

reconnaissance. »

Un soir il faillit se casser les reins en tombant sur un lit de cailloux. Au cri poussé par Carquefou, Renaud, épouvanté, lui tendit la main.

Mais Carquefou était déjà sur ses pieds.

« Monsieur le marquis, je vous adore, dit-il. À présent ne me tuez plus, je suis à demi corrigé. »

Renaud, attendri, embrassa Carquefou :

« Pourquoi n'es-tu pas huguenot ? s'écria-t-il, j'aurais tant de plaisir à te convertir ! »

On était donc heureux aux environs de la Grande-Fortelle comme aussi dans l'enceinte du château. Armand-Louis découvrait chaque jour de nouvelles grâces, des charmes plus séduisants à M de Souvigny. Nulle n'avait, à l'entendre, ce sourire aimable, ce regard lumineux, ce mélange de raison et de bonté. Armand-Louis remerciait Dieu de l'avoir fait grandir dans une maison où tant de jeunesse et de beauté devait un jour trouver asile. Renaud combattait à armes émoulues contre Carquefou, qu'il assommait dévotement et consciencieusement chaque matin ; après quoi il chassait ou pêchait. Le soir il rendait visite pacifiquement à son ami, qu'il trouvait étudiant ou suivant des yeux M de Souvigny qui allait et venait dans l'appartement.

« Ah ! la vie est bonne ! disait Armand-Louis.

— Certainement, répondait Renaud, et il soupirait.

Alors il regardait dans l'azur assombri les grands vols d'oiseaux voyageurs qui disparaissaient au loin.

Qu'on serait heureux de couler son existence dans ces lieux charmants ! reprenait Armand-Louis. Ne te semble-t-il pas qu'il n'y manque rien ? »

Un jour Renaud frappa du pied :

« Ah ! s'écria-t-il, il y manque quelque chose !

— En quoi ?

Il y manque des aventures ! »

1 · V

Sur ces entrefaites, un soir, par un temps de pluie, une troupe de cavaliers frappa à la porte de la Grande-Fortelle en demandant l'hospitalité. M. de Charnailles parut sur le seuil de la maison et donna des ordres pour que les chevaux fussent conduits à l'écurie et les cavaliers dans la grande salle.

Un quart d'heure après, les bêtes avaient de la litière jusqu'au ventre, les étrangers étaient assis autour d'une table qui pliait sous le poids des viandes et des brocs.

Le chef de cette troupe était un beau jeune homme qui paraissait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans ; il portait un costume de velours, sauf le pourpoint qui était de cuir fauve ; la garde de son épée et celle de son poignard, magnifiquement travaillées, faisaient briller l'or et l'argent incrustés dans l'acier ; une chaîne d'or à lourds anneaux pendait sur sa poitrine ; des éperons de même métal sonnaient sur ses bottes. Il avait un grand air, le regard brillant et hardi, quelque chose d'imposant et de rude dans la physionomie, le front large, les sourcils mobiles, la bouche expressive et hautaine, une forêt de cheveux bruns. Le français lui semblait familier, mais il le parlait avec un accent étranger. Ses yeux s'arrêtaient quelquefois sur M de Souvigny et s'en retiraient lentement. Armand-Louis remarqua cette attention muette : une première fois, il posa son verre sur la table ; la seconde fois, il fronça le sourcil. L'inconnu s'en aperçut. De nouveau il promena son regard altier de la jeune fille au jeune homme et sourit. Cet étranger déplaisait décidément à M. de la Guerche. Vers la fin du repas, M. de Charnailles se leva, un verre à la main, plein jusqu'au bord.

« Messieurs, dit-il, je vous souhaite la bien-venue chez moi. Vingt châteaux dans notre beau pays de France vous offriraient une hospitalité plus riche et plus abondante, aucun ne vous la donnerait de meilleur cœur. La maison est à vous. Si vous avez faim, mangez ; si vous avez soif, buvez ; si vous êtes fatigués, reposez-vous. Ce me sera une bonne fortune de vous garder longtemps. Je suis le comte de Charnailles ; j'ai fait la guerre en bon soldat sous le feu roi Henri IV de glorieuse mémoire. Voici M de Souvigny, ma parente.

— Ah ! M de Souvigny ! murmura l'inconnu, qui la considéra plus attentivement.

— Et mon petit-fils, le comte Armand-Louis de la Guerche, un gentilhomme qui portera les armes, comme son père, au service du roi. »

M. de Charnailles leva son verre et le vida jusqu'à la dernière goutte.

L'étranger l'avait imité, mais ne répondait pas.

« Si un motif que j'ignore ne vous permet pas de nous révéler votre nom, poursuivit le châtelain, je n'en veux pas moins inscrire votre visite au château de la Grande-Fortelle parmi les jours heureux de ma vie. »

L'étranger se leva, et d'un air hautain :

« Cacher mon nom, et pourquoi ? dit-il ; il est de ceux qu'on peut avouer sans crainte, et je n'en sais pas qui le surpassent en bonne renommée et en éclat ! Je m'appelle Godefroy Henri, comte de Pappenheim. »

M. de Charnailles s'inclina :

« De cette fameuse maison où la dignité de grand maréchal de l'empire d'Allemagne est héréditaire ? s'écria-t-il.

— Ah ! je vois que vous connaissez les illustres maisons d'Europe ! Le seul représentant des Pappenheim, à présent, c'est moi. Je traverse la France et retourne en Allemagne, où la guerre qui s'est rallumée me rappelle.

— Encore la guerre ! s'écria M. de Charnailles.

— Ceux de la religion prétendue réformée lèvent des troupes, engagent des capitaines, fortifient leurs villes et leurs châteaux, rassemblent des armes, et tout cela comme s'il s'agissait de résister aux invasions des Turcs ! Les princes révoltés, les princes protestants veulent renverser le trône de mon gracieux maître, l'empereur Ferdinand ! Avec l'aide de Dieu et de la sainte Vierge, nous disperserons leurs armées, nous saperons leurs villes fortes, nous tuerons leurs capitaines et nous agrandirons nos domaines aux dépens des terres de ces mécréants !

— Je suis huguenot ! » dit M. de Charnailles tranquillement.

Une violente émotion se peignit sur le visage du comte de Pappenheim, et l'on vit apparaître sur son front, à l'angle interne des sourcils, deux glaives en croix dont les lames pourpres tranchaient sur la pâleur mate de la peau. Cepen-

dant sa bouche allait s'ouvrir pour lancer une menace ou un défi, lorsque son regard rencontra celui d'Adrienne. Soudain un sourire plissa ses lèvres :

« Vous êtes mon hôte, monsieur le comte ! un jour Dieu jugera entre nous, » dit-il.

Les deux glaives écarlates qui allongeaient leurs pointes sur son front s'effacèrent lentement. Étonnés, les yeux de M de Souvigny interrogèrent silencieusement le comte de Pappenheim. Un mouvement d'orgueil enfla ses narines :

« Ah ! oui ! reprit-il, vous avez vu ces deux épées qui croisent leurs lames rouges sur mon front ? c'est le signe de ma race, le signe des Pappenheim ! Dieu a voulu imprimer sur notre front la marque ineffaçable de notre dignité. En Allemagne, quand un soldat voit passer les fils de notre maison, un regard lui dit qui nous sommes. Alors il tremble et se lève.

— Personne ne tremble ici, monsieur le comte ! Celui qui vous parle a vu des connétables, et l'épée des connétables de France vaut celle des maréchaux de l'empire d'Allemagne ; mais si nous ne tremblons pas, chacun de nous vous dira par ma bouche : Restez, la maison est à vous ; partez, les portes sont ouvertes ! »

Malgré son arrogance, le comte de Pappenheim inclina la tête devant la dignité majestueuse de M. de Charnailles.

Une heure après, un page débouclait le ceinturon de l'étranger dans l'appartement d'honneur où le châtelain lui-même l'avait conduit.

« À quelle heure, demain, monsieur le comte veut-il que j'ordonne à ses gens de préparer les chevaux ? dit le page.

— As-tu vu cette jeune personne qui était assise à table, auprès de M. de Charnailles, et qui le soir a chanté si doucement en s'accompagnant du luth ? demanda le comte de Pappenheim.

— Oui.

— Eh bien ! nous resterons. »

L'exclamation que M. de Pappenheim avait laissée échapper au nom de M de Souvigny n'avait pas été perdue pour M. de la Guerche. Le lendemain, il profita

d'un instant où il était seul avec le comte allemand dans la salle des armes pour essayer d'avoir le sens de cette exclamation.

« Quand M. le comte de Charnailles vous a présenté hier M de Souvigny, lui dit-il, il m'a semblé que ce nom ne frappait pas votre oreille pour la première fois ; me serais-je trompé ?

— Point.

— Ah !

— Voilà une belle arme, poursuivit le jeune étranger, qui jouissait de l'embarras d'Armand-Louis et qui, d'une main curieuse, venait de ravir une dague à une panoplie voisine.

— Très-belle, répliqua M. de la Guerche sans regarder rien. Peut-on vous demander où vous avez entendu parler de ma cousine, et par qui ?

— Sans contredit…. je ne fais mystère de rien, vous le savez. »

Et retournant la dague entre ses doigts :

« J'ai rarement vu travail plus beau, ajouta-t-il ; c'est une dague de Milan ?

— Me permettez-vous de vous l'offrir comme un souvenir de votre passage dans ce château ?

— Merci, je n'accepte jamais rien : j'achète ou je prends, » répondit M. de Pappenheim, qui repoussa l'arme dans son fourreau.

Il fit quelques pas dans la galerie, plus hautain qu'un empereur.

M. de la Guerche le suivait des yeux, tout plein déjà d'une sourde irritation ; mais le comte de Pappenheim était chez M. de Charnailles. La patience rentrait dans les devoirs de l'hospitalité.

« À propos, reprit tout à coup le comte Henri, ne me demandiez-vous pas tout à l'heure en quel lieu et dans quelle circonstance j'avais entendu parler de M de Souvigny ?

— Oui ; mais s'il ne vous plaît pas de parler….

— Eh ! vous savez bien le contraire ! J'ai longtemps voyagé, monsieur. Plus tard, quand vous aurez âge de soldat, peut-être verrez-vous beaucoup de pays :

je doute que vous en parcouriez davantage. Or, je me suis promené en Suède : c'est un royaume lointain et curieux, un peu livré aux glaces et aux ours. Cependant il s'y rencontre quelques gentilshommes. L'un d'eux, qui m'a accueilli, s'appelait M. de Pardaillan.

— Ah ! fit Armand-Louis.

— Pardieu ! vous le connaissez, peut-être : c'est un Français, un huguenot comme vous.

— Il est un peu de nos parents, mais je ne l'ai jamais vu.

— Tant pis ! il a dans ses caves les meilleurs vins de France que j'aie jamais bus. C'est M. de Pardaillan qui m'a parlé de M de Souvigny. Il m'assura qu'il l'attendait depuis quatorze ans.

— Douze, monsieur.

— Douze, si vous voulez. Il m'apprit en outre que votre cousine avait une grande fortune en Suède ; or c'est une adorable personne, et je comprends qu'on la retienne en France. »

Le rouge de la colère monta au visage d'Armand-Louis.

« Monsieur le comte !.... s'écria-t-il.

— Qu'est-ce ? répliqua l'Allemand d'un air railleur ; M de Souvigny ne serait-elle point riche, ainsi que me l'a conté M. de Pardaillan ? N'est-elle point dans ce château, où j'ai quelque souvenance de l'avoir saluée hier ? »

M. de la Guerche se mordit les lèvres jusqu'au sang.

« Puisque je n'ai rien dit qui ne soit vrai, ne nous fâchons pas, monsieur, croyez-moi, » ajouta l'étranger.

Et reportant ses yeux sur les murs de la galerie :

« Vous avez là une belle collection d'engins de bataille, » reprit-il froidement.

« Certainement, pensait Armand-Louis, j'aurai quel que jour l'agrément de tenir ce Pappenheim au bout de mon épée. »

Quand l'heure sonna de se présenter devant M. de Charnailles et M de Souvigny, le comte Henri Godefroy changea subitement de manière et de langage. Le railleur fit place au gentilhomme de grande maison.

Il fut galant sans affectation et montra qu'il avait voyagé avec fruit. L'italien et l'espagnol ne lui étaient pas moins familiers que l'allemand et le français. Il connaissait, pour avoir été dans leur intimité, presque tous les souverains de l'Europe. M de Souvigny semblait l'écouter avec intérêt. Le comte Henri Godefroy mêlait habilement les anecdotes au récit de ses lointaines pérégrinations. Il était peu d'événements considérables de l'histoire contemporaine sur lesquels il n'eût des renseignements curieux, peu d'hommes importants, capitaines ou ministres, auprès desquels il n'eût vécu. Il en faisait des portraits qui les mettaient en lumière. On devinait bien vite qu'il avait vu les cours et les champs de bataille, et que son intelligence avait largement profité de ses lointains voyages.

« Ah ! je suis perdu ! pensa Armand-Louis ; que suis-je auprès d'un pareil homme ? »

Lui qui n'avait jamais haï personne, pas même son ennemi Renaud, le ligueur, il exécrait le comte de Pappenheim.

Le gentilhomme allemand était resté un jour à la Grande-Fortelle, il en resta deux, il en resta trois. Chaque matin, il apparaissait comme un astre, vêtu d'habits toujours nouveaux et des étoffes les plus belles, le velours, le brocart d'or et d'argent, le satin, et, parmi ces ajustements de grand prix, des flots de guipure et de dentelles si fines et d'un si merveilleux travail, qu'on n'en voyait pas de pareilles aux plus fières châtelaines de la province. Armand-Louis, qui détestait de plus en plus le comte Godefroy, s'étonnait que les valises d'un voyageur pussent contenir de si magnifiques vêtements et en si grand nombre.

Quelle piteuse mine ne faisait-il pas avec son pourpoint de drap usé et son manteau de grossière étoffe, auprès de ce grand seigneur éblouissant, plus brillant qu'une châsse et tout couvert de broderies ! Ce qui augmentait son trouble et donnait un aliment plus vif à son animadversion, c'était que quelque chose, une belle arme, des éperons, un ceinturon d'acier, rappelait toujours l'homme de guerre, et ne permettait pas de penser que ce beau jeune homme fût un dameret comme on en voit dans les antichambres des princes.

On avait dit à M. de la Guerche, peut-être aussi l'avait il lu dans un roman de chevalerie, que les femmes se prennent par les yeux, et cela redoublait son

tourment.

Un matin, l'entretien tomba sur l'escrime. On était en ce moment dans la galerie des armes, où, en temps de pluie, le vieux seigneur de Charnailles aimait à se promener, comme un soldat blanchi sous le harnais aime à se retrouver au milieu des compagnons de ses jeunes années.

« Vous avisez-vous quelquefois de manier ces joujoux ? dit le comte Godefroy en regardant Armand-Louis.

Sans répondre, celui-ci sauta sur une rapière, et tombant en garde :

« S'il vous plaît de vous en assurer ? » dit-il.

M. de Pappenheim prit à la muraille une arme de même taille, en fit ployer la lame, en examina la pointe et le tranchant émoussés.

« Un duel à armes courtoises ? J'y consens, » répondit-il.

Armand-Louis rompit.

« D'autres épées sont là, aiguës comme des aiguilles, mieux affilées que des couteaux de chasse ; s'il vous convient d'en user, reprit-il, ne vous gênez pas. »

Il avait oublié M. de Charnailles qui se leva.

« Eh ! monsieur de la Guerche, s'écria le châtelain, vous venez de provoquer notre hôte, ce me semble ?

— Oh ! monsieur le comte, ne craignez rien ! répliqua le gentilhomme allemand ; du premier duel de M. de la Guerche, je ne veux pas faire le dernier ! »

Une seconde après le fer croisait le fer. Malgré sa jactance, M. de Pappenheim reconnut, dès les premières passes, qu'il n'avait pas affaire à un adversaire de force médiocre. Deux fois même il faillit être touché. Il fronça le sourcil et on vit se dessiner en rouge, sur son front pâle, les deux glaives en croix. Alors il se ramassa sur lui-même, serra son jeu, en déploya toutes les ressources savantes, et tout à coup, évitant une attaque avec l'agilité d'une panthère, il fit tomber sa rapière de tout son poids sur le bras d'Armand-Louis.

L'épée de M. de la Guerche échappa de ses mains et roula sur le parquet.

« Pardonnez-moi, dit alors M. de Pappenheim, je craignais de vous fatiguer. »

Vaincu, et devant Adrienne, Armand-Louis aurait désiré que la terre s'entr'ouvrit sous ses pieds ; mais déjà il étendait la main vers la muraille, lorsque M. de Charnailles fit un signe :

« Assez ! » dit-il.

Le regard du comte Godefroy croisa le regard d'Armand-Louis : quelle arrogance orgueilleuse dans l'un, quel désir de vengeance dans l'autre ! Mais déjà M. de Pappenheim se baissait, et ramassant l'épée que la main engourdie de son antagoniste n'avait pas su retenir, il la lui présenta avec toute la grâce d'un raffiné.

« Vous savez tout ce qu'on apprend aux écoles, dit-il ; il vous manque ce qu'on apprend sur les champs de bataille.

— M. le comte de la Guerche, son père, le savait ; Armand-Louis le saura, dit fièrement M. de Charnailles. Je le désire et je l'espère, » répondit le comte allemand en mesurant de l'œil le cousin de M de Souvigny.

Armand-Louis sortit à pas lents de la galerie. Les battements de son cœur l'étouffaient. Quand il fut dehors, deux larmes tombèrent de ses yeux.

« Comme il la regardait ! comme il souriait ! murmura-t-il. Ah ! j'aurai ma revanche quelque jour ! »

Un pas léger, qui criait sur le sable d'une avenue, le fit tressaillir. Adrienne était devant lui.

« Va ! je le hais autant que tu le détestes ! » dit-elle.

C'était la première fois que M de Souvigny tutoyait Armand-Louis. L'âme du vaincu se fondit. Il prit entre ses mains les petites mains d'Adrienne, et, les pressant sur ses lèvres :

« Non, je ne pleure plus ! s'écria-t-il ; et, puisque tu m'aimes, je serai digne de toi ! »

Mais le cœur d'Armand-Louis était en proie à trop d'agitation pour qu'il pût rester en place. Il savait que Renaud chassait en compagnie de Carquefou ; il le rejoignit au milieu des bruyères.

« Eh ! parpaillot, viens-tu te confesser ? lui cria Renaud du plus loin qu'il le vit.

— Presque, répondit Armand-Louis.

— Alors j'écoute, » poursuivit Carquefou, qui avait de ces familiarités et s'étendit sans façon dans l'herbe.

M. de la Guerche ne cacha rien à son ami de ce qui s'était passé depuis quelques jours au château de la Grande-Fortelle. Renaud s'épanouissait d'aise.

« Et tu dis que l'étranger auquel vous offrez l'hospitalité est fort insolent ? demanda-t-il.

— Insolent comme un reître.

— Et qu'il regarde M de Souvigny ?

— Si ses yeux étaient des tisons, elle serait en flammes !

— Et qu'il a une suite nombreuse ?

— Vingt sacripants, tant écuyers qu'hommes d'armes ou laquais.

— Bravo ! s'écria M. de Chaufontaine qui se frottait les mains.

— Comment ! voilà quelles consolations tu m'offres ? Je te raconte mes chagrins et tu te réjouis !

— Eh oui, morbleu ! Ne l'as-tu pas compris ? Ce qui manquait à notre bonheur, nous l'avons. Ce M. de Pappenheim, ce comte Godefroy, comme tu l'appelles, c'est une aventure à cheval, une aventure armée de pied en cap qui nous arrive bel et bien ! J'en bénis les saints : sainte Estocade surtout, et saint Hercule coupe-tête, mon patron ! »

Armand-Louis regarda son ami avec étonnement.

« N'y prends pas garde, poursuivit Renaud : sainte Estocade et saint Hercule coupe-tête sont des élus que j'ai inventés ces temps derniers pour mes besoins particuliers. Je les invoque du matin au soir : les autres habitants du paradis sont trop pacifiques pour moi.

— À Dieu ne plaise que je contrarie tes dévotions ! Mais en quoi, s'il te plaît, saint Hercule coupe-tête, ton patron, et sainte Estocade elle-même peuvent-ils me venir en aide ? »

Renaud passa son bras sous celui de M. de la Guerche.

« J'ai toujours remarqué, ajouta-t-il, que ton esprit manquait de logique. Il y a l'enchaînement des choses auquel tu ne prends pas garde. Tu dormais à la Grande-Fortelle et tout y dormait, le bonheur poussant au sommeil ; un homme arrive un soir d'orage ; ce n'est qu'un homme, et cependant voilà que tout s'éveille ; on se querelle, on se jalouse, on se déteste, on se bat même ; bref, on s'amuse. Il y a toujours de ces accidents dans la vie. Le diable les a inventés pour en couper la monotonie. Mais, quand un voyageur a la mine de celui dont tu m'as fait le portrait, les accidents se compliquent. Comprends-moi bien : riche, étranger, insolent et accompagné d'une bande de coquins tout prêts à dégainer au premier signal, M. de Pappenheim ne voudra pas quitter la Grande-Fortelle sans en emporter un souvenir.

— Quel souvenir ?

— Eh ! parbleu ! M de Souvigny !

— Que dis-tu là ?

— La vérité ; n'est-il pas amoureux ?

— Hélas !

— Alors, c'est clair ; il mettra tout en œuvre pour l'enlever ta cousine.

— Enlever Adrienne ?

— Eh ! oui, puisqu'il l'aime et qu'il te hait ! Son plaisir d'abord et ton chagrin ensuite, c'est tout bénéfice. Et voilà où l'aventure commence.

— Va-t'en au diable avec ton aventure !

— J'irai volontiers, si ça t'amuse, mais je veux d'abord que ton Allemand me montre le chemin. Je ne suis pas comme Carquefou, moi, je suis logique. »

En entendant prononcer son nom, Carquefou, qui était couché sur le ventre, se souleva paresseusement sur les deux coudes, planta sa tête entre ses mains et soupira.

« Je vois où tend cette logique, monsieur le marquis, dit-il, vous flairez une aventure comme un bon limier la piste d'un cerf ; vous vous mêlerez de choses qui ne vous regardent point, vous les embrouillerez à plaisir, vous m'y embrouillerez avec vous, et voilà les trente bandits de M. le comte Godefroy à nos

trousses… j'en ai la moelle des os figée ! Trente bandits, et de l'Allemagne encore !

— Qui t'oblige à me suivre ? reste au logis !

— Que je reste seul ! vous tenez donc à ce que je périsse d'effroi !… Non, non, monsieur le marquis, je me traînerai sur vos pas, je serai votre ombre, et où iront vos bottes, que sainte Estocade confonde, j'irai !

— Prends garde, il y aura peut-être des coups !

— Eh bien ! monsieur, nous partagerons ; j'ai toujours eu la main généreuse. »

Carquefou soupira de nouveau, s'assit sur une souche, et, tirant de son bissac une croûte de pain et un râble de lièvre, il se mit à manger d'un air triste.

Armand-Louis venait de poser la main sur l'épaule de Renaud.

« Sérieusement, dit-il d'un air inquiet, es-tu bien convaincu de ce que tu me dis ?

— Sérieusement, répondit Renaud qui changea de ton. J'ai vu passer l'autre jour à la brune ton homme à cheval dans une lande. Je ne savais pas alors d'où il venait et où il allait : une longue plume écarlate pendait de son feutre gris sur sa cotte de peau de buffle, une grande épée à fourreau de fer battait sur ses éperons, le soleil couchant l'enveloppait de ses rayons ; il avait le poing sur la cuisse, la mine hautaine. Vingt hommes silencieux galopaient derrière lui. Il m'a regardé en passant ; méfie-toi d'un homme qui a ces yeux-là.

— Merci ! dit Armand-Louis qui serra la main de Renaud.

— Maintenant, je suis là ; à l'heure du péril, si le péril vient, où tu seras, je serai.

— Quand je le disais ! murmura Carquefou épouvanté… Et encore si c'était demain on n'aurait pas le temps d'avoir trop peur ! mais non !… il faudra patienter et trépasser d'effroi vingt fois de suite avant de mourir d'un coup de dague !

— Un dernier mot, reprit Renaud d'une voix grave qui ne lui était pas habituelle, ne perds pas de vue l'hôte que la pluie ta envoyé ; sache exactement ce qu'il fait, aie les yeux ouverts, les oreilles tendues, veille partout, veille toujours.

Il est de la race des milans, une heure d'oubli et il aura disparu comme l'oiseau de proie. Prends garde alors que M de Souvigny ne soit perdue pour toi. »

La nuit était venue lorsque Armand-Louis, tout ému encore des paroles de Renaud, aperçut les tours de la Grande-Fortelle ; il était tard, une lumière brillait derrière la fenêtre du comte de Pappenheim. Tandis que M. de la Guerche regardait cette lumière, il lui sembla qu'on marchait non loin de lui sous un couvert de futaies dont les derniers arbres ombrageaient les douves du château. Un mouvement instinctif le fit se jeter derrière le tronc énorme d'un chêne, et il vit passer deux ombres devant lui. Un clair rayon de lune, qui glissait à travers les branches, lui fit reconnaître dans l'un de ces muets fantômes l'écuyer particulier du comte ; l'autre était tout enveloppé d'un épais manteau. Seulement on voyait sur ses talons briller la pointe d'une formidable rapière. Bientôt les deux figures silencieuses disparurent ensemble derrière un massif d'arbres.

Armand-Louis n'était pas armé, il n'hésita pas cependant à se jeter sur leurs traces ; mais l'écuyer et l'homme à la rapière marchaient fort vite. Il les aperçut l'espace d'une seconde sur les bords du fossé. Un son aigu, comme celui qu'on tirerait d'un sifflet, fendit l'air ; une porte basse, cachée au pied d'un vieux mur presque à demi ruiné, s'ouvrit ; un homme parut portant une torche, et les deux ombres s'effacèrent dans l'ouverture flamboyante qui presque aussitôt s'éteignit.

« C'est singulier ! pensa M. de la Guerche, Renaud aurait-il eu le don de prophétie ? »

Et il resta en vedette à l'abri d'un buisson.

1 · VI

Voici ce qui se passait en ce moment dans la chambre de M. de Pappenheim :

Le comte allemand se promenait seul de long en large. Parfois il s'arrêtait devant la fenêtre et jetait un regard sur la campagne endormie ; parfois aussi ses yeux se portaient sur une pendule de marqueterie qui sonnait les heures dans un coin ; bientôt après il s'approchait d'un escalier tournant dont la vis s'ouvrait dans une pièce voisine, et prêtait l'oreille attentivement.

Armand-Louis ne connaissait pas à son visage cette expression de résolution froide et d'impatience fiévreuse que M. de Pappenheim avait en ce moment. Sa marche n'était jamais ni plus lente ni plus rapide, quelquefois seulement sa main froissait la garde de son épée ou tordait la longue moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure. Un son vague tout à coup troubla le silence de la chambre. Le comte s'arrêta et regarda du côté de la fenêtre.

« Une chouette dont l'aile a effleuré la vitre ! murmura-t-il, est-ce un mauvais présage ? »

Il fronça légèrement les sourcils et ses yeux consultèrent la pendule.

« Dix heures ! reprit-il, ils devraient être ici. Cet Armand-Louis qu'on n'a pas vu à souper les aurait-il aperçus ?... Bah ! mon écuyer se promène et rencontre un camarade, qu'est-ce ? »

En ce moment, la portière qui séparait la chambre de M. de Pappenheim de la pièce où s'ouvrait l'escalier noir s'écarta, et deux hommes parurent devant le comte. C'étaient bien ceux qu'Armand-Louis avait entrevus se glissant sous les futaies.

« Enfin ! dit M. de Pappenheim.

— Voici le capitaine Jacobus, » dit l'écuyer.

L'homme qui l'accompagnait laissa tomber son manteau, et le comte Godefroy enveloppa du regard un grand gaillard, large des épaules et vigoureux, dont la mine hardie était rehaussée par de flamboyantes moustaches. Sa main gantée s'appuyait sur le lourd pommeau d'une épée à fourreau de cuir fauve. Une dague était passée dans son ceinturon. M. de Pappenheim parut satisfait de l'examen.

« Tu sais ce que j'attends de toi ? dit-il alors.

— À peu près, répondit le capitaine.

— Il s'agit d'une expédition prochaine ; peut-être faudra-t-il enlever une fille, forcer une porte, escalader un mur ; peut-être un étourdi se trouvera-t-il à portée de ton bras ; es-tu prêt ?

— Je le suis toujours.

— D'ailleurs, la chose, pour un homme de guerre, n'a pas plus d'importance que le pillage d'un verger pour un écolier.... Un quart d'heure et deux pouces de fer suffiront. »

Le capitaine Jacobus campa son poing sur sa hanche, et frisant sa moustache :

« Si la chose a si mince importance, pourquoi le comte de Pappenheim ne la tente-t-il pas en personne ? reprit-il. On ne dérange pas un capitaine pour faire œuvre d'écolier.

— Tu m'interroges ?... Sache donc qu'il ne plaît pas au maréchal héréditaire de l'empire d'Allemagne de commettre son épée contre quelques valets de ferme commandés par un enfant.... Si par aventure un danger se faisait voir, alors j'interviendrais.

— Bon ! vous laissez la besogne aux gens du capitaine, et vous prenez la fille.... je comprends !

— Est-ce à dire que tu refuses ?

— Eh ! monsieur le comte, j'ai fait la guerre en Transylvanie avec Bethlem Gabor, en Allemagne avec le comte de Mansfeld, en Pologne avec le roi Sigismond, en Italie avec Piccolomini ; j'en ai vu bien d'autres !... Quand on crie, je n'entends pas ; quand on pleure, je suis aveugle ; quand on résiste, je frappe !

— Bien cela !

— D'ailleurs, j'agis pour le compte d'un magnifique seigneur ; il est du Tyrol, je suis de la Bohême. Qui commande paye, qui paye a le droit d'être obéi. »

Le comte sourit et s'asseyant :

« Je crois, dit-il, que nous finirons par nous entendre.

— C'est une question de chiffres, monseigneur.

— Tu auras cent écus d'or.

Le capitaine s'inclina.

« La main et l'épée sont à vous ! dit-il.

— Combien as-tu d'hommes ?

— Trente aux environs ; s'il le faut, j'en aurai cent ; vingt-quatre heures me suffiront pour les rassembler.

— C'est inutile. Que ta bande reste cachée dans les bois trois jours encore ; mon écuyer t'avertira du moment où il faudra agir ; alors, viens.

— Je viendrai. »

M. de Pappenheim réfléchit une minute, les yeux sur le capitaine.

« Il faut tout prévoir, dit-il. On t'a vu causer deux ou trois fois déjà avec mon digne écuyer ; peut-être même, si bien prises que soient vos précautions, un œil indiscret vous a-t-il aperçus au moment où vous traversiez les vieux fossés du château ; il ne convient pas d'éveiller les soupçons.... Maître Hans ne te verra plus.

— Qui m'instruira de l'heure où je devrai agir ?

— Un signal. N'y a-t-il pas dans les environs un endroit d'où le regard d'un batteur d'estrade puisse aisément découvrir le château et cette fenêtre ?

— Il y a la Butte aux Corbeaux.

— Bon. Tous les jours, à la neuvième heure, ne manque pas de t'y promener à cheval.

— À cheval et à neuf heures, bien.

— Si tu aperçois une lumière, c'est que quelque incident m'oblige à retarder d'un jour ou deux l'exécution de mon projet.

— Bien. Et s'il y en a deux ?

— C'est qu'alors j'y renonce.

— Ah ! diable ! et les cent écus d'or ?... mes hommes ont un appétit formidable et une soif qui m'épouvante.

— Somme promise, somme donnée ; tu auras les cent écus.

— Vous parlez comme le feu roi Salomon, cet empereur des sages.

— Si tu vois trois lumières, donne double pinte à tes hommes et double ration à tes chevaux ; ce sera pour le lendemain. Est-ce convenu ?

— C'est dit.

— Ah ! un mot encore ! Je n'aime pas à ébrécher les épées inutilement. Si on fuit, point de coups ; si on se rend, point de flammes ! »

Le capitaine fit la moue.

« Vous gâtez le métier, monsieur le comte ; en Moravie, nous brûlions les couvents ; dans le Palatinat, les villages ; en Hongrie, les châteaux ; cela réchauffe et égaye le soldat.

— C'est mon caprice d'épargner tout !... une fois par hasard, que t'importe ?

— Pour vous, monseigneur, je ferai taire mes scrupules.... on ne brûlera rien.

— Et puis, qui sait ! il y a ici un certain gentilhomme vif comme un jeune coq.... il a des serviteurs, des amis.... s'il tire l'épée, la bataille sera peut-être rude.

— Tant mieux alors !... on pillera !

— Je te charge d'occuper le château et d'en désarmer la garnison ; mes gens escorteront la demoiselle.

— Après que nous l'aurons enlevée ?

— Certainement. Ne faut-il pas que nous protégions l'innocence ?

— Et ensuite ?

— Ensuite, capitaine Jacobus, tu auras permission de boire et de manger tes cent écus d'or. Il faut bien que les hommes de guerre se réjouissent honnêtement.

— Sans doute, et c'est plaisir de vous entendre parler. À présent, n'oublions pas les pauvres morts.

— Que veux-tu dire ?

— Je demande dix écus pour chacun d'eux ; il y a les veuves et les orphelins, monsieur le comte, les veuves surtout qui geignent et vont criant misère.... cela m'attendrit !... et puis un homme mort, c'est un soldat de moins dans ma compagnie.

— Tu auras dix écus par trépassé.

— Monsieur le comte, à ce prix la compagnie tout entière, sauf moi, est à vous. »

M. de Pappenheim salua de la main son interlocuteur, et le capitaine Jacobus se retirait, précédé de l'écuyer qui portait un flambeau, lorsque le rappelant :

« Vous êtes entrés tous deux, je crois, par l'escalier de la courtine, dit le comte, sortez par la porte du guet ; excès de prudence ne nuit pas. »

Peu d'instants après, le capitaine Jacobus et l'écuyer avaient disparu dans la spirale sombre de l'escalier à vis.

Cependant Armand-Louis attendait toujours et rien ne se montrait au pied du mur en ruine. Mais il lui semblait que deux ombres noires passaient et repassaient incessamment derrière la fenêtre lumineuse du comte. Tout à coup la lumière disparut ; un soupir souleva la poitrine de M. de la Guerche. Il compta mentalement le nombre des marches qui séparaient l'appartement de M. de Pappenheim des bords de la douve à demi comblée, où à toute minute il croyait voir surgir les deux ombres ; après qu'il eut fini, il recommença. Rien ne parut.

Sur le flanc de la tour, la fenêtre de M. de Pappenheim, tout à l'heure brillante, était noire.

« C'est étrange ! » murmura Armand-Louis.

Il allait sortir de sa cachette, lorsqu'il lui sembla distinguer, dans l'épaisseur des futaies, le bruit d'une branche sèche écrasée sous le pied d'un passant ; habitué à vivre dans les bois, sous la clarté mobile des étoiles, ses sens percevaient tous les sons et tous lui étaient familiers. Il tendit l'oreille ; le même bruit se fit entendre, mais plus loin.

« Ah ! pensa-t-il, les coquins sont sortis par la porte du guet ! »

Armand-Louis partit comme un daim à travers bois ; sa course rapide devait le conduire à l'extrémité du sentier que suivaient les promeneurs nocturnes ; il touchait à la lisière des futaies, lorsque le galop d'un cheval retentit soudain dans la nuit, et presque aussitôt un homme passa près de lui, sombre et léger comme un esprit des ténèbres. Le jeune gentilhomme le cherchait encore, que déjà il ne le voyait plus. Mais si fugitif qu'eût été cet instant, il lui avait suffi pour reconnaître le mystérieux compagnon de l'écuyer.

Armand-Louis étendit son bras dans la direction que suivait le sombre cavalier.

« Va, cours, précipite ta fuite ! dit-il, si profondément que tu te caches, je saurai ton secret ! »

Et d'un pas ferme, il rentra à la Grande-Fortelle.

Le lendemain, Armand-Louis se hâta de chercher M. de Chaufontaine.

Tu avais raison, » dit-il.

Et il lui raconta brièvement ce qui s'était passé la veille.

« Tenons conseil, répondit Renaud, voici que l'aventure que j'appelais de tous mes vœux montre le bout de l'oreille. Ne la laissons pas échapper ! L'ami Carquefou est admis à donner son avis. »

Carquefou gémit profondément.

« Je sens une odeur de bois vert, dit-il. Je demande à être enfermé dans un endroit écarté où nul bâton n'ait permission de se montrer.

— Carquefou, mon bon, reprit Renaud, tu connais l'écuyer de messire Pappenheim. Ton concours en cette occurrence nous est précieux. Si tu t'obstinais à nous le refuser, je serais contraint de te le demander avec l'aide d'une branche que je couperai à ton intention sur le tronc de ce jeune bouleau.

— J'entends. Si donc nous devons courir au-devant du danger, courons vite.

— Carquefou, mon ami, tu es un ange.

— Oui, monsieur le marquis, un ange trop maigre. Cet écuyer dont vous parlez, je le connais, il est porteur d'une longue rapière qui me donne de petits tremblements nerveux quand je la vois. Je me suis attiré les bonnes grâces du maître, en lui indiquant un cabaret où l'on boit d'un petit vin d'Anjou qu'il estime fort.

— Honnête écuyer ! se rend-il quelquefois à ce petit cabaret dont tu lui as dévotement montré le chemin ?

— Quelquefois ? ne lui faites pas injure ! il y va chaque jour, et deux fois par jour. Le matin, pour rafraîchir ses idées engourdies par le sommeil ; le soir, pour les main tenir en belle humeur.

— Tu pourrais donc nous embusquer, si besoin était, dans le voisinage de ce petit vin d'Anjou pour lequel ton ami l'écuyer a des tendresses de cœur ?

— Messieurs, je n'aurai garde d'y manquer. Le vin dont j'ai goûté appartient à la mère Frisotte, une commère qui a l'ail encore vif. J'ai quelque temps soupiré pour elle. Le cabaret est tapi dans l'ombre, au détour d'un chemin creux et à l'angle d'un bois. L'heure est prochaine où maître Hans va causer avec les brocs de la mère Frisotte. S'il vous plaît de me suivre, suivez-moi. Je sais des coins sombres où l'on peut attendre en rêvant. Quand Sa Seigneurie sortira, je réclame la permission de l'interroger le premier, pour me venger de la peur qu'il m'a faite maintes fois en fourbissant sa rapière à mon côté.

— Accordé, » répondit Renaud.

Carquefou s'était levé, M. de la Guerche l'imita et l'on se mit en marche. Une heure après, Armand-Louis et Renaud atteignaient le cabaret de la mère Frisotte. Une voix chantait dans l'intérieur.

« Le coquin ! dit Carquefou, il ne m'a pas attendu ! »

Les deux amis se consultèrent du regard.

« Si au lieu de nous morfondre à l'attendre ici, nous entrions ? dit Armand-Louis.

— Entrons, répondit Renaud.

— Messieurs, en vertu de nos conventions, je marche le premier, dit Carquefou, et s'il me tue, priez pour moi. »

Sur la porte du cabaret, Carquefou trouva la mère Frisotte, une brune avenante et rondelette, qui souriait. Il l'embrassa gaillardement sur les deux joues.

« Ma princesse, dit-il, voici deux jeunes seigneurs qui ont une affaire d'importance à traiter avec maître Hans. Si tu entends un peu de bruit, ne l'inquiète pas, on payera les pots.

— Le jeune marquis de Chaufontaine ! le brave comte de la Guerche ! passez, messieurs, je suis sourde et muette ! » répondit la cabaretière.

Carquefou se planta de côté, et caressant son menton d'une main complaisante, il regarda les deux amis d'un air qui semblait dire : « Voilà comment cela se joue ! »

Presque aussitôt il poussa la porte du cabinet où maître Hans, plongé dans la contemplation d'une cruche de grès, méditait sur la supériorité du vin d'Anjou comparé à la bière d'Allemagne. En ce moment, maître Hans méprisait l'orge et le houblon. Carquefou lui frappa sur l'épaule lestement.

« Causons, mon brave, » dit-il.

Et soulevant le verre de maître Hans, il le vida d'un trait.

Cependant Armand-Louis et Renaud s'asseyaient aux deux côtés de la table ; l'un posait devant lui une paire de pistolets, l'autre une dague luisante et nue.

Maître Hans devint blême.

Que veut dire ceci ? s'écria-t-il.

— Hélas ! cela veut dire que ces messieurs ont grand soin de votre santé, magnifique seigneur ! répondit Carquefou, et ils estiment que vous traitez cette précieuse santé avec une négligence qui leur inspire de vives inquiétudes…. Ainsi, par exemple, vous vous promenez le soir dans les bois avec des gens de mauvaise mine.

— Moi ? balbutia maître Hans.

— Vous, honnête écuyer. Or, l'air est malsain le soir ; de plus, vous entrez dans le château du gentilhomme que voilà par l'escalier de la courtine et en sortez par la porte du guet ; la route est mal tenue, le pied glisse, on y attrape des entorses.

— C'est une méprise, mon ami ; à cette heure avancée de la nuit, j'ai pour coutume de dormir après avoir fait ma prière.

— On vous a reconnu, maître Hans, à telle enseigne que vous portiez un bonnet fourré en peau de renard, le même que voilà sur la table. »

La main du pauvre écuyer chercha à faire disparaître sous le banc le malencontreux bonnet.

« Il est trop tard, poursuivit Carquefou, mais afin de vous éviter quelque chute épouvantable, ces messieurs désirent savoir quel est le personnage qui vous traîne à de si lugubres pèlerinages, et dans quel but vous grimpez avec lui chez M. de Pappenheim. »

L'âme de maître Hans était dans une grande perplexité. Si d'un côté il avait sous les yeux une paire de pistolets d'aspect farouche et une dague qui lançait des éclairs sinistres, il savait, d'autre part, que son gracieux maître n'avait pas l'humeur tendre à l'endroit des indiscrets ; le comte Godefroy était homme à fendre la tête à quiconque ouvrait la bouche : c'était même le plus sûr moyen qu'il eût trouvé, disait-il, pour apprendre à ses serviteurs les mérites du silence. Maître Hans frissonna, mais au milieu de son épouvante une idée lui traversa le cerveau ; ne pouvait-on pas commencer par faire montre d'un courage sans pareil, quitte à capituler après si la bravoure ne produisait aucun effet ? Tout aussitôt levant la tête.

« Et s'il me plaît de me taire, s'écria maître Hans qui mit la main sur la garde de sa rapière de l'air d'un Titan, connaissez-vous quelqu'un qui soit de taille à me faire parler ?

— Carquefou ! cria Renaud subitement.

— Monsieur le marquis.

— As-tu un bout de corde dans la poche ?

— Toujours.

Carquefou étala sur la table deux aunes de bonne corde de chanvre, mince, ronde et solide.

« C'est tout neuf, » ajouta-t-il.

Maître Hans essaya de tirer sa rapière hors du fourreau, mais la rapière résista à ce dernier effort de sa vaillance aux abois.

« Finissons ! dit Renaud, qui lui saisit le bras ; regarde cette corde : si dans trois minutes tu n'as pas commencé ta confession, on te la passera autour du cou, et si dans cinq minutes tu ne l'as pas terminée, je serrerai cette corde si bien et si fort, que tu n'auras plus occasion de boire du petit vin d'Anjou.

— Et si tu parles, cette bourse est à toi ! » continua M. de la Guerche en jetant sur la table une honnête petite bourse de soie qui rendit un son clair.

Maître Hans regarda tristement du côté de la cruche : Carquefou la vidait à petits coups ; l'écuyer soupira et porta ses yeux sur la bourse ; l'or brillait entre les mailles de soie.

« Une minute ! dit Renaud.

— Ah ! Seigneur Dieu ! » murmura maître Hans, qui pensait à M. de Pappenheim.

Son regard timide interrogea la fenêtre : elle était fermée ; il tourna les yeux vers la porte : elle était close, et la mère Frisotte chantait dans la pièce voisine.

« Deux minutes ! répéta Armand-Louis.

— Jésus, Marie ! si mon maître apprend quelque chose, je suis un homme mort ! s'écria l'écuyer, qui porta la main à son front où déjà il croyait sentir le froid de l'acier.

— Tu auras vingt pistoles et le droit d'aller te faire pendre ailleurs, » ajouta Renaud.

Maître Hans essaya de se relever et retomba sur son escabeau.

« Trois minutes ! » cria Carquefou.

Il saisit la corde et l'enroula autour d'une poutre qui faisait saillie sur le plafond.

« Messieurs, je parlerai ! murmura maître Hans éperdu.

— Brave homme ! je savais bien que tu finirais par te rendre à la force de nos raisonnements ! » reprit Carquefou, qui s'appliqua néanmoins à faire un nœud coulant.

Maître Hans, saisi de vertige à la vue de cette corde et de ce nœud qui se balançaient à hauteur de son cou, prit la parole subitement et ne la quitta qu'après avoir tout raconté, sa visite au capitaine Jacobus, leur entrevue avec le comte de Pappenheim, les résolutions arrêtées pendant le conseil nocturne qui les avait réunis, et enfin sa sortie prudente du château ; lancé dans la voie des aveux et aiguillonné par la terreur, il n'omit rien.

« Ah ! le capitaine Jacobus ?... dit Armand-Louis ; n'est ce point un grand drôle à moustaches rousses qui demeure à l'auberge des Trois-Pintes, sur la route de Guéret, et où une douzaine de sacripants, qu'il appelle des soldats, rôdent autour des cuisines ? Ne dit-il pas qu'il les conduit à l'armée que M. le cardinal réunit contre les Espagnols ?

— Oui, d'honnêtes soldats qui entendent la messe tous les dimanches.

— Et qui volent tous les jours.

— Monsieur, il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on raconte.

— Nous parlerons au capitaine Jacobus, dit Renaud. Tu dis donc qu'il a planté sa tente à l'auberge des Trois Pintes ?

— Depuis une semaine à peu près ; sa troupe était fatiguée.

— N'a-t-il pas, comme toi, quelque bonne habitude dont on puisse user pour le mettre à l'abri des tentations ?

— Oh ! le capitaine ne boit guère !

— C'est un vice, murmura Carquefou.

— Mais il a le cœur tendre, et tous les soirs, quand il n'est pas en affaires, il dirige sa course vers une petite maison dont la porte rouge s'ouvre à une demi-lieue de l'auberge. Là roucoule une colombe....

— Je la connais ! dit Carquefou ; c'est une autre mère Frisotte, une mère Frisotte blonde, qui s'appelle Euphrasie.

— Le capitaine Jacobus en est enamouré, reprit maître Hans ; il ne dormirait pas tranquille s'il ne l'avait pas vue.

— Alors il est à nous ! » dit Renaud.

Armand-Louis se leva.

« Maître Hans, reprit-il, vous voilà libre ; mais si le comte de Pappenheim sait un mot, un seul mot de notre entretien, aussi vrai que je suis un la Guerche, je vous fais sauter la cervelle avec la balle de ce pistolet.

— Eh ! monsieur, ce ne serait pas la peine ! S'il se doutait seulement de ce que j'ai dit, mon maître m'étranglerait tout net. »

L'écuyer fit un effort et parvint à se mettre sur ses jambes.

« À présent, mes bons messieurs, ajouta-t-il, m'est-il permis de regagner mon logis ?

— Va, mais si tu veux suivre un bon conseil, ne t'aventure plus du côté de l'auberge des Trois-Pintes. »

M. de Chaufontaine n'avait pas achevé de parler que déjà maître Hans ouvrait la porte et se glissait dehors.

« Au capitaine Jacobus à présent, » dit Armand-Louis.

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Carquefou

« Vous plaît-il donc aussi que nous courions à la mort ? dit-il en s'adressant au marquis.

— Je crois même que nous avons perdu un peu de temps, répondit Renaud.

— Je vous prends à témoin que je n'ai plus une goutte de sang dans les veines, repartit Carquefou. Maintenant, suivez-moi : je connais un chemin de traverse qui mène en droite ligne à la maison rouge de M Euphrasie. »

La nuit était tout à fait noire quand les trois compagnons parvinrent devant une maison dont toutes les fenêtres étaient closes. Carquefou appliqua son oreille contre les fentes d'un volet par lesquelles filtrait un rayon de lumière.

« On chuchote et on rit, » dit-il à voix basse.

Cela fait, il appliqua son œil contre un petit trou qui permettait de voir ce qui se passait dans l'intérieur.

« La nappe est mise, reprit-il ; le loup est dans la bergerie. »

La route que le capitaine Jacobus avait suivie pour arriver de l'auberge des Trois-Pintes à la maison rouge pas sait entre deux bordures de chênes épais ; Carquefou y conduisit les deux amis et s'assit sur l'herbe, les jambes dans un fossé.

« Si le capitaine est à cheval, il nous échappera, dit Armand-Louis.

— Je connais M Euphrasie, répondit Carquefou, c'est une personne emmitouflée et discrète ; ses coiffes blanches sont toujours pudiquement baissées.... le galop d'un cheval la trahirait ; le capitaine est venu à pied.

— Cet imbécile a réponse à tout ! s'écria Renaud.

— Hélas ! monsieur le marquis, on est bête, mais on regarde ! Maintenant, laissez-moi recommander mon âme à Dieu.... La rapière du capitaine est moins longue peut être que celle de maistre Hans, mais le bras qui la tient est plus solide ; il y aura des trous dans ma peau avant qu'il soit une heure.... pauvre chère peau ! »

Quelques nuages blancs et cotonneux passaient devant la lune, mais la clarté pâle qu'elle versait sur la route permettait de voir au loin. Les arbres dormaient ; aucun vent, aucun bruit. Une chouette chanta dans la nuit.

« Si nous nous en allions ? dit Carquefou.

— Le vin est tiré, il faut le boire, répliqua Renaud.

— Eh ! messieurs, je ne bois pas !

— Hypocrite ! » murmura Armand-Louis.

La porte rouge de la maison isolée s'ouvrit et un jet de lumière en sortit, inondant la route tout à coup. Deux ombres dessinaient leur silhouette noire dans cet encadrement de feu ; l'une d'elles, la plus grande, jeta un regard autour de la maison, et ramena les pans d'un manteau autour de ses épaules en ayant grand soin de laisser le bras droit libre. Puis la porte se referma, la lumière s'éteignit et tout s'effaça dans la nuit.

Presque aussitôt on entendit les pas d'un homme sur le chemin.

« Le voilà ! » murmura Carquefou.

Le capitaine appuyait vigoureusement le talon de ses bottes sur la terre et chantait.

« Entendez-vous ? reprit Carquefou ; une voix de stentor, un pied d'hercule.... messieurs, je m'évanouis ! »

Carquefou venait de se laisser choir, et, rampant sur le sol, il attacha solidement au tronc d'un chêne, sur le côté droit de la route, un bout de corde dont il fixa l'autre extrémité aux souches d'un bouleau, sur la gauche. La corde, celle-là même dont la vue avait si fort épouvante maître Hans, s'élevait à six pouces de terre ; la ligne blanche qu'elle traçait dans l'ombre se confondait avec la poussière du chemin.

Le capitaine Jacobus venait de s'engager dans le bois ; soit prudence habituelle, soit qu'il eût entendu un léger bruit, il s'arrêta dès les premiers pas, et sonda d'un long regard la profondeur à demi voilée de la route.

« Sainte Estocade ! protége-nous ! » murmura Renaud.

Sainte Estocade exauça-t-elle le vœu du gentilhomme, ou le capitaine n'aperçut-il rien qui confirmât cette alarme subite ? Toujours est-il que de nouveau il allongea le pas. Une ou deux minutes l'amenèrent par le travers de la corde. Carquefou retint son souffle. Le capitaine, qui marchait alors fort vite, se prit la jambe dans la corde et s'abattit sur le chemin.

Une imprécation terrible s'échappa de ses lèvres ; mais avant qu'il eût pu se relever, une main leste avait tiré du fourreau cette rapière dont la pensée attristait Carquefou.

Debout, le capitaine jeta les yeux autour de lui : trois hommes, l'épée nue à la main, lui barraient le passage. Il porta la main à son côté.

« Ne cherchez pas, lui dit Carquefou, j'ai pris soin de vous débarrasser de ce fer trop pointu ; rien n'est plus dangereux pour un homme qui tombe.

— Ah ! un guet-apens ! dit le capitaine, qui croisa les bras sur sa poitrine.

— Monsieur, une explication seulement, répondit Renaud.

— Et vous vous mettez trois contre un pour la demander ?... Si vous êtes des gentilshommes, je vous plains ; si vous êtes des bandits, que vous faut-il ? »

M. de la Guerche s'approcha :

« Il y a dans un château voisin un vieillard, une jeune fille, dix pauvres serviteurs. Un homme, au mépris de l'hospitalité, a conçu le projet d'enlever la jeune fille confiée à la garde du vieillard, et le capitaine Jacobus n'a pas craint de mettre sa troupe au service de cette mauvaise cause ; on lui a promis cent écus d'or pour ce crime, est-ce une œuvre de gentilhomme ? »

Le capitaine poussa un cri de rage, et tirant une dague de sa ceinture :

« Tu as oublié que j'avais cette arme encore, meurs donc ! » s'écria-t-il.

Et d'un bond de chat-tigre il s'élança sur Armand-Louis, mais le jeune homme évita son attaque, et, glissant sous le bras du capitaine, il le saisit à la

gorge avec une telle force et un élan si rapide que, la face bleue et les yeux injectés de sang, son ennemi tomba lourdement par terre.

Sans perdre une seconde, Carquefou lui lia les pieds et les mains.

« Misérables ! s'écria le capitaine qui revenait à lui et se débattait vainement dans la poudre du chemin.

— Monsieur, dit Renaud, il ne faut pas en vouloir à mon ami ; c'est un parpaillot qui a appris toute espèce de ruses dans le commerce des petites gens. Au fond, son idée est pleine de mansuétude, et telle qu'un pieux catholique serait heureux de l'avoir conçue. Il veut vous mettre à l'abri de la tentation en vous procurant une retraite où vous aurez tout loisir de réfléchir aux vanités de ce monde. Ne vous préoccupez donc point des lumières qui peuvent briller à la fenêtre de M. de Pappenheim, M. de la Guerche, que voilà, se charge de souffler dessus ; je l'y aiderai. »

Le capitaine tendit ses muscles à les briser, les cordes ne cédèrent pas.

« Je comprends ce qui excite votre colère, poursuivit Renaud ; mais considérez que si d'un côté vous perdez cent écus d'or, et c'est une somme ronde, de l'autre vous courez le risque de perdre la vie ; il y a compensation. »

Le capitaine Jacobus devint calme tout à coup.

« Comment vous appelez-vous, monsieur ? dit-il alors.

— Le marquis Renaud de Chaufontaine.

— Je m'en souviendrai.

— Je l'espère. »

Cependant Carquefou venait de tailler quelques fortes branches et de les ajuster en civière. On étendit le capitaine tout de son long sur ce lit improvisé.

« Où allons-nous à présent ? dit Carquefou.

— Chez moi, répondit Renaud ; je désire que le capitaine Jacobus voie mes traits à la lumière du soleil pour qu'il ne les oublie jamais.

Deux jours après cette expédition, M. de Charnailles apprit à son hôte, le comte Godefroy, qu'il était appelé à passer la journée du lendemain hors de la Grande-Fortelle, pour une affaire d'importance.

« Je partirai cette nuit, si vous le permettez ; M. de la Guerche me remplacera, » dit-il.

M. de Pappenheim échangea un regard d'intelligence avec maître Hans.

« Ne vous gênez pas, monsieur le comte, bientôt moi même je vous ferai mes adieux, » dit-il.

Peu d'heures après, trois lumières brillaient à la fenêtre du gentilhomme allemand.

« Allons, c'est pour demain ! » pensa Armand-Louis, qui était en sentinelle aux environs.

Depuis que le capitaine Jacobus avait été ramassé sur le chemin de la maison rouge, Carquefou avait pris ses quartiers à la Grande-Fortelle, pour être en mesure de prévenir Renaud en temps utile de ce qui se passait chez le huguenot. Il y avait toujours pour les cas pressés un cheval sellé et bridé dans l'écurie.

« Cours ventre à terre et que Renaud soit ici au point du jour ! » dit Armand-Louis.

Carquefou mit le pied à l'étrier, et poussant le cheval de la houssine et de l'éperon :

« Toutes ces émotions abrégeront mes jours ! » dit-il.

1 · VII

Depuis que M. de Pappenheim avait arrêté son plan d'attaque avec le capitaine Jacobus, il faisait voir autour d'Adrienne une grâce plus alerte et plus vive. L'or coulait de ses mains sur la valetaille. Cette magnificence éblouissait les laquais.

« Ma garnison est en déroute ! » pensait Armand-Louis.

Mais, pas plus que Renaud, il ne perdait son temps : l'un haranguait les catholiques, l'autre réunissait les huguenots autrefois groupés autour d'eux. Les deux chefs n'avaient rien perdu de leur ascendant sur leurs anciennes cohortes, et leur éloquence, excitée cette fois par l'imminence et l'impétuosité du danger, réveillait le courage dans tous ces jeunes cœurs. Ils choisirent les plus détermi-

nés, leur distribuèrent des armes prises dans les deux châteaux, et les prévinrent en peu de mots qu'ils auraient affaire à un Allemand qui voulait traiter les Français en peuple conquis.

Àces derniers mots, tous ces fils de Gaulois, habitués aux batailles dès leurs jeunes ans, poussèrent de formidables clameurs.

« Le sang coulera peut-être, ajouta Renaud : que ceux qui ont peur s'en aillent. »

Personne ne bougea.

Après le départ de M. de Charnailles, qui avait emmené, pour lui faire escorte, trois de ses plus braves serviteurs, et tandis que les étoiles brillaient encore au ciel, Armand-Louis gratta doucement à la porte de la chambre où dormait M de Souvigny.

Une camériste lui ouvrit tout effarée.

Armand-Louis s'approcha respectueusement de l'alcôve devant laquelle pendaient de grands rideaux de serge blanche.

« Mon Dieu ! est-ce vous, Armand ? demanda une voix timide dont les notes argentines faisaient battre le cœur de M. de la Guerche.

— Oui, c'est moi, répondit le jeune homme, qui promenait ses regards tout autour de cette chambre virginale où reposait ce qu'il aimait le plus au monde. Il aurait voulu en embrasser les meubles, les tentures et jusqu'aux moindres objets qui appartenaient à Adrienne et que sa main effleurait tous les jours.

— Qu'y a-t-il donc ? » reprit la voix amie de M de Souvigny.

Ces quelques mots rappelèrent M. de la Guerche à lui.

« Si vous avez confiance en moi, dit-il, pour l'amour de Dieu levez-vous et suivez-moi.

— Grand Dieu ! le château brûle ! cria la camériste.

— Non, mais il brûlera peut-être dans une heure ; plus un mot à présent.

Mde Souvigny savait que M. de la Guerche ne faisait rien à la légère. Elle s'habilla à la hâte sans parler, bien sûre que quelque chose de grave se passait.

Armand-Louis la conduisit dans la chambre étroite d'une tourelle dont la lourde porte était défendue par quatre hommes armés d'arquebuses et d'épées.

« Vous vous ferez tuer, s'il le faut, dit Armand-Louis.

— L'un après l'autre ! » répondit celui d'entre eux qui paraissait le chef de la petite bande.

L'aube se faisait. Armand-Louis sortit du château. Un bruit sourd, comme celui que ferait une troupe en marche, troublait le silence limpide du matin. Bientôt des groupes d'hommes parurent sur la lisière des bois. Renaud était à leur tête. Armand-Louis en compta plus de cent.

Une joie folle brillait dans les yeux de M. de Chaufontaine.

« Les violons sont-ils prêts ? demanda-t-il à M. de la Guerche.

— Ils s'apprêtent, répondit Armand-Louis, qui avait entendu une vague rumeur du côté des écuries où couchaient les cavaliers de M. de Pappenheim.

— Ora pro nobis ! » murmura Carquefou, qui aiguisait une large épée sur la manche de son pourpoint.

Armand-Louis disposa sa petite armée dans les meilleures positions. Aucun être humain ne pouvait paraître dans les cours ou sortir du château sans essuyer le feu de cinquante mousquets. Un tacticien n'eût pas mieux fait.

Aux premières clartés du jour, M. de Pappenheim parut en costume de bataille, l'épée au flanc, le poignard à la ceinture, la cuirasse sur le dos. Maître Hans était au près de lui en grand équipage de guerre, mais un peu pâle. Le comte porta un sifflet d'argent à ses lèvres et en tira un son aigu.

Les portes des écuries s'ouvrirent, et cinquante hommes à cheval en sortirent. Tous se rangèrent silencieusement dans la cour.

« Cinquante ! » murmura Armand-Louis, qui ne croyait pas en avoir plus de vingt à combattre.

Il était clair que M. de Pappenheim avait recruté sa bande de trente coquins de bonne volonté, et que ces trente bandits s'étaient glissés un à un, la nuit, dans l'enceinte de la Grande-Fortelle. Les proportions étaient changées. Le comte allemand démasquait ses forces. Si les gens du capitaine Jacobus se pré-

sentaient, avertis par quelque message secret, le succès de la lutte pouvait être incertain. Armand-Louis résolut d'en précipiter le moment.

Il quitta donc le poste d'observation où il se trouvait et se rapprocha des cavaliers. Tous avaient le pistolet aux fontes, le sabre au fourreau.

Àsa vue, M. de Pappenheim fronca le sourcil.

« Déjà debout I lui dit tranquillement Armand-Louis, monsieur le comte va donc en chasse aujourd'hui ?

— Oui, répondit l'Allemand avec un singulier sourire, je vais courre une biche et j'attends mes piqueurs. »

Il fit quelques pas vers la grande porte du château et regarda dans la campagne, baignée d'une lumière blondissante.

Armand-Louis le suivit.

« Si vos piqueurs, comme je l'imagine, reprit-il froidement, sont commandés par le capitaine Jacobus, il est inutile de les attendre plus longtemps. »

M. de Pappenheim pâlit et regarda M. de la Guerche. Maître Hans tremblait de tous ses membres et cherchait à s'effacer derrière son maître.

« Vous connaissez donc le capitaine Jacobus ? demanda le comte Godefroid.

— Un peu, et je crois même que ses compagnons ont perdu leur chef, continua Armand-Louis.

— Ah !

— Je l'ai rencontré l'autre soir, et depuis lors il n'a plus eu occasion de voir les lumières que Votre Seigneurie allume la nuit sur sa fenêtre. »

Renaud, qui venait de se glisser jusqu'à la porte, n'y tint plus.

« C'est si vrai, dit-il, que ce brave capitaine est mon hôte ; il habite une chambre fort propre où il contemple le ciel à travers dix barreaux de fer. »

M. de Pappenheim mordit ses moustaches ; la colère qui le travaillait depuis un instant éclata.

« Maître Hans ! cria-t-il, saisissez ce jeune coq et jetez-le sur la croupe de mon cheval !

— Maître Hans ?... jamais il n'osera !... je le connais ! s'écria Renaud en éclatant de rire. Maître Hans se souvient trop bien du cabaret de la mère Frisotte !

— Ah ! c'est donc toi ! » reprit le comte Godefroy, qui comprit tout.

Et, de son poing fermé, il assena un coup si terrible sur le front du pauvre écuyer que maître Hans, lâchant la bride de son cheval, tomba lourdement la face contre terre.

« Premier grelon ! murmura Carquefou, qui se grattait la tête derrière Renaud.

— À présent c'est donc la guerre ! » reprit M. de Pappenheim en relevant le front.

Et prompt comme la foudre, il tira l'épée.

Ses cinquante cavaliers l'imitèrent.

« La guerre donc ! » répondit Armand-Louis.

Au signal qu'il donna en s'armant de l'épée, dix hommes parurent sur le mur qui lui faisait face, puis dix autres sur la poterne, puis d'autres encore derrière les vieux créneaux, à toutes les portes, à chaque fenêtre ; ce n'étaient partout que pertuisanes, lances, arquebuses, haches d'armes, un cercle de tubes noirs et de lames blanches.

M. de Pappenheim fit le tour des bâtiments d'un seul regard. Un sourd murmure dont il comprit la signification sortait du milieu de sa troupe.

« Bien joué, monsieur ! dit-il, tandis que sa main tour mentait la garde de son épée.

— Monsieur le comte, répondit M. de la Guerche, il serait bon, je crois, de renoncer à votre chasse pour aujourd'hui.... et de regagner l'Allemagne demain. À ces conditions, je puis me taire et vous laisser libre. Est-ce un ordre, monsieur ? je ne suis pas vaincu cependant !

C'est un conseil ; le sang n'a pas coulé, donc vous êtes mon hôte encore, l'hôte de M. de Charnailles et de M de Souvigny. »

M. de Pappenheim promenait toujours ses regards autour de lui comme un sanglier qui, traqué par une meute, cherche une issue. Partout des mousquets,

partout des fers de lances, partout des visages impassibles et résolus. Au loin dans la plaine, rien, ni l'éclair d'un casque, ni la poussière que soulève le galop d'un cheval. Près de lui, cinquante hommes dont un instinct secret mais sûr lui disait que le courage vacillait. Armand-Louis vit l'ombre de l'hésitation passer sur son visage. Il fit un pas et, baissant la pointe de son épée :

« La partie, d'ailleurs, n'est pas égale, croyez-moi, reprit-il ; je puis perdre la vie ici, vous y laisseriez l'honneur. »

Àson tour M. de Chaufontaine s'avança :

Maintenant, s'il vous plaît d'en découdre, frappez ! la France entière saura ce qu'a fait le comte de Pappenheim, maréchal héréditaire de l'empire d'Allemagne ! »

Cela dit, Renaud brandit son épée et attendit.

M. de Pappenheim changea de visage ; un instant sa main se leva comme pour donner le signal du combat, mais un cercle de fer entourait ses cavaliers, et la bataille était perdue d'avance. Repoussant donc son épée dans le fourreau et soulevant son feutre, qui laissa voir les deux lames rouges croisées sur son front livide :

« Monsieur le comte, dit-il, demain je partirai pour l'Allemagne.

— Alors, monsieur, allons déjeuner, » dit Renaud tristement.

1 · VIII

Vingt-quatre heures après cette scène, qui pouvait avoir des conséquences si terribles, le comte Godefroy quittait le château de la Grande-Fortelle. Sur le pas de la porte, il se tourna vers Armand-Louis :

« J'ai idée que nous nous reverrons, monsieur le comte, dit-il avec un accent tout particulier.

— Monsieur le maréchal, je le désire ; » répondit M. de la Guerche.

Mde Souvigny, qui respirait plus à l'aise depuis que M. de Pappenheim avait fixé le moment de son départ, accompagna le gentilhomme jusqu'à la porte du

château. Elle se reprochait presque les préventions qu'elle avait conçues contre lui, ne sachant rien des événements de la veille.

Le comte Godefroy ôta son feutre pour la saluer : « Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, mademoiselle, » dit-il. Son regard glissa de côté et rencontra celui de M. de la Guerche. Baisant alors la main nue d'Adrienne, il se redressa d'un air superbe sur la selle, remit son feutre, piqua des deux et disparut dans un tourbillon de poussière. « À présent, je puis dormir, dit Carquefou.

— Une bonne occasion perdue ! » pensa Renaud, qui caressait le pommeau de son épée.

Il attendit encore deux fois vingt-quatre heures, envoya Carquefou en éclaireur pour s'assurer que M. de Pappenheim avait quitté la contrée, soupira en apprenant qu'il pouvait être tranquille de ce côté, puis entra chez le capitaine Jacobus.

« Monsieur, vous êtes libre, » lui dit-il d'un air poli.

Le prisonnier sauta sur ses pieds :

« Libre ! répéta-t-il, libre enfin !

— Sans doute ! votre tentateur, le diable allemand est parti. Il ne vous induira plus à mal. »

Le capitaine boucla son ceinturon.

« Monsieur le marquis, je vais de ce pas à mon logis, reprit-il, et vous comprenez certainement ce que cela veut dire ?

— Si c'est pour rendre tout simplement visite à l'auberge des Trois-Pintes, vous la trouverez certainement à la place où vous l'avez laissée, personne ne l'ayant démolie ; quant aux oiseaux de nuit qui la peuplaient, si vous avez à leur parler, renoncez-y, ils sont envolés.

— Partis, mes reîtres, mes lansquenets, mes hommes d'armes ?

L'un suivant l'autre ! Quand les hiboux ne trouvent plus ni rats ni souris dans un bois, ils prennent la volée ; ainsi ont fait vos gens. Les plus fidèles, et c'est un soin dont il faudra les remercier, ont même emporté vos nippes et vos chevaux, pour que rien ne tombât aux mains des coupeurs de bourses. »

Le capitaine tordit sa moustache ; il était livide.

« Les bandits ! murmura-t-il.

— Ce sont des hommes d'ordre, et l'économie est une vertu qu'il faut honorer. D'ailleurs, votre longue absence leur a fait croire que vous aviez pris le froc ; j'en ai vu trois qui pleuraient. Pardonnez-leur. »

Le capitaine Jacobus jetait des regards terribles par la lucarne, comme s'il eût cherché dans la campagne l'ombre de ses perfides soldats.

Une idée parut tout à coup le saisir, et, le visage illuminé d'une joie subite :

« Allons ! dit-il, ce n'est pas à l'auberge des Trois-Pintes que j'irai ! Je sais d'autres nids vers lesquels je puis m'abattre ! »

Renaud lui toucha la manche du bout du doigt :

« Ah ! un mot encore, dit-il ; la maison rouge est vide. Votre lieutenant, un joli garçon, ma foi, s'y est arrêté un matin, et M Euphrasie, qui ne pouvait pas se consoler de votre absence, l'a suivi pour pleurer éternellement votre trépas.

— Et rien, rien pour me venger ! s'écria le capitaine, hors de lui.

— Je vous demande pardon, monsieur : il y a là-bas un cheval tout harnaché que je vous prie d'accepter en souvenir des heures que vous avez passées chez moi. Vos armes sont accrochées au portemanteau. Mais je vous dois un avertissement. Le capitaine de la maréchaussée de Guéret a eu vent de diverses peccadilles dont les méchantes langues vous accusent. On ne croit pas que vous ayez fantaisie de rejoindre l'armée de M. le cardinal. Donc il a mis ses hommes en campagne. Une étourderie vous perdrait.... Gagnez au pied. »

Sans répondre, le capitaine Jacobus, qui ne se sentait pas franc du collier, descendit dans la cour à grandes en jambées. Un vigoureux courtaud l'attendait ; l'épée, la dague, les pistolets pendaient le long de la selle. L'aventurier sauta sur le dos de l'animal, et, s'éloignant au galop, sans desserrer les dents, il fit de la main un geste menaçant à l'adresse de Renaud. Renaud salua jusqu'à terre.

Àquelque temps de là, un matin, Renaud, qui s'ennuyait, n'ayant plus personne à massacrer, s'en alla trouver M. de la Guerche. Il avait tout à la fois l'air triste et le regard joyeux.

« Tu vois un homme qui est depuis quinze jours en train de mourir, dit-il ; or, comme il m'a semblé que j'étais encore trop jeune pour faire le voyage de l'autre monde, j'ai pris le parti héroïque de guérir. C'est pour quoi je pars. Embrasse-moi donc, et, si ton prophète Calvin a un bon Dieu, prie-le de m'avoir en sa sainte garde.

— Et où vas-tu ? demanda Armand-Louis, tout surpris de cet exorde.

— Je ne sais pas. »

M. de la Guerche serra la main de Renaud :

« Tu as raison, dit-il en riant, il faut voir le médecin au plus vite, tu as la fièvre.

— Tu railles, mécréant ! Sache donc que la soif des aventures me dévore. La province où nous tuons des lapins me semble mesquine : je veux battre un peu le pays à la manière de ces héros qui remplissaient autrefois le monde du bruit de leurs exploits. Je sais bien, hélas ! qu'il n'y a plus de géants grands comme des clochers, de dragons vomissant le feu par leurs narines, de tarasques armées d'écailles et de griffes, et c'est là une preuve de la décadence de ce pauvre vieil univers ; mais j'espère rencontrer çà et là quelques malandrins qui me fourniront l'occasion de dégainer un peu. Je me suis en conséquence muni d'armes et de provisions ; j'ai un cheval de bataille, un écuyer, et quelques bonnes pistoles qu'une âme charitable m'a fournies en retour d'une douzaine d'arpents de prés dont je lui ai fait l'abandon, et tel que jadis les chevaliers errants, j'abandonne mon castel à cette fin de voir le monde et de convertir les huguenots.

— C'est moi qui suis l'écuyer, dit Carquefou, qui s'était glissé tout doucement auprès des deux amis.

— Toi ? s'écria Armand-Louis.

— Monsieur, on ne meurt qu'une fois !

— Viens-tu avec nous ? » poursuivit Renaud, qui posa sa main sur le bras de son ami.

Armand-Louis jeta un regard du côté de la chambre qu'habitait Adrienne.

« Je comprends ! ajouta l'aventurier d'un air de commisération, Cupidon a forgé des chaînes autour de ton cœur… Tel, autrefois, Énée s'oubliait auprès de Didon…. Reste donc au colombier, tourtereau ! Carquefou et moi allons moissonner des lauriers. »

Renaud de Chaufontaine était un de ces hommes, on l'a pu voir, qui font sérieusement les plus grandes folies. Deux jours après cet entretien, il était en selle, la botte à la jambe, la rapière au flanc, le manteau sur l'épaule, suivi de Carquefou, et promettant à son ami, à l'heure des adieux, de le nommer grand sénéchal s'il devenait roi.

Avant de partir, l'honnête Carquefou versa cependant quelques menues monnaies dans la main du curé de la paroisse, avec prière de faire dire deux fois l'an une messe pour le repos de son âme.

Le départ de Renaud affligea M. de la Guerche, mais la province lui semblait encore assez peuplée, Adrienne y demeurant. Il ne voulait perdre aucun des jours qu'il pouvait vivre auprès d'elle : quelque chose lui disait qu'il n'aurait pas longtemps à jouir de ce repos enchanté. Les guerres de religion, étouffées un temps, semblaient de l'Allemagne en feu devoir gagner le royaume de France. Un gentilhomme de son nom pouvait-il longtemps garder son épée au fourreau, quand de toutes parts la noblesse courait aux armes ?

Un jour, et lorsqu'on n'avait pas encore reçu de nouvelles de M. de Chaufontaine, parti déjà depuis trois mois, un cavalier qui paraissait avoir fourni une longue traite arriva au château de la Grande-Fortelle. On en voyait souvent dans cette demeure hospitalière ; pourquoi l'arrivée de celui-ci parut-elle d'un fâcheux présage à Armand-Louis ?

Un trouble qu'il ne s'expliquait pas l'agitait ; pendant la nuit, il ne ferma pas les yeux. Pourquoi ce cavalier avait-il subitement demandé M. de Charnailles ? Pourquoi, au débotté, s'était-il enfermé avec lui ?

Le jour trouva M. de la Guerche debout ; une heure après, le châtelain le fit appeler auprès de lui.

M. de Charnailles était dans sa chambre, grave, sérieux. Devant lui, sur une table, on voyait une lettre ouverte, et, près de cette lettre, une autre scellée d'un cachet de cire rouge à ses armes.

« M. de Pardaillan m'a écrit, dit-il ; un homme est venu tout exprès de Suède pour me dire que ce seigneur attend sa nièce, M de Souvigny, et qu'il la désire. »

Armand-Louis devint tout pâle.

« Ah ! mes pressentiments ! murmura-t-il.

— La place d'Adrienne est en effet auprès de ce gentilhomme, ajouta M. de Charnailles. À la veille de prendre les armes pour me jeter dans la Rochelle avec ceux de ma religion, j'accepte cette séparation comme une aide de la Providence. M de Souvigny ne subira pas les horreurs d'une guerre dont nul ne peut prévoir la fin. »

Le désespoir avait fait chanceler M. de la Guerche ; comme un jeune arbre qui cède un instant sous l'effort de la tempête et ploie, puis se redresse, il se releva.

« Ma place est auprès de vous, mon père, dit-il.

— Bien, mon enfant ; je n'attendais pas moins de ton cœur, mais ta place est auprès de M de Souvigny.

— Grand Dieu ! près d'elle ?

— Oui, mon fils ; et c'est parce que tu l'aimes que je te la confie.

— Quoi ! vous savez....

Croyez-vous, monsieur le comte, que rien de ce qui touche à l'honneur de ma maison me soit inconnu ? M de Souvigny habitait sous mon toit ; mais je n'ignorais pas quels principes d'honneur vous animent ; sans crainte, je vous ai laissé près d'elle, qui vous aime aussi. Donc, vous lui servirez de guide et de défenseur dans ce long voyage qu'elle va entreprendre. Cet homme qui est entré hier à la Grande-Fortelle est malade, hors d'état de subir de nouvelles fatigues. Vous êtes jeune, et, pour l'amour d'elle, vous irez jusqu'au bout ; monsieur de la Guerche, je remets M de Souvigny, notre parente, à votre garde. Vous la ramènerez à M. de Pardaillan et lui direz comment elle a vécu à notre foyer. Votre devoir accompli, souvenez-vous que vous êtes gentilhomme. M de Souvigny est riche et vous êtes pauvre : M. de Pardaillan seul a le droit de disposer de sa main.

— Je le sais, mon père.

— Maintenant, allez faire vos préparatifs de départ ; demain vous quitterez la Grande-Fortelle. Vous l'ordonnez, monsieur ?

— Oui, il le faut. »

Le dernier repas du soir fut silencieux. Chacun des trois convives avait le cœur gros. M. de Charnailles était vieux ; il allait se battre ; savait-on bien si on le reverrait jamais ? Lui seul, entre ses deux enfants, il était ferme comme un homme qui a traversé trop de tempêtes pour se laisser renverser par un orage. Au moment de se séparer pour dormir une dernière nuit sous le même toit, il fit mettre à genoux Armand-Louis et Adrienne, et levant les mains au ciel, d'une voix haute :

« Dieu d'Abraham et de Jacob ! Dieu tout-puissant, dit-il, tu vois ces deux êtres chéris, ces deux enfants de mon cœur, que ton saint nom les protége ! Qu'ils soient bénis ! »

Le lendemain il veilla lui-même aux derniers préparatifs du départ. Un laquais, qui avait grandi dans la maison et en qui il avait toute confiance, fut chargé de prendre trois bons chevaux dans les écuries et de les harnacher solidement. Le plus doux devait être pour M de Souvigny, le plus robuste pour Dominique, qui devait porter une lourde valise en croupe et un mousquet à l'arçon de la selle. Le laquais s'acquitta de ce soin avec intelligence et en homme que la pensée des lointaines expéditions n'effraye pas. Tranquille de ce côté, M. de Charnailles arma son fils d'une épée et de pistolets qu'il avait choisis parmi les meilleurs de la galerie, glissa dans sa poche une lourde bourse pleine d'or et l'embrassa tendrement. Pour la première fois, une larme glissa sur sa joue ridée.

« J'ai vu partir le père, j'ai vu partir la mère, je vois partir l'enfant ! » dit-il.

Adrienne pleurait, suspendue à son cou.

« Si vous vouliez, dit-elle, nous ne partirions pas. Je suis heureuse ici ; je me suis habituée à vous regarder comme un père ; je ne connais pas M. de Pardaillan. La Suède est bien loin ! Il vous parle dans sa lettre d'une fortune qui m'attend ; que m'importe ! Laissez-moi près de vous. Croyez-vous que la guerre me fasse peur ? Je suis d'un sang à tout braver pour la bonne cause. Qui vous aimera, si nous partons ? Qui m'aimera là-bas ? »

Un sanglot brisa la voix d'Adrienne.

M. de Charnailles la pressa sur son cœur.

« Non ! non ! reprit-il, c'est impossible ! Ah ! si vous étiez pauvre, alors peut-être vous garderais-je malgré l'autorité d'un parent qui a sur vous plus de droit que moi ; mais, riche, l'honneur de mon nom le défend.

— Que votre volonté soit faite ! » dit alors Adrienne, qui laissa tomber ses bras.

Quand ils furent à cheval, M. de Charnailles saisit la main d'Armand-Louis.

« Tu entres dans la vie aujourd'hui, reprit-il ; qu'elle te soit plus douce et plus heureuse qu'à moi ! »

Puis lui montrant du geste la Grande-Fortelle, où tant de jours paisibles s'étaient écoulés, et dont les murailles grises semblaient le regarder :

« Considère le toit qui t'a vu naître, dit-il ; puisses-tu y rentrer quelque jour ; mais, si tu y rentres, que ce soit la tête haute et le cœur fier comme un soldat qui a fait son devoir. »

Une dernière fois, il serra Adrienne entre ses bras ; puis lui-même, d'une forte main, poussant la porte aux deux larges battants :

« Allez ! » dit-il.

Quelques minutes après, M. de la Guerche, Adrienne et Dominique disparaissaient tous trois à l'angle du chemin. M. de Charnailles tombait à genoux.

« Dieu du ciel, sois avec eux ! » dit-il.

Et lui-même, suivi de ses serviteurs les plus résolus, il partit le soir pour la Rochelle.

Comme un nid désert, la Grande-Fortelle resta muette.

Quelque temps, Armand-Louis et Adrienne chevauchèrent silencieusement l'un près de l'autre. Les pas de leurs chevaux, qui les éloignaient du coin de terre où leur adolescence avait eu de si belles heures, résonnaient dans leur cœur. Ils virent s'effacer un à un les champs qu'ils avaient parcourus, les bois, les étangs, les chaumières qu'ils connaissaient, les hameaux et les villages si souvent traversés au temps des courses heureuses, les ruisseaux passés à gué, les vallons, les collines qui paraissaient si vastes quand on était petit ; puis le

paysage changea d'aspect : d'autres horizons s'ouvrirent, auxquels on était moins habitué ; puis des visages inconnus apparurent le long du chemin ; puis on reçut et on rendit moins de saluts ; la route fit un coude, une rivière fut franchie sur un pont de pierre ; on fit quelques pas encore, et, quand Armand-Louis et Adrienne regardèrent autour d'eux, ni l'arbre, ni la maison, ni le passant, rien ne leur était plus familier.

L'inconnu, avec tous ses mystères, s'ouvrait devant eux.

En ce moment, et comme une tristesse profonde se glissait dans le cœur de M de Souvigny, un sentiment de fierté exalta l'âme de M. de la Guerche. Il était seul maintenant à protéger sa compagne ; elle était sous sa garde ; il répondait de sa vie, de son honneur. Avait-il jamais espéré mission si haute ? N'était-ce pas comme une récompense avant d'avoir surmonté aucun obstacle ? Le souvenir de M. de Pappenheim lui traversa l'esprit.

« Qu'il vienne, à présent, dit-il à voix haute, l'épée ne s'échappera plus de mon bras. »

Adrienne l'entendit et devina quelle pensée l'animait. Elle lui tendit la main en souriant.

« Gardez bien votre épée, je garderai bien mon cœur ! » dit-elle.

Un peu avant la couchée, et comme ils sortaient d'un large pan de forêt, une voix enrouée retentit au loin. Il semblait à M. de la Guerche qu'on prononçait son nom. Deux fois le même son frappa son oreille.

« Dieu me pardonne, dit-il, si je ne savais pas que mon ami Renaud est au fond de quelque province lointaine, je croirais reconnaître sa voix ! »

Il se retourna cependant et aperçut, au bout du chemin, deux tourbillons de poussière qui roulaient comme si le vent les eût poussés vers lui.

Dominique retint la bride de son cheval.

« Quand on a cinq cents lieues à faire, on peut perdre cinq minutes, » dit-il.

Adrienne posa la main en abat-jour sur ses yeux pour voir plus au loin.

Le nom d'Armand-Louis, jeté à l'espace par une voix brisée, fendit l'air.

« Mais c'est lui ! s'écria M de Souvigny.

— Quoi ! Renaud ? » dit M. de la Guerche.

Deux cavaliers, lancés à fond de train, sortirent à demi du nuage flottant qui volait sur le chemin.

Ils approchaient avec la vitesse d'un oiseau ; un coup de vent balaya le flot de poussière qui les enveloppait.

« Eh oui, c'est bien M. de Chaufontaine ! reprit Adrienne.

— Et Carquefou ! » s'écria M. de la Guerche.

Et ils s'élancèrent l'un et l'autre au-devant du ligueur.

« T'arrêteras-tu enfin, parpaillot du diable ! cria Renaud hors d'haleine, Voilà dix heures que je cours après toi ! J'ai crevé trois chevaux, et celui que je monte est à moitié fourbu. »

Un élan le porta à côté d'Armand-Louis. Carquefou galopait dans son ombre.

« Tu prends bien ton temps pour partir, poursuivit Renaud ; tu t'en vas spirituellement le jour où j'arrive. Je sors de la Grande-Fortelle, où j'avais l'intention de te rendre visite.... On se bat un peu partout.

— Hélas ! interrompit Carquefou.

— C'est une fête ! on n'entend que fusillades et cliquetis d'épées ! Sainte Estocade, ma patronne, est en liesse. J'ai pris ma petite part de ces réjouissances ; mais l'égoïsme n'est point mon fait : j'ai voulu t'en faire le récit pour savoir si tu avais le désir de mordre au gâteau. J'échange donc une demi-douzaine de coups avec un parti d'Espagnols et je tombe toujours courant à la Grande-Fortelle. On m'apprend que tu es en route. Un la Guerche par monts et par vaux sans un Chaufontaine ! Eh ! malheureux, que deviendrait ton âme, si un bon chrétien n'était pas là pour la sauver au moment décisif ? Je me suis remis en selle ; Carquefou gémissait....

— J'en avais le droit, soupira l'écuyer : cent cinquante lieues sans débrider !

— Or çà, lui dis-je, il s'agit de poursuivre mon ami le parpaillot, qui bat les champs en compagnie de M de Souvigny. Il paraît qu'ils vont fort loin.... Poussons tout droit et nous finirons par les atteindre. J'ai galamment orné ce petit discours d'un coup d'éperon, et voilà comment nous t'avons rattrapé.

— Par hasard, ton intention est-elle d'aller avec nous jusqu'en Suède ?

— Me serais-je dérangé, s'il se fût agi de faire cent misérables lieues ? M'est avis qu'on a mis flamberge au vent aux quatre coins de l'horizon. Donc, je veux voir du pays. Les Suédois, chez qui tu vas, ont donné dans l'hérésie de réformation ; je les convertirai. Carquefou, qui est un grand convertisseur, m'y aidera.... En avant !

— Monsieur le marquis, si c'est votre fantaisie de me faire subir le martyre dans les pays froids, j'y veux faire bonne contenance : or, j'ai grand'faim, et un homme à jeun n'est point propre à l'héroïsme.

— Carquefou est un sage, répondit Renaud, je me rappelle à présent que c'est à peine si nous avons déjeuné.

— Après quoi nous n'avons pas dîné.

— Donc, il convient de souper beaucoup et longtemps, dit Armand-Louis.

Carquefou, dont les regards interrogeaient l'horizon, poussa un grand cri.

« Une hôtellerie ! dit-il, voyez là-bas cette fumée au bout de ce toit pointu, et cette enseigne qui pend le long d'une tringle de fer ; je sens une odeur de rôti.

— Je sais, dit Dominique ; du temps que M. de Charnailles battait le pays à la poursuite des cerfs et des sangliers, j'ai quelquefois tourné la broche devant le feu du Canard-d'Or.... on y mange fort bien.

— Comment, coquin, tu le savais et tu ne parlais pas ! s'écria Carquefou. Au galop, messieurs !... mademoiselle, au galop ! »

Bientôt après, une table, dressée devant un feu clair, donnait aux voyageurs l'hospitalité plantureuse d'un dindonneau flanqué de deux poulardes choisis par Carquefou parmi les hôtes les plus gras de la basse-cour.

« Ah ! disait-il, quoique martyr, à défaut du paradis, j'accepterais volontiers un logement à l'hôtellerie du Canard-d'Or ! »

1 · IX

La présence de Renaud et de Carquefou, dont l'humeur bizarre et gaie plaisait à M de Souvigny, la remit en joie. C'était en outre un surcroît de protection. Armand-Louis ne serait plus seul à braver les dangers du long voyage qu'ils allaient entreprendre. Ils étaient en outre jeunes tous les quatre, libres, avec l'espace devant eux. On quitta donc l'hôtellerie du Canard-d'Or le rire aux lèvres. La France fut traversée sans coup férir, et déjà M. de Chaufontaine s'attristait d'un tel excès de monotonie ; Carquefou même avouait qu'il n'avait presque plus peur et souhaitait à demi un petit brigand qui fit diversion, lorsqu'en arrivant en Flandre ils tombèrent dans une auberge où campait un gentilhomme espagnol avec lequel ils avaient fait commerce d'amitié depuis une heure et qui paraissait un personnage plein d'honneur et de civilité.

C'était un cavalier doux, qui parlait d'une voix mielleuse, le chapeau à la main, et tout confit en sourires béats. De sa main droite il jouait quelquefois avec un chapelet à grains d'or et d'ébène. Armand-Louis et Renaud, après une longue route, avaient rencontré ce personnage à quelque distance d'un gros bourg, sur le chemin de Malines. Ils étaient couverts de poussière et paraissaient las. Le cavalier, qui venait d'apercevoir Adrienne et l'avait examinée en dessous, s'approcha de M. de la Guerche d'un air poli.

« Votre Seigneurie paraît étrangère à ce pays, dit-il, et vous cherchez, j'imagine, un gite où cette jeune dame ait faculté de se reposer ?

— Je l'avoue, répondit Armand-Louis, la chaleur a été accablante aujourd'hui, nos chevaux sont rendus. Y a-t-il loin encore d'ici à Malines ?

— Faites mieux ! Daignez me suivre jusqu'à ce bourg dont on voit le clocher là-bas, derrière ce rideau de saules ; j'y connais une hôtellerie, à l'enseigne de la Croix-de-Malte, dont le maître est un honnête chrétien qui n'écorche point trop les voyageurs que la divine Providence lui envoie.... ma piété me donne quelque crédit sur cet homme, qui est un notable de Bergheim. »

« Voilà un cavalier qui s'exprime en bons termes ; il me plaît, » pensa M. de Chaufontaine.

« Daignerez-vous m'y suivre ? reprit l'homme au chapelet.

— Volontiers, » répondit Armand-Louis.

Carquefou se glissa du côté de l'inconnu qui montrait tant de bienveillance.

« Au point de vue de la réfection, cette hôtellerie de la Croix-de-Malte pratique-t-elle honnêtement les lois de l'hospitalité ? demanda-t-il.

— L'Église nous défend de nous occuper de ces misères, mais ceux qui trouvent quelque plaisir dans les délices de la chère estiment que la cuisine où je vous mène est abondante et délicate.

— Je suis un pauvre pécheur, pardonnez mon indiscrétion, » répliqua Carquefou, qui déjà en esprit reniflait l'odeur du festin.

Renaud poussa son cheval auprès d'Armand-Louis.

« Ne va pas t'aviser de dire à ce saint personnage que tu es de la vache à Colas, abominable parpaillot, dit-il, il t'aspergerait d'eau bénite et nous y perdrions un gîte qui me paraît aimable. »

On arriva en vue de l'hôtellerie. La croix blanche de l'ordre de Malte dessinait ses huit pointes sur une large enseigne. Le cavalier ôta son chapeau, dont la plume balaya le sol, et sautant de selle, il présenta le poing à M de Souvigny.

« Vous êtes presque chez moi, » dit-il.

Et se découvrant de nouveau.

« Je m'appelle don Gaspard d'Albacète y Buitrago, » reprit-il.

La table fut dressée sous un frais couvert dans le jardin. Carquefou avait déjà rendu visite aux fourneaux, qu'il trouva convenablement garnis. Armand-Louis pria leur guide de partager leur menu.

« Bien qu'il soit dans mes principes de vivre simplement, j'y dérogerai, puisqu'il vous est agréable de m'avoir en votre compagnie, dit l'Espagnol.

En s'asseyant, il se signa.

« Monsieur, c'est vendredi ! s'écria Renaud tout à coup ; nous voyageons et avons le droit de manquer aux règles de l'abstinence, mais vous, seigneur ?

— J'ai une dispense du saint-père. Il a daigné me l'accorder pour ces sortes d'occasions et en récompense de quelques œuvres pies qu'il m'a été permis d'accomplir.

« C'est un père de l'Église en habit de gentilhomme ! » pensa de nouveau M. de Chaufontaine.

« Holà, Péters, ici ! » cria le Père de l'Église.

On vit accourir un valet chétif et maigre, pâle et contrefait, qui tremblait de tous ses membres.

« Tu vois ces jeunes seigneurs, méchant drôle, reprit don Gaspard, ils sont de mes amis ; si tu ne les sers pas avec zèle et politesse, je te couperai les oreilles et te les ferai manger en grillades… À présent, file, coquin. »

Une assiette jetée sur le dos de Péters, qui prit la fuite, appuya cette recommandation.

« Eh ! eh ! voilà un saint homme qui a la main leste ! » pensa M. de la Guerche.

« Si l'on n'inspirait pas une terreur salutaire à ces malfaiteurs, ils ne respecteraient plus les honnêtes gens ! » poursuivit don Gaspard, qui s'assit galamment à côté de M de Souvigny.

Pendant le repas, qui fut arrosé de vins exquis, le cavalier se montra galant et empressé pour Adrienne, beau causeur et fort homme du monde. Il raconta mille histoires où sa modestie ne brillait pas, bien qu'il se déclarât le plus humble des serviteurs de Dieu, vida lestement son verre, étala sur la table une main fine noyée dans des flots de dentelles et ornée de joyaux qui jetaient mille feux ; il en avait, disait-il, des coffrets pleins, et ne les portait que pour avoir l'occasion de les offrir aux personnes qui tenaient à ces colifichets. Au dessert, il s'oublia quelque peu, et tirant une bague de son doigt, il voulut la passer à celui de M de Souvigny.

« Merci, dit Adrienne en écartant le bijou.

Gardez vos pierreries, ajouta M. de la Guerche d'un ton un peu sec.

— Sacrebleu ! ce n'est pourtant qu'un rubis de mille pistoles ! et foi de capitaine, cette babiole ferait mieux sur cette main blanche que sur la rude main de don Gaspard d'Albacète y Buitrago ! »

« C'est un élu qui jure ! grommela Renaud en sourdine.

— Un élu qui arrive du Pérou ! » murmura Carquefou.

M. de la Guerche, un peu surpris, échangea un regard avec Adrienne.

Bientôt après il passa dans sa chambre, moins tranquille déjà qu'il ne l'était en arrivant dans la salle du festin ; il commençait à concevoir quelque doute sur la sainteté d'un cavalier qui portait de si beaux rubis à son doigt et les offrait si lestement. La nuit cependant se passa sans accident. Les deux amis avaient résolu de partir dans la soirée, mais vers midi don Gaspard les pria avec les plus vives instances d'accepter à souper. Armand-Louis regarda Renaud, qui regarda Armand-Louis. Pouvait-on honnêtement rejeter l'invitation d'un homme qui s'était montré si plein d'obligeance et de piété ? M. de la Guerche se rappelait bien encore l'épisode du rubis. Mais quand le sage pèche sept fois par jour, un capitaine était-il bien coupable s'il avait une minute d'inadvertance ? Le regard de Carquefou plaidait d'ailleurs pour don Gaspard.

« Permettez-moi de vous demander le sacrifice d'un jour, reprit le gentilhomme espagnol, je veux boire à l'heureuse issue de votre voyage et faire partager la bonne fortune que j'ai eue de rencontrer de si dignes seigneurs à un cavalier de mes amis non moins brave que pieux. »

La crainte d'offenser l'hidalgo en pays espagnol décida M. de la Guerche. Il fut résolu qu'on resterait jusqu'au lendemain à l'hôtellerie de la Croix-de-Malte. Don Gaspard se confondit en remercîments, et bientôt après un grand mouvement de servantes et de marmitons portant force plats et force bouteilles, remplit d'aise le cœur faible de Carquefou. Péters marchait à leur tête.

« Crois-moi, disait Carquefou à Dominique, quand la Providence place sur le sentier de la vie un bon souper arrosé de bons vins, c'est se montrer impie que de repousser de tels bienfaits. »

Àl'heure convenue, don Gaspard arriva accompagné de ce pieux ami dont il faisait, disait-il, un grand cas.

« Le seigneur Mathéus Orlscopp est un Machabée pour la vaillance, dit-il, mais c'est en même temps un de ces hommes de guerre que les saints se réjouissent de protéger à cause de leurs vertus. »

Le seigneur dont on faisait un si magnifique éloge avait un grand visage maigre et jaune, de longs bras, de longues jambes, une longue taille, un long cou, de longues mains, un habit tout noir, une épée et un poignard à manches de fer, le regard presque toujours baissé, et sous un nez crochu une bouche

mince à lèvres pâles. De quelque côté qu'on le regardât, il semblait qu'on ne le voyait jamais que de profil.

« C'est un anachorète qui vit de racines, » pensa Renaud.

Et il lui versa une large rasade de vin du Rhin pour le réconforter.

L'anachorète vida le verre d'un seul trait.

Le seigneur Mathéus ne souffla mot pendant le repas, mangea comme un colosse et but comme un Titan. Renaud, mis en gaieté, le félicita sur son appétit qui ne le cédait point à sa soif.

« Monsieur, dit le seigneur Mathéus, j'ai l'estomac fort délabré ; la nourriture est pour moi une œuvre de contrition.

— Ma foi, monsieur, ma piété s'accommoderait fort de ce délabrement ! » répondit Renaud émerveillé.

Don Gaspard, au contraire, trempait à peine ses lèvres dans la liqueur dorée de la Champagne et des coteaux du Rhin ; il était tout miel et tout sucre, et ne haussait le ton que pour donner des ordres à Péters, auquel il adressait force gourmades entre deux madrigaux ; à chaque mot le petit valet baissait la tête comme un mouton mordu par un loup.

Adrienne regarda ce pauvre hère ; Péters avait un visage honnête et triste ; mais pendant qu'elle l'observait, il lui fit un signe des yeux, et, s'approchant à pas furtifs, il chercha à lui parler.

Don Gaspard saisit un tabouret et le lança dans les jambes de Péters, qui poussa un cri.

« Le maladroit aurait sali votre robe si je ne l'avais pas averti ! » dit l'Espagnol.

Cependant Carquefou mettait à l'écart force volailles et force pâtés, sans négliger les bouteilles à demi pleines.

« La maxime est sage qui nous enseigne qu'au temps des prospérités, il faut prévoir les mauvais jours, » disait-il à Dominique.

Dominique admirait le seigneur Mathéus, et s'étonnait que tant de comestibles pussent trouver place dans le corps d'un homme.

Mais tandis que de nombreux valets chargeaient la table de mets délicats, incessamment renouvelés, le capitaine espagnol tournait parfois des yeux langoureux du côté de M de Souvigny. Jamais dentelles plus riches n'avaient caressé ses poignets, jamais bijoux plus éclatants n'avaient mêlé leurs feux sur ses doigts effilés ; il en faisait nonchalamment étinceler les facettes aux clartés des bougies.

« À propos, seigneur Mathéus Orlscopp, que me disiez vous donc tout à l'heure ? s'écria-t-il d'un air nonchalant ; les chevaux de ces seigneurs français sont-ils vraiment malades ?

— Malades ? répéta Armand-Louis.

— Hélas ! oui, répondit Mathéus gravement ; ce matin, après la messe, je suis entré dans leur écurie pour voir si l'hôtelier les soignait convenablement, et il est bon que vous sachiez, messieurs, qu'après mon prochain, ce que j'aime le plus au monde, c'est le cheval. J'ai le regret de vous dire que vos montures m'ont paru dans un triste état et incapables de remuer les jambes.... J'en ai le cœur navré !

Renaud courut à l'écurie impétueusement : les chevaux gisaient sur la paille, l'ail éteint, les flancs agités.

« Diable ! fit-il.

— La Providence nous envoie quelquefois de ces épreuves, dit le seigneur Mathéus, qui l'avait suivi ; il faut se résigner à sa sainte volonté ; d'ailleurs, l'hôtellerie n'est pas mauvaise.

— Ah ! seigneur, je n'ai ni votre pauvre santé, ni votre vertu ! » dit Renaud.

Cet incident contrista les voyageurs ; on ne pouvait plus songer à partir le lendemain.

« Pour moi, j'en suis ravi ! dit don Gaspard ; j'aurai la bonne fortune de vous revoir. »

Il décocha une œillade du côté d'Adrienne et sortit avec le seigneur Mathéus, qui n'épargnait pas les révérences.

« Je n'aime pas ce don Gaspard ! dit M de Souvigny ; quant à son compagnon à la figure jaune et au pourpoint noir, il me fait l'effet d'une vipère.

— Langage de parpaillotte ! s'écria Renaud. Si de tels hommes rencontraient l'ombre de Calvin, ils la convertiraient : voilà ce qui vous offusque.

Carquefou, qu'on n'avait point vu à l'heure où l'on pas sait les vins d'Espagne et les gâteaux, entra sur la pointe des pieds, ferma prudemment la porte, regarda autour de lui et mit un doigt sur ses lèvres. Tout à l'heure rouge comme la crête d'un coq, il était devenu pâle comme l'aile d'une mouette.

Dominique le suivait d'un air consterné ; l'un et l'autre regardaient derrière eux comme s'ils avaient eu peur d'être pourchassés par une légion de diables.

« Qu'est-ce donc ? demanda M. de la Guerche.

— M'est avis qu'il faut déguerpir d'ici, répondit Carquefou. Le capitaine don Gaspard d'Albacète y Buitrago m'a tout l'air d'être de la famille du capitaine Jacobus.

— Hein ? fit Renaud.

— Monsieur le marquis, parlons bas. Cette hôtellerie fourmille de coquins, c'est peut-être pour cela qu'on y fait une chère si délicate. De légers indices m'avaient donné l'éveil ; tandis qu'on versait les vins du Rhin, don Gaspard ne buvait pas et vous poussait à rire. Je rôdais donc du côté des communs, au fond d'une cour intérieure où personne de vous n'a mis le pied. Douze sacripants faisaient bombance autour d'une table : quelles mines ! quels profils ! Dominique, que j'avais invité à me suivre, vous le dira. »

Dominique leva les yeux et les bras vers le ciel.

« Mais Dominique est un garçon avisé qui sait prendre la fuite à propos, reprit Carquefou. Glacé par la terreur qui est ma compagne éternelle, immobile et livide, je sentais mon sang se figer dans mes veines. « Approche ! me cria le chef de la bande, et bois-moi ça ! » Là-dessus il m'offre un broc. On m'a toujours enseigné qu'il ne faut pas molester les gens, surtout quand on n'a pas pour soi la supériorité du nombre. « Bois donc. Tu es à ces voyageurs que mon maître a rencontrés sur la route de Malines ? » reprend cet homme. J'ai répondu honnêtement par un signe de tête affirmatif. « Nous sommes, nous, à don Gaspard d'Albacète, un capitaine qui n'a pas son pareil pour les coups de main, si ce n'est peut-être son lieutenant, le digne Mathéus Orlscopp. » Ce petit discours a produit sur mes jambes l'effet d'un gros coup de bâton, mes genoux se dérobaient sous moi. Les coquins n'ont pas tardé à m'accabler de questions. La Pro-

vidence a eu la délicatesse de me douer d'une figure si niaise, que ça me donne l'occasion de paraître encore plus bête que je ne suis ; j'ai répondu de manière à contenter mes sacripants, si bien que l'un d'eux m'a proposé de m'enrôler dans la bande ; j'ai objecté mon innocence ; ils ont insisté, et, pour mon premier coup d'essai, je dois escamoter vos épées et les remplacer par des lattes de fer-blanc.... j'ai presque promis.

— Comment, drôle !

— Eh ! monsieur le marquis, on sait de par le monde que je ne suis pas un héros ! Mes douze nouveaux amis ont huit ou dix compagnons encore qui battent les environs ; ils m'ont fait entendre que le capitaine se proposait d'offrir sa main à une jeune Française arrivée tout récemment à l'hôtellerie de la Croix-de-Malte. La noce se fera sans curé, et le seigneur Mathéus servira de témoin, m'a dit le chef, un grand rouge que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois. »

Adrienne se pressa contre Armand-Louis.

« Donc à cheval, et jouons de l'éperon. Nous sommes quatre en tout, en comptant Dominique, et ils sont une vingtaine, sans compter ceux qu'on ne voit pas.

— Eh ! corne de bœuf ! nos chevaux sont quasi morts sur la litière ! cria Renaud.

— Ah ! le bandit ! c'est un tour de Mathéus Orlscopp ! reprit Carquefou ; ce matin, je l'ai vu se glisser dans l'écurie ; ce soir, il y est retourné comme une couleuvre qui se faufile vers un nid.

— C'est clair, il a administré quelque drogue à ces pauvres bêtes ! »

Armand-Louis et Renaud se regardèrent.

« Et moi qui prenais don Gaspard pour un ermite déguisé en capitaine ! moi qui, la conscience en peine, voulais me confesser au Père Mathéus Orlscopp ! » s'écria Renaud.

Il frappa du poing sur la table.

« Eh bien ! reprit-il, formons un bataillon carré, tombons sur ces coquins qui ne sont pas sur leurs gardes, emparons-nous de leurs chevaux, et ouvrons-nous

un passage l'épée au poing.

— Monsieur le marquis, je m'évanouirais pour sûr avant d'être au bas de l'escalier, s'écria Carquefou. Laissez là, je vous prie, votre patronne, sainte Estocade ; oubliez, s'il se peut, saint Hercule coupe-tête, et invoquons sainte Prudence ; c'est une personne que je crois de bon conseil. »

En ce moment le clocher du bourg sonna huit heures ; Carquefou se frappa le front et se mit à marcher fort vite dans la salle.

« La terreur échauffe mon cerveau, dit-il, permettez moi de me nommer capitaine à mon tour ; quand il faudra se battre, je donnerai ma démission. C'est l'heure où mes douze malandrins font collation pour se préparer à bien dormir.... je suis au courant de leurs petites habitudes. Je cours de ce pas chez un armurier où j'achète deux rapières ; je les porte à mes gens et leur dis que ce sont vos épées que j'ai empruntées pour leur être agréable. Naturellement on m'invite à trinquer. Chemin faisant, j'aurai obtenu chez un apothicaire borgne un paquet de poudre narcotique ou de médecine infernale ; je jette le tout dans les cruches au goulot desquelles ces messieurs étanchent leur soif. Ces cruches vides, je me faufile dans l'écurie du capitaine don Gaspard et du pieux seigneur Mathéus....

— En as-tu la clef ? demanda Renaud.

— Non certes ! Mais si sot qu'on soit, on saura bien en ouvrir la porte ! Avez-vous remarqué un certain pauvre diable pour lequel don Gaspard tient toujours en réserve une provision d'injures et de horions ?

— Péters ? dit Adrienne.

— Oui, madame, Péters ; ou je me trompe fort, ou Péters doit détester don Gaspard de toute son âme. C'est donc un auxiliaire. Le bossu m'a déjà fait voir l'écurie en me désignant du doigt les meilleurs chevaux, comme s'il m'engageait à les prendre. Ah ! les beaux genets d'Espagne ! un homme est toujours là qui les garde ; s'il est doux, il m'aide à les brider ; s'il est d'un caractère irascible, je lui introduis dans la gorge un argument d'acier long de six pouces, tranchant et pointu à l'avenant. Je réponds après de sa discrétion.

— Très-bien ! s'écria Renaud.

— Très-bien, sans doute ! mais nous ? dit Armand-Louis.

— Attendez ! Pendant ce temps, vous invitez le capitaine et son acolyte à grignoter quelques fruits arrosés de liqueurs fines. M de Souvigny voudra bien jouer du luth et chanter : ils seront tout oreilles. Quand j'aurai tout parachevé, je sifflerai sous la fenêtre : ce sera alors à vous d'user d'éloquence pour engager vos convives à ne point gêner le départ.

— Mon éloquence est là ! dit Renaud en frappant sur la garde de son épée.

— À présent, prêtez-moi Dominique, reprit Carquefou.

— Eh ! Dominique ! cria Armand-Louis, vous êtes aux ordres de Carquefou ; armez-vous seulement.

— Eh ! camarade, je veux être franc avec toi, pour suivit Carquefou, on te cassera peut-être un peu. »

Dominique était un garçon résolu, à qui la fréquentation de Carquefou avait enseigné la philosophie.

« Nous sommes tous mortels ! dit-il.

— Alors ; passe le premier, » poursuivit Carquefou, et ils sortirent précipitamment.

Quelques minutes après un valet de l'hôtellerie, dépêché par Renaud, introduisait le capitaine don Gaspard et le lieutenant Mathéus dans la salle où peu d'heures avant on avait soupé.

« Quelle aventure nous vaut cette aimable surprise ? dit don Gaspard en apercevant des corbeilles de fruits et des flacons sur une table.

— Le désir de passer quelques instants de plus avec des gentilshommes tels que vous, » répondit Armand-Louis.

Don Gaspard sourit de l'air d'un chat qui voit folâtrer une souris dans le voisinage de ses griffes.

« J'étais en prière, ajouta le sinistre Mathéus ; le Seigneur me pardonnera d'avoir fait passer la politesse avant la piété. »

Renaud lui présenta un siége.

Seigneur Mathéus, vous m'inspirez une telle sympathie, dit-il, que je prétends vous laisser un souvenir de mon passage à la Croix-de-Malte ; tenez, cette

dague, peut-être ; voyez, la lame en est damassée.

Mathéus Orlscopp tendit la main.

« Donnez, dit-il.

— Oh ! pas encore ! répondit Renaud qui repoussa la lame dans le fourreau ; à l'heure de nos adieux seulement. »

Fidèle au programme arrangé par Carquefou, Armand-Louis pria M de Souvigny de chanter en s'accompagnant du luth.

Pâle d'émotion et comptant les minutes, Adrienne prit un luth et chanta ; elle croyait à toute seconde entendre le coup de sifflet qu'elle espérait et redoutait tout à la fois. Le capitaine Gaspard la couvait des yeux ; pendant qu'elle chantait, il vidait coup sur coup de petits verres pleins jusqu'au bord des liqueurs les plus fines. Mathéus, toujours lugubre, l'imitait consciencieusement, en ayant soin de doubler la dose.

« Ah ! si l'empereur d'Allemagne vous entendait, vous seriez impératrice ! s'écria don Gaspard au moment où Adrienne cessait de chanter.

— Vous êtes un homme de goût, dit Renaud ; si nous ne partions pas bientôt, vous auriez le régal d'entendre assez souvent cette musique. »

Neuf coups sonnèrent à l'horloge du village. Don Gaspard regarda Mathéus.

« Ah ! vous partez ! dit-il, et M de Souvigny part avec vous ?

— Sans doute.

— Exposer une si charmante personne aux fatigues d'un voyage !… Ah ! fi ! je n'en crois rien ! »

Ce n'était déjà plus le même homme, ni le même langage, ni le même ton ; le regard était hardi, le sourire dédaigneux, le geste provocateur.

« Mon noble ami a raison, poursuivit Mathéus, qui fit voler un flacon par la fenêtre après l'avoir vidé, il est de ces imprudences que des gentilshommes de bonne maison ne permettent pas. »

« L'heure est venue, » pensa Renaud.

Le seigneur Mathéus se leva, étendit ses bras et secoua ses jambes comme un chat-tigre qui entre en chasse. Les verres de liqueur avaient glissé sur lui comme de l'eau sur une toile cirée.

« Faut-il agir ? reprit-il, et faire voir à ces nobles étrangers quels gens nous sommes ? »

Une horloge voisine répéta les neuf coups qui venaient de tinter.

Don Gaspard jeta un regard insolent sur Adrienne.

« Ma belle enfant, ces Français sont fous de faire courir les routes à tant d'attraits, je vous prends sous ma protection ; demain, vous serez dona Adrienne d'Albacète y Buitrago !

Cependant le coup de sifflet de Carquefou ne se faisait pas entendre.

Armand-Louis, qui venait de se lever, se plaça devant M de Souvigny.

« Çà, mon maître, à qui croyez-vous parler ? » dit-il.

Don Gaspard ne remua pas.

« Pas de bruit, jeune homme, dit-il, je parle à des étourdis ! Le moment est venu de s'expliquer franchement, puisque vous n'avez rien su deviner. Le comte de Pappenheim a su le jour de votre départ et le chemin que vous preniez....

— Ah ! le comte de Pappenheim !

— J'ai servi sous ses ordres. Il vous a fait suivre, et ce n'est pas le hasard qui m'a conduit au-devant de vous. Je vous ai dit alors que vous étiez chez moi, vous y êtes ; mais M. le comte de Pappenheim, un magnifique seigneur, messieurs, a trop parlé. M de Souvigny est d'un sang noble, elle est belle, et de plus le pan de sa robe ne serait pas assez ample pour contenir les ducats d'or qui lui seront remis en dot ; donc M. le comte de Pappenheim ne touchera pas un cheveu de sa tête. Elle est à moi, et je la garde pour moi !

— Misérable ! » s'écria Armand-Louis, qui mit l'épée à la main.

Renaud se dirigea vers la porte, en poussa le verrou et serra la clef dans sa poche.

Le seigneur Mathéus haussa les épaules, se rapprocha de la table et choisit méthodiquement un nouveau flacon.

« Ne faisons pas le méchant, reprit don Gaspard, qui cette fois se leva ; je suis bon prince, moi, et ne désire point la mort du pécheur. Avant d'engager l'affaire, comptons bien ; vous êtes deux, nous sommes vingt ; ne luttez pas, ce serait inutile et bête. Laissez-moi la fille, videz vos bourses, j'en aurai besoin pour la cérémonie, jetez vos épées et retournez chez vous.... À ces conditions, je vous épargne ; sinon, vous sortirez d'ici plus froids que le marbre et un peu troués. »

Le coup de sifflet promis par Carquefou ne se faisait pas entendre encore.

« Comme il tarde ! » pensait Renaud.

Don Gaspard tortilla sa moustache.

« Vous êtes des enfants, ajouta-t-il ; un de mes hommes va passer par cette fenêtre, un autre enfoncera bientôt cette porte ; comment voulez-vous que M de Souvigny n'ait pas l'obligeance de les suivre ? Vingt autres encore sont là-bas, prêts à nous donner main-forte. La résistance serait ridicule !

— Extravagante ! » murmura le seigneur Mathéus.

En ce moment, on entendit sous la fenêtre crier le gravier légèrement. Quelqu'un marchait le long du mur.

Dans le corridor, un pas sourd faisait gémir le plancher.

« Entendez-vous ? » dit don Gaspard.

Et du doigt il montra la vitre, derrière laquelle une ombre se mouvait, et la porte qu'une main invisible ébranlait.

Presqu'au même instant, un bruit sourd, comme celui d'un corps qui tombe lourdement, résonna dans la nuit, la vitre se brisa en éclats, et Carquefou parut sur l'appui de la fenêtre.

« Eh ! il était temps ! s'écria-t-il en brandissant en l'air un poignard rouge de sang, voilà un coquin qui ne me fera plus peur ! »

Il n'avait pas fini qu'un râle d'agonie se fit entendre du côté du corridor et la porte fut ébranlée par le choc d'un corps qui glissait à terre. Renaud s'élança d'un bond et ouvrit la serrure. Au même instant Dominique sauta dans la chambre, une dague à la main, par-dessus le cadavre d'un soldat couché sur le seuil.

« Bien frappé, ami Dominique ! » cria Carquefou.

Don Gaspard pâlit. Le seigneur Mathéus devint blême.

« Trahison ! » s'écria le capitaine, qui voulut s'élancer dehors.

Armand-Louis lui barra le passage.

« Trop tard ! dit-il.

— Monsieur, dit alors Renaud à Mathéus, votre ami, don Gaspard d'Albacète y Buitrago, a prétendu tout à l'heure que quelqu'un sortirait d'ici froid comme le marbre et un peu troué, j'ai idée que ce sera vous. »

Carquefou et Dominique gardaient la fenêtre et la porte, l'épée au poing. Aucune autre issue. Don Gaspard et le seigneur Mathéus dégainèrent.

« À nous, les reîtres ! crièrent-ils.

— Frappez toujours ! les reîtres dorment ! » répondit Carquefou.

1 · X

Adrienne s'était jetée à genoux dans un coin de la salle où l'on voyait une image de la Vierge. Dans l'exaltation de sa terreur, elle oubliait qu'elle était protestante et priait de toute son âme la mère de Dieu.

Cependant le combat venait de commencer des deux côtés de la chambre, avec Dominique et Carquefou pour témoins. Armand-Louis tenait tête au capitaine don Gaspard, Renaud au seigneur Mathéus Orlscopp.

Bien convaincu que toute fuite était impossible, et sûr à présent que quelque ruse infernale ne permettait pas à ses cavaliers de lui prêter secours, don Gaspard ne comptait plus que sur son épée. La question pour lui était de savoir s'il aurait affaire à M. de la Guerche seul ; un contre un, la partie lui paraissait au moins égale ; mais un reste de fierté, qui tressaillait encore dans cette âme avilie, lui défendait d'en faire la demande.

Moins scrupuleux, le seigneur Mathéus s'en chargea. Rompant d'un pas et faisant ployer la lame de sa longue rapière prise entre ses deux mains :

« Est-ce un duel ou un assassinat ? dit-il en s'adressant à Renaud.

— Carquefou, pas un mot, pas un geste, et si je meurs, ne me venge pas ! » cria le loyal jeune homme.

Un pâle sourire effleura les lèvres de Mathéus, il saisit son épée de la main droite et glissa la gauche sous son pourpoint.

Une seconde après, Renaud tombait en garde ; mais, au moment où les deux fers s'engageaient, Mathéus, évitant la rencontre, tourna un pistolet contre son adversaire et fit feu.

« Meurs donc ! » s'écria-t-il.

Renaud avait vu le mouvement de Mathéus, si prompt qu'il eût été, et, sautant de côté, il entendit siffler à son oreille la balle, qui alla se perdre dans le mur.

« Ah ! bandit ! » s'écria-t-il.

Bondissant alors avec la souplesse et la rapidité d'un chat sauvage, il saisit au corps Mathéus, et lui plongeant dans la gorge son poignard tout entier :

« Je te l'avais promise cette arme, la voilà ! » dit-il.

Mathéus ouvrit les bras, sa rapière échappa de sa main et il tomba sur le carreau. Un léger frisson parcourut son corps et il resta immobile.

« J'ai fait justice !... Maintenant, à toi, la Guerche ! » cria Renaud.

De l'autre côté de la salle, le combat était acharné, silencieux, terrible. Don Gaspard faisait voir qu'il avait une longue habitude des armes, aucune feinte ne lui était in connue. Un instant, la jeunesse d'Armand-Louis, dont le teint clair et fleuri n'annonçait pas plus de vingt ans, lui avait fait croire qu'il viendrait aisément à bout d'un pareil adversaire ; dès les premières passes, il changea d'opinion. Agile et ferme était la main, prompt et sûr le coup d'œil ; le fer visait au cœur, et il avait pour y pénétrer un bras d'une souplesse et d'une vigueur incroyables. Le capitaine Gaspard d'Albacète y Buitrago essaya de toutes les ruses, mêlant aux ressources du jeu espagnol les surprises de l'escrime italienne, mais rien n'ébranlait le sang-froid d'Armand-Louis et partout le fer rencontrait le fer.

On entendait la double respiration des deux lutteurs, respiration haletante, saccadée, pleine de sourdes exclamations. Les yeux lançaient des flammes. Armand-Louis avait la pâleur d'un cadavre, les lèvres relevées et blanches ; on voyait ses dents briller dans ce sourire haineux. Jamais Renaud ne l'avait vu ainsi. La sueur perlait sur le front de Carquefou. Il souleva sa dague à demi et interrogea M. de Chaufontaine du regard. Renaud secoua la tête.

« Tant pis ! » murmura Carquefou en enfonçant la dague dans son fourreau.

Cependant le bras de don Gaspard commençait à se fatiguer, il tenta une dernière attaque et se découvrit ; l'épée d'Armand-Louis partit comme si elle eût été poussée par un ressort d'acier et disparut tout entière dans la poitrine du capitaine.

Un jet de sang vermeil rougit les mains de M. de la Guerche. Livide, l'œil hagard, le capitaine chancela, ses genoux plièrent, et il tomba la face contre terre. Deux fois ses mains battirent le carreau, deux fois il essaya de relever le front, puis il ne remua plus.

« Mort ! » dit froidement Renaud.

Armand-Louis frissonna de la tête aux pieds. C'était la première fois que sa main faisait couler le sang, le premier homme qu'il tuait. Immobile, il regardait le corps du capitaine étendu sans vie à ses pieds. À sa colère succédait un sentiment profond de tristesse. Renaud lui frappa sur l'épaule :

« Il a vécu comme un bandit, il meurt comme un soldat, c'est plus qu'il ne méritait ! dit-il.

— Ah ! c'est pour vous ! s'écria M. de la Guerche, qui souleva Adrienne chancelante dans ses bras.

— C'est toujours pour quelqu'un ou pour quelque chose ! répondit Renaud ; donc, plus de regrets !

— En route à présent ! » cria Carquefou.

Adrienne, effarée, se suspendit au bras d'Armand-Louis et ferma les yeux pour franchir la salle où coulaient deux ruisseaux de sang.

Des chevaux tout selles attendaient au bas de la fenêtre. Péters, qui les avait tenus pendant l'entrée de Carquefou, ouvrit la porte de l'hôtellerie. Derrière

eux, dans une cour voisine, on entendait un bruit confus de voix et des cris d'imprécations ; déjà des coups de poing retentissaient contre les ais de la porte.

« Les reîtres sont en révolte ! dit Péters.

— Ta main, mon brave ! » dit Carquefou, qui tendit la sienne au valet.

Puis enfonçant les éperons dans les flancs de sa monture :

« Maintenant, au galop ! reprit-il.

— Que Dieu vous garde ! » cria le pauvre Péters.

Et, comme un tourbillon, le groupe des cinq cavaliers roula sur la route.

Derrière eux, le tumulte des cris et des imprécations redoublait.

Après qu'ils eurent franchi cinq ou six lieues avec la vitesse d'un vent d'orage, rassurés par le silence du chemin, dont rien derrière eux ne troublait la solitude, sur le conseil de Carquefou lui-même, ils ralentirent leur allure.

« Ce n'est pas que je sois tranquille, dit-il, mais il faut donner à nos chevaux le temps de souffler. »

Il enleva son chapeau et s'en servit comme d'un éventail.

« Si nous en revenons, reprit-il, j'en ferai une maladie.

— Çà, lui dit alors Renaud, explique-nous un peu comment tu as fait pour nous débarrasser de la visite de la garnison et te procurer ces bons genets qui piaffent encore sous nous malgré la course furieuse qu'ils viennent de fournir ?

— Monsieur le marquis, je n'en sais rien, mais cependant je vais vous en faire le récit. Il vous souvient que j'étais parti avec Dominique pour faire emplette de deux épées chez un armurier, et provision de médecines chez un apothicaire ?

— Oui.

— Les épées furent promptement achetées ; quant au narcotique, je l'obtins à l'aide d'un écu d'or qui tomba sur le comptoir de l'apothicaire et d'une lame d'acier qui brilla à deux pouces de son visage. Ce digne homme se rendit à l'évidence de ce double raisonnement, et vida ses drogues dans un petit sac de toile dont je m'étais muni par précaution. En deux bonds, je regagnai l'hôtellerie. Les

coquins à qui j'avais affaire achevaient quelques brocs. Vous rappelez-vous ce pauvre diable que don Gaspard malmenait et à qui le seigneur Mathéus distribuait plus de coups de pied que de pistoles ?

— Péters ?

— Précisément ! c'était un garçon, vous le savez, sur lequel je comptais. Celui-là, me disais-je, sera volontiers mon allié. Je l'avisai. « Vous n'aimez pas beaucoup, lui dis-je, un certain capitaine qui a la fourrure d'un chat et les ongles d'un loup ? » Il leva les yeux au ciel, « Bon ! alors, vous rendriez peut-être service, l'occasion aidant, à des voyageurs qu'il veut mordre ? » Péters me serra la main si violemment que je pensai tout net que le pauvre garçon nous était acquis. Je le priai de nous débarrasser d'abord de notre hôtelier, un vilain gris pommelé, que vous avez peut-être remarqué, et qui m'avait tout l'air de marcher à la suite de don Gaspard comme un enfant de chœur sur les pas d'un chapelain.

— Tu es un héros, ami Carquefou, et tu resteras héros bon gré malgré.

— Monsieur, je ne sais pas si c'est l'habitude des héros, mais moi je grelottais en me livrant à ces diverses expéditions. Le bon Péters ayant accepté, il imagina en route de demander à son patron, et à la requête de don Gaspard, disait-il, deux bouteilles d'un certain vin d'Alicante que l'hôte tient au plus profond de sa cave, dans un caveau dont seul il a la clef. Au nom de don Gaspard, l'hôte y court ; Péters le suit, et tout doucettement il fait retomber la trappe sur la tête du vieux coquin. La chose faite, il revient vers moi. J'étais alors auprès de mes sacripants. Je leur présente mes deux épées ; ils m'embrassent, et, pour fêter ma bienvenue, je leur offre deux cruches de vin dans lesquelles ma drogue infusait et que Péters m'apporte d'un air naïf. Ah ! je ne craignais pas que leur soif sût épuisée ! Ils ont bu comme s'ils eussent traversé un désert ! La moitié s'endort, un quart ronfle, le reste chancelle. Nous vidons la place, et, pour assurer leur sommeil contre les indiscrets, nous barricadons la porte.... Monsieur, il faut savoir se mettre en garde contre les importuns.

— Et Dominique ?

— Tandis que je travaillais dans la cour, Dominique, guidé par le même Péters, travaillait dans l'écurie, où il choisissait les plus beaux chevaux, les meilleurs, et se hâtait de les harnacher. Dominique est un homme d'ordre. Pour n'être point dérangé dans son travail, il avait eu soin d'étrangler proprement un

factionnaire qui rôdait dans les environs. Péters l'avait prévenu que cet homme, qui jouait beaucoup et perdait souvent, avait le caractère mal fait.

— Tout allait bien jusque-là, ce me semble ?

— Oui, monsieur, tout allait assez bien ; mais rien n'est parfait en ce bas monde. Mes reîtres, que j'avais laissés tranquilles comme de petits anges, n'avaient malheureusement pas tous collé leurs lèvres aux goulots de mes cruches avec le même soin et la même activité. Les plus gourmands avaient presque tout pris. Les autres, qui avaient encore soif, se réveillaient et se fâchaient déjà.

— De là ce vacarme que nous avons entendu ?

— Justement. « Dépêchons, dis-je à Dominique, on va casser la vaisselle. » Péters prend les chevaux en mains et nous suit. Vingt pas plus loin, nous remarquons deux fantômes qui se tenaient coi, l'un sous la fenêtre, l'autre devant la porte de la salle dans laquelle vous devisiez. « Voilà des indiscrets, » dis-je à Dominique. Le factionnaire que vous savez l'avait mis en goût. Il touche sa dague du bout du doigt. L'effroi me gagne, et, pour ne pas assister à de si terribles exécutions : « Charge-toi de celui de la porte, lui dis-je ; moi, je vais causer avec celui de la fenêtre. » Deux minutes après, les coquins n'avaient garde de souffler mot. Péters gardait toujours les chevaux.

— Voilà un palefrenier que je regretterai toute ma vie, dit Renaud.

— Quant au reste, vous savez comment les choses se sont passées, ajouta Carquefou ; je dois dire cependant, et pour clore mon récit, que si vous ne vous étiez pas hâtés de tuer, vous le seigneur Mathéus, et M. de la Guerche l'honnête don Gaspard, j'allais tomber en syncope.

— Pauvre agneau ! » s'écria Renaud.

1 · XI

Au petit jour les fugitifs avaient atteint un hameau perdu dans la campagne. Ils s'y arrêtèrent. Malgré leur vaillance, les chevaux étaient rendus. La route semblait déserte. On résolut de se reposer en cet endroit jusqu'au soir. Le capitaine

don Gaspard et le seigneur Mathéus morts, quelle apparence y avait-il qu'on les poursuivît ?

Au moment où la nuit se faisait, Carquefou, qui rôdait toujours à l'entrée du hameau, vit accourir un cavalier qui galopait sur un bidet de poste. Il sauta sur une borne pour le mieux voir.

« Eh ! ventre-mahom ! dit-il, c'est Péters ! »

Le bidet tout écumant s'arrêta devant lui.

« Eh ! vite ! en selle ! cria Péters. Les reîtres sont après vous ! »

Carquefou et Dominique sanglèrent les selles sur le dos des genets rafraîchis par la provende et le repos.

Renaud, Armand-Louis et Adrienne furent prêts en un instant.

« Partez ! dit Péters : les voilà !

— Veux-tu venir ? je t'enrôle ! » lui dit Renaud.

Les yeux du pauvre Péters se remplirent de larmes :

« Eh ! monsieur, que feriez-vous de moi ? ne suis-je pas faible et tout tordu ? » dit-il avec un regard d'une indicible tristesse.

Les cinq fugitifs sautèrent en selle.

Le nuage qui roulait s'approchait rapidement ; tout à coup, du milieu de la poussière jaillit un éclair : trois ou quatre balles égratignèrent le sol autour d'eux. Péters poussa un cri :

« Ah ! mon Dieu ! c'est fait de moi ! » dit-il.

Un coup de feu l'avait atteint au milieu de la poitrine. Il se coucha au pied d'un mur. Les ombres de la mort s'étendirent sur son visage.

Armand-Louis voulut mettre pied à terre ; Péters l'arrêta d'un geste.

« Peut-on faire quelque chose pour toi ? » dit M. de la Guerche ému.

Péters secoua la tête :

« Ils ont trop bien visé, murmura-t-il d'une voix défaillante ; seulement, si je n'ai pas été inutile à votre salut, pensez quelquefois au pauvre bossu.

— Meurs en paix ! je te vengerai ! » lui dit Renaud, dont les yeux étaient humides.

En quelques bonds les fugitifs eurent atteint l'extrémité du hameau. Les reîtres passèrent devant Péters expirant, et s'élancèrent à leur poursuite.

Renaud restait un peu en arrière, maintenant son cheval à quelques pas de celui de son ami. Quelquefois il retournait la tête pour voir quelle distance le séparait encore des cavaliers.

« Ils ne sont que sept ou huit ! S'il n'y avait pas M de Souvigny, quelle mêlée ! » murmura-t-il.

Et il allait de moins en moins vite, élargissant toujours davantage l'espace qui s'étendait entre M. de la Guerche et lui.

Carquefou allait du même pas.

« Si je ne perds qu'une jambe ou deux, ce ne sera rien ! » dit le valet.

La lune, qui venait de se lever, éclairait la route.

Tout à coup, M. de Chaufontaine saisit le bras de Carquefou :

« Regarde ! dit-il ; » et d'un doigt rigide il lui montrait une forme noire qui semblait grandir sur le chemin.

« Quoi donc ? demanda Carquefou.

— Là-bas, ce cavalier qui court avec la vitesse du vent.... il atteint cette longue ligne de peupliers.... il la dépasse....

— Oui, je le vois.... Dieu ! qu'il est grand !

— Ah ! si je n'avais pas tué le seigneur Mathéus, je croirais que l'homme noir qui galope là-bas, c'est lui ! »

Carquefou devint tout blanc :

« Si ce n'est lui, c'est son spectre ! » s'écria-t-il.

L'homme noir fit quelques bonds encore, puis son cheval, qui râlait, s'abattit. La bête voulut se relever et tomba. Celui qui la montait la piqua de son épée. Une imprécation terrible s'échappa de ses lèvres. Deux cavaliers passèrent devant lui.

« Adieu, fantôme ! » cria Carquefou rassuré.

Mieux montés, Armand-Louis, Adrienne et Dominique avaient alors une grande avance. Les reîtres étaient dispersés comme une compagnie de perdrix : ceux-là très loin, ceux-ci plus près, d'autres autour du cavalier dont le cheval venait de s'abattre.

« Te souviens-tu de la vieille légende d'Horace et des trois Curiaces ? dit Renaud à Carquefou.

— Vaguement.

— Eh bien ! pour ton plaisir particulier, je vais la mettre en action ; malheureusement je ne puis t'offrir que deux Curiaces. »

Ayant ainsi parlé, Renaud tourna bride subitement, fondit sur le premier reître qui le poursuivait, et lui cassa la tête d'un coup de pistolet. Le second voulut fuir, mais son cheval était hors d'haleine. D'un choc violent Renaud le fit rouler par terre, puis, sautant sur le cavalier et la pointe du poignard à sa gorge :

« Tu auras lavie sauve, si tu parles !

— Que voulez-vous savoir ? dit le reître qui respirait à peine.

— Comment s'appelle cet homme noir qui se démène là-bas sur la route ? »

Le reître tourna la tête à demi.

« Celui qui frappe la terre du pied, une épée nue à la main ?

— Oui.

— C'est notre lieutenant, le seigneur Mathéus Orlscopp.

— Mathéus.... Je ne l'ai donc pas tué ?

— Ah ! c'était vous ? reprit le cavalier, que Renaud venait de lâcher. Le coup était bien appliqué ; mais notre lieutenant porte toujours une casaque de peau

de buffle sous son pourpoint ; l'arme a seulement déchiré les côtes ; étourdi par le choc, il a fait le mort.

— Ah ! le serpent !

— Vous m'avez épargné ; un avis, à présent : ne tombez plus entre les mains du seigneur Mathéus. Vous êtes accusé de meurtre et d'assassinat ; vous seriez pendu avant d'être jugé.

— Merci. »

Péters était vengé ; Renaud savait ce qu'il désirait savoir ; Carquefou ne demandait qu'à fuir. Ils pressèrent l'allure des genets et rejoignirent Armand-Louis.

« Ce pays est malsain pour nous, dit Renaud.

— Et le seigneur Mathéus Orlscopp, ressuscité, est à nos trousses, » ajouta Carquefou.

Adrienne pâlit à ce nom.

« Madame, rassurez-vous, reprit Renaud ; je lui ai promis mon poignard tout entier, il l'aura. »

Les fugitifs continuèrent leur route jusqu'au soir sans être inquiétés. Mais si on ne les poursuivait plus, rien encore n'était sauvé. Avant le jour, le seigneur Mathéus ne pouvait-il pas se procurer des chevaux frais et lancer dans toutes les directions des agents chargés de les arrêter ? Renaud et Armand-Louis n'étaient plus en France. Les terres de Flandre étaient soumises à l'empereur d'Allemagne ; le nom et l'autorité du grand maréchal de l'empire y étaient reconnus. Il fallait éviter de tomber aux griffes de la justice. Les cinq cavaliers changèrent trois ou quatre fois de chemin, marchèrent jusqu'au jour, et arrivèrent enfin sous les murs d'une grande ville que couronnait la flèche d'une cathédrale.

Les portes venaient de s'ouvrir ; une foule de paysans et de maraîchers, poussant devant eux des ânes, des charrettes, des chevaux chargés de légumes, encombraient la route et s'enfonçaient sous de larges portes ouvertes au milieu de formidables remparts.

« Entrons avec eux, dit Carquefou, nous saurons où nous sommes. Et puis j'ai toujours pensé qu'on se cachait plus aisément dans une foule que dans un désert. En rase campagne, je ne vois pas un arbre que je ne le prenne pour un estafier.

— Entrons ! » répondit Armand-Louis.

M. de la Guerche regardait sans cesse à la dérobée M de Souvigny, qui affectait une contenance calme. Se pouvait-il qu'elle fût arrachée de ses bras, et qu'à peine hors du royaume de France, des mains ennemies l'entraînassent loin de lui ? Certainement on ne la ravirait pas avant qu'il fût mort ; mais après ?

Renaud lui poussa le coude et du doigt montra silencieusement, au-dessus de la porte, un large écusson sur lequel on voyait, taillées en relief dans la pierre, deux larges mains nues. Ils étaient à Anvers.

« Vite au port ! » dit Armand-Louis.

Une ruelle les conduisit aux bords de l'Escaut. Un grand nombre de barques et de navires couvraient le fleuve ; d'autres le montaient ou le descendaient. On ne voyait partout, sur les quais, que futailles, caisses et ballots. Un homme écrivait sur ses genoux, à l'ombre d'une baraque.

Armand-Louis l'aborda poliment et lui demanda s'il ne connaissait pas un bâtiment prêt à mettre à la voile pour la Suède.

« Il en est parti un hier pour Stockholm, répondit cet homme.

— Hier, c'est trop tôt, dit Carquefou.

— En voilà encore un qui partira pour Torneo dans un mois.

— Dans un mois, c'est trop tard, » dit Renaud.

Information prise, on acquit la certitude qu'aucun navire ne partirait pour les pays du Nord avant huit jours.

Renaud proposa de quitter la ville, de pousser aussi loin, du côté de la Hollande, que leurs chevaux leur permettraient d'aller, de les remplacer par les premiers qu'on trouverait à acheter chemin faisant, et de courir ainsi jusqu'à Rotterdam.

Armand-Louis tourna les yeux vers Adrienne.

Elle fit un effort pour se lever, pâlit, et retomba sur son siége. La fièvre, ces longues courses qu'on venait de fournir, les scènes terribles auxquelles elle venait d'assister l'avaient épuisée.

« Abandonnez-moi.... dit-elle ; je suis votre danger.... votre péril. Quand je serai seule, je trouverai bien une maison où quelque âme charitable me recueillera....

Elle n'avait pas achevé, que M. de la Guerche était à ses pieds, l'angoisse dans les yeux, la prière à la bouche.

Quant à M. de Chaufontaine, il se promenait d'un air furieux, le chapeau rabattu sur les sourcils.

« Vous abandonner, madame ? s'écria-t-il ; que dirait feu le marquis de Chaufontaine, mon père, qui est mort l'épée au poing ? De telles propositions se font-elles à des gens de cœur ! »

Adrienne leur tendit la main à tous deux.

« Eh bien ! dit-elle les yeux baignés de larmes, restons ensemble. Où vous irez, j'irai ; où vous tomberez, je tomberai.

— Le plus simple, d'ailleurs, est de nous cacher où il y a le plus de monde, dit Carquefou. Nous sommes dans un quartier qui ressemble à une fourmilière, restons-y. M'est avis seulement qu'il serait sage de changer de vêtements. Autre plumage, autre oiseau.

— Et de chercher un logement par la même occasion, ajouta Renaud. Je ne sais rien de plus mauvais que de coucher à la belle étoile, surtout quand il pleut. »

On fit choix, dans une ruelle écartée, d'une auberge qui avait deux sorties. Dominique et Carquefou, qui s'étaient chargés de trouver des vêtements, revinrent dans la soirée avec un paquet formidable sur leurs épaules.

« Les habits dans lesquels j'ai les bras et les jambes glissés, dit Carquefou, ont une odeur de prison qui me donne le cauchemar. Les vôtres, messieurs, sentent le cachot. Faisons peau neuve. »

Quand les fugitifs reparurent sur le quai, on les aurait pris pour des officiers wallons tout récemment échappés de l'armée du comte de Tilly. Carquefou se

carrait dans un manteau de drap gris à bordure écarlate et prenait des airs de capitan.

1 · XII

Pendant deux jours, les quatre cavaliers et leur compagne vécurent sans encombre. Aucun visage patibulaire ne rôdait dans les environs. Chacun d'eux, à son tour, allait sur le quai s'informer du mouvement des navires ; les autres veillaient autour d'Adrienne.

Chaque matin et chaque soir on voyait quelques vaisseaux hisser les voiles ; mais celui-là levait l'ancre pour le Portugal, un autre partait pour l'Italie, un troisième s'en allait en Amérique. Aucun ne songeait à partir pour la Russie, ou le Danemark, ou la Norvége.

« Le commerce est mort, » disait Carquefou.

Armand-Louis comptait les heures. Toutes les fois qu'il entendait le carillon de la cathédrale, il lui semblait que les cloches sonnaient l'heure de leur arrestation. Il pensait alors à la Grande-Fortelle. Pourquoi en avait-il laissé partir M. de Pappenheim ?

Renaud, au contraire, ne doutait pas que les reîtres du seigneur Mathéus Orlscopp n'eussent perdu leurs traces. Mais peut-être affectait-il dans son langage plus de confiance qu'il n'en avait au fond du cœur.

« Quand ils auront assez longtemps cherché, ils se lasseront, » disait-il.

Et, trois fois par jour, il proposait de partir pour la Hollande.

« Monsieur le marquis, n'oublions pas qu'il y a une frontière, » répondait l'imperturbable Carquefou.

Il y avait, parmi les habitués de l'auberge dans laquelle ils couchaient, un homme de soixante ans, encore vert quoique tout blanc, qui se levait gravement et saluait Adrienne toutes les fois qu'elle passait devant lui. Puis il la suivait des yeux. Un jour qu'elle le regardait, étonnée de son attention :

« J'avais une fille qui avait votre visage et votre voix, dit le vieillard. Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a ôtée : que son saint nom soit béni.

— Une fille ? répéta Adrienne émue.

— J'en avais deux, pareilles à deux agneaux sans tache, semblables à deux fleurs, nées le même jour sur la même tige. Dieu, dans sa miséricorde, m'en a laissé une : mais le bien qu'on a ne console pas du bien qu'on a perdu. Je vous ai vue et j'ai pleuré en pensant à Madeleine. Le Seigneur vous donne de longs jours ! »

Et, ayant ainsi parlé, le vieillard s'éloigna.

« Voilà un huguenot que j'entreprendrais de convertir si j'en avais le temps, » dit Renaud attendri.

L'hôte lui apprit que ce calviniste était un capitaine dont le vaisseau était à l'ancre dans le port.

Le soir du quatrième jour, Carquefou rentra l'oreille basse. Il prit à part Renaud :

« Monsieur le marquis, dit-il, j'ai coudoyé un homme, tout à l'heure, qui ressemble furieusement à l'un des reîtres que j'avais mis sous clef dans la cour de la Croix-de-Malte.

— Diable ! ils sont donc sur la piste ! dit Renaud.

— J'en ai peur, » répondit Carquefou.

Armand-Louis parut devant eux.

« Chut ! fit Renaud.

— Si tu as quelque mauvaise nouvelle, tu peux parler, dit M. de la Guerche, si tu n'en as pas, viens avec moi. »

Il pressa le pas et entraîna Renaud sur la place de Meir. Un homme, précédé d'un trompette et vêtu d'une dalmatique aux armes de la ville, s'était arrêté au milieu de la place ; une grande foule de peuple l'entourait.

Écoute, et ramène un pan de ton manteau sur ton visage, » reprit Armand-Louis.

L'homme à la dalmatique déploya une pancarte, le trompette sonna, et la foule fit silence.

« Au nom de Sa Seigneurie Sérénissime le gouverneur des Flandres, faisons savoir aux habitants de la bonne ville d'Anvers que le capitaine don Gaspard d'Albacète y Buitrago, noble officier au service de S. M. l'Empereur d'Allemagne, a été traitreusement assassiné par deux Français assistés de leurs laquais, dans une auberge du bourg de Bergheim. En conséquence, nous avons ordonné et ordonnons aux bourgmestre, échevins et loyaux habitants de la bonne ville d'Anvers, de courir sus et d'arrêter, en tous lieux, pour être jugés et pendus comme il convient, lesdits Français et leurs laquais dont voici les noms et signalements....

Eh ! eh ! voici qui m'intéresse vivement ! » murmura Renaud.

L'homme à la dalmatique acheva la lecture de sa pancarte ; Renaud n'en perdit pas une syllabe.

« Et cinquante écus d'or sont promis à quiconque s'emparera des assassins, morts ou vifs ! ajouta le héraut.

— Le signalement n'est pas mal fait, mais la somme me paraît maigre pour des gens de notre espèce, reprit M. de Chaufontaine ; cinquante écus d'or !... ah ! fi ! je m'en plaindrai à S. A. S. le gouverneur. »

Au moment où ils tournaient l'angle de la place pour descendre vers le port, Armand-Louis saisit brusquement Renaud par le bras.

« À genoux ! » lui dit-il.

La clochette qui précède le saint sacrement sonnait.

Toi, à genoux devant le Viatique ? » murmura Renaud prosterné.

Mais du doigt Armand-Louis indiquait à Renaud un homme noir qui descendait la rue, le front nu, faisant le signe de la croix.

« Mathéus Orlscopp ! »

Et déjà la dague brillait aux mains de Renaud, mais Armand-Louis le retenait cloué par terre.

« Sommes-nous seuls ?... pense à M de Souvigny ! » dit-il.

L'homme noir disparut, et les deux frères d'armes reprirent silencieusement le chemin de l'hôtellerie. Cette fois, ils avaient vu le danger face à face et sous sa

forme la plus terrible. Carquefou, qu'ils rencontrèrent en ce moment, frissonna au nom de Mathéus.

« Faisons comme le lièvre, dit-il, quittons le gîte. »

Il fut résolu que Dominique monterait la garde à la porte de l'hôtellerie, tandis que Carquefou ferait une dernière visite au port pour s'assurer qu'aucun navire ne mettait à la voile pour la mer Baltique. Armand-Louis se chargea de prévenir Adrienne. Quant à Renaud, qui nourrissait encore l'espoir de rencontrer le seigneur Mathéus dans un coin sombre, il avait besoin, disait-il, de s'abandonner à quelque méditation.

Une main sur la garde de son épée, l'autre sur le pommeau de son poignard, il se demandait déjà s'il ne ferait pas bien de retourner sur la place de Meir, lorsqu'un homme enveloppé d'un grand manteau, le feutre sur les yeux, passa à côté de M. de Chaufontaine et le heurta du coude. Au moment où celui-ci se retournait, l'homme au manteau releva son feutre, et Renaud, stupéfait, reconnut le reître qu'il avait jeté par terre et tenu sous son genou sur la route d'Anvers.

« Je vous dois la vie, service pour service, lui dit le cavalier ; vos traces ont été retrouvées, la ville est remplie d'agents qui vous guettent : partez au plus vite. Adieu. »

D'un coup de poing le reître enfonça son feutre sur son front et disparut dans une ruelle voisine.

Armand-Louis sortait de l'auberge au même instant. En deux secondes Renaud le mit au courant de ce court soliloque.

« Reste auprès d'Adrienne, dit M. de la Guerche ; je vais battre un peu la ville et tout préparer pour notre départ. Je ne sais pas encore comment nous quitterons Anvers, mais bien certainement nous n'y resterons pas un jour de plus.

Il rendit tout d'abord visite aux genets d'Espagne que, par surcroît de précaution, il avait placés dans une autre auberge, les vendit et acheta cinq chevaux d'une robe tout à fait différente. En se divisant en deux groupes et en confiant M de Souvigny à la fille de leur hôtesse, qui tous les jours passait la matinée dans une ferme aux portes d'Anvers, on pouvait peut-être s'éloigner sans coup férir. Ce plan offrait encore dans son ensemble des incertitudes et avait, en outre, l'inconvénient de leur faire braver cette frontière que Carquefou

redoutait, comme autrefois le prudent Ulysse l'île de Polyphème. Il n'en trouvait pas cependant de meilleur.

Comme il revenait, l'œil et l'oreille au guet, il aperçut, au milieu d'un groupe de désœuvrés, le vieillard à cheveux blancs qui tous les jours, à l'auberge voisine du port, saluait Adrienne. Une femme pleurait à ses pieds. Auprès d'eux des ouvriers chargeaient des ustensiles et des meubles sur une charrette.

« Femme, disait le vieillard, ne me remerciez pas ; allez et rentrez chez vous, j'ai fait ce que j'ai fait au nom de celui qui a dit : « Aimez votre prochain comme vous même. »

Le vieillard s'éloigna. Armard-Louis n'ignorait pas, on le sait, qu'il était capitaine de vaisseau. Une idée subite lui traversa l'esprit, et sans plus réfléchir il l'accosta.

« Nous adorons tous deux le Dieu d'Israël qui a envoyé son fils sur la terre pour que nos péchés nous soient remis, dit-il ; un grand péril me menace et menace celle qui vous rappelle votre enfant ; puis-je vous dire : « Frère, j'ai besoin de vous ?

— Parlez, » répondit le marin.

M. de la Guerche se nomma et nomma M de Souvigny.

« Ah ! dit le marin, n'ai-je pas lu votre nom sur une pancarte collée aux murs de l'hôtel de ville ? Votre tête n'est-elle pas mise à prix ?

— Elle est mise à prix parce que j'ai défendu ma vie, défendu mon honneur de gentilhomme. »

Armand-Louis raconta au capitaine ce qui s'était passé à l'hôtellerie de la Croix-de-Malte, sans omettre aucun détail. On les traquait, lui et ses compagnons, comme des bêtes fauves ; la terre était peut-être fermée pour eux, mais à coup sûr dangereuse ; le côté de la mer était libre encore.

« Une femme m'a été confiée, dit-il en finissant ; m'aiderez-vous à la sauver ?

— Il ne sera pas dit que vous avez invoqué en vain le Dieu de mes pères, répondit le calviniste ; mon navire devait mettre à la voile demain, à la haute marée, pour Hambourg. Pour vous, je pousserai jusqu'en Norvége, d'où il vous

sera facile de gagner la Suède. Soyez prêts à la première heure du jour. Mon vaisseau est au milieu du fleuve ; vous le reconnaîtrez à la bande blanche qui lui fait une ceinture.

— Son nom ?

— Le Bon-Samaritain ; moi, je m'appelle Abraham Cabeliau. »

Armand-Louis s'empara de la main du vieux calviniste.

« Abraham Cabeliau, je me souviendrai de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; vous et les vôtres vous m'êtes sacrés ! dit-il.

— Je n'ai plus qu'une fille au monde, répondit Abraham, Dieu a permis que l'enfant de mes entrailles eût largement de quoi vivre. Si vous croyez me devoir quelque chose, rendez-le en souvenir de moi à ceux qui vers vous tendront les mains. »

Armand-Louis regagna l'auberge à grands pas, et fit part à ses compagnons du résultat de sa rencontre avec le capitaine Abraham Cabeliau. Les préparatifs du départ ne furent pas longs. Carquefou se chargea de vendre les chevaux tout neufs que M. de la Guerche venait d'acheter.

« Sans les essayer, » dit Renaud.

Au fond du cœur, M. de Chaufontaine regrettait de ne pas s'acquitter envers le seigneur Mathéus Orlscopp.

« En somme, je manque à ma promesse, disait-il ; ce n'est pas bien. »

La seule chose qui le consolât un peu, c'était la pensée qu'il aurait pendant le voyage tout loisir de catéchiser Abraham Cabeliau et de l'amener à abjurer ses erreurs.

« Ce serait dommage, disait-il, qu'une si bonne âme devint la proie de Satan ! »

Carquefou jurait ses grands dieux qu'aussitôt qu'il serait arrivé en Suède, il renoncerait aux voyages. Sa raison était qu'il y avait trop de don Gaspard d'Albacète, trop de capitaine Jacobus et trop de Mathéus Orlscopp sur les grandes routes.

Dominique témoignait de son contentement par son silence.

Avant le jour on quitta l'auberge et on prit par le plus court pour gagner les bords de l'Escaut. Carquefou, qui ne cessait pas de regarder à droite et d'écouter à gauche, n'était point satisfait d'un bruit de pas qu'il entendait vaguement derrière eux.

« Laisse, c'est un matelot qui cogne les murs, dit Renaud.

— Ivre ou non, ce matelot me donne la chair de poule, » répondit Carquefou.

Un brouillard épais enveloppait le fleuve, les quais, les maisons, les navires. Des ombres confuses se mouvaient dans cette brume. On entendait le clapotement de l'eau contre les rives et le froissement des barques les unes contre les autres.

La marée montait rapidement.

Un fantôme passa tout près de Renaud et sans se découvrir.

« Hâtez-vous, dit-il, le seigneur Mathéus n'est pas loin. »

Et le fantôme s'enfonça dans la nuée grise qui flottait autour d'eux.

Les fugitifs avaient entendu l'avertissement donné à Renaud. Ils regardèrent autour d'eux. Le brouillard qui les protégeait enveloppait le fleuve de ses voiles flottants.

Cependant l'œil de Carquefou saisit une forme vague qui se balançait sur l'eau, presque à leurs pieds. Il se pencha en avant :

« Un bateau ! » cria-t-il, et il en saisit la corde pour l'attirer sur la plage.

Mde Souvigny prit place la première, puis tous s'élancèrent ; un effort de Renaud qui venait d'entrer dans la vase mit la barque à flot, il coupa l'amarre d'un coup de dague et s'empara du gouvernail.

« Ferme à présent ! » dit-il.

Armand-Louis, Dominique et Carquefou avaient saisi les avirons, et courbés sur les bancs, ils imprimèrent au léger bateau un élan rapide.

« Enfin ! » murmura M. de la Guerche.

La brise souffla tout à coup et entr'ouvrit le brouillard comme un rideau.

Un homme noir qui marchait sur la rive leva les yeux au bruit des rames qui battaient le fleuve et les aperçut fendant l'onde. D'un bond, il sauta dans un bateau voisin de celui que Carquefou avait aperçu.

« À moi ! » cria-t-il d'une voix tonnante.

Dix hommes sortirent de la brume de tous côtés. Dix autres encore accoururent, s'échappant des ruelles voi sines.

Le seigneur Mathéus leur montra du geste le canot qui fuyait.

« Cent pistoles, si vous rattrapez ces bandits ! » s'écria-t-il.

Dix paires d'avirons tombèrent dans l'eau et firent jaillir l'écume jusqu'à son feutre. Le fleuve s'ouvrit devant la proue de l'esquif, tandis que deux soldats, le mousquet au poing, debout à l'arrière, attendaient pour faire feu le signal de Mathéus.

« Couchez-vous ! cria Armand-Louis à M de Souvigny, qui, d'un œil brillant, mesurait le sillage des deux bateaux.

— Et pourquoi ? répondit-elle fièrement.

— Parce que si vous perdiez un cheveu de votre tête, deux gentilshommes français seraient déshonorés ! » dit Renaud.

Adrienne se coucha au fond du bateau. À présent les balles pouvaient siffler.

Penchés sur les rames, Armand-Louis, Carquefou et Dominique faisaient voler le léger esquif ; Renaud, qui tenait toujours la barre du gouvernail, cherchait sur la surface grise de l'Escaut, si le navire à la ceinture blanche ne surgissait pas du milieu des ombres.

Deux détonations se firent entendre et deux balles tombèrent mortes à quelques toises du canot.

« Les lâches ! dit Renaud sans tourner la tête, ils savent que nous n'avons que des pistolets ! »

La distance maintenue entre les deux bateaux par le premier élan, ne diminuait pas ; si le seigneur Mathéus avait pour lui le nombre des bras, et n'épargnait ni les menaces ni les promesses, les fugitifs avaient pour eux l'amour, le dévouement, la pensée du devoir. Leurs mains ne se lassaient pas.

« Et le Bon-Samaritain, le vois-tu ? demanda Armand-Louis.

— Je vois le brouillard, je vois le fleuve, je ne vois pas le navire, répondit Renaud.

— Nage encore ! » reprit M. de la Guerche.

Deux nouveaux coups de fusil retentirent presque aussitôt ; les balles, cette fois, égratignèrent l'eau à quelques pouces du bord.

« Hum ! pensa Renaud, ils gagnent du terrain. »

Un rayon de soleil glissa sur la surface du fleuve et comme une flèche d'or illumina la masse profonde du brouillard qui s'envolait.

Mde Souvigny se souleva à demi et se mit à genoux :

« S'il te plaît, Seigneur, de nous abandonner, dit-elle, fais du moins que je ne tombe pas vivante aux mains de ce misérable !

Renaud chercha autour d'eux.

« Rien encore ! » dit-il.

Cependant sous l'effort de la brise de mer qui accourait du large, le voile de vapeur se déchira, l'Escaut parut tout étincelant ; et, dans la clarté brillante du matin, on vit un navire que le courant et la marée descendante avaient la veille fait chasser sur ses ancres.

« La ceinture blanche ! » cria Renaud.

Une balle fit sauter un morceau de bois sous sa main.

« Eh ! ils approchent ! » murmura-t-il.

Il aperçut au fond du canot une paire de rames, l'ajusta sur les tolets et imprima un élan plus vif au canot.

Une angoisse fiévreuse se peignit sur le visage d'Armand-Louis. Ses yeux ne quittaient plus Adrienne. La sueur ruisselait sur le front de Carquefou et de Dominique ; leur poitrine haletait.

Adrienne s'assit et du doigt montra le pan de sa robe tout mouillé.

L'eau montait sous les pieds des rameurs.

« Ah ! les coquins ! » s'écria Renaud qui jeta ses rames.

Une balle avait traversé le bordage du frêle canot au dessous de la ligne de flottaison.

« Ramez toujours ! dit Renaud, je vais aveugler la voie d'eau. »

Un peu de drap autour d'une cheville répara l'avarie, mais la distance qui séparait le bateau du seigneur Mathéus du canot des fugitifs, s'était raccourcie. Deux balles partirent ; l'une passa en sifflant au-dessus de leur tête, l'autre brisa l'une des rames que tenait Carquefou.

« Cette fois, monsieur, ai-je le droit d'avoir peur ? » dit Carquefou.

Déjà Renaud avait repris sa place au rang des rameurs.

Le Bon-Samaritain grandissait à vue d'œil. On distinguait déjà les moindres parties du gréement ; le navire avait mis en panne. Quelques matelots groupés le long des bastingages suivaient avidement la lutte de vitesse engagée entre les deux bateaux. Un homme debout sur le château d'arrière, portait une longue-vue à son œil.

« Eh ! oui ! c'est nous ! » s'écria Renaud.

Le canot nageait déjà dans les eaux du Bon-Samaritain. Tout à coup on entendit le porte-voix du commandant, le drapeau suédois fut arboré à la poupe du navire, et presque aussitôt un nuage de vapeur blanche enveloppa les flancs du Bon-Samaritain. Le retentissement d'un coup de canon passa sur la surface du fleuve, un grand jet d'eau indiqua la place où le boulet venait de tomber, et le bateau du seigneur Mathéus, tout couvert d'écume, s'arrêta.

Carquefou jeta son chapeau en l'air :

« Fer contre plomb ! chacun son tour, messieurs les coquins ! » cria-t-il.

Armand-Louis n'avait plus de souffle, Dominique râlait ; mais leur esquif toucha les flancs du Bon-Samaritain ; une échelle de corde tomba du pont.

La première, Adrienne y posa le pied. Le capitaine calviniste la reçut, le chapeau à la main.

« Vous êtes chez le roi Gustave-Adolphe, madame, ne tremblez plus ! » dit-il.

Adrienne s'agenouilla sur le pont et joignit les mains :

« Dieu de miséricorde ! soyez béni ! » dit-elle.

Comme un capitaine à l'heure d'un naufrage, Armand-Louis voulut que les hommes de l'équipage passassent avant lui. Dominique et Carquefou parurent ensemble sur l'échelle.

Mathéus Orlscopp n'était plus qu'à une courte distance du navire suédois. Debout, il voyait s'échapper ceux qu'il avait eu un instant l'espoir de saisir. Mille sentiments terribles le tourmentaient, et, entre tous, la colère et l'humiliation étaient les plus forts. Tout à coup il s'arma d'un mousquet, et, faisant signe à quelques-uns de ses soldats de l'imiter :

« Feu ! » dit-il.

Sept ou huit balles sifflèrent en même temps.

Mais les coups avaient été dirigés sur l'échelle, où Mathéus croyait reconnaitre Armand-Louis et Renaud. Le chapeau de Carquefou fut emporté ; mais, tandis qu'il étendait le bras pour le rattraper, Dominique, atteint d'une balle en plein corps, lâchait la corde et roulait aux pieds de M. de la Guerche.

Armand-Louis posa la main sur la poitrine de son serviteur. Le cœur ne battait plus, Abraham Cabeliau se découvrit :

« Il est mort en faisant son devoir ! Dieu ait son âme ! » dit-il.

Mais déjà le calviniste avait fait place au commandant. D'une main ferme, Abraham Cabeliau venait de tourner du côté de l'agresseur la gueule d'un canon qu'il pointait lui-même. La mèche toucha la poudre, le coup partit. Carquefou, qui pleurait près du corps de Dominique, souleva la tête. Mieux dirigé cette fois, le boulet atteignit en plein bois la barque du seigneur Mathéus.

Un homme poussa un grand cri, et le bateau où l'eau s'engouffrait disparut subitement dans un tourbillon d'écume.

Quinze têtes pareilles à des points noirs, et trente bras parurent sur la surface houleuse de l'Escaut.

« Faut-il envoyer un paquet de mitraille à ces maudits ? demanda un matelot qui caressait la gueule du canon.

— Ils n'ont plus d'armes, c'est assez, » répondit Abraham.

La main passée dans un hauban, Renaud cherchait des yeux dans la foule des nageurs ; deux ou trois, embarrassés dans leurs armes et les vêtements tout imbibés d'eau, disparurent de la surface du fleuve. D'autres fendaient les flots, aiguillonnés par la terreur, ou s'accrochaient aux débris épars du bateau. Parmi eux, le regard de M. de Chaufontaine reconnut le visage pâle et maigre du seigneur Mathéus dont les grands bras coupaient l'eau à temps réguliers.

Renaud sauta sur un mousquet et le mit en joue.

En ce moment, le seigneur Mathéus prit pied sur le sable et se dressa.

« Non, dit Renaud, il est sans défense. »

Et son bras loyal releva son mousquet.

Mathéus Orlscopp venait de se retourner, et, levant sa main menaçante :

« Au revoir ! » dit-il.

Bientôt après, il s'effaçait derrière les saules et les roseaux du rivage.

« Une bonne occasion perdue ! » murmura Carquefou.

Le corps de Dominique, enveloppé d'un pan de voile dans laquelle on avait noué un boulet, fut confié à la mer ; le Bon-Samaritain se couvrait de voiles, le vent les gonfla et il descendit le fleuve au milieu d'un flot d'écume.

Trois semaines après il jetait l'ancre dans un port de la Norvége.

« Dieu a béni notre voyage ! dit Abraham. Allez où le Seigneur vous envoie. »

Cependant le capitaine Abraham Cabeliau n'était pas encore converti.

« C'est dommage, dit Renaud ; j'espère toutefois que saint Pierre fera une exception pour ce parpaillot et lui ouvrira quelque porte secrète du paradis. »

1 · XIII

M. le marquis de Pardaillan, vers lequel la fortune poussait Adrienne, habitait un vaste château non loin de Gothembourg. C'était un homme qui, quoique jeune encore, avait tous les cheveux blancs, avec un air singulier d'autorité mêlé

de raillerie. Il avait à un haut degré l'habitude du commandement et n'aimait pas à ce qu'on lui tint tête. Établi en Suède déjà depuis un grand nombre d'années, il occupait dans la vaillante armée qui venait si glorieusement de pousser la guerre en Pologne, un rang considérable qu'il devait bien plus à son mérite qu'à son nom et à l'éclat de sa fortune. Des infirmités gagnées au service du roi dans une campagne longue et difficile le forçaient de renoncer au métier des armes. Il se consolait d'un repos vers lequel ses goûts ne le portaient pas, par le faste de sa vie. M de Pardaillan, sa fille, l'aidait à faire les honneurs d'un château ouvert à quiconque avait de la naissance ou un grade dans les troupes du roi Gustave-Adolphe.

Le marquis de Pardaillan ouvrit ses bras à M de Souvigny qui s'y jeta ; mais au même instant il lui présenta une jeune personne qui se tenait timidement debout derrière lui : « Ma fille, Diane de Pardaillan, dit-il ; aimez-la comme une sœur. »

Diane jeta ses bras autour du cou d'Adrienne :

« Le voulez-vous ? » dit-elle d'une voix douce.

M. de Chaufontaine, ébloui, sentit quelque chose qu'il ne connaissait pas s'agiter dans son cœur :

« À présent, je crois aux séraphins ! » murmura-t-il sans perdre M de Pardaillan des yeux.

Mais, au lieu de l'accueil cordial auquel il se croyait quelque droit, M. de la Guerche fut surpris de l'air de hauteur avec lequel son parent le reçut. Bien loin de lui tendre la main, il lui laissa gravir seul les marches du perron.

« Voici bien longtemps déjà que j'attendais M de Souvigny, ma nièce, » dit-il, le sourire froncé et les lèvres légèrement relevées des coins.

Armand-Louis comprit la portée de ces mots ; ils l'atteignirent au cœur. Ainsi finissait cette odyssée qui, malgrés les périls encourus, avait laissé dans son cœur une trace lumineuse. N'était-il pas alors et à toute heure auprès d'Adrienne ? ne lui semblait-elle pas à lui et comme enchaînée à sa vie par des liens indestructibles ? À présent, le rêve avait fini, l'heure triste du réveil venait de sonner. Si M de Souvigny était sauvée, n'était-elle pas en même temps perdue pour lui ? Combien de pensées cruelles ne lui traversèrent pas l'esprit en ce moment ? Comme un homme qui vient tout à coup de quitter une oasis et s'en-

fonce dans les sables arides du désert, Armand-Louis ne voyait plus qu'un vide sombre et sans limite autour de lui.

M. de Pardaillan se méprit sur la cause de ce silence et de la pâleur qui se répandit subitement sur le visage de M. de la Guerche.

« Vous ne répondez pas, monsieur ? » reprit-il d'un air de hauteur.

Mais déjà Armand-Louis s'était remis.

« Monsieur le marquis, dit-il, vous avez peut-être vu M. le comte de Pappenheim ?

— Je ne l'ai pas vu, mais il m'a écrit, répliqua M. de Pardaillan un peu surpris.

— Alors rien ne m'étonne plus ; je n'imiterai pas M. le grand maréchal de l'empire ; seulement je dirai : Je m'appelle le comte Armand-Louis de la Guerche, et quiconque osera prétendre que mon noble et honoré grand'père, M. le comte de Charnailles, et moi n'avons pas eu pour notre parente M de Souvigny tous les égards qu'elle mérite, celui-là en a menti. »

M. de Pardaillan regarda M. de la Guerche, qui ne baissa pas la paupière.

« Et moi, Renaud de Chaufontaine, marquis de Chaufontaine, ajouta Renaud, je dirai comme Armand-Louis et je jetterai mon gant à quiconque soutiendra le contraire. »

Le marquis de Pardaillan se connaissait en physionomie.

« Entrez, beau cousin, entrez, monsieur, » reprit-il gracieusement.

Armand-Louis, pas plus que Renaud, ne songea à repousser l'hospitalité du marquis, mais les pièces d'or que M. de Charnailles avait remises à M. de la Guerche, et celles dont la bourse de Renaud était pleine au moment du départ avaient été semées sur la route en grand nombre ; il n'en restait plus guère au fond de leur poche et la vie allait grand train au château de Saint-Wast. Ce n'était plus comme à la Grande-Fortelle, où les parties d'hombre les plus désastreuses ne coûtaient pas plus d'un petit écu. De plus, M. de Pardaillan, qui avait la main prodigue, ne croyait pas, ainsi qu'eut coutume de le faire un grand nombre de personnes riches, que d'autres eussent parfois besoin de ce qu'il avait à profusion. Souvent le soir, en sentant sous ses doigts la doublure de ses

hauts-de-chausses, Armand-Louis pensait qu'il lui faudrait peut-être un jour regagner la France. La mer n'était pas couverte de Bons-Samaritains, toujours prêts à recevoir à leur bord les voyageurs dans l'embarras. Le retour pouvait être pénible.

Cependant là n'était pas la cause des plus gros soucis de M. de la Guerche. Il voyait bien encore Adrienne, et Adrienne n'était pas changée à son égard, mais il la voyait moins souvent et moins librement. À la table de M. de Pardaillan, couverte des mets les plus abondants et les plus délicats, il n'était pas assis à côté d'elle ; combien alors il regrettait l'hôtellerie du Canard-d'Or, voire même celle de la Croix-de-Malte, où il avait vu la mort de si près ; il protégeait alors M de Souvigny et le sourire de l'aimable fille illuminait tout.

En outre, il n'était plus seul auprès d'elle. Saint-Wast était bien certainement le château le plus fréquenté qui se pût voir à vingt lieues à la ronde. C'était chaque jour visites nouvelles, gens d'épée et gens de robe, magistrats, gouverneurs, généraux ; le torrent ne s'écoulait jamais. Parmi ces visiteurs, quelques-uns faisaient au château d'assez longs séjours et tous n'avaient pas, tant s'en faut, les cheveux blancs de M. de Pardaillan. On en voyait qui regardaient M de Souvigny plus longtemps qu'il n'est besoin pour saluer une personne qu'on ne connaît pas ; d'autres ne se gênaient guère pour déclarer hautement qu'elle était tout à fait charmante et digne de faire l'admiration de Stockholm.

L'un de ces indiscrets complimenta même M. de Pardaillan.

« Vous aviez une perle, dit-il en faisant allusion à Diane, à présent vous en avez deux. »

Armand-Louis cette fois daigna regarder M de Pardaillan. Elle lui parut ce qu'elle était en effet, la plus aimable et la plus accomplie des femmes qu'il eût encore vues, si on excepte Adrienne ; un petit nez fin, des yeux d'un bleu sombre, expressifs, clairs, lumineux, tout à fait parlants ; une bouche qui n'avait pas besoin de s'ouvrir pour être éloquente, le cou d'une déesse, des cheveux dorés par un rayon du soleil et plus abondants que les longs rameaux d'un saule, la taille souple, tous les mouvements harmonieux. Gaie, et laissant voir les deux fossettes roses de ses joues, c'était une de ces nymphes que les poëtes font sourire dans leurs églogues ; sérieuse, c'était une princesse.

« Mais elle est charmante, adorable !… c'est une fée !… dit-il.

— Est-ce aujourd'hui seulement que tu t'en aperçois ? répondit Renaud avec un gros soupir.

— Alors pourquoi s'occupe-t-on de M de Souvigny ! » s'écria Armand-Louis qui, de grand cœur, aurait souhaité que la terre entière n'eût des yeux que pour M de Pardaillan.

Les mille sentiments confus et cuisants qu'il avait éprouvés lors de la visite de M. de Pappenheim à la Grande-Fortelle, il les éprouvait de nouveau, mais plus âpres, plus amers, plus irritants. Chaque jour, il avait des velléités impatientes de couper la gorge à quelqu'un ; un matin, il voulait tuer un gentilhomme de la Finlande qui s'était assis auprès de M de Souvigny. Le lendemain, il brûlait du désir de provoquer un seigneur poméranien avec qui elle avait dansé. Ordinairement il souhaitait que le château prît feu pour avoir occasion d'enlever Adrienne et de disparaître avec elle.

Quand d'aventure il causait avec un seigneur de passage chez M. de Pardaillan, Armand-Louis ne manquait pas de lui vanter les charmes, la figure, l'esprit de Diane. Rien n'était comparable à cette ravissante personne. C'était une grâce indicible et des yeux à n'en pas trouver de plus beaux. On lui perçait le cœur quand on lui répondait :

« C'est vrai ; mais sa cousine, M de Souvigny, n'est pas moins séduisante.

— À qui le dites-vous ! » pensait alors le pauvre Armand-Louis.

M. de Chaufontaine, on le sait, n'avait pas tardé non plus à remarquer de quels avantages la nature s'était plu à orner M de Pardaillan. Il n'en pouvait détacher ses yeux et gémissait.

« Se peut-il, disait-il quelquefois, que de tels cheveux, de si belles dents, des mains si charmantes, un front si pur, une bouche si semblable à la rose, soient le partage d'une huguenote, car c'est une huguenote, comme ta cousine Adrienne, mon cher parpaillot ! Je te demande un peu à quoi pensent les saints du paradis quand ils permettent de pareilles choses ! »

Puis il soupirait :

« Ah ! mon pauvre bon Dieu ! reprenait-il d'un air lugubre, il y a tant de bonnes catholiques laides auxquelles tu ne penses pas ! »

Un soir il entra dans la chambre de M. de la Guerche d'un air lugubre.

« Les neuvaines et les cierges n'y peuvent rien, dit-il ; il faut donc que je me confesse. Je suis tombé dans les piéges du malin : je suis amoureux d'une abominable huguenote jolie comme les amours, belle comme une madone.

Toi, mon pauvre ligueur ? dit Armand-Louis qui savait tout.

— Moi-même ! Mon âme est en proie au démon ; mais, dussé-je en mourir, je l'exorciserai. Sainte Estocade, ma patronne, m'a suggéré une idée que je veux mettre à profit sans plus tarder.

— Voyons l'idée.

— Tu as compris que j'aimais follement M de Pardaillan.... Quelle confusion pour mon âme !

— L'étrange eût été que tu ne l'eusses point remarquée.

— Parle pour toi, réprouvé ! Eh bien ! je veux incontinent m'habituer à en adorer une autre. Ce sera ma pénitence.

— Ah ! voilà ce que te conseille sainte Estocade ? Saint Hercule coupe-tête a-t-il poussé la complaisance jusqu'à te faire voir le remède ? C'est ton patron aussi, je crois ?

— Tu te moques, vilain hérétique ; mais saint Hercule coupe-tête a fait ce que l'effroyable Calvin ton ami n'aurait pu faire. Le remède est ici.

— Dans ce château ?

— À Saint-Wast : c'est une jeune dame qu'on dit veuve.

— La baronne d'Igomer ?

— Elle-même. La baronne a vingt-cinq ans, c'est auprès d'elle que je veux faire pénitence.

— La pénitence est jolie.

— Tant mieux, le châtiment en sera plus complet. »

Armand-Louis ne comprenait pas bien comment la beauté de la baronne d'Igomer rendrait la punition de Renaud plus radicale. Tandis qu'il cherchait la solution de ce problème, M. de Chaufontaine versait un flacon d'eau de senteur

sur ses mains, ses cheveux, son mouchoir, ses vêtements, et partait pour faire pénitence auprès de la jeune veuve.

Il y avait à ce moment, au château de Saint-Wast, un jeune seigneur originaire du Brabant, contre lequel Armand-Louis se sentait animé d'un mouvement de haine tout particulier.

On disait ce jeune seigneur engagé dans l'armée que l'empereur Ferdinand avait placée sous le commandement du fameux et invincible comte de Tilly.

Le baron Jean de Werth rappelait le comte de Pappenheim par l'audace, la morgue, la magnificence ; il faisait voir de plus que lui une jactance et une intempérie de langage, qui semblaient étranges chez un homme d'une bravoure proclamée par cent témoins et dix blessures.

Jean de Werth avait le regard hautain et la parole caustique, et, dans le visage, une expression d'astuce mélangée de violence qui était singulièrement insupportable à M. de la Guerche. Ses manières, empreintes d'insolence et d'ostentation, laissaient percer des traces d'une brutalité que l'habitude des cours lui faisait mal dissimuler. S'il jetait un ducat d'or à un palefrenier qui ajustait les rênes d'un cheval, il lui appliquait presque aussitôt un terrible coup de houssine à la moindre apparence de lenteur ou de négligence. Si une jeune fille, servante ou jardinière, à laquelle il venait d'adresser un mot de galanterie, faisait mine de s'enfuir, il la saisissait par le bras ou la taille avec une telle rudesse, que la marque de ses doigts restait dans les chairs meurtries.

On voyait donc réunies, chez le seigneur Jean de Werth, la superbe des templiers, la vantardise d'un officier de fortune, l'humeur fougueuse et farouche d'un flibustier ; avec cela, de l'impertinence et de l'esprit. Ce qui faisait qu'Armand-Louis avait pris garde à cet ensemble de qualités, bonnes ou mauvaises, c'est que le baron Jean de Werth avait remarqué M de Souvigny.

M. de Chaufontaine de son côté assurait qu'il s'occupait de M de Pardaillan.

« Que j'aurais de plaisir à lui couper la figure en quatre ! disait Armand-Louis.

— Avec quelle joie ne lui planterais-je pas mon épée au travers du corps ! » répliquait Renaud.

Le plus triste était qu'ils faisaient l'un et l'autre une pauvre figure auprès du seigneur brabançon. Comment lutter contre un homme habile à prodiguer les sérénades et remplissant le château de surprises fastueuses qui faisaient crier la valetaille ? L'animosité des gentilshommes français, dont Jean de Werth paraissait avoir le sentiment, l'excitait à rendre plus excessives ses prodigalités.

Les poches du baron rappelaient le tonneau des Danaïdes, à cette différence près que, si le vase mythologique ne pouvait pas se remplir, les poches de Jean de Werth ne pouvaient pas se vider.

On jouait quelquefois grand jeu, on le sait, au château de Saint-Wast. Jean de Werth, qui semblait avoir découvert quelque part une mine d'or dont il exploitait les trésors à son profit, perdait ou gagnait comme si les pistoles et les ducats eussent été pour lui comme des grains de sable ou de petits cailloux. Un soir la partie s'engagea entre lui et un gentilhomme norvégien. M. de Chaufontaine, qui était auprès de la table, faisait intérieurement des vœux pour le Norvégien. C'était la seule chose que la prudence lui permît de risquer.

« Vous ne pariez pas, monsieur le marquis ? » dit Jean de Werth en tournant la tête à demi vers Renaud.

Celui-ci, dont les mains tourmentaient les mailles d'une bourse assez plate, y puisa sans répondre deux pièces d'or qu'il jeta sur le tapis.

La prudence vaincue, les deux pièces d'or furent perdues en deux secondes.

« Mettez-vous là, peut-être serez-vous plus heureux, dit le baron qui lui montrait un siége à l'autre bout de la table.

Renaud s'assit. Armand-Louis, qui depuis quelques jours mettait son imagination à la torture à cette seule fin d'inventer mille prétextes pour ne pas jouer, le regarda d'un air effaré.

Mais Renaud battait les cartes d'un air d'assurance. On aurait dit qu'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Quelque temps la fortune lui fut favorable. L'or, à chaque coup, passait de la poche de Jean de Werth dans la sienne. Cette chance et l'entrain de Renaud donnaient fort à penser à M. de la Guerche. Son ami le ligueur lui faisait l'effet d'un capitaine d'aventures menant une poignée d'hommes à la bataille contre une armée.

« L'escarmouche est jolie, pensait-il, la bataille sera désastreuse ! »

Et il multipliait les signes de détresse pour engager son ami à quelque modération. Renaud mettait une habileté non moins têtue à ne pas s'en apercevoir.

Jean de Werth riait et tirait sans cesse de nouveaux ducats tout reluisants d'une longue bourse de soie qui semblait n'avoir point de fond.

Tout à coup la chance tourna. Il fallait un as de cœur, Renaud amena un sept de pique. Les pièces d'or que Renaud avait mises en prison dans sa poche retournèrent en foule chez l'ennemi.

« Peut-être feriez-vous bien de battre en retraite, dit le baron d'un air railleur.

— Battre en retraite.... allons donc ! » répliqua Renaud.

Il tint bon et fit donner ses réserves. En un clin d'œil elles furent enlevées.

« Mon cher la Guerche ! passe-moi ta bourse ! » cria Renaud d'un air délibéré.

Armand-Louis leva sur le ligueur des yeux tout pleins d'angoisse.

« Ma bourse ? dit-il.

— Parbleu ! celle que tu as glissée dans ton haut-de chausse ce matin ! »

Dans ces sortes d'occasions, Renaud avait une mémoire implacable.

« Elle est bien petite, murmura M. de la Guerche qui songeait au lendemain.

— Donne toujours. »

Armand-Louis glissa la main dans sa poche.

« Voilà ! » dit-il en tirant sa bourse des profondeurs les plus secrètes de son haut-de-chausse.

C'était une honnête bourse en cuir d'Espagne, solide et ronde ; elle était de taille à contenir un héritage, mais sa mollesse indiquait qu'on y avait pratiqué de trop fréquentes saignées.

« Eh ! voilà un noble galion ! dit le baron en ricanant, il est fâcheux qu'il ait souffert tant d'avaries ! »

Renaud ouvrit la bourse et y plongea la main. Quelques maigres ducats tintèrent sous ses doigts.

La bataille s'engagea. Mais que pouvaient faire de telles recrues contre des troupes aguerries et nombreuses ? Leur défense fut héroïque, mais, au bout de quelques minutes, la bourse de cuir d'Espagne gisait à plat sur le coin de la table. Renaud la souleva ; elle ne rendait plus aucun son. La bourse était morte au champ d'honneur.

Jean de Werth appuya ses deux coudes sur la table.

« Vous plaît-il de continuer ? dit-il ; j'accepte la bourse pour cent pistoles.

Renaud allait résolûment la pousser sur le tapis ; un regard sérieux de M. de la Guerche l'arrêta.

Non, plus aujourd'hui ! » dit M. de Chaufontaine qui se leva.

Une ou deux heures après, quand ils furent rentrés chez eux, Armand-Louis vida jusqu'au fond sa valise ; après quoi, n'y trouvant rien, il interrogea Renaud du regard.

« Eh ! parbleu ! répondit Renaud, ma valise est trop honnête pour ne pas ressembler à la tienne ; le maudit baron a tout pris !

— Ainsi il ne te reste rien ?

— Rien.

— Et nous sommes en Suède !

— C'est bien plus drôle ! » répliqua Renaud.

Et tous deux partirent d'un éclat de rire.

Pour expliquer cette gaieté, il convient de dire que ce jour-là personne n'avait dansé avec Adrienne, et que Renaud, après avoir longtemps regardé autour de lui, avait ramassé et glissé furtivement dans son sein une fleur échappée du corsage de M de Pardaillan.

Armand-Louis ouvrit la fenêtre toute grande. Le rossignol chantait dans les arbres. Le son d'un luth, plus doux encore, se fit entendre.

« Je reconnais ces soupirs harmonieux, dit Renaud…. J'en ai entendu de pareils à l'hôtellerie de la Croix-de-Malte.

Armand-Louis rougit.

« Eh ! eh ! tu as remis ton manteau ? reprit M. de Chaufontaine.

— Oui, » balbutia Armand-Louis qui, furtivement, se glissait vers la porte.

Le refrain d'une chanson se mêlait au chant du rossignol et soupirait dans la nuit.

« Hélas ! ce n'est pas M de Pardaillan qui chante ! » murmura Renaud.

Il agrafa lestement sa cape sur ses épaules et se trouva près de la porte en même temps que son ami.

« Tu sors donc aussi ? dit Armand-Louis qui s'arrêta.

— Coquin ! ne faut-il pas que je guérisse ! s'écria Renaud d'un air où le désespoir se mariait à une envie folle de rire.

— Ah ! la baronne d'Igomer !….

— Hélas ! mon pauvre parpaillot, elle a pitié de mon martyre, elle consent à m'entendre….

— Ce soir ?

— À l'instant…. Diane était si jolie aujourd'hui !… je me suis jeté aux genoux de la baronne…. Indignée, elle m'a repoussé en jurant qu'elle serait à son balcon vers minuit.

— Voilà donc pourquoi tu perds mon argent sans sourciller ?

— Plains-moi !… il faut à tout prix que j'oublie M de Pardaillan.

— Vivant, je n'oublierai jamais M de Souvigny ; mort, je ne cesserai pas de l'aimer ! » s'écria M. de la Guerche.

Ils sortirent sans bruit du château, et chacun tira de son côté.

Le luth soupirait toujours ; une lumière brillait timidement au balcon de la baronne d'Igomer.

Tandis que les deux gens s'abandonnaient à ces charmants entretiens, musique enchantée de la jeunesse en sa fleur, douces conversations qui semblent toujours nouvelles et qui varient si peu, un laquais, à l'autre extrémité du château, introduisait Jean de Werth dans l'appartement de M. de Pardaillan.

Ce n'était plus le même homme au sourire sardonique, au geste violent, à la voix âpre. Il avait l'attitude fière d'un homme de guerre ou d'un ambassadeur. On voyait sur la table devant laquelle il se tenait debout, une lettre ouverte, timbrée d'un sceau de cire rouge : M. de Pardaillan, auquel il la montrait du doigt, la relisait.

« Vous le voyez, dit Jean de Werth, vous savez ce qui m'amène en Suède ; il n'est pas nécessaire d'appuyer, j'imagine, sur l'importance de la mission qui m'a été confiée par S. M. l'Empereur d'Allemagne.

— Non certes ! s'écria le marquis.

— Alors, puis-je espérer que ces papiers dont vous avez pris connaissance seront présentés à S. M. le roi Gustave-Adolphe, votre maître ?

— Ils le seront certainement, quoique, à vrai dire, je ne fonde pas un grand espoir sur le résultat de ces propositions.

— Quoi ! une alliance secrète entre les deux États ? La faculté pour la Suède de s'agrandir du côté de la Pologne et de la Russie ; au besoin même, la possibilité de réunir sous la même couronne les provinces du Danemark ? N'est ce point une offre qui soit de nature à séduire l'esprit guerrier de votre roi ?

— Gustave-Adolphe appartient, vous le savez, à la religion réformée, et l'empereur Ferdinand est serviteur du pape.

— Entre nous, et maintenant que nous sommes seuls, est-ce bien sérieux ? Protestant, je le veux bien, mais Gustave-Adolphe est prince d'abord et ambitieux avant tout ! »

M. de Pardaillan secoua la tête.

« Vous vous trompez, monsieur le baron, reprit-il d'un air de fierté, Gustave-Adolphe, avant toutes choses, est Suédois.

— Ne chicanons pas sur les mots, ambitieux ou Suédois, c'est tout un, poursuivit Jean de Werth, puisque les propositions que je suis chargé de lui trans-

mettre ont pour conséquence immédiate l'agrandissement de la Suède.

— Nous ne nous entendons pas. Le roi, mon maître, est Suédois et protestant, il ne sépare pas la pensée de la religion de celle de son royaume. »

Jean de Werth sourit.

« Croyez-vous que l'empereur Ferdinand, que je sers, oublie un jour qu'il est bon catholique ? Je le suis aussi, par la mordieu ! mais si j'ai quelque avantage à me lier avec un protestant, je le fais sans hésiter ; son salut n'est point mon affaire.

— À la cour de Stockholm, la foi passe avant l'intérêt politique.

Le baron réprima un geste d'impatience.

« Enfin, reprit-il, il est urgent que je sache quelle réponse je dois apporter à Vienne. C'est pourquoi je désire que le roi Gustave-Adolphe soit informé de ma présence en Suède. Si je me suis dès l'abord adressé à vous, c'est que je savais quelle place vous teniez dans les conseils du roi. Je craignais en outre que ma présence à la cour ne réveillât mille hostilités en donnant l'éveil sur l'objet de ma visite.

— Vous avez eu raison, votre présence pourrait tout perdre.

— Mais puisque mon séjour à Saint-Wast n'amène pas de solution, eh bien ! je partirai à tout hasard.

— Gardez-vous-en bien ! dans l'état où sont les affaires d'Europe, votre arrivée auprès du roi produirait l'effet d'une bombe éclatant au milieu d'un amas de poudre. Pourquoi ne pas envoyer tout de suite le comte de Tilly ou S. E. le duc de Friedland avec le héraut de l'empire ! Vous ou lui, c'est tout un. »

La comparaison flattait Jean de Werth.

« Alors, dit-il d'un ton radouci, que ne parlez-vous vous-même ! Volontiers je remets le soin de cette négociation à votre habileté.

— Oubliez-vous qu'il y a ici M de Souvigny et M de Pardaillan !... puis-je les abandonner ? Je ne suis pas seul à Saint-Wast !

— C'est vrai : il y a M. de la Guerche et M. de Chaufontaine.

— Et vous.

— Ah ! vous pensez qu'un Flamand tel que moi n'est pas moins redoutable que ces deux Français ?... Je vous en remercie. Mais là n'est pas la question ; j'ai encore huit jours à vous donner : si rien alors n'est décidé, au risque de tout compromettre, j'irai trouver le roi.

— Il faudrait, et cela vaudrait cent fois mieux, trouver un homme sûr qu'on chargerait de porter ce message à Gothembourg. On s'assurerait de sa discrétion en ne lui disant rien.

— C'est un moyen dont j'ai maintes fois éprouvé l'efficacité.

— Si cet homme sûr était en même temps loyal, incorruptible, intelligent, actif, je n'hésiterais pas à lui confier les papiers que voici ; sa présence auprès de Gustave-Adolphe n'exciterait aucun soupçon, s'il était inconnu surtout.

— Mais cet homme, vous l'avez dans la main !

— Qui ?

— M. de la Guerche.

— Armand-Louis ? et vous croyez qu'il acceptera ?

— Si vous lui parlez de ce voyage comme d'un service à vous rendre, il n'hésitera pas.

— Eh ! eh ! vous avez peut-être là une bonne idée.

— Excellente, monsieur le marquis. Ainsi, c'est entendu : demain, vous parlerez à M. de la Guerche ?

— Demain.

— Et le jour même il partira !

— Diable ! faut-il encore lui laisser le temps de se retourner !

— Ce n'est pas la peine ; les bonnes idées sont comme les fruits mûrs, il faut les cueillir et les croquer sur-le-champ.

Jean de Werth fit deux pas vers la porte ; arrivé là il se retourna :

« Quant aux choses qui nous concernent personnellement, dit-il, rien n'est changé, n'est-ce pas ?

— Rien.

— Quelle que soit même la résolution du roi ?

— Le roi peut tout dans son royaume ; dans cette maison, je suis le maître. »

M. de Pardaillan ne manqua pas, le lendemain, de parler à M. de la Guerche, comme il l'avait promis au baron. Quitter un château où Jean de Werth étalait sa magnificence sous les yeux d'Adrienne n'était pas une fête pour Armand-Louis ; mais le moyen, quand on est jeune et bien portant, de refuser un petit voyage qui rend service au tuteur de la personne qu'on aime ?

« Je suis à vos ordres, dit M. de la Guerche à M. de Pardaillan.

— Il ne s'agit, en somme, que d'une promenade, répliqua le marquis. Le roi est dans son château, près de Gothembourg. Le pli que je vous chargerai de porter renferme des papiers de la plus haute importance ; j'y joins une lettre. Je ne puis confier le tout qu'à un gentilhomme. Vous remettrez la lettre et les papiers aux mains du roi, ou à celles du capitaine de service, si le roi était en affaires.

— Après quoi j'attendrai ?

— Voilà tout.

— Longtemps ?

— Je ne le pense pas ; le roi Gustave-Adolphe est expéditif.

— Ah ! tant mieux ! s'écria M. de la Guerche.

— Maintenant, si vous partiez ce soir vous me feriez grand plaisir. »

M. de la Guerche soupira ; mais avant tout il ne fallait pas mécontenter un homme sous la dépendance de qui vivait M de Souvigny.

« Je partirai ! » dit-il avec effort.

M. de Pardaillan lui serra affectueusement la main ; mais comme son hôte se retirait, Armand-Louis le retint, et, avec un sourire :

« On m'a conté, dit-il, l'histoire d'un philosophe d'autrefois qu'un roi de Paphlagonie voulait envoyer en ambassade chez un prince voisin, roi de Pont ou de Phrygie. Le philosophe prit son bâton, et le remettant à un écuyer : « Porte-le à l'écurie, dit-il, et quand le bâton sera devenu gros comme un cheval, avec

deux jambes à chaque bout, tu me le ramèneras ; alors je partirai. » Vous plaît-il, monsieur le marquis, que j'envoie ma canne à votre écuyer ? »

M. de Pardaillan sourit à son tour.

« Mon meilleur cheval est à votre disposition, dit-il, et comme on peut manquer de quelque chose quand on a voyagé comme vous l'avez fait, je me charge de tout. »

Armand-Louis informa Renaud de son prochain départ.

« Se bat-on où tu vas ? demanda Renaud d'un air d'envie.

— Non, on parle.

— Alors, je reste.

— Je comprends. Tu as vu M Diane ce matin.

— Ah ! mon ami, qu'elle était charmante ! Si je n'obtiens pas de la baronne d'Igomer de grimper à son balcon, je suis perdu !

— Ce soir encore ?

— Ce soir, demain, toujours ! oh ! je ne veux rien épargner pour mon salut ! et je ne sais que la baronne qui puisse rompre le charme !

— Bonne pénitence, alors !

— Ami, bon voyage, je prierai pour toi ! »

1 · XIV

Peu de jours après son départ de Saint-Wast, Armand-Louis était installé dans une auberge, non loin de Gothembourg, entre la ville et la résidence du roi. Il se présenta chez Gustave-Adolphe le matin même de son arrivée. Gustave-Adolphe était occupé. Armand-Louis, qui n'avait rien oublié des recommandations de M. de Pardaillan, demanda à parler au capitaine de service. Un grand beau jeune homme parut. Tirant de sa poche un grand pli scellé d'un cachet de cire vierge aux armes du marquis de Pardaillan, Armand-Louis le remit aux mains du capitaine.

« C'est de la part de M. le marquis de Pardaillan, dit-il ; et M. de Pardaillan attend une réponse.

— Si S. M. le roi m'ordonne de porter cette réponse, où et à qui devrai-je m'adresser ?

— Je suis descendu à l'auberge du Saumon-Couronné et vous demanderez M. le comte de la Guerche. »

Les deux jeunes gens échangèrent un salut et se séparèrent.

En attendant la réponse du roi, Armand-Louis, qui n'avait rien à faire, se promenait dans les environs. Il les trouvait charmants, avec quelque chose d'étrange que n'avaient point les paysages de la Grande-Fortelle. Cependant il lui semblait que ces paysages manquaient de lumière. Cette lumière, c'était Adrienne, à laquelle il pensait toujours. Que faisait-elle ? À quoi songeait-elle ? Jean de Werth, l'exécré Jean de Werth, était-il auprès d'elle ? Quelle clarté tout à coup, et quelle grâce dans ce coin de terre inconnu, si tout à coup M de Souvigny s'y fût rencontrée !

Ainsi rêvant, Armand-Louis allait du rivage que battait la mer infatigable, aux bois voisins que le vent secouait. Les murmures du flot et les murmures des sapins berçaient son rêve. Il y avait non loin de la côte, tournée vers le midi, une maison de modeste apparence, mais gracieuse, et à laquelle de beaux arbres faisaient une ceinture. Des plantes grimpantes en tapissaient la façade qui riait au soleil, toute blanche sous un rideau vert ; quelque chose s'exhalait de cette maison qui plaisait à Armand-Louis. Il la regardait longtemps chaque jour. Il pensait que la vie auprès d'Adrienne y serait belle.

Deux ou trois fois, et tandis qu'il était couché au pied d'un jeune chêne, il vit passer derrière des massifs d'arbustes une ombre légère qui glissait sur le gazon. Que n'était-ce Adrienne !

Les sons d'une voix argentine arrivaient parfois jusqu'à son oreille.

Un page aurait pu croire qu'une jeune fée habitait la maison blanche. Mais Armand-Louis n'avait plus l'âge heureux d'un page. Il pensait donc qu'une femme qui avait des raisons pour rester inconnue, y cachait son bonheur comme dans un nid.

Un soir, il vit apparaître sur le rivage un cavalier dont le cheval tout écumant faisait voler le sable. Le cheval et le cavalier atteignirent en quelques bonds une haie qui tournait autour de la maison solitaire, et la franchirent d'un seul élan.

« Oh ! oh ! » fit M. de la Guerche.

Le même cavalier monté sur le même cheval, parut le lendemain à la même heure. La haie du jardin ne leur sembla pas plus difficile à franchir.

« Toute inconnue suppose un inconnu ! » murmura M. de la Guerche.

Un matin, Armand-Louis, à qui le souvenir d'Adrienne mêlé à celui de Jean de Werth ne laissait pas beaucoup de sommeil, entendit tout à coup sur la plage le galop d'un cheval.

Par désœuvrement, il se mit à sa fenêtre.

Il reconnut le cheval à sa robe noire et le cavalier à son manteau blanc, mais au lieu d'arriver du côté de la ville, ils s'éloignaient rapidement de la maison solitaire.

« Tel Jupiter, quand il rendait visite aux mortelles, disparaissait aux premiers feux du jour ! » murmura Armand-Louis.

Quand le cavalier passa auprès de M. de la Guerche, un pli de son manteau blanc s'écarta. Armand-Louis aperçut comme dans un éclair le visage d'un beau jeune homme tout animé d'une expression martiale. Il le salua. Le jeune cavalier le regarda un peu surpris, lui rendit son salut avec courtoisie et précipita sa course.

« Quel regard ! deux jets de flamme ! » dit Armand-Louis.

Cependant la réponse du roi n'arrivait pas. Lorsque M. de la Guerche se présentait au château de Gustave-Adolphe, le capitaine de service lui disait invariablement que Sa Majesté était en affaires.

« Les papiers que vous avez apportés sont dans son cabinet, sur sa table. Attendez, » reprenait-il.

Armand-Louis attendait donc.

Un soir, à l'heure de sa promenade accoutumée, il aperçut trois hommes enveloppés de grands manteaux qui se glissaient le long de la haie dont les fleurs

et le feuillage fermaient le jardin de la petite maison blanche ; bientôt après, ils se blottirent dans le petit bois voisin de la maison.

« Si mon ami Renaud était ici, il dirait qu'il flaire une aventure, » pensa Armand-Louis.

Le cavalier monté sur le cheval noir parut peu d'instants après, franchit la haie et s'enfonça dans le jardin.

Les trois hommes sortirent de leur cachette et s'éloignèrent à grands pas.

« Ce sont des coupeurs de bourses, ils ont eu peur, » pensa de nouveau Armand-Louis qui regagna lentement l'auberge du Saumon-Couronné.

Si M. de la Guerche eût suivi ces trois inconnus, peut-être eût-il changé d'opinion ; il les aurait vus s'arrêter dans un cabaret de vilaine apparence, au fond d'une crique et s'enfermer dans un cabinet qui n'avait qu'une fenêtre sur la mer. Le plus grand des trois déboucla son ceinturon, frappa du poing et avalant un verre d'eau-de-vie :

« Affaire manquée ! dit-il, mais j'ai reçu la somme et un honnête homme n'a que sa parole.

— Des scrupules ! murmura son voisin, un vilain maigre qui avait des moustaches en croc.

— Imbécile ! Si je réussis, le duc m'a promis cinq cents écus d'or.

— Cinq cents !...

— Rubis sur l'ongle !

— Voilà des raisons, et je comprends maintenant que vous teniez votre parole.

— Alors, nous attendrons ? dit le troisième qui avait le nez camard et les yeux de travers.

— Le gîte n'est pas mauvais, répondit le plus grand, nous y dormirons ; une nuit est bientôt passée quand on a de l'eau-de-vie et du jambon. Si le duc ne nous a rien fait dire, demain à pareille heure nous retournerons à notre poste. Gotlieb amènera les chevaux auprès du bois, Pétrus conduira la voiture, et, s'il plaît au grand saint, mon patron, nous gagnerons les cinq cents écus d'or ! »

Le maître du cabaret apporta du jambon fumé, trois brocs, de la chandelle et ferma la fenêtre.

Une sympathie qu'il ne raisonnait pas, attachait M. de la Guerche au beau jeune homme qui galopait sur le cheval noir. Poussé par un instinct secret, il voulut voir, le lendemain, si les coupeurs de bourses hanteraient de nouveau le petit bois.

Àla même heure que la veille, il les aperçut se glissant le long des arbres ; le bout de leurs rapières soulevait le bord de leurs manteaux. Presque au même instant, un homme qu'il n'avait pas encore remarqué s'arrêta sur la lisière du bois, conduisant trois chevaux de mains, sellés et bridés.

« Voilà qui prend figure ! dit Armand-Louis, quel malheur que Renaud ne soit pas ici ! »

Armand-Louis eut la pensée de faire le tour du jardin. Près d'une porte qui s'ouvrait sournoisement entre deux épais buissons, dans un chemin creux, il rencontra une voiture attelée de deux vigoureux chevaux, deux laquais sans livrée aux portières, un cocher sur le siége.

« Oh ! oh ! fit-il, cela m'étonnerait bien si on n'avait pas quelque projet contre l'inconnue de la maison blanche. Pareille chose a failli arriver à M de Souvigny ! »

Ce souvenir le détermina à ne pas quitter la place sans avoir vu la fin de l'aventure. Mais d'abord il s'assura que l'épée jouait aisément dans le fourreau, le poignard et les pistolets dans la ceinture.

La nuit était venue ; nuit claire et limpide à laquelle des milliers d'étoiles prêtaient leurs clartés. Le disque aminci de la lune courbait son croissant dans le ciel.

En observant mieux dans la transparence de la nuit les personnages auprès desquels le hasard venait de le pousser, Armand-Louis s'imagina qu'il les avait déjà rencontrés quelque part. Malheureusement sa mémoire ne lui fournissait aucun détail précis. Était-ce à la Grande-Fortelle avec les cavaliers de M. de Pappenheim ? en Flandre avec les coupe-jarrets de don Gaspard et du seigneur Mathéus ? Il eût été fort en peine de le dire, mais ce premier soupçon l'affermit dans sa volonté de rester jusqu'au bout.

Au moment où M. de la Guerche cherchait un endroit d'où il pût tout observer sans être aperçu, il entendit le galop d'un cheval ; un cavalier lancé à toute bride passa devant lui, s'enfonça dans le bois et disparut comme un fantôme. Il avait la même taille et le même cheval noir que celui que M. de la Guerche avait déjà vu plusieurs fois. Une voix intérieure lui cria cependant que ce n'était pas le même cavalier, quelque chose l'en avertissait, ce sentiment indéfinissable peut-être, qui fait reconnaître au sauvage le pas d'un ennemi au milieu de mille autres pas confondus dans une prairie.

Cinq minutes après, le cavalier reparut, jeta un regard rapide dans l'ombre, sauta par-dessus la haie et entra dans le jardin.

Armand-Louis se glissa hors de sa cachette et rampa dans la direction qu'avait prise le cavalier. Comme il approchait de l'endroit où le cheval s'était enlevé, un objet brillant qu'un rayon de la lune faisait étinceler dans l'herbe arrêta son regard : c'était une chaîne d'or d'un merveilleux travail, à laquelle était suspendu un poignard de merci. L'un des chaînons était cassé.

Armand-Louis ramassa le bijou et le glissa dans sa poche.

« Bon ! un homme de cour ! » pensa-t-il.

Un bruit confus de pas lui rappela qu'il n'était pas seul en sentinelle, et, se couchant dans l'ombre de la haie, il gagna en rampant un endroit couvert.

Là il se mit à réfléchir. Il était clair que s'il se portait franchement à la rencontre des trois hommes qui venaient de quitter leur retraite, une bataille, dans laquelle il pouvait n'être pas le plus fort, s'ensuivrait nécessairement. Il fallait donc recourir à la ruse. Si vraiment les individus qui rôdaient autour du jardin en voulaient à la liberté de celle qui en paraissait la maîtresse, la voiture qui attendait dans le chemin creux lui était destinée. C'était donc de ce côté là qu'il fallait se diriger.

Quand il y parvint, le carrosse n'avait pas changé de place. L'un des laquais, debout sur le revers du chemin, regardait dans la direction du jardin.

« Eh bien ? demanda le cocher.

— Rien encore, » répondit le laquais.

Armand-Louis pensa qu'il ne s'était pas trompé.

Essayant alors sur son doigt le fil de sa dague et s'entourant de sa cape comme d'un bouclier, M. de la Guerche sortit résolûment du bois dont il venait de suivre la lisière.

« Est-ce toi, Conrad ? » lui cria le cocher.

Armand-Louis pressa le pas et s'approcha de la voiture.

« Je suis un gentilhomme et me suis égaré, répondit Armand-Louis, ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin de Gothembourg ?

Gentilhomme ou non, camarade, passez votre chemin ! » répliqua le cocher.

M. de la Guerche appuya tranquillement sa main gauche sur la croupe d'un cheval de manière à dissimuler les mouvements de sa main droite occupée à trancher les traits.

« Je parle poliment, répondez poliment, continua-t-il.

— Hein ? si je cassais la tête à ce raisonneur ? reprit le cocher qui tira un pistolet de dessous sa souquenille.

— Paix ! répondit le laquais qui était près de la portière, tu sais bien qu'on nous a recommandé de ne faire aucun bruit.... Eh ! l'ami ! vous demandez le chemin de Gothembourg ?

Armand-Louis se hâta de passer de l'autre côté, de manière à serrer la croupe du second cheval.

« Et comme une indication vaut une récompense, je paye, » dit-il.

Le laquais se baissa pour ramasser le rixdalher qu'Armand-Louis venait de lui jeter ; mais, si prompt que fût son mouvement, il permit à M. de la Guerche de couper les traits du côté gauche comme il avait déjà coupé ceux du côté droit.

« Traversez le bois, suivez le sentier que vous rencontrerez, le chemin de Gothembourg est au bout, dit le laquais.

— Merci, vous savez répondre, vous, » répliqua M. de la Guerche, qui fit mine de s'enfoncer dans le bois ; mais au bout de trois ou quatre minutes il revint sur ses pas et se blottit derrière le tronc d'un sapin.

De l'endroit où il se trouvait, et par une échappée, on distinguait la porte pratiquée dans la haie et prise entre deux buissons. Deux hommes à cheval s'y

tenaient immobiles.

Tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et un cavalier suivi de deux valets qui emportaient une femme entre leurs bras parut à l'entrée du chemin creux ; ce n'était pas celui qu'Armand-Louis avait vu tout à l'heure sur un cheval noir.

« Vite au carrosse ! » cria ce cavalier.

Les deux valets pressèrent le pas, un laquais ouvrit la portière.

« À moi ! » cria la femme, qui se débattait.

Armand-Louis sauta sur la route.

Cependant les deux valets avaient réussi à pousser la femme dans la voiture ; déjà l'un d'eux, pour étouffer ses cris, roulait un voile autour de son visage.

« À moi ! » cria-t-elle encore, et sa voix expira dans les plis du voile.

Deux laquais à cheval prirent la tête du cortége, un autre se plaça près du carrosse, à gauche ; le cavalier, qui paraissait leur chef, prit la droite.

« Fouette, cocher, et au galop ! » cria-t-il.

Le fouet tomba sur la croupe des chevaux, qui partirent ; mais, retenus par leurs colliers seulement, ils imprimèrent une secousse au carrosse, qui ne remua pas, et s'arrêtèrent court.

« Tonnerre ! s'écria le cocher, on a coupé les traits ! »

Armand-Louis s'approcha, l'épée nue à la main ; son autre main, cachée sous le manteau, tenait un pistolet.

« Une femme est là qui a crié ; que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix haute.

— Arrière ! répondit l'un des cavaliers, qui poussa son cheval contre M. de la Guerche.

— Mon ami, jouons franc jeu, » répliqua celui-ci, qui mit son épée sous le nez du cheval.

Un coup de pistolet lui répondit, mais la balle, mal ajustée, se perdit dans le talus du chemin.

« Tu l'as voulu ! » dit Armand-Louis.

Il leva son arme et fit feu ; l'homme tomba.

Son camarade fondit sur M. de la Guerche, mais évitant le choc par un saut rapide, Armand-Louis, d'un coup d'épée enfoncé en plein corps, fit rouler son ennemi par terre.

« Au troisième à présent ! » cria-t-il.

Mais déjà le troisième était sur lui, l'épée haute. La lumière de la lune éclairait en plein sa taille puissante et sa barbe rouge.

« Le capitaine Jacobus ! » s'écria M. de la Guerche.

Àson tour le capitaine l'avait reconnu.

« Encore toi ! dit-il ; ah ! maudit ! cette fois tu payeras pour deux !

— Prends garde ! nos rencontres ne te portent pas bonheur, beau capitaine.

— À moi, les autres ! » hurla le capitaine Jacobus, qui se jeta sur M. de la Guerche.

Les deux valets qui étaient restés près du carrosse accoururent et lâchèrent deux coups de mousqueton ; l'une des balles persa le chapeau d'Armand-Louis, l'autre déchira son pourpoint.

« Maladroits ! » dit M. de la Guerche, et il riposta par un coup de pistolet qui jeta sur le carreau le plus proche des assaillants.

Mais il avait encore deux ennemis à combattre et deux ennemis secourus par le cocher, ce qui faisait trois. Il s'établit solidement dans un angle du chemin, et, sûr au moins qu'on ne pouvait l'attaquer par derrière, il présenta au capitaine Jacobus et à ses acolytes son épée nue et son bras gauche roulé dans les plis du manteau.

On n'entendit bientôt plus que le froissement du fer ; quelquefois une sourde imprécation annonçait que la pointe d'une épée avait déchiré un lambeau de chair ; le combat recommençait alors plus âpre et plus ardent ; la rapière de M. de la Guerche traçait un cercle flamboyant autour de lui, mais quelle que fût son adresse à parer les triples coups qui lui étaient portés, il n'espérait pas sortir vainqueur de sa lutte. Déjà son bras se ressentait des efforts qu'il faisait pour

résister à des attaques multipliées ; des gouttes de sang tachetaient çà et là l'étoffe de son pourpoint.

« Ferme ! poussez ! cria le capitaine ; à moi, Pétrus ! »

Le capitaine ne pensait plus aux cinq cents écus d'or, la seule pensée de la vengeance l'occupait.

Pétrus, qui s'employait à réparer les traits coupés par Armand-Louis, quitta le carrosse ; mais au moment où il tirait sa rapière de la gaine, il vit paraître un homme à cheval sur le sentier qui longeait la haie.

« Le cavalier noir !... Sauve qui peut ! » cria-t-il.

Et grimpant le talus, il s'enfonça dans le bois à toute jambe.

Il y eut une minute d'hésitation parmi les assaillants ; Armand-Louis en profita ; une attaque aussi prompte que la foudre le débarrassa d'un laquais qui s'abattit sur l'herbe la gorge ouverte ; le cocher, inquiet, recula.

« À moi ! à moi ! » cria tout à coup la prisonnière qui venait de sauter à bas du carrosse et courait sur la route.

Une voix lui répondit dans l'ombre.

« Tonnerre ! le comte de Wasaborg ! » exclama sourdement le capitaine Jacobus.

Il hésita une minute ; mais cette victoire qu'il n'avait pas obtenue tout à l'heure, pouvait-il l'espérer maintenant qu'il était seul ?

Son cheval était près de là ; d'une main furieuse il le saisit à la crinière et s'élança sur son dos.

« Au revoir donc, » dit-il.

Et il partit à fond de train, suivi du cocher qui galopait lourdement sur un des chevaux du carrosse.

Armand-Louis se sentait trop las pour les poursuivre.

« Ah ! pauvre Renaud, où étais-tu ? » disait-il en essuyant son épée dans des touffes de bruyère.

1 · XV

En ce moment le cavalier noir que M. de la Guerche avait aperçu si souvent passant au galop sur la route, arrivait sur le lieu du combat.

« Où es-tu, Marguerite ? où es-tu ? » dit-il.

Une femme tout enveloppée de voiles blancs et à demi couchée sur la route lui tendit les bras.

Le comte de Wasaborg sauta de selle et la souleva.

« Tu n'as rien ? tu n'es pas blessée au moins ? parle, rassure-moi ! » s'écria-t-il.

Et il couvrait ses mains, ses bras, son front de baisers.

« Non ! non ! je suis sauvée, je t'aime ! » répondit Marguerite, qui fondit en larmes et cacha son visage rayonnant entre les bras du jeune homme.

Un autre cavalier, auquel Armand-Louis n'avait pas pris garde d'abord, parut à l'ouverture du chemin creux. Il en parcourut l'étendue d'un long regard : à la vue des cadavres tombés sous les coups de M. de la Guerche, il frissonna.

« Y sont-ils tous ? demanda-t-il d'une voix émue en s'approchant du vainqueur.

— Ma foi, non ! J'ai fait ce que j'ai pu, répondit Armand-Louis, mais le chef m'a échappé ; il galope là-bas.

— Là-bas ? Oh ! je l'atteindrai ! » s'écria le nouveau venu.

Et sans répondre à la voix du comte de Wasaborg, qui l'appelait, il piqua des deux.

« Le duc est fou ! » reprit l'homme au cheval noir.

S'approchant alors d'Armand-Louis avec une aisance et une dignité que celui-ci n'avait encore vues à personne, il lui tendit la main.

« La confiance seule, monsieur, dit-il, peut reconnaître de tels services. Vous êtes fatigué sans doute, blessé peut être ; suivez-nous dans une maison où jusqu'à présent nul autre que moi n'a pénétré.

Armand-Louis suivit son guide, qui se dirigeait vers la Maison blanche. On traversa le jardin plein d'arbres et de silence. Çà et là quelques arbustes brisés, des vases renversés, des fleurs arrachées de leurs tiges indiquaient le passage des ravisseurs. Celle que le comte de Wasaborg avait appelée Marguerite frissonnait à cette vue, qui lui rappelait à quels dangers elle venait d'échapper, grâce à l'intervention d'un étranger. Autant que la pâle clarté de la lune lui permettait de reconnaître les objets, il semblait à Armand-Louis que les arbustes meurtris et les fleurs qu'il foulait aux pieds n'appartenaient pas au climat de la Suède. La porte qui donnait sur le perron était encore ouverte ; Armand-Louis et son guide pénétrèrent dans une pièce ronde tendue en mousseline des Indes et en satin de Chine. Les meubles en étaient d'une rare élégance et aussi précieux par la matière que par le travail. Deux bougies de cire parfumée éclairaient cette chambre toute remplie de mille objets ravis aux pays les plus lointains : coffres d'ébène et d'argent, vases du Japon, miroirs de Venise, toutes les élégances mariées à tous les luxes. M. de la Guerche promena autour de lui un regard émerveillé. Un roi n'eût pas choisi une retraite plus charmante pour sa favorite ; mais, quand il reporta ce regard sur la reine de ce séjour enchanté, il ne lui parut pas que cette élégance et ce luxe fussent exagérés. Telle il n'eût pas rêvé la divinité de ce temple : pâle, dans sa robe aux longs plis flottants, elle était comme une apparition blonde au milieu d'un nuage blanc.

« Vous comprenez, maintenant, que je l'aime plus que la vie, dit le comte de Wasaborg, qui surprit Armand-Louis dans son extase. Et sans vous je l'aurais perdue, peut-être ! Votre main, monsieur. »

Celle qu'Armand-Louis avait tirée des griffes du capitaine Jacobus leva les yeux sur lui : deux yeux bleus et doux pareils à des pervenches lumineuses.

« Votre nom, monsieur, dit-elle pour qu'il soit béni dans le cœur de Marguerite Cabeliau.

— Cabeliau ? Marguerite Cabeliau ? s'écria Armand-Louis, la surprise peinte sur le visage.

— Ce nom, n'est-ce pas la première fois que vous l'entendez ? » demanda Marguerite.

M. de la Guerche éprouvait un certain embarras à répondre. Pourquoi ce mystère, si Marguerite était la femme du comte de Wasaborg ? Quelque chose lui disait qu'il était en présence d'une de ces positions que mille événements

peuvent expliquer, mais qu'à coup sûr la morale austère du vieux capitaine calviniste condamnait.

Quelle pureté, quelle innocence cependant, sur le visage de Marguerite !

« Ce n'est pas en effet la première fois que ce nom de Cabeliau frappe mon oreille, dit enfin Armand-Louis. J'ai fait le voyage d'Anvers en Norvége sur un navire dont le capitaine s'appelait Abraham.

— C'était mon père.

— Il m'a parlé de sa fille et m'a sauvé la vie. »

Le front de Marguerite se couvrit de rougeur.

« Ah ! reprit-elle en baissant la tête, les nobles actions et lui suivent le même sentier ! »

Sa poitrine s'était gonflée ; on voyait, au tremblement de ses lèvres, quelle émotion l'agitait. Une pâleur mortelle, succédant au coloris le plus vif, s'étendait sur son visage.

« Marguerite ! s'écria le comte de Wasaborg.

— Dieu n'a pas étendu sa main sur la fille d'Abraham Cabeliau, dit alors Marguerite d'une voix triste ; mais l'homme que mon père a sauvé sera chez elle comme chez lui. Vous êtes sans doute le comte Armand-Louis de la Guerche ? »

Armand-Louis s'inclina.

« M. de la Guerche ? dit à son tour le comte de Wasaborg avec un vif sentiment de surprise.

— Vous me connaissez ?

— Non pas moi, reprit M. de Wasaborg en hésitant un peu ; mais un capitaine des gardes du roi, qui a eu occasion de vous voir plusieurs fois, m'a parlé de vous. Vous êtes chargé d'une mission, je crois ?

— Oui, comme le cheval qui porte le ministre est chargé du gouvernement : on m'a dit de porter des papiers, je les ai portés ; on m'a prié d'attendre, j'ai attendu.

— Et à présent ?

— J'attends encore.

— Et vous ne savez rien de ce que renferme le pli que vous avez fait remettre au château royal de Gothembourg ?

— Rien. »

Cette réponse sembla jeter le comte de Wasaborg dans un courant de réflexions nouvelles. Son visage changea d'expression ; une sorte de méditation grave y laissa son empreinte. Marguerite, la tête dans sa main et le coude sur un oreiller, était perdue dans ses rêveries dont l'ombre passait sur son front pâli. Un grand silence se fit.

Abandonné à lui-même, M. de la Guerche promena ses yeux autour de lui ; malgré leurs qualités olympiques, les héros sont quelquefois des hommes. À présent qu'il n'avait plus à combattre le capitaine Jacobus, l'estomac d'Armand-Louis lui rappelait, par de vigoureux tiraillements, qu'il appartenait à la terre. Bientôt ses yeux furent ramenés vers un guéridon que, dès son entrée, il avait considéré avec une sorte de tendresse, la tendresse du renard pour les raisins de la fable. Ce guéridon était chargé de pâtisseries, de corbeilles de fruits et de flacons au ventre pansu. À bout de patience, M. de la Guerche consulta son voisin du regard en passant deux doigts sur ses moustaches.

« Je vois là, dit-il, des flacons pleins d'un vin d'Espagne doré et des corbeilles qui plient sous le poids des fruits ; si à ce menu gracieux on ajoutait quelque bonne langue fumée et deux ou trois tranches d'un jambon appétissant qu'on entremêlerait de conserves, on pourrait s'asseoir dix minutes autour de cette table hospitalière. L'auberge du Saumon couronné, où j'ai pris gîte, est un endroit où l'on ne jeûne guère ; mais l'air est vif dans ce pays, et je viens de me livrer à un exercice qui a singulièrement aiguisé mon appétit.

— Eh ! que ne parliez-vous plus tôt ? » dit gaiement le gentilhomme suédois.

Marguerite frappa des mains. Une négresse svelte et silencieuse parut à la porte.

« Aurore, dit Marguerite, apporte-nous à souper. »

L'air d'étonnement d'Armand-Louis ne pouvait pas échapper au comte de Wasaborg.

« Vous êtes maître de notre secret, dit-il alors. Ce que vous avez vu dans la Maison blanche, oubliez-le ; souvenez-vous seulement qu'il y a dans cette maison deux êtres dont la reconnaissance vous est acquise. »

Aurore reparut portant sur des plats de porcelaine de la Chine des friandises et des viandes froides. Elle en couvrit le guéridon, dressa le couvert et disparut.

« Ma foi ! dit Armand-Louis en s'asseyant, je vais savoir si je rêve ou si je dors ! »

Il attaqua vigoureusement un jambon rose, l'arrosa d'un vin de Xerès velouté, et, se tournant vers son hôte :

« Parbleu ! dit-il, entre nous la reconnaissance n'a que faire ! Cet homme de bien qu'on appelle Abraham Cabeliau m'a sauvé la vie, j'ai été assez heureux pour sauver celle de sa fille : mais bien que la dette contractée envers lui ne me paraisse pas acquittée, pour des raisons qui me sont particulières, je vais cependant vous prier de me rendre un service signalé.

— Parlez, dit Marguerite, et tout ce que le comte de Wasaborg pourra faire pour vous, il le fera.

— Madame, poursuivit Armand-Louis, j'ai quelque part, à trente ou quarante lieues d'ici, une Marguerite qui s'appelle Adrienne. Les jours loin d'elle ont la pesanteur d'une année. Si M. le comte de Wasaborg, qui connaît le capitaine des gardes de Sa Majesté, pouvait l'engager à rappeler au roi Gustave-Adolphe qu'un pauvre gentilhomme français attend une réponse depuis six semaines dans une auberge où pour compagne il a la solitude, je ne l'oublierai pas dans mes prières.

— Ce que vous souhaitez sera fait, répondit le comte de Wasaborg.... je puis, comme le capitaine des gardes, approcher le roi. Demain, vous aurez sa réponse. »

Armand-Louis porta un verre plein à ses lèvres, mais, au moment où il buvait à la santé du gentilhomme suédois, un quatrième personnage entra en scène.

Dans ce nouveau venu Armand-Louis reconnut le cavalier qui s'était jeté à la poursuite du capitaine Jacobus. Le comte de Wasaborg se leva.

« Mon cher Albert, un gentilhomme français à qui je dois tout, dit-il vivement.

Eh bien ! monsieur, demanda M. de la Guerche, auquel l'étranger adressait un léger salut, avez-vous atteint le fugitif ?

— Non, pardieu !... j'ai couru jusqu'à un carrefour où plusieurs routes se croisaient.... personne n'était là pour me renseigner sur celle qu'il avait choisie....

— Et vous avez perdu les traces du capitaine Jacobus ! »

L'expression d'un vif mécontentement se peignit sur le visage de celui que le comte de Wasaborg venait de saluer du nom d'Albert, mais sans relever le mot de M. de la Guerche :

« Je les ai perdues ! » dit-il froidement.

Un instant les deux interlocuteurs arrêtèrent leurs regards l'un sur l'autre ; autant l'air du visage et le sourire du comte de Wasaborg plaisaient à M. de la Guerche par le mélange de franchise et de courage qu'on y voyait, autant les traits du nouveau venu lui inspirèrent d'éloignement. Il avait pourtant tout à fait l'air d'un gentilhomme de bonne maison. Était-ce le regard ? était-ce le sourire ? était-ce le pli de la bouche ? Ce n'était ni ceci, ni cela ; ce n'était rien, et c'était tout.

Le comte de Wasaborg, qui regardait alors par la fenêtre silencieusement comme un homme qui demande à la nuit l'explication d'un mystère, se retourna vivement :

« Le capitaine Jacobus ? quel est cet homme, et comment le connaissez-vous ? » dit-il, en s'adressant à M. de la Guerche.

Armand-Louis raconta dans quelles circonstances il l'avait rencontré.

« Ah ! un enlèvement encore ! reprit le comte suédois. C'est donc la profession de ce capitaine ?... mais, on peut croire qu'il n'agit pas pour lui.... Pour le compte de qui cette fois a-t-il pénétré comme un bandit dans cet asile ? qui peut-on soupçonner ? Le savez-vous, monsieur le duc ?

— Non, » dit Albert.

Les yeux de Marguerite et du duc Albert se rencontrèrent. Un nuage assombrit la physionomie du gentilhomme, et, vaincu dans cette lutte muette, il baissa le regard.

« Et vous, Marguerite, vous ne devinez rien, vous ne savez rien ? » ajouta le comte de Wasaborg.

Le regard de Marguerite poursuivit le duc :

« Rien.... dit-elle ensuite, cependant je chercherai. »

Le duc Albert respira profondément et s'assit. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

Le visage de Marguerite n'avait plus la même expression de joie calme et de confiance heureuse que M. de la Guerche lui avait vue quelque temps. Elle était devenue sérieuse ; sa main, qui tout à l'heure pressait la main du comte de Wasaborg, l'avait abandonnée. Elle s'était levée, et, s'approchant de M. de la Guerche :

« Dieu vous garde, monsieur, dit-elle d'une voix douce yeux humides : je ne sais s'il est dans ma destinée de vous revoir jamais.... embrassez-moi donc comme un frère embrasse sa sœur... je veux emporter quelque chose de vous. »

Elle inclina ses lèvres sur le front d'Armand-Louis. Saisi tout à coup d'un sentiment indéfinissable de respect et d'attendrissement, il lui rendit son chaste baiser, et Marguerite disparut derrière les longs plis flottants d'une portière.

Albert était devenu plus pâle qu'un mort.

Une heure après cette scène, Armand-Louis, de retour dans sa chambre de l'auberge du Saumon couronné, se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve. Il se jeta sur son lit en y pensant, et s'endormit les poings fermés.

Vers midi, un garçon de l'auberge entra chez lui, son bonnet à la main, courbant l'échine et saluant à chaque pas.

« Un courrier à la livrée du roi est à la porte ; voici ce qu'il m'a remis pour Votre Seigneurie, » dit-il.

Le valet s'inclina de nouveau jusqu'à terre et présenta à M. de la Guerche un coffret lié par un cordon auquel pendait une petite clef.

Armand-Louis, s'étant frotté les yeux, ouvrit le coffret.

Il y trouva d'abord une bague en or montée en rubis, à laquelle était attaché un papier portant ces mots sans signature :

« Merci encore. Si jamais vous avez besoin d'un ami, présentez-vous hardiment au palais du roi et montrez cette bague au capitaine des gardes : quelqu'un qui n'oublie rien vous recevra. »

« Parbleu ! murmura M. de la Guerche, le comte de Wasaborg est quelque grand seigneur de la cour.... qui sait ! le capitaine des gardes lui-même. »

Et il passa la bague à son doigt.

« Cela me servira toujours à être cornette dans un régiment suédois, » pensa-t-il.

Sous la bague et le papier il y avait un pli à l'adresse de M. de Pardaillan et scellé aux armes royales.

« Allons ! pensa M. de la Guerche, le comte de Wasaborg est un homme de parole. »

Le garçon d'auberge, son bonnet à la main, le regardait toujours.

« Sa seigneurie n'a rien à faire dire au courrier ? dit-il.

— Dis-lui que je pars, offre-lui une bouteille de vin du Rhin, s'il en reste dans la cave du Saumon couronné, et videz-en deux à ma santé. »

Le soleil était encore haut sur l'horizon, que déjà Armand-Louis galopait sur la route de Saint-Wast, la joie dans le cœur. En passant, il envoya un sourire et un regard à la Maison blanche, qu'on entrevoyait vaguement à travers les arbres du jardin.

« Adieu, Marguerite, et vive Adrienne ! » dit-il ; et, lâchant la bride de son cheval qui hennit, il disparut dans un flot de poussière.

Quelques minutes après, il n'apercevait plus les clochers de Gothembourg.

1 · XVI

Cependant Carquefou vivait plantureusement dans le château de Saint-Wast, qu'il appelait une noble et magnifique demeure. Il en admirait l'architecture imposante et jurait ses grands dieux que, parmi les châteaux de sa connaissance, aucun n'avait de cuisines si larges et si béantes, ni si bien fournies.

« Monsieur, disait-il à Renaud, c'est pitié de voir une maison si pleine de choses excellentes aux mains de tels mécréants ! »

Quelquefois, le matin, à jeun, il soupirait ; le soir, après un souper délectable, il versait dans son verre des larmes d'attendrissement.

Monsieur, reprenait-il alors, il est clair que de pareilles bénédictions de la Providence ne peuvent pas durer éternellement ; que sommes-nous pour les mériter ? de pauvres pécheurs enracinés dans le vice !

— Parle pour toi ! répondait Renaud.

— Tel maître tel valet, a dit le sage ; la logique ne permet donc pas que je me sépare de vous. Un matin, nous nous réveillerons dans quelque abominable taudis tout semé d'embûches, l'estomac creux, la poche vide. Il faut prier, monsieur, et se réconforter en attendant les jours d'épreuves. »

Renaud suivait les conseils de l'honnête Carquefou. La présence de Diane, celle aussi de la baronne d'Igomer, l'aidaient à ne pas trop souffrir de l'absence d'Armand-Louis. Il soupirait quand il voyait l'une, il souriait quand il regardait l'autre, et les pénitences ne chômaient pas.

Un matin, Armand-Louis entra comme un coup de tonnerre dans la cour du château. Quel pressentiment avait conduit Adrienne à sa fenêtre ? M. de la Guerche vit une main petite et blanche derrière le rideau, puis un profil fin et joyeux.... Tous les jours qu'il avait passés loin de M de Souvigny furent oubliés.

Il monta quatre à quatre le grand escalier du château, faisant sonner ses éperons sur les marches, et poussa la porte du cabinet de M. de Pardaillan.

« Eh ! eh ! monsieur le marquis, dit-il en riant, deux commissions comme celle-là, et j'aurai cent ans ! »

Àla vue du sceau royal, M. de Pardaillan tressaillit :

« Est-ce le roi Gustave-Adolphe en personne qui vous a remis ce pli ? dit-il.

— Non, monsieur le marquis.

— Son capitaine des gardes, alors ?

— Pas davantage.

— Et connaissez-vous le contenu de ces dépêches ?

— Je n'en connais ni un mot ni une syllabe.

M. de Pardaillan frappa sur un timbre. Un laquais parut :

« Priez M. le baron Jean de Werth de monter chez moi, reprit-il.

— Est-ce tout ? demanda Armand-Louis.

— Tout.

— C'est plaisir de courir pour vous, monsieur le marquis ! vous ne vous ruinez pas en compliments. »

M. de Pardaillan saisit la main du gentilhomme :

« Ne m'en veuillez pas ! reprit-il ; dans ce pli, il y a la ruine ou le salut de la moitié du monde.... Dieu veuille avoir inspiré le roi ! »

On entendit le pas de Jean de Werth. M. de Pardaillan montra à M. de la Guerche une porte pratiquée dans l'angle de son cabinet :

« Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? reprit-il.

— Les affaires du roi ne sont pas les miennes, » s'empressa de répondre le voyageur.

Et Armand-Louis, que le salut du monde occupait moins que le souvenir d'Adrienne, sortit là-dessus, laissant M. de Pardaillan seul avec le baron.

« Vous le voyez, dit alors le vieillard à Jean de Werth en lui montrant la dépêche que M. de la Guerche venait de remettre entre ses mains, le sceau est intact : je n'ai voulu ouvrir ce pli qu'en votre présence. Déchirez vous-même l'enveloppe. »

Jean de Werth prit la dépêche et en rompit le sceau. M. de Pardaillan déploya la feuille de papier. Son cœur battait. Tout à coup l'expression d'une joie inexprimable se peignit dans tous ses traits :

Voyez, lisez ! » dit-il avec un élan qu'il ne sut pas maîtriser.

La dépêche ne contenait que ces deux mots :

« Non, jamais. »

Et plus bas, de la même écriture :

« Moi, le roi. »

Et plus bas encore le nom de Gustave-Adolphe.

Un sceau de cire vierge aux armes de la maison royale accompagnait la signature du roi.

Jean de Werth froissa le papier entre ses mains :

« C'est donc la guerre ! » s'écria-t-il.

Puis, frappant du pied :

« Ah ! reprit-il, avec lui, nous étions les maîtres de l'Europe ! »

M. de Pardaillan ne voulut pas répondre, mais il pensait que la Suède, avec ses seules armes, pourrait bien devenir la maîtresse de l'Allemagne.

Tandis que cette scène se passait dans le cabinet de M. de Pardaillan, M. de la Guerche cherchait Adrienne ; Adrienne le cherchait aussi.

Quand M de Souvigny l'aperçut, elle lui prit les mains et l'entraîna dans un endroit écarté du jardin. Armand-Louis ne pouvait pas parler. Adrienne avait les yeux humides et brillants. Quand ils furent bien seuls, au fond d'un bosquet, elle s'arrêta, et, soupirant :

« Enfin ! » dit-elle.

Des larmes jaillirent de ses yeux et baignèrent son visage, qui rayonnait d'une expression de joie anxieuse et troublée.

« Qu'avez-vous ? s'écria M. de la Guerche tout ému à la vue de ces pleurs.

Je ne sais, mais je suis tremblante jusqu'au fond de l'âme, inquiète, agitée.... Ah ! j'avais bien besoin de vous voir !..... Quelque chose se passe ici qui m'effraye.... quoi ? je l'ignore, mais tout me fait peur.... il y a un malheur autour de nous.

— Un malheur ? répéta Armand-Louis.

— Vous savez si je suis prompte à m'alarmer ; je croyais qu'un danger encouru par vous pouvait seul remplir mon âme de ce trouble qui la tourmente ; eh bien ! vous voilà, je sais qu'aucun péril ne vous menace, et la terreur me gagne. »

Armand-Louis passa son bras autour de la taille de M de Souvigny qui chancelait.

« Est-ce le baron Jean de Werth ? dit-il tout à coup.

— Ah ! taisez-vous !.... Il y a quelques jours, nous causions, M. de Pardaillan était là ; j'achevais de broder un nœud de rubans ; le baron Jean de Werth parlait de guerre et de combats ; ma pensée était près de vous. Il me disait quels périls entourent un soldat, il me disait que bientôt il allait partir, que peut-être il ne reviendrait plus, mais qu'il se sentirait plus hardi contre la mort et mieux protégé si une main amie lui donnait un nœud de rubans pareil à celui que je brodais.

— Et vous lui avez donné celui auquel votre main a touché, Adrienne ?

— Il l'a pris, du moins, et je le lui ai laissé. Ah ! je vous jure qu'alors je pensais à vous, je voyais votre tête menacée par le fer qui étincelle, par le plomb qui vole.... et ma main défaillante n'a pas su protéger ce morceau de soie.... Me pardonnez-vous, Armand ?

— Adrienne, m'aimez-vous toujours ?

— Si je vous aime !.... Dieu du ciel, il le demande ! Vous voyez, je vous dis bien tout.... Allez, j'ai assez pleuré ! Mais depuis l'heure où ce nœud de rubans a passé de mes mains dans les siennes, le baron me regarde avec une expression que je ne lui avais pas vue encore. Vous souvient-il de M. de Pappenheim ? C'est le même sourire, le même regard. »

Armand-Louis allait répondre ; la voix de Renaud l'appela.

« Un pli qui arrive de France, à ton adresse, mon pauvre parpaillot, disait-il, si la dépêche te dérange, déchire-la en mille morceaux. J'ai remarqué que les lettres sont une vilaine affaire ; écrites par des amis, ce sont des coups d'escopette dirigés contre notre argent, et nos tristes bourses n'ont pas besoin de ces saignées pour être à sec ; signées par les grands parents, elles sont pleines d'homélies et d'objurgations non moins compendieuses que désagréables. »

Mais déjà Armand-Louis avait ouvert la dépêche qui arrivait de France.

« Lisez, dit-il à M de Souvigny, et lisez haut. »

Adrienne jeta les yeux sur le papier ; dès les premiers mots elle pâlit.

« À monsieur le comte de la Guerche, mon fils bien-aimé.

« Sachez que le dernier boulevard de la religion réformée en France, la Rochelle, est cerné par de nombreuses troupes amenées de tous les coins du royaume par M. le cardinal de Richelieu. Si Dieu ne prend pas en pitié ses serviteurs, nous succomberons sous le nombre, mais nous mourrons en braves gens, l'épée au poing, en confessant notre foi. Si M de Souvigny, ma fille d'adoption, est seule et abandonnée de son oncle, vous vous devez à elle tout entier. Adieu, alors. Si elle a reçu chez M. de Pardaillan l'hospitalité qui lui est due, consultez votre cœur, il vous dira où est la vraie place de l'honneur. Au revoir, alors. Que Dieu vous garde, mon fils, et répande sur vous ses bénédictions.

« Le marquis

« Hercule-Armand de Charnailles. »

Adrienne leva son front pâle. La mort était dans ses yeux, mais d'un accent résolu et prenant la main de celui qu'elle aimait :

« Armand-Louis, dit-elle, vous devez partir !

— Je partirai, répondit M. de la Guerche.

— Et, mordieu ! je vous suivrai ! s'écria Renaud.

— Toi ! reprit Armand-Louis ; je croyais qu'une chaîne te retenait ici ?… »

Une ombre de tristesse se répandit sur le visage de M. de Chaufontaine.

« À toi, l'ami de mon enfance, le compagnon de ma jeunesse, je te dirai tout. Oui, j'aime, et du plus profond de mon cœur, j'aime comme je n'aurais jamais

cru le fils de mon père capable d'aimer. Ah ! ce sera peut-être pour toute la vie !... mais je m'appelle le marquis de Chaufontaine, et si j'ai laissé une à une les pierres de mon château à toutes les broussailles du chemin, on ne m'accusera jamais de chercher une héritière pour rendre à mon blason son éclat perdu ! Je porte une hermine dans mon écu.... ma renommée restera sans tache comme elle. À présent je suis jeune, j'ai mon épée ! vienne la fortune, et pas une autre femme que Diane de Pardaillan ne s'appellera la marquise de Chaufontaine.

— Ah ! déjà vous la méritez ! » s'écria M de Souvigny.

Ils reprirent silencieusement le chemin du château. Armand-Louis monta chez M. de Pardaillan ; Adrienne, rentrée dans sa chambre, tomba tout en pleurs à genoux ; Renaud se mit à la recherche de Carquefou. Il pensait moins alors à la baronne d'Igomer qu'à sainte Estocade, sa protectrice.

M. de Pardaillan approuva le projet d'Armand-Louis avec un empressement singulier. Il mit sa bourse, ses chevaux, sa maison à la disposition de son hôte et le complimenta vivement sur sa noble résolution.

« Voilà qui est bizarre, pensa Armand-Louis, je comprends qu'il m'approuve, mais pourquoi cette joie ? »

Cette réflexion ne l'empêcha pas de choisir un excellent cheval dans les écuries du marquis. Il y trouva Carquefou qui gémissait.

« Je l'avais toujours dit, monsieur, cela ne pouvait pas durer ! s'écria le pauvre garçon ; c'était ici le vrai pays de Cocagne, nous allons rentrer dans le royaume des coups, des horions et du jeûne ! »

Le dîner, qui finit la journée, fut triste. Diane avait les yeux rouges d'une personne qui a pleuré. La baronne d'Igomer était songeuse avec une nuance de mécontentement ; les ailes de ses petites narines mobiles passaient du rose au blanc. Adrienne était comme la statue de la tristesse et de la résignation. Renaud ne parlait pas. C'était la plus grande preuve de chagrin qu'il pût donner. Seul, le baron Jean de Werth, se montrait plein d'entrain et de feu.

Quand on fut passé dans la pièce voisine, M. de Pardaillan s'approcha de M. de la Guerche.

« Lorsque vous serez auprès de M. de Charmailles, dit-il, assurez-le que M de Souvigny, fussé-je mort, ne sera pas seule dans la vie. Voici M. le baron

Jean de Werth, son fiancé. »

La foudre tombant aux pieds d'Armand-Louis et d'Adrienne les aurait moins terrifiés.

« Son fiancé ! s'écria M. de la Guerche.

— Si bon vous semble, monsieur le comte, » répliqua Jean de Werth avec hauteur.

Adrienne se leva.

« J'ai idée cependant, dit-elle les yeux tout étincelants de fierté, que je suis pour quelque chose là-dedans ?

« Assurément, madame.

— Alors, avant même de vous adresser à M. de Pardaillan, à qui mon père m'a léguée, je le sais, peut-être auriez-vous dû vous informer si j'avais votre recherche pour agréable. C'est m'offenser singulièrement de disposer ainsi que vous le faites d'une main que je ne vous ai pas donnée. Si c'est par de tels moyens que vous croyez arriver à mon cœur, je vous dirai que vous vous trompez étrangement. Au surplus, et puisque vous m'y contraignez, un mot coupera court à tout ceci. Sachez, monsieur, que j'aime M. le comte de la Guerche.

— Ah ! malheureuse, ma parole est engagée ! s'écria M. de Pardaillan.

— Et je la tiens pour bonne ! reprit Jean de Werth, donc je la garde. »

Armand-Louis allait répliquer, Adrienne passa devant lui et s'adressant au baron :

« Ah ! vous le prenez ainsi ! poursuivit-elle, sachez donc que rien au monde ne me fera renoncer à celui que j'ai librement choisi, que si je ne suis pas fille à me marier sans le consentement de celui qui représente mon père ici-bas, du moins il n'est pas de rigueur et pas de contrainte qui me fassent céder !

— Il y a le temps, madame.... et ce maître invincible brise toutes les résistances. »

Mde Souvigny eut un mouvement d'indignation.

« Et vous êtes gentilhomme ! s'écria-t-elle.

— Madame, je suis Jean de Werth et je vous aime. Donc je vous aurai. »

Le baron s'inclina profondément et sortit.

Armand-Louis, la main sur le pommeau de son épée, tremblait de colère. Il allait s'élancer ; M. de Pardaillan le retint.

« Pas chez moi ; c'est mon hôte ! dit-il.

— Voilà encore un homme de l'espèce des loups et des sangliers, avec qui je voudrais bien me voir face à face ! » murmura Renaud.

M. de Pardaillan frappa du pied.

« Ah ! dit-il, pourquoi m'a-t-il sauvé la vie ! »

Le marquis leur raconta alors que pendant la guerre engagée par le roi Christian de Danemark contre l'Allemagne, renversé de cheval à la bataille de Lutter, il allait périr sous les coups d'un cavalier croate, lorsque Jean de Werth, qui s'initiait au métier des armes, le tira d'affaires en s'exposant lui-même. Le baron ne voulut rien accepter pour sa rançon, et dans l'élan de sa reconnaissance, M. de Pardaillan jura alors qu'il lui accorderait la première chose que son sauveur lui demanderait.

« Je me nommai et mis ma main dans la sienne, ajouta M. de Pardaillan.

— Soit ! me répondit Jean de Werth, et le jour même j'étais libre. »

Depuis ce jour, les hasards de la guerre les avaient séparés ; Jean de Werth, le catholique, avait pris parti pour l'Empereur ; M. de Pardaillan, protestant et Français d'origine, était resté fidèle au drapeau du roi de Suède ; une affaire avait plus tard amené Jean de Werth en Suède ; fort du passé, c'était à M. de Pardaillan qu'il avait demandé l'hospitalité et son appui dans la conduite d'une affaire délicate. C'est alors que le baron avait vu M de Souvigny.

« Huit jours après, il me rappelait la promesse faite il y a longtemps sur un champ de bataille arrosé de mon sang ; que pouvais-je répondre ? » s'écria le marquis.

Il fit quelques pas dans la pièce, en proie à la plus violente agitation.

« Ah ! que n'avez-vous parlé plus tôt ! reprit-il. Que n'avez-vous parlé dès le moment de votre arrivée !

— Eh ! le pouvais-je ? s'écria M. de la Guerche. Rappelez-vous de quel air vous m'avez reçu. M de Souvigny est riche, je suis pauvre, et, avant de me connaître, déjà vous me teniez en suspicion. Pour un empire alors ma bouche ne se serait pas ouverte.

— Ah ! ne m'accusez pas ! Je ne vous connaissais point alors, et je savais seulement par une lettre de M. le comte de Pappenheim que M de Souvigny était depuis longues années, et sans motif apparent, retenue au château de la Grande-Fortelle, chez M. de Charnailles.

— Vous voyez donc bien que je devais me taire ! Mais déjà ma résolution était prise, et si un jour mon épée me faisait conquérir une large place au soleil, alors je serais venu vous dire : « J'aime ; Adrienne je suis digne d'elle, voulez-vous me la donner pour femme ? »

Renaud serra vigoureusement la main d'Armand-Louis.

« Espère, ami, dit-il ; Jean de Werth ne s'appelle pas Achille et il n'est pas invulnérable.

— Espère aussi, puisqu'il t'aime, » murmura Diane à l'oreille de M de Souvigny qu'elle serrait dans ses bras.

Pourquoi ce mot, prononcé d'une voix si douce et si timide que seule l'oreille d'une femme en pouvait saisir les syllabes, fit-il froncer le sourcil à la baronne d'Igomer ? Pourquoi, tandis qu'elle regardait Renaud à la dérobée, vit-on se dessiner, comme mille légers serpents, des fibrilles rouges sur le frais incarnat de ses joues ? N'était-ce pas que Renaud avait les yeux tournés du côté de Diane en ce moment ?

1 · XVII

Si nous voulons avoir la clef de ces petits mystères, il nous faudra entrer, peu d'instants après, dans une chambre toute parée de fleurs, et qu'illumine doucement la clarté d'une lampe cachée sous un arbuste odoriférant. La fenêtre est ouverte ; un vent léger se joue dans les plis soyeux des rideaux, qu'il gonfle comme une voile. Aucun bruit dehors, si ce n'est le murmure des feuilles. M la baronne Thécla d'Igomer, en déshabillé de nuit, est couchée dans un grand fau-

teuil ; l'un de ses bras nus pend négligemment le long de son corps alangui, oubliant d'agiter l'éventail qu'elle a pris d'une main négligente ; l'autre soutient sa tête. Elle songe ; mais le pli de sa lèvre est accusé, la pointe interne de ses sourcils se touche, l'œil est sombre, il a les reflets métalliques de la mer frappée par un éclair.

Par moments, sa poitrine s'enfle et des rougeurs subites passent sur son visage. Immobile et muette, elle est pleine de menaces et d'orages. La baronne est petite et mignonne ; le tissu léger de sa robe laisse voir la rondeur nacrée de ses épaules, la blancheur laiteuse de ses bras, la souplesse harmonieuse de sa taille. Quelle courbe élégante dans tout son corps ! quelle grâce dans l'attitude ! Mais le sourire n'éclaire pas la bouche et le visage, empreints alors d'un caractère singulier d'audace et de sombre résolution.

Un bruit furtif a glissé sous le balcon, un pas crie dans le sentier ; la baronne n'a pas remué, mais un frisson a parcouru ses joues, qui deviennent blanches tout à coup. Les rideaux s'agitent sous une main impétueuse qui les écarte ; Renaud a posé le pied dans la chambre. Le regard de M d'Igomer se lève.

« Eh ! quelle rêverie ! s'écrie Renaud : on vous prendrait, ma charmante, pour la belle Alcmène attendant Jupiter. »

Le doigt de M d'Igomer montra à Renaud un tabouret près du fauteuil qu'elle occupait, et d'une voix âpre :

Monsieur de Chaufontaine, vous ne n'aimez pas ? dit elle.

— Quelle folie ! s'écria Renaud.

— Vous ne m'aimez pas ! vous dis-je. Ah ! je l'ai bien vu aujourd'hui !

— Aujourd'hui, dites-vous ? qu'ai-je donc fait aujourd'hui ? Ingrate, j'ai passé deux heures à rimer un sonnet que je vous destinais ; mais Phœbus m'a tenu rigueur ; je n'ai pas accroché plus de quatre vers : les voici.

— Laissez, reprit la baronne avec une sorte d'impétuosité farouche, vous riez et vous partez ! »

Renaud tressaillit.

« Eh ! n'hésitez pas !... j'ai tout compris.

— Eh bien ! oui, je pars ! » répondit Renaud, qui prit sa résolution tout d'un coup.

Un frisson parcourut le corps de la baronne.

« Ainsi, c'est donc vrai, vous me quittez ?

— Pourquoi mentirais-je ? »

Renaud posa un genou sur le tabouret et chercha à prendre la main de M d'Igomer.

« D'ailleurs, reprit-il d'une voix caressante, et en portant à ses lèvres la petite main glacée qu'il tenait entre les siennes, ce n'est pas moi qui vous quitte, c'est mon corps ; mon âme reste ici.

— Ici ? cela est bien impossible ! répondit la baronne, qui jeta sur Renaud un regard rempli d'un tel feu, qu'il n'en put soutenir l'éclat ; mais laissons toute vaine parole. Vous dites que vous m'aimez ! Pourquoi, si vous m'aimez, partez-vous ? Pourquoi me faire cet affront et cette douleur ? Qui vous y force ? Répondez franchement, sans détours, comme un homme répond à un homme. Pourquoi ? »

Renaud se redressa.

« La guerre a éclaté en France entre ceux de ma religion et les calvinistes, dit-il, je suis gentilhomme et catholique, je vais rejoindre l'armée du roi.

— Et moi ?

— Vous ?

— Tenez, Renaud, je vais vous dire les choses comme je le pense. Cette heure peut décider de ma vie tout entière. Vous savez si je vous aime ! Hélas ! mes yeux, ma rougeur, mon trouble, vous l'avaient dit avant que ma bouche eût parlé. Mais vous ne savez pas quelle flamme cet amour a allumée dans mon cœur ! Il me faut le vôtre sans partage, sinon…. Ah ! je ne réponds plus du feu qui brûle mon sang ! il peut me précipiter aux plus terribles entreprises. Il faut que j'aime ou que je haïsse ! Voulez-vous me donner cette preuve que véritablement vous m'aimez ? Eh bien ! restez ! Je suis la baronne d'Igomer, une des premières femmes de la Suède par le rang et la fortune. Avant vous, je n'ai rien aimé. Je suis veuve, restez et prenez ma main.

— Votre mari, moi ?

— Et pourquoi non ? Je suis d'un rang à porter la couronne de marquise !

— Je le sais, et mes aïeux me remercieraient d'ajouter votre blason à ceux qui chargent notre écu ; mais l'honneur me fait une loi de partir, et voudrais-je vous exposer à prendre le deuil en même temps que la robe de mariée ?… Si je restais, enchaîné par vous, que diraient mes frères d'armes !

— Eh bien ! partez ! mais alors que je vous suive, et que dans ce camp où vous brûlez de combattre, ce soit avec moi, avec la marquise de Chaufontaine, votre femme, que vous entriez ! »

Renaud tressaillit. Il avait prévu des larmes, une explosion de colère, mais cette proposition nette et franche, il n'y avait pas pensé.

« Vous hésitez ? poursuivit la baronne.

— C'est impossible ! dit enfin M. de Chaufontaine, qui pensait à Diane.

— Ah ! vous voyez bien que vous ne m'aimez pas ! Celle que vous aimez, c'est Diane de Pardaillan, mais prenez garde ! »

Renaud, qui jusqu'alors s'était efforcé de garder une attitude calme et même souriante, devint tout d'un coup sérieux.

« Voici peut-être trois paroles de trop, ma chère Thécla, dit-il.

— Et pourquoi ne parlerais-je pas ? Dites, n'en ai-je pas le droit ? Il s'agit de vous, il s'agit de moi, et je me tairais ? Oh non ! j'irai jusqu'au bout. Me direz-vous à moi que vous n'aimez pas Diane ?… Ah ! j'ai voulu douter, j'ai voulu fermer les yeux à l'effrayante vérité ! mais c'est vous qui avez pris soin de me les ouvrir. De quels regards ne la suivez-vous pas quand elle passe ! quel rayonnement dans tous vos traits quand elle vous parle ! Ah ! je ne le vois jamais cet éclair de bonheur quand vous êtes près de moi !… Tenez, ce soir encore, pendant ce triste repas qui nous réunissait à la même table et pour la dernière fois peut-être, alors que je ne voyais que vous, quels yeux, quel sourire cherchiez-vous ? Et vous croyez que cette humiliation je la subirai, que cet oubli je vous le pardonnerai, et que sans combats je laisserai maîtresse de votre vie et de votre cœur cette rivale que je déteste ? Oh ! ne me croyez pas insensée ou lâche à ce point ! Non ! vous ne me connaissez pas tout entière, Renaud ! »

M. de Chaufontaine se leva, et d'une voix froide et polie :

« Est-ce une menace, madame la baronne ? » dit-il.

Mais Thécla subitement lui jeta les bras autour du cou par un de ces mouvements vifs et passionnés dont les femmes ont le secret.

« Par pitié, ne pars pas ! reste ! ce que tu voudras je le ferai.... Veux-tu que nous quittions la Suède ? je te suivrai ; j'irai en Espagne, en Italie, partout où tu me diras d'aller avec toi, près de toi.... Ah ! tout mon être t'appartient autant que je la hais, cette Diane ! »

Renaud dénoua les bras de M d'Igomer, et d'une voix dont il sut mal dissimuler la tristesse :

« Et pourquoi donc la haïssez-vous tant, puisque je pars et que peut-être je ne la reverrai plus ? » dit-il.

L'angoisse de la mort passa dans les veines de Thécla.

« Et c'est à elle que vous pensez.... Partez donc ! s'écria-t-elle, partez ! et que maudit soit le jour où je vous ai rencontré, le jour où votre bouche menteuse m'a donné le premier baiser ! Courez en France, et priez Dieu que jamais il ne vous ramène sur mon chemin ! Quelque chose de bon était là que vous pouviez vivifier ; maintenant que vous avez déchiré ce cœur, il n'en sortira plus que du fiel et du venin.... Adieu ! »

Renaud n'avait jamais vu M d'Igomer avec cette redoutable physionomie que les sentiments les plus terribles et les plus violents bouleversaient. C'était un autre visage, c'était une autre voix. Il commençait à croire qu'il avait eu tort de s'adresser à Thécla pour faire pénitence ; mais il n'était pas homme à subir les coups de l'orage sans riposter ; comme autrefois le Parthe de l'histoire, il rendait trait pour trait. Saluant donc M d'Igomer avec un mélange de politesse et d'ironie :

« Contre les hommes j'ai mon épée, dit-il ; contre les femmes j'ai l'oubli. »

D'un geste impérieux, M d'Igomer lui montra cette fenêtre où si souvent elle lui avait fait un collier de ses bras.

Renaud s'inclina comme un ambassadeur qui prend congé d'une souveraine, puis, la tête haute, il passa sur le balcon :

« Ô Diane ! » murmura-t-il.

Md'Igomer écouta, immobile et muette, la main sur son cœur, les lèvres frémissantes, le bruit des pas de Renaud qui s'éloignait dans la nuit. Quand le dernier son eut expiré dans l'air silencieux, sa poitrine embrassée se gonfla.

« Oh ! oui ! je me vengerai ! » dit-elle.

Ce n'était plus la même scène qui se passait sous les fenêtres de M de Souvigny à cette heure sombre de la nuit. Les mains unies comme les âmes, Adrienne et Armand-Louis échangeaient un dernier adieu. Vingt fois M. de la Guerche l'avait quittée, vingt fois il était revenu.

« Je n'ai plus peur, maintenant que je sais quel péril me menace, dit-elle. Certes, je ne serai jamais la femme de Jean de Werth, jamais ! le mot qui doit m'enchaîner pour la vie, nulle autre oreille que la vôtre ne l'entendra, je vous le jure. Partez donc en paix. Celle qui vous aime est de celles qui n'aiment qu'une fois. »

Armand-Louis appuya ses lèvres sur la main d'Adrienne.

« Si je ne reviens pas, priez pour moi, » dit-il.

Adrienne tira une bague de son doigt, et la passant à celui de M. de la Guerche :

« Vivante, je suis à vous, reprit-elle ; morte, je ne serai à personne. »

Armand-Louis l'attira sur son cœur, leurs lèvres s'unirent, et sous le ciel étoilé ils prirent Dieu à témoin de l'éternité de leur amour.

Le lendemain, vers midi, Armand-Louis et Renaud, suivis de Carquefou, étaient à cheval dans la cour du château. C'était l'heure du départ. Devant eux la campagne s'étendait toute baignée de l'éclatante lumière du jour. M. de Pardaillan, ému, serra la main aux deux amis qu'il perdait. Le baron Jean de Werth parut couvert d'habits magnifiques. Un nœud de rubans brodés de fils d'or était fixé à la garde de son épée. Sa main dégantée en caressait les franges avec une sorte d'affectation.

M. de la Guerche passa devant lui.

« À vous le ruban, à moi le cœur, dit-il.

— À vous le cœur, à moi la main, » répondit le baron.

M. de la Guerche réprima un geste de colère, et, faisant un effort suprême sur lui-même :

« Écoutez, monsieur le baron, reprit-il, vous avez entendu ce que, hier, M de Souvigny a dit à M. de Pardaillan. Je l'aime plus que la vie. Renoncez noblement à vos prétentions sur elle, et jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à mon dernier souffle, le dévouement d'un gentilhomme qui n'a jamais menti à sa parole vous sera acquis. »

Un sourire de dédain plissa les lèvres du baron.

« Monsieur le comte, dit-il, je préfère la dame au gentilhomme. Regardez cette dragonne brodée de la main même de M de Souvigny ; aussi longtemps qu'elle sera là, au pommeau de cette épée, je ne renoncerai pas plus à elle que je ne rendrai sa parole à M. de Pardaillan.

M. de la Guerche se redressa sur sa selle.

« Alors, monsieur, aussi vrai que je m'appelle Armand-Louis de la Guerche, je vous l'arracherai, » s'écria-t-il.

Il poussa son cheval et franchit la porte d'un élan terrible.

Comme il tournait avec Renaud l'angle du château, quelques roses unies par un bout de ruban tombèrent au pied de M. de Chaufontaine. Celui-ci les ramassa lestement. Une main blanche, pareille à un flocon de neige, se montra au coin d'une fenêtre, fit un signe et disparut.

« Et ce n'est pas la fenêtre de M d'Igomer ! dit Armand-Louis.

Oh ! non ! répondit Renaud, qui pressait les roses sur ses lèvres.

— Reste donc, reprit M. de la Guerche, le bonheur est là.

— Que je reste ? Et que veux-tu que je devienne si elle m'aime, moi qui n'ai pas la couronne de France à lui offrir ? Non ! non ! tu connais mes principes.... une épée d'or ou rien. »

Il soupira, et glissa les fleurs et le ruban sous son pourpoint. Puis se redressant, et de l'air d'un homme qui a délibéré :

« Ma foi, tant pis ! dit-il encore, puisque tu vas défendre la Rochelle, moi je vais m'emparer de cette ville hérétique, j'en ferai cadeau à M. le cardinal de Richelieu, et, en retour, il me donnera bien un régiment que je mettrai aux pieds de M de Pardaillan.

— Amen ! » dit Carquefou tristement.

Une heure après, les tours du château de Saint-Wast s'effaçaient derrière un rideau de sapins.

2 · XVIII

DEUXIÈME PARTIE.

Quelques mois se sont écoulés ; attaquée du côté de terre, bloquée du côté de la mer par une jetée et par une flotte, séparée du monde par les forces imposantes que le cardinal de Richelieu a réunies autour de ses murailles croulantes, la Rochelle est arrivée à cette heure fatale où la garnison affamée et décimée défend bien plus son honneur que la ville assiégée. Armand-Louis et Renaud se sont séparés à Nantes. Avant de courir à de nouvelles aventures, qui peuvent les faire se rencontrer sur des champs de bataille, épée contre épée, ils se sont embrassés.

« N'épargne pas plus les catholiques, que je n'épargnerai les huguenots ! » a dit Renaud à son frère d'armes.

Et tandis que l'un, déguisé en colporteur, la balle sur la croupe du cheval, cherchait une route écartée qui lui permit de pénétrer sans encombre dans la place investie, l'autre, au grand jour, le front haut, la rapière au flanc, prenait le plus court, en compagnie de Carquefou, pour se rendre au camp du cardinal.

Tous deux avaient réussi. Passant comme une flèche au travers des balles, le cheval d'Armand-Louis l'a porté jusqu'aux portes de la ville, qui se sont ouvertes et refermées sur le cavalier. À la première rencontre, Renaud est rentré sous sa tente, l'épée rouge. Il avait payé sa bienvenue.

Àla vue de son bien-aimé fils, M. de Charnailles, blessé, dévoré par la fièvre et l'insomnie, a trouvé la force de le serrer dans ses bras et de pleurer.

Je mourrai content, lui dit-il, je sais maintenant que tu es digne du sang dont tu sors. »

Rien de plus terrible et de plus navrant que l'aspect de la Rochelle. Les boulets et les bombes du cardinal y ont opéré de larges trouées ; des pans de mur sont abattus ; des maisons, renversées de fond en comble, fument, à demi rongées par un reste d'incendie ; les églises, toutes portes ouvertes, sont à toute heure remplies d'une foule silencieuse de femmes et d'enfants, qui prient à genoux parmi les décombres. Les hommes sont aux remparts. À toute minute, un projectile passe en sifflant, heurte un toit, crève un mur, perce une tour et soulève, en tombant, un nuage de poussière. Chaque mur chancelle ; les brèches s'élargissent, le travail d'une nuit suffit à peine à réparer les désastres d'une heure. Les morts s'amoncellent. On n'espère plus le salut, on cherche l'occasion de bien tomber. La cité tout entière est en deuil.

Dans le camp ennemi, abondamment pourvu de toutes choses, le cardinal attend l'heure désirée qui, en lui livrant la Rochelle, lui permettra de porter tous ses efforts sur l'Europe, et de frapper la maison d'Autriche. Il calcule combien de jours le séparent encore de ce moment décisif. Il presse le travail des ingénieurs, il active l'ardeur des soldats. Souvent il contemple la ville dont les derniers canons grondent encore. Son regard s'assombrit :

« Que de braves gens qui tombent là dedans ! dit-il ; mais je vaincrai la ville rebelle, dussé-je n'en pas laisser pierre sur pierre ! Il faut que la France soit une et forte dans la main du roi ! »

Et les batteries, qu'il visite, vomissent le fer et le feu.

Un matin, M. de la Guerche entre chez M. de Charnailles, qui parfois se traîne jusqu'à un bastion pour mettre lui-même le feu à quelque coulevrine. C'est l'âme qui soutient la vie et lui commande de durer ; le corps est épuisé. À la vue de son petit-fils, hâve, le regard enflammé, noir de poudre, le vieux gentilhomme se soulève sur son lit :

« Eh bien ? dit-il.

— Tout est perdu ! » répond Armand-Louis.

M. de Charnailles regarde le ciel :

« Seigneur ! Seigneur ! que ta volonté soit faite ! » s'écrie-t-il.

Puis, assurant son regard, et d'une voix ferme :

Àprésent, va-t-on se rendre ? reprend-il.

Non ; il y a encore des canons en état de tirer, des bras en état de frapper.

— Alors pourquoi désespérer ? Dieu, qui a sauvé son peuple dans le désert, ne peut-il pas tirer la Rochelle de l'abîme ?

— Un messager est entré cette nuit dans la ville ; tout secours est impossible ; la flotte anglaise, lasse de tenir la mer inutilement, regagne ses ports ; nous restons seuls.

— Quelqu'un parle-t-il de capituler ?

— Personne ; chacun est à son poste, mais si c'est assez pour tous de bien mourir, pour moi je veux faire plus.

— Parle.

— Je viens vous demander votre bénédiction. Dans une heure, je serai dans le camp ennemi. Il se peut que je n'en revienne pas.

M. de Charnailles embrassa Armand-Louis :

« As-tu pensé à M de Souvigny ? dit-il.

— Il n'est pas de minute où je n'entende son nom dans mon cœur, répondit Armand-Louis, mais elle sait que la voix de l'honneur est écoutée la première. Si je ne dois jamais la revoir, je veux qu'elle sache que j'étais digne d'elle.

— Très-bien, mon fils ; à présent, explique-toi.

— Nous sommes ici cinquante gentilshommes qui avons fait serment de renverser la batterie qui bat la porte de Cogne. C'est un adieu que nous voulons faire au cardinal, une visite que veulent lui rendre des soldats qui n'auront plus bientôt d'autre patrie qu'un tombeau ou qu'une épée. Hier, cette batterie redoutable a été armée de ses dernières bombardes ; c'est par là qu'on veut ouvrir la brèche destinée au passage du roi.... Ce soir, cette batterie ne sera plus qu'un monceau de décombres. Alors nous aurons payé notre dette ; l'honneur sera sauf.

— Voilà pour la mort, mais pour le succès ?

— Nous sommes cinquante, je vous l'ai dit. À cette troupe déterminée se joindront deux cents piquiers et hommes d'armes, qui nous suivront jusqu'au bout. Un émissaire, qui a pénétré dans le camp cette nuit, nous a fait connaître que le cardinal doit visiter aujourd'hui même de nouveaux travaux de sape entrepris à l'autre extrémité du camp, du côté du fort Saint-Louis. On ne nous croit plus en état de rien tenter hors de nos murs, mais on n'a pas compté sur le secours du désespoir. Le fort Beaulieu qui fait face à la porte de Cogne est insuffisamment armé ; la garnison qui compte sur notre épuisement dort la moitié du jour ou s'éparpille en maraude. À midi, nous fondons sur la batterie que cette garnison est appelée à protéger ; elle sera mal gardée ; nous passons sur le corps de ceux qui la défendent, et, si nous pouvons pénétrer jusqu'à la tente autour de laquelle se promène si souvent la robe rouge de M. de Richelieu, nos implacables ennemis connaîtront ce que peut amonceler de ruines une poignée d'hommes résolus à tout braver. »

M. de Charnailles joignit ses mains sur le front d'Armand-Louis.

« Que Dieu t'assiste, mon fils ! sois béni ! » dit-il.

Les choses se firent comme M. de la Guerche l'avait annoncé. Un peu avant midi, les cinquante gentilshommes et les deux cents hommes de pied se réunirent derrière la contre-escarpe qui défendait les approches de la porte de Cogne. Chacun des cavaliers prit un homme en croupe. Au dernier coup de midi, la poterne cachée dans un angle du bastion s'ouvrit, et la troupe sortit comme une avalanche. Avant que les sentinelles eussent déchargé leurs mousquets, la distance qui séparait la porte de la batterie catholique fut à moitié franchie. Quelques canonniers, réveillés en sursaut, mirent le feu aux pièces ; mais, pointées contre les murs, elles envoyèrent leurs boulets par-dessus les premiers rangs. Quelques hommes tombèrent cependant, mais Armand-Louis et vingt cavaliers sautèrent dans la batterie avant que les pièces fussent rechargées, et firent main basse sur les canonniers.

« En avant ! cria-t-il aux piquiers qui montaient par toutes les ouvertures.

— En avant ! répondirent deux cents voix exaltées par la fièvre du triomphe.

— Moi, je reste, » dit un vieux soldat.

Et, prenant une pioche, il se mit à creuser la terre au pied de l'épaulement.

C'était un piquier qui, pris de terreur peu de jours auparavant, avait abandonné son poste. Depuis lors, on n'avait pas vu visage plus sombre dans la Rochelle.

Armand-Louis le regarda d'un air de mépris.

« À ta guise. Tu compteras ceux qui reviendront, » dit-il.

Le visage du piquier devint blême.

Que ceux qui reviendront m'oublient ! » dit-il.

Et il frappa la terre à coups redoublés.

Comme un torrent vainqueur d'une digue, le flot des assaillants se précipita sur les lignes de l'armée royale.

Mais là, il y avait déjà des bandes rassemblées à la hâte, qui portaient l'épée et le mousquet.

Les premières, rompues par la violence du choc, se replièrent sur d'autres, et la mêlée devint terrible.

Cependant, les décharges de la mousqueterie succédant tout à coup aux détonations de l'artillerie, venaient d'attirer l'attention du cardinal. Il quitta la partie des lignes qu'il visitait et regarda du côté de la batterie qui battait en brèche la porte de Cogne. Elle était alors au pouvoir des huguenots.

La première pensée du cardinal fut que les assiégés avaient reçu des renforts par un côté de ses lignes ouvertes, et qu'ils reprenaient l'offensive. Mais aucune troupe nouvelle ne sortait de la ville ; devant lui il n'y avait qu'une poignée de combattants.

« Eh ! c'est une surprise ! Les loups ont encore des dents ! » murmura-t-il.

Il fit un signe à deux officiers qui partirent au galop ; mais déjà pressés de toutes parts et assaillis coup sur coup par des régiments frais, les huguenots, qui un instant avaient été maîtres du fort Beaulieu, battaient en retraite.

Une poignée d'entre eux rentra dans la batterie.

Le piquier abandonné tout à l'heure par M. de la Guerche avait jeté sa pioche et poussé dans l'excavation creusée en grande hâte contre l'épaulement, trois barils de poudre sur lesquels il avait entassé des madriers, des débris d'affûts,

des amas de pierres ; tout auprès, on voyait sur le sol une traînée de cendres noires. Le vieux soldat, accroupi à côté de cette mine improvisée, tenait à la main une mèche de canon tout allumée.

Après chaque retour offensif, la vaillante troupe conduite par Armand-Louis se rapprochait de plus en plus du piquier. Chaque homme était couvert de sang, mais beaucoup n'avaient pas pu revenir jusque-là.

« Aux pièces ! » cria la voix retentissante d'Armand-Louis.

Cinquante soldats coururent aux canons de M. de Richelieu, les tournèrent vers l'armée royale, glissèrent dans les gueules béantes les gargousses et les paquets de mitraille, pointèrent longtemps et attendirent.

Au moment où les troupes royales, ébranlées un instant par une attaque furieuse d'Armand-Louis et de ses cavaliers, revenaient à la charge, M. de la Guerche et sa bande fidèle s'écartèrent.

« Feu ! » dit-il.

Un jet de flammes enveloppa la batterie qui disparut dans un nuage de fumée.

« La retraite à présent ! » cria M. de la Guerche.

Et chaque homme valide franchit l'épaulement.

Viens-tu, Jean Gautier ? » demanda Armand-Louis au piquier, immobile et sombre auprès de son trou noir.

Mais le vieux soldat secoua la tête.

« Non ! dit-il, si la retraite n'était pas couverte vous péririez tous ! Entendez-vous ces cris et la voix des chefs qui rallient les catholiques ? Vous direz à ceux qui m'ont vu fuir comment je suis mort. »

Armand-Louis comprit tout.

« Ah ! pauvre Jean Gautier, qu'ai-je dit ! » s'écria-t-il.

Mais Jean Gautier lui montra la Rochelle.

« Courez ! il faut que ma tache à moi soit effacée ! Votre main seulement.

— Saute en croupe, et partons ! » s'écria M. de la Guerche qui, tout ému, lui donna l'accolade fraternelle.

Mais déjà à travers le voile flottant de la fumée on voyait se dessiner les colonnes d'attaque.

D'un geste énergique, Jean Gautier repoussa le cavalier qu'il venait d'embrasser, et se blottit derrière un affût, la mèche fumante à son côté.

« Adieu ! » cria-t-il.

Armand-Louis franchit d'un bond le fossé de la batterie et rejoignit les huguenots.

Chapeau bas, messieurs ! dit-il aux gentilshommes qui se pressaient autour de lui, un martyr s'est dévoué ! »

En ce moment, les troupes royales montaient à l'assaut de la batterie. Bientôt un essaim d'officiers, l'épée haute, en couronna les travaux démantelés.

« Ah ! qu'ils sont loin ! dit l'un d'eux, qui cherchait les huguenots du regard.

— Ne nous ont-ils pas donné l'exemple de ce qu'il fallait faire ? À vos pièces, canonniers, cria un capitaine d'une voix furieuse, et pointez bas ! »

Les canons, saisis par une centaine de bras vigoureux, tournèrent de nouveau sur leurs affûts.

Armand-Louis, tête nue, en arrière de tous les siens, s'était arrêté. Il regardait du côté de la batterie. Au loin, sur le front de bandière du camp, le cardinal de Richelieu, entouré de ses gardes, accourait au galop.

Tout à coup, un homme se leva sur la crête de l'épaulement. On vit tournoyer autour de sa tête une mèche en flammée.

« Vive la religion et mort aux catholiques ! » cria-t-il.

Et une explosion formidable fit tout disparaître dans un tourbillon de fumée et d'éclairs.

La terre trembla sous les pieds des chevaux, et quelques débris tombèrent auprès de M. de la Guerche.

« Dieu ait son âme ! il a vécu ! » dit-il.

Derrière lui, et plus près de la porte de Cogne ceux qui restaient de sa troupe contemplaient l'effrayante horreur de ce spectacle.

« Eh ! eh ! dit un jeune officier dont le cheval blanc d'écume s'arrêtait alors auprès du cardinal, j'arrive à temps du moins pour voir le bouquet !

— Ah ! vous voilà, monsieur de Chaufontaine, répondit M. de Richelieu, il y a dans ce bouquet dix belles pièces de canons de bronze, sans compter les bombardes et cinq cents hommes de bonnes troupes.... mais fallût-il y perdre mes derniers mousquetaires et mes dernières coulevrines, j'aurai la ville !... Poussons plus avant, messieurs. »

La nuée sombre qui s'élevait au-dessus de la batterie, moitié poussière et moitié fumée, s'ouvrait alors sous le souffle du vent ; partout sur le sol des débris informes, des canons renversés, des murailles abattues, et, au milieu de ces ruines toutes fumantes, des cadavres rompus, noircis, calcinés. La batterie était comme un gouffre d'où sortaient mille gémissements.

M. de la Guerche n'avait pas bougé. Le cardinal le montra de la main à Renaud.

« Vous monsieur, qui avez, m'a-t-on dit, des connaissances dans la Rochelle, pourriez-vous me dire le nom de ce cavalier qu'on voit là-bas ? C'était le même, ce me semble, qui conduisait l'attaque tout à l'heure. »

Déjà M. de Chaufontaine avait mis la main en abat-jour au-dessus des yeux pour mieux voir.

« Dieu me pardonne ! voilà qui serait plaisant ! s'écria-t-il tout à coup.

— Qu'est-ce donc ?

— Eh ! Carquefou, ici ! cria de nouveau M. de Chaufontaine qui n'entendait plus. Regarde là-bas, derrière ce brouillard qui sent le roussi, ne vois-tu pas un cavalier en feutre gris, monté sur un cheval noir ? Si ce n'est lui, c'est un parpaillot qui a pris sa figure ! Je reconnais le cheval, un cheval suédois, monseigneur ! mais regarde donc, imbécile, et réponds au lieu d'écarquiller tes yeux ! Ah ! le coquin ! Votre Éminence saura que j'ai dans la place un ennemi qui m'a roué de plus de coups que je n'ai de cheveux en tête, je les lui ai rendus au centuple, mais il s'obstine à n'en pas mourir ; si c'est lui, je veux.... mais, parbleu, j'aurai bien plus tôt fait d'aller voir si je ne me trompe pas !

Et piquant des deux, Renaud eut bientôt laissé derrière lui l'escorte du cardinal et la batterie. Carquefou galopait à ses trousses.

« Monsieur le marquis, disait le valet en courant, sainte Estocade va nous jouer quelque tour de sa façon ! la peau me cuit ! »

Chemin faisant, Renaud qui ne pensait pas plus à la Rochelle et à la porte de Cogne que si les remparts de l'une eussent été en pain d'épice et les canons de l'autre en sucre d'orge, rencontra un gentilhomme huguenot qui voulut se donner le passe-temps d'un combat singulier.

« Hors d'ici ! cria Renaud, je n'ai pas de temps à perdre ! »

Et attaquant son ennemi de flanc, il jeta le cheval sur le cavalier.

Un autre vint.

« Eh ! marauds ! est-ce donc un jeu d'écoliers ! » reprit M. de Chaufontaine.

Et cette fois, d'un revers de son épée, il précipita le cavalier sous le cheval.

Armand-Louis, qui assistait de loin à ce spectacle comme à un tournoi, fit sentir l'éperon à sa monture. Renaud que la colère commençait à gagner, courut sur lui l'épée haute.

« Viens çà que je te coupe en quatre ! cria-t-il. Viens, toi qui fais une marmelade des fidèles sujets de S. M. Très Chrétienne, et mets en compote ses canons ! »

Mais lorsqu'il vit M. de la Guerche, face à face, il jeta son épée et l'enveloppa de ses bras.

« Mordieu ! qu'il fait bon de s'embrasser après un aussi long temps ! » dit-il.

Et il le serra contre sa poitrine à l'étouffer deux ou trois fois de suite.

« Cher parpaillot que Dieu confonde, je suis content de toi, reprit-il, sans donner à M. de la Guerche le temps de répondre, tout compte fait, j'ai bien tué dix-sept huguenots depuis Nantes ; mais j'ai idée que tu t'es rattrapé aujourd'hui sur mes bons amis les catholiques. »

Carquefou saluait de loin M. de la Guerche.

« Approche donc, maroufle ! cria Renaud. Viens voir comment est faite une ville qu'on va prendre d'assaut !

— Je viens, monsieur, je viens, mais c'est à la condition que les canons que j'aperçois là-bas ne se mêleront pas à la conversation, répondit Carquefou qui prit le trot. Si cependant ils veulent tirer, nous avons des amis là-bas qui semblent posés tout exprès pour servir de cible. »

Renaud s'appuya sur le pommeau de la selle comme un homme qui veut prolonger l'entretien.

« Laisse tirer, reprit-il, ce sont vétilles que tout cela ! »

Et frappant de la main sur l'épaule d'Armand-Louis :

Que ne donnerais-je pas, ajouta-t-il, pour que M de Pardaillan et M de Souvigny fussent là, en place de M. le cardinal et de son ombre, le P. Joseph ! Elles verraient comment se conduisent deux braves gentilshommes… Embrasse-moi encore !

— Volontiers, répondit M. de la Guerche qui trouva enfin l'occasion de placer un mot, et à présent, ami, quand nous reverrons-nous ? »

Renaud montra la ville du bout de son épée, et changeant de ton :

« Tout est donc perdu là dedans ?

— Tout. »

Renaud étouffa un soupir.

« On donnera peut-être l'assaut demain, reprit-il, si tu n'en sors pas, que veux-tu que je dise à Adrienne ?

— Que j'ai fait mon devoir jusqu'au bout et que ma dernière pensée a été pour elle. »

Renaud serra silencieusement la main d'Armand-Louis.

« Allons ! dit-il, si l'on donne l'assaut, j'y monterai l'épée au fourreau. »

Ils échangèrent une dernière accolade et l'un des cavaliers poussa du côté de la ville, tandis que l'autre galopait vers le camp. Tous deux avaient les yeux humides et le cœur gros.

Un quart d'heure après, M. de Chaufontaine rejoignait le cardinal.

« C'était bien lui, dit-il, mon ami, M. le comte de la Guerche, le plus brave soldat qui ait jamais tenu une épée ou manié un cheval.

— C'est pourquoi vous l'avez si gaillardement embrassé ? » dit un mousquetaire.

M. de Chaufontaine regarda fièrement le gentilhomme.

« Si le cœur vous en dit, monsieur, M. de la Guerche est encore au pied du glacis, reprit-il, en quelques minutes vous pouvez avoir le plaisir de causer avec lui. »

Une troupe nombreuse d'officiers s'ébranla.

Le canon de la place se fit entendre.

« Pas encore, messieurs, dit le cardinal qui étendit les bras, l'heure n'est pas venue. »

On se tut. Son Excellence ne souriait plus. Le ministre tourna lentement la tête autour de lui.

« Le capitaine qui commandait la batterie est-il là ? demanda-t-il.

— M. d'Albrecht est mort, répondit un cornette.

— Il a bien fait ; vous, messieurs, s'il vous arrive de commettre une étourderie, imitez-le : vous m'épargnerez ainsi la peine de faire décapiter le coupable.

Carquefou frissonna dans sa peau.

« Dieu ! qu'il fait bon de n'être pas capitaine ! » murmura-t-il.

Un moment après on n'entendait plus dans la batterie que le bruit des pioches. Le ministre avait ordonné que le dégât fût réparé avant la nuit.

Deux jours après, les troupes royales entraient dans la Rochelle qui s'était rendue à bout de vivres et de munitions. Au milieu du silence morne des rues, auquel succédait par intervalles le tumulte des régiments cherchant leurs quartiers, un officier courait par la ville, escorté d'un grand cavalier qui regardait partout d'un air curieux.

Ni les soldats pliant sous le poids du butin, ni l'attitude désespérée des vaincus, ni la marche des canons roulant parmi les décombres ne les pouvaient distraire. M. de Chaufontaine et Carquefou étaient inquiets d'Armand-Louis.

« Penses-tu qu'il soit tué ? disait Renaud dont le visage commençait à s'obscurcir.

— Monsieur, c'est possible ! » répondait timidement Carquefou.

Ce qui ne l'empêchait pas d'arrêter les passants pour les interroger.

Mais l'un lui montrait les ruines, et l'autre lui indiquait du doigt les larges fosses fraîchement remuées, et tous lui répondaient :

« Cherchez !

— Morbleu ! nous ne faisons que cela depuis trois heures ! » s'écriait Renaud.

Cependant un petit bonhomme à la mine éveillée et triste, qui depuis un instant se glissait le long des murailles, suivant les cavaliers, s'approcha furtivement de Renaud, et le tirant par le bas de son manteau :

« Vous ne voudriez pas faire du mal à un brave soldat qui s'est toujours bien conduit ? dit-il.

— Moi, du mal !... à qui ? répliqua Renaud.

— À M. de la Guerche.

— Tu le connais ? »

L'enfant fit un signe de tête.

« Et par la mordieu ! je suis son meilleur ami, aussi bon catholique qu'il est enragé huguenot ! Si tu sais où il est, conduis-moi vers lui sans plus tarder : il y aura un écu d'or pour toi.

— Gardez l'écu et suivez-moi. »

L'enfant s'enfonça d'un pas rapide dans une ruelle et arriva, au bout de quelques minutes, dans un couloir obscur qu'il enfila. Au bout de ce couloir, il y avait une porte, et, derrière cette porte que l'enfant poussa, une chambre au mi-

lieu de laquelle un cercueil reposait sur deux escabeaux. La planche n'était pas clouée, et la tête nue de M. de Charnailles se montrait au bord du drap.

Deux hommes étaient debout aux deux côtés de la bière : l'un était Armand-Louis, l'autre était un ministre protestant ; le ministre lisait un passage de l'Évangile.

Armand-Louis leva ses yeux tout brillants de larmes ; du doigt il montra à M. de Chaufontaine une tache de sang qui rougissait le linceul à la place où le drap blanc touchait le cœur de M. de Charnailles.

« Et ils ne mourront point, dit le ministre, parce qu'ils sont morts dans le Seigneur !

— Dieu le recevra dans sa miséricorde ! c'était un homme de bien et de grand courage ! » dit Renaud qui se découvrit et se signa.

Deux soldats entrèrent, dépouillés de leurs armes, mais portant encore la casaque militaire ; Armand-Louis baisa le mort au front, cloua la planche, et d'un pas ferme suivit le cercueil que les deux soldats emportaient.

M. de Chaufontaine avait le cœur serré, Carquefou ne respirait plus : tous deux marchaient derrière Armand-Louis.

L'humble cortége pénétra dans un petit jardin au milieu duquel une fosse était ouverte ; le cercueil y fut descendu. Armand-Louis resta debout, les pieds dans la terre humide ; le ministre prit une pelletée de cette terre et la jeta sur le cercueil qui rendit un son sourd.

Renaud fléchit le genou et Carquefou, qui pleurait, joignit les mains.

« Que la poudre retourne à la poudre ! » dit le ministre.

Puis, levant les yeux au ciel :

« Celui-là fut un juste, reprit-il, reçois-le, Seigneur, dans ta lumière, et qu'il soit assis à ta droite dans l'éternité ! »

Les deux soldats prirent chacun une pelle et la fosse fut bientôt comblée.

Armand-Louis cacha sa tête entre ses mains et se mit à sangloter.

« Vous ne lui ferez pas de mal ? répéta l'enfant qui passa à côté de Renaud ; sans lui, ma mère n'aurait pas eu de pain. »

Quand le ministre se fut retiré, Armand-Louis s'assit sur le tronc d'un gros poirier brisé par une bombe.

« À présent, que veux-tu ? dit-il à M. de Chaufontaine.

— Ah ! c'était un vaillant homme de guerre ! murmura Renaud dont les regards ne pouvaient se détacher de la fosse, un cœur droit, une main fidèle et généreuse !… Si saint Pierre ne lui ouvre pas toute grande la porte du paradis, par sainte Estocade, ma patronne, je lui dirai qu'il a tort et que ce n'est pas agir en bon chrétien.

— Dieu m'accorde une pareille mort ! répondit Armand-Louis.

— Hum ! » fit Carquefou qui tressaillit.

Il y eut un instant de silence, puis Renaud se secouant comme un soldat qui rentre, après une heure donnée aux larmes, dans les dures réalités de l'existence, saisit la main de son ami.

« Çà ! reprit-il, les morts sont morts ; je m'adresse aux vivants. S. Ém. Mgr le cardinal de Richelieu, généralissime des armées du roi, veut te voir.

— Moi ? dit Armand-Louis qui releva la tête.

— Toi en personne, et nul autre. Je lui ai conté ton histoire et il m'a dépêché vers Ta Seigneurie en ambassadeur. Ainsi, hâtons-nous.

— Et tu veux que j'aille chez le cardinal, noir de poudre, couvert encore du sang de ses soldats ?

— Viens, te dis-je, Son Éminence n'a pas de préjugé. »

Armand-Louis regarda la fosse où dormait M. de Charnailles.

« Adieu donc ! Ce que tu as été, je tâcherai de l'être, » dit-il.

Et secouant la poussière de ses pieds :

— Sais-tu ce qu'il peut avoir à me dire, le cardinal, généralissime des armées du roi ? reprit-il.

— Non.

— Marche, je te suis. »

Le cardinal était logé dans un hôtel, çà et là lézardé par le passage de quelques boulets, mais encore habitable. Un peuple d'officiers, de pages, de mousquetaires, de serviteurs allait et venait dans les cours. M. de Chaufontaine remit son nom et celui de M. de la Guerche au mousquetaire de service à la porte de Son Éminence.

Un instant après un secrétaire parut dans la pièce où les deux amis attendaient, et appela M. de la Guerche.

Renaud frappa sur l'épaule d'Armand-Louis.

« Si le ministre te nomme roi de France et de Navarre, lui dit-il, nomme-moi capitaine des chasses. »

Une porte s'ouvrit et M. de la Guerche entra chez le ministre.

Il le trouva signant des dépêches sur lesquelles un secrétaire apposait le sceau du roi.

« Monsieur, je suis à vous, » dit le cardinal ; et du doigt il lui montra un siége.

Armand-Louis s'assit.

Le cardinal expédia quatre ou cinq dépêches ; puis, congédiant les secrétaires d'un geste, il se tourna vers le huguenot qui examinait attentivement l'homme devant lequel toute la France était inclinée.

« Monsieur, reprit le cardinal, je sais qui vous êtes, d'où vous venez et ce que vous avez fait.

— Alors, je suis tranquille, monseigneur.

— Voilà un mot qui prouve que vous ne l'étiez pas en venant ici.

— C'est vrai ; j'étais parmi vos ennemis, et vous êtes vainqueur. En dernier lieu, j'ai fait périr cinq cents hommes des troupes que Votre Éminence commandait ; peut-être, ai-je pensé, qu'elle voulait faire un exemple en condamnant à mort, non pas celui d'entre nous qui a le mieux defendu la Rochelle, chacun parmi les nôtres ayant fait son devoir, mais celui que le hasard a mis le plus en évidence ces jours-ci. Quand j'ai suivi M. de Chaufontaine, le sacrifice de ma vie était fait.

— Vous vous trompez, monsieur. Vous avez agi en vaillant soldat, et le prince devant qui vos boulevards se sont écroulés s'appelle Louis le Juste ; mais à présent, que la Rochelle est terrassée, il n'y a plus en France ni catholiques ni huguenots : il n'y a, vivants et debout, que des serviteurs du roi. Voulez vous prendre du service dans ma compagnie de mousquetaires ? Un de vos boulets m'a privé d'un capitaine presque aussi brave que vous. Vous plaît-il de ramasser son épée ?

— Merci, monseigneur ; vous vous vengez en homme de guerre.

— En homme d'Église, monsieur.

— Soit, mais en vous assurant de ma reconnaissance, et elle ne passera pas, je vous le jure….

— Je le sais.

— J'ai le regret d'ajouter que je ne puis malheureusement pas accepter.

— Ah !

— Je quitte la France.

— Et vous allez en Suède, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ? »

M. de la Guerche rougit.

« Vous venez de répondre sans parler. Ah ! jeunesse du cœur, reprit le cardinal en souriant, quelle citadelle est plus forte que toi ? Je n'entreprendrai pas de vaincre votre résistance, monsieur. Un capitaine, dont le bras serait en France et le cœur en Suède, ferait un mauvais soldat. Partez donc ; mais je veux tout d'abord vous donner une preuve de l'estime en laquelle je vous tiens ; vous plaît-il de vous charger d'une lettre pour le service du roi ?

— Ordonnez. »

Le cardinal se plaça devant une table, écrivit quelques lignes, les signa, scella le pli, et, le remettant à M. de la Guerche :

« Vous m'en répondez sur votre honneur de gentilhomme, dit-il ; vivant, vous présenterez ce pli au roi Gustave-Adolphe, à lui-même, et à nul autre, fût-ce le chancelier Oxenstiern ; mort, cette lettre périra avec vous.

— Je vous le jure.

— Allez, à présent monsieur ; et si jamais la fortune vous trahit en ces lointaines contrées, rappelez-vous qu'il y aura toujours, en France, et pour vous, une place à l'armée, une charge à la cour. »

Armand-Louis se leva : il avait devant lui le grand ministre, l'homme d'État dont l'Europe connaissait le vaste génie et redoutait les profondes combinaisons. Il s'inclina respectueusement, serra le pli sous son pourpoint et sortit.

« Eh bien ! lui demanda Renaud, es-tu roi ?

— Pas encore, répondit Armand-Louis qui se retirait.

— Et en attendant, qu'a-t-on fait de toi ?

— Rien ; je reste ce que j'étais, un voyageur.

— Tu pars ? pour Vienne, pour Madrid, pour la Haye ? Parle, tu me tiens sur le gril.

— Mon pauvre ligueur, je retourne en Suède.

— Incorrigible ! murmura Renaud, dont l'enthousiasme disparut.

Puis soupirant :

« Tu verras certainement Diane, c'est-à-dire M de Pardaillan, reprit-il ; essaye de savoir si elle se souvient, par aventure, d'un gentilhomme du nom de Renaud.

— Que ne viens-tu t'en assurer toi-même ? J'imagine que M de Pardaillan aura quelque plaisir à te répondre.

— Le crois-tu ?

— J'en suis sûr. »

Renaud soupira plus fort.

« Ah ! c'est impossible ! continua-t-il. Puis-je m'exposer à l'humiliation d'un refus ! Elle a des ducats à remuer à poignées, des forêts à chauffer une ville, des châteaux à loger une armée, des pierreries à éblouir un conclave ; et moi je n'ai que la cape et l'épée, et, en sus, Carquefou ; en tout, rien.

— Merci, murmura Carquefou.

— Et la terre de Chaufontaine avec ses étangs, ses bois. ses prés, ses moulins, n'est-ce point quelque chose ? pour suivit M. de la Guerche.

— Ah ! parpaillot, tu railles ! Les juifs ne veulent plus rien prêter sur la bicoque, les étangs sont à sec, les bois ont été coupés et mis en fagots, les prés sont tondus et plus chauves que la tête d'un moine, les moulins n'ont plus ni blé ni meules ! Non, te dis-je, il faut que je fasse pénitence aujourd'hui comme hier, demain comme jourd'hui. La sagesse le veut, la résignation m'y condamne..... Plaise à Dieu que j'y trouve la guérison !

— Tu as donc trouvé une autre M d'Igomer ?

— Hélas ! oui, Thécla s'appelle aujourd'hui Clotilde, Clotilde de Mireval ; elle est brune, elle a des yeux noirs, elle a vingt ans.... Ah ! je suis bien malheureux ! »

Renaud passa un mouchoir sur ses yeux.

« Donc, reprit-il, tu mettras mon cœur aux pieds de Diane et tu lui diras qu'un pauvre chevalier se meurt d'amour pour elle sur la terre d'exil.

— Et dans le château de Mireval.

— Traître ! Si malheureux qu'on soit, ne faut-il pas toujours qu'on demeure quelque part ? Embrasse-moi et que Dieu te conduise. Si Clotilde ne me guérit pas, dans quinze jours je galope après toi. »

Armand-Louis quitta la Rochelle dans la nuit.

2 · XIX

Il reprit donc de nouveau cette route de Flandre qu'il avait parcourue déjà ; mais il était seul cette fois ; et qu'ils étaient loin ces jours où, entre la femme la

plus aimée et l'ami le plus fidèle, il saluait d'un gai sourire le soleil levant ! La voix joyeuse de Renaud n'éclatait plus à son oreille ; le regard brillant de M de Souvigny ne cherchait plus ses yeux ; Carquefou, suivi du pauvre Dominique, n'interrogeait plus l'horizon pour voir s'il ne découvrirait pas au fond de la plaine ou derrière un rideau de saules, la fumée hospitalière d'une hôtellerie. Maintenant M. de la Guerche connaissait les hasards de la vie, il avait fait l'épreuve de ses périls, et, si la vaillance de son cœur n'en était pas ébranlée, il n'avait plus du moins cette première fleur de l'illusion qui est comme la parure aimable de l'espérance en son printemps.

Derrière lui, un cercueil et les fumées d'une ville en deuil ; devant lui, M. de Pappenheim et Jean de Werth, deux ennemis implacables. La poitrine d'Armand-Louis se gonfla, et donnant un dernier regard aux remparts vaincus de la Rochelle, du même coup il frappa la garde de son épée et piqua le flanc de son cheval.

« À la grâce de Dieu ! dit-il, tandis que son cheval dévorait l'espace, j'ai pour moi Adrienne et mon épée, rien n'est perdu ! »

Armand-Louis ne voulut pas traverser la Flandre et la Belgique pour ne rien donner au hasard : il prit par la Bretagne et la Normandie, atteignit Dieppe et s'embarqua sur un navire hollandais qui faisait voile pour la Suède. Jusqu'alors le voyage s'était fait sans encombre ; nulle rencontre fâcheuse, nulle menace ; il en fut de même pendant la plus longue partie de la navigation. Le navire hollandais n'allait pas vite, mais il offrait des flancs robustes aux assauts de la mer. Le capitaine était un homme tranquille, silencieux, grisonnant et qui paraissait connaître à fond tous les secrets de son état. Par certains côtés de son caractère méthodique et froid, David Johan rappelait Abraham Cabeliau. Comme celui-ci, il professait la religion calviniste.

Déjà on comptait les lieues qui séparaient la proue du vaisseau des côtes de la Suède, lorsqu'une voile se fit voir à l'horizon, grossissant à vue d'œil. Le capitaine s'approcha du pilote, lui parla bas, et le navire hollandais changea d'allure ; mais la voile qu'on voyait blanchir aux feux du soleil couchant s'approcha au lieu de s'éloigner : c'était évidemment une voile suspecte.

La nuit venait. Il fallait en profiter pour échapper aux poursuites du navire inconnu. Sur l'ordre du capitaine, le hollandais se couvrit de toile et fendit l'eau peut-être un peu plus rapidement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Armand-Louis vint se mettre à côté du capitaine.

« La mer n'est donc pas bonne par ici ? dit-il.

— La mer n'est sûre nulle part, répondit le capitaine qui avait toujours les yeux sur les voiles acharnées à flotter dans son sillage.

— Quel ennemi craignez-vous donc dans ces parages ? reprit M. de la Guerche.

— J'en crains beaucoup et j'en crains d'autres encore.

— Ah !

— Il y a les Anglais, les Espagnols, ceux des villes hanséatiques, les Portugais aussi ; il y a surtout les Danois.

— La Hollande n'est-elle pas en paix avec ces divers peuples ? »

Un sourire amer plissa les lèvres du capitaine.

« Monsieur, vous avez la barbe blonde, reprit-il ; si vous aviez comme moi la barbe grise, vous sauriez qu'il n'y a de paix en ce moment sur aucun point du globe. Il y a les guerres de religion et les guerres d'ambition qui arment tout le monde contre tout le monde ; quand les prétextes manquent on se bat pour se battre. En mer, on se bat pour prendre. »

Et après un nouveau coup d'œil jeté sur la mer :

« Nous vivons dans un temps de perdition où l'esprit du mal semble s'être emparé de toutes les âmes, poursuivit David Johan.

— Si bien que cette voile, qu'elle soit anglaise ou danoise, ne vous inspire qu'une médiocre confiance ?

— Elle ne m'en inspire aucune. Remarquez, monsieur, qu'en vous faisant tout à l'heure la nomenclature des ennemis que nous avons à redouter, j'ai omis de vous parler des inconnus.

— Les inconnus aussi ?

— Ce sont les plus dangereux.

— Ah diable !

— Et les plus nombreux ! »

Armand-Louis regarda le navire suspect. Tout à l'heure, semblable à un flocon de neige, il était alors pareil à un cygne qui fend l'onde.

« C'est un fin voilier, reprit d'un air flegmatique le capitaine hollandais. Si l'ombre ne s'épaississait pas à vue d'œil, il nous aurait atteint avant une heure.

— Que ferait-il alors ?

— Ce que font tous ses confrères les écumeurs de mer : il hisserait un pavillon quelconque, la couleur n'y fait rien, et nous enverrait un coup de canon, un premier, ce qui, dans le langage du métier, signifie qu'il faut mettre en panne.

— Si on ne l'écoute pas ?

— Il recommence.

— Si on répond ?

— Il se fâche.

— Et si l'on s'arrête ?

— Il envoie une chaloupe à bord avec bon nombre de coquins armés jusqu'aux dents : ils ont des yeux de lynx et des griffes de chat, et tout ce qu'ils trouvent ils le prennent.

— Bon ! voilà le navire dépouillé du pont à la calle. Après ?

— Ils lui envoient deux boulets dans la coque, à fleur d'eau, et le navire va dormir au fond de la mer.

— Tout peuplé ?

— À moins qu'une partie de l'équipage ne soit morte en combattant ; et que l'autre, pervertie par le mauvais exemple, ne s'enrôle sous les drapeaux sanglants des pirates.

— Si bien que, quoi qu'on fasse, on est perdu ?

— Toujours.... à moins qu'on ne soit le plus fort.

— Et cela arrive-t-il quelquefois ?

— Jamais.

— Merci. »

Le capitaine alluma sa pipe. La nuit était venue. On ne distinguait presque plus la voile ennemie ; elle blanchissait quelquefois au-dessus des flots comme l'aile d'une mouette, puis s'effaçait. Bientôt on ne vit plus rien.

Tout en fumant, le capitaine donna ordre d'arrimer fortement quatre caronades qu'il avait à bord et de les charger ; après quoi, de nouveau, il fit changer d'allure au bâtiment.

« Savez-vous nager ? reprit-il alors en s'adressant à M. de la Guerche.

— Oui ; pourquoi ?

— C'est que vous aurez peut-être demain à jouer des jambes et des bras. Voici ce qui va se passer. Si au point du jour le pirate, et son entêtement à nous poursuivre me démontre que je ne commets point le péché de médisance en l'appelant ainsi, a disparu dans la haute mer, je gagne à tire-d'aile le port le plus voisin, et je n'y penserai plus que pour remercier le Seigneur qui nous aura tirés des mains des Philistins.

— Si, au contraire, il navigue encore dans nos eaux ?

— Alors le dialogue de la poudre commence. J'ai porté l'épée autrefois, ce qui fait que la pensée de me rendre m'est antipathique.

— J'approuve fort cette antipathie.

— En conséquence, je réponds avec mes caronades, mais je réponds en fuyant, et nous voilà entre le feu et l'eau.

— Si le feu ne nous tue pas, l'eau nous engloutit.

— Précisément. C'est pourquoi je vous demandais tout à l'heure si vous saviez nager…. Bonne nuit, et priez Dieu ! »

Dix minutes après, David Johan dormait comme un juste.

Au petit jour, il grimpa sur le pont, où M. de la Guerche le rejoignit aussitôt. Une brume épaisse les enveloppait. On ne distinguait pas l'écume qui frissonnait tout autour du navire.

« Est-ce bon, est-ce mauvais ? nous le saurons quand brillera le soleil ! dit le capitaine. Le bon, c'est que le pirate peut passer à dix brasses de nous sans nous voir ; le mauvais, c'est que nous pouvons sans nous en douter tomber en un clin d'œil sur un récif.

— Voilà un voyage qui finit bien ! dit Armand-Louis.

— La vie est un pèlerinage, répondit David Johan gravement. Si on a rempli son devoir honnêtement, le pèlerinage finit toujours bien. »

Le hollandais ne marchait plus que sous ses basses voiles ; à toute minute on jetait la sonde. Un coup de vent se leva, déchira le brouillard, et le soleil illumina l'espace.

Tous les regards consultèrent l'Océan où l'écume bouillonnait.

De grandes voiles blanches parurent au-dessus de l'horizon ; le pirate était à une portée de canon du hollandais. David Johan regarda Armand-Louis et lui montrant une ligne sombre au loin, au-dessus des vagues :

« C'est la côte, dit-il ; si nous y touchons, nagez ferme ; si nous n'y arrivons pas, recommandez votre âme à Dieu. »

La poursuite recommença. Le pirate gagnait sensiblement de vitesse, mais la côte s'élevait à vue d'œil, et déjà l'on pouvait distinguer les sinuosités du rivage.

Un pavillon flotta tout à coup au sommet du mât du pirate, un nuage blanc l'enveloppa tout entier et presque aussitôt un boulet traversa la voilure du fugitif.

« Il veut causer, reprit David Johan : voici le signal.

— Causons donc ! » répondit M. de la Guerche.

Il pointa lui-même une caronade, visa longtemps et fit feu.

« Touché ! » cria le capitaine.

Une vergue cassée et un lambeau de voile pendaient à bord du corsaire, et un homme atteint par le projectile roulait dans la mer.

« Ah ! si j'avais seulement dix bonnes coulevrines ! » poursuivit David Johan.

Le pirate venait de virer de bord, et une pluie de fer tomba sur le hollandais, brisant et broyant tout, les mâts, les vergues, les haubans, les bastingages. Trois ou quatre hommes se débattaient sur le pont dans des flots de sang.

« Feu partout, et droit sur la côte ! » cria le calviniste.

Les quatre caronades jetèrent quatre boulets dans le corps du pirate, et le hollandais, poussé par le vent, porta vers la terre.

Le flot déferlait à une courte distance sur une ligne de brisants toute blanche d'écume. Déjà on pouvait entendre le ressac de la mer tout agitée autour de ces récifs.

D'un geste énergique, le capitaine montra à M. de la Guerche le corsaire et la côte :

« Voici le feu et voici l'eau ! dit-il. Si Dieu n'étend pas sa main, priez ! »

Les boulets poursuivaient toujours le hollandais, hachant la voilure et le gréement et faisant voler en éclats les bordages. Quelques paquets de mitraille tombèrent à bord. Les caronades rendaient coup pour coup ; et le Hollandais fuyait toujours.

En ce moment, la ligne noire des récifs n'était plus qu'à quelques encablures du vaisseau ; la houle, à chaque élan du flot, les couvrait, puis les découvrait, laissant à nu leurs menaçantes dentelures. Tout l'équipage comprit alors l'intention du capitaine ; pas un homme ne murmura.

« À genoux ! » cria David Johan d'une voix tonnante.

Tout le monde se mit à genoux sur le pont.

« Voici la mort qui vient ! invoquons Dieu ! » reprit-il.

Toutes les têtes s'inclinèrent ; une volée de fer passa et emporta, avec mille débris de chanvre et de bois, quelques hommes mutilés.

David Johan découvrit sa tête grise.

« Quelqu'un d'entre vous pense-t-il à se rendre ? » dit-il.

Personne ne répondit.

Une lame énorme prit par la hanche le bâtiment désemparé et le porta rapidement vers la côte dans un tourbillon d'écume. La mer parut tout à coup blanche sous l'avant du navire.

« Dieu de paix ! Dieu de miséricorde ! reçois tes enfants ! » dit le capitaine.

Le pirate étonné s'arrêta dans sa course effrénée. La marée, qui montait, souleva le navire hollandais, qui ne gouvernait plus, et le poussa violemment par le travers contre les récifs. Un premier choc, au moment où la quille toucha le fond, le fit trembler dans sa membrure.

L'équipage tout entier se leva. Un flot plus terrible saisit le vaisseau et le jeta sur les brisants.

« Libres ou morts ! cria David Johan.

Et le navire, qui s'ouvrit, s'abîma dans un tourbillon de vagues écumantes.

Au moment où les premiers boulets du pirate labouraient les flancs du hollandais, Armand-Louis avait glissé une bourse d'or dans sa ceinture et caché dans un petit sac de cuir suspendu à son cou la lettre du cardinal de Richelieu et la bague du comte de Wasaborg. Aussitôt que le pont du hollandais se rompit sous ses pieds, d'un bond il se jeta dans la mer. L'image d'Adrienne passa devant ses yeux et une vague impétueuse l'emporta dans son élan.

Quand il reparut à la surface des flots, Armand-Louis ne vit plus autour de lui que des débris épars et quelques matelots qui luttaient contre la mer. Un bout de vergue pas sait à portée de sa main, il s'en empara, et, tour à tour poussé par les lames qui l'engloutissaient sous leurs volutes écumantes, et soutenu par une force et une adresse qu'aucun péril ne déconcertait, il parvint à s'engager dans un canal au delà duquel la mer était plus calme et déferlait tranquillement sur la plage. Un dernier effort l'y porta et il tomba à demi évanoui sur le sable.

Ainsi il abordait en naufragé cette terre de Suède où une première fois il était arrivé en fugitif. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Armand-Louis porta les mains à son cou ; le sac de cuir et la dépêche y étaient encore. Rassuré de ce côté, il pressa la ceinture roulée autour de son corps ; la bourse ne l'avait pas quittée. À son doigt brillait la bague donnée par Adrienne.

Allons ! dit-il, je puis lutter encore ! »

Ses yeux se portèrent vers l'horizon ; au loin fuyait à toutes voiles le pirate, comme un oiseau de proie qui, les ailes ouvertes, regagne son aire ; plus près, et clouée sur les récifs, la carcasse du navire hollandais ne présentait plus qu'un informe amas de débris que chaque assaut de la mer dépeçait ; autour de lui, le silence profond, interrompu par le bruit des flots roulant sur le sable. Une seule créature humaine semblait avoir survécu à cet héroïque naufrage, et c'était lui.

Il se leva et chercha sur le rivage. Deux cadavres y avaient été déposés par la vague. Armand-Louis appela. Les cris rauques des mouettes lui répondirent.

Quelques pas le portèrent plus loin. Entre deux rochers il découvrit le corps du capitaine, couché, le front tourné vers le ciel. Le cœur ne battait plus.

« Pauvre David ! » murmura M. de la Guerche.

Il creusa dans le sable un trou profond, y roula les trois corps rendus par la mer, planta sur la fosse une croix taillée dans un morceau de planche, et s'éloigna d'un pas chancelant.

La route qu'il suivait le conduisit par une échancrure de la falaise à un cabaret d'assez bonne apparence, où il trouva une chambre, un lit et un souper. L'appétit lui fit trouver le souper excellent ; la fatigue, le lit moëlleux. La chanson du poêle, qui ronflait et séchait ses habits trempés d'eau salée, caressait doucement son oreille. Il ferma les yeux et partit pour le pays des songes.

Lorsque M. de la Guerche se réveilla, le soleil joyeux entrait par la fenêtre et traçait une bande d'or à travers la chambre. La brise riait dans les arbres, et des bandes d'oiseaux sauvages traçaient dans l'azur mille cercles rapides. Armand-Louis sauta sur ses pieds et ouvrit la fenêtre. Un air frais et pur frappa sa poitrine. Le repos avait rendu l'élasticité à ses membres, la chaleur à son corps. Les campagnes dont son regard mesurait l'étendue l'unissaient au château de Saint-Wast par une longue et verdoyante suite de prairies, de bosquets, de frais vallons. Au bout du chemin, Adrienne l'attendait.... Tout à coup, réconcilié avec l'existence, M. de la Guerche s'habilla à la hâte et descendit.

Il trouva dans la grande salle du cabaret un feu clair devant lequel rôtissait une oie flanquée de deux canards, et, tout autour des tables, un grand nombre de buveurs qui vidaient des pots de bière.

Une belle fille, les bras nus jusqu'au-dessus du coude, leste et pimpante, allait et venait par la salle.

Une table étant vide encore, Armand-Louis s'assit et se fit servir à déjeuner.

Presque en face de lui et dépêchant une langue de bœuf fumée, on voyait dans un coin de la salle un homme vêtu d'une casaque de peau de buffle, sec comme une racine de buis, vigoureux et basané. Une cicatrice courait sur son front, fendait la joue et se perdait dans sa moustache grisonnante ; il avait débouclé sa rapière et posé devant lui un vieux feutre noir orné d'un lambeau de plume écarlate. Chaque fois que la servante passait à portée de ses grands bras, cet homme la saisissait par la taille et cherchait à l'embrasser.

Elle le repoussait, il recommençait.

Ce jeu durait depuis quelques minutes. Pourquoi, en regardant cette servante, Armand-Louis pensa-t-il à M de Souvigny avec qui elle n'avait aucun point de ressemblance ! il l'ignorait, mais quelle chose ne lui faisait pas reporter sa pensée vers cette chère créature que chaque jour il aimait davantage ? En ce moment, l'homme à la plume écarlate saisit la jeune fille par le bras ; elle se défendit, il se leva et la retint avec tant de rudesse qu'elle poussa un cri.

« Holà ! camarade ! » cria M. de la Guerche indigné.

Surpris par cette brusque interpellation, l'homme ouvrit sa main, et la servante s'échappa, irritée et confuse.

Alors M. de la Guerche, quittant sa place, fit deux pas dans la salle.

« Si j'avais bonne envie d'embrasser une jolie fille, dit il, voici comme je m'y prendrais, l'ami ! »

Et le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, de l'air d'un prince qui salue une reine, il s'approcha de la servante.

« Mademoiselle, lui dit-il, un étranger que la fortune a chassé de son pays, vous demande la faveur d'effleurer de ses lèvres vos joues couleur de rose. Vous êtes la première femme qu'il rencontre en Suède, et votre baiser lui portera bonheur. »

Quelle que soit la condition où le sort les a placées, toutes les femmes ont le sentiment de la galanterie. Rougissante et l'œil brillant, avec un mélange de coquetterie et d'attendrissement, la jeune fille laissa le bras d'Armand-Louis glisser autour de sa taille et lui tendit ses lèvres vermeilles.

« Soyez le bienvenu en Suède, dit-elle alors, et que celle que vous aimez vous rende heureux ! »

D'un coup de poing l'homme au feutre noir aplatit sur la table le pot d'étain dans lequel il buvait.

« Est-ce une leçon ? s'écria-t-il d'un air furieux.

— Peut-être, dit Armand-Louis.

— C'est alors la première que l'on m'aura donnée, reprit l'autre en se levant, mais avant d'en offrir à qui n'en veut pas recevoir, vous feriez bien, mon jeune coq, de vous munir d'une épée.

Déjà la rapière du soldat brillait en l'air.

« Qu'à cela ne tienne, répondit Armand-Louis, qui veut du fer en trouve. »

Et décrochant un sabre qu'on voyait à la muraille, il se mit en garde.

On fit cercle autour d'eux. On ne fumait plus, on ne buvait plus.

« Eh ! bel étourneau, tu vas voir ce qu'il en coûte de chanter devant Magnus ! » s'écria le soldat.

Et, fou de colère, il se jeta sur Armand-Louis l'épée haute.

La servante, cause innocente de ce débat, se mit en prière dans un coin.

Magnus avait la main solide et le fer rapide ; mais l'exaspération ne lui permettait par de mesurer ses coups. Armand-Louis, qui avait tout son sangfroid et à qui cette rencontre rappelait ses anciennes luttes avec Renaud, se mit à rire, et d'un premier coup fit voler dans la chambre le feutre noir dont son adversaire s'était coiffé.

« D'abord, soyons polis, » dit-il gaiement.

Les buveurs partirent d'un éclat de rire autour d'eux.

La fureur de Magnus ne connut plus de bornes et tête baissée il se jeta sur son adversaire. On aurait dit un taureau combattant un renard et cherchant à l'éventrer du premier élan ; mais le renard agile bondit, va, vient, et le taureau, mordu, piqué, lacéré de coups de dents, écume et s'épuise en efforts inutiles.

Le pourpoint en lambeaux, les manches déchirées, deux fois désarmé, deux fois Magnus revint à la charge. Une troisième fois, son épée vola au plafond.

« Mon pauvre ami, dit Armand-Louis, je sais une école où l'on enseigne aux enfants à tenir une épée ; faut-il vous y conduire ? »

Magnus, qui se baissait pour ramasser l'arme infidèle qui l'avait trahi, bondit comme un tigre, et, les mains levées, sauta sur Armand-Louis.

« Ah ! tu siffles, merle du diable, prends garde à ta langue ! » hurla-t-il.

M. de la Guerche, qui avait vu le mouvement du soldat, voulut en finir cette fois. Il l'attendit de pied ferme, glissa tout à coup ses bras sous ceux de Magnus, et, le serrant avec une force herculéenne, il le fit tomber sans haleine sur le sol.

« Dieu ! il est mort ! s'écria la servante.

— Rassurez-vous, ma belle enfant, un sacripant de cette taille ne meurt pas comme ça, » répondit Armand-Louis.

Un profond soupir souleva la poitrine de Magnus qui déjà étendait ses mains velues, cherchant partout le fer qu'il avait perdu. M. de la Guerche reprit son sabre et en appuya la pointe sur la gorge du vaincu.

« Est-ce assez ? » dit-il.

Magnus ouvrit ses yeux injectés de sang ; quelque temps il regarda son vainqueur sans parler.

« Je crois que oui, » répondit-il avec effort.

Il se releva lentement, chercha son épée, s'en empara, et, la glissant dans le fourreau après l'avoir contemplée :

Allons, Baliverne, tu as trouvé ton maître, reprit-il ; ainsi tais-toi ! »

Armand-Louis tendit la main au vieux reître.

« Sans rancune, au moins, » dit-il.

Magnus saisit la main du gentilhomme et la serra avec une vigueur qui prouvait que la vie et la force lui étaient revenues du même coup.

« Mon capitaine, dit-il, vous ne connaissez pas Magnus, je vous ai paru noir, je puis être blanc, et autant l'un que l'autre, » dit-il.

Et assurant son feutre sur son front meurtri, il sortit de l'air d'un capitan.

2 · XX

Armand-Louis avait fait le compte de ses pièces d'or. Il n'en avait peut-être pas assez pour lever une armée, mais il pouvait encore s'équiper et prendre par le plus court pour chercher le roi Gustave-Adolphe. Son premier soin fut donc de se munir d'un bon cheval qu'il choisit robuste et léger, d'une épée avec laquelle il coupa force de clous pour en essayer la trempe, d'une côte de peau de buffle à la fois solide et souple, d'un manteau de bon drap vert, et d'une paire de pistolets qu'il mit à sa ceinture, en compagnie d'un poignard à lame d'acier courte, effilée et tranchante.

« Voici pour le présent, pensa-t-il ; pour l'avenir, j'ai la bague du comte de Wasaborg. »

Le lendemain, à la première pointe du jour, il embrassa la servante et quitta le cabaret. Jamais plus douce aurore n'éclaira la campagne. Un coq, debout sur une porte, battit de l'aile et chanta.

« Allons ! c'est d'un bon augure ! » pensa M. de la Guerche.

Il n'avait pas fait un mille encore, lorsqu'il entendit le galop d'un cheval derrière lui, et presque aussitôt la grande figure de Magnus sortit d'un nuage de poussière.

« Monsieur le comte, dit Magnus en se découvrant, quand on assomme les gens on ne les oublie pas ; j'avais fait serment, étant tout petit, d'appartenir à qui me mettrait le poignard sur la gorge. Vous m'avez vaincu, tant pis pour vous ; moi, Baliverne et mon cheval nous vous suivrons jusqu'au bout du monde. Ne dites pas non : je vous préviens que je suis têtu. »

Magnus n'était plus l'homme querelleur qu'on avait vu la veille. Il avait la mine résolue, ouverte, avec quelque chose d'âpre, de hardi et de sauvage dans la physionomie qui donnait de lui la pensée que ce n'était pas un cavalier coulé dans le moule vulgaire des soldats de fortune ; la bizarrerie de son allure plut, en outre, à M. de la Guerche.

« Mon brave Magnus, franchise pour franchise, dit-il ; tout gentilhomme que je suis, je ne suis pas un grand seigneur ; je passerai peut-être par de mauvais chemins et peut-être à mon service y a-t-il plus de coups à gagner que de ducats : donc, réfléchissez.

— Je ne réfléchis jamais ; d'ailleurs, je ne sais pas de ronces et de cailloux sur lesquels je n'aie marché, pas d'estocades que je ne puisse rendre.

— De plus, je ne sais pas trop où je vais.

— Bon ! je connais ces voyages-là ; j'en sors, j'y retourne.

— Ainsi, vous persistez ?

— Éternellement.

— Alors tôpe là ; j'ai idée que Baliverne aura occasion de prendre l'air. »

Magnus, qui jusqu'alors avait parlé le chapeau à la main, se couvrit.

« Monsieur le comte, reprit-il d'une voix tranquille et en poussant son cheval à côté de celui d'Armand-Louis, Baliverne est une personne qu'il ne faut pas juger sur les apparences ; elle n'était pas en train hier, elle avait les nerfs agacés, en outre elle travaillait pour une besogne où le bon droit n'était pas de son côté ; plus tard et pour une meilleure cause vous la verrez à l'œuvre et lui rendrez votre estime. Magnus l'a promenée un peu partout, et Baliverne a laissé partout d'excellents souvenirs ; de plus, son maître a vu tant de choses qu'il en est peu qui puissent l'étonner. À l'occasion, il s'est tiré de mauvais pas, où d'autres qu'on croyait habiles s'empêtraient ; et, chose curieuse, ce même Magnus a remarqué que les personnes qui le contrariaient se faisaient mal venir de la Providence : généralement, elles mouraient de la fièvre ou d'un coup d'épée.

— Vous n'êtes pas modeste, ce me semble ?

— Non, monsieur le comte, et je m'en vante. La modestie est la vertu des hypocrites. À sa manière, Magnus est un philosophe armé en guerre ; il a mis de côté toutes les qualités gênantes, la modestie, par exemple, et l'abstinence, ainsi que cette laide vertu des avares qu'on nomme l'économie. Baliverne a remplacé tout cela ; et Magnus doit confesser que jamais elle ne l'a laissé manquer de rien. »

Cette habitude que sa recrue avait de parler d'elle même à la troisième personne fit sourire Armand-Louis.

« M'est avis, mon philosophe, que Magnus a du moins un grand respect pour son propre individu ? reprit-il : c'est déjà quelque chose.

— C'est que Magnus s'estime à sa valeur ; et puis, monsieur le comte, c'est affaire d'habitude. Quand on court le monde presque toujours seul, on s'accoutume à se prendre soi-même pour ami et pour confident : j'ai appris à savoir ainsi qui j'étais, et je m'aime beaucoup.

— Vous êtes un homme de goût, maître Magnus.

— C'est mon opinion, monsieur le comte. »

Causant ainsi, M. de la Guerche ne tarda pas à savoir que son compagnon avait fait la guerre dans tous les pays de la vieille Europe : en Transylvanie avec Bethlem Gabor ; en Pologne avec le roi Sigismond ; en Italie avec Torquato Conti ; dans les Pays-Bas avec le prince d'Orange ; dans le Palatinat avec ce comte de Mansfeld qui, sans États, sans armée, sans crédit, tenait campagne contre des princes souverains ; dans le Brandebourg et la Poméranie avec le roi Christian ; dans la Westphalie et la Souabe avec ce duc de Brunswick qui, amoureux de la princesse palatine, portait un de ses gants à son chapeau et inscrivait sur ses étendards cette fière devise : Tout pour Dieu et pour elle ; dans la Bavière et la Silésie sous le comte de Tilly ; en Bohême sous le prince d'Anhalt. Reître ou lansquenet, il n'était pas un bourg, un château, une ville de l'Empire qu'il n'eût traversés, pas un capitaine sous lequel il n'eût joué du sabre ou du mousquet. Dix fois laissé pour mort sur les champs de bataille, le corps tout percé par le fer et le plomb, Magnus avait de la vie cette opinion que c'est une loterie où l'on peut gagner en n'y mettant rien, où l'on peut perdre en y mettant tout.

« J'ai vu force margraves et force électeurs sans sous ni mailles, et sans couronne, dit-il encore ; c'est pourquoi Magnus a toujours la bourse plate et la poche vide ; il ne veut pas que la mauvaise fortune y trouve rien à glaner. »

Sa confession terminée, Magnus interrogea Armand-Louis.

« J'imagine, dit-il, que vous êtes de ceux qui ont la tête plus remplie de rêves que la ceinture de ducats ; ajoutez à ce mince capital un brin d'amour dans le cœur, et Votre Seigneurie est telle que je la suppose.

— Es-tu sorcier, Magnus ?

— Point : je calcule. Vous avez quelque chose comme vingt-cinq ou vingt-six ans, pourquoi courrait-on le monde à cet âge si l'on n'était pas pauvre et amoureux ? »

Armand-Louis soupira.

« Quand je vous le disais ! s'écria Magnus. En attendant, ce n'est pas chez votre belle que vous allez. Vous avez bien l'espoir de la revoir, car vous êtes gai ; mais d'autres soins vous occupent, car vous avez le regard pensif et ménagez votre cheval.

— Je vais chez le roi de Suède, répondit M. de la Guerche étonné de la sagacité de son compagnon.

— Chez Gustave-Adolphe ? Et que ne le disiez-vous plus tôt. Ce n'est point à Stockholm qu'il faut aller, dans ce cas, c'est à Gothembourg, où il passe une inspection et où moi-même je comptais le rejoindre pour m'enrôler dans ses bandes. Suivez-moi, et laissons la grand'route aux paresseux. »

Magnus semblait connaître tous les chemins de la Suède comme il connaissait toutes les villes de l'Allemagne. Au plus épais des bois, il ne se trompait jamais, et savait toujours à propos trouver le gué d'une rivière. En maintes occasions, M. de la Guerche put voir que l'outrecuidance de son compagnon ne l'empêchait pas d'agir sagement et résolument. Au moment où Magnus, levant le doigt, lui fit voir au-dessus de l'horizon clair les clochers de Gothembourg, leurs relations avaient pris ce caractère d'intimité que n'engendrent pas toujours les plus longs voyages ; elles étaient marquées du côté d'Armand-Louis par la plus absolue confiance, et du côté de Magnus par le respect.

Mais les principes de Magnus ne lui permettant pas de maintenir un équilibre consciencieux entre la recette et la dépense, il se trouva qu'en sortant de l'auberge du Saumon couronné, où M. de la Guerche avait voulu prendre leur repas, sa bourse était plate comme une feuille et vide comme un tambour.

« Que cela ne vous mette point en souci, dit Magnus ; c'est dans ces circonstances difficiles que la Providence fait éclater sa puissance.

— Si les miracles sont encore de ce monde, attendons, répondit Armand-Louis.

— Oh ! monsieur le comte, Magnus sait par expérience qu'ils ne sont pas morts ! Tel que vous le voyez, il a été quatre fois condamné à perdre la vie et deux fois pendu ; or, vous avez pu voir que j'ai mes trente-deux dents. »

M. de la Guerche jeta un long regard sur un rideau d'arbres verts derrière lequel se cachait la petite maison blanche, où pendant quelques heures il avait vu Marguerite Cabeliau, et poussa son cheval du côté de Gothembourg.

Magnus paraissait plongé dans une grave méditation et trottait à côté de lui.

« Je connais bien à Gothembourg un honnête marchand drapier, dit-il, mais il me souvient que Magnus a eu si souvent recours au crédit de son hôte, que peut-être le coffre du brave homme lui sera-t-il fermé comme l'est une citadelle à l'ennemi. Vous, monsieur le comte, ne connaissez-vous personne à Gothembourg ?

— Je connais Abraham Cabeliau.

— Eh ! bonté du ciel ! c'est comme si vous connaissiez un galion ! Voici que le miracle commence !... Cabeliau ! c'est un homme tout en or, monsieur. »

Magnus prit une ruelle à gauche, traversa une place et s'engagea dans une avenue large et de belle apparence au bout de laquelle il s'arrêta de l'air d'un voyageur pour qui les rues de Gothembourg n'ont pas plus de secrets que les chemins du pays natal.

« Frappez et entrez, vous êtes ici chez Abraham ; moi, je vais attendre, » reprit-il.

On introduisit Armand-Louis dans une salle basse admirablement propre, mais sans ornement d'aucune espèce. Une porte s'ouvrit, et Abraham Cabeliau parut devant lui, le front pâle et couvert de vêtements noirs.

« Frère, dit-il en prenant la main de M. de la Guerche, vous arrivez dans un jour d'affliction. Le Seigneur a détourné son visage de ma fille, et l'opprobre est entré dans cette maison. »

Armand-Louis, qui n'avait pas oublié le comte de Wasaborg, tressaillit.

« Ah ! pauvre Marguerite ! » pensa-t-il.

Abraham tira une lettre de son sein.

« Une main inconnue m'a révélé cette honte, reprit-il ; le père saura si on ne l'a pas trompé, et alors, comme autrefois dans Lévi et dans Judas, le père sera le juge.... Mais le deuil qui oppresse mon âme ne peut pas me faire oublier que vous êtes venu chez-moi, vous que j'ai tiré des mains des méchants.... Parlez sans crainte, je suis à vous. »

M. de la Guerche lui raconta en peu de mots ce qu'il avait fait depuis le jour où le Bon-Samaritain l'avait déposé sain et sauf sur une terre amie, et ce qui lui restait à faire.

« Or, je suis sans ressources, ajouta-t-il.

— Vous avez combattu avec ceux de la Rochelle pour la défense de la vraie foi !... Merci de vous être souvenu d'Abraham Cabeliau.... Que vous faut-il ?

— Cent écus d'or vous semblent-ils une trop forte somme pour un gentilhomme qui n'a plus que son épée ?

— Les voici, répondit le calviniste en ouvrant un coffret d'ébène et de fer dont il tira les cent pièces d'or.

— Vous savez, reprit Armand Louis, que je suis soldat : un boulet de canon peut m'emporter avant d'avoir acquitté ma dette.

— Je pleurerai le soldat.... Si vous vivez, vous rendrez cette somme à d'autres plus pauvres que vous.... prenez. »

Lorsque Armand-Louis sortit, il trouva Magnus, toujours à cheval, immobile dans la rue. En une seconde il fut en selle.

« Nous allons sans plus tarder retourner à l'auberge du Saumon couronné, dit-il.

— Retournons, répondit Magnus qui jeta les yeux autour de lui d'un air préoccupé.

— J'ai ma ceinture pleine.... cent écus d'or ! Si j'en avais demandé mille, je les aurais eus.

— Je le sais.

— Et cela ne t'étonne pas ?

— Non.

— Cependant j'aurais pu revenir les mains vides.

— C'est impossible !

— Voilà qui est singulier !... Abraham n'est point mon intendant.

— La Providence nous devait un miracle : elle l'a fait. »

Les deux cavaliers sortaient en ce moment de la ville et s'enfonçaient rapidement dans la campagne.

« Vous connaissez-vous quelque ennemi en Suède ? reprit tout à coup le laconique Magnus.

— Un ennemi ?... ma foi, non.

— Cherchez bien.

— Je n'en vois qu'un.... mais y est-il encore ?... c'est douteux.

— Vous l'appelez ?

— Jean de Werth.

— Jean de Werth ! Et vous n'en parliez pas !

— À quoi bon ?

— Quand on a affaire à un homme tel que le baron Jean de Werth, on en parle toujours.

— C'est bien assez d'y penser ! Il devait quitter la Suède peu de temps après mon départ. »

Magnus secoua la tête :

« Il y est encore, monsieur le comte ; gardez-vous d'en douter. À présent, je comprends tout !

— Quoi, tout ?

— Vous n'avez donc rien vu ?

— Rien.

— Figurez-vous alors qu'au moment où nous entrions en ville, un drôle à visage sinistre s'est mis à nous regarder attentivement ; bientôt après, j'ai remarqué qu'il nous suivait. On ne doit jamais mal juger de son prochain, bien que Magnus ait cette conviction que beaucoup d'hommes sont nos prochains comme les vautours sont les cousins des ramiers. J'ai donc attendu. Mais il est sans exemple que Magnus se soit trompé. J'ai revu mon coquin à la porte de ce digne chrétien qui s'appelle Abraham Cabeliau. Il a guetté votre sortie, et peut-être allais-je lui couper les oreilles pour savoir s'il a du sang dans les veines, lorsque notre curieux s'est dérobé comme un spectre dans une ruelle obscure. Maintenant, monsieur le comte, ce baron, dont le diable ait l'âme, a-t-il quelque intérêt à être informé de votre présence en Suède ?

— Oh ! pour cela, oui !

— Alors n'en doutons plus ; c'est lui qui a dépêché cet estafier de mauvais augure à vos trousses.... c'est pourquoi je vais renouveler la mèche de mes pistolets. »

Armand-Louis, qui ne s'émouvait pas aisément, laissa Magnus à l'enseigne du Saumon couronné et se rendit sans perdre une minute à la petite maison blanche, dont il n'eut point de peine à franchir la haie.

La négresse qu'il avait vue autrefois le reçut et l'introduisit auprès de Marguerite.

Àson aspect, la jeune femme se leva et, lui tendant la main :

« À quelle heureuse fortune dois-je de vous revoir ? dit elle. Serait-elle encore plus propice que je ne le suppose ? auriez-vous besoin de moi ?

— Que Dieu me juge si je fais mal, répondit Armand-Louis ; une première fois je vous ai sauvée.... service oblige.... j'ai vu Abraham Cabeliau.

— Mon père !

— Il avait une lettre entre les mains.... hélas ! la lettre d'un ennemi.... il sait tout. Si vous avez quelque chose à redouter de sa colère, prenez garde : je ne le devance pas d'une heure peut-être. »

Marguerite était devenue pâle comme une morte.

« Mon père ici ! dit-elle ; ah ! je suis perdue !

— Puis-je quelque chose pour vous ?... Je dois tout à Abraham, mais vous êtes sa fille... ordonnez ! »

Marguerite leva sur M. de la Guerche ses yeux trempés de larmes :

« Non, reprit-elle ; aujourd'hui ou demain, il fallait toujours que ce secret m'échappât !... J'attendrai mon père.... S'il me tue, adieu !... s'il me pardonne, ah ! je vous devrai plus que la vie !

— Que Dieu vous sauve ! » s'écria M. de la Guerche ému.

Au moment où il venait de quitter le jardin, le galop d'un cheval lancé à toute bride lui fit lever les yeux. Du premier regard il reconnut le comte de Wasaborg. Armand-Louis s'élança, appela, cria. Mais il était à pied : le cheval du comte fuyait comme un vent d'orage... Le son de sa voix se perdit dans le retentissement furieux de ce galop, et bientôt Armand-Louis vit disparaître le cheval et le cavalier dans les massifs d'arbres qui répandaient leur ombre autour de la maison.

« Ah ! c'est une fatalité ! » murmura-t-il.

Il allait dépasser la lisière du petit bois où naguère il avait rencontré le capitaine Jacobus, lorsqu'un coup de feu retentit, et une balle qui déchira son pourpoint s'enfonça dans le tronc d'un bouleau.

Presque au même instant, et avant même qu'il eût sondé du regard la profondeur du bois, une détonation nouvelle se fit entendre, un cri sourd répondit à cette détonation, et, sautant sur la route, Armand-Louis aperçut Magnus et un homme qui fuyait de toute la vitesse de son cheval.

Magnus tenait encore un pistolet à la main.

« Qu'est-ce ? demanda M. de la Guerche.

— Un coquin qui vous a manqué et que j'ai manqué !...

— Ah ! Magnus, voilà une chose qui m'étonne de ta part ! vieillirais-tu, mon garçon ? Une charge toute neuve ! Ma balle a troué son feutre à un demi-pouce du crâne, qu'elle a peut-être égratigné en passant !... si j'avais visé en plein corps le scélérat qui rampait dans ce taillis de chênes, je l'aurais certainement atteint ; mais, voilà, je voulais le tuer roide pour avoir son cheval.... une pièce de conviction, monsieur le comte. »

Il chargea de nouveau son pistolet d'un air tranquille.

« Quand je vous disais qu'il fallait vous tenir sur vos gardes ! reprit-il. Jean de Werth est un homme expéditif !... Rentrons en ville à présent, s'il vous plaît, et cherchons le roi : quand on a un homme tel que le baron sur les bras, il ne fait pas bon de s'occuper trop longtemps des affaires d'autrui. »

Mais, tandis qu'ils regagnaient en toute hâte le cabaret où ils avaient laissé leurs chevaux, Armand-Louis demanda à Magnus par quelle aventure il le rencontrait dans le voisinage de la maison blanche, lorsqu'il l'avait quitté sur le seuil du Saumon couronné.

« Vous ne connaissez guère Magnus si vous croyez qu'il vous permettra de courir les bois à la brune, répondit le vieux soldat, sans que lui-même fasse le guet aux environs ! Vous n'étiez pas au bout du sentier, que j'étais sur vos pas. Et bien m'en a pris !... je sais pertinemment à présent que le baron est en campagne.

— Comment ! tu crois ?...

— Je ne crois pas, j'affirme.

2 · XXI

Pour l'intelligence des événements qui vont suivre, il nous faut maintenant abandonner Armand-Louis sur la route de Gothembourg et rejoindre le comte de Wasaborg chez Marguerite.

Il était alors dans cette même pièce où le duc Albert et M. de la Guerche s'étaient rencontrés ; il tenait entre ses bras Marguerite pâle et tremblante. Ses yeux inquiets l'interrogeaient.

« Dieu ! ne m'aimez-vous plus ? dit-il tout à coup, tandis que les regards de Marguerite effarée se promenaient de la porte à la fenêtre.

— Ah ! je vous le dirais que vous ne le croiriez pas ! s'écria-t-elle suspendue à son cou ; mais, par pitié, fuyez !

— Fuir ! et pourquoi ?... voilà bien longtemps que je ne vous ai vue, Marguerite ; si quelque danger vous menace, comme en ce jour terrible où M. de la

Guerche vous a rendue à mon amour, je reste.

— M. de la Guerche !... Hélas ! il sort d'ici.

— Lui ?

— Il m'a dit.... ah ! c'est affreux !... Mais pourquoi vous répéter tout cela à présent ? Il est trop tard. »

Tout à coup Marguerite s'arrêta et tendit l'oreille :

« Entendez-vous ?... ah ! fuyez ! » s'écria-t-elle de nouveau en se tordant les mains.

Un bruit venait en effet de se faire entendre du côté de la porte. Marguerite voulut entraîner le comte de Wasaborg dans une pièce voisine, mais la porte s'ouvrit tout à coup et Abraham Cabeliau parut.

« Dieu ! c'est donc vrai ! » s'écria-t-il.

Le comte de Wasaborg se retourna l'œil en feu, la main sur la garde de son épée.

Abraham Cabeliau, qui avait fait un pas vers sa fille, s'arrêta comme si la foudre eût éclaté devant lui, et levant les mains au ciel :

« Le roi ! » dit-il.

Marguerite regarda le comte, et l'on vit la pâleur des cadavres couvrir son visage ; mais, se remettant presque aussitôt :

« Le roi ! c'est notre maître ! dit-elle d'une voix mourante.

— Tu l'entends, Seigneur ! » s'écria Abraham.

Gustave-Adolphe, car c'était lui, allait répondre lorsque Marguerite, se jetant aux pieds de son père, l'arrêta d'un regard suppliant.

« Maudissez-moi, frappez-moi, dit-elle ; les devoirs sacrés de la chrétienne, la pudeur de la fille, le respect de votre nom, j'ai tout oublié, mon père.... mais lui, c'est le roi ! »

Abraham Cabeliau, qui avait caché son visage entre ses mains, leva la tête ; la majesté du malheur et de la résignation venait de graver son sceau sur ce noble front sillonné de tant de rides.

« Ma vieillesse est souillée ! dit-il ; mais la honte de mes cheveux blancs ne m'empêchera pas de me rappeler que vous êtes l'oint du Seigneur. La maison est ouverte, vous pouvez en sortir comme vous y êtes entré. Souvenez-vous seulement, Gustave-Adolphe, qu'il est pour un roi d'autres soins que celui de porter le déshonneur au foyer de l'un de ses serviteurs.

— Me croyez-vous assez lâche pour m'éloigner sans même savoir ce que Marguerite deviendra ? » s'écria Gustave-Adolphe.

Le sujet venait de parler, le père leva le front, et croisant ses bras en face de Gustave-Adolphe :

« Qui ose m'interroger ? dit Abraham ; depuis quand un père n'est-il plus le maître de juger sa fille ? Est-ce Marguerite qui répondra ? Osez donc le lui demander ? »

La parole frémissait encore sur les lèvres d'Abraham lorsqu'une porte voisine s'entr'ouvrit, et un enfant beau comme le jour, craintif et souriant, se glissa dans la pièce doucement.

Les yeux d'Abraham le virent, et il trembla de tous ses membres.

Marguerite, qui était à genoux, attira l'enfant sur son cœur, et se traînant jusqu'aux pieds d'Abraham, elle le lui présenta :

« Que je meure, si telle est votre volonté, mon père, dit-elle, mais pardonnez à cette innocente créature ! »

Les bras de l'enfant s'enroulèrent autour du cou du vieillard.

« Ah ! je suis vaincu ! » s'écria Abraham, qui n'eut pas la force de la repousser.

Et, ses bras s'ouvrant malgré lui, il serra sur son cœur tout à la fois Marguerite et l'enfant.

Un instant ils confondirent leurs larmes et leurs baisers, puis Marguerite, se dégageant, leva sur Abraham des yeux suppliants :

« Mon père, dit-elle alors, me permettez-vous de parler une fois encore au roi Gustave-Adolphe ?

Abraham Cabeliau regarda tour à tour sa fille et le roi.

« Sire, reprit-il enfin, je m'éloigne ; que Votre Majesté n'oublie pas qu'elle est chez moi. »

Aussitôt qu'ils furent seuls, Marguerite tourna les yeux vers Gustave-Adolphe :

« Et je ne le savais pas ?... Le roi ! vous, le roi ! dit-elle en éclatant.

Ah ! m'auriez-vous aimé, si vous l'aviez su ? s'écria-t-il.

Le roi ! le roi ! répétait-elle toujours en le couvrant de ses regards. Ah ! quand je vous voyais à mes pieds, me jurant de cette même bouche que je croyais sincère que vous n'existiez que pour moi, si quelqu'un fût venu me dire que vous étiez le roi de Suède.... jamais je ne l'aurais cru.... et il a fallu que mon père lui-même m'ouvrît les yeux !... »

Mais la voix de Gustave-Adolphe l'interrompit.

« Souvenez-vous du jour où le hasard m'a conduit vers vous ! s'écria-t-il. Ah ! dès le premier sourire, j'ai compris que je vous appartenais.... mon âme s'était donnée à vous sans réserve.... Qu'étais-je alors ? un soldat à qui des milliers d'ennemis disputaient sa patrie, un roi sans couronne, presque un exilé, un proscrit ! La fièvre dévorait mes jours ; pas une heure sans inquiétude, toujours des embûches et des batailles. Quelles longues tristesses n'avez-vous pas consolées !... Près de vous je respirais, avec vous j'avais ces biens que le plus humble de mes sujets connaît et qui lui font aimer la vie, une main amie, un cœur dévoué, une femme enfin ! Non ! ne me regardez pas avec ces yeux irrités ; si un jour la politique a voulu que le roi ne fût plus libre, Marguerite, son âme ne vous a pas trahie et jamais n'a cessé d'être à vous !... Votre image me suivait partout, c'était ma consolation pendant la lutte, mon espérance au retour. Les seules heures où j'ai connu l'ivresse de la vie, c'est ici que je les ai goûtées ; ailleurs, mon cœur ne battait plus.... Croyez la voix qui vous parle ! s'il n'avait pas fallu défendre un peuple qui s'était donné à moi, le défendre contre le Polonais, le Danois, le Moscovite, l'Autrichien, aurais-je un seul jour déserté cet asile où je vous avais rencontrée ? Et que de fois n'ai-je pas songé à descendre de ce trône où le repos ne m'est pas permis !... Je l'aurais fait sans doute, si l'honneur ne m'y avait pas enchainé.... Et parce que je suis le roi, voilà que vous ne m'aimez plus !

— Ah ! je vous aime encore, puisque je vous pardonne ! s'écria Marguerite qui sanglotait.

Le roi poussa un cri et voulut la prendre dans ses bras.

Mais, se relevant :

« Gustave-Adolphe, dit-elle, Marguerite est morte ; il n'y a plus ici que la fille d'Abraham Cabeliau, d'un homme qui a combattu pour Votre Majesté. Oubliez tout le reste !

— Et le puis-je ? dit Gustave-Adolphe éperdu.

— Vous le pouvez si vous pensez à la Suède ! La Suède est menacée, dites-vous : soyez à elle tout entier ; la patrie, à présent, voilà votre fiancée, votre femme, vos amours ! Haut l'épée, sire, et défendez-la ! C'est à la Suède que je vous donne ! voilà, mon roi bien-aimé, la seule rivale dont je puisse ne pas être jalouse !... L'Europe est en feu, me disiez-vous un jour, toutes les ambitions sont déchaînées, les provinces et les royaumes se perdent et se gagnent au jeu terrible des batailles ; que la Suède, armée par vous, entre en lice, et faites-lui sa part large et belle. Allez ! sire, et à ce prix ce cœur, où nul ne vous remplacera, battra toujours au nom de Gustave-Adolphe ! »

Le roi hésitait ; jamais Marguerite ne lui avait paru plus belle et plus touchante, mais il la connaissait assez pour savoir qu'elle était perdue pour lui.

« Vous le voulez, Marguerite ! dit-il en soupirant.

— Marguerite n'est plus !... Aux armes ! sire.

— Alors votre main, vos lèvres, une dernière fois, et que Dieu sauve la Suède ! L'épée tirée, je ne la rentrerai plus ! »

Marguerite, le visage à la fois ruisselant de larmes et rayonnant d'amour, prit la tête du roi entre ses mains.... elle crut que son cœur s'échappait ; puis, lui montrant au loin la mer du côté de l'Allemagne :

« Voilà le chemin, » dit-elle.

Écrasée par la violence de ses émotions, Marguerite tomba comme anéantie sur un fauteuil. Des sanglots soulevaient sa poitrine, ses mains inertes pendaient le long de son corps. Gustave-Adolphe se jeta à ses pieds. Combien d'heures n'avait-il pas autrefois passées auprès d'elle au temps heureux où elle

croyait en lui ! Il n'osait parler et la soutenait dans ses bras ; la femme et la mère succombaient dans une suprême défaillance. Elle resta un instant immobile, la tête renversée sur l'épaule du roi et pleurant. Puis, par un effort subit, debout et l'œil plein de flammes, et sans retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues :

« Sire, je ne suis plus pour Votre Majesté qu'une sujette, la mère d'un de vos sujets, dit-elle. Que demain le soleil ne vous trouve plus ici.... et, pour que le sacrifice soit sans issue, je veux que mon père apprenne vos résolutions. »

Elle frappa sur un timbre ; bientôt après Abraham parut.

« Mon père, dit-elle, voici le roi qui va combattre les ennemis de notre religion. À cette grande œuvre, il dévouera sa vie.

— Ah ! je le jure ! » s'écria Gustave-Adolphe.

Abraham étendit sa main nue vers le ciel.

« J'ai armé des vaisseaux pour le service de mon pays au temps où il était en guerre contre les Danois, dit-il ; j'en équiperai plus encore pour la défense de notre foi. Mon sang et mon or sont à vous, sire.

— Alors, je vous donne rendez-vous à Carlscrona ; je veux que tout ce qu'il y a de navires en Suède s'y réunisse.

— Mes frégates y seront ; et j'y serai moi-même, afin qu'on sache ce que peut le dévouement d'un homme. »

Marguerite leva des yeux suppliants sur son père.

« Permettez-moi de vous suivre, dit-elle. Vous animerez de votre exemple les équipages choisis par vous ; je prierai pour ceux qui vont combattre. Un enfant y verra de loin celui qu'il ne connaîtra plus.... »

Elle se soutenait à peine. Abraham l'attira sur son sein.

« Venez donc, ma fille ; vos prières monteront vers Dieu, et il bénira nos efforts. »

Quelques instants après, le galop d'un cheval, qui retentissait dans l'espace, lui disait que Gustave-Adolphe était loin d'elle : elle sentit son cœur trembler dans sa poitrine. Abraham Cabeliau reparut, tenant par la main un enfant.

« À genoux, mon fils, à genoux, et Dieu sauve le roi ! dit-elle, voici la guerre ! »

Une dernière fois Marguerite dormit sous le toit qui si longtemps l'avait abritée. Au point du jour, des serviteurs envoyés par son père l'avertirent que tout était prêt pour le départ. L'ardeur s'était ranimée dans les veines du vieux marin à la pensée des guerres nouvelles. Il avait expédié des courriers dans toutes les directions pour presser l'armement des navires qu'il faisait équiper. Un même rendez-vous leur était assigné. Il vidait ses coffres, il achetait des armes, des provisions. Il voulait que les bâtiments d'Abraham Cabeliau fussent les plus agiles et les plus beaux de la flotte.

Sans perdre une minute, Marguerite expédia un messager à M. de la Guerche. Il avait vu son péril et devait connaître son salut et son sacrifice. Quelques mots dits la veille lui avaient fait comprendre qu'il avait un intérêt pressant à voir le roi. Elle lui donnait rendez-vous à une petite distance de Gothembourg, sur la route de Carlscrona.

Bientôt après, elle quittait la Maison blanche les yeux pleins de larmes, le cœur serré, la poitrine oppressée. Que de beaux jours qu'elle ne devait plus revoir ! Elle salua des yeux chaque meuble, chaque arbuste, chaque buisson. Toute chose lui rappelait d'aimables et riants souvenirs. À présent leur chaîne était brisée. Elle marchait lentement, tenant son fils par la main, regardant toujours derrière elle.

« C'est fini ! c'est fini ! » disait-elle.

Au détour du sentier, une voix mâle l'appela. Elle tressaillit. Abraham Cabeliau était devant elle à cheval, en costume de voyage, près d'un carrosse. Elle retourna la tête et ne vit plus la Maison blanche. Elle poussa un grand cri et ramena sur sa tête les plis d'un long voile.

« Adieu ! » murmura-t-elle d'une voix brisée.

Quand elle releva son front, un pli de collines dérobait les maisons de Gothembourg, et la route blanche s'enfonçait entre deux rideaux de sapins noirs.

2 · XXII

Une heure après, le roi Gustave-Adolphe et les officiers qu'il avait réunis à Gothembourg sous prétexte d'inspecter un corps de recrues, prenaient le chemin de Carlscrona, où déjà se rassemblaient une flotte et une armée en prévision des événements que la guerre qui bouleversait l'Allemagne pouvait précipiter.

Armand-Louis et Magnus apprirent donc son départ en même temps que son arrivée ; mais le roi avait sur eux une avance qui ne leur permettait plus de l'atteindre.

Qu'importe ! dit Magnus, nous avons des chevaux frais, de l'or tout neuf, et de bonnes épées qui ne craignent personne.... poussons sur les traces du roi, et si nous ne le rejoignons pas à Carlscrona, nous le rattraperons bien à Stockholm.

Ah ! quand reverrai-je Saint-Wast ! » murmura M. de la Guerche.

Sur ces entrefaites, le messager que Marguerite avait envoyé à M. de la Guerche lui parvint ; les préparatifs de départ furent promptement terminés, et, fidèles au rendez-vous, ils prirent, avec Abraham et sa fille, le chemin qu'avait suivi Gustave-Adolphe.

« Un vrai roi, celui-là, disait Magnus qui avait grand'peine à garder longtemps le silence ; des yeux gris, ou verts, ou bleus, on ne sait pas bien : le ciel ou l'Océan, selon que la joie ou la colère l'anime ; une voix généreuse et sonore, qui fait qu'on obéit sans y penser ; un bras de fer, la main d'un soldat, la tête d'un général ; avec cela des yeux pleins de flammes et une façon de lancer son cheval au galop qui oblige les plus humbles recrues à pousser droit devant elles comme si on les menait à la victoire. J'ai servi quelque temps en Pologne, sous le roi Sigismond, son oncle ; Gustave-Adolphe nous a si furieusement battus, que j'ai juré de ne plus marcher que sous ses drapeaux. C'est ce jour-là que six escadrons m'ont passé sur le corps ; je ne m'en porte pas plus mal, mais vous comprenez que cela gêne un peu.

— Pardieu ! répondit M. de la Guerche, je ne l'ai jamais vu ton héros, et il me semble cependant que je le connais. »

Ainsi devisant, ils traversaient les bois et les plaines, les villes et les bourgs. La figure sinistre aperçue un instant par Magnus avait disparu. Le soleil riait à

leur voyage, et ce fut ainsi que, le corps dispos et l'esprit allègre, ils découvrirent les remparts de Carlscrona, et au tour de la ville de pierre une ville de toile toute retentissante du bruit des armes.

« Séparons-nous ici, dit Abraham. Si vous avez besoin de mon aide, chacun vous indiquera la maison où je vais me retirer. Votre chemin, à vous, n'est pas le même. »

Un passant leur indiqua la demeure du roi, et tandis que leurs chevaux se reposaient dans une auberge, où le premier soin de Magnus avait été de retenir un logement, ils profitèrent d'un restant de jour pour se rendre au château de Gustave-Adolphe. Les portes en étaient assiégées par une foule d'officiers, de gentilshommes et de serviteurs ; çà et là des soldats montaient la garde.

Tout à coup Armand-Louis poussa un cri, et avant même que Magnus eût le temps de prévoir ce qu'il allait faire, M. de la Guerche s'était élancé dans les jardins.

Devant lui, au bout d'une avenue, il venait d'apercevoir M de Souvigny, et auprès d'elle Jean de Werth ; M. de Pardaillan marchait à leur côté.

Malheureusement le sage Magnus ne s'était pas trompé dans ses prévisions ; Jean de Werth avait été informé avant tout le monde, et par une dépêche de l'empereur Ferdinand, de la victoire du cardinal de Richelieu. Des fugitifs qui avaient eu la chance d'arriver en Suède plus vite et plus sûrement que le navire du pauvre David Johan lui apprirent, en outre, qu'au moment où la Rochelle était tombée, M. de la Guerche vivait encore.

Jean de Werth conclut de ce fait qu'il ne tarderait pas beaucoup à voir son rival sur les mêmes rivages où ils s'étaient rencontrés ; le même raisonnement lui fit comprendre que là où serait Adrienne, là irait Armand-Louis. Quant aux conséquences que devait avoir la rencontre des deux jeunes gens, il était facile de les prévoir. Le plus simple bon sens suffisait. Si la résistance de M de Souvigny, en l'absence d'Armand-Louis, était telle qu'elle tenait en échec la parole donnée par M. de Pardaillan, que serait-ce quand elle aurait pour points d'appui la présence et l'amour du jeune huguenot paré de tous les charmes de la vaillance, du malheur et du dévouement ?

La lutte devenait sinon impossible, ce mot n'entrait pas dans les habitudes de Jean de Werth, du moins fort difficile. Une courte méditation l'amena bien

vite à cette conclusion que le comte de la Guerche devait disparaître.

« Il disparaîtra donc, » ajouta-t-il mentalement.

Le moment d'ailleurs lui paraissait propice aux tentatives hasardeuses. Depuis que M. de la Guerche avait quitté la Suède, des changements étaient survenus. La guerre semblait imminente. Rappelé d'abord en Allemagne par un ordre de l'empereur Ferdinand, et renvoyé de nouveau en Suède pour une dernière et plus pressante négociation, Jean de Werth avait trouvé le pays en armes. Une même pensée animait le peuple et son roi ; jamais Gustave-Adolphe n'avait multiplié plus rapidement les courses et les inspections qui le promenaient de Stockholm à Calmar, de Gothembourg à Carlscrona. Les heures semblaient comptées.

Ému par cette fièvre des batailles qui faisait tressaillir la Suède, M. de Pardaillan avait quitté le château de Saint-Wast et s'était rendu, avec Diane et M de Souvigny, à Carlscrona, où le roi avait établi son quartier général. Le vieux gentilhomme voulait consacrer un reste de force au service de sa patrie d'adoption et entendre encore avant de mourir le retentissement des clairons sonnant la charge. Jean de Werth l'avait suivi, en apparence pour se rapprocher du roi et solliciter une entrevue décisive, en réalité pour rester auprès de M de Souvigny. La pensée d'un enlèvement traversait parfois son esprit. Un grand nombre d'aventuriers, parlant toutes les langues, sillonnaient la Suède attirés par le frisson de la guerre et la réputation du roi. Dans cette foule chaque jour grossie, Jean de Werth ne pouvait-il pas trouver des auxiliaires dévoués à ses projets ? Il fallait seulement se hâter.

Le baron, on le sait, ne faisait point commerce avec les scrupules devant lesquels s'arrêtent les petites gens. Élevé à l'école du terrible comte de Tilly et de l'implacable duc de Friedland, le peu qu'il en avait pu connaître à son entrée dans le monde avait pris la fuite depuis un assez long temps. Entre le désir et la possession, son principe était qu'il fallait supprimer les intermédiaires.

Sa résolution prise, et bien sûr que son rival se montrerait tout d'abord aux lieux où M. de Pardaillan avait conduit sa fille et M de Souvigny, Jean de Werth se promit d'exercer une active surveillance aux environs de Carlscrona. Mais peu désireux de se commettre en personne dans les difficultés d'une aventure scabreuse, on le vit un matin se diriger du côté des maisons noires et des ta-

vernes borgnes, où les batteurs d'estrade et les maraudeurs, qu'on voit toujours à la suite des armées, tenaient leurs francs quartiers.

Combien en ce moment le baron ne regrettait-il pas de n'avoir emmené avec lui que d'honnêtes secrétaires et de prudents serviteurs ? Un coupe-jarrets eût bien mieux fait son affaire.

« La bonne ville de Carlscrona me le fournira ! » pensa-t-il pour se consoler.

Grâce au déguisement qu'il avait pris, Jean de Werth put se glisser, sans être remarqué, dans un établissement douteux où bon nombre de gens dépenaillés cassaient des pots en battant les cartes. Force rapières, force plumets déchiquetés, force moustaches retroussées, force dagues à pommeaux de cuivre ou de fer, force casaques usées par d'obscurs services, force visages balafrés embellissaient ce séjour où des servantes rubicondes allaient et venaient, portant des brocs remplis de bière et des assiettes chargées de jambon.

Jean de Werth s'assit dans un coin et regarda autour de lui.

Deux hommes jouaient aux cartes, assis devant une table voisine. Sur la table, on voyait deux gobelets d'étain, deux cruches à demi pleines, quelques monnaies d'argent. Autour de la table, une demi-douzaine de chenapans faisaient cercle.

L'un des joueurs, à mine jaune, portait un pourpoint de velours chargé de passementeries éraillées ; il avait le regard louche, le sourire doux et faux, le teint couleur de cire, les cheveux plats, les mains longues et fluettes. L'agilité de ces doigts minces et pointus donna fort à penser à l'ambassadeur de S. M. l'empereur Ferdinand.

Un examen plus attentif lui inspira bientôt la conviction que ce joueur à mine blafarde appartenait à cette confrérie d'hommes méticuleux qui corrigent les caprices du hasard et le forcent à s'habiller à leur guise.

Après chaque coup, une partie notable de l'argent épars devant lui s'engouffrait dans des poches dont nulle autre main que les siennes n'avait sondé la profondeur.

La victime de cette habileté prudente et froide grondait, blasphémait, buvait et continuait.

L'homme au pourpoint de velours, mû par un sentiment de charité fraternelle, vida sa cruche dans celle de son adversaire.

« Frère Thorwick, j'ai moins soif que toi ; partageons, » dit-il.

Thorwick accepta, remplit son verre jusqu'au bord, l'avala d'un trait, joua et perdit.

« Eh ! eh ! grommela Jean de Werth ; il y a là un coquin qui me semble passé maître en menues scélératesses. Serait-ce là vraiment l'homme qu'il me faut ?

En ce moment, un sergent qui portait l'uniforme de la maréchaussée suédoise, entra dans le cabaret et s'assit.

« Jouons honnêtement et sans blasphémer, dit l'homme aux passementeries.

— C'est aisé à dire, à toi maître Frantz qui gagnes toujours. Mais moi ! s'écria Thorwick.

— Je gagne quelquefois, parce que je suis un homme pieux, » répondit Frantz qui battait les cartes.

La partie continua, et le résultat fit passer dans la poche de l'homme pieux la presque totalité de l'argent qui restait sur la table.

Thorwick porta la main à sa taille, dénoua une ceinture à laquelle était suspendu un poignard à manche d'argent, et, la jetant sur le bois :

« Vingt ducats la ceinture et le poignard ! s'écria-t-il.

— Thorwick ! la passion l'égare. Un homme craignant Dieu ne parle pas ainsi.

— Vingt ducats ! te dis-je, ou par les cinq cents cornes du diable.... »

Frantz réprima un geste d'horreur.

« J'accepte, » dit-il.

La partie s'engagea.

Au deuxième coup, toutes les chances étaient pour Frantz ; il abattit ses cartes au troisième.

« Ah ! ventre Mahom ! tu triches ! » s'écria Thorwick.

En un clin d'œil, les tables furent renversées, les cru ches en morceaux, les bancs jetés par terre. Thorwick, qui avait bu la valeur de six pintes, plia bientôt ; Jean de Werth crut remarquer alors que l'une des mains de Frantz s'enfonçait tout à coup dans l'entonnoir d'une poche ouverte au flanc de son ennemi.

Puis, se redressant, et tandis que Thorwick roulait parmi les brocs et les gobelets, Frantz marcha droit vers le sergent qui s'était levé :

« Justice, seigneur sergent, dit-il d'un air de contrition, voilà un mécréant qui blasphème le saint nom de Dieu ; il a voulu m'étrangler après m'avoir volé. Cherchez dans ses poches, et certainement vous y découvrirez une bourse de soie verte garnie de vingt-quatre pistoles que j'avais tout à l'heure et que je n'ai plus. »

Le sergent, aidé de deux soldats auxquels il avait fait signe d'entrer, s'empara de Thorwick ; on le fouilla, et on découvrit la ceinture de soie verte aux vingt-quatre pistoles.

Ce fut un cri dans toute la salle.

« Emmenez ce drôle ! dit le sergent.

— Pardonnez-lui comme je lui pardonne ! » s'écria Frantz.

On se rangea autour de lui, et il sortit d'un pas tranquille.

Jean de Werth le suivit. Quand on fut au détour de la rue, il frappa doucement sur l'épaule de Frantz.

« Ami, lui dit-il, j'ai nom Jean de Werth ; vous plaît-il de me suivre à mon hôtel ?

— Ce sera un grand honneur pour moi ! répondit l'homme jaune.

— Vous vous appelez ?

— Frantz Kreuss, pour vous servir.

— Eh bien ! ami Frantz, j'ai véritablement admiré avec quel art, après avoir dépouillé votre adversaire, vous l'avez fait jeter en prison.

Frantz prit un air modeste.

« Quand la Providence vous égare en pays de parpaillots, dit-il, c'est une joie bien douce pour une âme catholique de malmener quelqu'un de ces mécréants et de lui faire subir un châtiment terrestre, en attendant les peines éternelles qui lui sont réservées dans l'enfer.

— Voilà un langage qui me donne une haute opinion de votre vertu, honnête Frantz, et j'imagine que nous allons nouer quelques petites relations qui vous seront profitables.

— C'est mon désir le plus vif.

— Vous déplairait-il d'armer votre bras du glaive séculier contre un de ces mécréants qui déclarent la guerre à la sainte Église ?

— Point, seigneur. Mais chacun a ses petites affaires, et, si je dois négliger les miennes.... »

Jean de Werth ouvrit un coffret et en tira une poignée d'or.

« Je paye avant et je paye après, reprit-il ; j'ai besoin qu'un homme qui ne croit pas aux mérites des saints disparaisse promptement ; l'homme mort ou l'homme éclipsé, il y aura mille pistoles pour la main qui m'aura servi. »

Frantz s'inclina.

« Ordonnez, seigneur, » dit-il.

Jean de Werth le mit tout de suite au courant de ce qu'il attendait de lui. Un huguenot, échappé par miracle au siége de la Rochelle, un ennemi de la sainte Église, était arrivé en Suède ; il allait sans doute paraître à Carlscrona ; il était bon qu'on ne l'y vît pas longtemps.

« Avez-vous quelque indication à me donner sur le choix des moyens ? répliqua Frantz qui n'avait pas perdu une parole des longues explications de Jean de Werth.

— Aucune ; je ne veux en rien gêner l'initiative de l'homme obligeant et pieux qui me prêtera le secours de son expérience et de son zèle. »

Frantz sourit benoîtement.

« D'ailleurs, ajouta Jean de Werth d'un air de négligence, M. de la Guerche, qui vient ajouter le poison français au poison suédois, est un galant peu versé

dans la science de l'escrime, étourdi et mal en fonds, un pauvre sire sans ressources et sans famille.

— Tant pis, seigneur, tant pis ! j'aurais voulu prouver à l'illustre Jean de Werth que, si humble que soit son serviteur, il n'eût reculé devant aucun péril pour défendre une sainte cause. »

Jean de Werth se leva, et, d'un air de familiarité, frappant sur l'épaule de Frantz Kreuss :

« Ne vous attirez point de méchante affaire sur les bras, dit-il ; un habile homme comme vous doit savoir qu'il n'est point nécessaire de tuer les gens pour les faire disparaître ; il suffit de les jeter dans quelque aventure où ils aient contre eux, en pays catholique, la maîtresse ou le confesseur du roi, en pays protestant, les lois ou le despotisme de l'opinion publique. Si maintenant la dure nécessité exige qu'on les invite à quitter cette vallée de larmes où nous gémissons, il faut le faire prudemment, sans bruit, sans éclat.

— Que notre sainte Église me protége, et vous serez content de moi, seigneur, » dit l'honnête Frantz Kreuss.

Glissant alors dans sa longue ceinture de soie verte les pistoles que lui avait comptées Jean de Werth, il sortit d'un pas lent et méthodique.

2 · XXIII

Ceci se passait au moment où M. de la Guerche, roulé par une vague, abordait sur la côte occidentale de la Suède. Frantz Kreuss, qui voulait mériter l'estime de Jean de Werth, s'était mis en campagne sur-le-champ et avait expédié divers agents dans les ports de mer principaux du royaume. L'un d'eux avisa M. de la Guerche au moment où celui-ci se montra dans Gothembourg et le reconnut au signalement qu'on lui en avait donné. Cette rencontre eut pour conséquence immédiate le coup de pistolet qui faillit renverser Armand-Louis sur la route de la Maison blanche. Cette première tentative n'ayant pas réussi, Frantz Kreuss ne se laissa point décourager, et, averti par un courrier du départ de M. de la Guerche avec Abraham Cabeliau, il résolut de demander à son épée le résultat que la maladresse de son émissaire ne lui avait pas permis d'obtenir. C'était un homme consciencieux, qui tenait à bien gagner son argent.

L'œil exercé du baron Jean de Werth avait reconnu Armand-Louis aussitôt que celui-ci, conduit par Magnus, avait paru devant le château royal. Une idée subite l'éclaira. S'approchant donc de Frantz Kreuss, qui ne le quittait plus, tandis que M. de la Guerche cherchait à s'ouvrir un passage jusqu'à M de Souvigny :

« N'ayez garde d'oublier que vous êtes ici dans le jardin du roi, et que quiconque tire l'épée dans une résidence royale est mis à mort, dit-il. C'est un édit que la sagesse du roi Gustave-Adolphe a dicté pour mettre fin à la fureur des duels. Si cependant quelque maladroit vous provoquait, vous êtes gentilhomme, et moi, Jean de Werth, je vous couvre de ma qualité de ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur Ferdinand. »

Puis d'un ton simple, et comme un homme qui fait une observation :

« N'est-ce point M. de la Guerche que j'aperçois là bas ? dit-il. Plaise à Dieu qu'il ne se fasse point de sotte affaire dans le jardin du roi ! »

Frantz Kreuss sourit, et caressant ses moustaches :

« Soyez sans crainte, dit-il, mon plan est fait.... c'est un loup pris au piége ! »

Et Frantz se perdit rapidement sous les ténèbres d'une charmille.

Cependant la nuit se faisait ; Jean de Werth venait de prendre une allée ombreuse et de s'enfoncer dans un dédale de bosquets, où M de Souvigny, rêveuse et triste, le suivait, sans se douter que M. de la Guerche fût si près d'elle.

Armand-Louis, qui craignait de les perdre de vue, s'élança dans la même direction ; un homme se présenta subitement au détour d'une allée ; M. de la Guerche le heurta et, du choc, fit tomber son chapeau dans l'herbe.

« Au diable le maladroit ! cria cet homme.

— Eh ! morbleu ! quel est celui de nous qui a rencontré l'autre ? répondit M. de la Guerche, qui cherchait son feutre jeté par terre du même choc.

— Chanson que tout cela ! qui a fait la sottise la répare !... » reprit Frantz Kreuss d'une voix hautaine, et du doigt il montrait son chapeau, gisant non loin de celui de M. de la Guerche.

Si rapide qu'eût été cette altercation, elle avait suffi à Jean de Werth pour entraîner M. de Pardaillan et sa compagnie dans une autre direction. M de Souvi-

gny venait de disparaître. Armand-Louis, exaspéré, frappa du pied.

« Ça ! dit-il, est-ce une querelle qu'il vous faut ? » et il mit la main sur la garde de son épée en homme qui veut décharger sa colère sur quelqu'un.

Frantz, qui se fiait aux promesses de Jean de Werth, tira la sienne avec assurance.

« Voilà un pauvre garçon presque mort ! » pensa-t-il.

Cependant Magnus, tout essoufflé, accourait du bout de l'avenue.

« Bas les armes ! » criait-il hors d'haleine.

Mais déjà les deux fers étaient engagés.

« Tu vas voir comme je châtie un imbécile qui fait l'insolent ! » poursuivit Armand-Louis qui chargeait son adversaire avec fureur.

« Eh ! de grâce, arrêtez-vous ! » criait toujours Magnus, qui n'était plus qu'à une trentaine de pas des deux adversaires.

Frantz Kreuss n'eût certainement pas mieux demandé ; il reconnaissait, mais trop tard, que l'homme si mal versé dans la science de l'escrime maniait l'épée comme un maître ; malheureusement, Armand-Louis ne le laissait pas respirer.

Le manteau déchiré, le pourpoint fendu, Frantz voulut fuir : une pointe d'acier lui perça le bras.

« À moi ! » cria le malheureux.

Son pied heurta une souche, et il tomba à terre. M. de la Guerche lui sauta à la gorge.

« Confesse que tu es un drôle et un coquin ! » reprit-il.

Cette idée qu'il n'avait pu joindre Adrienne l'animait d'une rage extraordinaire.

En ce moment un bruit de pas nombreux et pressés se fit entendre dans un bosquet voisin.

« Ah ! monsieur le comte, vous êtes perdu ! » murmura Magnus qui venait d'arriver sur le terrain.

Un officier, suivi d'une troupe de soldats, y arrivait aussi, et trouvait Frantz Kreuss, à demi étouffé, râlant sous l'étreinte de M. de la Guerche.

« Votre épée, monsieur ; au nom du roi, je vous arrête, » dit l'officier.

L'épée tomba des mains d'Armand-Louis, qui, surpris et muet, resta debout devant l'officier.

Frantz sauta sur ses pieds avec l'agilité d'un chat et tout en ramassant son chapeau, avec force saluts et force contorsions :

« Je passais, dit-il précipitamment, monsieur s'est élancé sur moi comme un furieux.... voyez, j'ai mes vêtements en lambeaux.... mon sang coule par trois blessures.... c'est un guet-apens !

— Misérable ! » s'écria M. de la Guerche.

Magnus regarda Frantz Kreuss. L'épouvante de ce plat gueux faisait bien voir au vieux soldat qu'une main étrangère l'avait poussé. Il savait maintenant à n'en pas douter quel était l'auteur de cette tentative.

« Voilà un visage dont je me souviendrai, » murmura-t-il entre ses dents.

Mais déjà les soldats entouraient Armand-Louis et l'entraînaient.

Frantz Kreuss profita du moment de trouble qui suivit l'arrestation de son ennemi, pour se glisser derrière un massif d'arbres et disparaître.

Quand l'officier remarqua son absence, il était trop tard pour retrouver ses traces. La nuit enveloppait le jardin de ses ombres.

Magnus, qui regrettait alors de n'avoir pas pris le fugitif à la gorge, voulut intervenir et démontrer l'invraisemblance du guet-apens dont son maître était accusé.

L'officier l'interrompit.

J'ai quelque idée que vous pouvez avoir raison, l'ami, dit-il ; mais ce gentilhomme a été saisi l'épée au poing, il venait de répandre le sang.... et j'ai des ordres. »

« Si j'insiste, je pourrai bien partager le sort de M. de la Guerche, pensa Magnus : qui s'occupera alors de le tirer de prison ? qui saura même qu'il y est entré ? »

Il se tut et suivit le cortége.

Mais tandis que les soldats et leur prisonnier traver saient silencieusement les sombres avenues où personne ne se montrait plus, Frantz, que sa blessure semblait rendre plus leste, rejoignait Jean de Werth en quelques minutes et lui rendait compte du résultat de son expédition.

« Quel combat ! dit-il ; il faut sûrement que votre ennemi ait fait de grands progrès depuis que vous ne l'avez vu !... c'est un diable.... un chapeau mort, un pourpoint fendu et un bras troué ! trois choses qui n'étaient pas comprises dans notre marché. »

Jean de Werth glissa la main dans sa poche.

« Et tu dis qu'il est aux mains des soldats du roi ? dit-il.

— Dans leurs mains et en route pour une prison devant laquelle je ne passe jamais sans faire dévotement le signe de la croix.

— Vous êtes un honnête homme, répondit Jean de Werth en jetant quelques pièces d'or dans la main de Frantz, et ce respect que vous montrez pour les choses sacrées vous portera bonheur. »

L'aventurier compta les ducats de Jean de Werth et les fit sauter dans la paume de sa main avant de les enfouir dans les profondeurs ténébreuses de son haut-de-chausses.

« Voilà bien pour le prisonnier, poursuivit-il, mais qu'y a-t-il pour le chapeau, le pourpoint et la blessure ?

— Eh ! eh ! tu as bon appétit, maître Frantz ?

— Excellent ! remarquez d'ailleurs que j'ai failli le perdre au service de Votre Seigneurie.

— Allons ! prends ! reprit Jean de Werth en vidant sa bourse dans la large main de Frantz. Tu feras dire quelques messes pour le repos de l'âme de M. de la Guerche ! »

Tandis que le baron congédiait ainsi son auxiliaire, Armand-Louis, suivi de Magnus, arrivait devant la porte basse d'une prison trapue, solide et noire, qui faisait partie des dépendances du château. Un fossé rempli d'eau sur lequel

tombait un pont-levis, la mettait à l'abri de toute surprise. Une sentinelle, le mousquet au bras, veillait à chacun des angles du bâtiment.

Étonné de ce luxe de précaution, Armand-Louis, qui jusqu'alors n'avait pas bien compris pourquoi on arrêtait un gentilhomme qui défendait sa vie, se tourna vers l'officier et lui demanda ce que c'était que cette prison vers laquelle on le conduisait.

« La prison des criminels d'État, répondit l'officier.

— Oui, oui, c'est bien cela ! » murmura Magnus.

L'officier vit bien, à l'étonnement de M. de la Guerche, que celui-ci ne se rendait pas compte du crime qu'il avait commis. Il lui expliqua, d'une voix émue, quels ordres terribles interdisaient de tirer l'épée dans les dépendances des résidences royales. Or, il avait été surpris l'épée nue à la main, devant un ennemi terrassé, sanglant, en flagrant délit.

« C'est un crime de lèse-majesté ! ajouta l'officier.

— Voilà donc pourquoi tu t'enrouais à crier : « Bas les armes ! » dit Armand-Louis qui se tourna vers son compagnon.

Magnus baissa la tête.

« Oui ! oui ! répondit le vieux soldat ; l'expérience parle, mais la jeunesse étourdie ne l'écoute pas.

— Ainsi ceux qui entrent dans cette prison n'en sortent que pour mourir ? » reprit M. de la Guerche.

Le silence de l'officier lui répondit.

Un léger frisson passa entre les épaules du jeune gentilhomme. Il venait d'apercevoir Adrienne, elle l'aimait et il avait vingt-cinq ans !

Magnus posa sa rude main sur l'épaule d'Armand-Louis.

« Monsieur le comte, dit-il, la mort, qui parfois arrive tout d'un coup quand on la croit bien loin, s'éloigne souvent à tire-d'aile quand on la croit bien près ! »

Armand-Louis promena la main sur son front.

« Monsieur, dit-il à l'officier, avant de passer cette porte me permettez-vous de vous adresser une requête ?

— Si ce que vous désirez je puis vous l'accorder sans m'écarter des règles de la discipline, aussi vrai que je m'appelle Arnold de Brahé, parlez sans crainte.

— Laissez-moi causer deux minutes avec ce soldat que vous voyez là. D'avance, je vous jure que ce que j'ai à lui dire intéresse aussi bien le service du roi votre maître que mon salut.

— Et vous ne tenterez pas de vous sauver ?

— Je vous en donne ma parole.

Sur un signe de l'officier, l'escorte s'éloigna d'Armand-Louis et Magnus s'approcha du prisonnier.

« Je n'ai pas peur de la mort, mais j'aime, et je veux vivre, dit Armand-Louis.

— Me voilà : ce que Magnus promet, Magnus le fait. »

M. de la Guerche tira une bague du petit sac de cuir qu'il portait au cou, et la présentant au soldat :

« Mon salut est peut-être attaché à cette bague, reprit-il ; il faut que tu la portes au palais du roi et la remettes au capitaine de ses gardes.

— Fût-il au fond des enfers, en Laponie ou chez sa maîtresse, le capitaine des gardes du roi Gustave-Adolphe l'aura.

— Bien. Tu lui diras alors qu'un gentilhomme français est en péril de mort et que ce gentilhomme sollicite l'honneur de parler au roi. S'il hésite, dis-lui qu'au moment de quitter la Rochelle, j'ai vu Son Éminence le cardinal de Richelieu, et que le tout-puissant ministre du roi Louis m'a chargé d'une mission pour le roi de Suède.

— Est-ce tout ?

— C'est tout.... Ah ! si par impossible le capitaine des gardes n'était pas auprès du roi, eh bien ! adresse-toi au roi lui-même et montre-lui cette bague ; mais, sur ton âme, ne t'en dessaisis pas : perdue, je serais mort ! »

Magnus tournait et retournait la bague entre ses doigts.

« Magnus n'est plus un enfant, reprit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler ; pardonnez-lui s'il insiste, mais peut-être est-il bon qu'il soit mis au courant des circonstances dans lesquelles cette bague, qui a une forme particulière, vous a été confiée ; comment, où, pourquoi ? Vous m'avez parlé d'un certain comte de Wasaborg qui est mêlé, je crois, à l'histoire de cette bague ; j'ai pu comprendre aussi que cette personne chez laquelle vous vous êtes rendu en quittant le Saumon couronné, et que nous avons accompagnée à Carlscrona, Marguerite Cabeliau, n'y est pas étrangère. Ne me cachez rien : si ce n'est pour vous, que ce soit pour M de Souvigny qui vous aime, que ce soit pour moi, monsieur le comte, qui vous suis attaché jusqu'à la mort. »

Armand-Louis n'avait pas encore entendu Magnus parler avec cet accent. Il n'hésita plus, et, bien qu'il lui répugnât de parler des circonstances où il avait pu montrer ce qu'il y avait en lui de qualités généreuses, il raconta tout ce qui se rattachait à l'épisode de la Maison blanche.

Ce qu'il rapporta de son entretien avec le comte de Wasaborg surprit Magnus ; mais ce n'était pas le moment de discuter avec M. de la Guerche.

« Est-ce bien tout, cette fois ? reprit-il.

— Tout, je te l'affirme. Renaud, qui est mon frère, ne sait rien de plus que toi.

— Alors, Magnus agira ; et, s'il ne voit pas le comte de Wasaborg, il verra le roi. »

Armand-Louis pressa la main de Magnus.

« Monsieur, reprit-il ensuite en se tournant vers Arnold de Brahé, je suis à vos ordres. »

Arnold de Brahé s'approcha d'une sentinelle ; le pont-levis s'abaissa ; une porte s'ouvrit et Magnus vit disparaître M. de la Guerche dans l'ombre sinistre de la prison.

Magnus, on l'a pu voir, était un homme résolu, habile et rompu à toutes les aventures ; sa longue expérience des choses de la vie lui faisait croire fermement qu'entre la hache du bourreau et le cou de la victime il y a toujours place pour un miracle. C'était à présent une affaire à régler entre le roi et lui ; et si bien gardé que fût Gustave-Adolphe, Magnus ne faisait pas doute un instant qu'il ne parvînt jusqu'à sa royale personne.

Il passa donc à son cou le fil d'or auquel la bague était suspendue, et s'éloigna de la prison d'un pas délibéré.

« Puisque le comte de la Guerche a pour lui Magnus, disait-il en marchant, le comte de la Guerche n'est pas encore mort. »

Sa résolution était déjà arrêtée. Armand-Louis se trouvait dans une de ces passes où les minutes valent des journées. Magnus voulait donc s'adresser au roi directement, et non pas perdre un temps précieux à poursuivre le capitaine des gardes ou le comte de Wasaborg. En toutes choses, il était de ceux qui croient résolûment qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses archanges.

Malheureusement pour le prisonnier, une autre personne aussi pensait à lui. Frantz Kreuss était de cette race d'hommes qui n'oublient rien et qui chargent leur rancune du soin d'acquitter les dettes de l'amour-propre. Toutes les fois qu'il commettait une peccadille, et ces sortes d'aventures étaient communes dans sa vie, il mettait la faute sur le compte d'autrui et ne négligeait pas de s'en venger plus tard. M. de la Guerche lui était donc particulièrement odieux, d'abord, parce que Frantz l'avait fait tomber dans un guet-apens, et, en second lieu, parce que ce même M. de la Guerche n'avait pas craint de nouer ses doigts autour du cou de maître Frantz, et ce cou-là, maître Frantz Kreuss l'avait en une particulière estime.

En quittant le baron Jean de Werth, Frantz pensait donc à M. de la Guerche et se promettait d'assister à son exécution. C'était bien le moins qu'il devait à un cavalier qui avait eu de si vilains procédés à son égard. Ce souvenir le fit se diriger du côté de la prison où il voulait voir, en personne qui s'y connaît, si toutes les précautions étaient bien prises.

Il y arriva, en passant par le plus court, au moment où l'escorte faisait halte devant le pont-levis, après avoir tout d'abord conduit le prisonnier auprès du maréchal du palais, qui l'avait sommairement interrogé.

Frantz Kreuss ne voulut rien perdre du doux spectacle de l'emprisonnement, et, se couchant à plat ventre dans un taillis voisin, il se glissa jusqu'auprès de l'escorte sans faire plus de bruit qu'un serpent qui fuit sous l'herbe. Il suffisait de le voir ramper pour être convaincu qu'il avait l'habitude de ces sortes d'expéditions. Une seule fois une branche sèche craqua sous le poids de son corps, Magnus retourna la tête et fouilla le taillis du regard. Frantz resta immobile, blotti parmi les feuilles mortes sous un rideau de verdure.

« Ah ! le coquin ! il a les oreilles d'un lièvre ! » murmura Frantz qui déjà ne respirait plus.

Mais Magnus songeait alors bien plus au danger qui menaçait Armand-Louis qu'aux trahisons d'un ennemi invisible ; il détourna les yeux, et Frantz respira.

De la place où il était caché il put voir à son aise tous les mouvements de M. de la Guerche et de Magnus, et bientôt après saisir au vol quelques mots de leur conversation. Il entendit distinctement ceux de salut et de roi.

Il vit, de plus, passer des mains d'Armand-Louis dans celle de son compagnon un objet brillant dont la forme lui échappa. Il ne douta plus que ce ne fût une mission que le prisonnier confiait à Magnus.

« Le misérable ! si près de la mort, il songe à me nuire ! » pensa Frantz.

Et il se promit sur-le-champ d'empêcher Magnus de remplir cette mission jusqu'au bout.

Frantz se coula donc hors du taillis, gagna une ruelle voisine et frappa à la porte d'un cabaret borgne où les aventuriers maltraités par les caprices de la fortune et l'inconstance du jeu abondaient en tous temps. Il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'éloquence pour déterminer trois des plus malheureux à se joindre à lui ; la vue de quatre ou cinq ducats suffit. Frantz se plaça à la tête de son corps d'armée, et l'aposta au coin d'un carrefour noir que Magnus devait nécessairement traverser pour rentrer chez lui. Au bout de peu d'instants, il entendit résonner sur la terre le pas robuste de Magnus.

« Attention ! souffla-t-il dans l'oreille de ses gens, laissons-le passer, puis, tous ensemble et d'un seul bond, sautons dessus. À l'un le cou, à l'autre les bras, au troisième les mains ; à moi les jambes. Évitons qu'il ne crie et se débatte. Il ne faut pas que le sommeil des voisins soit troublé. »

Magnus toucha bientôt au bord du carrefour, ralentit le pas une seconde comme pour en sonder la profondeur obscure, et s'y engagea. Il allait disparaître dans une ruelle voisine, lorsqu'il vit tout à coup se dresser devant lui quatre fantômes qui le saisirent par tous les membres à la fois avant qu'il eût pu se mettre en défense.

Comme un daim mordu à la gorge et aux flancs par quatre loups, il se débattit et tomba.

« Tenez ferme ! » dit Frantz, et il promena ses mains sur le corps de Magnus qui faisait d'incroyables efforts pour se dégager.

Bientôt Frantz sentit sous ses doigts la saillie faite par la bague ; il ouvrit le pourpoint de Magnus et brisa le fil d'or qui retenait le bijou.

Magnus, qui râlait, imprima une secousse si violente à ses ennemis, que deux d'entre eux lâchèrent prise ; le soldat se souleva à demi, chercha son poignard, et d'une voix terrible appela au secours.

« Imbéciles ! » s'écria Frantz, qui entendait dans une rue voisine le bruit que fait une troupe de cavalerie en marche, et, frappant Magnus à la tête du lourd pommeau de sa dague, il glissa la bague du comte de Wasaborg dans sa poche.

La main de Magnus lâcha le poignard, ses muscles se détendirent, et sa tête retomba lourdement sur le sol.

La troupe de cavalerie qui marchait non loin de là approchait ; Frantz avait lestement fouillé dans toutes les poches de Magnus et ouvert sa ceinture ; rester plus longtemps auprès de ce corps inanimé, expirant peut-être, eût été dangereux.

« Sauve qui peut ! » dit-il.

Et toute la bande s'effaça dans les ténèbres.

Àtout hasard, Frantz se rendit chez Jean de Werth. En cas d'événement, la renommée et la puissance de ce riche seigneur lui assuraient une protection, et, de plus, il avait l'espoir de tirer un bon prix de la bague dérobée sur le corps de Magnus. Un orfévre n'en aurait pas donné vingt pistoles. Frantz Kreuss en voulait au moins cent pour se payer de ses peines et soins.

Les gens du baron avaient ordre d'introduire Frantz à toute heure auprès de lui.

Les vêtements en désordre et l'air effaré de son complice donnèrent à penser au baron que quelque chose d'extraordinaire se passait.

« Qu'est-ce encore ? » dit-il.

Frantz sourit et passa la main sur ses moustaches.

« Le zèle que j'ai pour le service de Votre Seigneurie détruira ma santé ! dit-il, je ne dors plus. À quoi pensez-vous que j'aie employé ma soirée au lieu d'aller honnêtement me coucher comme j'en avais bien le droit après tant de fatigues ?

— Que sais-je ! fit Jean de Werth. Tu es un homme si plein d'imagination !

Au fait, ne cherchez pas ! Vous ne devineriez jamais. »

Et, d'un air où la modestie le disputait à la vanité, Frantz raconta au baron de quelle façon triomphante il avait employé les dernières heures du jour

« Eh ! ce n'est pas si mal ! dit Jean de Werth. Que penses-tu que soit devenu ce maladroit qui se mêle de venir en aide aux personnes qui sont en prison et que tu as si proprement accommodé ?

— Magnus ? je connais le pommeau de ce joujou. Il doit être mort.

— Que ses fautes lui soient remises ! »

Frantz se signa.

« Quant au bijou, le voilà, » reprit-il.

Àla vue de la bague que lui tendait Frantz, le baron eut quelque peine à réprimer un mouvement de joie. Il croyait avoir déjà vu une bague en tout semblable au doigt de Gustave-Adolphe. Il s'en empara vivement, fit jouer le ressort d'un chaton, et vit dans l'intérieur un G et un A couronnés, gravés sur un saphir. C'était là certainement un objet que le roi donnait à ceux qu'il voulait admettre auprès de sa personne en toute occasion, un signe de reconnaissance. Privé de cette bague, M. de la Guerche était désarmé.

« C'est un bijou de prix, ajouta Frantz qui cherchait à lire sur la physionomie du baron.

— Hum ! il vaut bien trente pistoles ! répondit Jean de Werth en affectant le ton d'une grande indifférence. Un souvenir d'amour, sans doute, que le prisonnier aura voulu renvoyer à sa maîtresse ! »

La figure de Frantz, qui n'avait pas songé à ce côté de la question, s'assombrit subitement.

— Cependant, et en considération des peines que tu t'es données, je veux bien t'en offrir cent pistoles, » poursuivit le baron.

C'était le prix que désirait Frantz ; son visage s'éclaira.

« Marché conclu ! » dit-il.

Après que Frantz Kreuss se fut retiré, Jean de Werth respira profondément.

« À présent, je puis dormir tranquille, dit-il, M. de la Guerche est un homme mort ! »

2 · XXIV

Frantz Kreuss s'était trop vanté quand il avait parlé avec une complaisance si singulière du pommeau de son poignard ; de plus, son bras, affaibli par la blessure qu'il avait reçue, avait mal servi sa vengeance.

Lorsque le froid du matin fit sortir Magnus de son long évanouissement, il était encore couché dans la rue. Il se souleva lentement, promena un regard atone autour de lui, et porta la main à sa tête où il éprouvait une vive douleur ; il la retira pleine de sang. Le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint en partie.

« Le sot coquin ! dit-il, il croit qu'on tue Magnus comme un autre ! S'il avait piqué à la gorge, à la bonne heure.... là, le fer trouve l'artère, et.... »

Il s'arrêta et poussa un cri terrible ; la mémoire venait de lui revenir tout entière.

« Il a pris la bague ! » reprit-il.

Et d'un bond il se dressa sur ses pieds ; un instant ses yeux cherchèrent sur le sol.

« Ah ! les bandits ! s'écria-t-il, ils l'ont prise, et je suis vivant ! »

Magnus poussa un hurlement farouche, le hurlement de la bête fauve à qui l'on vient d'enlever ses petits.

« En voilà un que je tuerai ! » reprit-il.

Puis, bien sûr que la bague n'était pas à terre, il se dirigea à grandes enjambées vers la prison de M. de la Guerche.

Arnold de Brahé hésita d'abord à l'introduire auprès du prisonnier.

Le maréchal du palais avait fait son rapport, la justice était saisie ; M. de la Guerche devait être, dans la journée même, conduit devant le tribunal ; toute communication avec l'extérieur lui était interdite : c'était une question de discipline militaire.

« Si vous ne voulez pas qu'un vieux soldat meure déshonoré, laissez-moi entrer ! » reprit Magnus.

L'officier regarda Magnus attentivement, le désespoir empreint sur ce visage mâle et cicatrisé le toucha.

« Eh bien, entrez ! je prends tout sur moi ! » répondit-il.

Un guichetier conduisit Magnus, par de longs détours, devant une porte de fer qui s'ouvrait sans bruit sur des gonds invisibles scellés dans le granit.

Armand-Louis était assis devant une petite table de bois blanc, placée sous une lucarne d'où tombait entre d'épais barreaux une pâle clarté. La chambre était propre et voûtée ; on n'y voyait pas d'autres meubles que cette table, une chaise et un lit ; une bible était ouverte sur la table.

« Déjà ! » s'écria M. de la Guerche en voyant Magnus.

Magnus découvrit son front sanglant.

« Monsieur le comte, dit-il, frappez-moi, méprisez-moi, tuez-moi ! dites que je suis un misérable, un bandit ! je ne me plaindrai pas !... Votre bague....

— Eh bien ?

— Je ne l'ai plus, et je ne suis pas mort ! »

Armand-Louis devint livide.

« Ah ! c'est le dernier coup ! » murmura-t-il.

Mais ce premier moment donné à la surprise, Armand-Louis releva son front pâle ; il posa le doigt sur les pages du livre saint :

« Dieu est le maître ! dit-il.

— Et vous ne me maudissez pas, vous ne me crachez pas au visage ! vous ne m'appelez pas traître et félon ! vous ne m'arrachez pas ce qui me reste de vie !

s'écria Magnus.

— Si tu as fait ton devoir, je te pardonne ; si tu as été malheureux, je le plains ! reprit M. de la Guerche.

— Regardez ! répondit Magnus, ils m'ont surpris lâchement, la nuit, comme des loups qui vont en chasse, quatre contre un : ils m'ont terrassé, ils m'ont étranglé, ils m'ont frappé ! J'ai cru sentir dans mes veines le frisson de la mort.... Ah ! que n'étais-je mort, en effet ! Les misérables ! j'étais bien sûr qu'on avait remué dans le taillis tandis que vous me parliez.... et je me suis laissé tromper, moi, un vieux renard ! Ah ! je les tiendrai sous mon épée un jour !... Mais vous, vous ! »

Deux larmes tombèrent sur les joues basanées du vieux soldat.

« Console-toi, Magnus, et vas en paix ! La vie n'est-elle pas une bataille et ne sommes-nous pas soldats tous deux ?

— Que j'aille en paix !... J'irai par le monde, comme une bête fauve, jusqu'à ce que je vous aie vengé !

Magnus fit deux ou trois pas, froissant ses rudes mains l'une contre l'autre.

« Ainsi, vous me pardonnez ? reprit-il.

— Oui, et la meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est que je veux te charger d'une mission nouvelle.

— Est-ce une mission qui peut vous tirer de ce cachot ? »

Armand-Louis secoua la tête.

« Alors, chargez-en un autre ! J'ai dit que je verrais le roi, je le verrai. Ah ! j'ai déjà perdu trop de temps ! »

Magnus étancha avec son mouchoir le sang qui coulait de sa blessure sur ses yeux et l'aveuglait, boucla son ceinturon avec le geste d'un homme qui est prêt à tout risquer, et fit deux pas vers la porte. Un geste d'Armand-Louis l'arrêta.

« Mais à qui veux-tu que je confie cette mission ?... Si tu refuses, je ne vois personne qui veuille l'accepter ! s'écria M. de la Guerche qui réfléchissait.

— Personne ! S'il s'agit, comme je le suppose, d'un message à faire parvenir à M de Souvigny, Arnold de Brahé qui vous garde s'en chargera ; il est jeune, les

choses du cœur sont son affaire ; c'est un homme dont la figure est franche et loyale : il verra cette Adrienne que vous aimez. Mais moi, je veux être libre, je veux que vous viviez, je ne veux pas que votre sang retombe sur ma tête, et pour cela, je n'ai pas trop de toutes mes heures !

— Que comptes-tu faire ?

— Et le sais-je ? Mais si le courage, le dévouement, la volonté déterminée d'un homme peuvent quelque chose, je vous sauverai ! »

En sortant de la prison, l'âme soulagée par le pardon de M. de la Guerche, mais plus enraciné encore, si c'est possible, dans la pensée de l'arracher à la mort, Magnus prit le chemin du palais du roi. Il ne savait pas comment il pénétrerait jusqu'à lui, ce qu'il savait seulement, c'est qu'il voulait le voir, et que rien ne lui coûterait pour y parvenir.

En arrivant dans la vaste cour qui s'étendait devant le perron du château, il vit une grande foule rassemblée ; une escorte de cavalerie s'alignait au dedans d'un cercle formé par des sentinelles. Presque au même instant le roi Gustave-Adolphe parut au sommet du perron, botté et éperonné.

Magnus voulut fendre la foule qui s'écartait devant la vigueur de ses coudes.

« On ne passe pas ! lui cria une sentinelle.

— J'attendrai qu'il soit près de moi, je ne ferai qu'un bond, et tomberai à ses pieds, » pensa Magnus.

Le roi monta à cheval et prit le galop ; l'escorte s'ébranla et le suivit. Mille acclamations le saluèrent.

« Que Dieu bénisse le roi et le protége ! criait la foule enthousiasmée.

— Où va le roi ? demanda Magnus qui s'apprêtait à prendre son élan.

— Notre bien-aimé Gustave-Adolphe ? répondit un bourgeois ; oh ! il ne perd pas une minute depuis que la Providence lui a inspiré la sainte pensée de délivrer nos frères d'Allemagne : il va inspecter, à dix lieues d'ici, deux régiments de cavalerie de formation nouvelle.

— Il quitte donc Carlscrona ? Mais sans doute qu'il y rentrera ce soir ?

— Oh ! que non ! Le roi rassemble des troupes à Elfsnabe ; il ira les inspecter et après il.... »

Mais déjà Magnus n'écoutait plus ; Gustave-Adolphe n'emportait-il pas la vie de M. de la Guerche suspendue à la croupe de son cheval ? Lui parti, où trouver le capitaine des gardes ? où découvrir le mystérieux comte de Wasaborg ? Renversant tout autour de lui, bousculant la sentinelle qui l'avait maintenu à son rang, et, prenant sa course à travers la place, Magnus se précipitait à la poursuite du roi.

Gustave-Adolphe venait de tourner l'angle d'une rue au bout de laquelle s'ouvrait un passage voûté ; il s'y trouvait souvent une grande foule et Magnus avait l'espoir de l'atteindre avant qu'il eût débouché sur la campagne. Un équipage d'artillerie passait justement sous la voûte. Magnus redoubla de vitesse. Il voulut crier, mais sa voix se perdit dans le tumulte de cinquante roues et de trois cents chevaux écrasant les pierres du chemin.

Un instant l'escorte du roi s'arrêta ; Magnus sentit ses forces renaître ; les obstacles qu'il ne pouvait pas tourner, il les franchissait ; déjà il distinguait les traits du roi.

« Oh ! mon Dieu, dit-il, encore trois minutes ! »

Mais l'officier qui commandait le train d'artillerie donna un ordre : les canonniers se rangèrent avec leurs pièces sur les bas côtés de la route, et le roi, avec son escorte, s'engouffra sous la voûte où les cavaliers passèrent comme un torrent.

Magnus frissonna et courut plus vite. Sa poitrine haletait, sa gorge était aride et brûlante ; le souffle allait lui manquer.

« Le roi ! le roi ! » cria-t-il d'une voix épuisée.

Le son fut emporté dans mille bruits retentissants.

Il fit un dernier effort, sauta par-dessus un lourd canon qui obstruait le passage, arriva sous la voûte, l'enfila comme un boulet au milieu d'un tonnerre d'imprécations, et, sans regarder même ceux qu'il heurtait et renversait, bondit sur la route.

Le cortége du roi n'était plus qu'un tourbillon roulant au loin dans la campagne.

Un nuage passa devant les yeux de Magnus ; il sentit battre ses tempes et siffler ses oreilles ; un cri expira dans sa gorge ; il fit quelques pas encore en chancelant et tomba au pied d'une borne, où il se mit à sangloter.

Les femmes qui arrivaient des champs s'arrêtaient étonnées de voir un soldat à barbe grise et l'épée au flanc, pleurer comme un enfant.

Quand il releva la tête, il les aperçut rangées autour de lui ; l'une d'elles lui présentait un verre d'eau.

« Oui, je pleure, leur dit-il, parce que mon maître est perdu ! »

Le son de sa voix sembla le réveiller comme d'un songe.

« Perdu ! reprit-il ; non, pas encore ! »

Il avala une gorgée d'eau, et remerciant la femme qui lui avait présenté le verre :

« Si vous avez un frère, un mari, un fiancé, dit-il, priez Dieu pour un jeune homme qui s'appelle Armand-Louis de la Guerche. »

Et, d'un pas résolu, Magnus rentra dans la ville.

Il venait de se souvenir subitement d'Abraham Cabeliau et de sa fille Marguerite.

« Là peut-être est le salut, » pensait-il.

Le père avait sauvé M. de la Guerche, mais M. de la Guerche avait sauvé la fille : auquel des deux fallait-il d'abord s'adresser ? Abraham était l'un des plus riches marchands de la Suède. Ardent calviniste, il avait, à ses frais, armé des navires pour le service du roi ; à ce titre, il devait avoir un grand crédit auprès des ministres ; mais Marguerite était liée avec cet invisible comte de Wasaborg qui avait toute liberté de s'approcher du roi, en tout lieu, à toute heure. En outre, Marguerite était une femme et une femme qui aimait.

« Bon ! dit Magnus qui réfléchissait tout en marchant, Abraham parlera, Marguerite agira ; là est une tête, ici est un cœur ; donc à Marguerite !

Il courut à son hôtellerie, sauta sur son cheval et partit à fond de train.

Au nom de M. de la Guerche, les portes de la maison où s'était retirée la fille d'Abraham s'ouvrirent à deux battants.

Marguerite était couverte de vêtements noirs, ainsi qu'une veuve. À la vue d'un homme dont le visage était taché de sang et les vêtements chargés de poussière et de boue, elle recula.

— Reconnaissez-moi, je suis le serviteur de M. de la Guerche, dit Magnus. M. de la Guerche est en péril de mort, je viens vous dire : sauvez-le ! »

Et il lui raconta ce qui s'était passé dans le jardin du roi.

« Grand Dieu ! mais il y va de sa vie ! s'écria Marguerite.

— Je le sais, et c'est pour cela que je viens à vous. Il y a un homme qui s'appelle le comte de Wasaborg ?…

— Oui, murmura Marguerite qui tressaillit.

— Cet homme vit à la cour, vous le connaissez et il peut s'approcher du roi quand il veut ? »

Marguerite appuya sa main tremblante sur un meuble.

« C'est vrai, quand il veut, reprit-elle.

— Eh bien ! un mot pour le comte de Wasaborg, qu'il voie le roi sans délai, qu'il lui parle de M. de la Guerche ; ce mot, je me charge de le lui porter, où qu'il soit. »

Marguerite saisit un coffret d'ivoire qui était serré dans un meuble, l'ouvrit, en tira un papier, y ajouta quelques mots rapidement, le signa, et glissant cette feuille pliée en quatre dans une boîte :

« Allez, dit-elle…. je ne devais me servir de ce talisman que pour moi ou pour un être qui m'est plus cher que la vie…. mais il s'agit de M. de la Guerche, le voilà. Courez, maintenant, et ne perdez pas une minute. Où que soit le roi, vous le verrez, je vous le jure. Dites-lui alors que le fils du comte de Wasaborg et Marguerite Cabeliau prient pour lui. »

Magnus sauta sur les mains de Marguerite et les embrassa.

Une minute après, il galopait sur la route qu'avait suivie le roi.

« Ah ! je savais bien qu'il fallait frapper au cœur ! » disait-il.

Mais tandis que Magnus cherchait les deux régiments de cavalerie que Gustave-Adolphe allait inspecter, la cour de justice à laquelle les crimes de lèse-majesté étaient déférés, instruisait le procès d'Armand-Louis. Il ne pouvait être ni bien long ni bien compliqué. Le flagrant délit était constaté ; de plus M. de la Guerche était étranger et il avait blessé son adversaire contre lequel, de son aveu, il avait tiré le premier l'épée ; l'arrêt était donc écrit d'avance.

L'interrogatoire terminé, Armand-Louis fut reconduit en prison. Au moment où la porte allait se refermer sur lui, M. de la Guerche retint Arnold de Brahé.

« La cour devant laquelle je viens de paraître, dit-il, met-elle un temps bien long à rédiger la sentence ?

— Voulez-vous la vérité ?

— Je suis gentilhomme et soldat.

— Elle vous sera lue ce soir.

— Et exécutée ?

— Demain à midi.

— C'est-à-dire que j'aurai la tête tranchée avant que le douzième coup ait sonné ?

— Oui.

— Dieu me fera la grâce de mourir en homme de cœur ; mais il est une personne à laquelle je voudrais envoyer ma dernière pensée. Si je vous priais de vous charger de cet adieu suprême, accepteriez-vous ?

— Je ne vous connais que depuis quelques heures, monsieur, cependant toute mon estime et toute mon amitié vous sont acquises ; ordonnez.

— Merci. »

Armand-Louis tira de son doigt la bague que M de Souvigny lui avait donnée en d'autres temps, et la glissa dans une lettre qu'il remit à M. de Brahé.

« Celle à qui vous parlerez, devait être un jour la comtesse de la Guerche ; vous lui direz que son nom sera sur mes lèvres avec mon dernier soupir.

Peu de minutes après, Arnold de Brahé se présentait chez M. de Pardaillan.

On le reçut dans une grande pièce au milieu de laquelle se trouvaient M de Souvigny, Diane de Pardaillan et Jean de Werth, qui comptait, pour réussir dans sa mission et malgré un premier échec, sur des intrigues nouées à la cour.

« M de Souvigny ? dit Arnold en entrant.

— C'est moi, monsieur, » répondit Adrienne qui se sentit pâlir sans savoir pourquoi.

Arnold tira de sa poche la lettre de M. de la Guerche.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, si la première fois que j'ai l'honneur de me présenter devant vous, dit-il, mon devoir m'oblige à vous porter le plus rude coup.

— Ah ! diable ! murmura le baron qui ne s'attendait pas à cette visite.

— Grand Dieu ! M. de la Guerche ! » s'écria M de Souvigny.

Elle n'osa pas continuer, mais le bouleversement de tous ses traits parlait pour elle.

« M. de la Guerche que je quitte à l'instant, poursuivit M. de Brahé, m'a chargé de vous remettre ce pli.

— Vous quittez M. de la Guerche, et.... »

De nouveau Adrienne ne put pas continuer ; les plus horribles pensées traversaient son esprit : tout semblait les confirmer.

En prenant la lettre que lui présentait M. de Brahé, elle sentit sous ses doigts la bague qu'Armand-Louis y avait glissée.

« Ah ! il est mort ! » s'écria-t-elle.

Si M de Pardaillan ne l'avait pas soutenue, elle serait tombée.

« Hélas ! pas encore ! » murmura Arnold.

Mais, rappelée à elle par un effort désespéré de sa volonté, M de Souvigny brisa le cachet de la lettre : l'anneau glissa entre ses doigts.

« Ah ! monsieur, voyez ! » dit-elle.

Et, livide, folle de terreur, les yeux hagards, elle tendit la lettre à M. de Pardaillan.

M. de Pardaillan la prit, et, dès les premiers mots :

« Armand-Louis en prison ! s'écria-t-il, M. de la Guerche condamné à mort pour crime de lèse-majesté !... comment cela ? pourquoi ?

— M. de la Guerche ! Il était donc en Suède ? » dit Jean de Werth d'un air innocent.

Adrienne s'empara des mains d'Arnold :

« Mais, monsieur, c'est impossible !... il n'a rien fait, il n'est pas coupable !... M. de la Guerche, c'est l'honneur même.... le tuer est un assassinat !... On ne le condamnera pas.... il se trompe !... Oh ! dites-moi qu'il se trompe !

Arnold détourna la tête pour ne pas laisser voir qu'il pleurait.

Adrienne courut vers M. de Pardaillan :

« Vous le sauverez, n'est-ce pas ? reprit-elle, vous le connaissez à présent, vous l'aimez, on vous a dit ce qu'il a fait à la Rochelle.... vous ne laisserez pas mourir un si brave gentilhomme !

— Oui, oui, tout ce qu'il est humainement possible de faire, je le ferai ! répondit M. de Pardaillan.

— Et je vous y aiderai ! ajouta Jean de Werth.

— Hâtez-vous alors ! reprit Arnold ; les heures sont comptées ! »

Adrienne s'arracha des bras de M. de Pardaillan.

« Vite chez le chancelier Oxenstiern ! c'est le plus puissant des ministres : en l'absence du roi il le remplace. »

Et, suivie de M. de Pardaillan, elle sortit de la chambre en courant.

Diane n'avait pas quitté Jean de Werth des yeux.

« Et moi, dit le baron, je vais faire agir mes amis.

— Ah ! le misérable ! il le savait ! » murmura Diane.

Et elle soupira en pensant que si Renaud avait été en Suède, ce terrible malheur ne serait pas arrivé.

Cependant Adrienne et M. de Pardaillan venaient de forcer la porte du chancelier.

Du premier élan, Adrienne tomba aux pieds du puissant ministre.

« M. de la Guerche !... » dit-elle.

Et la voix lui manqua.

Le chancelier avait été informé par un rapport de tout ce qui s'était passé la veille ; il connaissait les détails de l'interrogatoire, et prévoyait la sentence terrible qui devait frapper le prisonnier. En présence d'une guerre prochaine et lorsque la fièvre du duel s'était répandue dans l'armée suédoise, pouvait-on, si on voulait que la discipline fût maintenue, se mettre en travers de la justice et en casser les arrêts ? Tel n'était pas l'avis du chancelier, et la pensée politique donnait une force nouvelle à sa froide sévérité. Cependant, la vue de M de Souvigny l'émut ; il la releva.

« Rien n'est encore désespéré, le roi peut faire grâce, dit-il.

— Ah ! si le roi était à Carlscrona, serais-je ici ! » s'écria Adrienne.

Le vieux ministre sourit.

« Mais vous, reprit-elle, ne pouvez-vous pas envoyer une dépêche, ordonner de surseoir à l'exécution, que sais-je, enfin le sauver.... Oh ! par pitié, je vous en prie ! »

Adrienne était suspendue aux mains du ministre : il agita une sonnette.

« Que toutes les pièces relatives à l'interrogatoire de M. de la Guerche et à son arrestation me soient remises, dit-il en se levant.

M. de Pardaillan comprit qu'il fallait se retirer.

« Monsieur le chancelier, dit-il, M. de la Guerche est de mes parents ; j'ai servi la Suède et son roi au prix de mon sang, que ce sang entre dans la balance où votre justice pèsera la vie du prisonnier. »

Le chancelier Oxenstiern s'inclina sans répondre.

« Oui, pensa-t-il après que M. de Pardaillan eut entraîné M de Souvigny qui pouvait à peine se soutenir, j'écouterais peut-être la pitié si je n'étais le ministre d'un royaume qui va se jeter tout entier dans une guerre terrible ; mais, si je l'écoutais, que deviendrait l'armée aux prises avec des habitudes qui ont coûté au roi tant de bons serviteurs, à la Suède tant de braves officiers ? »

Adrienne n'osait pas interroger M. de Pardaillan ; celui-ci n'osait pas parler : il avait trop l'expérience du langage des cours pour se méprendre sur la résolution du ministre.

« Ma fille, dit-il enfin, remettez votre âme aux mains de Dieu ; si le chancelier ne se laisse pas toucher par nos prières, j'ai d'autres amis, je chercherai le roi, et s'il est trop loin pour que j'aie l'espoir de l'atteindre avant l'heure fatale, je ne prendrai plus conseil que de mon désespoir ; je réunirai mes serviteurs, ma main, usée au service de la Suède, peut tenir encore une épée, et dussé-je m'exposer à mille morts, j'arracherai M. de la Guerche au billot.

— Ah ! de quel droit rendrais-je votre vraie fille orpheline ?... et cependant je n'ose pas vous dire ne le faites pas ! » s'écria M de Souvigny.

Elle rentra à l'hôtel de Pardaillan, glacée par une terreur qui ne lui laissait presque plus la faculté de penser. Chaque bruit qu'elle entendait, le roulement d'un tambour, l'éclat d'une trompette, le tumulte d'une foule ou le pas d'un escadron en marche, tout lui semblait le signal du supplice. Quelquefois elle se reprenait à l'espoir. Il lui paraissait impossible que tant de jeunesse, de générosité chevaleresque, de courage, de loyauté fût jetée en pâture au bourreau. Quoi ! M. de la Guerche, qui avait la religion de l'honneur, lui qui ne tirait jamais l'épée que pour la défense du bon droit, exécuté comme un criminel ! Tous ses sens se révoltaient à cette pensée. Il fallait, pour que cela arrivât, que toute justice eût disparu du milieu de la terre.

Une partie de la journée s'écoula dans ces alternatives d'espérance vague et de crainte menaçante. Adrienne y laissait le peu de force qu'elle avait pu conserver. Diane pleurait auprès d'elle. M. de Pardaillan ne rentrait pas, ni Jean de Werth non plus.

« Ah ! je le verrai du moins ! » cria tout à coup Adrienne.

Et elle courut vers la prison de M. de la Guerche.

Un grand silence enveloppait la funèbre prison ; le pont-levis était levé ; le nombre des sentinelles doublé. Arnold se promenait lentement le long du fossé. Glacée à la vue de ces noires murailles d'où ne sortait aucun bruit, Adrienne, les mains jointes, se traîna jusqu'à lui :

« Une heure, un instant, que je le voie ! » dit-elle.

Mais de nouveaux ordres avaient été envoyés dans la journée. Il était formellement interdit de laisser pénétrer personne auprès du prisonnier. M de Souvigny s'épuisa en vaines supplications. Malgré la fièvre qui faisait trembler sa voix, Arnold fut inflexible. Soldat, il obéissait à la consigne donnée au soldat.

« S'il ne s'agissait que de ma vie, je vous l'offrirais, dit-il ; cette fois, il s'agit de mon honneur.

— Mais il est donc perdu ! s'écria Adrienne.

— Après le roi, il y a Dieu ! » répondit Arnold.

C'était bien plus un cadavre qu'une femme que Diane ramena chez son père. Anéantie, brisée, agitée de tressaillements nerveux, M de Souvigny tomba sur un fauteuil ; elle n'avait pas de larmes, pas de sanglots ; il lui semblait que la vie se retirait d'elle, comme le sang s'écoule d'une blessure, goutte à goutte. Elle s'en réjouissait confusément. Son seul espoir alors était de mourir en même temps que M. de la Guerche.

« Il verra combien je l'aimais, » pensait-elle.

Au plus fort de cet état d'accablement, la voix de Jean de Werth la fit tressaillir ; le baron demandait à lui parler ; il voulait la voir seule.

« Laisse-moi ! » cria Adrienne à Diane.

Diane hésita.

« Je n'aime pas cet homme, dit-elle.

— Et moi donc, crois-tu que je l'aime ? mais il s'agit peut-être d'Armand : va ! »

Diane sortit et passa, sans répondre au salut de Jean de Werth.

« Patience ! j'aurai ma revanche ! » murmura le baron.

Adrienne, qui tout à l'heure ne pouvait faire un pas, courut vers lui.

« Vous venez pour M. de la Guerche, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oui,

— Ah ! monsieur, reprit-elle les mains jointes, que dois-je espérer ? parlez !

— Rien peut-être…. tout peut-être aussi.

— Ordonnez ! que faut-il faire ?

— Êtes-vous sincèrement prête à tout ?… à tout ! pensez-y bien ?

— C'est me faire injure que d'en douter.

— Et s'il s'agissait de vous-même ?

— De moi ! s'écria Adrienne qui chancela.

— Écoutez-moi bien, mademoiselle. La vie d'un homme est ici en jeu : il faut donc que je vous dise les choses comme elles sont. Après, vous déciderez. »

Il presenta un siége à M de Souvigny et s'assit auprès d'elle.

« M. de la Guerche est condamné, reprit-il.

— Mais le chancelier…. je l'ai vu…. il m'avait promis….

— Le chancelier a signé l'arrêt.

— Mais le roi ?

— Sa Majesté le roi est à vingt lieues d'ici, peut-être plus loin, et au premier coup de midi, M. de la Guerche sortira de prison pour marcher au lieu du supplice.

Adrienne ouvrit la bouche, mais ses lèvres blanches ne purent articuler aucun son.

— Cependant, si vous le voulez, je puis voir le roi et, grâce à un talisman que je possède, obtenir de lui la grâce de M. de la Guerche. »

Mde Souvigny leva sur Jean de Werth des yeux suppliants ; la colère, l'indignation, l'effroi, l'étonnement, tout s'y mêlait.

« Vous pouvez le sauver, s'écria-t-elle, et déjà vous ne l'avez pas tenté !

— C'est ici, mademoiselle, le moment de nous expliquer, répondit Jean de Werth ; je ne suis pas de ces chevaliers qui entreprennent de courir les aventures pour se faire les redresseurs de torts et les défenseurs de l'opprimé. Quand je prête, je veux qu'on me rende ; donnant, donnant, voilà ma loi. »

Adrienne sentit son cœur trembler : elle commençait à comprendre.

« Vous savez, mademoiselle, continua Jean de Werth, que votre main m'a été promise par M. de Pardaillan ; vous me l'avez obstinément refusée, et me la refusez encore ; j'y tiens toujours cependant. Accordez-la-moi, et je vous jure que j'emploierai toutes mes forces à sauver M. le comte de la Guerche.

— Vous voulez.... mais c'est le prix du sang que vous demandez !

— Je hais M. de la Guerche autant que je vous aime ! et cependant je le sauve. Pourquoi le ferais-je, si vous n'étiez pas à moi ?

— Mais je ne vous aime pas ! »

Jean de Werth se leva.

« Vous connaissez mes conditions, reprit-il, je ne discute pas. Voulez-vous être la femme de Jean de Werth, oui ou non, tout est là. Si vous dites oui, je pars ; je verrai le roi, j'obtiendrai du chancelier que l'heure de l'exécution soit éloignée, et peut-être arracherai-je M. de la Guerche à la mort ; si vous dites non, ce sera vous qui l'aurez tué !

— Par pitié !... »

Jean de Werth tourna les yeux vers une grande horloge dont on voyait marcher les aiguilles, dans un coin de la pièce.

« Chaque minute qui passe, dit-il, c'est la vie de M. de la Guerche qui fuit. Prenez garde qu'il ne soit trop tard bientôt ! »

Il fit quelque pas du côté de la porte.

Adrienne tomba à genoux.

« Ah ! c'est horrible ! » s'écria-t-elle.

Jean de Werth se retourna.

« Vous me haïssez donc bien ! reprit-il, et vous voulez que je le sauve, lui ? oh ! ne l'espérez pas ! L'amour que vous avez allumé dans mon cœur, est une fièvre. Je vous adore, et j'irais follement vous livrer à cet implacable ennemi ?... Si vous avez pu le penser, ah ! vous ne connaissez pas Jean de Werth ! je ne pardonne jamais ! Dites que je suis cruel, féroce, plus dur que le marbre, plus farouche qu'un tigre, soit ! Je vous aime ! C'est entre M. de la Guerche et moi un duel sans trêve ni merci ! Il est vaincu : j'en profite ! Mais gardez-vous de m'accuser : un mot aurait suffi pour le sauver, et ce mot, votre bouche se refuse à le dire. Si maintenant sa tête tombe, c'est vous qui l'aurez voulu. Restez donc responsable de ce sang qui va couler. Voyez ! l'heure marche !... Adieu !

— Arrêtez ! s'écria M de Souvigny qui saisit Jean de Werth par le bras.

— Consentez-vous ?

— Sera-t-il sauvé au moins ?

— Que craignez-vous ! Si j'échoue, vous serez libre.

— Eh bien ! allez ! qu'il vive et ma main vous appartiendra.

— Comptez sur moi maintenant ? » s'écria Jean de Werth, et, posant ses lèvres sur la main glacée d'Adrienne, il se précipita dehors.

C'était peut-être moins alors sur la bague d'Armand-Louis qu'il comptait que sur son titre d'ambassadeur. Le roi de Suède pourrait-il refuser quelque chose à l'envoyé extraordinaire de S. M. l'empereur d'Allemagne, au moment même où cet ambassadeur allait prendre congé de lui ? Il savait que Gustave-Adolphe, en quittant le quartier des deux régiments de cavalerie qu'il était allé inspecter, se rapprocherait de Carlscrona pour se rendre à Elfsnabe. Il avait donc la presque certitude de le joindre.

Comme Jean de Werth traversait une galerie la tête haute, Diane, effrayée de l'air de triomphe répandu sur toute sa physionomie, entra précipitamment chez Adrienne.

Elle la trouva les joues livides, les yeux remplis de fièvre.

« J'ai vu Jean de Werth, dit M de Pardaillan, il riait, il m'a fait peur.

Tu ne sais pas.... Il sauvera M. de la Guerche.

— Lui ! »

Adrienne répondit par un signe de tête affirmatif.

Mais ses yeux avaient un éclat si fiévreux, la pâleur de ses joues était si livide, quelque chose de si incompréhensible se voyait en elle, que M de Pardaillan devina que quelque chose d'extraordinaire la menaçait.

« Grand Dieu ! dit-elle, quel prix a-t-il donc demandé ? »

Un cri déchira la poitrine de M de Souvigny.

« Ah ! tu le connais bien ! je l'épouse ! s'écria-t-elle.

— Le misérable !... et tu as pu ?... Ah ! pauvre Adrienne !

— Je veux qu'il vive, lui ! mais va, je tiendrai ma promesse, et, ma main donnée, Jean de Werth n'aura qu'un cadavre.

— Adrienne ! » s'écria Diane.

Mais Adrienne se dégagea des bras de M de Pardaillan.

« Avais-tu donc pu croire que, vivante, j'appartiendrai à celui que je hais ? Qu'Armand soit sauvé, alors je mourrai ! »

2 · XXV

Cependant la route fuyait derrière Magnus. Sa main ne quittait pas la boîte que Marguerite lui avait confiée. Là était la vie de M. de la Guerche, là était le salut. Longtemps avant la pointe du jour, il atteignit le campement des deux régiments de cavalerie. Aux premiers avant-postes on voulut l'arrêter.

« Ordre du roi, » cria Magnus.

Et sa main fiévreuse agitait le papier que Marguerite avait tiré du coffret d'ivoire.

Toujours courant, il arriva ainsi à la maison de Gustave-Adolphe. Là, un officier le reçut.

« Il faut que je parle au roi, tout de suite, à l'instant, dit Magnus !

— C'est impossible. Sa Majesté travaille ; nul ne peut entrer dans sa chambre avant que Sa Majesté elle-même n'ait appelé.

— Voyez ! »

Et Magnus présenta le papier qui lui servait de talisman.

« Si vous connaissez l'écriture du roi, lisez, » ajouta-t-il. Il y avait sur le papier ces mots :

« Laissez passer, en tous lieux, à toute heure.

« Moi, le Roi,

Gustave-Adolphe. »

« Passez ! » dit l'officier qui s'inclina.

Magnus se précipita dans l'escalier, accompagné par l'officier qui avait peine à le suivre.

Le roi avait passé une grande partie de la nuit à travailler ; le lit n'était pas défait ; on comprenait que Gustave-Adolphe avait dormi quelques heures à peine, enveloppé dans son manteau. Deux flambeaux brûlaient sur une table chargée de dépêches.

Àla vue du papier que Magnus lui présentait, le roi se leva.

« L'enfant est-il en danger ?... Marguerite elle-même peut-être ! » s'écria-t-il en pâlissant.

Il n'acheva pas.

« Lisez encore, Sire ! dit Magnus qui appuyait son doigt sur les mots écrits par Marguerite.

— Ah ! M. de la Guerche, reprit le roi.

— Sire, un loyal gentilhomme est en péril de mort, dit Magnus ; son crime est de s'être défendu contre un bandit. Trouvera-t-il le trépas dans ce royaume de Suède auquel il est venu demander un asile ? Dois-je ajouter qu'au moment de quitter la France, il a vu M. le cardinal de Richelieu, et que sa vie importe peut-être à Votre Majesté. Sauvez-le, Sire, et votre armée comptera un brave officier de plus ! »

La voix tremblait sur les lèvres de Magnus ; deux grosses larmes suspendues à ses cils descendirent lentement sur ses joues.

Le jour pâle se levait ; on en voyait les premières lueurs derrière les vitres.

« Ah ! s'il mourait, je me tiendrais pour déshonoré ! dit le roi.

Magnus s'agenouilla silencieusement pour lui baiser la main.

Gustave-Adolphe avait pris une plume pour expédier un ordre, lorsque, la rejetant :

« Non, dit-il, M. de la Guerche n'a pas craint de s'exposer lui-même pour sauver Marguerite ; c'est moi qui le sauverai !

— Ah ! quel roi ! quel roi ! murmurait Magnus, celui-là trouvera cent mille hommes qui mourront pour lui ! »

Cependant il jeta les yeux sur une horloge.

« Oui, dit Gustave-Adolphe qui avait saisi au vol ce regard plein d'anxiété, sept heures vont sonner. Arriverons-nous à temps ?

— Sire ! laissez-moi courir en avant : je crierai partout : Service de Sa Majesté le roi ! nous crèverons trois ou quatre chevaux, et nous arriverons !

— Dieu le veuille, » reprit Gustave-Adolphe.

Il appela son capitaine des gardes.

« Qu'on sonne le boute-selle dans une heure, dit-il, que les deux régiments se rendent à Elfsnabe, et qu'on y attende de nouveaux ordres. Je pars.

— Seul ?

— Seul. »

L'armée suédoise était pliée à une telle discipline et on avait si bien l'habitude des allures rapides du roi qui, tour à tour, commandait en maître et agissait en soldat, que l'officier s'inclina sans répondre.

Trois minutes après, deux cavaliers lancés à toute vitesse galopaient sur la route de Carlscrona.

Magnus, penché sur l'encolure de son cheval, courait le premier ; à chaque relais, partout où il voyait un cheval frais, sa voix tonnante jetait le cri qui transformait en serviteur du roi tout postillon et tout valet de ferme, et, comme la foudre, Gustave-Adolphe et son guide passaient sur le chemin.

Magnus ne parlait pas, mais son regard inquiet consultait la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon. Un accident, une chute de cheval, un embarras et la tête d'Armand-Louis tombait.

Cependant, les bons habitants de Carlscrona avaient pu voir, dès le matin, des ouvriers qui travaillaient à élever un échafaud devant la prison d'État. Bientôt des piquets de soldats, appartenant aux différents corps de troupes, se rangèrent autour de la petite place qui s'étendait entre la prison et les jardins de la résidence royale. Le bruit se répandit qu'une exécution allait avoir lieu, et de nombreux oisifs occupèrent comme une mer houleuse les intervalles laissés libres par les soldats. La rumeur gagna les extrémités de la ville, et la foule envahit les abords de la petite place.

Le digne Frantz Kreuss se promenait au milieu de la multitude, assurant que la personne qu'on allait livrer à la main vengeresse du bourreau avait l'âme plus noire que celle de Barrabas. Un frisson d'horreur parcourait les rangs pressés du peuple. Frantz Kreuss secouait la tête mélancoliquement, levait les yeux au ciel et passait à un autre groupe.

Àl'une des extrémités de la place, M. de Pardaillan, pâle et sombre, rassemblait autour de lui un petit nombre de serviteurs dévoués, d'anciens soldats qui avaient servi sous ses ordres et d'amis fidèles. Tous couverts de longs manteaux, ils cachaient des armes sous leurs vêtements. Parmi eux, il y avait une élite de gentilshommes huguenots qui avaient survécu au siége de la Rochelle et qui tous connaissaient Armand-Louis.

Tous s'approchaient insensiblement et silencieusement de l'échafaud dont la sinistre plate-forme s'élevait à trente pas de la prison, et sur lequel retentissait encore le marteau des ouvriers. À la vue des nombreuses compagnies d'infanterie et de cavalerie qui fermaient toutes les issues, les plus hardis ne conservaient aucun espoir. Mais tous étaient résolus à jouer leur vie dans une tentative suprême ; il leur semblait que c'était se couvrir de honte que de ne rien faire pour sauver le héros de la Rochelle.

M. de Pardaillan les animait de son exemple et de ses regards.

Le matin il avait embrassé sa fille et ne pensait plus la revoir.

En ce moment Arnold de Brahé entra chez M. de la Guerche. Il était en grand uniforme, l'épée nue à la main. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre et salua Armand-Louis qui lisait, assis devant la table.

« C'est donc pour ce matin ? dit M. de la Guerche en se levant.

— Dans une heure il sera midi.

— Je suis prêt. »

Armand-Louis donna un dernier coup d'œil à la Bible et la ferma.

« J'ai vu M de Souvigny, reprit Arnold ; si c'est pour vous une consolation de savoir qu'elle mourra certainement du coup qui vous frappe, emportez-la tout entière. J'ai entendu sa voix ; j'ai vu ses yeux : quand une telle femme a donné son cœur une fois, elle ne le reprend plus.

— La verrai-je encore ? » demanda M. de la Guerche.

Arnold secoua la tête.

« Dieu de miséricorde ! Dieu de bonté ! s'écria Armand-Louis, si je l'avais serrée sur mon cœur, peut-être ne marcherais-je pas à la mort si tranquillement ! que ta volonté soit faite et que ton nom soit béni !

— J'ai obtenu pour vous la faveur de marcher au supplice les mains libres, poursuivit Arnold, et celle aussi de garder votre épée.

— Merci ! s'écria M. de la Guerche les yeux brillants de joie.

— J'ai engagé ma parole que vous ne vous en serviriez pas.

— Je vous la donne. »

Arnold sortit et se rangea sur le côté de la porte.

Armand-Louis comprit la signification de ce mouvement silencieux ; il boucla son épée à son ceinturon et sortit à son tour.

Le bourreau venait de paraître sur l'échafaud, sa hache à ses pieds. Un sourd frémissement parcourut la foule.

« Voilà le grand justicier, celui qu'on pourrait appeler le vengeur, » dit Frantz Kreuss.

Un roulement de tambour se fit entendre, les trompettes retentirent ; au commandement des officiers, les soldats mirent l'arme au bras, les cavaliers tirèrent leurs sabres ; la porte de la prison s'ouvrit, et un piquet d'infanterie, le mousquet sur l'épaule, traversa le pont-levis. Derrière ce piquet, le chapeau en tête, les mains libres, l'épée au flanc, marchait Armand-Louis.

« Voilà de ces faveurs qu'on n'accorderait pas à un honnête homme tel que moi, et un criminel l'obtient ! il n'y a plus de justice ! » murmura Frantz.

La vue de cette épée, dont il avait pu mesurer la puissance, l'aurait inquiété cependant s'il n'avait été rassuré par le grand déploiement de forces qui gardaient les quatre côtés de la place.

Une seule chose l'offusquait : c'était l'absence de Magnus.

Il venait d'apprendre que là où la veille il avait laissé un corps qu'il croyait privé de vie, on n'avait trouvé personne. Le corps avait disparu.

Frantz se reprochait comme une étourderie de n'avoir pas fait arrêter le cadavre.

M. de Pardaillan regarda ses amis et ses serviteurs. Ils pesèrent comme un coin sur la foule et parvinrent, coude à coude, jusqu'au premier rang. Ils n'attendaient plus pour agir que l'instant où Armand-Louis poserait le pied sur les degrés de l'échafaud. Un silence effrayant régnait partout.

En ce moment on entendit un grand tumulte à l'une des extrémités de la place, et un homme, lancé à toutes brides sur un cheval écumant, fendit les rangs épais de la foule qui s'écartait sur son passage.

Et couvert de poussière et de boue, pâle, échevelé, le front sanglant, cet homme arriva comme un boulet devant l'échafaud où son cheval s'abattit.

« Service du roi ! place au roi ! » cria-t-il d'une voix retentissante.

Frantz Kreuss venait de reconnaître Magnus. « Ah ! le traître ! » murmura-t-il.

Et un frisson le glaça jusqu'aux os.

Tous les regards se portèrent du côté de la place par lequel le cavalier était arrivé. Les compagnies qui en gardaient l'entrée venaient de s'ouvrir, et un cortége parut, à la tête duquel marchait le roi. La foule, que l'anxiété rendait immobile, respira, et un immense cri partit comme un coup de tonnerre.

Gustave-Adolphe s'était fait reconnaître aux portes de la ville et, prenant avec lui un escadron de cavalerie, il avait suivi Magnus avec toute la pompe militaire d'un souverain.

Armand-Louis venait de poser le pied sur la première marche de l'échafaud ; ce grand tumulte le surprit. Il vit Magnus et comprit que quelque événement extraordinaire se préparait.

Mais déjà Magnus était auprès de lui et le serrait dans ses bras, ivre, fou, pleurant et riant.

« Ah ! il était temps ! » s'écria-t-il.

Àla vue du roi, M. de Pardaillan n'y tint plus. Il se jeta en avant, et, accompagné de ses amis, il se précipita à la tête du cortége.

« Grâce ! grâce ! » criait-t-il.

La foule, que la jeunesse et la bonne mine de M. de la Guerche avaient intéressée, joignit ses cris à ceux de M. de Pardaillan.

« Grâce ! grâce ! » fit-elle d'une commune voix.

Frantz Kreuss mordait ses poings.

« Le misérable ! le coquin ! » murmura-t-il en regardant Magnus.

Et, prudemment, il enfonça son chapeau sur ses yeux et tenta de se glisser hors de la place. Mais la chose était plus difficile qu'il ne le pensait. Les mille corps de la multitude le serraient comme dans un étau.

Le roi fit un signe de la main. Tout bruit cessa comme par enchantement. Il continua son chemin, tandis que les trompettes sonnaient et que les tambours battaient au champ. À mesure qu'il s'avançait, chaque troupe se repliait sur elle-même et se joignait au cortége qui allait ainsi grossissant de minute en minute.

Lorsque Gustave-Adolphe fut arrivé en face de l'échafaud, au pied duquel se tenait Armand-Louis, il s'arrêta, et levant son chapeau :

« Monsieur le comte, dit-il, le roi vous a rencontré, vous êtes libre. »

Un immense cri retentit de tous côtés à la fois ; et la foule émue, enthousiasmée, se précipita autour du cortége, entraînant Frantz Kreuss dans son élan.

Une sorte d'éblouissement venait de saisir M. de la Guerche.

« Ah ! sire ! » dit-il.

Il venait alors de reconnaître le comte de Wasaborg dans la personne de Gustave-Adolphe et toute autre parole expira sur ses lèvres.

Le roi sourit.

« Votre main, monsieur, dit-il, et tenez-moi pour votre ami ; je sais ce que vous avez fait à la Rochelle, je sais ce que vous avez fait partout. »

Le dernier mot, qui faisait comprendre à M. de la Guerche que le roi n'avait rien oublié de leurs anciennes relations, fit passer un éclair dans ses yeux. C'était bien là le jeune roi dont Magnus lui avait fait l'héroïque portrait.

S'inclinant alors et d'un air calme :

« Sire, dit Armand-Louis, S. Ém. M. le cardinal de Richelieu, premier ministre du roi Louis XIII, m'a chargé de remettre une dépêche à S. M. le roi de Suède ; cette dépêche ne m'a pas quitté. »

2 · XXVI

Que faisait cependant le baron Jean de Werth, tandis que ces événements se passaient à Carlscrona et détruisaient la savante stratégie de ses plans ? Il avait été attendre le roi à l'intersection de la route qui, du campement que Gustave-Adolphe devait quitter pendant la nuit, conduisait à Elfsnabe. Le jour commençait à poindre quand il y arriva.

Aucun nuage de poussière ne se montrait au loin. Quelques paysans cheminaient lentement. Jean de Werth s'assit sous un arbre et attendit.

Le soleil monta sur l'horizon ; rien ne paraissait encore sur la route.

« Voilà qui est singulier, » pensa le baron.

Et il se mit à se promener de long en large. L'impatience cependant le gagnait ; une heure encore s'écoula sans que rien annonçât, dans l'éloignement, l'approche d'une troupe de cavalerie.

Un homme à cheval, à la livrée du roi, parut enfin, Jean de Werth courut à sa rencontre et l'interrogea.

« Le roi a pris la route de Carlscrona ce matin à la pointe du jour, » dit le courrier qui passa.

La présence de Gustave-Adolphe à Carlscrona le jour même où l'on devait exécuter M. de la Guerche, c'était là quelque chose d'inattendu, qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour les projets de Jean de Werth.

Il s'élança vers la résidence royale sans perdre une minute.

Jean de Werth était de ces hommes qui ne désespèrent pas même lorsque tout semble perdu.

Il entra dans Carlscrona au moment où le cortége du roi y parvenait. Jean de Werth aperçut Gustave-Adolphe et poussa son cheval au premier rang. À tout hasard, il voulait voir ce qui allait se passer ; la fortune lui fournirait peut-être un moyen de tourner cet incident à son avantage.

Deux fois il tenta de s'approcher du roi qu'il salua avec affectation ; le regard de Gustave-Adolphe lui parut si froid que, malgré son audace, Jean de Werth n'osa pas l'aborder.

Quand il fut devant l'échafaud et qu'il vit du même coup Armand-Louis sauvé et la main de son rival dans la main du roi, un instant Jean de Werth, qui n'était plus alors au premier rang, perdit tout espoir. Armand-Louis délivré, c'était Adrienne perdue pour lui ; et Jean de Werth l'aimait alors sincèrement, non pas peut-être comme M. de la Guerche l'aimait lui-même, mais avec l'ardeur du tigre acharné après sa proie, et avec d'autant plus d'ardeur, qu'on la lui disputait. Comme il arrive souvent en pareil cas, l'amour était né de l'orgueil irrité.

Fallait-il perdre en un seul jour le fruit de tant d'efforts ? Jean de Werth ne pouvait pas s'y résigner.

Pendant ces quelques minutes qui lui parurent des siècles, M. de la Guerche, arraché subitement à la mort, avait fait part à Gustave-Adolphe de la mission dont le cardinal de Richelieu l'avait chargé pour le belliqueux souverain de la Suède.

« Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, veuillez me suivre, répondit le roi ; je vais à Elfsnabe inspecter un corps d'infanterie qui s'y trouve réuni, vous m'y accompagnerez et me donnerez bien trois jours. »

Ces quelques mots firent tressaillir Jean de Werth qui n'en avait pas perdu une syllabe. Le parti qu'il allait prendre dépendait de la réponse de M. de la Guerche

Armand-Louis aurait bien voulu courir auprès d'Adrienne, se jeter à ses pieds, lui dire et lui répéter qu'il l'aimait et qu'il l'aimerait toujours ; mais pouvait-il ne pas se rendre à la prière d'un roi qui venait de le sauver ?

« Sire, dit-il en soupirant bien bas, je suis aux ordres de Votre Majesté. »

Un soupir de satisfaction souleva la poitrine de Jean de Werth ; apercevant alors M. de Pardaillan perdu dans la foule, il obéit d'instinct à la pensée subite qui venait de lui traverser l'esprit.

« Allons ! pensa-t-il, de l'audace, et M de Souvigny est à moi ! »

Et courant auprès du gentilhomme, tandis que le cortége s'éloignait, le roi ayant à sa gauche M. de la Guerche, Jean de Werth saisit la main de son hôte.

« Ah ! monsieur le marquis, que je suis heureux ! s'écria-t-il, j'ai pu joindre le roi, lui parler....

— Vous ! dit M. de Pardaillan.

— J'avais juré à M de Souvigny de tout faire pour sauver M. de la Guerche ; embrassez-moi, j'ai réussi ! »

Gustave-Adolphe n'était pas encore aux portes de Carlscrona que déjà le baron se présentait devant Adrienne. À son approche elle se leva comme un spectre, sans oser l'interroger, presque sans oser lui parler.

« Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, M. de la Guerche vit, il vivra ! »

Quel rayonnement alors dans le visage d'Adrienne ! On l'avait vue morte, on la revit tout à coup éblouissante de jeunesse et de vie. Elle avait tout oublié, elle ne voyait que M. de la Guerche sauvé, Armand-Louis, cet Armand qu'elle aimait, arraché aux mains du bourreau.

Un mot de Jean de Werth la rappela au sentiment de la vérité.

« J'ai tenu ma promesse, dit-il, j'ai pu voir le roi et lui demander la vie de celui que la justice allait frapper : maintenant, tiendrez-vous la parole que vous m'avez donnée ? »

La pâleur de la mort se répandit de nouveau sur les joues de M de Souvigny ; l'implacable réalité se montrait nue et debout devant elle. Adrienne savait à présent qu'il n'y avait nulle pitié à attendre de Jean de Werth. Si on ne parvenait pas à l'émouvoir indifférent, qu'était-ce aveuglé par la passion ?

« Monsieur, ma parole est donnée, je la tiendrai ! » dit-elle.

Un mouvement d'orgueil gonfla le sein de Jean de Werth, mais ce n'était pas assez pour lui.

« Madame, reprit-il, l'ambassadeur de S. M. l'empereur Ferdinand n'a plus rien à faire en Suède ; je partirai dans vingt-quatre heures.... je voudrais ne pas partir seul. »

Adrienne chancela.

« Donnez-moi deux jours, monsieur, et je serai prête ; un jour pour faire mes adieux à cette famille où j'ai été reçue comme l'enfant de la maison, un jour pour tenir mon serment. »

Insister eût été peut-être tout compromettre ; d'ailleurs, M. de la Guerche devait être absent pour trois jours, et vingt-quatre heures suffisaient à Jean de Werth pour quitter la Suède.

« Prenez deux jours, madame, » dit-il.

Il pouvait donc enfin compter le nombre d'heures qui le séparaient de son triomphe ! Quelle vengeance et comme il allait punir Armand-Louis de cette préférence qu'une femme lui accordait, et du même coup Adrienne de ses dédains ! Jean de Werth était de cette race farouche d'aventuriers qui en veulent à

certaines femmes de l'amour qu'elles leur inspirent. Un homme de guerre, qui aspirait à commander des armées, à siéger dans les conseils de l'Empire, à monter à ce rang suprême où le feld-maréchal de Wallenstein brillait sans rival, celui-là amoureux, n'était-ce pas déchoir ?... Jusqu'alors il avait marché libre dans la vie, et maintenant il sentait autour de lui comme une chaîne dont les invisibles ameaux étaient rivés au plus profond de son cœur.

« Oh ! je l'en arracherai ! » disait-il quelquefois.

Et aucun effort n'avait pu briser cette chaîne, plus forte que sa volonté.

Décidé à en accepter le poids, mais grondant comme un ours à demi dompté, Jean de Werth s'éloigna du moins avec cette consolation que dans ce duel où son orgueil était engagé la victoire lui restait.

Un deuil sombre et muet remplit bientôt la maison du marquis de Pardaillan. Diane n'osait parler à Adrienne qui la fuyait. Adrienne appelée à toute heure à revoir son terrible fiancé, frissonnait aux premiers sons de sa voix. On comprenait qu'une fièvre ardente consumait la victime. Ces richesses, ces diamants, ces joyaux de prix, ces magnifiques parures que Jean de Werth mettait à ses pieds, elle ne les regardait pas. Quand leurs mains se rencontraient, elle frémissait tout entière.

Pouvait-elle sans horreur arrêter sa pensée sur cette idée qu'elle serait unie pour l'éternité à l'homme qu'elle détestait le plus ? Mieux valait mille fois la paix du tombeau. Chaque heure, chaque minute l'enracinait davantage dans ce désir.

« Ah ! si Renaud était ici ! murmurait quelquefois Diane.

— Pourrait-il faire que ma parole ne soit pas engagée ! répondait sourdement M de Souvigny.

— Non, mais il tuerait Jean de Werth. »

Mde Pardaillan, sous l'apparence charmante d'une fée blonde, avec ses joues pareilles à des feuilles de roses trempées dans du lait, était une personne pleine de hardiesse et de résolution. On eût dit un agneau auquel la nature avait donné le cœur d'un lion.

Un homme que M de Souvigny n'avait jamais vu se présenta le lendemain à l'hôtel de M. de Pardaillan. Il venait, disait-il, de la part de M. de la Guerche.

« Ah ! voilà ce que je redoutais ! » dit Adrienne.

Elle hésita, puis, se tournant vers Diane qui l'observait :

« Tiens, reprit-elle, je n'aurai jamais le courage de le recevoir. Parle à cet homme, dis-lui la vérité, dis-lui que j'aime Armand-Louis plus que ma vie et que le désespoir me tue. »

Et elle se sauva dans sa chambre.

Diane reçut Magnus. Il avait une lettre de son maître pour Adrienne. M de Pardaillan l'ouvrit aux yeux stupéfaits de Magnus, qui savait qu'il n'avait pas affaire en ce moment à M de Souvigny. Cette lecture achevée, M de Pardaillan froissa la lettre de M. de la Guerche entre ses mains mignonnes.

« Toujours avec le roi ! dit-elle. Que fait-il là-bas ? pourquoi n'est-il pas ici ! pourquoi envoyer quelqu'un quand il pouvait venir lui-même ?

— Et le roi, madame ?

— Est-ce qu'il y a un roi quand on aime ! Repartez sur-le-champ ; dites à M. de la Guerche qu'il arrive sans plus tarder ; il faut qu'il soit ici demain, entendez-vous, demain, sans quoi M de Souvigny est perdue pour lui. Ce jour-là, une implacable fatalité la pousse à donner sa main à Jean de Werth. Et s'il vous demande qui vous a dit cela, vous lui répondrez que c'est Diane de Pardaillan. Allez !

— Eh ! eh ! dit Magnus, voilà une jeune fille qui parle comme un général. »

Mais l'accent impérieux de Diane était en même temps si doux, que Magnus obéit sans réfléchir. D'ailleurs il s'agissait de M. de la Guerche et ce nom avait la puissance d'un talisman.

Ce qui l'étonnait seulement, c'était de servir de courrier à l'amour, lui, Magnus, qui n'avait jamais connu que le dieu du sabre.

« Qui m'eût dit cela il y a un an ? » pensait-il.

Et il enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval.

Cependant M de Pardaillan, ravie de ce qu'elle avait fait, rentra chez M de Souvigny.

« Eh bien ! que t'a-t-il dit, que voulait-il ? demanda Adrienne.

— Il m'a dit que M. de la Guerche serait ici dans deux jours.

— Ah ! pauvre Armand ! »

Mde Souvigny prit la lettre qu'elle voyait entre les mains de Diane et la parcourut. Elle ne distinguait les mots qu'à travers un rideau de larmes.

« Et je ne le reverrai plus ! dit-elle en tombant entre les bras de Diane.

— Qui sait ! » murmura M de Pardaillan.

Le lendemain, on s'en souvient, était le jour fixé pour le mariage d'Adrienne et de Jean de Werth. On voyait partout les apprêts de la cérémonie. Adrienne, couverte de vêtements blancs, avait plutôt l'air d'un fantôme échappé à la tombe que d'une créature appartenant à la terre. Jean de Werth était vêtu d'habits magnifiques tout ruisselants de pierreries.

L'heure où ils devaient être unis approchait.

M. de Pardaillan couvrait Adrienne de regards tout pleins de douleur et de pitié. Il regrettait alors de n'être pas mort en essayant de délivrer M. de la Guerche. Il n'aurait pas du moins assisté à cette immolation d'une femme qui lui avait été confiée et qu'il aimait. Quelquefois un doute, un soupçon traversait son esprit. Jean de Werth était-il véritablement le sauveur d'Armand-Louis ? Mais n'avait-il pas vu lui-même le baron auprès du roi au moment où Gustave-Adolphe s'était approché de l'échafaud ? Et puis, il y a de ces abîmes de fourberies dans lesquels ne descendent jamais les âmes loyales.

Diane semblait avoir la fièvre comme Adrienne ; seulement ses joues, au lieu d'avoir la couleur de la neige, étaient en feu. À toute minute elle tendait l'oreille ou regardait par la fenêtre.

Cependant Magnus n'avait pas perdu une minute pour rejoindre Armand-Louis. En quelques mots le vieux soldat le mit au courant de l'entretien qu'il avait eu avec M de Pardaillan. Armand-Louis se sentit froid jusque dans les os. Il courut chez Gustave-Adolphe.

« Sire, dit-il, il faut que je parte, il y va de mon bonheur, il y va de ma vie ! »

Gustave-Adolphe voulut savoir ce qui se passait. En écoutant M. de la Guerche, il se souvint de Marguerite et du jour où il l'avait trouvée gisant sur le talus d'un chemin.

« Mort de ma vie ! courez ! je pars avec vous ! » dit-il.

Un moment après, on voyait passer trois flèches sur la route. C'étaient le roi, M. de la Guerche et Magnus.

Jean de Werth, cette fois, ne doutait plus du succès. L'heure fatale, l'heure décisive était venue. Il n'en était plus séparé que par un petit nombre de minutes qui s'écoulaient rapidement et qu'il comptait en esprit. Jean de Werth, radieux, saluait le jour qui voyait son triomphe d'un regard où brillaient toutes les flammes de l'orgueil.

« Allons ! pensait-il, l'audace a toujours raison. »

Quand le moment fut venu où il put se présenter chez sa fiancée, le baron alla quérir M. de Pardaillan qui le conduisit en personne auprès de M de Souvigny. Quelle force permit à Adrienne de se tenir droite en ce moment ? sans doute ce courage du désespoir qui permet aux victimes héroïques de recevoir le coup de la mort, debout et sans faiblir. Le premier coup de midi sonna. Jean de Werth s'inclina et lui présenta la main.

« Pas encore ! » s'écria Diane qui ne respirait plus et qui, le corps penché en avant, faisait signe à tout le monde de se taire.

On entendit alors comme le roulement d'un tonnerre dans la rue ; la grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds ; un tumulte extraordinaire retentit dans la cour, sur le perron, puis dans l'escalier ; la voix sonore d'un écuyer cria : « Le roi ! » la porte de la galerie s'ouvrit à deux battants, et Gustave-Adolphe parut, ayant à son côté M. de la Guerche. Jean de Werth pâlit.

« Ah ! Renaud n'eût pas mieux fait ! » dit Diane avec exaltation.

Àla vue d'Armand-Louis, Adrienne poussa un grand cri :

« Ah ! ne m'accusez pas…. il vous a sauvé ! » s'écria-t-elle en courant vers M. de la Guerche.

Le regard d'Armand-Louis venait de rencontrer celui de Jean de Werth.

« Qui ? demanda-t-il.

— Ne me forcez pas à le nommer ! reprit Adrienne dont les yeux se détournaient avec horreur de Jean de Werth.

— Lui ! s'écria de nouveau Armand-Louis…. Il y a dans tout ceci quelque épouvantable machination dont le secret m'échappe…. mais, Dieu merci, j'arrive à temps ! »

Jean de Werth était devenu plus blanc qu'un linceul : il comprenait déjà que tout était perdu, mais son orgueil ne pliait pas.

Adrienne ne voyait qu'Armand-Louis. Il était devant elle, elle tenait ses mains. Quelque chose lui disait qu'elle était sauvée.

« Ah ! quand on m'a dit que vous alliez mourir, j'ai failli devenir folle ! reprit-elle. Un homme était là qui m'a dit qu'il vous sauverait, mais que, pour prix de cet effort, il voulait ma main…. J'ai lutté…. mais la peur de vous voir monter sur l'échafaud l'a emporté…. j'ai promis…. j'avais tout tenté, et n'avais rien obtenu ! Que s'est-il passé après, je l'ignore ; mais cet homme est venu me dire que vous étiez libre, qu'il vous avait arraché à la mort, et ma main est tombée dans la sienne…. mais, descendue de l'autel, je vous le jure, je serais morte !

— Ah ! l'infâme ! s'écria M. de la Guerche qui enveloppait Adrienne de ses bras.

— Cet homme mentait ! » dit alors Gustave-Adolphe.

Jean de Werth fit un pas.

Gustave-Adolphe le couvrit de son regard flamboyant.

« Je suis étonné, monsieur le baron, reprit-il, de trouver ici l'ambassadeur de S. M. l'empereur d'Allemagne, quand je lui ai moi-même signifié qu'il n'avait rien à espérer du roi de Suède ! La guerre est déclarée, monsieur, retournez donc chez vous, et par le plus court chemin…. Ce n'est pas devant moi, j'imagine, que Jean de Werth osera soutenir qu'il a été pour quelque chose dans la délivrance de M. de la Guerche ? »

Le front livide et hautain de Jean de Werth ne s'abaissa pas.

« Ville perdue ! répondit-il dédaigneusement.

— Ainsi, madame, poursuivit le roi, vous ne devez rien à Jean de Werth. Cette main qu'il avait volée, elle est libre. »

Adrienne poussa un cri de joie :

« Libre !... je suis libre ! » reprit-elle.

Jean de Werth se tourna tout à coup vers M. de Pardaillan.

« C'est ici le moment de savoir, dit-il d'une voix brève, si un gentilhomme à qui j'ai sauvé la vie sur un champ de bataille sait tenir la parole qu'il a librement donnée. La vôtre est engagée, monsieur, et je ne vous la rends pas. »

Àl'accent de cette voix nerveuse, M. de Pardaillan sentit comme la lame aiguë d'un poignard entrer dans son cœur.

« Ai-je rien dit, ai-je rien fait qui vous fit croire que je ne m'en souvenais pas ! » s'écria-t-il, le visage bouleversé par une incommensurable douleur.

Mais, délivrée de ce cauchemar qui la tuait, Adrienne avait retrouvé toute sa vaillance.

« Ne tremblez pas, vous qui avez eu pour moi les soins et la tendresse d'un père ! s'écria-t-elle. Je saurai rester fidèle à mon cœur et à mes devoirs. N'est-il pas vrai que, majeure, je puis librement disposer de ma main, et, jusqu'à cette époque, sujette du roi de France, ne suis-je pas libre en Suède de la refuser à qui l'exige ?

— C'est vrai, répondirent à la fois Gustave-Adolphe et M. de Pardaillan.

— Eh bien ! j'attendrai, et, si M. de la Guerche a le même cœeur que moi, dans deux ans, je serai sa femme.... En une seule chose jusque-là, mon père, je résisterai à votre volonté.

— Bien ! s'écria Diane.

— Deux ans ! dit Jean de Werth, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour vaincre la Suède.... moi aussi, j'attendrai !

Armand-Louis et le roi avaient fait un pas.

Jean de Werth, que jamais la crainte n'avait approché, les regarda l'un et l'autre en face, puis, frappant sur la garde de son épée où l'on voyait pendre la dragonne brodée par Adrienne :

« Monsieur le comte, s'écria-t-il, si vous voulez que M de Souvigny s'appelle M de la Guerche, venez prendre ce nœud de ruban que je porte là. Alors seulement, moi aussi, je vous dirai : Elle est à vous ! Jusqu'alors, permettez-moi de

me rappeler que M de Souvigny m'a été fiancée par celui qui remplace ici-bas son père ! »

Ce n'était plus l'aventurier qui parlait, c'était le capitaine qui avait fait ses preuves dans cent combats.

« Ah ! j'aime mieux cela ! répondit Armand-Louis. Ainsi, monsieur, vous promettez de rendre à M. de Pardaillan la parole qu'il vous a donnée si la main que j'étends vers vous arrache de votre flanc ce nœud que vous emportez ?

— Je le jure et j'en donne pour témoignage ce gant que je jette à vos pieds !

— Guerre alors et guerre implacable, s'écria M. de la Guerche qui ramassa le gant d'une main fiévreuse.

— Quant à vous, sire, continua Jean de Werth, il y a des champs de bataille en Allemagne.... Au revoir ! »

Et il s'éloigna lentement, fièrement, la main sur la dragonne de son épée.

2 · XXVII

Àl'époque où nous sommes arrivés, pendant le printemps de l'année 1630, l'Europe présentait le spectacle d'un monde où tout est en fermentation. La réforme prêchée par Luther, et plus tard par Calvin, avait jeté dans la vieille société catholique du moyen âge un élément nouveau qui en précipitait la dissolution. Pour quelques souverains, c'était un prétexte de briser les liens qui jusqu'alors les avaient enchaînés à la cour de Rome, et de s'approprier les immenses biens qui appartenaient aux abbayes, aux couvents, aux évêchés, menacés partout d'une immense sécularisation. Pour les peuples, c'était un appel au droit d'examen et un encouragement à la révolte. Le même effort qui menaçait l'Église dans sa toute-puissance, menaçait les rois dans leur pourpre. On s'accoutumait à ne plus croire à l'infaillibilité du souverain pontife, et, par une conséquence encore inaperçue, mais déjà traduite en faits, on se révoltait contre la tyrannie des princes. Tous les liens étaient rompus ou relâchés ; de grandes guerres avaient promené leurs sanglantes mêlées en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Pologne, en Hongrie ; on avait vu des villes prises et reprises vingt fois, des provinces ravagées, des couronnes perdues et conquises, des souve-

rains errants et proscrits, des aventuriers tout à coup maîtres de vastes territoires, des archevêques déposés, des séditions sans nombre, et il semblait que personne, de la Vistule aux Pyrénées, de la mer Baltique aux rives du Pô, ne voulût déposer les armes.

Depuis quelques années surtout, la guerre était en permanence en Allemagne. Mille causes, l'ambition, les croyances religieuses, un besoin vague, mais vivace, de liberté, des rivalités nombreuses, l'orgueil de la maison de Hapsbourg, qui aspirait à fondre en une seule monarchie les membres épars du vaste empire et voulait réaliser, sous Ferdinand II, le rêve magnifique de Charles-Quint, les divisions nées de la réforme, les jalousies des princes, l'impatience et la colère des peuples, l'avaient précipitée comme un torrent furieux sur le centre de l'Europe. On avait pu croire quelquefois que cette guerre, d'où tant de désastres étaient déjà sortis, allait finir par l'épuisement des rois et des armées ; de nouveaux événements lui donnaient tout à coup une activité nouvelle. Les ruines s'amoncelaient : ce n'était que batailles, sacs de villes, prises d'armes, incendies et massacres. Ferdinand contre Frédéric ; l'électeur de Saxe contre l'électeur de Brandebourg ; l'Autriche contre la Bohême ; l'Espagne contre la Hollande ; le Suédois contre le Polonais ; le Danemark contre l'Empire, et, à travers les provinces écrasées, des chefs d'armées comme Mansfeld, Christian de Brunswick, Tilly, Torquato Conti, Wallenstein, allaient et venaient promenant partout leurs rapines, et non moins terribles à leurs partisans qu'à leurs ennemis.

On se battait donc partout, mais on ne savait pas encore que cette guerre devait être la fameuse guerre de Trente ans, dans laquelle toutes les plus grandes puissances du continent allaient être emportées tour à tour comme dans un tourbillon.

L'heure était venue où la Suède protestante devait entrer en lice et mesurer ses forces contre Ferdinand d'Autriche et Maximilien de Bavière. Un double intérêt l'y poussait ; d'abord la crainte de voir l'empire d'Allemagne étendre ses possessions jusque sur les bords de la mer du Nord, et c'était l'intérêt politique ; puis le désir d'assurer l'indépendance des souverains protestants menacés par l'Autriche et l'Espagne ; là était l'intérêt religieux. Les souverains écrasés et l'Allemagne soumise tout entière à l'élu de la diète, la Suède avait un voisin incommode et dangereux qui ne donnait plus à ses frontières aucune sécurité.

L'Europe avait alors les yeux sur Gustave-Adolphe. Les rares qualités qu'il avait montrées dès l'âge où les états de Suède l'appelèrent à succéder à son père, le duc Charles de Sudermanie, troisième fils de Gustave Wasa et roi sous le nom de Charles IX, les guerres heureuses qu'il avait soutenues contre son oncle Sigismond, roi de Pologne, son courage chevaleresque, sa constance dans la foi jurée, l'habileté qu'il savait déployer dans l'administration de son royaume, tout concourait à en faire le souverain le plus remarquable du vieux continent. Il avait l'âge où l'on conçoit les grandes entreprises et où l'on a la force de les exécuter ; l'amour de son peuple l'entourait, le respect des grands et des généraux lui était acquis, il était servi par des ministres expérimentés, entre lesquels le chancelier Oxenstiern tenait le premier rang ; il avait des finances en bon ordre, une épargne considérable, une flotte nombreuse. Son armée était aguerrie, pliée à toutes les fatigues, habituée à vaincre, soumise à la plus sévère discipline. Elle avait dans son jeune chef la plus entière confiance. Bien approvisionnée d'armes, de canons, de munitions de toute espèce, commandée par une légion de capitaines qui ne demandaient qu'à suivre la fortune du roi, elle devait porter la victoire dans le camp où elle planterait ses drapeaux.

Richelieu le savait, l'empereur Ferdinand le craignait.

Et c'était cependant ce monarque que les courtisans de Vienne appelaient, en se moquant, une majesté de neige, comme si sa gloire avait dû se fondre en approchant des contrées plus chaudes du Midi !

Quand il sentit son armée tout entière dans sa main, désireuse de nouvelles batailles et prête à tous les efforts, son peuple uni dans une commune pensée de religion et de dévouement, sa noblesse disposée à tous les sacrifices, Gustave-Adolphe confia sa fille Christine et l'administration du royaume au sénat, et, tirant l'épée, déclara qu'il partait pour l'Allemagne où l'appelait le besoin de défendre sa couronne et de protéger les princes réformés.

L'armée était alors concentrée à Elfsnabe. Mille acclamations, cent fois renouvelées, y saluèrent Gustave-Adolphe au moment où il la passa en revue, entouré de ses plus fidèles et meilleurs généraux : Ortenburg, Falkenberg, le rhingrave Othon-Louis, Teufel, Gustave Horn, Banner, Toit, le comte de Thurn, Mutsenfahl, Baudissen, Kniphausen et d'une foule d'autres capitaines qui avaient déjà versé leur sang sur dix champs de bataille et s'apprêtaient à le verser encore. Le peuple entourait l'armée ; c'était le même élan et le même feu.

Il ne faudrait pas croire que les armées fussent, à cette époque pleine de troubles et sans cesse tourmentées par les guerres qui armaient les villes contre les villes, les provinces contre les provinces, ce qu'elles sont aujourd'hui, un corps uni et compacte, formé d'éléments homogènes et fidèles au même drapeau après la défaite comme pendant la victoire. Pour un grand nombre d'hommes, la guerre était une profession ; on cherchait moins la cocarde que le profit. Si un général avait su vaincre, quelle que fût la cause qu'il défendit, il était assuré de trouver partout un grand nombre d'officiers et de soldats empressés de servir sous ses ordres. Une déroute lui enlevait ce que dix victoires lui avaient donné. On ne se croyait pas déshonoré parce qu'on promenait son épée de l'un à l'autre camp. Dispersées, les troupes du général vaincu passaient sous les étendards du général vainqueur, à moins que des causes spéciales ou des passions religieuses ne leur fissent un devoir de la fidélité. Qui avait pris le mousquet une fois le gardait presque toujours ; qui avait tiré l'épée du fourreau ne l'y remettait plus.

Le métier des armes était moins un service qu'une vocation.

Mais s'il y avait dans les régiments du roi Gustave-Adolphe des Finlandais, des Livoniens, des Anglais, des Écossais, des Hollandais, des Allemands, des Français, telle était la discipline qu'il avait eu l'art de maintenir dans leurs rangs mêlés, qu'ils ne formaient qu'un seul corps animé par le même esprit, la même foi, le même dévouement.

Là peut-être était le secret de sa force.

Nous avons dit que des Français servaient dans les armées du roi de Suède : c'étaient pour la plupart des calvinistes qui n'avaient pas voulu plier sous la main du cardinal de Richelieu. Ils formaient un groupe à part, redoutable par sa valeur, et d'autant plus désireux de courir à la bataille, que les gentilshommes qui le composaient avaient une patrie à conquérir.

Parmi eux se trouvait naturellement Armand-Louis de la Guerche.

Les Français, réunis au camp d'Elfsnabe, avaient projeté de former un escadron de chevau-légers ou de dragons qui marcherait à l'avant-garde de l'armée. Par un sentiment d'amour-propre national et un souvenir de la France perdue, ils tenaient à honneur de frapper le premier coup et de maintenir haut et sans tache le renom de la patrie. Ils décidèrent en même temps que le commande-

ment de ce corps de cavalerie serait donné au plus brave, à celui que le nombre de ses exploits désignerait au suffrage de ses camarades.

Par déférence pour le nom et les malheurs de ces vaillants soldats, le roi leur laissait la liberté de choisir leur chef, bien que l'escadron français eût rang parmi les troupes régulières soumises à la discipline suédoise.

On s'était donc réuni dans une vaste salle pour délibérer. Au moment d'entrer en séance, un cavalier qu'on n'avait point encore vu parmi les proscrits, mais qui parlait le français de manière à ne laisser aucun doute sur son origine, prit place sur un banc. Ses vêtements poudreux et usés indiquaient qu'il avait fourni une longue traite. Ses armes seules étaient en parfait état. Il avait en outre tout à fait les manières d'un gentilhomme.

Différents noms avaient été mis en avant, tous également recommandables par la grande renommée de ceux qui les portaient. Par un sentiment de respect, cette troupe jeune et hardie semblait ne vouloir pour capitaine qu'un homme déjà mûri dans les hasards de la guerre. Deux gentilshommes à moustaches grises étaient en présence, et, bien que chacun d'eux parlât pour son compagnon d'armes, on ne prenait point de décision.

Le cavalier aux vêtements poudreux se leva :

« Il est un moyen simple de nous mettre d'accord, dit-il : ne nommons ni l'un ni l'autre des deux braves gentilshommes qui se disputent l'honneur de nous mener au combat.

— Ah ! mon Dieu ! Renaud de Chaufontaine ! murmura Armand-Louis que l'étonnement clouait à sa place et qui jusqu'alors n'avait pas remarqué le nouveau venu.

— Mais qui alors ? demanda-t-on de tous côtés.

— Un homme que je vois là-bas et qui gesticule pour m'engager à me taire : M. le comte Armand-Louis de la Guerche. »

Ce fut comme un trait de lumière. Toute l'assemblée battit des mains. Le souvenir de ce que M. de la Guerche avait fait à la Rochelle était dans l'esprit de tous les assistants ; sa jeunesse seulement était l'obstacle ; quelques-uns parmi les plus notables se montraient sensibles à cette infériorité relative.

Les barbes grises ne savaient pas si sa prudence serait à la hauteur de sa bravoure.

« Où a-t-il appris à commander ? demanda un huguenot au front balafré.

— Il a appris à vaincre ! » s'écria Renaud qui s'échauffait et qui n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de son ami.

Ce mot produisit une vive sensation dans les rangs des huguenots. Renaud profita de l'émotion qu'il venait d'exciter, pour sauter sur un banc :

« J'ai dit qu'il savait vaincre, reprit-il d'un voix haute : j'en sais quelque chose, moi, qui l'ai vu au feu, moi qui ai brisé trente épées sur ses côtes, moi qui n'ai jamais pu le terrasser ! Et ce que je ne fais pas, je mets au défi le plus vaillant de le faire. »

Cette audace excita l'admiration des uns et la colère des autres. C'était une question de tempéraments.

« Çà ! comment se nomme Votre Seigneurie, s'il vous plaît ? dit l'un de ces derniers.

— Ah ! ciel ! il va se faire exterminer ! pensa Armand-Louis qui se mit à enjamber les bancs pour venir en aide à Renaud en cas d'alerte.

— Ma Seigneurie se nomme Renaud de Chaufontaine, marquis de Chaufontaine, pour vous servir. »

Il y eut un grand mouvement dans l'assemblée ; puis des chuchotements, puis des cris.

« Voilà qui va se gâter ! murmura M. de la Guerche qui s'efforçait de se rapprocher de l'orateur.

— C'est un catholique ! s'écriait l'un.

— Un de nos ennemis ! reprenait un autre.

— Un endiablé ligueur !

— Il était devant la Rochelle parmi ceux de M. le cardinal. »

Quelqu'un s'approcha.

« Eh ! parbleu ! Votre Seigneurie m'a troué l'épaule d'un coup de pistolet ! dit ce nouvel interlocuteur.

— Et m'a fendu la tête d'un coup d'épée ! reprit un autre qui le suivait.

— Je m'en souviens…. l'épée et le pistolet sont encore là, » dit tranquillement Renaud.

Déjà vingt lames brillaient à moitié hors du fourreau.

Ce qu'il savait du caractère de Renaud fit penser à M. de la Guerche que c'en était fait de lui. Comment résisterait il jamais au plaisir de répondre à vingt provocations !

Mais avec un calme qui remplit Armand-Louis d'étonnement, Renaud, sans toucher à son épée, fit signe de la main qu'il voulait parler.

On se tut, et les plus impétueux, étonnés de ce sang froid, s'arrêtèrent à quelques pas du catholique.

« Je suis catholique, c'est clair, et je ne m'en dédis pas, s'écria Renaud ; oui, j'étais au siége de la Rochelle, parmi les gentilshommes de S. Ém. M. le cardinal de Richelieu, et vous ne me croiriez pas si je vous disais le contraire ; j'ai blessé M. d'Aigrefeuille à l'épaule, et M. de Bérail à la tête…. ils sont là pour l'affirmer et leur parole me suffit. »

Deux gentilshommes firent un pas hors du cercle des auditeurs.

« Quand le temps change, mon épaule me fait mal, dit M. d'Aigrefeuille.

— J'ai là sur le front une cicatrice que la griffe du diable n'effacerait pas en cent ans, » ajouta M. de Bérail.

Renaud les salua de la main.

« Donc, reprit-il, je suis au milieu de vous comme une brebis galeuse au milieu d'un troupeau d'agneaux sans tache ; mais est-ce bien de moi qu'il s'agit ? n'êtes-vous point réunis pour délibérer sur le choix d'un chef ?

— C'est vrai ? répondit un jeune calviniste à qui le langage et l'audace de Renaud plaisaient.

— Nommons donc un chef tout d'abord ; après quoi vous me massacrerez si le cœur vous en dit…. mais, par exemple, vous me permettrez bien de me dé-

fendre un peu. »

On rit autour de Renaud, et quelques lames qui étaient encore à demi hors du fourreau y rentrèrent.

« Oh ! je n'ai pas fini ! continua Renaud. J'ai présenté M. de la Guerche à votre choix, je l'y maintiens. Tous vous avez pu voir de quelle terrible façon il a culbuté la batterie qui battait la porte de Cogne. C'est une journée qui a coûté cinq cents de ses meilleurs soldats et vingt capitaines à l'armée catholique. Lequel d'entre vous a fait mieux ? De loyaux gentilshommes comme vous répondront : Personne ! De plus, et voilà peut-être ce que vous ignorez, M. de la Guerche a été choisi par S. Ém. le cardinal, et celui-là se connaît en hommes, pour porter une dépêche au roi Gustave-Adolphe, et cette dépêche fera de la France l'alliée de la Suède. Que mon ami me démente s'il l'ose. »

Tous les yeux se portèrent sur Armand-Louis.

« Il se tait ! que voulez-vous de plus ! » poursuivit Renaud.

Un grand murmure d'approbation s'éleva du milieu de l'assemblée.

« Messieurs !... s'écria M. de la Guerche qui voulait parler.

— Tais-toi, tu n'a pas la parole ! poursuivit Renaud qui sentait son triomphe. Si l'on pense que j'ai raison, de quel droit viens-tu t'opposer à la libre manifestation des opinions ? Et si j'insiste, messieurs, c'est que je tiens à bien connaître celui qui aura le gouvernement de ma vie pendant la campagne qui va s'ouvrir. »

Cette fois, ce fut un mouvement de surprise qui répondit aux paroles de M. de Chaufontaine.

« Je m'explique, continua-t-il. J'ai beau être catholique de la tête aux pieds, je n'en suis pas moins bon Français des pieds à la tête comme vous. Or, la France est l'alliée de la Suède dans cette guerre qui va commencer. C'est pourquoi je veux une petite place dans vos rangs. Les ennemis contre lesquels je vais tirer l'épée sont catholiques ni plus ni moins que moi, je le sais ; si j'ai le malheur d'en tuer un bon nombre, chemin faisant, je m'en consolerai par cette pensée que la vie est une vallée de larmes et que bienheureux sont ceux qui en sortent. Quant à mes titres à marcher parmi vous, M. d'Aigrefeuille, que j'ai rencontré où la mêlée était la plus sanglante, et M. de Bérail, à qui je demande-

rai tout à l'heure le secret d'une botte qui a failli me percer d'outre en outre, vous le diront. »

Quelques gentilshommes, et parmi eux M. de Bérail et M. d'Aigrefeuille, applaudirent.

« À présent, je vous demande votre amitié, et, la victoire remportée, s'il reste à plusieurs d'entre vous des scrupules, nous pourrons en causer dans un pré ; sainte Estocade ma patronne me viendra en aide. Cela dit, suis-je des vôtres ?

— Oui ! oui ! cria-t-on de tous côtés.

— Alors, je vote pour M. de la Guerche. Qui m'aime m'imite ! »

Il n'y eut qu'une voix dans toute l'assemblée, et Armand-Louis de la Guerche fut proclamé chef de l'escadron des huguenots français.

« Et maintenant, gare aux dragons de la Guerche ! » s'écria Renaud.

Et, s'approchant de son ami, les bras tendus et les yeux tout humides :

Embrasse-moi, capitaine ! » reprit-il.

2 · XXVIII

Peu d'instants après, Armand-Louis et Renaud se trouvaient ensemble sous la même tente, devant un jambon que Magnus avait servi noblement entre deux honnêtes flacons de vins de France.

« Encore des compatriotes, et non pas les moins aimables ! » dit Renaud qui remplit son verre.

Un gémissement se fit entendre à la porte.

« Tiens ! Carquefou que j'avais perdu ! » s'écria Renaud.

Carquefou entra plus maigre, plus grand, plus dévasté, plus long et plus sec encore qu'au temps où il guerroyait contre les loups.

« Monsieur, dit-il en s'adressant à M. de la Guerche, c'est une pitié… mes os ne tiennent plus à mon corps que par un fil. Il n'est pas bien sûr que je ne sois

pas mort ! Mon maître m'a laissé l'autre jour dans une hôtellerie où l'on comptait plus de coquins autour des brocs que de poulets le long des broches. Comment m'en suis-je tiré ? mon saint patron le sait. Sans le secours de sainte Estocade, je ne serais plus vivant. C'est dans ces occasions funèbres qu'on se souvient avec attendrissement des broches qui tournaient chez M. de Pardaillan et des honnêtes figures qu'on voyait autour de ces broches ! »

La vue du jambon et d'un canard sauvage cuit à point que Magnus apportait sur un plat fumant, arrêta court l'homélie de Carquefou. Il sourit.

« Je vois, reprit-il, que les bonnes traditions sont revenues. »

Armand-Louis se tourna vers Magnus.

« Voilà, dit-il en lui montrant Carquefou, un honnête garçon que je te recommande ; il a l'estomac plus creux qu'il n'a les bras longs.

— Et le cœur timide, ajouta Carquefou.

— Cependant, tel qu'il est, j'y tiens. Veille à ce qu'on ne me le casse pas, dit Renaud.

— C'est bon, répliqua Magnus. Baliverne le prendra sous sa protection. »

Seuls et commodément assis en face de la mer, qu'on voyait à une petite distance, toute couverte de navires de toutes grandeurs, et réjouis par le son des tambours et des trompettes, Armand-Louis et Renaud se regardèrent.

« Çà ! m'expliqueras-tu comment il se fait que je te retrouve en Suède, après t'avoir laissé sur le chemin du château de Mireval, vers lequel t'attiraient deux beaux yeux ? dit M. de la Guerche.

— Ah ! mon ami, tu sais si je travaillais sincèrement à faire pénitence ! Je dois rendre à Clotilde cette justice, qu'elle m'y aidait de tout son pouvoir. Mais voilà qu'un brave homme d'oncle, qui soignait ses vieux rhumatismes à Mireval, me parla de rendre visite à la chapelle du château.

— C'était un homme consciencieux.

— Consciencieux et désagréable. Une pénitence perpétuelle, cela me parut exagéré. Je tirai ma révérence aux tourelles de Mireval, et, suivi de Carquefou qui avait presque engraissé, je m'acheminai vers Paris. On me fit bon accueil à

la cour ; mais, vois mon malheur ! le souvenir de M de Pardaillan me poursuivait encore au menuet du roi.

— Tu as, j'en suis sûr, combattu ce souvenir par le jeûne et la macération ?

— Oui, mon parpaillot, par le jeûne et par les yeux verts de M de Sérioles.

— Ah ! des yeux verts !

— J'avais eu affaire à des yeux noirs et à des yeux bleus. Il faut mortifier son corps par le changement. M de Sérioles était une personne de condition qui avait quelque réputation de beauté au Louvre. Je dois avouer qu'elle la méritait.

— Si bien, que tu ne tardas guère à lui confier le soin de ta guérison ?

Les âmes courageuses n'hésitent pas, Aurore, — elle s'appelait Aurore, — eut pitié de mon martyre. Cette nouvelle épreuve dura bien quinze jours. Mais rien ne prévaut contre la malice de l'esprit noir. Au plus fort de la cure, voilà qu'un jour, inspiré par le diable, je m'avise de soupirer le nom de Diane en baisant la main d'Aurore. M de Sérioles négligea désormais de s'employer à me guérir.

— Ces dames de la cour ont des préjugés !

— C'est là ce qui l'excuse à mes yeux. En quittant Paris, je me rendis à Bruxelles. Je ne sais quel fil mystérieux me tirait du côté du nord. Je ne te dirai pas quelles tentatives diverses j'ai faites en Flandres et dans les Pays-Bas pour assainir mon âme éprise d'une hérétique. J'essayai même de combattre l'hérésie par l'hérésie, la Suédoise par une Hollandaise élevée dans l'erreur. Hélas ! le remède était héroïque !

— Désespéré !

— C'est ce que je voulais dire. Eh bien ! Gretchen ne put rien contre Diane ! Le diable ne lâchait pas sa victime. Un matin, tout en larmes, je me trouvai en Allemagne ; mon cheval s'en allait du côté de la Suède en prenant le chemin du Danemark ; j'étais si découragé que je ne le retins pas. D'ailleurs, il venait de ce pays un vent de guerre qui me réconfortait. Ah ! mon pauvre ami, quels hommes bardés de fer n'ai-je pas rencontrés partout ? Quels régiments, quels escadrons : des Hessois, des Saxons, des Croates, des Autrichiens, des Polonais, des Hongrois, des Espagnols, des Bohémiens ; dix armées qui faisaient rage ! On s'endormait au bruit de la fusillade, on se réveillait au bruit du canon. Et l'on avait la nuit des incendies pour éclairer le paysage. Ma foi ! quand on m'eut

appris que le roi Gustave-Adolphe réunissait des troupes pour guerroyer contre l'Empire, j'ai donné un coup d'éperon à mon cheval, et un matin un navire de Hambourg, qui faisait voile pour Stockholm, m'a jeté en Suède.

— Prends garde, M de Pardaillan ne t'a pas oublié.

— Ah ! c'est le dernier coup, » répondit Renaud joyeux.

Il y avait comme une sorte d'entente silencieuse entre Diane et Renaud ; et le traître, qui feignait la surprise, le savait bien. Il n'y a pas de jeune fille qui ne soit un peu femme, et c'est par là que toutes établissent qu'elles sont issues de notre commune mère Ève. C'est pourquoi M de Pardaillan avait deviné quel sentiment elle inspirait à M. de Chaufontaine, avant même que celui-ci en eût conscience. Le trouble, l'embarras d'un homme si brave ne lui déplurent pas ; de plus, il avait dans l'air du visage et dans la tournure de l'esprit quelque chose qui était sympathique à sa nature hardie et loyale. Elle estima que c'était un homme de cœur en voyant qu'il ne cherchait pas, lui gentilhomme sans fortune, à circonvenir le père d'une des plus riches héritières de la Suède. Il ne faisait rien non plus pour surprendre son cœur, et les témoignages secrets qu'il lui donnait d'un amour spontané, c'était la force de la jeunesse qui les lui arrachait. Jamais de flatterie à M. de Pardaillan, jamais de complaisance marquée par trop d'empressement ; mais, au contraire, une noble fierté qui éclatait en toutes choses. Par là, il montrait qu'il avait l'âme haute ; et par là, il entra plus avant dans les bonnes grâces de M de Pardaillan.

Sûre de lui, Diane lui vint en aide par ces finesses de langage, dont les jeunes gens et les jeunes femmes qui se comprennent à demi-mot, ont bientôt le secret.

Ce fut ainsi que Diane lui fit comprendre, sans avoir l'air de lui parler, quelle route était la meilleure pour arriver à l'obtenir.

Il ne fallait pas d'abord que M. de Pardaillan se doutât que M. de Chaufontaine aimât sa fille, pour laquelle il avait une ambition excessive ; et, en agissant ainsi qu'il l'avait fait jusqu'alors, sa délicatesse l'avait mieux servi que la plus extrême habileté. Il fallait tout laisser à l'initiative du vieux gentilhomme, que Diane, sans paraître y toucher, se chargeait d'inspirer et de conduire, se signaler, en outre, par quelque action d'éclat, si l'occasion s'en présentait, et surtout être bien assuré que vouloir brusquer les événements, c'était les reculer.

Le principal était de savoir que la recherche de M. de Chaufontaine n'irritait pas M de Pardaillan.

Le brusque départ de M. de Chaufontaine pour courir au siége de la Rochelle, au moment où Armand-Louis quittait la Suède, n'avait pas laissé d'étonner Diane ; mais rien n'embarrassait Renaud.

« J'ai lu dans l'histoire, dit-il hardiment devant M. de Pardaillan, que mon homonyme, Renaud de Montauban, avait quelque temps oublié dans les jardins d'Armide qu'il portait une épée ; j'ai toujours cet exemple fameux devant les yeux. Or il me paraît que le château de Saint-Wast est un lieu où toute chose tient de la magie : la bonne chère, la chasse et la musique. Puisque aucun enchanteur ne me vient en aide, je suis. Quand vous me reverrez, monsieur le marquis, j'aurai donné et reçu force coups. »

Diane éprouva un rapide frisson ; mais le regardant :

« Frappez donc ; ne vous faites pas tuer seulement, » avait-elle dit.

Ces confidences échangées mirent M. de la Guerche au courant d'une situation qu'il ne connaissait qu'à demi.

« Allons ! dit Armand-Louis en vidant le dernier flacon dans le verre de Renaud, je bois à tes amours et prétends dès aujourd'hui te ramener au bercail ! »

Une heure après on pouvait voir M. de Chaufontaine chez M. de Pardaillan qui le reçut les bras ouverts.

« Combien de géants occis, de princesses délivrées, de malandrins décousus, d'aventures menées à bonne fin ? lui dit-il en souriant.

— Je ne compte pas, » répondit gaiement Renaud.

L'entrevue du ligueur et de Diane eut lieu presque dans le même instant. Renaud manqua rentrer sous terre en entendant la voix de M de Pardaillan ; il n'avait plus la force de lui parler. C'était peut-être le meilleur compliment qu'il pût lui adresser. Elle en fut si enchantée, qu'elle essaya de le réconforter par un regard qui acheva de lui faire perdre l'esprit.

Ce n'était pas tout cependant que d'avoir réuni une poignée de gentilshommes pour en faire un escadron, il fallait encore les armer, et c'était là le plus difficile. Armand-Louis, malgré son titre pompeux d'ambassadeur de S. Ém. le

premier ministre du roi Louis XIII, avait la bourse plate ; Renaud, en sa qualité d'aventurier, ne l'avait pas plus ronde. Les huguenots, groupés autour d'eux, étaient plus riches en noblesse et en courage qu'en argent comptant. Et on avait un grand besoin de chevaux, d'armes, d'équipements, de munitions, tout ce qu'on possédait se ressentant des longues traverses et des misères subies par les proscrits.

Le soin de parer au mal commun incombait à M. de la Guerche.

Capitaine de l'escadron, il en était le tuteur.

S'adresser au roi semblait tout d'abord le plus simple ; mais le roi devait trop au sauveur de Marguerite ; il répugnait à Armand-Louis de demander un service à qui ne pouvait rien lui refuser. De plus, les huguenots, en s'adressant à Gustave-Adolphe, n'auraient-ils pas eu l'air de vouloir faire payer leurs services à qui déjà leur avait donné un asile, une patrie, un drapeau ?

Le temps pressait ; lorsque M. de la Guerche parlait de son embarras à Renaud, celui-ci tortillait innocemment ses moustaches.

« Cherche, lui disait-il ; tout cela ne me regarde pas, je suis soldat. »

Et il se faufilait du côté où il espérait trouver Diane.

Magnus non plus ne se préoccupait pas du dénoûment, il avait foi dans la Providence. Elle ne les avait pas conduits en Suède pour les abandonner.

Au plus fort de sa détresse, Armand-Louis se souvint d'Abraham Cabeliau.

« Je lui dois la vie et celle d'Adrienne ; je lui devrai tout, dit-il.

— Voilà ce que j'appelle une idée, dit Magnus. Avais-je raison de ne pas me tourmenter !

— Une idée, une idée ! ce n'est pas toujours de l'argent ! reprit Armand-Louis.

— Monsieur, c'est quelquefois de l'or. »

Sans plus attendre, Armand-Louis frappa à la porte du calviniste et lui conta son embarras.

« Il s'agit d'armer et d'équiper en guerre cent cinquante ou deux cents hommes, tous de race noble, dit-il ; ils m'ont mis à leur tête et nous avons juré

de suivre le roi partout où il lui plaira de conduire le drapeau de la Suède. Vous plaît-il d'être mon trésorier ? Si nous sommes vainqueurs, tout est sauvé ; si nous sommes vaincus, tout est perdu ?

— Dieu protége la Suède ! » répondit Abraham.

Il prit une feuille de papier, écrivit son nom dessus, y posa son cachet et la présenta à M. de la Guerche.

« Allez, dit-il ; il n'est aucun marchand de la Suède, du Danemark et de la Hollande qui ne connaisse ce nom et ce signe. Avec cela, vous aurez tout ce que vous voudrez. Il s'agit du service de la bonne cause, n'économisez pas. »

De retour au camp d'Elfsnabe, Armand-Louis rencontra Renaud.

« J'ai cherché, j'ai trouvé, dit-il.

Alors pense à Carquefou ; il a besoin d'une casaque de buffle neuve et d'un cheval frais. »

2 · XXIX

Bientôt après l'armée, admirablement bien équipée et pourvue d'une nombreuse artillerie, reçut l'ordre de se tenir prête à l'embarquement. La flotte, montée par les meilleurs marins de la Suède, n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Dans le camp et sur la rade on n'entendait point de rixe, aucun tumulte. L'esprit du roi semblait animer tous les régiments. Chaque soldat comprenait qu'il allait combattre pour sa foi et pour la Suède. On priait et on se préparait à bien faire son devoir. Des chants religieux et le bruit des armes, c'était tout.

Renaud admirait cette armée ; il trouvait seulement qu'elle ne riait pas assez.

Une nouvelle cependant contribuait à le maintenir en joie. Il avait appris, ainsi que M. de la Guerche, et de la bouche même de M. de Pardaillan, que Diane et M de Souvigny accompagneraient l'armée en Allemagne.

Le roi les avait désignées l'une et l'autre pour suivre, en qualités de demoiselles d'honneur, la reine Éléonore qui se rendait à la cour de l'électeur de Brandebourg, son père.

« Si vous passez à Berlin vous pourrez nous faire le récit de vos exploits, dit Diane, qui ne cacha pas à Renaud que c'était elle qui avait eu la pensée de cette expédition. Nous ne serons plus séparés que par deux armées et dix places fortes.

— C'est comme si nous ne nous quittions pas, » répondit Renaud.

Il est aisé de comprendre dans quelles occupations et quelles fêtes s'écoulèrent les derniers jours qui précédaient encore le moment du départ. M. de Chaufontaine oubliait presque d'invoquer sa patronne, sainte Estocade ; une chose néanmoins le préoccupait. Armand-Louis, qui l'observait, le surprenait souvent en conversation avec les jeunes officiers les plus répandus dans le monde brillant de Stockholm ; aussitôt qu'il en arrivait quelqu'un au camp d'Elfsnabe, M. de Chaufontaine s'empressait de faire sa connaissance, et bientôt après on les voyait en grande conversation.

« Quelle rage te prend de courir après tous les cornettes que nous envoie la Suède ? lui demanda un jour M. de la Guerche.

— Mon ami, répondit Renaud d'un air grave, te souvient-il d'une personne qui s'appelait la baronne d'Igomer ?

— J'ai certainement moins de raisons que toi de me la rappeler, mais je ne l'ai pas oubliée.

— Eh bien ! je demande à tous les officiers un peu bien tournés s'ils savent ce qu'elle est devenue. J'ai toujours l'espoir que l'un d'eux, brun ou blond, l'aura rencontrée.

— Et que le répondent ces beaux messieurs ?

— Aucun ne l'a vue depuis un long temps, aucun ne sait où elle est allée, et cela m'inquiète.

— Crains-tu que le désespoir ne l'ait tuée ?

— Oh ! que nenni !

— Eh bien ! alors ?

— Tu es jeune, mon pauvre capitaine. Thécla (je me souviens qu'elle me permettait de l'appeler par ce nom familier) a dans les yeux certains éclairs qui me donnent fort à penser.

— Oh ! une femme !

— Si ce n'était qu'un homme, y penserais-je ?

— Par hasard, aurais-tu peur ?

— Presque. Carquefou m'a beaucoup parlé de ce sentiment avec lequel, à ce qu'il prétend, il vit dans une intimité parfaite ; maintenant, je le connais : c'est quelque chose qui vous donne de petits frémissements sous l'épiderme.

— Cependant la baronne d'Igomer ne s'est pas envolée comme un fantôme !

— Ceux-là disent qu'elle s'est faite religieuse dans un couvent de Poméranie ; je ne crois pas au couvent. Thécla avait le nez un peu retroussé et les lèvres roses : ces nez là, pas plus que ces lèvres, ne se mettent sous les grilles. D'autres affirment qu'elle s'est retirée en Allemagne chez un prince de sa famille.

— Puisque nous allons en Allemagne, te voilà tranquille. Tu la trouveras.

— Hum ! ce n'est pas ce que je désire le plus.

— Il y a des pénitences qui ne portent pas bonheur, méfie-toi de l'occasion, » reprit Armand-Louis.

Renaud soupira ; et d'un air moitié sérieux, moitié plaisant :

— Au contraire, je recommencerai, et ce sera peut-être le moyen de n'y plus penser ! »

Le 24 juin 1630, le signal d'embarquement fut enfin donné ; le vent soufflait du nord. Une foule innombrable, accourue de tous les points de la Suède, se pressait aux abords de la rade. Les bourgeois et les paysans, mêlés aux gentilshommes, faisaient retentir l'air de mille acclamations. Quand le roi parut à cheval, entouré de ses capitaines et de la fleur de sa noblesse, ce fut comme un coup de tonnerre. La voix du canon se mêlait aux cris de la multitude. Mille pavillons s'agitaient aux mâts des navires, les armes étincelaient au soleil : c'était un magnifique spectacle qui remplissait d'émotions diverses l'âme des spectateurs. Que ne pouvait-on pas attendre d'une telle armée commandée par de tels chefs ? La Suède la saluait de ses adieux enthousiastes. Il semblait que la victoire l'attendit à l'autre bout de l'horizon.

Gustave-Adolphe n'était plus le cavalier que M. de la Guerche avait vu aux environs de la Maison blanche, franchissant d'un seul bond une haie en fleurs

et livré à tous les emportements de la jeunesse et de l'amour. C'était à présent le chef couronné d'un peuple en armes, le capitaine sur qui reposaient les destins d'un royaume. Il était grave et serein, actif et calme ; il avait l'ardeur d'un héros et l'autorité d'un général. Il suffisait de le regarder pour que la confiance pénétrât les âmes. Plus d'un, parmi les bourgeois et les marchands qui le suivaient des yeux, regrettait alors de ne pas être dans les rangs de ces vaillantes troupes, le mousquet sur l'épaule ou le sabre au poing.

Armand-Louis ne put s'empêcher de penser, en saluant Gustave-Adolphe de l'épée, que ce jeune roi, à l'œil rayonnant, n'aurait peut-être pas tardé à délaisser Marguerite, si un coup de hache n'avait pas, en une heure, précipité le dénoûment. Que pouvait la tendresse mystérieuse de la blonde calviniste en présence des enivrantes promesses de la gloire et des acclamations de tout un peuple !

« Il lui a laissé un coin de son cœur, c'est beaucoup ! » pensa-t-il.

Une salve d'artillerie venait d'annoncer que les premiers bataillons du régiment de Stenbock, que le roi aimait à commander en personne, avaient quitté le front de l'armée pour monter à bord des bâtiments, lorsque les yeux de M. de la Guerche s'arrêtèrent sur une femme vêtue de noir qui priait sur un tertre à l'écart. Beaucoup d'autres femmes priaient à genoux dans la foule : pourquoi celle-ci, plus que toute autre, attira-t-elle ses regards ? Quelque chose qu'il ne s'expliquait pas, poussait Armand-Louis de son côté. Elle avait une attitude qui le touchait ; on y voyait comme le recueillement d'une âme qui s'abandonne tout entière ; l'indéfinissable émotion que ressentait le jeune capitaine augmentait à mesure qu'il s'approchait davantage de cette femme.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas du tertre sur lequel elle priait, inquiet de savoir s'il devait la distraire de sa sainte occupation, il s'arrêta. Elle leva son voile.

« Marguerite ! s'écria Armand-Louis.

— Oui, Marguerite, dit-elle en lui tendant une main diaphane qu'il baisa avec respect ; mais non plus celle que vous avez connue autrefois, dans l'ivresse d'un amour coupable, belle, peut-être heureuse, et qui croyait que le bonheur est de ce monde ; une Marguerite enfin qui dormait au bord d'un précipice et que Dieu a réveillée ! Que de larmes depuis ce jour terrible ! Puissent les douleurs du sacrifice m'avoir épurée ! Puissé-je avoir mérité le pardon d'en haut que

j'implore ! Mais, si c'est un crime de prier pour celui que j'ai tant aimé, ah ! ce crime, je n'aurai jamais le courage d'y renoncer ! Je priais donc pour Gustave-Adolphe, pour cette armée qui court au-devant de la guerre, pour cette flotte qui va chercher les tempêtes.

— Le roi est là, dit Armand-Louis ; en quelques bonds mon cheval l'aura rejoint ; je puis, si vous voulez....

— Non ! reprit Marguerite vivement ; j'ai fait serment de ne lui parler jamais. À ce prix, mon père m'a pardonné. Ah ! ne souhaitez pas que je le revoie.... Si cela m'arrivait un jour, c'est qu'il serait mort ! »

L'artillerie grondait toujours, saluant chaque régiment qui passait.

Marguerite, les yeux remplis de pleurs, contemplait ce spectacle.

« Et cependant ma voix l'a poussé dans cette route ! » murmura-t-elle.

Après qu'elle eut vu défiler les régiments bleu et jaune, composés l'un et l'autre, des meilleures bandes que la Suède eut envoyées autour du roi, elle se tourna vers Armand-Louis qui la regardait en silence, et, s'enveloppant dans son voile :

« Adieu, à présent, dit-elle ; je vous ai rencontré dans des circonstances qui m'ont permis de voir votre cœur à nu. Avec vous, M de Souvigny sera heureuse. »

Armand-Louis rougit.

« Aimez-la toujours !... il n'y a de bonnes amours que les éternelles amours ! »

Puis tout à coup, changeant de voix et posant sa main froide sur l'épaule du capitaine :

« Il y a des choses que je n'ai pas dites au comte de Wasaborg du temps que je le connaissais, reprit-elle, parce que le comte de Wasaborg, qui a le cœur confiant, ne les aurait pas crues. À vous, qui êtes son ami, je les dirai. Il y a un homme près de lui auquel il ouvre son cœur et qui le hait. Partout où vous verrez cet homme, veillez ! Il y va peut-être de la vie de Gustave-Adolphe.

— Le nom de cet homme ? demanda M. de la Guerche.

— Vous l'avez vu pendant une heure à la Maison blanche : il s'appelle le duc Albert-François de Saxe-Lauenbourg.

— Est-ce donc le grand cavalier qui s'est lancé à la poursuite du capitaine Jacobus ?

— Lui-même !

Puis faisant un effort et rougissant sous son voile :

« Il m'a aimée.... comprenez-vous ?

— Eh bien ! dit M. de la Guerche, comptez sur moi. »

En ce moment son escadron s'ébranlait ; la main de Marguerite lui montra les drapeaux qui flottaient sur le rivage ; il inclina son épée devant elle et partit.

Bientôt après une dernière salve d'artillerie annonça que le dernier bataillon venait de quitter la terre. Le vent gonfla les mille voiles blanches dispersées sur la mer, et la flotte s'éloigna poussée en bon ordre vers l'horizon.

Le roi, debout sur l'arrière du vaisseau-amiral, regardait fuir les côtes de la Suède ; ses yeux se promenaient sur la foule confusément rassemblée autour de la rade d'Elfsnabe. On voyait au loin sur un tertre isolé un point noir.

« On dirait une femme qui prie, dit le roi à M. de la Guerche qu'il avait conservé près de lui.

— Oui, répondit Armand-Louis d'une voix émue.

— Une mère, sans doute ; une fiancée, peut-être ! » reprit le roi.

Il regardait toujours le point noir ; quand tout s'effaça dans l'ombre, un soupir gonfla sa poitrine.

« Mon cœur est resté là ! dit-il en montrant la terre ; maintenant je suis Gustave-Adolphe !

— Le comte de Wasaborg est mort ! Vive le roi ! » répondit M. de la Guerche.

Un matin, au soleil levant, la flotte aperçut les côtes d'Allemagne.

Un sentiment indicible d'enthousiasme s'empara de l'armée à la vue de cette terre où elle était appelée à défendre son Dieu et son pays. Elle débarqua en poussant le cri de guerre de l'armée suédoise.

« Dieu est avec moi ! » répétaient à l'envi trente mille voix toutes frémissantes d'ardeur.

En posant le pied sur ce rivage où il espérait traverser des champs de bataille encore plus glorieux que ceux qu'il avait rencontrés en Pologne, Gustave-Adolphe tomba à genoux et remercia la Providence qui lui permettait de faire sentir aux ennemis de sa foi le poids des armes suédoises. Ses paroles, où respirait l'exaltation de la guerre, excitèrent un nouvel enthousiasme ; propagées de bouche en bouche, elles enflammèrent quiconque tenait une épée, et l'armée établit son camp avec la certitude qu'elle courait à la victoire.

Renaud ne se sentait pas d'aise.

« La poudre, la fumée, le feu, voilà, disait-il, le véritable élément où l'homme trouve à respirer. »

Carquefou ne partageait pas, tant s'en faut, la même opinion ; mais depuis qu'il avait causé avec Magnus des campagnes que le vieux reître avait faites en Transylvanie, en Bohême, en Hongrie et chez les Turcs, il estimait que le marquis de Chaufontaine ne l'avait point encore mené en de trop vilains pays.

« Chez les Turcs ! » répétait-il sans cesse.

Et la présence d'un homme qui avait vu les Turcs et s'était battu contre les Turcs le remplissait d'admiration. Il tournait autour de Baliverne et lui parlait comme à une personne qui méritait tous les respects.

« Seigneur Magnus, disait-il quelquefois, si le bon Dieu m'avait fait naître dans votre peau, il y a longtemps que je serais mort ! »

2 · XXX

Tandis que le roi envoyait des émissaires pour reconnaître l'état des routes et la force des garnisons, et qu'il faisait distribuer partout des proclamations dans lesquelles il annonçait qu'il venait faire la guerre à l'empereur et non à l'Allemagne, les officiers de quelques corps d'élite voulurent, à l'instigation de Renaud, célébrer par un banquet leur bonne arrivée en Poméranie.

C'était sa maxime, qu'il fallait tenir le cœur de l'homme en joie, et, sur ce chapitre, son sentiment se rencontrait avec celui de Carquefou.

Les vieux capitaines et les sombres calvinistes qui allaient au combat en chantant des psaumes, se tinrent à l'écart. Il n'y eut donc autour de la table, avec Armand Louis et Renaud, que les plus jeunes et les plus brillants officiers de l'armée. Leurs chevaux n'avaient point encore galopé sur la terre allemande.

On remarquait parmi les convives un beau cavalier d'une tournure tout à fait martiale et noble ; la barbe soyeuse et noire, les cheveux courts et frisés, la taille élégante, le geste aisé, la bouche un peu hautaine mais fine, le regard d'un oiseau de proie. On admirait la magnificence de ses armes ; il parlait anglais avec les Anglais, français avec les Français, suédois avec les Suédois. Personne ne savait d'où il venait, mais chaque officier croyait qu'il appartenait à l'un des corps de l'armée. On l'avait rencontré partout, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre. Il semblait connaître tout le monde. Les soldats ne pensaient pas qu'il y eût un capitaine plus magnifique dans l'armée. Sa main généreuse semblait puiser dans un coffre inépuisable.

Les dragons affirmaient que c'était un cuirassier du régiment saxon.

Les cuirassiers prétendaient à leur tour que c'était un chevau-léger des bandes écossaises.

Les chevau-légers n'hésitaient pas à penser que c'était un reître des compagnies allemandes.

Quant aux reîtres, recrutés dans la Bohême, le Brandebourg et le Palatinat, ils croyaient tous que c'était un capitaine des gardes suédoises.

On l'appelait le comte Éberart.

La première fois que M. de la Guerche l'avait rencontré, le comte Éberart et lui se regardèrent avec un sentiment singulier d'attention ; la curiosité dominait chez Armand-Louis, la colère et l'inquiétude chez le comte Éberart. Quelque chose faisait croire au cavalier français qu'il avait vu ce visage quelque part déjà ; mais où ? Renaud, à qui M. de la Guerche fit part de sa surprise, lui répondit qu'il avait éprouvé le même sentiment lorsqu'il s'était trouvé en face de l'inconnu.

« Mais nous avons tant couru ! » ajouta-t-il tranquillement.

Et, en manière de commentaire philosophique :

« Je lui ai vu manier l'épée et tenir les cartes, reprit-il : c'est un parfait galant homme.... il m'a presque égratigné et m'a gagné vingt ducats le premier jour ; le lendemain je l'ai écorché et lui ai pris cent pistoles. »

Àla première nouvelle du festin, le comte Éberart avait parlé d'un joli vin d'Espagne dont il voulait envoyer un baril à ses frères d'armes.

Le baril arriva et on déclara parfait le vin d'Espagne qu'il contenait.

Il y avait trente officiers autour de la table ; rien ne délie les langues comme le vin, la jeunesse et la guerre. On parlait beaucoup ; on parlait sans cesse. Armand-Louis remarqua que le comte Éberart écoutait plus qu'il ne parlait. Cependant il ne ménageait pas le vin d'Espagne.

« Voilà qui est singulier ! » pensa M. de la Guerche.

Après le récit de vingt aventures, où l'amour avait sa large part, on en vint à parler des chances de la guerre dans laquelle la Suède s'était engagée.

Le comte Éberart fut le premier qui poussa la conversation sur ce chapitre. On l'y suivit sans résistance ; sa main complaisante versait autour de lui le vin d'Espagne par larges rasades. Il buvait bien, mais il écoutait mieux encore.

« Nous avons là un gentilhomme qu'on ne surprendra pas en flagrant délit d'indiscrétion ! pensa Armand-Louis.

— Voilà l'île de Wollin qui s'est rendue sans coup férir, comme l'île de Rugen sur laquelle nous sommes descendus ! dit un dragon.

— L'île d'Usedom a suivi ce noble exemple ! reprit un chevau-léger.

— L'armée impériale a peur de se faire du mal !... ce qui l'engage à s'en aller, » poursuivit un cuirassier.

Le comte Éberart pâlit un peu et, regardant le cuirassier :

« Oh ! vous finirez par la rencontrer ! dit-il.

— Dieu vous entende ! s'écria Renaud ; je suis venu ici pour en découdre.... Si elle recule toujours, cette armée invisible, il nous faudra jeter nos épées et prendre des cravaches ! »

Il sembla à M. de la Guerche que le comte Éberart se mordait les lèvres.

« Eh ! eh ! dit celui-ci d'une voix brève, ce ne serait peut-être pas prudent !

— Jusqu'où pensez-vous que le roi, notre bien-aimé général, nous mène ? poursuivit Renaud d'un air tranquille.

— Mais jusqu'à Prague ! répondit l'un des officiers.

— Peut-être même jusqu'à Munich ou Augsbourg ! poursuivit un autre.

— Bah ! j'espère bien qu'il ne s'arrêtera qu'à Vienne ! ajouta un troisième.

Les yeux du comte Éberart lancèrent des éclairs.

« Vienne est un peu loin, messieurs ! dit-il.

— Bah ! le comte de Thurn y est bien allé avec ses Bohémiens !

— Pourquoi le roi Gustave-Adolphe n'irait-il pas avec les Suédois !

— Voilà déjà le duc de Poméranie, Bogilas XIV, qui traite.

— Il traite, lui ? s'écria le comte Éberart qui se leva à demi.

— Il fait mieux : il capitule.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda le comte qui, voyant tous les yeux tournés vers lui, se rassit lentement.

— La nouvelle en est arrivée ce matin au quartier général ; demain la ville de Stettin doit nous ouvrir ses portes.

— C'est une place de ravitaillement pour notre armée, messieurs, buvons à notre premier succès ! dit l'un des convives.

— J'allais vous le proposer ! » répondit Renaud.

On remplit les verres ; quand on les reposa sur la table, celui du comte Éberart était encore plein.

« Oh ! oh ! fit Armand-Louis qui l'observait toujours.

— Ma foi, messieurs, cette guerre s'annonce tristement ! continua M. de Chaufontaine. Tout cela est pitoyable ! Trois îles prises, une province envahie,

une ville qui se rend, et pas un pauvre coup d'épée !... j'en pleure ! Cependant l'empereur Ferdinand a bien quelques généraux, que diable !

— Eh oui ! dit le comte Éberart : il a le duc de Friedland !

— Et le comte de Tilly !

— Et Torquato Conti !

— Il a aussi le grand maréchal de l'empire, le comte de Pappenheim ! »

Le comte Éberart regarda l'interlocuteur.

« Celui que les Allemands appellent le Soldat ? » dit Renaud.

Précisément, répondit le comte Éberart ; et les Allemands qui ont combattu sous ses ordres assurent qu'il mérite ce nom glorieux.

— Eh bien ! je l'ai vu une fois, il y a longtemps.... je ne serais pas fâché de me rencontrer de nouveau devant lui, face à face, ajouta Renaud.

— C'est un plaisir qui pourra vous être réservé ! reprit le comte Éberart. À votre santé, monsieur le marquis ! »

Cette fois le comte but gaiement et vida son verre.

« Si tous ces capitaines fameux veulent s'opposer à notre marche, qu'ils se hâtent ! reprit un cornette : voici les soldats qui ont fait la guerre sous le comte de Mansfeld qui s'empressent d'accourir dans nos rangs. Il en est arrivé quatre cents aujourd'hui.

— Quatre cents ? s'écria le comte Éberart.

— Et des meilleurs ! Il en est mille autres encore qui se battaient avec le duc de Brunswick, que j'ai vu défiler ce matin sous les couleurs suédoises.

— Et on annonce que quinze cents cavaliers de la vieille armée du roi Christian de Danemark nous auront rejoints demain dans la matinée.

— L'empereur n'avait-il pas dit que le roi Gustave-Adolphe était une majesté de neige !... m'est d'avis que Ferdinand est une majesté de poussière !... » dit Renaud.

Le couteau avec lequel jouait le comte Éberart déchira la nappe. Il attacha ses yeux sur Renaud, puis s'efforçant de sourire :

« Vous avez l'esprit railleur, monsieur le marquis, dit-il ; cependant on a vu des armées disparaître dans le désert, et le désert c'est de la poussière ! »

Un officier des gardes se tourna du côté du comte Éberart :

« Par hasard, monsieur, douteriez-vous de la victoire ? » dit-il.

Le comte Éberart devint grave :

« Dieu est le maître ! reprit-il ; mais je suis moins jeune que vous, monsieur, et, quoique mon expérience ne soit pas vieille encore, voilà vingt ans que je fais la guerre !

— Vingt ans ! s'écria Renaud.

— J'en ai trente-cinq, monsieur.

— L'âge du roi Gustave-Adolphe.

— Le même. Or, j'ai vu l'armée du vieux comte de Tilly du temps où Christian de Brunswick tenait la campagne, un rude homme de guerre celui-là, messieurs. Plus tard je l'ai revue dans les champs de Lutter, aux prises avec les Danois que l'exemple de leur roi animait ; vous savez ce qu'il est advenu de Christian de Brunswick et de Christian de Danemark.... L'armée du comte Tilly s'appelle l'Invincible, messieurs ? »

Renaud remplit son verre.

« Il suffira d'un jour pour lui faire perdre son nom ! » dit-il.

Armand-Louis se leva. Une idée subite venait de l'inspirer.

« Au roi Gustave-Adolphe, dit-il, à sa victoire, à l'humiliation de l'Empire ! Viennent les armées de Tilly et de Wallenstein, et qu'elles soient dispersées comme sont dispersés ces grains de sel que je jette au vent ! »

En parlant ainsi, Armand-Louis prenait une pincée de sel et la lançait en l'air, par-dessus son épaule.

Le comte Éberart fronça le sourcil, et soudain l'on vit paraître au milieu de son front deux sabres rouges qui formaient la croix.

« Le comte de Pappenheim ! » murmura M. de la Guerche.

Presque aussitôt la main de l'étranger se porta sur son front et y resta quelques secondes ; quand il la retira, la croix sanglante avait disparu, mais si prompt qu'eût été ce mouvement il ne le fut pas assez pour Armand-Louis.

Àprésent, M. de la Guerche savait où il avait vu le superbe étranger qui remplissait le camp du bruit de sa magnificence, et dans quelles circonstances terribles ils s'étaient autrefois mesurés du regard.

Tout le monde s'était levé ; on vidait les verres, on criait mort à l'empire ! Dans l'exaltation de ce premier moment, personne ne prenait plus garde au comte Éberart. Il laissa tomber son verre qui vola en éclats.

« Vous ne buvez pas ! lui dit Renaud tout à coup.

— Mon verre vient de se briser ! » répondit le comte froidement.

Son regard et celui de M. de la Guerche se croisèrent. De nouveau, M. de Pappenheim fronça les sourcils, et sur son front pâle les deux glaives rouges tracèrent furtivement leur croix menaçante.

Cependant le banquet touchait à sa fin. On apporta des cartes, des cornets et des dés. Le comte Éberart jeta quelques pièces d'or sur une table, les perdit et se leva. Un moment après, il sortait de la salle lentement.

Armand-Louis, qui ne l'avait pas perdu de vue, le suivit. Quand ils furent seuls, derrière la haie épaisse d'un jardin, il l'aborda.

« Monsieur le comte de Pappenheim, un mot, » dit-il.

Le comte releva la tête fièrement, et, d'une voix, dédaigneuse :

« Vous m'avez reconnu ! je le sais. Livrez-moi donc, » dit-il.

Un mouvement d'indignation fit frémir le visage de M. de la Guerche.

« Voilà un mot, dit-il, dont j'aurais à vous demander compte si nous n'étions pas dans un moment critique ; mais j'oublie tout pour ne songer qu'au péril que vous courez. Monsieur le grand maréchal, vous avez mangé le pain de mon père et dormi sous mon toit. Il y a un cheval sous ma tente et un homme sûr qui vous feront franchir nos avant-postes. La nuit est venue, partez.

— Vous savez qui je suis, vous êtes Armand-Louis de la Guerche, et vous m'offrez un cheval !

— Que le jour ne vous trouve pas dans le camp ! pour suivit M. de la Guerche sans s'arrêter à l'interruption du comte de Pappenheim ; une nouvelle émotion pourrait vous trahir en faisant briller sur votre front le signe de votre famille, et il y a parmi nous des soldats allemands qui n'auraient peut-être pas une discrétion absolue. Or, si quelqu'un vous nommait, vous savez quel traitement on réserve à ceux qui se hasardent chez l'ennemi ! »

Le visage de M. de Pappenheim prit une expression de hauteur.

« Un roi qui défendait son pays, dit-il, entra un jour déguisé en ménestrel dans le camp des Danois. Ce roi-là, vous n'ignorez pas son nom ; les Anglais l'appellent au jourd'hui Alfred le Grand.

— Monsieur le comte de Pappenheim veut-il me suivre ? répondit Armand-Louis.

— Et vous pensez toujours à ce guide sûr et à ce cheval qui doivent me conduire hors du camp ?

— Toujours. »

Le comte de Pappenheim regarda Armand-Louis. La guerre sans pitié, la guerre implacable qu'on faisait à cette époque, les passions religieuses surexcitées, les scènes terribles auxquelles dès son adolescence il avait été mêlé, avaient pu rendre impitoyable et farouche l'âme du chef redouté des armées impériales, le plier à bien des violences et à bien des ruses, l'accoutumer à se faire un jeu des choses les plus saintes et les plus respectées, mais le germe des grandes qualités existait encore en lui.

Le temps et la guerre ne l'avaient point entièrement étouffé.

Par un mouvement plein de noblesse, il tendit subitement la main à M. de la Guerche.

« Voilà une chose dont je me souviendrai, » dit-il.

Et, cette fois, l'éclair de la loyauté donna à son visage une expression nouvelle de dignité et d'élévation.

Une heure après, et au milieu des ombres de la nuit, deux cavaliers, couverts de grands manteaux, quittaient la tente de M. de la Guerche. Arrivé aux portes du camp, M. de Pappenheim regarda autour de lui.

« Et le guide ? dit-il.

— Le guide, c'est moi, » répondit Armand-Louis.

Et, donnant le mot d'ordre à l'officier de garde, il s'enfonça au galop dans la campagne.

« Ah ! vous m'avez vaincu deux fois ! dit le grand maréchal avec un mélange d'orgueil et d'étonnement. Prenez garde à la troisième ! »

Et poussant son cheval, il disparut dans la nuit.

2 · XXXI

Une scène d'un autre genre se passait le lendemain dans l'intérieur du camp suédois.

Si bien composée que fût l'armée royale, la réputation de Gustave-Adolphe était telle qu'un grand nombre de capitaines accourus de tous les points de l'horizon s'étaient empressés de se ranger sous ses drapeaux dès qu'il eut mis le pied sur le territoire allemand. D'autres passions que la foi religieuse et le patriotisme animaient ces nouveaux venus. Ils aimaient la bataille pour la bataille un peu et pour le profit beaucoup, et ils pratiquaient la guerre en gens qui n'ont point l'habitude des scrupules. Le roi souffrait de leur présence.

Un matin on vint lui apprendre qu'un parti d'éclaireurs, commandés par un capitaine des compagnies franches, avait surpris un gros bourg où campait un bataillon des troupes impériales. L'affaire avait été chaude ; la compagnie revenait chargée de butin, mais on racontait des choses terribles de cette expédition.

Gustave-Adolphe donna ordre à Arnold de Brahé d'amener auprès de lui le capitaine de la compagnie.

« Votre nom ? dit le roi.

— J'en ai plusieurs, selon les pays, répondit hardiment l'aventurier. Dans les Pays-Bas, j'étais le capitaine Goliath. Ici, je suis le capitaine Moloch. En France, on m'appelait le capitaine….

Assez ! interrompit le roi. Quand un homme a tant de noms, il ne m'importe pas d'en connaître aucun. »

L'aventurier mordit ses moustaches.

« Vous avez, cette nuit, surpris dans son campement une troupe ennemie ? poursuivit le roi.

— Oui, sire.

— Où sont les prisonniers ?

— Je les ai tous passés au fil de l'épée.

— Tous ! les blessés aussi ?

— Je ne fais pas de distinction. »

Une expression de colère terrible passa sur le visage du roi.

« Et le bourg ? reprit-il.

— Il a été livré aux flammes.

— Quoi ! les femmes ? les enfants ?

— J'ai crié : Ville gagnée ! Mes soldats ont ramassé le butin. »

Gustave-Adolphe, qui était assis, se leva.

« Misérable bandit ! s'écria-t-il ; est-ce donc cela que j'ai promis à ce pauvre peuple vingt fois dépouillé ! »

Le capitaine Moloch voulut répondre ; un regard du roi lui coupa la parole.

« Que le butin volé cette nuit soit rendu à ceux qu'on a traîtreusement mis à sac ! reprit-il ; que les hommes qui ont souillé leurs mains par le massacre et l'incendie soient dépouillés de leurs armes et chassés du camp : que leurs chevaux et leurs bagages soient vendus à l'encan, pour le prix en être distribué à leurs victimes ! Et toi, capitaine Moloch, ton épée ! »

Le capitaine hésitait, mais vingt officiers l'entouraient.

Il la tira lentement.

« Arnold de Brahé, reprit le roi, prenez cette épée, et cassez-la comme l'épée d'un lâche et d'un mécréant. »

Les lèvres du capitaine Moloch devinrent blanches. Arnold de Brahé prit l'épée, et, l'appuyant sous son pied, la rompit en morceaux.

« À présent, remercie Dieu, et va-t'en ! ajouta Gustave-Adolphe. Si tu n'avais pas combattu sous les nobles couleurs de la Suède qui te protégent, aussi vrai que je tiens ma couronne de mon aïeul Gustave Wasa et de l'amour de mon peuple, je te ferais pendre comme un chien à la plus haute branche d'un chêne ! »

Un nuage passa devant les yeux du capitaine Moloch qui chancela.

Deux bas-officiers venaient de s'approcher de lui, et, sur un signe du roi, le dépouillaient de son poignard et des insignes de son grade.

Le capitaine poussa un cri d'hyène.

« Et vous ne me faites pas tuer ! Ah ! sire, vous avez tort ! » dit-il.

Mais déjà l'épée d'Arnold de Brahé lui montrait le chemin qu'il devait suivre pour sortir du camp.

Déjà aussi, les imprécations de ses camarades qui passaient en courant lui apprenaient que les ordres du roi venaient d'être exécutés.

« Laissez passer la justice du roi ! » cria Arnold, tandis que les rangs s'ouvraient.

Le capitaine fit quelques pas ; au moment où il allait sortir du cercle implacable qui l'entourait, il se trouva en présence d'Armand-Louis et de Renaud qui poussèrent un cri.

« Laissez passer la justice du roi ! répéta la voix d'Arnold, laissez passer le capitaine Moloch !

— Moloch ou Jacobus ! » dit M. de la Guerche qui, dans cette figure livide et bouleversée, venait de reconnaître l'homme de la Maison blanche, l'homme de l'auberge des Trois-Pintes.

Le capitaine Jacobus le regarda.

« Oui, Jacobus, dit-il, et celui-là n'oublie rien ! »

Si le soir de ce jour-là quelqu'un avait suivi le capitaine Jacobus dans sa fuite, il l'aurait vu s'arrêter dans une méchante taverne dont la branche de pin symbolique se balançait à l'angle d'un chemin, et demander un pot de bière. Le capitaine avait l'écume aux lèvres, les yeux injectés de sang. Il tomba sur un banc, grondant comme un dogue.

« Et il ne m'a pas fait tuer !... l'imprudent ! » murmura-t-il.

Ses ongles déchiraient le bois de la table. On lui apporta son pot de bière ; il en but quelques gorgées.

Ah ! j'ai la poitrine en feu, et le cœur me brûle !... » reprit-il.

Et malgré lui il rugissait, tandis que ses mains crispées cherchaient, aux places qu'elles occupaient encore le matin, sa dague et son épée.

« Rien ! plus rien ! poursuivit-il ; ni armes, ni soldats ! Hier, capitaine ! aujourd'hui, un misérable, un fugitif ! quelque chose qu'on menace et qu'on frappe ! »

Tout à coup, ses doigts qui erraient le long de son corps rencontrèrent une bourse cachée dans un pli de sa ceinture.

Il la tira convulsivement de sa cachette et l'ouvrit. Des pièces d'or tombèrent sur la table.

« De l'or ! ils m'ont laissé de l'or !... Les maladroits ! » murmura-t-il.

Le capitaine vida son pot de bière à demi et compta son trésor. Un sourire éclaira ses traits décomposés.

« Ah ! je puis avoir une épée, une dague, un cheval ! » dit-il.

Il réfléchit une minute.

« Me laisser la vie sauve, quand d'un mot il pouvait !... Et le chêne était là ! » reprit-il.

Il frappa du poing la table ; la fureur l'étouffait. Il fit briller l'or à la lumière d'une chandelle et le fit tinter entre ses doigts.

« Cette vue me rend fou, reprit-il en passant la main sur son front brûlant. Se croire perdu, sans ressources, tombé au plus profond de l'abîme, et trouver tout à coup sous sa main le talisman qui rend tout possible ! Ah ! le roi Gustave-

Adolphe verra ce que c'est que le capitaine Jacobus ! Mais d'abord au plus pressé. »

Il saisit d'une main le broc vide et le jeta contre le mur.

« Holà ! quelqu'un ! » cria-t-il.

Un homme entra.

« Y a-t-il dans les environs un armurier et un maquignon ? » dit-il.

Le tavernier cligna de l'œil.

« S'il faut un cheval et des armes à Votre Seigneurie, sans aller bien loin on peut trouver cela, répondit-il.

— Ici, peut-être ?

— Hélas ! seigneur, on meurt beaucoup aux environs depuis quelque temps !

— Et tu hérites ?

— Non, seigneur, je ramasse. »

Le tavernier alluma une lanterne de corne et conduisit le capitaine Jacobus dans un caveau où l'on parvenait par une allée en pente que d'épaisses broussailles défendaient contre tout regard indiscret. Il y découvrit des chevaux de belle taille, et derrière une cloison un amas d'armes de toute espèce.

« Eh ! eh ! la récolte est abondante ! dit le capitaine Jacobus.

— J'ai glané seulement. »

L'économe tavernier et le capitaine tombèrent assez promptement d'accord. Celui-ci fit choix d'un grand cheval bai brun capable de le porter pendant dix lieues sans fléchir, et d'une longue épée à lame plate qui convenait à sa robuste main. Le marché conclu et les pièces d'or comptées, le tavernier ôta son bonnet et salua le capitaine.

« Si vous moissonnez par ici, dit-il en souriant, veuillez m'accorder votre pratique. »

Le capitaine Jacobus mettait le pied à l'étrier.

« Au fait, dit-il, on peut avoir besoin de toi, l'occasion aidant. Comment t'appelles-tu ?

— Maître Innocent, pour vous servir. »

Le capitaine respira plus à l'aise quand il se sentit sur un bon cheval, l'épée au flanc et la dague à la ceinture ; mais la même pensée l'obsédait.

« Un aventurier contre un roi ! un homme contre toute une armée !… la bataille est difficile, » murmura-t-il.

Il voyait au loin dans la plaine les fumées qui s'échappaient du camp suédois.

Un souvenir parut tout à coup illuminer sa pensée.

« Ah ! je ne suis pas seul ! Lui a le nom ! lui a le rang ! » reprit-il.

Et, poussant son cheval, il s'enfonça dans la direction du camp des Impériaux,

Au bout d'une heure d'une course effrénée, le cri d'une sentinelle autrichienne l'arrêta.

« Jésus et Marie ! » cria-t-il.

En entendant le mot de ralliement de l'armée impériale, la sentinelle releva son mousquet et le capitaine Jacobus entra dans les lignes où flottait le drapeau de la maison de Hapsbourg.

Un aide de camp du général Torquato Conti passait en ce moment ; le capitaine Jacobus lui demanda si le duc de Saxe-Lauenbourg était au camp impérial.

« Pas encore, » répondit l'aide de camp avec un sourire.

Le capitaine réfléchit quelques minutes, la main sur le garrot de son cheval trempé de sueur.

« Pensez-vous qu'il arrive aujourd'hui ? reprit-il.

— Aujourd'hui peut-être, demain peut-être aussi. On ne sait jamais bien ce que fait M. le duc de Lauenbourg. Seul, le général Torquato Conti pourrait vous donner un avis sûr, mais le général ne parle pas volontiers, et si vous n'avez pas sur vous un mot du duc, il se taira certainement. »

Jacobus tourna bride. Il y avait quelque péril pour lui à retourner au camp suédois, mais il voulait à tout prix voir le duc François-Albert, et, s'il perdait cette occasion, où la retrouverait-il ? D'ailleurs, tout le monde ne connaissait pas le capitaine Jacobus dans l'armée suédoise ; la nuit serait venue quand il toucherait aux avant-postes, il pouvait aisément cacher son visage, et il avait souvent dans sa vie bravé des dangers plus grands pour des causes moins graves.

Le cheval du capitaine franchit de nouveau la distance qui séparait les deux armées. Au cri de la sentinelle, il répondit par le cri de ralliement de l'armée de Gustave-Adolphe : Dieu est avec nous ! et il entra hardiment dans cette enceinte où le matin même il avait failli perdre la vie.

Ainsi qu'il l'avait calculé, la nuit était venue. Le capitaine poussa son cheval blanc d'écume vers un officier d'artillerie dont le visage lui était inconnu.

« J'ai une dépêche importante à remettre à M. le duc de Lauenbourg, dit-il, où puis-je le trouver ? »

Du bout de sa houssine, l'officier lui montra une vaste tente dont le pavillon, en queue d'aronde, flottait à l'une des extrémités du camp.

« Hâtez-vous, dit-il, le duc partira peut-être dans la matinée.

Ah ! j'arrive à temps ! merci ! » répondit le capitaine.

2 · XXXII

Au bout de peu d'instants, le capitaine Jacobus touchait à la tente que lui avait indiquée la houssine de l'officier, et, jetant son nom à l'écuyer qui veillait devant la tente, il pénétra chez le duc.

« Que tout le monde s'éloigne, monseigneur, nous avons à causer, » dit le capitaine qui jeta son feutre.

Et l'expression de son visage était telle, que le duc François-Albert, sans répliquer, donna ordre à son écuyer de faire en sorte que personne ne les interrompit.

Le duc de Lauenbourg était un beau jeune homme, grand et bien fait. Il avait la mine hautaine, la physionomie expressive, mais dans les traits, dans le sourire, dans le regard surtout, quelque chose d'inquiet et de farouche qui faisait songer vaguement à ces animaux de la race féline, qui ont toujours l'oreille tendue et les yeux en éveil. Il attirait et repoussait également ; on l'aimait à première vue, ou en sa présence on éprouvait un sentiment d'aversion spontanée.

Il était de la race des êtres magnétiques.

Le capitaine ôta ses gants et posa sa lourde épée sur un meuble, comme un homme qui prend ses aises avant de commencer l'entretien.

Le duc se gardait bien de l'interroger. Il le suivait silencieusement des yeux et ne perdait pas un de ses mouvements.

« À présent, expliquons-nous ! » dit tout à coup le capitaine.

Le duc François-Albert ne répondit pas : il attendait toujours.

« Monseigneur, vous haïssez le roi Gustave-Adolphe, votre ami, reprit le capitaine.

— Moi ! s'écria le duc blême d'épouvante.

— Vous. Et la chose que vous souhaitez le plus au monde, c'est de le voir mort. »

Le duc regarda autour de lui comme s'il eût craint de voir paraître tout d'un coup la figure terrible du roi.

« Ah ! taisez-vous ! murmura-t-il. N'ai-je pas vécu, grandi auprès du roi ? Une telle parole ici, quand mille oreilles suédoises peuvent nous entendre !…

— Personne ne nous écoute. Tout dort ici, donc nous pouvons parler ! »

Le capitaine repoussa du pied l'escabeau sur lequel il était assis, et marchant d'un pas vif, les yeux sur le duc qui pâlissait :

« Faut-il que je vous prouve que je sais bien à qui je m'adresse, monseigneur ? reprit-il. Écoutez-moi donc ! »

Et d'une voix brève, mâchant ses mots, il continua en ces termes :

« Jeune, vous avez été, je le sais, le compagnon des jeux du roi Gustave-Adolphe. Vous partagiez ses plaisirs et l'on vous voyait dans l'appartement de sa mère presque aussi souvent que l'héritier du trône. Vous aviez, m'a-t-on dit, mêmes armes et mêmes chevaux. Quiconque vous apercevait en passant pouvait croire que vous étiez frères ; mais un jour, et au plus fort de cette intimité si tendre et que tant de personnes vous enviaient, la main du roi tomba sur votre joue. Est-ce vrai ? »

Le duc, qui venait de saisir un mouchoir et le déchirait entre ses doigts, ne répondit pas.

« On raconte bien, poursuivit le capitaine Jacobus, que plus tard, et à l'instigation de sa mère, le jeune roi vous embrassa et vous combla de cajoleries ; mais, cette insulte, vous l'avez gardée sur la joue ; le son mat de ce soufflet retentit encore au plus profond de votre cœur ; la marque n'en est pas effacée. Et tenez, tandis que je vous parle, le rouge de la honte et de la colère vous monte encore au visage ! »

Le duc mordit ses lèvres jusqu'au sang ; il avait le visage en feu.

« Ah ! ce soufflet ! ce soufflet ! » murmura-t-il.

Mais faisant tout à coup un effort violent sur lui-même et d'une autre voix :

« J'étais presque un enfant alors, dit-il ; le roi l'était aussi !

— Oui, un enfant qui portait l'épée ; mais c'était l'héritier d'un roi et vous ne l'avez pas tirée !

— Ah ! tais-toi ! Que veux-tu donc, toi qui parles ainsi ?

— Et plus tard (car vous allez voir, monseigneur, que je sais bien tout), quand vous aviez âge d'homme, n'avez vous pas pensé à donner un lustre plus éclatant à la race dont vous sortiez en vous alliant à une princesse de la maison de Brandebourg ?

— Qui t'a dit ?…

— Et que voulez-vous que fasse un capitaine d'aventure, s'il ne cherche pas, en battant le monde, à deviner l'histoire secrète des grands seigneurs qui l'emploient ? J'interroge, j'écoute et j'apprends. Donc, sincèrement ou non, vous étiez épris de la princesse Éléonore, fille de l'électeur Guillaume ; mais voici que

des ambassadeurs viennent, au nom du roi de Suède, demander la main de cette princesse, et le duc de Lauenbourg retourne dans ses châteaux le cœur ulcéré, les mains vides ! Votre Altesse avait trouvé devant elle le même homme qui avait levé sa main sur votre visage, monseigneur. Est-ce vrai, dites ?

— Ah ! démon, tu sais tout ! murmura le duc.

— Est-ce tout ? Oh ! non pas ! Un jour vint où le hasard des voyages vous fit rencontrer une femme jeune et belle. Ah ! vous ne songiez pas à lui faire porter la couronne de duchesse à celle-là. Sa naissance n'était pas illustre, mais vous l'aimiez et votre cœur battait quand vous entendiez son pas léger. Que d'efforts, que de larmes pour attendrir ce cœur impitoyable ! avec quelle persévérance ne cherchiez-vous pas le chemin qui pouvait vous y faire entrer ! Un homme paraît, et ce que vos soupirs, vos transports n'avaient pu mériter, en un jour il l'obtient. Dès lors Marguerite Cabeliau appartenait au comte de Wasaborg. »

Le duc ne déchirait plus le mouchoir que tordaient ses mains, il le mordait.

« Le comte de Wasaborg ! Ah ! si j'ai cru un temps que c'était là le véritable nom du séducteur ! poursuivit le capitaine, je ne savais pas alors que le roi, comme un étudiant de l'université d'Upsal, courait les aventures, s'enveloppait d'un manteau sombre, se glissait la nuit sous les ombres d'un jardin et parlait d'amour aux pieds d'une jeune fille, lorsqu'on le croyait au fond de son palais occupé seulement des affaires de l'État ! mais vous le saviez déjà, vous ?

— Oh ! oui, murmura le duc.

— Et vous le saviez si bien, qu'un jour vous êtes venu en personne, déguisé, une bourse d'or à la main, prier l'homme qui vous parle d'enlever Marguerite. C'était peut être l'amour qui vous animait encore, mais peut-être bien aussi était-ce la haine. Ah ! j'en ai vu la marque sur votre front quand vous m'avez rejoint, la nuit même de cette tentative inutile contre la Maison blanche, et que, roulant votre ceinture pleine d'or autour de ma taille, vous m'avez crié : « Va-t'en, disparais ! cet homme est le plus fort ! » Alors vous pensiez moins à Marguerite que vous perdiez, qu'à Gustave-Adolphe qui vous avait vaincu ! Quel âpre sourire sur vos lèvres ! Quelle contraction sur votre visage ! Allez ! je suis bien sûr que jamais le roi ne vous a vu ainsi. Sans doute alors il vous connaîtrait mieux ! »

La sueur perlait sur le front du duc François-Albert ; il étouffait. Jetant tout à coup à ses pieds les lambeaux du mouchoir mis en pièces :

« Mais enfin, pourquoi me dis tu tout cela ? Que t'importe ? s'écria-t-il.

— Parce que, moi aussi, je hais Gustave-Adolphe, que nos haines sont sœurs, et que sa mort que vous désirez, il me la faut ! »

Les deux interlocuteurs se regardèrent face à face une minute.

Le duc saisit la main du capitaine.

« Ah ! tu le hais ! Parle, parle, alors ! dit-il. Et si tu m'apportes la vengeance, quelle que soit la récompense que tu ambitionnes, elle est à toi !

— La vengeance est boiteuse, monseigneur, laissez-lui le temps d'arriver. Mais choisissez votre heure, je serai près de vous, dans votre ombre, et le jour où vous me direz : « Frappe ! » je frapperai. Il vous manquait un complice, un homme à qui l'on peut tout dire et qui soit prêt à tout ; qui veille et qui se taise ; qui jamais n'oublie et jamais ne pardonne ; un de ces êtres qui se donnent corps et âme à une entreprise noire, et qui s'acharnent après leur victime comme le loup après une piste. Je suis cet homme, regardez-moi ! »

En ce moment, debout, tête nue, les yeux remplis d'éclairs, le front livide, les lèvres agitées par le frisson de la haine, le capitaine Jacobus était terrible à voir.

« Oui, oui ! dit le duc, tu es bien celui que j'attendais.

— À l'œuvre donc ! s'écria le capitaine. Vous êtes d'une maison souveraine, les portes de tous les palais vous sont ouvertes, et vous ne voulez pas laisser tomber dans le sang le blason de votre famille.... C'est bien ; vous serez la pensée, je serai l'instrument. Est-ce que j'ai un avenir, moi ? Peu m'importe de livrer mon nom à l'exécration des races futures, si Gustave-Adolphe tombe !... Homme, il m'a insulté ; soldat, il m'a outragé ; capitaine, il m'a dépouillé, flétri, chassé !... Ma vengeance, voilà ma loi ! et s'il y a quelque mission difficile, basse, périlleuse, et au bout de cette mission un crime, me voici, je m'en charge !

— Eh bien, j'accepte ! répondit le duc. À présent, prends les armes et suis-moi. »

Le capitaine boucla l'épée à sa ceinture ; le feutre rabattu sur le front et enveloppé d'un épais manteau qui le cachait à tous les yeux, il sortit du camp suédois et gagna bientôt les bords de l'Oder.

« Ah ! je comprends, dit-il ; votre Seigneurie va prendre ses quartiers dans le camp de Torquato Conti.

— Crois-tu donc que je veuille y rester ? j'y passe ! » répondit le duc.

Et tandis qu'il galopait dans la nuit, il donna libre carrière à sa haine.

« La mort du roi ! reprit-il, certes, je la souhaite autant que toi.... puissé-je un jour le voir expirant à mes pieds ! Mais ce que je veux d'abord, ce qu'il me faut, ce que j'aurai, si Dieu me prête vie, c'est sa ruine, son humiliation ! Va ! il m'accorde encore sa confiance, ce roi qui m'a outragé ; je n'épargnerai rien pour que cette armée qu'il a réunie soit dispersée, pour que lui-même, errant, vaincu, traverse en fugitif cette Allemagne où il est descendu en conquérant ! Ses plans, je les connaîtrai ; ses démarches, je les épierai ; ses entreprises, j'en livrerai le secret à l'ennemi.... Tu me serviras dans cette œuvre ténébreuse, et si malgré mes efforts pour le perdre, la fortune des batailles lui était favorable, alors, sois tranquille, je ne tarderai pas à te crier : « Frappe ! » et peut-être frapperai-je le premier !

— Peut-être ! » dit Jacobus.

Tous deux pouvaient voir les feux de bivac allumés sur le front de l'armée impériale, lorsqu'un cavalier qui passait au galop sur la route les accosta.

Le duc de Lauenbourg reconnut le comte de Pappenheim, qui n'eut pas de peine à reconnaître à son tour le capitaine Jacobus.

Tous trois ralentirent l'allure de leurs chevaux.

« Quelles nouvelles apportez-vous, monseigneur le duc ? demanda M. de Pappenheim d'une voix dont la politesse cachait mal l'ironie.

— Le roi quitte demain son campement, répondit le duc ; il veut offrir la bataille à Torquato Conti.

— Appuyé sur Stettin, le roi est trop fort ; le général des armées impériales n'acceptera pas la bataille, répliqua le grand maréchal.

— Les places qui commandent le cours de l'Oder emportées, le roi marchera sur le Brandebourg : il a des intelligences chez l'électeur, son beau-père.

— Nous n'attendrons pas qu'il soit maître de l'Électorat comme de la Poméranie ; dans huit jours j'aurai vu le comte de Tilly.

— Hâtez-vous ! le roi marche comme le vent.

— Eh bien ! nous reviendrons comme la foudre ! » répondit le comte de Pappenheim.

Et ils se séparèrent aux approches du camp impérial ; l'un allait chez Torquato Conti, l'autre continuait sa route.

2 · XXXIII

On se rappelle que M de Pardaillan et M de Souvigny, attachées à la personne de S. M. la reine Éléonore par le roi Gustave-Adolphe, se rendaient à la cour de Berlin en même temps que l'armée suédoise débarquait sur les côtes de Poméranie. M. de Pardaillan qui cédait, malgré ses fatigues, au désir de faire campagne, les avait confiées à un vieil écuyer qui avait blanchi au service de la maison.

Une douzaine de serviteurs armés accompagnaient les deux cousines.

Telle était la confiance qu'inspirait Gustave-Adolphe à quiconque avait vécu à la cour de Suède, que les deux jeunes filles pensaient aux fêtes qui les attendaient à Berlin plus qu'aux batailles que devait livrer l'armée. Il ne leur venait presque pas à l'esprit qu'on pût résister au vainqueur du roi de Pologne ; n'arrivait-il pas en Allemagne bien plus en libérateur qu'en conquérant ? n'avait-il pas pour lui l'électeur de Saxe, Jean-Georges, celui de la Hesse, l'électeur palatin, le duc de Mecklembourg, et tant d'autres princes protestants foulés par la maison d'Autriche ? Et avec ces princes, cent villes importantes et des peuples qui n'attendaient qu'une occasion pour s'affranchir du joug impérial ?

C'était une marche triomphale qui attendait le roi de Suède et non pas une campagne.

Quelquefois, cependant, le souvenir de Jean de Werth faisait passer un nuage sur le front d'Adrienne ; elle le savait un vaillant homme de guerre ; ce souvenir avait réveillé celui du comte de Pappenheim, comme le son d'un écho réveille un écho. Le comte et le baron étaient tous deux en Allemagne ; et ces lieutenants terribles des armées impériales avaient pour chefs Tilly et Wallenstein que personne encore n'avait battus. Il y avait bien de quoi frissonner un peu, mais la juvénile audace de M de Pardaillan dissipait bientôt les inquiétudes d'Adrienne, et les deux cousines poursuivaient leur route gaiement à petites journées.

Un soir, à l'heure où la troupe joyeuse cherchait un gîte dans un gros bourg, un écuyer s'approcha poliment de Diane et lui demanda si par hasard elle n'était pas M de Pardaillan ; sur sa réponse affirmative, il montra une grande joie.

« Voilà cinq ou six jours que je vous attends, madame, dit-il ; ma maîtresse, qui a eu l'honneur de vous connaître à la cour de Stockholm, m'a donné ordre de vous conduire à son château, ainsi que M de Souvigny. »

On voyait le château derrière un rideau d'arbres, sur le penchant d'un côteau ; il avait l'apparence honnête : point de donjon, point de mâchicoulis.

« Mais le nom de cette personne qui a l'amabilité de se souvenir de moi ? dit M de Pardaillan.

— Ma maîtresse ne veut point se nommer avant de vous avoir ouvert ses bras, répondit l'écuyer.

— Eh bien ! allons nous faire embrasser ! » s'écria Diane.

Adrienne voulut la retenir. Que savait-on de cette personne mystérieuse qui ne voulait point se nommer ? La prudence permettait-elle de lui rendre visite ? On était en Allemagne, et c'était le pays de Jean de Werth.

« Ah ! tu vois Jean de Werth partout ! dit Diane.

— Certes ! j'ai failli devenir sa femme !

— Eh bien ! puisque te voilà fiancée à M. de la Guerche, aie donc plus de courage ! »

Et, poussant son cheval, Diane suivit l'écuyer.

Comme elle mettait pied à terre ainsi qu'Adrienne, à la porte du château, une femme parut et lui sauta au cou.

— Ingrate ! vous ne m'avez point reconnue ? » dit la baronne d'Igomer.

Adrienne eut un léger frisson, mais presque aussitôt la blonde Thécla lui tendit la main.

— Et vous ! dit-elle, ne m'embrassez-vous pas ? »

Ses yeux avaient la couleur du ciel ; un bon sourire entr'ouvrait ses lèvres roses.

« Dieu ! que je suis heureuse de vous revoir ! reprit-elle ; et des larmes parurent dans ses yeux ; voici le seul moment heureux que j'aie goûté depuis longtemps. Ah ! la Suède me portait bonheur !... Le bonheur !... hélas ! je n'y crois plus, et cependant je l'ai connu à Saint-Wast ! »

Diane et Adrienne avaient suivi la baronne dans une magnifique pièce où resplendissaient les feux de cent bougies.

« Je veux que vous emportiez un bon souvenir de ma bicoque, dit-elle en passant ses deux bras sous la taille de ses compagnes et en les attirant auprès d'une table servie avec recherche ; ce n'est pas ici l'hospitalité de M. de Pardaillan, mais une pauvre recluse fait ce qu'elle peut. »

La recluse avait dix laquais pour la servir et mangeait dans de la vaisselle plate. Les larmes dont on voyait la trace humide sur ses joues la rendaient plus charmante. Diane, déjà séduite, et Adrienne, bientôt attendrie, lui demandèrent la cause de cette solitude où elle s'était condamnée. Pourquoi tout d'un coup ne l'avait-on plus vue ? Pourquoi, après avoir quitté Saint-Wast, avait-elle abandonné la Suède ? Pourquoi ne savait-on rien de ses chagrins ? Quel malheur subit l'avait donc frappée ?

Md'Igomer leur prit la main tendrement à toutes deux.

« C'est au cœur que j'ai été frappée, dit-elle ; je me croyais aimée comme j'aimais moi-même.... une heure a suffi pour me faire connaître tout ce que le désespoir a de plus affreux.... un jour je vous dirai tout ; mais, la blessure saigne encore.... épargnez-moi. J'ai voulu renoncer au monde, m'ensevelir vivante dans un tombeau.... Un oncle vieux et infirme m'a appelée auprès de lui : il souffrait, je pleurais, et c'est encore lui qui m'a donné le courage de vivre ; ma

présence semblait le consoler.... mais laissons là ces douloureux souvenirs : parlez-moi de vous, de vos projets. Un hasard m'a appris que vous deviez passer dans mon voisinage ; où allez-vous ?... Mais si loin que vous alliez, vous m'appartenez ; vous me donnerez bien, n'est-ce pas, quelques jours ? »

Tout cela fut dit d'une voix câline, avec mille inflections de voix caressantes, un sourire baigné de larmes, et des regards noyés qui donnaient aux yeux de Thécla une séduction plus touchante. On aurait dit des pervenches lumineuses. Si Adrienne avait pu conserver quelque soupçon, la franchise de cet aveu et cette mélancolie l'auraient entièrement dissipé.

« Nous allons à Berlin, répondit Diane.

— Et quoi faire à Berlin ?

— Rejoindre la reine qui est auprès de l'électeur son père. »

Md'Igomer joignit les mains.

« Et c'est à Berlin qu'on vous envoie pour rejoindre la princesse Éléonore ? dit-elle ; mais voilà quinze jours qu'elle n'y est plus !

— Quinze jours ! s'écrièrent à la fois Adrienne et M de Pardaillan.

— Peut-être vingt ! Comment se fait-il qu'on ne vous en ait point informées ? L'électeur a craint que le théâtre de la guerre ne fût transporté dans la Marche de Brandebourg, et, pour éviter à sa fille bien-aimée les horreurs de ce spectacle, il l'a éloignée de sa cour. »

Adrienne et Diane se regardèrent.

« Voilà une nouvelle fâcheuse, dit M de Souvigny ; savez-vous tout au moins, madame, vers quelle ville la princesse s'est dirigée ?

— On m'a parlé de Francfort-sur-l'Oder, de Magdebourg, de Kœnigsberg même.... d'ailleurs, je m'en informerai. Ce sera dans votre voyage un petit retard dont je profiterai. »

Md'Igomer embrassa de nouveau Diane et Adrienne et appela. L'écuyer qu'elle avait dépêché sur la route à la rencontre de M de Pardaillan souleva une portière.

« Vous veillerez à ce que rien ne manque aux gens de M de Pardaillan et de M de Souvigny, dit-elle ; peut être aurai-je le regret de les perdre à la fin de la semaine : que leurs bagages soient prêts à partir au premier signal. »

Puis, au moment où l'écuyer se retirait, et d'une voix indifférente :

« Savez-vous, reprit-elle, quelle route la princesse Éléonore a suivie en quittant Berlin ?

— La reine de Suède s'est d'abord arrêtée quelques jours à Potsdam, et, de cette résidence, elle a dû gagner Stralsund ; mais rien n'est moins sûr : elle a pu, chemin faisant, changer de direction.

— Mais c'est un pèlerinage ! s'écria Diane.

— J'essayerai d'en adoucir les ennuis, » reprit Thécla.

Et se tournant vers l'écuyer qui s'éloignait :

« Prenez des renseignements exacts, poursuivit-elle ; au besoin, expédiez quelqu'un jusqu'à la ville voisine : vous nous communiquerez demain ce que vous aurez appris. »

La baronne conduisit elle-même Adrienne et Diane à leurs appartements et ne les quitta qu'après les avoir comblées de caresses.

La porte refermée, elle sourit :

« À présent, je les tiens ! » murmura-t-elle.

Peu de jours après, Renaud recevait une lettre dont la suscription d'une écriture fine et serrée fit passer, sans qu'il sût bien pourquoi, un léger frisson entre ses épaules. Un messager inconnu l'avait apportée.

Cette lettre contenait ces quelques mots :

« M de Pardaillan que vous aimez, et M de Souvigny que votre ami M. de la Guerche adore, sont chez moi. Au revoir, monsieur le marquis de Chaufontaine !

« La Baronne d'Igomer. »

« Ah ! vipère ! » s'écria Renaud.

Quand il releva la tête, le messager avait disparu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

3 · I

TROISIÈME PARTIE.

Le premier mouvement de M. de Chaufontaine, après qu'il eut reçu la lettre de M d'Igomer, fut de courir à son cheval et de sauter en selle pour s'élancer à la poursuite du mystérieux messager, et, s'il ne l'atteignait pas, de battre le Brandebourg, la Poméranie et la Saxe, jusqu'à ce qu'il eût découvert les traces de M de Pardaillan ; mais au moment de mettre le pied à l'étrier, il se souvint à propos que la terrible nouvelle concernait M. de la Guerche pour le moins autant que lui.

Mâchant ses moustaches, il poussa du côté de la tente de M. de la Guerche.

Armand-Louis était chez le roi.

« Toujours chez le roi ! » murmura Renaud.

Galoper vers le quartier général n'était pas difficile, mais Gustave-Adolphe pouvait avoir envoyé M. de la Guerche en mission dans une autre partie du camp. Le plus simple était d'attendre ; un excès de précaution n'était cependant pas à dédaigner. Renaud expédia Carquefou, ventre à terre, vers la demeure du roi, et Magnus, au grand galop, aux deux portes du camp, avec injonction de ramener M. de la Guerche au plus vite.

« Et si dans une heure il n'est pas ici, je vous massacre dit-il les dents serrées.

— Monsieur, dit tranquillement le vieux reître, l'épée qui doit couper Magnus en quatre n'est pas encore forgée. »

Tandis que les deux cavaliers poussaient leurs montures dans la direction indiquée par M. de Chaufontaine, celui-ci se promenait de long en large devant la tente de M. de la Guerche. On le voyait tantôt précipiter le pas et tantôt marcher lentement comme un homme qui médite. Chaque tour était marqué par une imprécation nouvelle. Dans ce moment, Renaud eût donné de grand cœur le roi de Suède, son armée, l'électeur de Brandebourg et l'empereur d'Alle-

magne, sans compter Luther et Calvin, pour savoir seulement où se trouvait Diane.

Une voix joyeuse qui chantait le tira de sa rêverie. Il reconnut le refrain d'une chanson de guerre que M. de la Guerche fredonnait dans ses heures de gaieté.

« Il chante, le malheureux ! murmura Renaud.

— Parbleu ! je suis aise de te rencontrer, dit Armand-Louis qui venait d'apercevoir son ami ; nous allons avoir le temps de nous reposer. Le général Banner va remonter le cours de l'Oder avec un corps de troupes et s'assurer des places qui bordent ce fleuve ; le général Tott tiendra en échec les bandes démoralisées de Torquato Conti, et le roi ira rendre visite à son beau-père qui, le matin, proteste de son dévouement à l'empereur, et, le soir, de sa fidélité à Gustave-Adolphe.

— Il s'agit bien de l'empereur et du duc de Brandebourg ! » s'écria Renaud qui tendit à M. de la Guerche, tout ouverte, la lettre de la baronne d'Igomer.

Armand-Louis devint blanc.

« Et tu ne parlais pas ! reprit-il, et tu me laisses je ne sais où, et tu n'es pas à cheval, et tu tiens l'épée au fourreau ! Il s'agit cependant de Diane et d'Adrienne ! Partons, te dis-je, et partons vite !

— Partir est bientôt dit !

— C'est plus vite fait encore !

— Mais encore faut-il savoir où nous devons aller ! Voilà deux heures que je rumine, entassant l'une sur l'autre des montagnes de projets. Aucun ne me satisfait. Quel chemin que je prenne, aucun ne me semble le bon. Savons-nous seulement où M d'Igomer s'est cachée ?

— Fût-elle au fond de l'enfer, nous la trouverons ! »

Renaud saisit le bras d'Armand-Louis.

« Avais-je tort quand je te disais que la baronne me faisait peur ? reprit-il. Un régiment à combattre, ce n'est rien, mais une femme ! »

Magnus et Carquefou arrivèrent sur ces entrefaites. Aussitôt qu'il aperçut son maître frappant du pied la terre et levant un poing crispé vers le ciel, Carquefou soupira :

« Voici que sainte Estocade se réveille ! » murmura-t-il.

Renaud avait eu cent occasions de mettre à l'épreuve le dévouement de Carquefou ; le courage, la résolution, l'adresse de Magnus, sa promptitude à concevoir un plan, son audace à l'exécuter étaient connus de M. de la Guerche ; quelques mots les mirent l'un et l'autre au courant de ce qui se passait.

« À présent, délibérons, » ajouta M. de la Guerche.

Le premier cri de Magnus et de Carquefou fut qu'il fallait partir.

Ce point est acquis à la discussion, répondit Renaud ; la question est de savoir comment nous partirons et où nous irons. »

Carquefou déclara qu'il fallait s'adjoindre une bonne escorte de dragons, se bien munir d'armes et d'argent et rendre visite à toutes les baronnies d'Allemagne.

« Surtout ne nous séparons pas, » dit-il en finissant.

Renaud voulait qu'on poussât au grand galop le long des routes voisines, qu'on atteignît le messager, qu'on le rouât de coups et qu'on le pendit à la maîtresse branche d'un chêne s'il ne disait pas où et quand il avait quitté la baronne d'Igomer.

« Le reconnaîtrais-tu seulement ? demanda M. de la Guerche.

— Je ne l'ai pas même regardé, mais il doit avoir la mine d'un sacripan, répondit Renaud.

— Eh ! sang Dieu ! s'écria M. de la Guerche, ce pays est peuplé de coquins ! il faudrait pendre tout le monde !

— Qu'à cela ne tienne ! »

En toute autre occasion, Carquefou, saisi de terreur, eût passé la main sur son cou ; mais en ce moment, il ne pensait qu'à M de Souvigny et à M de Pardaillan ; malheureusement son imagination n'était pas à la hauteur de son dévouement ; il avait beau se cogner la tête, il ne trouvait rien. Les minutes

s'écoulaient ; Renaud ne pensait qu'à brûler tous les châteaux et à cloîtrer toutes les baronnes. Armand-Louis, les sourcils froncés, tourmentait la garde de son épée et cherchait quelque résolution désespérée qui lui permit de sauver Adrienne ou de mourir.

Magnus s'était évadé à petit bruit.

« Voilà cependant où mène le repentir, soupira Carquefou qui regardait sournoisement Renaud si vous n'aviez pas voulu faire pénitence, nous n'aurions pas cette méchante affaire sur les bras !

— Ah ! je jure bien de m'endurcir dans le mal, et, dût le sacré collége en mourir, j'aimerai jusqu'au bout cette adorable et damnée parpaillote ! » s'écria Renaud.

Un homme qu'ils ne connaissaient pas, ni M. de la Guerche, ni Renaud, ni Carquefou, parut alors devant eux. C'était un reître de grande taille, à moustaches rousses, balafré, le teint cuivré, la chevelure en brosse, armé d'une cuirasse et d'un morion d'acier, les jambes emprisonnées dans de longues bottes de cuir fauve, et vêtu d'un pourpoint de velours vert blanchi par l'usage.

« Mes seigneurs, leur dit-il d'une voix forte et avec un accent italien vigoureusement prononcé, m'est avis que vous vous préparez à quelque entreprise hasardeuse où l'expérience et le bras d'un homme de guerre ne seront point inutiles ? Voulez-vous de moi ? je connais l'Allemagne comme si je l'avais faite, et les capitaines qui se la disputent comme si le diable m'avait prié d'assister à leur baptême. Faut-il rester, je reste ; faut-il partir, je pars ; faut-il enlever une jeune dame, j'ai mon cheval ; faut-il délivrer un prisonnier, j'ai mon épée ? Parlez !

— Voilà un gaillard qui me plaît ! dit Renaud.

— Mettez-moi à l'œuvre, nous verrons après, reprit l'inconnu.

— Mais d'abord votre nom ? » dit M. de la Guerche, tandis que Carquefou rôdait autour du reître.

Le reître enleva son casque :

« Magnus, pour vous servir ! » s'écria-t-il.

Renaud et M. de la Guerche poussèrent un cri ; Carquefou fit un bond.

« Ah ! mes maîtres, reprit Magnus, vous ne savez pas encore quel homme je suis ! un loup quand il le faut, un renard dans l'occasion !

— Mais pourquoi ce déguisement ? demanda M. de la Guerche quand il fut revenu de sa surprise.

— Pourquoi ? pour vous bien prouver que l'œil le plus fin et le plus exercé ne peut pas reconnaître Magnus quand il change de manteau. Or, l'heure est proche où nous allons voir du pays.... voilà mon costume de voyage. Vous êtes bien résolus, n'est-ce pas, à délivrer M de Pardaillan et M de Souvigny, coûte que coûte ?

— Sans doute, répondirent à la fois Armand-Louis et Renaud.

— Nous partirons donc ce soir ; il est inutile de perdre du temps ; mais chacun de nous tirera de son côté.

— Pourquoi se séparer ? demanda timidement Carquefou.

— Parce que M la baronne d'Igomer me paraît une femme avec laquelle on ne saurait user de trop de précautions. La marche de quatre cavaliers lui sera bientôt révélée ; le pèlerinage d'un voyageur peut être inaperçu. Séparés, nous divisons la surveillance de l'ennemi, et de plus, nous observons quatre routes. Quand on veut traquer une bête fauve, on se divise, et c'est ainsi qu'on arrive plus rapidement à découvrir ses traces. Si nous voulons réussir, il ne faut pas que la baronne se doute que nous sommes à sa poursuite, et si un incident le lui révèle, elle ne doit pas savoir d'où partiront les coups qui la menacent.

— Magnus a raison, dit M. de la Guerche.

— J'ai toujours raison, poursuivit Magnus. Il nous faut à présent choisir un point central, où le plus favorisé du hasard enverra prévenir les autres de sa découverte. On y laissera un homme sûr.... »

Carquefou regarda Magnus d'un air doux.

« Non, pas toi, camarade, reprit celui-ci : tu es un poltron trop brave pour que je veuille me priver de tes services. Le premier soldat venu, probe et fidèle, suffira pour cet emploi, qui demande pour toute vertu de l'immobilité. On l'instruira une fois par semaine, le dimanche, par exemple, et à l'aide d'un messager, de l'itinéraire que chacun de nous aura suivi. À la première alerte, nous

nous réunissons ; mais, si le temps manque, chacun de nous est autorisé à agir, en prenant conseil des circonstances.

— Autorisé ! s'écria Renaud ; dites qu'il devra mettre flamberge au vent sans crier gare !

— C'est l'opinion de Baliverne ! répondit Magnus.

— Hélas ! c'est celle aussi de Frissonnante ! » murmura Carquefou.

L'admiration que Carquefou professait pour Magnus en toutes choses l'avait depuis peu engagé à donner un nom à la rapière qui lui battait les flancs ; et, fidèle à son caractère, il avait fait choix de celui de Frissonnante.

« Ce n'est pas belliqueux, mais c'est vrai ! » disait-il.

Toutes choses réglées, Armand-Louis et Renaud se levèrent par un mouvement simultané.

« En route à présent ! » dirent-ils.

Une heure après, chacun d'eux, bien monté et pourvu d'une somme ronde en or roulée dans les plis d'une ceinture, s'enfonça dans la campagne, par un chemin différent. Armand-Louis et Renaud partirent au galop ; Magnus marchait au pas ; Carquefou trottait.

3 · II

Cependant le courrier que la baronne d'Igomer avait dépêché à M. de Chaufontaine n'était pas le seul qu'elle eût fait monter à cheval. Un second, porteur également d'une lettre, était chargé de découvrir Jean de Werth. La baronne ne savait heureusement pas alors où se trouvait l'aventureux capitaine, et un bon nombre de jours pouvaient s'écouler avant qu'il fût mis au courant de ce qui se passait chez l'alliée inconnue que lui envoyait la fatalité. C'était une chance de plus pour Armand-Louis et Renaud, mais ils ignoraient également et cette chance et le péril nouveau que l'arrivée subite du général des troupes bavaroises devait faire courir aux prisonnières.

La baronne d'Igomer parvint sous mille prétextes à retenir Adrienne et Diane chez elle pendait quatre ou cinq jours. On n'avait pas obtenu de rensei-

gnements suffisants une première fois ; le lendemain, ceux qu'on avait reçus ne paraissaient pas exacts ; le jour suivant, le temps était à la pluie. Les caresses et les cajoleries ne manquaient pas. Ce n'étaient que prévenances et petits soins. Quand la baronne jugea qu'elle ne pouvait pas prolonger ce jeu sans éveiller de soupçons, elle annonça un matin que la nouvelle positive du retour de la reine à Stralsund lui étant parvenue, on partirait sans plus tarder.

On se mit en route en effet dans la journée. M d'Igomer chevauchait à côté de M de Souvigny et de M de Pardaillan, ne voulant pas, disait-elle, abandonner ses jeunes amies jusqu'à ce qu'elle les eût mises en mains sûres. Qu'elle avait le sourire joli en parlant ainsi ! Des serviteurs nombreux l'accompagnaient, si bien que, à l'aspect de cette cavalcade guidée par des écuyers et protégée par des hommes d'armes, les bourgeois saluaient et que les manants des villages s'attroupaient pour la voir défiler comme au passage d'une princesse.

Àla première couchée, un des Suédois, qui servaient d'escorte personnelle à M de Pardaillan, tomba malade et on fut obligé de l'abandonner dans l'auberge. Ce fut encore ainsi à la couchée prochaine ; un troisième Suédois suivit bientôt ses deux camarades.

« Voilà qui est singulier, pensa l'écuyer ; on n'a jamais vu des hommes si robustes devenir tout à coup si faibles. »

Mde Souvigny, qui ne pouvait se défendre d'une certaine préoccupation, s'étonnait de cette épidémie qui sévissait sur les Suédois de leur escorte ; elle remarquait, en outre, que de nouveaux serviteurs augmentaient chaque jour la troupe de M la baronne d'Igomer, tandis que celle de M de Pardaillan diminuait. Tous ces cavaliers inconnus qu'on apercevait tour à tour étaient armés jusqu'aux dents.

On aurait dit des flibustiers partant pour la conquête d'un royaume.

« Cela ne te paraît-il pas étrange ? dit-elle un soir à Diane. C'est à qui, parmi nos gens, aura la fièvre, et personne ne l'a parmi ceux de M d'Igomer.

— C'est qu'apparemment les siens se portent mieux, ou qu'ils sont faits au climat de l'Allemagne.

— Mais pourquoi, aussitôt que l'un des nôtres se met au lit, voit-on un nouveau visage apparaître dans la bande qui marche derrière la baronne ?

— C'est afin de rétablir l'équilibre.

— Pourquoi encore ces sabres, ces pistolets, ces pertuisanes ?

— M d'Igomer est une personne qui a le culte de la précaution ; elle ne veut pas qu'un cheveu tombe de ta charmante tête, ni qu'une dentelle s'échappe de mon ajustement.

— Hum ! nos cheveux et nos dentelles lui sont bien reconnaissants ! Mais dis-moi, si mes études géographiques ne me trompent pas, Stralsund est une ville située vers le nord, par rapport à Berlin ?

— Sans doute.

— D'où vient alors que nous marchons vers le sud ?

— Qui te fait penser cela ?

— Comme nous approchions du bourg, où nous devions prendre gîte hier au soir, j'ai cherché des yeux la grande ourse ; elle brillait d'un éclat superbe.

— Tant mieux ; mais après ?

— Nous lui tournions le dos.

— C'est que la route fait un coude, répondit Diane.

— Il y a des coudes dont je me méfie, » répliqua Adrienne.

Le jour d'après, elle interrogea l'écuyer auquel M. de Pardaillan avec confié sa fille ; lui-même était inquiet. Il avait acquis la certitude, dans la nuit, qu'on était plus loin de Stralsund qu'au moment du départ. Adrienne en parla résolument à M d'Igomer qui rougit un peu.

« Je ne voulais pas vous en instruire, répondit celle-ci, les chemins sont remplis de batteurs d'estrade ; j'ai dû prendre une route de traverse. Elle nous éloigne d'abord, mais nous arriverons plus sûrement. »

Chaque soir la baronne recevait, étant seule, un messager blanc de poussière ou noir de boue, qui repartait bientôt après. Pour une femme qui avait une peur si terrible des batteurs d'estrade, il semblait à M de Souvigny que la baronne était en relation avec des émissaires à mines bien farouches. Le moins suspect avait le visage patibulaire d'un homme que, la veille, on aurait décroché de la potence.

« Pourquoi tous ces gens-là ? disait M de Souvigny ; je n'en vois pas un que je n'aie le frisson.

— Ils n'ont pas la figure des séraphins, j'en conviens, répondait M de Pardaillan ; mais si M d'Igomer a besoin de coureurs adroits pour s'assurer des routes libres, penses-tu que les saints et les anges s'accommoderaient de ce métier ? »

Il arriva un instant où l'écuyer, qui répondait des deux cousines sur sa vie, n'eut plus autour de lui que quatre ou cinq hommes valides. Il en fit part à sa maîtresse.

Il est de mon devoir de déclarer, ajouta-t-il, qu'à présent vous êtes entièrement à la discrétion de M la baronne d'Igomer. Si quelque danger, que je ne prévois pas, survenait, je puis mourir, mais non vous sauver. »

Mde Pardaillan connaissait l'écuyer de longue date et le savait un homme résolu qui ne s'émouvait pas facilement ; en l'entendant parler ainsi, elle eut un léger frisson.

« Sérieusement, craignez-vous quelque chose ? dit-elle.

— Rien de positif encore ; rien ne m'autorise même à penser que la baronne, qui vous a offert une si magnifique hospitalité, soit animée contre vous et M de Souvigny de sentiments hostiles ; mais nous sommes loin de toute garnison suédoise ; et nous voyageons dans un pays où les figures suspectes naissent sous les pieds des chevaux.

— Et nous tournons toujours le dos à la grande ourse, » ajouta Adrienne.

Md'Igomer surprit les deux cousines en ce moment. Elle avait le visage radieux.

« J'ai de bonnes nouvelles, dit-elle en embrassant Diane ; la route est libre : nous pouvons quitter le chemin de traverse et pousser vers Stralsund directement. Je ne vous quitterai que lorsque nous toucherons au but du voyage ; mais quelle tristesse alors ! »

Diane lui rendit son baiser.

« Eh bien ! dit-elle tout bas en se tournant vers Adrienne, que penses-tu de tes folles terreurs ? Me parleras-tu encore de la grande ourse ? »

Sur ces entrefaites, un courrier, dont le cheval, blanc d'écume et tout tremblant sur ses jarrets, semblait avoir fourni une longue traite, entra dans l'hôtellerie. M d'Igomer quitta précipitamment les deux cousines et courut le recevoir.

3 · III

On se souvient que Magnus était sorti du camp du roi Gustave-Adolphe, tranquillement, au pas, tandis que M. de la Guerche et Renaud disparaissaient dans un nuage de poussière. Il était de l'avis de ces sages qui pensent que ceux qui arrivent le plus loin ne sont pas ceux qui vont le plus vite. Tandis que sa monture frappait la terre d'un pied élastique et régulier, Magnus réfléchissait. L'entreprise dans laquelle il venait de s'engager n'était pas commode ; mais il en avait tenté de plus difficiles, et, avec l'aide de Dieu et de Baliverne, il espérait bien s'en tirer. À la première bifurcation de la route, il prit la direction du midi résolûment et commença ce métier de batteur d'estrade, qu'il avait si souvent pratiqué et pour lequel il semblait avoir été créé. Pas un homme alors, pas un voyageur, pas un soldat, pas un marchand qu'il n'interrogeât ; pas un carrosse, pas une charrette, pas une litière qu'il ne sondât du regard ; pas une troupe de cavaliers à laquelle il ne se mêlât ; pas de colporteur ou de bohémien qu'il ne fit parler ; pas de mendiant ou de moine avec lequel il ne s'assît sous un arbre ou devant un pot de bière. S'il s'arrêtait dans une hôtellerie, il en visitait toutes les chambres ; s'il demandait l'hospitalité dans un château, il savait, une heure après, quels hôtes l'avaient hanté depuis six mois ; s'il traversait une ville ou quelque bourg, il connaissait toutes les maisons la nuit venue. Point de calvacades qu'il n'accompagnât pendant une heure ou deux. Il professait cette maxime : « Que le vin a été donné à l'homme pour lui délier la langue. » En conséquence, il offrait à boire à quiconque avait soif. Peu de passants lui refusaient de vider un broc, et il savait bientôt quels hommes et quelles femmes voyageaient sur les routes voisines.

« Que je découvre une fois seulement la piste de M de Souvigny, disait-il, et je la suivrai jusqu'à l'extrémité du monde. »

Magnus avait recueilli déjà un certain nombre de renseignements qui lui permettaient d'asseoir quelques conjectures sur la direction que suivaient les deux prisonnières, lorsqu'un matin, et au moment où il bouclait son porte-man-

teau sur la selle de son cheval, il vit entrer dans la cour de l'hôtellerie qu'il allait quitter un messager dont la figure était tout ensanglantée. L'homme jurait comme un païen, le cheval boitait. Le regard dont Magnus enveloppa le cavalier lui fit reconnaître les armes de Jean de Werth brodées sur la manche du messager ; son pied quitta l'étrier aussitôt, et il s'approcha du nouveau venu.

« Que l'enfer confonde ce cheval ! cria le messager en appliquant un furieux coup de poing sur la tête de l'animal ; j'ai quinze lieues encore à faire, et c'est à peine si j'aurai la force de gagner un lit. »

On voyait, en effet, que le cavalier qui venait de mettre pied à terre se soutenait à peine.

« Et vous appartenez à un maître qui ne permet pas qu'on s'endorme en route, dit Magnus.

Le messager regarda le soldat.

« Surtout quand il s'agit d'une mission de confiance, reprit-il vivement, les heures, les minutes sont comptées ; j'étais en avance, et grâce à ce maudit cheval qui manque des quatre fers à la fois et m'envoie la face en avant contre un amas de cailloux, je n'arriverai plus. C'est vingt écus d'or que je perds ! »

Un nouveau coup de poing tomba sur la tête du cheval qui chancela et hennit de douleur.

Épuisé lui-même par la fatigue et par le sang qu'il perdait, le messager tomba sur un banc.

Une inspiration soudaine illumina l'esprit de Magnus, et, regardant bien en face le blessé qui s'essuyait le front :

« Vingt écus d'or que vous aurait donnés le baron Jean de Werth, reprit-il, et vingt autres encore que n'aurait pas manqué de vous offrir M la baronne d'Igomer, c'est beaucoup d'argent que vous perdez ! »

Le blessé tressaillit.

« Comment savez-vous cela ? s'écria-t-il.

— J'étais au service de M la baronne il y a huit jours à peine, répliqua Magnus hardiment, et Dieu sait si elle attendait avec impatience la réponse de

votre maître ! Il y a des heures où, pour l'avoir, ce n'est pas une maigre somme de vingt écus qu'elle eût tirée de sa poche, mais cinquante, mais cent !

— Cent ! s'écria le blessé qui fit un effort pour se relever et retomba sans force sur le banc.

— Écoutez donc ! Quand il y a sous roche une anguille qui s'appelle M de Souvigny et au bout de l'hameçon une belle carpe qui se nomme M de Pardaillan, cela vaut bien une poignée d'or.

— Toucher au bout et tout perdre ! s'écria le blessé qui fermait les poings.

— Et cela parce qu'un cheval a de mauvaises jambes ! »

Le messager gémit profondément ; ses doigts caressaient un pli qu'il portait sous son pourpoint, et du coin de l'œil il examinait Magnus.

« Voyons, poursuivit celui-ci, entre camarades il faut s'aider ; que donneriez-vous à l'honnête homme qui se chargerait de galoper pour vous ?

— Dix écus d'or.

— Donnez-m'en vingt, et par bonté d'âme je me dérangerai de mon chemin, et celle qui fut ma maîtresse recevra la lettre de M Jean de Werth.

— Vous dites vingt écus d'or ?

— Vingt ! répondit Magnus qui ne voulait pas, en cédant mal à propos, éveiller les soupçons du messager.

— Et quoi que vous donne M la baronne, le reste sera pour moi ? »

Magnus parut hésiter.

« Soit, » dit-il enfin.

Le messager tira lentement la dépêche de son pourpoint.

« Maudit cheval ! » reprit-il en la serrant entre le pouce et l'index.

Magnus, qui dévorait la lettre des yeux, ne se hâta pas de la prendre cependant.

Les doigts du messager ne se pouvaient détacher du papier

« Qui me répond de votre bonne foi ? dit-il tout à coup en fixant un regard inquiet sur Magnus.

— Rien ! répondit tranquillement celui-ci ; donc si vous vous croyez en état d'entreprendre cette course, essayez. Je ne tiens nullement à changer de route ; la pensée de venir en aide à un camarade, et celle aussi de gagner un honnête salaire, m'ont seules fait parler : mais si vous ne voulez pas de mes services, bonsoir ! »

Tout en parlant ainsi, Magnus fit mine de se retirer ; le blessé l'arrêta.

« Voici la dépêche, dit-il ; songez que si vous ne la portiez pas et promptement, vous répondriez de votre négligence à M Jean de Werth. Le connaissez-vous ?

— Un peu.

— Cela suffit. Sa Seigneurie a le bras long, l'épée plus longue encore ; quand elle rit, cela donne le frisson ; mais quand elle ouvre la main, il en tombe une pluie d'or.

— On fera en sorte de contenter ce noble seigneur. Maintenant, où trouverai-je M la baronne d'Igomer ?

— Dans un village voisin de Burgstall, à l'enseigne des Trois-Rois ; elle y demeurera jusqu'à demain soir.

— J'aurai l'honneur de la saluer demain matin.

— Hum ! votre bête a donc des jambes de cerf ? dit le messager en jetant un regard d'envie sur le cheval de Magnus.

— C'est un oiseau. »

La dépêche passa des mains du blessé aux mains de Magnus ; celui-ci étouffa le profond soupir de contentement qui soulevait sa poitrine, et glissant sans trop d'empressement le papier dans sa poche.

« Je suis bon diable, reprit-il ; quand on a confiance en moi, je paye d'avance : voilà dix écus d'or qui sont les arrhes de notre convention.

— Partez vite ! s'écria le blessé, on n'a pas tous les jours la chance de trouver un compagnon qui a la bourse d'un juif sous la veste d'un soldat !

— Un mot encore, l'ami ; il peut se faire que Jean de Werth me demande de vos nouvelles ; il peut se faire aussi que j'aie besoin de prendre votre nom : comment vous appelez-vous ?

— Karl Mayer.

— Eh bien ! si je dois être Karl Mayer, je ferai en sorte que vous soyez content de moi. »

Magnus voyagea toute la nuit, demandant à sa monture, qu'il avait jusqu'alors ménagée, toute sa force et toute sa vitesse. Un instant il eut la pensée de briser le sceau de la dépêche dont ses doigts interrogeaient sans cesse le papier ; il pénétrerait ainsi les secrets desseins de Jean de Werth, et parviendrait plus aisément à les déjouer ; mais sans dépêche, comment se présenterait-il à M d'Igomer ? quels moyens aurait-il de communiquer avec les prisonnières ? Le plus important était de les découvrir d'abord et de vivre auprès d'elles ; le soin de les délivrer viendrait après. Une fois maître de la confiance de la baronne, Magnus prendrait conseil des circonstances. Ces résolutions bien arrêtées, le cavalier poussa son cheval et entra la tête haute dans le village, au milieu duquel se balançait au bout d'une tringle de fer une enseigne portant sur un fond jaune l'image de trois Turcs vêtus d'habits magnifiques bariolés de vert et de rouge.

Il était devant l'auberge des Trois-Rois.

En saluant M d'Igomer, Magnus posa complaisamment la main sur le pommeau de Baliverne. M de Souvigny et M de Pardaillan étaient désormais sous la protection d'un fer qui ne l'avait jamais trahi qu'une fois. Mais alors Magnus combattait contre M. de la Guerche.

« Et c'était un avertissement du ciel, » pensait Magnus.

Un éclair de joie illumina le visage de la baronne, après qu'elle eut parcouru la dépêche que le faux messager venait de lui remettre.

« M le baron Jean de Werth me mande qu'il vous suit de près, dit la baronne. Dieu sait avec quelle impatience je l'attendais !

— Cette impatience, il la partage, répondit froidement Magnus.

— Sa Seigneurie vous attache à mon service.

— Je le savais.

— Et m'assure que je puis avoir toute confiance en vous.

— Je la mérite.

— Je vous commets donc à la garde de deux jeunes personnes qui s'obstinent à ne pas vouloir suivre les conseils de ceux qui les aiment, et qui ont de coupables désirs d'indépendance.

— Je réponds d'elles corps pour corps. »

Md'Igomer baissa la voix, et, sans regarder Magnus qui restait devant elle, impassible et debout :

« M de Pardaillan et M de Souvigny ont auprès de leur personne, poursuivit-elle, un vieil écuyer qui s'entête à ne pas les quitter malgré son grand âge. Vous lui ferez comprendre qu'il doit s'éloigner.

— Les arguments ne manqueront point, ni les bras non plus. Il disparaîtra.

— Vous me comprenez à merveille.

— M Jean de Werth a toujours remarqué que je ne manquais pas d'un certain esprit. J'ose espérer que madame la baronne partagera un jour cette conviction.

— Je n'en doute pas ; mais puisque vous comptez si fort sur le poids de votre éloquence, ces mêmes raisonnements qui vous doivent si bien réussir vous les emploierez également à l'égard de quatre ou cinq serviteurs qui accompagnent cet écuyer, et qui ne sont pas moins têtus.

— On mesurera la force de la dialectique à la force de la résistance. »

Md'Igomer sourit.

« Si jamais vous quittiez le service de M Jean de Werth, reprit-elle, je vous attacherais volontiers au mien.

— Madame la baronne ne s'en trouverait pas mal.

— Venez là, maintenant, que je vous présente à mes deux jeunes amies. Votre règle de conduite avec elles doit être politesse et surveillance.

— Si madame la baronne me le permet, je ferai passer l'une de ces vertus avant l'autre. »

Et il suivit M d'Igomer qui se dirigeait vers l'appartement des deux cousines.

Magnus soutint, sans broncher, le regard que lui jeta M de Souvigny. En apprenant que ce nouveau personnage, tigré de boue et maculé de poussière, allait être attaché à leur personne, Diane fronça le sourcil.

« Nous avions notre écuyer, dit-elle.

— Il est bien vieux, bien cassé ! » répondit la baronne qui s'éloigna.

Magnus, qui la suivait, passa devant Adrienne, et, la regardant avec une fixité extraordinaire, laissa tomber à ses pieds un petit bout de papier. Adrienne le ramassa, tandis que le cavalier posait un doigt sur ses lèvres. Comme il allait passer la porte, Adrienne ouvrit ce morceau de papier et lut le nom de Magnus.

Un cri allait jaillir de sa bouche ; il la regarda de nouveau et elle le reconnut alors à l'expression de ses yeux. Presque au même instant, Magnus disparut.

Aussitôt qu'elle fut seule, M de Souvigny saisit le bras de M de Pardaillan.

« Magnus est ici !... Comprends-tu, dit-elle, Armand n'est pas loin !

— Et M. de Chaufontaine non plus alors ! » répondit Diane.

Et les deux cousines tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en remerciant Dieu.

3 · IV

Cependant, l'arrivée inattendue de Magnus, les précautions qu'il avait prises pour se faire reconnaître, son déguisement surtout, en confirmant les craintes conçues par Adrienne depuis longtemps, redoublaient l'anxiété dans laquelle elle vivait. Ces craintes étaient à présent partagées par Diane. Magnus n'était pas dans une situation d'esprit moins perplexe. Il ne pouvait plus douter de la prochaine apparition de Jean de Werth, et sa présence auprès de M de Souvigny impliquait un péril contre lequel il était urgent de se mettre en garde. Autour de lui, une troupe de chenapans déterminés à tout, et, pour lui prêter le se-

cours de leurs bras et de leur dévouement, un vieillard et quatre ou cinq hommes seulement. En une telle occurrence, il ne fallait songer à demander à Baliverne son secours qu'à la dernière extrémité. La ruse seule était de mise.

Au plus fort de ses méditations, une voix qui le fit tressaillir attira l'attention de Magnus. Il se retourna et se trouva en face de l'honnête Frantz qu'il n'avait plus eu occasion de rencontrer depuis Carlscrona. Magnus eut quelque peine à réprimer un mouvement de joie. La Providence mettait sous sa main l'homme qu'il détestait le plus au monde.

« Vous semblez plongé dans de bien profondes rêveries, mon camarade, lui dit Frantz ; voilà deux fois que je vous appelle par votre nom de Karl Mayer, et vous ne répondez pas.

— Il faut me pardonner ; la responsabilité qui pèse sur ma tête et à laquelle un homme d'épée tel que moi n'est point accoutumé, me rend songeur, répondit Magnus. Vous êtes sans doute l'homme de confiance de M la baronne ?

— Vous l'avez dit, et, s'il vous plaît d'en user, je vous prêterai le secours de mon expérience.

— C'est parler en bon chrétien ; deux jeunes filles à garder, l'affaire n'est pas mince ! C'est comme qui dirait deux oiseaux sur la branche !

— Bah ! une cage vient à bout des hirondelles ! »

Magnus tressaillit. Que de bon cœur alors il eût serré ses doigts autour du cou de maître Frantz ! Mais, en ce moment, maître Frantz avait, comme un général d'armée que surveille un ennemi impatient, l'avantage du nombre et de la position.

« Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, reprit Frantz ; on dirait que vous me connaissez ?

— J'avais un ami qui vous ressemblait fort, se hâta de répondre Magnus ; j'ai cru le retrouver en vous voyant, et je me suis senti pris pour vous d'un sentiment de tendresse extraordinaire.

— Vous me flattez !

— Et puis, je pensais à vous offrir la moitié d'un dindonneau qui est à rôtir dans la cuisine, ainsi qu'une tranche d'un excellent pâté, dont l'aubergiste a mis

à part, à ma prière, un vigoureux morceau.

— Excellente idée !

— Savez-vous un coin où deux honnêtes personnes pourraient se réconforter, en causant autour d'une table chargée de quatre bouteilles ?

— Si j'en connais ! Suivez-moi, et nous trouverons un réduit propre et discret, où des estomacs qui n'ont rien sur la conscience auront tout loisir de savourer en paix les biens matériels que la Providence dispense aux gens de cœur. »

Marchant sur les pas de Frantz, Magnus arriva bientôt au fond d'un jardin où, par ses soins, une table fut promptement dressée et garnie de mets propres à caresser la vue et l'odorat. Des bouteilles au long col, accompagnées de flacons aux formes massives et trapues, flanquaient ce menu qui disposait Frantz à la joie.

« Ainsi, poursuivit Magnus après qu'il eut fait sauter le bouchon de la première bouteille, vous pensez qu'une cage va bientôt me débarrasser du soin de veiller sur mes prisonnières ? »

Frantz cligna de l'œil.

« Et par saint François, mon patron, n'avez-vous pas entendu parler de M Jean de Werth, mon très-honoré maître ? reprit-il.

— Sans doute.

— Eh bien ! Jean de Werth et M de Souvigny, ça fait un grand seigneur et une belle fille. Que faut-il pour transformer l'un en mari et l'autre en femme ? un trait d'union. Un moine le fournira.

— Un mariage ?

— Béni par la sainte Église ! Entre nous, M de Souvigny appartient aux chaudières de l'enfer, nous faisons son salut.

— Mais je me suis laissé raconter qu'elle ne voulait pas se marier avec Jean de Werth, qu'elle aimait un gentilhomme français !

— Chansons que tout cela ! Vous comprenez qu'un moine qui lit son bréviaire, qui s'occupe du salut de son âme et à qui on donne une bourse d'or pour

réparer sa cellule, n'a pas le loisir d'écouter les sornettes d'une petite fille. Elle sera mariée, et, si elle pleure un peu, elle aura le temps de se consoler en Bavière.

— Où Jean de Werth se propose de l'emmener ?

— Naturellement. Cloîtrée, M de Souvigny pourrait s'évader ; mariée, le diable et Luther n'y peuvent rien ; la voilà perdue pour M. de la Guerche, et gagnée pour nous. C'était pitié de voir une si jolie fille, qui a les mains et les poches pleines de ducats, passer aux bras d'un hérétique.

— Voilà qui est parfait, et vous me voyez dans le ravissement ; mais avec M de Souvigny j'ai encore M de Pardaillan ?

— Ce qui est bon pour l'une ne saurait être mauvais pour l'autre nous marions aussi M de Pardaillan.

— Toujours avec l'aide du moine qui lit son bréviaire ?

— Toujours. Et du même coup, nous faisons son salut et le bonheur d'un jeune officier de l'armée impériale.

— Vous raisonnez victorieusement, maître Frantz.

— Le raisonnement est mon fort. De puissants personnages, avec qui j'ai eu l'honneur de me trouver en relations dans des circonstances délicates, et à qui j'ai eu le bonheur de donner de bons et utiles conseils, ont bien voulu me dire qu'il y avait en moi l'étoffe d'un grand ministre. Mais la justice s'étant émue de peccadilles où éclatait le feu de la jeunesse bien plus que le désir de mal faire, des ennemis, jaloux de mon mérite, m'ont retenu dans les emplois subalternes, alors que mon génie m'appelait aux plus hautes fonctions.... J'avais, dit-on, ramé six ans sur les galères de la sérénissime république de Venise, voilà mon crime.

— Une bagatelle ! » murmura Magnus, qui vidait les bouteilles trapues dans le large gobelet de Frantz.

Il y avait longtemps déjà que la dernière des bouteilles au long col avait été vidée ; aux troupes légères succédaient les gros bataillons.

L'honnête Frantz se sentait attendri et disposé aux épanchements. Il voulut, par un aveu, obtenir l'admiration d'un associé qui traitait si bien ses convives.

« M la baronne d'Igomer avait assez lestement escamoté les deux demoiselles, mais l'idée de les marier est de moi, et je m'en vante, reprit-il. Seul j'ai conçu le plan de notre petite expédition, et le premier j'ai prononcé le nom de Jean de Werth, mon maître bien-aimé.

— Abominable coquin ! marmotta Magnus qui entaillait la table avec la lame de son couteau.

— Je lui devais bien ça pour tous les bienfaits dont il m'a comblé sous forme de pièces blanches et jaunes ; mais c'est en même temps une dette que j'acquitte….

— Une dette ?

— Oh ! c'est une longue histoire ! Qu'il vous suffise de savoir qu'un homme à la mort duquel je m'intéressais a eu le mauvais goût de se tirer d'affaire au moment où le bourreau allait lui trancher la tête. Grâce à ce procédé, que je ne qualifierai pas, j'ai failli me trouver dans une vilaine passe ! Cela se passait en Suède…. Il m'a fallu en partir au plus vite et laisser sur les grandes routes le peu que j'avais gagné honnêtement…. Mon glorieux maître tirait de son côté. Débarqué seul sur la terre d'Allemagne, j'ai vécu tant bien que mal, jusqu'au jour où la fortune m'a mis sur le chemin de M la baronne d'Igomer. J'ai pu lui rendre quelques petits services, et sachant que j'avais été à M Jean de Werth, elle s'est ouverte à moi. Or j'avais juré de me venger de l'homme à qui je dois tous mes malheurs.

— Et vous tenez parole !

— N'agiriez-vous point de même ?

— Sans aucun doute.

— C'est pourquoi, ne pouvant rien encore contre M. de la Guerche, provisoirement, je prends la femme qu'il aime et je la donne à un autre. »

Magnus ne put réprimer un léger mouvement ; la lame du couteau venait de se briser dans le bois.

« Ne trouvez-vous pas cette vengeance délicate ? ajouta maître Frantz ; la pointe d'une épée déchirant les chairs ne lui percerait pas le cœur plus cruellement. Je me connais en homme, et celui-là est de ceux qui ont le cœur tendre…. m'approuvez-vous ?

— Tout à fait ! croyez qu'aucune de vos paroles n'est perdue pour moi à l'occasion je m'en souviendrai.

— Alors touchez là.... je ne demande mieux pas que de remplacer l'ami que vous avez perdu : votre visage me revient tout à fait. »

Magnus saisit la main que Frantz lui tendait par-dessus la nappe et la serra avec une telle force que son compagnon poussa un cri.

« Mort-Dieu ! s'écria-t-il, il ne ferait pas bon à un homme d'humeur pacifique de tomber entre vos griffes.

— Je le crois ! » dit Magnus.

Il jeta par-dessus son épaule une bouteille vide et fit sauter le goulot d'une bouteille pleine.

« Puisque Jean de Werth n'est pas loin, reprit-il, et j'en sais quelque chose, moi, qui l'ai quitté il y a trois jours, vous avez certainement fait choix d'une chapelle pour célébrer la cérémonie du mariage ?

— La chapelle est choisie et l'heure aussi.

— Diable !

— Si vous connaissez le couvent de Saint-Rupert, à quatre lieues d'ici, on vous y présentera un moine du nom d'Hilarion, qui n'a pas son pareil dans tout le Brandebourg, le Hanovre et la Saxe, pour expédier une messe.

— Le couvent de Saint-Rupert et le moine Hilarion, dites-vous ?

— J'ai visité l'un et causé avec l'autre ; un couvent caché dans un bois, un moine dévoré d'une soif inextinguible.

— Pourquoi tant de hâte ?... À Magdebourg il y a une cathédrale, un évêque !

Magdebourg ? une ville qui est toute pénétrée du levain de l'indépendance ! une ville où des bourgeois insolents voudraient savoir pourquoi on marie une fille qui crie et s'évanouit !... Et les circonstances imprévues, ami Karl, et M. de la Guerche qui n'est pas mort, et son ami, le roi Gustave-Adolphe ? Il ne faut qu'un coup de vent pour renverser un chêne ; il ne faut qu'un hasard pour déranger mes plans.... À la santé de la mariée !

— À la santé de M de Souvigny ! » répondit Magnus qui se découvrit.

Frantz partit d'un éclat de rire.

« Ah ! le bon apôtre ! dit-il, parle-t-il sérieusement des choses les plus drôles !

— C'est que je me prépare en esprit au pèlerinage de Saint-Rupert, repartit Magnus ; nous partirons sans doute prochainement ?

— Nous partirons demain, s'il vous plaît !

— Il faut donc que je veille sur mes hirondelles ! Que dirait Jean de Werth si M de Souvigny s'échappait !

— Oh ! il ne dirait rien....

— Ah !

— Mais il vous ferait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. »

Magnus savait ce qu'il voulait ; il cessa de verser à boire à maître Frantz. Celui-ci, étonné et qui se sentait le gosier sec, étendit le bras pour s'emparer d'une bouteille ; il perdit l'équilibre, tomba sur le banc, et, du banc, roulant par terre, il s'endormit sans plus remuer qu'une souche.

« Si je le tuais ? » murmura Magnus, qui tira son poignard à demi.

Puis, le repoussant dans la gaîne, et d'une voix sourde :

« Non, pas encore, » reprit-il.

Et, sautant par-dessus le corps inerte de Frantz, il rentra dans l'auberge.

3 · V

Le lendemain, vers le milieu du jour, la compagnie était en selle ; la baronne d'Igomer, qui se sentait un peu fatiguée, suivait le cortége en litière. Frantz, à qui rien ne restait des fumées de la veille, chevauchait en tête de l'escorte. Magnus, avec lequel il venait d'échanger un léger signe de tête, passa rapidement auprès de M de Souvigny :

« Serrez la bride de votre cheval, faites-le cabrer et poussez un cri, » dit-il.

Deux minutes après, M de Souvigny, enlevée par sa monture, poussait un grand cri. Magnus s'approcha vivement, et mit pied à terre comme pour arranger la gourmette et la bride du cheval.

« Il faut que M de Pardaillan donne ordre à ses gens de m'obéir en toute occasion, dit-il à voix basse ; quand vous me verrez lever mon chapeau en l'air et crier : Magdebourg ! partez l'une et l'autre au galop, droit devant vous, sans retourner la tête. Il y va de votre liberté ! »

La chose dite, Magnus remonta en selle ; pas un muscle de son visage n'avait remué, Adrienne était un peu pâle. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à l'heure où l'on s'arrêta à la porte d'une espèce de maison de chasse où l'on devait passer la nuit. Frantz montra du bout de sa houssine un épais rideau d'arbres qui s'étendait sur l'un des côtés de la route.

« Les bois de Saint-Rupert, dit-il.

Le vent apporta le son mourant d'une cloche qui retentissait dans les profondeurs de la forêt. Frantz sourit.

« Les cloches sonneront plus haut que cela bientôt, reprit-il.

— Si elles sonnent, ni toi ni moi n'en entendrons le bourdonnement ! » grommela Magnus, tandis que Frantz aidait la baronne à descendre de sa litière.

Md'Igomer regarda du côté de l'horizon, où l'on voyait un nuage de poussière comme en soulève une troupe de cavaliers en voyage.

« Je crois que nous touchons au but de notre pèlerinage, dit-elle à Diane ; si tout arrive comme je l'espère, demain je prendrai congé de vous pour rentrer dans ma solitude. Vous et M de Souvigny, vous verrez alors que j'ai pensé à tout. »

Frantz regardait le nuage que poussait le vent et se frottait les mains. Il se pencha à l'oreille de Magnus.

« On aura besoin ce soir de causer avec le frère Hilarion, » dit-il.

Magnus frissonna. Quelques éclairs sinistres sortaient du milieu de ce nuage qui roulait sur le chemin. Ses yeux, habitués à tous les accidents de la guerre, reconnurent le scintillement des armes.

« Ah ! Jean de Werth ! » pensa-t-il.

Il se rapprocha négligemment de l'écuyer de M de Pardaillan, et, le regardant entre les yeux :

« Ne vous a-t-on rien recommandé ? dit-il.

— J'ai ordre de vous obéir en toutes choses, répondit cet homme tout bas.

— Bien ! Alors, ne dormez que d'un œil cette nuit, et donnez double provende à vos chevaux ; qu'ils soient sellés et prêts à partir au premier signal. »

Md'Igomer occupait, dans le pavillon qui paraissait avoir été arrangé pour recevoir une nombreuse compagnie, un appartement qui dépendait d'une aile isolée. Une porte, ouverte sur un jardin planté de grands arbres, y donnait accès.

Après s'être assuré que l'appartement de la baronne n'avait pas d'autre issue, Magnus s'étendit à l'ombre d'un arbre, l'œil fixé sur la porte.

La nuit commençait à venir ; Frantz posait des sentinelles autour du pavillon. Un homme parut à la porte du jardin, enveloppé d'un grand manteau relevé par le bout d'une rapière. Un chapeau à larges bords, rabattu sur les yeux, ne permettait pas de voir ses traits ; mais quelque chose dans la démarche, que Magnus reconnut du premier regard, ne lui permettait pas de se tromper.

« C'est lui ! pensa-t-il ; si demain je n'ai pas tiré d'ici M de Souvigny et M de Pardaillan, tout est fini. »

Une femme reçut l'homme au manteau sur le seuil de la porte, lui prit la main, et tous deux disparurent silencieusement dans le pavillon.

La baronne attendait Jean de Werth, car c'était lui, dans une pièce dont les portes et les fenêtres étaient protégées par d'épais rideaux ; aucun bruit, aucune lumière ne pouvait pénétrer du dehors. Elle était assise dans un grand fauteuil, les épaules et les bras nus, et couverte d'un vêtement dont la coupe et la couleur, l'élégance et l'étoffe rehaussaient sa beauté. Thécla ne pouvait pas oublier qu'elle était femme, même en présence de ceux qu'elle ne voulait pas séduire.

Elle salua Jean de Werth, et d'un geste mignon lui montra un siége. Jean de Werth ébloui, prit cette main charmante et la baisa.

« Si je ne vous avais jamais vue, madame, dit-il, cette grâce dont je subis le charme m'eût fait vous reconnaître. »

Md'Igomer sourit.

« Dans un boudoir, je prêterais une oreille complaisante à cette galanterie, répondit-elle ; dans ce pavillon et près du couvent de Saint-Rupert, nous avons à parler d'affaires sérieuses. Vous savez pourquoi je vous ai fait venir ?

— Votre lettre est là, reprit Jean de Werth qui s'assit.

— Vous êtes toujours dans l'intention d'épouser M de Souvigny ?

— Toujours ; ne l'aimerais-je pas que je détesterais assez M. de la Guerche pour la lui arracher.

— Vous n'ignorez pas qu'elle est protestante. Une dispense est nécessaire.

— Cette dispense m'a été accordée par le légat de notre saint-père le pape.

— Demain alors, nous conduirons M de Souvigny au couvent de Saint-Rupert. »

Jean de Werth regarda M d'Igomer.

« Je vous devrai bien des choses, madame la baronne, reprit-il, et par-dessus tout le bonheur d'humilier un rival et de le désespérer. À mon tour, ne puis-je rien pour vous ?

— Attendez M de Souvigny n'est pas seule ma prisonnière ; M de Pardaillan l'accompagne.

— Je le sais.

— Or j'exècre M. le marquis de Chaufontaine comme vous haïssez M. le comte de la Guerche.

— Je commence à comprendre.

— Je vous donne Adrienne que vous aimez, vous me prêterez bien un de vos laquais pour Diane que je déteste. »

Jean de Werth frissonna ; malgré sa longue habitude des férocités auxquelles la passion peut entraîner les âmes violentes, cet excès de haine l'épouvanta. Qu'était devenue alors la femme jeune et charmante qu'il avait tout à l'heure

devant les yeux ? Jamais visage plus farouche et plus menaçant ne lui était apparu.

« Un de mes laquais ! murmura Jean de Werth.

— Oh ! le premier venu ! nous l'appellerons comte ou marquis, au gré de votre fantaisie, et le frère Hilarion, qui bénira le mariage de M de Souvigny, n'aura pas moins de complaisance pour M de Pardaillan. Je ne veux pas qu'il y ait de jalouse.

— J'entends et j'admire jusqu'à quel point de raffinement vous poussez l'art de la vengeance ; mais, s'il vous faut un laquais, n'en avez-vous point à votre service ? Pourquoi précisément un des miens et non pas un de ceux que j'ai vus à l'entrée du pavillon ? Craignez-vous que vos gens se refusent à vous obéir, surtout quand il s'agit de devenir le maître d'une belle personne qui a de la naissance et de la fortune ? Ne leur faites pas l'injure de les croire trop délicats. »

Md'Igomer appuya son coude sur ses genoux, et, le menton pris dans la paume de la main, jeta sur Jean de Werth un regard métallique.

« C'est parce qu'il me faut un complice, dit-elle d'une voix lente.

— Ah ! un complice ?

— Oui, baron, un complice, et non pas pour remplir cet emploi un homme sans consistance que le moindre orage peut abattre, mais un grand seigneur qui me protége de son influence et me couvre de son nom. C'est pour quoi je vous ai choisi, vous que je connais, vous dont je sais la haine, et que j'estime assez pour le mettre au nombre de ces esprits hardis qui dédaignent les vains scrupules dont se parent les imbéciles ! Nous vivons dans des temps où tout est possible ; un jour peut-être, l'eau et le feu, c'est-à-dire le roi Gustave-Adolphe et l'empereur Ferdinand se confondront dans une alliance étroite ; si, alors, M. de Pardaillan se plaint de l'outrage irréparable fait à son nom, je veux qu'un nom plus grand, plus redouté me prête l'appui de sa renommée, et qu'à l'abri de Jean de Werth la baronne d'Igomer soit inviolable. La main de M de Souvigny est à ce prix. L'acceptez-vous ? »

Jean de Werth hésita. »

« Songez, poursuivit Thécla, qu'elle est ici en ma puissance, que trente hommes résolus m'entourent et que, si le capitaine que je croyais exempt de tout préjugé, cède à je ne sais quelles considérations, il en est d'autres qui se montreront moins scrupuleux : M. le comte de Pappenheim, par exemple, qui n'a pas oublié Adrienne. »

En prononçant le nom du grand maréchal de l'Empire, M d'Igomer savait ce qu'elle faisait.

Une secrète jalousie animait dès lors le général bavarois contre le comte de Pappenheim, dont la réputation militaire effaçait la sienne. Ce nom le décida.

« J'accepte, dit-il.

— À la bonne heure ! Je reconnais à présent l'homme d'épée qui avait naguère armé le bras de Frantz. »

Jean de Werth tordit ses moustaches.

— Ah ! vous savez ?... dit-il.

— Une femme qui vit sans cesse avec l'espoir de la vengeance, celle qui n'a qu'une pensée, qu'un but, celle-là sait bien des choses. Mais ce n'est pas tout encore, Jean de Werth....

— Eh ! eh ! le laquais ne vous suffit pas ? dit Jean de Werth avec une nuance de dédain.

— Je me suis occupée de M de Pardaillan après m'être occupée de M de Souvigny ; il me sera peut-être permis de penser à moi, répondit M d'Igomer.

— Si je puis vous être de quelque utilité dans cette pensée nouvelle, je vous suis tout acquis.

— À vous dire vrai, j'y compte. »

Md'Igomer arrangea les plis moelleux de sa robe, et laissant tomber sa tête languissamment sur son bras :

« Je veux, reprit-elle que vous m'introduisiez à la cour du duc de Friedland, le feld-maréchal Wallenstein, et je veux y paraître à votre bras. Il me plaît de savoir si le feld-maréchal se souvient de cette jeune fille blonde et rieuse que son

regard suivait sous les ombrages des jardins de Prague. Vous voyez que je vous dis les choses nettement et sans fard.

— Dans quel palais madame la baronne d'Igomer ne serait-elle pas reçue avec enchantement, et qu'a-t-elle besoin d'un bras pour s'en faire ouvrir les portes ?

— La galanterie de cette réponse cacherait-elle le désir que vous avez de vous soustraire à ma prière ? »

Jean de Werth comprit la signification du regard que la baronne lui jeta.

« Choisissez le jour, choisissez l'heure, dit-il.

— Nous partirons pour le couvent de Saint-Rupert demain dans la matinée, et demain soir pour Prague. »

Md'Igomer se leva ; la conférence était terminée.

3 · VI

Magnus, de son côté, n'avait pas perdu son temps. Il profita d'un instant où personne ne le voyait pour avertir Adrienne et Diane qu'elles eussent à se tenir prêtes à partir à la première heure du jour. Leurs chevaux, sellés et bridés, seraient devant la porte du pavillon. Magnus se chargeait du reste.

« Si j'échoue, leur dit-il, je ne verrai pas mon échec. » Un vague effroi se glissa dans l'âme des deux cousines. Elles échangèrent un long regard et passèrent la nuit en prière.

Magnus ne dormit pas non plus ; il allait et venait lentement autour du pavillon. Le son de la cloche, qui tintait dans l'éloignement, lui rappelait ce funèbre couvent de Saint-Rupert vers lequel M d'Igomer entraînait M de Souvigny et M de Pardaillan, comme une louve deux brebis arrachées au bercail. Les sentinelles se promenaient silencieusement dans l'ombre des murailles. Une lampe brûlait dans l'appartement d'Adrienne. Un homme sortit bientôt de celui de M d'Igomer, qui devint sombre comme la nuit. Abrité derrière le tronc d'un arbre, Magnus vit passer Jean de Werth ; plus rapide et plus menaçant qu'un fantôme, il s'effaça dans les ténèbres.

Frantz, qui l'accompagnait, revint auprès de Magnus.

« Demain, je vous rendrai à Saint-Rupert le déjeuner que vous m'avez offert à l'enseigne des Trois-Rois, lui dit-il. Quand les grands font chère lie les petits peuvent grignoter.

— Et qui vous empêche de chercher le repos en attendant ? demanda Magnus.

— Je suis comme les chats, je guette, répondit Frantz. J'ai idée qu'il y a une souris en campagne. »

Et il s'éloigna sans faire plus de bruit qu'un renard qui rampe sous un taillis.

Ces quelques mots firent comprendre au vieux soldat que Frantz avait conçu des soupçons, et l'engagèrent à redoubler de surveillance. Il avait devant lui un adversaire qu'on n'arrivait pas à vaincre sans efforts.

Une heure après, Magnus entendit un cri sourd, et presque aussitôt un bruit semblable à celui que ferait le corps d'un homme en tombant.

Il fit un bond du côté des écuries d'où le cri était parti. Frantz était debout, un poignard à la main, et devant lui, renversé, la poitrine ouverte, l'écuyer de M de Pardaillan. Les dernières convulsions de l'agonie agitaient son corps.

« Voilà la souris, dit Frantz en riant ; vieille souris, ma foi, à qui l'âge n'a pas appris qu'il ne faut point rôder, l'heure du couvre-feu passée. »

Le sang bouillonnait dans les veines de Magnus.

« Pourquoi avez-vous tué cet homme ? demanda-t-il en s'efforçant de rester calme. Demain M de Pardaillan va m'importuner de ses plaintes et de ses cris.

— Voyez, » répondit Frantz.

Et du doigt, il montra les chevaux des deux cousines tout sellés qui enfonçaient leurs naseaux dans l'avoine.

« Le vieux coquin achevait de boucler leurs sangles, reprit-il ; je me méfiais de ce sournois depuis longtemps. J'ai profité de l'occasion et m'en suis débarrassé. »

Un râle déchira la poitrine de l'écuyer, sa tête roula sur le sol et il expira.

« J'imagine que M la baronne d'Igomer ne me cherchera pas querelle, poursuivit Frantz ; j'ai saisi l'occasion aux cheveux.... non, à la gorge, car c'est par là que je l'ai pris, ce vieux mécréant. »

Et, tout en parlant, il se mit en devoir de débarrasser les chevaux de leur harnachement.

« À votre place j'aurais agi comme vous l'avez fait, dit Magnus qui posa la main sur le bras de Frantz ; mais puisque la besogne est faite, laissons les selles sur le dos des chevaux. Ne faut-il pas qu'ils soient prêts à la première pointe du jour ?

— Ma foi, vous avez raison, camarade. De cette façon, personne n'aura perdu son temps, ni lui ni moi. »

Frantz prit une lanterne de corne et passa dans une écurie voisine.

« Avant de songer à dormir une heure ou deux, je veux savoir, dit-il encore, si ce vieux coquin n'a pas joué de ce côté quelque autre tour de sa façon. »

Magnus, qui le suivait pas à pas, remarqua alors une douzaine de chevaux tout sellés, le mors dans la bouche, l'étrier au flanc et retenus au râtelier par un simple licol.

« Ç'a été jusqu'à présent la précaution inutile, dit Frantz ; mais si nos oiseaux s'étaient envolés, nous avions des ailes pour les poursuivre. »

Magnus passa la main sur l'encolure des chevaux.

« Voilà une chose que je n'aurais pas apprise si l'écuyer n'était pas mort, » pensa-t-il.

Un jour pâle entra par la porte de l'écurie et en éclaira confusément la profondeur. Magnus promena ses regards autour de lui. Personne n'était là et l'heure s'approchait où la partie décisive allait s'engager.

Frantz étouffa un léger bâillement.

« On ne dira pas que j'ai perdu ma nuit, dit-il ; j'ai bien, le droit de dormir un peu.

— Dors donc s'écria Magnus.

Et, avant que Frantz pût faire un mouvement ou pousser un cri, il l'avait saisi par le cou et jeté sur un amas de paille. Pareils à des pinces de fer, les doigts de Magnus entraient dans les chairs de Frantz et l'étouffaient.

« Regarde, je m'appelle Magnus et je paye la dette de Carlscrona ! » reprit le vieux reître en arrachant la fausse barbe et la coiffure qui le défiguraient.

Une expression de terreur folle se peignit sur le visage de Frantz ; ses bras s'agitèrent dans le vide ; il voulut se lever, mais la main terrible de Magnus le retint cloué à sa place.

Lorsqu'il ouvrit ses doigts, Magnus n'avait plus, étendu devant lui, qu'un corps inerte et roide.

« Dent pour dent, coup pour coup ! dit-il en entassant des bottes de paille sur le cadavre de Frantz. J'en ai fini avec l'homme, aux chevaux à présent, » reprit-il.

Et, s'armant d'un poignard à la lame affilée, il coupa une à une les sangles qui assujettissaient les selles sur le dos des chevaux, en ayant soin de laisser un fil qui pût les maintenir en place. Au premier effort du cavalier, ce fil ne manquerait pas de se briser.

« De ce côté me voilà tranquille, pensa-t-il ; et il sortit d'un pas ferme.

Une sentinelle se promenait devant la porte du pavillon.

« Tout va bien, » lui dit Magnus ; et sans perdre une minute il monta chez M de Souvigny. Elle était à demi-couchée sur son lit, tout habillée.

« Hâtez-vous, dit-il, et prévenez M de Pardaillan ; nous devons être à cheval avant une heure. »

Et du même pas rapide, il alla tirer de leur repos les trois ou quatre serviteurs sur lesquels il comptait. En quelques instants, tous furent sur pied.

Deux d'entre eux tirèrent silencieusement de l'écurie les chevaux sellés et bridés par l'écuyer, un autre ouvrit la porte de la grande cour.

Mais déjà M d'Igomer ne dormait plus ; le jour était venu où elle allait enfin savourer une vengeance si longtemps attendue. Enivrée d'une joie fiévreuse, elle poussa les rideaux de sa chambre et se mit à la fenêtre. Le soleil brillait au bord de l'horizon.

« Donc c'est aujourd'hui ! » dit-elle.

Le mouvement qui remplissait la cour attira son attention. Pourquoi ces chevaux ? pourquoi ces hommes ?... La vue de Jean de Werth qui montait les marches du perron, lui fit croire qu'il avait donné des ordres dont il allait lui expliquer la signification. Magnus parut dans la cour presque au même instant ; Frantz ne s'y montrait pas, bien que l'heure où il faisait sa ronde matinale fût passée depuis longtemps ; quelques-uns des sacripants qu'il traînait à sa suite erraient ça et là et semblaient le chercher.

Un indéfinissable soupçon traversa l'esprit de M d'Igomer ; elle fit de la main signe à Jean de Werth, qui venait d'ouvrir la porte de sa chambre, de s'approcher de la fenêtre où elle se tenait elle-même.

« Connaissez-vous cet homme ? lui dit-elle vivement.

— Celui qui tient la bride de ce cheval noir ? Parfaitement : c'est Benko, l'un des laquais de M. de Pardaillan, un imbécile qui se mêle de fidélité.

— Eh ! non, pas celui-là.... cet autre, qui a un feutre gris où pend une plume verte ?

— Ce grand roux à barbe fauve ?

— Oui.

— Je le vois pour la première fois.

— Quoi ! ce n'est pas le messager que vous m'avez envoyé pour me prévenir de votre prochaine arrivée ?

— Eh non ! Karl Mayer est un petit homme, maigre et sec, qui a le teint couleur de safran et la barbe noire comme l'encre.

— Ah ! le traître ! »

En ce moment Adrienne et Diane, qui venaient de descendre le perron, se hâtaient de se mettre en selle aidées par Magnus dont Benko tenait le cheval. En une minute, tous eurent la bride en main.

Md'Igomer se pencha hors du balcon.

« Arrêtez ! » cria-t-elle d'une voix impérieuse.

Mais déjà M de Pardaillan et M de Souvigny se dirigeaient vers la porte toute grande ouverte et la franchissaient d'un bond.

« Arrêtez cet homme ! arrêtez ces femmes ! cria de nouveau M d'Igomer qui voyait sa proie lui échapper.

— Eh ! par la mort-Dieu ! obéissez donc ! » cria à son tour Jean de Werth qui comprit tout.

Quelques-uns de ceux qui attendaient Frantz accoururent enfin, et firent mine de s'opposer au départ du reître qui marchait le dernier.

Mais Magnus pressait son cheval entre ses forts genoux.

« Malheur à qui me touche ! » dit-il d'une voix haute.

Un homme cependant s'approcha et saisit le cheval par la bride ; l'épée de Magnus tournoya dans sa main et tomba sur le front de l'audacieux qui roula mort par terre, la tête fendue jusqu'au menton.

Jean de Werth poussa un hurlement sauvage et enjamba la fenêtre.

Magnus jeta son chapeau en l'air, et, faisant bondir son cheval par-dessus le cadavre du soldat :

« Magdebourg ! » cria-t-il d'une voix tonnante.

Et il s'élança d'un bond sur les traces des deux jeunes filles. Déjà quatre hommes déterminés galopaient auprès d'elles ; la troupe entière passa comme un torrent, et, s'éloignant, laissa derrière la croupe des chevaux les bois sombres de Saint-Rupert.

Jean de Werth venait de tomber dans la cour, l'épée entre les dents.

« Aux chevaux ! » cria-t-il.

Quelques soldats, témoins de cette scène rapide, s'étaient précipités du côté des écuries et en sortaient conduisant les animaux par la bride ; cinq ou six d'entre eux mirent le pied à l'étrier.

« Mille ducats à qui partira le premier ! » cria Jean de Werth.

Les soldats s'enlevèrent, mais les sangles se brisèrent sous le poids des cavaliers, et tous retombèrent lourdement sur le sol, entraînant les selles dans leur

chute.

« Malédiction ! » dit Jean de Werth.

Il enleva un mousquet accroché à l'arçon d'une selle, courut vers la porte et fit feu ; la balle égratigna la terre derrière les fugitifs qu'un tourbillon de poussière enveloppait.

Jean de Werth brisa la crosse du mousquet contre le mur.

Md'Igomer venait de paraître dans la cour, où quelques chevaux galopaient en liberté ; blanche de colère, elle les montra du geste aux soldats encore étourdis de leur chute :

« Mais vous avez des sabres, des pistolets ! dit-elle ; courez, volez ! leurs dos vous porteront ! »

Sept ou huit reîtres sautèrent à cru sur le dos des chevaux et les poussèrent vers la porte ; Jean de Werth les imita, et tous ensemble se jetèrent à la poursuite des fugitifs. On ne voyait plus qu'un nuage blanc roulant au loin sur la route. Les cavaliers, excités par Jean de Werth, avaient à peine franchi une distance de quelques centaines de pas, lorsqu'ils virent quatre hommes sortir du nuage blanc et s'arrêter en face d'eux, au milieu du chemin.

Celui qui marchait à leur tête, et qu'on reconnaissait à sa haute taille, s'empara d'un mousquet, épaula et fit feu, comme Jean de Werth lui-même l'avait fait peu de minutes auparavant.

Un homme ouvrit les bras, tomba sur la croupe du cheval et roula par terre.

Toute la troupe s'arrêta.

« Lâches ! cria Jean de Werth en avant ! »

Mais un second mousquet brillait dans la main de Magnus ; avec cette rapidité de coup d'œil particulière aux hommes de guerre, Jean de Werth comprit que le coup lui était destiné ; il serra violemment la bride de son cheval et le fit se cabrer ; l'éclair s'alluma, et, avant que la détonation arrivât aux oreilles des cavaliers qui accompagnaient Jean de Werth, une balle s'enfonçait dans le poitrail de l'animal qui s'abattit dans la poussière.

Deux coups de feu retentirent encore tandis que Jean de Werth s'efforçait de dégager sa jambe prise sous le flanc du cheval agonisant, et deux soldats tom-

bèrent mortellement atteints. Lorsque Jean de Werth se trouva debout, la troupe entière avait reculé ; il frappa la terre du pied :

« Elle m'échappe encore ! » dit-il.

Les reîtres mis en fuite, Magnus battit en retraite et rejoignit M de Souvigny et M de Pardaillan. Une heure après, au bout de la route, ils voyaient les hautes tours de Magdebourg.

« Dieu vous a sauvées, que Dieu soit loué ! » dit Magnus.

Il venait d'apercevoir au sommet de la plus haute tour le drapeau de la Suède.

Les deux cousines étaient dorénavant sous la protection de Gustave-Adolphe.

Le premier soin de Magnus fut d'expédier un des hommes qui l'avaient suivi au rendez-vous assigné à M. de la Guerche et à M. de Chaufontaine. Ils devaient apprendre en même temps et leur délivrance et le lieu de leur retraite. À l'heure où Benko quitta Magdebourg, quelques bandes éparses d'Impériaux se faisaient voir autour de la ville ; leur nombre grossit extraordinairement dans la journée.

Le lendemain, mille bannières flottaient dans la campagne ; les piques et les mousquets reluisaient sur tous les chemins et sur tous les sentiers ; des batteries montraient les gueules de cent canons sur la lisière des champs ; l'armée du comte de Tilly investissait Magdebourg.

Sommée de se rendre vers midi, la ville refusa bravement d'ouvrir ses portes.

Le héraut d'armes chargé de porter cette vaillante réponse au comte de Tilly n'avait pas atteint le camp impérial, que déjà l'investissement était complet et toute communication coupée avec les campagnes voisines.

« Eh ! eh ! pensa Magnus, j'ai bien fait de ne pas attendre pour expédier mon messager !

Dès le même jour, une volée de boulets tomba sur les faubourgs de Neustadt et de Sudenburg ; quelques nuages s'élevant aux endroits où les blocs de fer avaient frappé indiquèrent aux bons bourgeois de Magdebourg que les désastres de la guerre allaient succéder aux prospérités de la paix. Ces pans de murs écroulés, ces toits effondrés étaient pour eux l'image du commerce anéan-

ti, de la sécurité détruite. Si quelques-uns frissonnèrent à la pensée des catastrophes que leur promettait le siége qui venait de commencer, le plus grand nombre, confiant dans leur courage et la solidité éprouvée de leurs remparts, s'apprêtèrent fièrement à repousser les assauts de l'ennemi.

Aux premières décharges de l'artillerie dont les détonations successives ébranlaient les vieilles maisons de Magdebourg, Adrienne et Diane coururent sur un balcon qui donnait sur l'une des principales rues de la ville. Tout y présentait le spectacle du tumulte le plus extraordinaire. On voyait passer en grande hâte des compagnies de bourgeois qui se rendaient sur les remparts au bruit du tambour ; des groupes de volontaires portant le mousquet ou la pertuisane couraient çà et là en appelant tout le monde aux armes. Des pelotons de soldats qui appartenaient aux régiments suédois marchaient d'un pas ferme, graves, silencieux, en braves gens pour qui les hasards terribles de la guerre n'ont pas de secrets ; des marchands tirés tout à coup de leurs boutiques traînaient des canons qu'on allait placer aux endroits où la défense paraissait le plus faible. Des femmes, animées d'un esprit belliqueux, roulaient des barriques pleines d'eau le long des maisons où l'incendie pouvait être le plus facilement allumé ; elles excitaient leurs maris et leurs frères à la défense commune, tandis que les plus jeunes, pâles, émues, tremblantes, mais déterminées à imiter leurs aînées, préparaient de la charpie, du linge, des couvertures pour les blessés, des munitions et des vivres pour les combattants. Les matières combustibles auxquelles un projectile pouvait communiquer le feu étaient entassées au fond des caves dont des ouvriers fermaient les soupiraux.

Les échevins et les chefs des différentes corporations parcouraient la ville, animant leurs concitoyens à se bien conduire, et distribuant des éloges à ceux qu'ils voyaient déjà la casaque sur le dos, prêts à courir où le danger les appelait.

De bruyantes acclamations s'élevaient sur leur passage. La foule les suivait de rue en rue, compacte, serrée, tumultueuse, puis s'ouvrait tout à coup pour donner une libre issue à quelque officier qui portait un ordre et passait au galop.

Adrienne et Diane, captivées par l'émotion de ce spectacle, suivaient de l'œil chacun des cavaliers ; aucun ne leur paraissait avoir la bonne mine de M. de la Guerche et de Renaud. Magnus parut alors.

« Que veut dire tout ce bruit ? demanda M de Souvigny.

— M'est avis que nous avons échangé notre souricière contre une cage, répondit le soldat ; le mieux est que la cage est honnête. Seulement, il n'y faut laisser entrer personne. »

Sur la nouvelle qu'il leur donna qu'il avait expédié Benko à M. de la Guerche et à M. de Chaufontaine, Diane battit des mains.

« Nous ne tarderons pas à les voir paraître, dit-elle.

— Y penses-tu ! s'écria Adrienne, comment traverseront-ils les rangs pressés de nos ennemis sans s'exposer à mille morts !

— Ah ! reprit Diane dont les yeux se remplirent de larmes, ils s'y exposeront, puisqu'ils savent que nous sommes ici ! »

3 · VII

Il nous faut maintenant abandonner Magdebourg et retourner auprès des deux gentilshommes que nous avons laissés courant par monts et par vaux, mais dans des directions opposées, à la poursuite de M d'Igomer. Armand-Louis non plus que Renaud n'avaient rencontré nulle part des traces de celles qu'ils brûlaient également du désir d'atteindre. Trois ou quatre fois trompés par de fausses indications, ils avaient poussé leur course vers des villes et des châteaux où personne ne savait ce qu'ils voulaient. Pour M. de la Guerche, M d'Igomer était une fée invisible, pour M. de Chaufontaine c'était la plus terrible des chimères. Combien déjà n'avaient-ils pas traversé de bourgs, visité de couvents, rencontré de cavalcades ! Des sylphes et des esprits follets eussent laissé plus de marques de leur passage que M de Souvigny et de Pardaillan. Après avoir battu dans tous les sens un vaste rayon de campagnes, Armand-Louis et Renaud avaient repris tristement le chemin de l'hôtellerie où ils avaient laissé une sentinelle en vedette sur la recommandation de Magnus. Ils y trouvèrent Carquefou qui n'avait rien découvert, et qui tremblait encore au souvenir des périls qu'il avait courus.

La sentinelle avait bu consciencieusement, loyalement déjeuné et dîné, et ne savait rien, si ce n'est que divers messagers étaient arrivés à intervalles inégaux

racontant tour à tour que personne n'avait encore rien vu, soit du côté du nord, soit du côté du midi.

Le premier regard de M. de la Guerche apprit à Renaud le résultat négatif de son pèlerinage ; le triste sourire de M. de Chaufontaine fit comprendre à Armand-Louis que le voyage de son compagnon n'avait pas été plus heureux.

Ces deux cœurs robustes éprouvèrent une sorte de commotion électrique. Pâles et les yeux humides, Armand-Louis et Renaud joignirent leurs mains dans une étreinte muette. Carquefou avait l'apparence d'un mort.

« Si Adrienne est perdue pour moi, malheur à Jean de Werth ! s'écria M. de la Guerche ; fût-il à la cour de Ferdinand d'Autriche, sous l'ombre du trône impérial, je le tuerai !

— Si quelque homme du nom d'Igomer existe en Allemagne, dit à son tour M. de Chaufontaine, fût-il au fond des enfers, j'irai demander à ses entrailles compte de M de Pardaillan ! »

Un vague espoir leur restait encore. Peut-être l'une des deux captives avait-elle réussi à faire parvenir de leurs nouvelles à M. de Pardaillan. Un mouvement simultané les poussa l'un et l'autre à se rendre sans retard au camp du roi de Suède auprès de qui le vieux gentilhomme était resté.

Gustave-Adolphe était alors avec quelques milliers d'hommes dans les environs de Postdam, où il s'efforçait, par les remontrances les plus éloquentes, appuyées de diverses pièces d'artillerie braquées contre la ville, de détourner son beau-père, l'électeur de Brandebourg, de l'alliance de Ferdinand. Il y avait pour lui une importance extrême à ne pas laisser, entre l'armée qu'il se proposait de conduire au cœur de l'Allemagne, et les rivages de la Suède, une province hostile dont les places fortes, en cas de revers, pussent s'opposer à son retour.

Les remontrances non plus que les plaidoyers de Gustave-Adolphe en faveur des princes protestants d'Allemagne, menacés dans leur indépendance par la puissante maison de Hapsbourg, n'avaient pas de prise sur le cœur astucieux de George-Guillaume, mais les pièces d'artillerie produisaient une meilleure et plus profonde impression sur son esprit. À mesure que leur nombre augmentait, l'électeur de Brandebourg se montrait de plus en plus disposé à traiter. Lorsque le roi de Suède, fatigué des longues hésitations qui lui faisaient perdre un temps précieux, prit le parti violent de diriger les bouches de ses canons

contre le palais de son beau-père, celui-ci, convaincu désormais par l'excellence des arguments qu'on lui présentait, consentit sérieusement à négocier. Malheureusement pour la cause que le roi de Suède était venu défendre en Allemagne, Gustave-Adolphe n'était pas seul au courant des pourparlers qui le retenaient tantôt sous les murs de Postdam, tantôt sous les murs de Berlin. Le duc François-Albert savait jour par jour ce qui se passait dans les conseils du roi, et jour par jour il en informait le général en chef de l'armée impériale. Le comte de Tilly, à peu près sûr que Gustave-Adolphe ne sortirait pas de son inaction forcée aussi longtemps qu'il n'aurait pas vaincu la résistance passive de George-Guillaume, voulut frapper un grand coup et résolut de s'emparer de Magdebourg, dont le prince-archevêque avait réclamé l'alliance suédoise et mis sa petite armée sous le commandement de Thierry de Falkenberg, un des lieutenants du jeune roi.

Réunissant donc à la hâte les différentes troupes éparses dans les pays voisins, et pressé par la fougue du comte de Pappenheim, qui brûlait de se mesurer contre le héros du Nord, il se présenta subitement devant la ville libre, au moment où M. de la Guerche et Renaud se rendaient auprès de M. de Pardaillan.

Lorsque les deux gentilshommes entrèrent dans le camp suédois, la nouvelle que Magdebourg était menacé venait d'y parvenir.

Vingt-quatre heures après, un courrier arriva, annonçant que la ville était investie. Un autre messager l'accompagnait. Mais tandis que l'un, expédié par le prince Christian-Guillaume, archevêque protestant de Magdebourg, demandait le roi, l'autre, guidé par Carquefou, demandait M. de Pardaillan, qu'il trouvait au lit, malade et souffrant.

Cette nouvelle inattendue, que Magdebourg était canonné, excita la colère du roi, en même temps que le message apporté par Benko jetait l'épouvante dans l'âme de M. de Pardaillan, Gustave-Adolphe y voyait un échec à la cause pour laquelle il avait tiré l'épée ; le vieil huguenot ne pensait qu'à sa fille et à son enfant d'adoption exposées à toutes les horreurs d'un siége qui empruntait au nom de l'homme qui l'avait entrepris un caractère plus menaçant.

Le visage bouleversé par la terreur, M. de Pardaillan appela auprès de lui M. de la Guerche et Renaud et leur présenta le messager envoyé par Magnus.

« Elles n'ont échappé au danger le plus terrible que pour tomber dans un danger non moins redoutable ! dit-il.

— Dieu ne nous les a-t-il rendues que pour nous les ravir encore ! s'écria Armand-Louis.

— Coquin de Magnus ! murmura Renaud, dire que c'est lui, et non pas moi !... N'importe ! je l'embrasserai de bon cœur lorsque nous entrerons à Magdebourg....

— Entrer à Magdebourg ! interrompit M. de Pardaillan ; avec qui donc comptez-vous y entrer ?

— Mais, j'imagine, avec le roi Gustave-Adolphe, et je prétends que les dragons de la Guerche soient les premiers à en passer les portes.

— Que parlez-vous du roi ! Me verriez-vous si triste si S. M. le roi levait son camp et marchait contre l'ennemi ?... Ah ! ne l'espérez pas ! Le comte de Tilly est seul devant Magdebourg, seul il y entrera.

— Ainsi, vous croyez que Gustave-Adolphe, ce prince à qui vous avez consacré votre vie entière, ne volera pas au secours d'une ville qui s'est donnée à lui ?

— Ah ! ne l'accusez pas ! Peut-il partir quand l'électeur, son beau-père, lui marchande une place forte, et se réserve peut-être la chance maudite de tomber sur les Suédois en cas d'échec, et de les écraser pour obtenir une paix avantageuse de l'empereur Ferdinand ?

— Ainsi vous pensez que Magdebourg ne sera pas secouru ? dit M. de la Guerche qui pâlit.

— Magdebourg ne le sera par personne, si ce n'est par moi. »

M. de Pardaillan fit un effort pour saisir ses armes et se lever, mais une douleur atroce le fit retomber sur son siége en gémissant.

« Ah ! malheureux ! dit-il, leur père seul pouvait leur tendre la main, et leur père misérable est réduit à l'impuissance !

— Vous vous trompez, monsieur le marquis, dit Armand-Louis ; M de Pardaillan et M de Souvigny, à qui ma foi est engagée, ne seront pas abandonnées parce que l'âge et la maladie trahissent votre courage : ne sommes-nous pas là, M. de Chaufontaine et moi ?

— Certes, oui, nous y sommes ! s'écria Renaud, et nous vous le ferons bien voir ! »

M. de Pardaillan, tout ému, leur saisit les mains.

« Quoi ! vous partiriez ?... dit-il.

— Ce serait nous faire injure que d'en douter, répondit M. de la Guerche. Avant une heure, nous aurons quitté le camp. Je vous demande la permission de voir le roi : peut-être aura-t-il quelque ordre à me donner pour le commandant de Magdebourg.

— Je ne sais pas si nous sauverons la ville, dit Renaud ; un secours de deux hommes, ce n'est pas beaucoup ; mais aussi longtemps que nous serons en vie, ne croyez jamais que M de Pardaillan et M de Souvigny soient perdues.

— Voilà un mot que je n'oublierai jamais ! » s'écria le marquis.

Il ouvrit ses bras, les deux jeunes gens s'y jetèrent, et il les retint longtemps pressés sur son cœur.

Comme ils sortaient de la tente de M. de Pardaillan, et tandis que Renaud s'essuyait les yeux, ils rencontrèrent Carquefou qui astiquait le pommeau de sa rapière avec la manche de sa casaque de cuir.

« Monsieur, dit l'honnête valet en s'approchant de M. de Chaufontaine, j'ai les oreilles longues, ce qui fait que j'entends, même quand je n'écoute pas.... Pourquoi avez-vous parlé tout à l'heure à M. le marquis de Pardaillan du secours de deux hommes ? ne me comptez-vous point, monsieur, ou, à votre sens, ne suis-je pas un homme tout entier ? On peut être poltron de naissance, poltron par caractère et par principes, et n'en pas être moins brave dans l'occasion. C'est ce que je me propose de vous démontrer quand nous serons sous les murs de Magdebourg. Cela dit, monsieur, permettez-moi d'aller faire mon testament, car, pour sûr, nous ne reviendrons pas de cette expédition. »

Armand-Louis, ayant laissé à Renaud le soin de tout préparer pour leur départ, se rendit chez le roi. Son nom lui ouvrit toutes les portes. Il trouva auprès de Gustave-Adolphe le duc François-Albert, qui semblait examiner des cartes et des plans étendus sur une table.

La vue du Saxon rappela à M. de la Guerche les recommandations de Marguerite. Au sourire gracieux du duc, il répondit par un froid salut, puis, élevant la voix :

« Je ne viens pas auprès de vous, sire, pour les affaires de mon service, dit-il ; un intérêt personnel m'y a conduit. Puis-je espérer que Votre Majesté voudra bien m'accorder quelques instants d'entretien particulier ? »

Le duc fronça le sourcil.

« Je ne veux gêner personne, dit-il ; je sors, monsieur le comte. »

Armand-Louis s'inclina sans répondre, et François-Albert s'éloigna.

« Ah ! vous n'aimez pas ce pauvre duc ! s'écria le roi.

— Et vous, sire, vous l'aimez trop ! » dit Armand-Louis.

Le roi prit un air de hauteur :

« Si de telles paroles ne tombaient d'une bouche amie, reprit-il, je vous dirais, mon cher comte, que je suis seul juge de mes affections.

— Une personne dont Votre Majesté ne suspectera pas le dévouement, une femme qui priait pour Gustave-Adolphe, le jour où la flotte quittait les rivages de la Suède, n'aimait pas non plus M. de Lauenbourg : ai-je besoin de nommer Marguerite ? »

Le roi tressaillit.

« Ah ! Marguerite vous l'a dit aussi ? s'écria-t-il, je le savais il lui inspirait une sorte d'effroi, personne autour de moi ne l'aime, ce pauvre duc, mais c'est mon ami d'enfance ; un jour je l'ai cruellement offensé....

— Croyez-vous, sire, qu'il l'ait oublié ?

— Il suffit que je m'en souvienne pour que je lui pardonne d'y penser. Ah ! mon premier devoir est de tout tenter pour effacer la trace de cet outrage ! »

Gustave-Adolphe fit deux ou trois pas dans la salle que François-Albert venait de quitter.

« Quel sujet vous amène ici, que voulez-vous de moi ? » reprit-il presque aussitôt.

Armand-Louis comprit qu'il ne fallait pas insister.

« M de Souvigny est à Magdebourg ; or la diplomatie en ce moment suspend la guerre, les troupes impériales que commandait Torquato Conti ne tiennent

plus la campagne et se dispersent dans toutes les directions ; ma présence ici est inutile, je vais donc à Magdebourg, dit-il.

— À Magdebourg ! Que ne puis-je y courir avec vous ! s'écria Gustave-Adolphe.

— Et je viens demander à Votre Majesté si elle n'a pas quelque ordre à me donner pour Thierry de Falkenberg ?

— Dites-lui qu'il tienne jusqu'à la dernière extrémité, qu'il brûle sa dernière cartouche, qu'il tire son dernier boulet, qu'il défende la dernière muraille, qu'il meure s'il le faut ; foi de Gustave-Adolphe, dès que la liberté d'agir me sera rendue, j'irai lui porter le secours de mon épée.

— Est-ce tout ?

— Tout ! Ah ! dites-lui que si l'électeur de Brandebourg ne m'enchaînait pas ici, c'est avec moi que vous seriez arrivé ! »

D'un geste violent le roi froissa les cartes et les plans qu'on voyait sur la table.

« Si l'électeur George-Guillaume n'était pas le père d'Éléonore, reprit-il d'une voix sourde, voilà six semaines qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de Spandau, et que mes dragons planteraient les piquets de leurs chevaux dans les rues de Berlin ! »

Armand-Louis fit un pas vers la porte.

« Excusez-moi, sire ; mes heures sont comptées, dit-il. Je pars.

— Bonne chance alors, répondit le roi qui lui tendit la main. Ah ! le plus heureux, c'est vous !

— J'ai maintenant une prière à vous adresser. Votre Majesté seule sait où je vais. Qu'elle veuille bien n'en parler à personne.

— Pas même au duc de Lauenbourg, n'est-ce pas ? répondit le roi avec un sourire.

— Au duc de Lauenbourg, surtout.

— Vos affaires sont les vôtres ; je me tairai, » dit le roi avec une nuance de dépit.

Le duc François-Albert n'était pas dans la galerie qui précédait l'appartement du roi, mais Armand-Louis y découvrit Arnold de Brahé.

« Ah ! dit-il en courant à lui, le visage d'un ami là où je craignais de rencontrer une figure détestée.... c'est une double bonne fortune ! »

Puis, l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre :

« Vous aimez le roi comme vous aimez la Suède ? reprit-il.

— C'est mon maître par la naissance, c'est mon maître aussi par le choix ; ma vie et mon sang sont à lui.

— Alors, veillez sur Gustave-Adolphe.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a un homme que le roi aime et qui hait le roi.

— Le duc de Saxe-Lauenbourg ?

— Plus bas ! plus bas ! Quand cet homme sera dans la chambre du roi, soyez debout près de la porte, la main sur la garde de votre épée. S'il l'accompagne à la chasse, galopez auprès de lui. Si quelque expédition attire le roi loin du camp, ne perdez pas l'autre de vue. Qu'il sache bien qu'un cœur dévoué est là, que deux yeux fidèles surveillent toutes ses actions. Il est lâche, alors peut-être n'osera-t-il rien. Foi de gentilhomme, si je vous parle ainsi, c'est que j'ai des raisons pour le faire.

— Soyez sans crainte, je marcherai dans son ombre, je respirerai dans son air, » dit Arnold qui serra vigoureusement la main d'Armand-Louis.

Quand la nuit vint, trois hommes qui couraient à cheval étaient déjà loin du camp. Ils suivaient la route qui, de Spandau, se dirige vers Magdebourg.

« Ah ! disait le duc de Lauenbourg qui n'avait plus revu M. de la Guerche, si le capitaine Jacobus était ici, je l'aurais lancé sur les traces de ce maudit Français ! »

3 · VIII

Si trois cavaliers ne pouvaient pas sans un certain péril franchir la longue distance qui séparait le camp suédois de la ville assiégée par le comte de Tilly, de bien plus grands dangers les attendaient aux approches du camp impérial. Une active surveillance était exercée autour de la ville par de nombreuses patrouilles de cavalerie qui ne permettaient à personne d'entrer à Magdebourg ou d'en sortir. Tout homme arrêté par elles avait grande chance d'être passé par les armes, et, le plus souvent, la balle d'un pistolet mettait fin à son interrogatoire avant même qu'il eût le temps de répondre. Un cordon de sentinelles, relevées d'heure en heure, achevait de rendre impossibles toutes communications de la ville avec les campagnes environnantes. Ce n'était donc pas une entreprise aisée que de pénétrer dans Magdebourg, et, à cet égard, Armand-Louis pas plus que Renaud ne se faisaient aucune illusion.

Le roulement lointain du canon leur apprit bientôt qu'ils n'étaient plus séparés de la ville que par une mince étendue de champs et de forêts. Ce bruit formidable sembla leur communiquer une ardeur plus vive, et ils poussèrent hardiment leurs chevaux en avant.

Au moment où ils débouchaient d'un bois dont le rideau couvrait la place, ils aperçurent de profondes colonnes d'infanterie qui s'avançaient contre la ville neuve, d'où montaient des nuages de fumée zébrés de flammes rouges. Des pelotons de cavalerie gardaient chaque route, cinquante pièces d'artillerie tonnaient dans la plaine, des chevaux libres couraient de tous côtés ; des cadavres, étendus dans les champs, indiquaient que des balles ou des boulets avaient fait des victimes çà et là.

Au loin, les remparts de la ville se couronnaient de feu.

Les forts qui en défendaient les approches portaient à leur sommet le drapeau aux couleurs impériales.

« C'est un assaut qui se prépare ! dit Armand-Louis.

— Il y aura beaucoup de jambes cassées ce soir, » murmura philosophiquement Carquefou qui, prudemment, examina la mèche de ses pistolets.

Il connaissait trop bien son maître pour ignorer qu'un assaut ne se donnerait pas dans le voisinage sans qu'il s'en mêlât.

Comme si les trois chevaux eussent compris la secrète intention des cavaliers, ils continuèrent d'avancer lentement.

Les yeux de M. de la Guerche ne perdaient rien de ce qui se passait autour de lui.

Les patrouilles de cavalerie et les sentinelles avaient leur attention tournée du côté de la ville.

En quelques minutes, Armand-Louis, Renaud et Carquefou eurent atteint la ligne que ces postes avancés traçaient autour de l'armée impériale. Quelques soldats renversés par la mitraille jonchaient un pli de terrain. M. de la Guerche mit lestement pied à terre, et s'empara de la ceinture verte qui décorait le corps d'un officier.

« Ah ! voilà qui ne me paraît pas maladroit ! » dit M. de Chaufontaine, tandis que M. de la Guerche roulait la ceinture autour de sa taille.

Il descendit de cheval, ainsi que Carquefou, et cherchant autour d'eux, ils n'eurent point de peine à découvrir des objets semblables.

« À présent, de l'audace ! dit Armand-Louis.

— Et au galop ! poursuivit Renaud.

— J'en étais sûr ! » s'écria Carquefou.

Excités par l'éperon, les chevaux partirent à fond de train.

Deux ou trois sentinelles tournèrent la tête, l'une d'elles abattit même son mousquet, mais à la vue des ceintures vertes, elle le releva.

Une patrouille de cavalerie devant laquelle passèrent les trois hardis aventuriers, ne douta pas qu'ils n'appartinssent à l'état-major de l'armée impériale.

Plus loin, une compagnie de gens de pied se trouvait en travers d'une chaussée qu'il fallait suivre pour atteindre les faubourgs incendiés.

« Ordre du général comte de Tilly ! » cria M. de la Guerche qui marchait le premier.

La compagnie ouvrit ses rangs, et il s'élança sur la chaussée suivi de ses deux complices.

« J'ai cru voir les gueules de dix mille loups ! » dit Carquefou.

Ils venaient de franchir le front de bandière du camp, un nouvel élan les porta à l'entrée du faubourg où se mêlaient confusément les bandes impériales ; des blessés se traînaient le long des murs, d'autres passaient en gémissant, ramenés par leurs camarades ; quelques balles perdues commençaient à faire sauter le plâtre des maisons autour d'eux.

« Eh ! l'ami, cria M. de la Guerche à un lansquenet, enfonce-t-on les portes de la ville ?

— Les coups pleuvent, répondit le soldat, mais les portes tiennent bon ! Ces maudits bourgeois font un feu d'enfer du haut de leurs remparts !

— En avant ! dit Renaud.

— Comme c'est récréatif ! murmura Carquefou ; les balles de nos amis dans le nez, et les balles de nos ennemis dans le dos ! »

Ils se trouvèrent bientôt au premier rang des colonnes d'assaut. La mêlée était terrible, on se battait sous les murs mêmes de Magdebourg ; il était clair que le faubourg que le comte de Tilly avait fait attaquer ce jour-là resterait au pouvoir des assaillants ; pour sauver une partie de la garnison écrasée par des forces supérieures, l'officier qui commandait sur ce point de la ville venait de faire ouvrir une poterne. On voyait comme des flots d'hommes autour de cette poterne. Le fer et le plomb y faisaient de larges trouées, mais, comme les vagues au bord de la mer, d'autres flots succédaient aux flots disparus. Les vainqueurs voulaient entrer avec les vaincus.

Debout et maniant une hache d'armes avec la vigueur d'un bûcheron qui abat des arbres, Jean de Werth fendait la tête à quiconque se présentait devant lui : le capitaine avait fait place au soldat ; devant lui, n'était-ce pas la ville où M de Souvigny s'était réfugiée ?

« Jour de Dieu ! c'est fait de nous ! » dit Carquefou qui venait de le reconnaître.

Renaud fit un bond du côté de Jean de Werth, mais Carquefou le saisit à bras-le-corps.

« Monsieur le marquis, dit-il, oubliez-vous que nous sommes comme David dans la fosse aux lions ? Ne nous faites pas croquer avant l'heure ! »

Devant la poterne, encombrée de cadavres, et arc-bouté sur ses robustes jambes, Magnus faisait tournoyer autour de sa tête un mousquet dont il se servait comme d'une massue ; chaque fois que la crosse sanglante traçait un cercle, un homme tombait ; autour de lui le vide se faisait.

Notre salut est là ! » reprit Carquefou qui, de la main, désignait Magnus aux regards de Renaud.

Mais la fièvre de la bataille enivrait M. de Chaufontaine.

« Au diable cette guenille ! » cria-t-il, et arrachant sa ceinture verte ; l'épée haute, il fondit sur un capitaine de lansquenets.

Déjà M. de la Guerche était aux prises avec deux Impériaux qui lui barraient le passage de la poterne.

Magnus l'aperçut ; un bond terrible le porta au milieu même des Autrichiens, et le mousquet, tout rouge de sang, abattit deux nouvelles victimes. Une poignée d'hommes déterminés l'avaient suivi. Le feu des remparts et des tours redoubla ; les assaillants reculèrent, et un large espace resta nu entre eux et la poterne.

« À moi ! » cria Magnus.

Armand-Louis, Renaud, Carquefou qui, tête baissée, frappait partout, le joignirent en un instant.

Àla poterne à présent ! cria de nouveau Magnus.

— Il parle comme un sage ! » grommela Carquefou qui battait en retraite, l'épée au poing.

Mêlés aux débris de la garnison, un mouvement impétueux les poussa vers la poterne toute large ouverte, et derrière laquelle une troupe de Suédois se tenait prête à les recevoir.

En ce moment, Jean de Werth les reconnut tous trois.

« Ah ! les bandits ! » cria-t-il.

D'un coup d'œil il mesura la distance qui le séparait des fugitifs ; ils étaient trop loin déjà pour qu'il pût conserver l'espoir de les atteindre.

Se tournant alors vers une troupe de soldats qui l'entouraient.

« Feu ! » cria-t-il.

Mais Armand-Louis, Renaud, Carquefou et Magnus venaient de franchir l'enceinte des remparts ; les lourds battants de la poterne retombèrent sur leurs gonds, et quelques balles inutiles rebondirent sur les ais de chêne cuirassés de fer.

« Je crois qu'il était temps ! » dit Carquefou.

Magnus ne perdit pas une minute pour conduire Armand-Louis et Renaud à la maison où il avait, dès son arrivée à Magdebourg, cherché un logement pour M de Souvigny et M de Pardaillan. Le temps n'était plus où, inquiètes et curieuses, elles mettaient la tête à la fenêtre pour voir, à la moindre alerte, ce qui se passait dans la rue. Combien n'avaient-elles pas compté de pièces de canon traînées par des bourgeois ; combien de patrouilles, combien de compagnies courant pleines d'ardeur au combat, ou revenant des remparts mutilées et noires de poudre. Le sifflement des bombes et le passage des boulets les faisaient encore frissonner mais ne les effrayaient plus. Elles savaient alors à quels périls le courage et la résolution de Magnus les avaient arrachées ; elles remerciaient Dieu et trouvaient les projectiles enflammés qui remplissaient la ville de ruines et de cendres moins terribles que M d'Igomer, moins redoutables que le couvent de Saint-Rupert.

Leurs heures s'écoulaient à parler de M. de la Guerche et de M. de Chaufontaine. Que faisaient-ils ? vers quelles contrées les cherchaient-ils encore ? Le messager envoyé par Magnus les avait-il rejoints ? Certainement ils tremblaient plus qu'elles-mêmes. Elles pensaient quelquefois qu'elles ne pouvaient pas tarder à les revoir ; mais cette espérance si douce les remplissait tout à coup d'effroi. À combien de dangers ne seraient-ils pas exposés dans cette cité que tant de batteries foudroyaient ? Ne seraient-ils pas les premiers au feu ? Et de plus, ceux qui dirigeaient contre Magdebourg cette pluie de fer, ne s'appelaient-ils pas Jean de Werth et Henri de Pappenheim ?

Le souvenir de ces deux implacables ennemis faisait pâlir les deux cousines.

Fasse le ciel qu'Armand-Louis et Renaud ne viennent pas ! » disait alors Adrienne.

Mais les prières qu'Adrienne et Diane adressaient à Dieu étaient bien timides ; elles se sentaient bien seules, et si quelque balle renversait Magnus, que

deviendraient-elles au milieu d'une ville livrée à toutes les horreurs et à tous les hasards d'un siége, et où elles n'avaient ni parents ni amis ?

Aussitôt que les salles préparées pour les blessés eurent reçu leurs hôtes ensanglantés, M de Souvigny et M de Pardaillan, mêlées aux femmes de la ville, s'employèrent à secourir ceux qui étaient tombés en soldats. Leurs mains délicates s'habituèrent au pansement des plus horribles plaies ; elles vécurent au milieu des cris et des gémissements et passèrent de longues nuits entre des murs d'où les plaintes de l'agonie chassaient le sommeil. Qu'ils étaient loin alors les souvenirs de Saint-Wast !

Cette pieuse tâche accomplie, et quand d'autres jeunes filles les remplaçaient au chevet des malades, elles rentraient chez elles et taillaient des bandes ou fondaient des balles.

Àl'heure même où M. de la Guerche et M. de Chaufontaine paraissaient devant Magdebourg, Adrienne et Diane, après toute une nuit passée dans des hôpitaux visités à toute minute par la mort, venaient de céder la place à leurs compagnes.

Malgré le formidable retentissement de cette lutte qui ensanglantait l'une des portes de Magdebourg, Adrienne et Diane retirées alors au fond d'une petite pièce dont les étroites fenêtres donnaient sur un jardin, causaient silencieusement avec leurs pensées. Toutes deux remplissaient de charpie une large corbeille placée à leurs pieds. Quelquefois leurs mains s'arrêtaient, un soupir gonflait leur poitrine, et pensives elles regardaient le ciel.

Les détonations de l'artillerie se succédaient de minute en minute ; une clameur qui s'élevait de la rue voisine leur apprenait tout à coup qu'on rapportait un blessé à sa famille. Alors elles tressaillaient et reprenaient leur travail pieux un instant interrompu par le rêve.

Cependant le silence s'était fait ; on n'entendait plus que par intervalle la décharge d'une pièce d'artillerie qui répondait aux derniers efforts de la bataille. En ce moment des bruits de pas retentirent dans la rue, et presque aussitôt le heurtoir de la porte tombait sur le bouton de fer.

« Entends-tu ? cria Adrienne, qui sauta sur sa chaise.

— C'est Magnus, répondit Diane qui se sentait pâlir.

— C'est lui, mais il n'est pas seul.... qui peut être avec lui ?... qui peut venir ici ?... »

Cependant des pas précipités montaient l'escalier.

« Dieu bon ! tu n'as pas exaucé nos prières ! s'écria Diane.

— Ah ! tu les a reconnus comme moi.... C'est Armand !

— C'est Renaud ! »

La porte s'ouvrit et quatre hommes, tout couverts de vêtements souillés de poudre et de sang, se précipitèrent dans la chambre. Avant même qu'elles pussent jeter un cri, Armand et Renaud étaient aux pieds d'Adrienne et de Diane.

Incapable de se soutenir, M de Souvigny appuyait ses deux bras sur les épaules de M. de la Guerche.

« Ah ! cruel ! lui dit-elle, vous avez donc voulu qu'à toute heure je tremblasse pour vous !

— Est-ce donc vivre que de vivre loin de vous ! » s'écria Armand-Louis.

Mais alors Adrienne relevant son front pâle vers le ciel :

« Vous savez si je l'aime, reprit-elle avec l'exaltation d'une âme qui s'est donnée toute entière, si c'est votre volonté de nous unir dans la mort comme nous étions unis dans la vie, que votre nom soit béni et que votre volonté soit faite, seigneur !

— Viens çà, dit brusquement Magnus à Carquefou, Baliverne a fortement travaillé aujourd'hui.... il est convenable que je cause avec elle.

— Et Frissonnante ne serait pas fâchée de se restaurer un peu, répondit Carquefou ; je la sens qui s'évanouit à mon côté. »

Revenue de sa première émotion et plus maîtresse d'elle-même, Diane menaça Renaud du bout de son joli doigt. Il restait à genoux devant elle, immobile, tout interdit, muet.

« Je comprends que M. de la Guerche soit revenu, dit M de Pardaillan d'une voix doucement railleuse, il suffit de voir son attitude auprès de M de Souvigny

pour se rendre compte des motifs qui l'ont poussé, mais vous, pourquoi le suivre à Magdebourg ?

— Je ne sais pas, répondit Renaud troublé.

— Voyez-vous l'innocence ! Eh bien ! si vous ne le savez pas, il faut vous en aller au plus vite ; le pays est malsain, il y pleut des balles et le vent y est couleur de feu. M. de la Guerche a le droit d'y vivre.... Quelque chose l'y retient et il consent à tout perdre pour rester avec ce quelque chose-là.... Mais M. de Chaufontaine !... Ah ! fi ! s'il lui arrivait une égratignure, comment nous en consolerions-nous jamais !

— Vous me renvoyez ! reprit Renaud qui respirait à peine.

— Si vous n'avez point de bonnes raisons à me donne pour expliquer votre présence ici, il le faut bien !

— Mais, mademoiselle, je vous aime, je vous adore, s'était Renaud hors de lui.

— En êtes-vous bien sûr ? répondit Diane d'un air grave.

— Si j'en suis sûr ? mais je donnerais dix mille vies pour vous épargner une larme !... mais je ne m'appartiens plus depuis que je vous ai vue !... Mais le château de Saint-Wast où vous m'êtes apparue a pris mon cœur et l'a gardé !... je suis à peu près fou, c'est vrai....

— À peu près ? interrompit Diane avec un sourire.

— Fou, tout à fait, si vous voulez.... et quelque chose de plus avec ! Il n'est pas de sottises et d'extravagances dont je ne sois capable ; on sait des jours où celui qui vous parle se conduit comme un sacripant. Ah ! bon Dieu, quelle confession si je racontais tout ! Mettez tous les défauts et toutes les étourderies ensemble, c'est moi. Mais je vous aime, et au plus fort de mes folies, quand ma tête et mon cœur ont le mors aux dents, si vous faisiez un signe, un seul, vous me verriez comme un enfant, à vos pieds. Armand le sait bien, lui qui m'a vu.... Demandez-lui ce qu'il pense de ma fièvre..... J'ai pu croire dans les commencements que c'était un accès.... Je n'ai rien épargné pour me guérir, oh ! rien ! mais rien n'y a fait, ni les voyages, ni les batailles, ni le temps, ni l'absence, ni ceci, ni cela, ni même les choses dont je ne parle pas... Qu'avais-je besoin de vous aimer, je vous le demande ? Mais cet amour est comme un clou sur lequel

on frappe.... chaque jour il s'enfonce davantage.... C'est comme un sort que vous m'avez jeté.... Ma foi j'en ai pris mon parti et il faudra bien que vous en preniez le vôtre.... À présent vous me verrez éternellement où vous serez, et si quelque jour en punition de mes péchés, — hélas ! ils sont nombreux, — vous me chassiez de votre présence, j'irai je ne sais où, au pays des Indiens, je déclarerais la guerre aux Incas d'Amérique et je me ferais tuer dans quelque île barbare en criant votre nom aux sauvages de l'endroit !

— Eh bien ! dit M de Pardaillan, à présent que je suis au courant des raisons qui vous font agir, j'ai idée qu'un jour je m'appellerai M de Chaufontaine. »

Renaud poussa un tel cri que la maison en retentit. Il voulut se lever, et fondit en larmes.

« Ah ! les bonnes larmes ! reprit Diane qui lui tendit la main ; il n'est pas de paroles qui les vaillent, et en les voyant couler, moi aussi, je puis vous dire, Renaud, je vous aime et n'aimerai jamais que vous ! »

3 · IX

Dans la soirée, M. de la Guerche se rendit auprès de M. de Falkenberg qui siégeait à l'hôtel de ville et lui répéta ce que le roi Gustave-Adolphe lui avait dit, lors de leur rapide entrevue.

« Oh ! je tiendrai aussi longtemps que je le pourrai, dit l'officier suédois, mais le pourrai-je longtemps ? »

Il apprit alors à M. de la Guerche que des symptômes de mécontentement commençaient à se manifester parmi les habitants de Magdebourg. Ceux-là regrettaient leur commerce anéanti ; ceux-ci redoutaient les conséquences d'un assaut si la fortune trahissait leurs armes. La place souffrait beaucoup du feu des assiégeants.

« Si je n'avais pas avec moi deux mille soldats de l'armée suédoise et un gros de volontaires déterminés à pousser la résistance jusqu'au bout, reprit M. de Falkenberg, Magdebourg aurait déjà ouvert ses portes.

— Vous savez ce que le roi, votre maître, désire, répondit Armand-Louis ; le mot de capitulation ne doit pas être prononcé.

— Moi vivant, il ne le sera jamais.... Ceci, je vous le jure, repartit M. de Falkenberg.

Armand-Louis et Renaud parcoururent la ville et les remparts. Partout les traces des longs combats soutenus, des pans de murs écroulés, des maisons percées par les boulets, des tours éventrées, des ruines fumantes, une population morne ; plus de chants et de cris, des femmes et des enfants qui pleuraient dans les églises. Les faubourgs envahis par les Impériaux n'étaient plus qu'un monceau de décombres. Des flammes en sortaient çà et là.

Cependant si l'enthousiasme des premiers jours était tombé, la défense n'en était pas moins énergique, pas moins vigilante. L'armée du comte de Tilly, maîtresse des forts et des faubourgs, avait fait des pertes cruelles ; les meilleurs régiments, si souvent menés à la victoire, étaient décimés ; bon nombre d'excellents capitaines avaient perdu la vie dans des combats meurtriers. Nulle part la ceinture des murailles qui protégeaient Magdebourg n'était entamée. Son artillerie répondait sans faiblir au feu de l'artillerie autrichienne. Les généraux, qui sentaient les plus vieilles troupes hésiter dans leurs mains, commençaient à croire que jamais ils n'emporteraient cette ville rebelle de vive force.

Les ramener à l'assaut, après l'échec de la poterne, c'était exposer les armes de Ferdinand à une défaite dont les conséquences pouvaient être incalculables.

Un matin, après une longue série d'escarmouches qui avaient coûté la vie à un grand nombre d'assaillants, les sentinelles placées au sommet des plus hautes tours remarquèrent que différentes batteries, qui, la veille encore, vomissaient la flamme et le fer contre la place, semblaient dégarnies de leurs engins destructeurs. Autour de ces batteries désertes, point de soldats.

Carquefou, qui était de garde près d'une porte, suspendit une corde à un clou et se laissa couler dans le fossé.

« Ma foi ! tant pis ! dit-il à ses camarades, la peur le cède à la curiosité. »

Quelques hommes résolus se répandirent à sa suite dans les faubourgs incendiés et, se glissant de proche en proche derrière les pans de mur et le long des fossés, gagnèrent le front de bandière de l'armée impériale. Ses lignes ne serraient plus la ville si étroitement ; l'armée avait fait un mouvement de recul.

La nouvelle de cette retraite inattendue traversa Magdebourg avec la rapidité de l'éclair. Chacun sortit dans la rue ; on questionnait ceux qui avaient été en

éclaireurs reconnaître les positions de l'armée du comte de Tilly.

« Je me suis timidement avancé jusqu'à l'emplacement de cette grosse batterie dont vous voyez les épaulements là-bas, sur ce monticule, dit Carquefou. Dieu sait si j'étais prêt à courir comme un lièvre à la première alerte !... Les fascines étaient renversées, les parapets abattus, les canons emportés ; je n'ai vu qu'un rideau de cavaliers derrière un rideau d'arbres dans la plaine. »

Cent bourgeois jetèrent leurs bonnets en l'air.

« Ils s'en vont ! ils s'en vont ! » cria-t-on de toutes parts.

Et les plus joyeux embrassaient leurs voisins.

« S'ils s'en vont, dit Magnus, le moment est venu de faire bonne garde. »

On le regarda de tous côtés avec l'expression d'un grand étonnement.

« Comprenez donc ! les impériaux battent en retraite ! reprit-on autour de lui.

— J'entends bien ; c'est pourquoi, si vous ne veillez pas jour et nuit, un beau matin les Croates seront dans Magdebourg. »

Les bourgeois se mirent à rire.

« Les Troyens aussi riaient lorsque la fille d'Hécube parlait, dit Magnus, et cependant Troie fut prise et réduite en cendres. »

Il voulut néanmoins se rendre compte de ce que Carquefou avait vu. Armand-Louis, qui pensait toujours au moyen de ramener les deux jeunes filles auprès de M. de Pardaillan, l'accompagna, ainsi que Renaud, espérant que quelque route serait peut-être libre.

Ils suivirent lentement les lignes de circonvallation, occupées la veille encore par les bandes impériales. Pas un ouvrage d'art qui ne fût abandonné.

« Un déserteur leur aura sans doute appris que nous n'avions pas de forces suffisantes pour nous en emparer et les garder, dit Magnus d'un air soucieux.

— Magnus ne croit à rien, pas même à la fuite ! répondit Renaud qui rêvait déjà aux douceurs du voyage qu'il allait entreprendre avec M de Pardaillan.

— Le comte de Tilly n'a jamais fui, reprit Magnus. S'il recule quelquefois, c'est à la façon du tigre, pour mieux prendre son élan. »

Les trois compagnons poussèrent plus avant, cherchant un passage ouvert ; mais, derrière une haie, ils découvraient un cordon de fantassins ; dans l'épaisseur des bois, des escadrons de cavalerie ; sur tous les sentiers, des canons ; au milieu des villages et des fermes, des régiments. Point de traces de désordre, point de fourgon renversé, ni de pièce d'artillerie abandonnée. Chaque bouquet d'arbres, comme tout chemin creux avait une sentinelle.

« L'armée impériale fait comme le loup quand il guette un agneau, dit Magnus.

— Et l'agneau, cette fois, s'appelle Magdebourg, n'est-ce pas ? répondit Armand-Louis.

Trois ou quatre coups de feu retentirent à l'instant, et trois ou quatre balles firent sauter un peu de terre autour d'eux.

« Voilà ma réponse, » dit Magnus.

Ils rentrèrent dans Magdebourg qu'ils trouvèrent en liesse. Des feux de joie brûlaient dans les rues, on perçait des tonneaux de bière et de vin, on dressait des tables ; les enfants chantaient et dansaient, toutes les portes s'ouvraient. Ce n'était partout que tapage et confusion. Quelques notables parlaient d'organiser un grand banquet à l'hôtel de ville pour célébrer la délivrance de leur vaillante cité.

« Si vous n'obtenez pas de M. de Falkenberg que ces bourgeois retournent sur les remparts, Magdebourg est perdu, dit encore Magnus.

M. de la Guerche courut au palais du gouverneur.

Il le trouva rempli d'une foule immense. L'air retentissait d'acclamations. Les bourgeois, débarrassés de leurs armes, se félicitaient les uns les autres ; les plus jeunes organisaient des danses sur la place publique. Armand-Louis eut grand'peine à pénétrer jusqu'à l'appartement où se tenait le capitaine suédois. Il le trouva en train de répondre aux dernières dépêches du comte de Tilly. Un bourgmestre, debout sur une table, en donnait lecture à haute voix aux magistrats et aux notables de la cité. Le ton en était extrêmement modéré, bien que le général autrichien sommât encore la ville de se rendre.

« Le coq ne chante plus si haut ! dit l'un des auditeurs.

— Il commence à s'apercevoir que nos murailles ne sont pas en pain d'épices, dit un autre.

— Le vieux coquin s'est enrhumé devant nos fossés ! reprit un troisième.

— Les médecins lui auront conseillé de changer d'air ! » ajouta un voisin.

Le bourgmestre jeta d'un air superbe les dépêches sur la table, au milieu des éclats de rire et des quolibets de l'auditoire.

« Le comte de Tilly saura désormais ce que c'est que Magdebourg ! dit-il avec emphase.

— Et vous, Magdebourgeois, souvenez-vous du sort de Maestricht ! » dit Magnus.

Tous les yeux se tournèrent vers le vieux soldat ; un long frémissement parcourut l'assemblée.

« Un soir Maestricht, il n'y a pas longtemps de cela, se crut sauvé, poursuivit Magnus : l'ennemi reculait, fatigué d'attaquer en vain ses remparts.... le lendemain, Maestricht était pris. Si vous ne voulez pas vous réveiller dans l'incendie et dans le sang, veillez, bourgeois. »

Un messager entra porteur de nouvelles. Il avait vu les régiments wallons, du corps de Pappenheim, en marche sur la route de Schœnbeck.

« Une portion nombreuse de l'artillerie s'ébranle les suivre, » ajouta-t-il.

Àces mots, un grand tumulte éclata dans la salle. On ne pensait plus à ce qu'avait dit Magnus que pour le railler.

« Si vous êtes malade, ami, ne buvez pas, mais laissez-nous nous réjouir en paix ! lui cria le bourgmestre.

— Foin du hibou qui ne veut pas qu'on s'amuse ! dit un autre.

— Si vous avez peur à Magdebourg, camarade, partez pour Maestricht ! »

C'était à qui lancerait son mot ; mais, tandis que les uns parlaient, d'autres, qui avaient rendu visite aux caves de l'hôtel de ville, chargeaient les tables de bouteilles et de brocs.

« Bon appétit, messieurs, dit Magnus froidement. Je ne m'assoierai pas au banquet des funérailles. »

Cependant Armand-Louis s'était approché de M. de Falkenberg, et lui faisait part de ce qu'il avait vu et de ce qu'il redoutait. Le Suédois fronçait le sourcil et promenait ses regards autour de lui.

« Je sais, dit-il, je sais ! mais personne ici n'est en état de m'entendre. Le prince Christian-Guillaume lui-même, qui perdra la tête si Magdebourg est pris, parcourt la ville à cheval en habit de fête. Je m'estimerai heureux si je puis garder autour de moi une centaine d'hommes. La fièvre est dans l'air, elle a gagné jusqu'à mes soldats. »

Et du doigt le capitaine lui fit voir sur la place des bandes de Suédois qui choquaient leurs verres contre ceux des bourgeois.

M. de la Guerche et Renaud sortirent de l'hôtel de ville plus tristes qu'ils n'y étaient entrés. Magnus ne parlait plus. Chaque rue qu'ils traversaient leur présentait le spectacle d'une fête. Des musiciens, debout sur des tonneaux, râclaient leurs instruments et faisaient sauter les jeunes garçons et les jeunes filles. Des centaines de tables, dressées en plein air, recevaient des miliers de convives. Les passants étaient invités à s'asseoir et à boire. Tous les fourneaux flambaient. On ne voyait pas un verre vide. Les narines de Carquefou se dilataient ; il promenait amoureusement la main sur son estomac en passant devant les cuisines. Ici il acceptait un verre de vin du Rhin jaune comme de l'or ; plus loin une aile de chapon rôti, dorée et croustillante.

Magnus le regardait de travers.

Ils mangent et tu les imites, malheureux ! disait-il ; et demain les ennemis seront dans Magdebourg !

— C'est justement pour cela, répondait Carquefou ; je ne veux pas que les Autrichiens et les Croates trouvent un os à mettre sous la dent. »

Et il fourrait dans ses poches ce qu'il ne pouvait pas avaler.

Quand vint la nuit, Magnus sella les chevaux de M. de la Guerche et de M de Souvigny, et jeta sous leur nez un boisseau d'avoine.

Carquefou l'imita scrupuleusement.

« Il ne faut rien négliger de ce qui est bon, dit-il : ni le vin ni les précautions. »

Et bientôt les chevaux de M. de Chaufontaine et de M de Pardaillan n'eurent rien à envier à leurs voisins. Ils avaient la selle sur le dos et double provende dans leur auge.

Armand-Louis et Renaud se gardèrent bien de faire part de leurs craintes à leurs compagnes. Magnus pouvait se tromper dans ses prévisions, et il était tout au moins inutile de les faire vivre toute une nuit dans des alarmes que le matin se chargerait de dissiper ou de justifier. Ils se bornèrent à les engager à se tenir prêtes à partir aux premiers rayons du soleil levant.

Les réjouissances se prolongèrent bien avant dans la nuit. Les postes que M. de Falkenberg avait eu soin de placer le long des remparts, pour avertir la garnison en cas d'alerte, se dégarnissaient petit à petit. Les soldats encore fidèles à la consigne, mais fatigués par de nombreuses libations, s'endormaient les uns après les autres. Le silence succédait aux chants ; et bientôt on n'entendit plus, dans la ville livrée au sommeil, que le bruit vague et flottant que faisaient quelques bons bourgeois en cherchant leurs demeures d'un pas chancelant.

Même silence dans la campagne. Des feux de bivac qui s'éteignaient, piquaient çà et là l'horizon de leurs flammes fouettées par le vent.

Cependant à cette heure indécise, où de pâles lueurs se répandent dans le ciel et font sortir confusément de l'ombre les arbres et les maisons épars dans les plaines, une rumeur sourde s'éleva dans l'éloignement : c'était une rumeur lente, continue comme celle que ferait un corps de troupe en marche.

Magnus, à qui son inquiétude défendait le repos, et qui rôdait le long des portes, poussa une sentinelle du pied.

« N'entendez-vous rien ? » dit-il.

La sentinelle prêta l'oreille une seconde et partit d'un éclat de rire.

« C'est la cavalerie croate qui s'en va ; bon voyage ! » dit-elle.

Et, appuyant sa tête sur le dos d'un camarade qui ronflait, la sentinelle ferma les yeux.

Le même bruit roulait toujours dans l'espace. Un instant, il parut à Magnus que ce bruit s'éloignait.

« C'est quelque diablerie, » pensa-t-il.

Une ligne blanche, qui ondulait de l'autre côté de l'Elbe, lui fit croire en effet qu'un corps de cavalerie quittait le campement de l'armée impériale.

« Le comte de Tilly battrait-il véritablement en retraite ? murmura Magnus. On dit cependant que c'est un bon général et je l'ai vu à l'œuvre. »

Il monta sur la crête du rempart et regarda au loin.

Rien ne troublait la profonde tranquillité de ces campagnes dévastées ; pas un homme ne s'y montrait ; mais, en cherchant bien, Magnus crut distinguer, dans l'épaisseur d'un bois dont le feuillage voilait un pan de l'horizon, les mouvements incertains d'une troupe de soldats. Il lui semblait, en outre, qu'une ligne mince et noire, d'où sortaient quelques éclairs, rampait dans les sinuosités d'un chemin creux.

Le soleil se levait et inondait la plaine de ses rayons. Un homme parut alors au bout d'un sentier, courant à perdre haleine, sauta dans le fossé, saisit des deux mains une corde qui pendait le long de la muraille, et grimpa sur le rempart avec l'agilité d'un chat.

Magnus se jeta au-devant de Carquefou qu'il venait de reconnaître.

« On a bon appétit, c'est vrai, mais on a de bonnes jambes, dit Carquefou. L'idée m'est venue, à la nuit close, de faire un tour de promenade du côté du camp impérial. J'en sais le chemin, l'ayant fait en plein jour et à cheval ; je me suis donc glissé jusqu'au bord de l'Elbe, tout là-bas. Ah ! les coquins, ils sont tous sur pied !

— Les impériaux ?

— Et, mordieu ! je ne parle pas des Suédois ! Artillerie, cavalerie, infanterie, tout marche à la fois ! J'ai reconnu M. de Pappenheim à cheval, la cuirasse sur le dos, et, derrière lui, dix régiments. Les cavaliers ont le sabre au poing, les fantassins la pique ou le fusil sur l'épaule. Avant une heure ils seront à Magdebourg.

— Et tu allais de ce pas ?…

— Chez M. de Falkenberg.

— Tu es un homme, Carquefou !

— Qui sait ! qui sait ! J'ai eu peur d'être pris comme un lapin dans son terrier, voilà tout. »

Déjà, et tout en parlant, ils gagnaient l'un et l'autre la rue voisine. Des tables et des bancs, au milieu desquels dormaient pesamment quelques bourgeois, les encombraient. Magnus et Carquefou en poussèrent quelques-uns du bout de leurs pieds.

« Aux armes ! criaient-ils, l'ennemi approche ! »

Deux ou trois hommes, tirés de leur sommeil, se mirent debout lourdement. L'un d'eux reconnut Magnus.

« Ah ! l'homme de Maestricht ! » dit-il.

Et il se rendormit sur son banc.

« Ah ! les malheureux qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir ! » reprit Magnus.

Carquefou et lui précipitèrent leur course au travers de ces témoins d'une fête qu'un sinistre réveil allait suivre ; et déjà ils touchaient aux portes de l'hôtel de ville, lorsque le bruit d'une fusillade éclata dans l'éloignement.

« Ah ! trop tard ! » dit Carquefou.

Mais, tirant son épée, Magnus bondit sur les marches du palais.

« Aux armes ! » cria-t-il.

3 · X

Au cri poussé par Magnus, M. de Falkenberg, qui veillait entouré de quelques officiers, sauta dehors. De nouvelles décharges de mousqueterie retentissaient coup sur coup dans la ville neuve. Le bruit du tocsin s'y mêlait déjà.

« Aux armes ! » répéta le Suédois.

Et rassemblant à la hâte une poignée de soldats et de volontaires qu'il avait sous la main, Thierry de Falkenberg se précipita à la rencontre de l'ennemi.

Comme il touchait à l'extrémité de la place, il rencontra M. de la Guerche et Renaud qui battaient en retraite, excitant à la résistance une troupe de bourgeois surpris et repoussés par l'ennemi.

La vue des uniformes suédois donna du cœur aux vaincus. Ils s'arrêtèrent.

« En avant ! cria M. de Falkenberg qui se jeta le premier sur les Impériaux.

— En avant ! répétèrent Armand-Louis et Renaud.

Le bourgmestre éperdu avait suivi M. de Falkenberg. Il aperçut Magnus qui brandissait Baliverne.

« Ah ! que ne vous ai-je cru ! dit-il.

— Le temps de pleurer n'est plus ; ferme à présent, et jouons de l'épée, dit le reître.

— Et plus tard nous jouerons de l'éperon, si faire se peut, » reprit Carquefou.

Ils avaient devant eux les compagnies wallonnes que le comte de Pappenheim avait menées à l'assaut, et qui du premier élan venaient de planter le drapeau aux couleurs impériales sur les remparts de la ville neuve, tandis que Jean de Werth, à la tête des régiments bavarois, fondait sur le côté opposé de Magdebourg.

L'attaque avait été conduite avec autant de promptitude que d'habileté ; après une retraite simulée, c'était un retour rapide et foudroyant. La tactique prévue par Magnus était du vieux comte de Tilly ; l'exécution avait été confiée à ses plus hardis lieutenants mis à la tête des meilleures troupes.

Presque sans coup férir ils venaient de pénétrer au pas de course jusqu'au cœur même de Magdebourg ; mais là ils avaient rencontré M. de Falkenberg et les Suédois.

Électrisés par leur exemple et celui de M. de la Guerche et de Renaud qui retournaient à la charge, les quelques soldats et les volontaires qu'il avait réunis rompirent les premiers rangs des compagnies wallonnes et les culbutèrent jusqu'aux remparts.

Mais de nouveaux cris s'élevèrent de l'autre côté de la ville ; le bruit sinistre de la fusillade s'y mêla plus rapide et plus retentissant de minute en minute, et un gros de fugitifs se jeta parmi les Suédois, remplissant l'air de clameurs d'épouvante.

Un homme qui avait la poitrine traversée d'un coup de feu tomba aux pieds de M. de Falkenberg.

« Jean de Werth ! » cria-t-il, et il expira.

Armand-Louis et Renaud se regardèrent.

M. de Pappenheim en face ; derrière eux Jean de Werth. Leurs deux implacables ennemis réunis pour les vaincre. Ils pensèrent à M de Souvigny et à M de Pardaillan.

« Ce n'est plus l'heure de nous séparer, » dit M. de la Guerche à Renaud.

Puis s'adressant à M. de Falkenberg :

« À vous, monsieur, les Wallons du comte de Pappenheim, reprit-il ; à nous Jean de Werth et ses Bavarois. »

Et comme deux lions qui chargent des ennemis trop nombreux, ils s'élancèrent à la rencontre de ces nouveaux assaillants.

En ce moment l'aspect de Magdebourg était effrayant à voir.

Les femmes et les enfants, arrachés de leur sommeil, couraient çà et là dans les rues et les places publiques au milieu desquelles les bourgeois, privés de leurs chefs, cherchaient à se réunir ; la plupart se réfugiaient dans les églises dont les voûtes retentissaient de cris ; les cloches sonnaient à toute volée appelant les citoyens à la défense commune ; la mousqueterie éclatait de tous les côtés à la fois des volées de balles labourant les carrefours, jetaient par terre des centaines de malheureux qui augmentaient le désordre par leurs gémissements. Déjà les lueurs sinistres de l'incendie éclairaient plusieurs quartiers de Magdebourg ; de longues colonnes de fumée montaient vers le ciel et les flammes gagnaient de proche en proche. Des hordes nouvelles et toujours plus nombreuses faisaient irruption dans la ville ; repoussées, elles revenaient à la charge avec une impétuosité plus furieuse, et leur masse rendait vaine la résistance du désespoir. Ce que la hache ne renversait pas, la torche le détruisait. Les canons des remparts tournés contre la ville la foudroyaient. Des pans de maisons

s'écroulaient dans des tourbillons d'étincelles. Tout ce qui passait à la portée des sabres et des mousquets tombait mort. L'horreur et l'épouvante furent au comble lorsque les portes, forcées par les boulets, livrèrent passage à la cavalerie croate. Ce fut comme un torrent qui brise tout. Au bout d'une heure, les chevaux piaffaient dans le sang.

Cependant M. de la Gerche et Renaud tenaient tête à Jean de Werth ; Magnus et Carquefou étaient au premier rang. Les Bavarois trouvaient devant eux un mur d'airain. De temps à autre Magnus regardait derrière lui. Cela étonnait Carquefou. Une bande de soldats harcelés, mais se battant toujours, parut à l'angle de la rue. Magnus reconnut l'uniforme suédois. M. de Falkenberg n'était plus là. Magnus renversa un Bavarois qui s'obstinait à le charger, et s'élança vers les Suédois.

« M. de Falkenberg ? demanda-t-il à un jeune officier tout sanglant.

— Une balle autrichienne l'a tué, » répondit l'officier.

Des cris sauvages retentirent, les Wallons se jetaient en avant.

Magnus rejoignit M. de la Guerche.

« La ville est perdue, » dit-il.

— Eh bien ! répondit M. de la Guerche, un effort à présent, et sauvons celles qui nous sont confiées. »

Tous quatre, M. de la Guerche, Renaud, Magnus et Carquefou se ruèrent en avant, et fondant sur les Bavarois en rompirent les rangs comme un bélier rompt un mur. L'espace était vide devant eux.

« L'honneur est sauf ! au galop ! » dit Armand-Louis.

Et tous les quatre disparurent par une ruelle. Peu de minutes après, groupés autour de M de Souvigny et de M de Pardaillan, ils cherchaient une issue dans la ville enflammée.

En ce moment, ceux qui restaient, debout des malheureux défenseurs de Magdebourg ne résistaient plus que pour vendre chèrement leur vie. Chaque soldat tombait à son tour. Les Croates répandus partout se jetaient à cheval dans les églises, et massacraient impitoyablement des troupeaux de femmes agenouillées. Leurs sabres ne se lassaient pas de frapper. Le pillage venait en

aide au carnage. Une foule épouvantée, chassée hors des maisons, courait au hasard dans la ville, poursuivie par des bandes que l'ivresse du triomphe et du sang rendait implacables. On tuait pour tuer ; on brûlait pour détruire. L'incendie promenait ses ravages de rue en rue.

Au milieu de cette fournaise qui avait été Magdebourg, Armand-Louis et ses compagnons essayaient de s'ouvrir un passage jusqu'aux portes. Mais que d'obstacles devant eux ! Là, une rue était obstruée par la chute d'un clocher d'où sortait un tourbillon de fumée noire ; plus loin, une compagnie de Wallons achevait d'incendier un quartier, et repoussait les fugitifs dans les flammes à coups de piques. Cependant les quatre soldats avançaient toujours, protégés en quelque sorte par le tumulte et la terreur de cette œuvre de destruction. Si quelque cavalier croate ou hongrois les regardait de trop près, l'épée de Renaud ou de Magnus l'avait bientôt jeté par terre ; Adrienne et Diane toutes frissonnantes fermaient les yeux, tandis que leurs chevaux bondissaient par-dessus les cadavres. Quand ils apercevaient au loin une troupe nombreuse d'Impériaux, les fugitifs se cachaient derrière un mur fumant ou sous la voûte effondrée et chaude encore d'une chapelle ; la troupe éloignée, ils reprenaient leur marche.

Une compagnie de cavaliers passa tout à coup devant eux tandis qu'ils tournaient l'angle d'un bâtiment qu'un reste d'incendie dévorait. Tous suivaient au galop un homme vêtu d'un pourpoint de satin vert qui paraissait être leur chef ; une plume écarlate flottait sur son feutre gris et de sa pointe balayait l'épaule du cavalier ; profil maigre, barbe rouge, regard de loup.

« Le comte de Tilly ; » murmura Magnus.

Carquefou se signa, puis, soulevant un mousquet accroché à l'arçon de sa selle et qu'il réservait pour une circonstance suprême :

« S'il se retourne, il a vu son dernier jour, » dit-il.

L'escadron passa. Un homme galopait auprès du comte de Tilly ; un grand manteau vert enveloppait sa taille.

« Si ce n'est pas le duc de Saxe-Lauenbourg, c'est son fantôme, » dit Armand-Louis.

Carquefou reposa le mousquet sur le pommeau de la selle.

« Voilà, dit-il, une balle qui perd l'occasion de se loger dans le corps d'un illustre coquin ! »

Ils n'étaient plus loin des remparts, lorsqu'une troupe de bourgeois, tout sanglants, passa près d'eux poursuivie par un régiment d'Impériaux.

« Ah ! mieux vaut mourir ici que de fuir encore ! » dit l'un des bourgeois.

Et tous se rangèrent dans le fond d'un jardin.

Armand-Louis jeta les yeux autour de lui : on ne voyait partout que piques et mousquets, visages menaçants et sabres ensanglantés. Le torrent des bourgeois les avait entraînés dans le jardin qu'une vieille muraille protégeait de trois côtés.

Tandis que M. de la Guerche cherchait une brèche, une troupe de soldats se jeta dans le jardin sur les pas des bourgeois.

« Mort aux hérétiques ! mort aux rebelles ! » cria un officier wallon.

Une volée de balles partit et décima les rangs mutilés des bourgeois.

Le cheval d'Adrienne se cabra et tomba sur les jarrets.

Armand-Louis l'enleva de selle et l'assit en croupe sur son cheval.

« Fuyez, dit-il à Renaud, je vous suivrai, si je peux.

Voilà un conseil dont tu aurais à me rendre raison sur-le-champ, si mille scélérats ne nous enveloppaient de toutes parts, » répondit M. de Chaufontaine.

Déjà M de Pardaillan s'était rapprochée de M de Souvigny et lui avait saisi la main.

« Ton sort sera le mien ! » lui dit-elle.

On pouvait encore franchir le mur du jardin et gagner une porte voisine ouverte sur le rempart, mais le cheval de M. de la Guerche, fatigué par le double poids qu'il portait, et blessé en deux endroits, était incapable d'un tel effort.

Tout à coup Magnus mit pied à terre, et montrant l'une des extrémités de la rue du bout de son épée :

« Jean de Werth ! dit-il.

— Et le capitaine Jacobus ! » reprit Carquefou qui venait de l'imiter.

Et tous deux présentaient la bride de leurs chevaux à M. de la Guerche.

« Non ! non ! pas à ce prix-là ! » s'écria-t-il.

Mais déjà Jean de Werth les avait reconnus ; et les montrant du doigt au capitaine Jacobus :

« Ah ! cette fois, ils sont à moi ! » s'écria-t-il.

Et, rassemblant autour de lui ses Bavarois, il se jeta dans le jardin ; au même instant une nouvelle troupe de cavaliers se montra à l'extrémité opposée de la rue ; leurs cuirasses, tachées de sang, brillaient au soleil ; ils marchaient en bon ordre, l'épée haute, suivant d'un pas égal le chef qui s'avançait à leur tête.

« Ah ! le comte de Pappenheim ! s'écria Armand-Louis qui l'aperçut.

« Un tigre et un lion ! reprit Carquefou en regardant tour à tour le capitaine bavarois et le grand maréchal de l'Empire.

— Suivez-moi tous ! » reprit M. de la Guerche d'une voix haute.

Et sortant du jardin, malgré les Croates, malgré les Wallons, frappant et renversant tout ce qui s'opposait à son passage, il s'ouvrit un chemin sanglant jusqu'aux cuirassiers de Pappenheim, étonnés que quatre épées pussent faire tant de besogne.

« Monsieur le comte, dit alors Armand-Louis à son terrible rival, voici deux femmes que je confie à votre loyauté ! Si vous êtes vraiment celui qu'on appelle le Soldat, sauvez-les. Quant à nous, M. de Chaufontaine et moi, nous sommes vos prisonniers : voici mon épée.

— Et voici la mienne, » dit Renaud.

Jean de Werth venait de passer sur le ventre des bourgeois retranchés dans l'angle du jardin. Prenant alors sa course, il arriva jusqu'auprès du groupe formé par M de Souvigny et M de Pardaillan.

« Enfin ! » dit-il.

Et déjà sa main levée effleurait le bras de M de Souvigny, comme la serre d'un vautour l'aile tremblante d'une colombe.

Mais M. de Pappenheim, plus prompt que la foudre, poussa son cheval entre elle et le Bavarois.

« Monsieur le baron, dit-il d'une voix impérieuse, vous oubliez que M de Souvigny est sous ma garde. Or, qui la touche me touche ! »

Les regards des deux capitaines se croisèrent comme deux lames d'épée.

Mais M. de Pappenheim était entouré de ses cuirassiers qui lui étaient dévoués. Jean de Werth comprit qu'il ne serait pas le plus fort ; il abaissa la pointe de son sabre.

Mde Souvigny prisonnière d'un général de l'empereur Ferdinand ! dit-il, je ne vous la dispute pas. Sa rançon entrera dans le trésor de Sa Majesté apostolique et romaine, comme y entrera celle de M de Pardaillan.

S'inclinant alors vers Diane :

« C'est une capture dont le chef de l'armée impériale, M. le comte de Tilly, qui connaît M. le marquis de Pardaillan, votre père, appréciera tout le prix, » ajouta-t-il.

Et Jean de Werth se retira lentement.

3 · XI

Le nom du comte de Tilly jeté dans ce débat avait une signification qui ne pouvait pas échapper à M. de Pappenheim. Il faisait en quelque sorte du général en chef de l'armée l'arbitre de M de Souvigny et de M de Pardaillan. Informé de ce qui venait de se passer, et Jean de Werth ne manquerait pas de l'en instruire, le comte de Tilly ferait valoir son autorité absolue, et M. de Pappenheim prévoyait déjà qu'il ne serait plus libre d'agir comme il l'aurait voulu. Sa première pensée avait été de payer la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers M. de la Guerche, et de lui rendre M de Souvigny avec la liberté. C'était le plus noble moyen de montrer à ce gentilhomme qu'il comprenait comme lui les fières actions et qu'il pouvait l'égaler dans la pratique des héroïques dévouements. Mais M de Souvigny et M de Pardaillan lui appartenaient-elles encore, à présent que le nom de S. M. l'empereur Ferdinand avait été prononcé ?

Ainsi qu'il le supposait, Jean de Werth n'avait pas perdu une heure pour se transporter auprès du comte de Tilly et lui rendre compte du fait dont il avait été le témoin. L'avidité du terrible général ne connaissait point de bornes ; excitée par les richesses que de longues guerres accompagnées de longues rapines lui avaient permis d'amasser, elle cherchait sans cesse le moyen d'en augmenter le nombre. Or, en lui nommant les deux prisonnières que la fortune amenait dans le camp impérial, Jean de Werth ne négligea pas de rappeler au comte de Tilly qu'elles tenaient par les liens du sang à l'un des grands seigneurs les plus opulents de la Suède. Si les lois de la guerre les donnaient à l'un de ses lieutenants, une part de la rançon qu'on devait exiger ne revenait-elle pas de droit au généralissime de l'armée ?

« De plus, ajouta Jean de Werth, vous n'ignorez pas que, par sa naissance, M de Pardaillan, comtesse de Mummelberg du chef de sa mère, est tout autant Bohémienne que Suédoise, et sujette par ce fait de S. M. l'empereur notre maître. Elle a en Autriche de grands biens placés sous le séquestre.... Une part peut en revenir à celui qui la conduira aux pieds de son légitime souverain. »

L'éclair de la convoitise s'alluma dans les yeux féroces du comte de Tilly.

« Maintenant, pensa Jean de Werth, Adrienne sera toujours à portée de ma griffe ! »

Peu d'instants après cet entretien, un officier dépêché par le comte de Tilly informa M. de Pappenheim que le général en chef l'attendait dans ce même palais que M. de Falkenberg avait occupé le matin même, et où, la veille encore, tant de réjouissances avaient été célébrées.

Le comte de Pappenheim revêtit son costume de guerre.

« Ne quittez pas cette maison, dit-il à M. de la Guerche, ni vous ni aucun de vos amis.... Cette maison est à moi.... la ville est à M. de Tilly. »

Il fit ranger devant la porte, où son nom avait été écrit avec un morceau de craie, un peloton de ses cuirassiers, leur donna ordre de ne laisser entrer personne sous quelque prétexte que ce fût, et se rendit chez le vainqueur de Magdebourg.

Le nom de M de Souvigny et celui de M de Pardaillan ne tardèrent pas à être prononcés.

« Je m'y attendais, pensa M. de Pappenheim qui regarda Jean de Werth.

Jean de Werth se carressait les moustaches.

« C'est une capture importante, poursuivit le comte de Tilly ; l'une de ces jeunes filles a de grands biens qui permettront à son tuteur de ne pas compter, l'autre tient par l'origine à l'une des familles les plus considérables de l'Allemagne. Son obstination à persévérer dans l'hérésie, ou peut-être aussi quelque arrangement, peut faire passer dans le domaine de la couronne les terres qu'elle possède du chef de sa mère. En outre, M de Pardaillan est l'unique héritière d'un gentilhomme qui non-seulement passe à bon droit pour avoir d'immenses richesses, mais est encore le conseiller et le confident de notre implacable ennemi. Je les réclame donc au nom de mon souverain ; captives elles peuvent servir utilement notre cause.

— Quand il les saura entre nos mains, M. de Pardaillan viendra certainement lui-même au camp impérial pour traiter de leur rançon, dit Jean de Werth.

— Qui sait même, reprit le comte de Tilly, si l'espoir de les délivrer plus vite et sans bourse délier ne lui fera pas trahir les secrets de son maître.... Menacé dans ce qu'il a de plus cher, pourquoi ne nous ferait-il pas connaître les plans de campagne de Gustave-Adolphe ?

— M. de Pardaillan est un homme de guerre, se hâta de répondre M. de Pappenheim ; il ne fera jamais ce que vous ne feriez pas vous-même, eussiez-vous dix épées nues tournées contre votre poitrine.

Alors il fouillera au plus profond de ses coffres et les videra pour ramener sa fille et sa pupille en Suède. À défaut de révélations dont les armes victorieuses de Sa Majesté peuvent se passer, l'empereur Ferdinand, notre maître, aura de l'or pour solder une partie de ses fidèles soldats.

— De l'or ! s'écria le comte de Pappenheim qui regarda bien en face le vieux général.... il y en avait suffisamment dans Magdebourg pour entretenir une armée nombreuse pendant trois mois.... Cet or, qu'est-il devenu ? »

Les yeux profonds de M. de Tilly se remplirent d'éclairs ; mais sans répondre directement à la question d'un capitaine dont il connaissait la violence et la popularité dans l'armée :

« Le courrier qui porte à Munich et à Vienne la nouvelle de la prise de Magdebourg, contient les noms de M de Souvigny et de M de Pardaillan parmi ceux des principaux prisonniers.

— Je ne doute pas, poursuivit Jean de Werth, que l'empereur ne s'empresse de les appeler à sa cour ; elles y brilleront par leur beauté comme on voyait autrefois à la cour d'Alexandre de Macédoine les filles des princes de l'Orient. »

L'empereur Ferdinand prévenu, il devenait impossible au comte de Pappenheim d'exécuter le généreux projet qu'il avait conçu. Le coup partait d'une main habile.

« Si l'empereur mon maître les mande auprès de sa personne, je servirai moi-même de guide et de protecteur à M de Pardaillan et à M de Souvigny, répondit le grand maréchal.

— Elles ne sauraient être en meilleures mains ! s'écria Jean de Werth ; je doute seulement que S. M. l'empereur Ferdinand consente à se priver des services d'un chef qui sait enchaîner la victoire à son épée.

— Oh ! la Bavière fournit des capitaines qui sauront me remplacer ! »

Jean de Werth sourit et n'insista pas. Il ne désespérait pas de trouver un moyen efficace pour forcer le maréchal de l'empire à s'éloigner de ses prisonnières. L'important pour lui était qu'elles ne fussent pas renvoyées au camp de Gustave-Adolphe immédiatement.

« Vous avez aussi, m'a-t-on dit, deux gentilshommes français dans votre maison ? reprit M. de Tilly.

— M. le comte de la Guerche et M. le marquis de Chaufontaine, ajouta Jean de Werth.

— C'est vrai.

La bonne aubaine ! ajouta Jean de Werth d'un air négligent…. Deux ennemis acharnés de la cause impériale…. ils ne paraîtront pas à la cour ceux-là ; un bon logement bien clos dans une prison d'État leur suffira.

— Vous oubliez, je crois, que ces deux gentilshommes m'ont remis leur épée, répliqua M. de Pappenheim qui se releva fièrement.

— Ah ! je comprends, poursuivit Jean de Werth ; votre intention est peut-être de leur rendre la liberté…. c'est de la chevalerie….

— Comme vous l'avez pratiquée vous-même un jour, si j'ai bonne mémoire, quand vous avez rendu la liberté à M. de Pardaillan à la bataille de Lutter, » répondit M. de Pappenheim.

Jean de Werth se mordit les lèvres. L'argument était de ceux auxquels on ne répond pas.

— Ça, messieurs, ne suis-je rien ici ? s'écria le comte de Tilly…. Je croyais que les ruines fumantes qui nous entourent disaient assez qui commande à Magdebourg !

— Si vous êtes le général en chef de l'armée, je crois être le maréchal héréditaire de l'empire…. Ce que j'ai pris nul n'y touche.

— Monsieur le comte…. savez-vous bien qui vous parle ?

— Monsieur le comte de Tilly, vous parlez au comte de Pappenheim, voilà ce que je sais ! »

Les deux chefs se regardèrent comme au désert deux lions qui viennent boire à la même source. L'un avec toute la hauteur du commandement dont il était revêtu, l'autre avec toute l'arrogance de la race dont il sortait ; la même pâleur couvrait leur front. Poussé à bout, le comte de Pappenheim pouvait s'éloigner et toute l'armée ne l'aurait point arrêté, marchant à la tête de ses cuirassiers ; peut-être même une bonne partie l'aurait-elle suivi, et l'on s'exposait à tout perdre pour avoir tout exigé.

« Eh ! messieurs, s'écria Jean de Werth, que nous fait la vie de deux capitaines dont la rançon ne serait pas payée dix écus d'or ! Il est bon au contraire que nos ennemis sachent quel mépris nous faisons de leur épée ! Ils diront aux Suédois quel sort l'armée que commande M. le comte de Tilly réserve à quiconque lui résiste ! Ce surnom d'invincible qu'elle a mérité si longtemps, ce nom que dix victoires ont consacré, ils sauront qu'elle le mérite encore ! »

Ces éloges adroitement prodigués dissipèrent la colère du général. Un sourire amer plissa ses traits.

« Jean de Werth a raison, dit-il ; que monsieur le maréchal de l'empire fasse donc ce qu'il voudra des deux aventuriers que le hasard a mis en son pouvoir ! »

La conférence était terminée ; le comte de Pappenheim regagna lentement la maison devant laquelle veillait une garde de cuirassiers. Il venait de braver en face un homme qui ne pardonnait pas facilement, et il connaissait suffisamment Jean de Werth pour être assuré qu'il ne renoncerait pas à ses projets, s'il les avait ajournés. Il fallait donc mettre M. de la Guerche et M. de Chaufontaine à l'abri de toute entreprise hostile.

L'air de son visage, quand il pénétra dans l'appartement occupé par les gentilshommes, leur fit comprendre que quelque chose de nouveau s'était passé. Adrienne et Diane se pressaient l'une contre l'autre comme deux colombes à l'approche d'un vautour.

« Vous savez de chez qui je sors ? dit M. de Pappenheim. Rien n'est perdu, mais il faut vous séparer.

« Nous séparer ? répéta Adrienne.

— Le nom de quelqu'un contre lequel je ne peux rien, un nom auguste, a été prononcé. M de Souvigny est prisonnière de S. M. l'empereur d'Allemagne. M de Pardaillan l'est aussi. »

Le saisissement ne permit pas à M de Souvigny de répondre. M. de Pappenheim profita de ce silence pour leur raconter ce qui s'était passé chez M. de Tilly. En apprenant que leurs compagnes allaient être envoyées à Munich ou à Vienne, Armand-Louis et Renaud bondirent comme deux panthères dont les flancs viennent d'être piquées par des javelots.

« Prisonnières toutes deux ; et nous ? dirent-ils.

— Vous, messieurs, vous êtes libres.

— C'est une trahison ! s'écria Renaud.

— Voilà, monsieur, un mot que vous n'auriez pas impunément prononcé si vous n'étiez pas mon hôte, répliqua le grand maréchal qui pâlit légèrement. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible pour vous sauver ; mais je ne suis pas le maître et je ne m'appelle pas non plus Ferdinand de Hapsbourg. Devant ce nom, les têtes les plus hautes s'inclinent. Rassurez-vous, cependant ; M de Souvigny et M de Pardaillan sont sous ma garde.

— Et vous en répondez sur votre vie, sur votre honneur ? s'écria M. de la Guerche.

— Il n'est nul besoin qu'on me le rappelle, monsieur le comte. Vous, cependant, messieurs, partez.

— Déjà ? dit Armand-Louis qui s'était rapproché d'Adrienne.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Que craignez-vous ? demanda M de Souvigny.

— Je ne crains rien et je redoute tout. Sais-je ce que le général qui commande à Magdebourg décidera cette nuit ? Il y a près de lui un homme qui vous hait ; il sera peut-être fertile en mauvais conseils.

— Oh ! partez ! partez vite ! » reprit Adrienne.

M. de la Guerche se leva.

« Expliquons-nous bien, dit-il d'une voix brève ; nous avons pour nous M. le comte de Pappenheim.... est-ce vrai ?

— Oui, répondit le comte.

— Nous sommes sous votre toit et je vois là des cuirassiers qui, sur un signe de leur général, se feraient tuer tous pour défendre cette maison.

— Tous.

— Mais nous avons contre nous le comte de Tilly, Jean de Werth et une armée.

— C'est-à-dire la force, la ruse et la colère.

— Or si nous écoutions vos conseils nous partirions cette nuit ?

— Dans une heure.

— Et nous pousserions tout droit vers les avant-postes suédois ?

— Sans regarder en arrière. »

Adrienne et Diane sentirent un frisson courir sur leur épiderme. Armand-Louis et Renaud firent un mouvement.

« Ah ! je vous comprends, dit le grand maréchal de l'empire. Vous avez mille choses à vous dire, mille confidences à échanger.... peut-être même à prendre

vos mesures pour une délivrance que tous vos vœux appellent.

— Et que nous obtiendrons avec l'aide de Dieu et le secours de nos épées, c'est vrai ! s'écria Renaud….

— Restez donc…. Je vous donne une nuit ; c'est une imprudence, mais cette imprudence me permettra peut-être de mieux assurer votre retraite ! Je ne lutterai pas d'ailleurs contre les conseils de l'amour. Je sais par expérience combien de folies il inspire. Heureux encore lorsque ce ne sont que des folies ! »

Cette allusion aux incidents qui avaient marqué leur rencontre à la Grande-Fortelle, fit passer un voile de pourpre sur le visage de M de Souvigny. M. de la Guerche y vit la preuve que M. de Pappenheim n'était plus l'homme qu'il avait connu autrefois, et il lui tendit la main par un mouvement spontané.

Entraîné par ce mouvement, Renaud s'approcha du grand maréchal.

« Deux femmes sont entre vos mains, dit-il ; une bonne résolution, un élan du cœur les rendrait libres…. N'êtes-vous pas d'un nom à braver la colère du comte de Tilly, d'un rang à forcer même l'empereur, votre maître, au respect ?… Dites un mot et ces deux femmes vous béniront ! »

Sans répondre, M. de Pappenheim ouvrit violemment la fenêtre.

« Regardez, » dit-il.

Et les deux jeunes gens, derrière lesquels se groupaient Adrienne et Diane, virent aux clartés des feux un rideau noir de soldats d'où sortaient les éclairs des piques et des mousquets.

« Là sont les bandes wallones, là les compagnies bavaroises, reprit le grand maréchal. Oh ! Jean de Werth a bien pris toutes ses mesures…. Voulez-vous d'une bataille où tous les quatre vous pouvez perdre la vie ?

— Nous, ce n'est rien, mais elles ! » dit Armand-Louis.

Le grand maréchal repoussa la fenêtre.

« Je n'eusse pas attendu votre prière si j'avais cru la chose possible, reprit-il…. Mais où commande le comte de Tilly, où veille Jean de Werth, un tigre et un loup, messieurs, il faut mettre son espoir en Dieu…. Aujourd'hui est à eux, demain sera peut-être à vous. »

3 · XII

Tandis que ces choses se passaient dans un coin de Magdebourg, un moine, qui appartenait à l'ordre des capucins, rôdait autour de la maison où les fourriers de l'armée avaient marqué le logement de Jean de Werth. C'était un homme long comme un échalas, maigre comme la patte d'un lièvre, sec comme un bout de ficelle, pâle comme un linceul. Ses yeux mobiles ne perdaient rien de ce qui se faisait autour de lui ; toujours en mouvement, sombres, avec des éclairs rapides, ils avaient quelque chose d'inquiet, de farouche et de félin qui rappelait les yeux des bêtes fauves. Quelquefois le moine oubliait de répondre au salut obséquieux des soldats chargés de butin qui lui demandaient sa bénédiction ; d'autres fois, il leur envoyait un signe de croix jeté de la main droite, et un sourire où l'on sentait la convoitise plus que l'humilité. Jamais il ne s'éloignait de la maison devant laquelle allait et venait une sentinelle bavaroise.

La nuit venait, les bruits se taisaient ; quelques maisons, qui flambaient encore, projetaient une lueur rouge sur le ciel assombri. On entendit alors, dans la rue voisine, le pas de quelques hommes dont les lourdes bottes frappaient le sol à coups pressés.

Bientôt l'ombre du capucin se dessina sur le mur d'un bâtiment que les reflets de l'incendie éclairaient ; il se penchait en avant pour mieux voir.

« C'est lui ! murmura-t-il ; jouons serré, et une heure peut me rendre ce que la fortune m'a fait perdre ! »

Jean de Werth arrivait en ce moment devant la maison ; le capucin l'aborda, et, croisant les bras sur sa poitrine, il s'inclina d'un air de componction.

« Monseigneur Jean de Werth daignera-t-il perdre cinq minutes de son temps précieux pour écouter un humble serviteur de l'Église ? dit-il.

— Tout de suite ? demanda le Bavarois.

— Tout de suite, si cela plaît à Votre Seigneurie. »

Et plus bas il ajouta :

« Il s'agit d'une personne que l'enfer réclame et que monseigneur Jean de Werth honore d'une haine particulière : j'ai nommé M. de la Guerche. »

Jean de Werth enveloppa le moine d'un regard perçant.

« Un pâté de venaison, flanqué de quatre bouteilles dérobées aux renégats de Magdebourg, vous ferait-il peur, mon père ? reprit-il.

— Bien que mon habit m'ait fait rompre tout commerce avec les sensualités de ce monde, pour le service de la cause que nous défendons, vous par l'épée, moi par la parole, je me soumettrai à l'épreuve du pâté.

— Et à la tentation des bouteilles ?

— Oui, monseigneur.

— Alors, suivez-moi, nous causerons en soupant. »

Le moine s'inclina jusqu'à terre et pénétra, à la suite de Jean de Werth, dans une salle basse que les Croates et l'incendie avaient respectée. Une table robuste, en bois de chêne, supportait sans faiblir le poids respectable d'un pâté qu'entourait modestement un assortiment complet de saucisses, de boudins et d'andouilles, d'où s'échappait une vapeur épicée. Quatre longues bouteilles, au col mince, décoraient les quatre angles de la table.

Jean de Werth sourit.

« Allons ! dit-il, Magdebourg a du bon. »

Puis montrant un siége au capucin qui se signait dévotement : « Buvez et mangez, » reprit-il.

Le moine leva ses yeux vers le ciel.

« Ah ! dit-il d'une voix attendrie, quand on a travaillé tout le jour à la vigne du Seigneur, il est doux, aux approches du soir, de reconnaître que les modestes efforts d'un serviteur indigne de l'Église n'ont pas été désagréables à la Providence ! »

Ayant ainsi parlé, il releva les larges manches de sa robe de bure et attaqua vigoureusement le pâté, sans négliger les andouilles qu'il arrosa d'une forte rasade de vin du Rhin.

« Monseigneur, dit-il alors en soupirant, la parole des pères de l'Église nous enseigne le pardon des offenses ; mais, lorsqu'on a affaire à un pécheur endurci et trop enfoncé dans les ténèbres de l'hérésie, la sainte inquisition, que je vénère, livre le misérable qui persévère dans l'erreur à la sévérité du bras séculier.

— La sainte inquisition ne se trompe jamais, répondit Jean de Werth qui venait de pratiquer une brèche énorme dans les flancs du pâté.

— Il m'est donc venu à la pensée qu'il ne fallait accorder ni pitié ni miséricorde à ce parpaillot maudit qui est connu parmi ses frères les hérétiques sous le nom de M. le comte de la Guerche.

— Ni pitié, ni miséricorde, c'est bien cela ; malheureusement, mon père, vous n'ignorez pas que M. de la Guerche a eu l'art infernal d'intéresser à son sort un puissant dignitaire de l'empire, M. le maréchal comte de Pappenheim.

— Je le sais, monseigneur, je le sais, et je vois en cela l'œuvre du démon ; mais les maléfices de l'esprit des ténèbres ne prévaudront pas contre les armes spirituelles qu'il est de mon devoir d'employer, et nous vaincrons, s'il plaît à Dieu, l'obstination de ce huguenot. »

Le moine remplit son gobelet d'étain jusqu'au bord et l'avala d'un trait.

« M. le comte de la Guerche, reprit-il d'un air béat, partira certainement sous peu de jours ; il suivra naturellement la route qui de Magdebourg conduit par le plus court au camp de ce fils de Sennachérib et de Nabuchodonosor que les Suédois appellent entre eux Gustave-Adolphe, et cela dans le but malicieux d'y chercher des secours.

— C'est évident, et vous raisonnez, mon père, avec une lucidité d'esprit qui me charme.

— Or, en donnant aux armes spirituelles, dont je vous parlais tantôt, le secours des armes temporelles, on pourrait facilement mettre M. de la Guerche et son compagnon, M. de Chaufontaine, hors d'état de nuire aux fils bien-aimés de notre sainte Église.

— Hors d'état, dites-vous ?

— Les chemins sont pleins d'embûches ! Le sage ne peut jamais répondre du lendemain ! »

Le moine acheva de vider la bouteille et la fit sauter lestement par la fenêtre.

« Voilà un capucin qui a la main d'un reître, pensa Jean de Werth.

— Suivez bien mon raisonnement, reprit le moine dont l'esprit puisait des clartés nouvelles au fond de chaque bouteille qu'il égouttait. Ces mécréants,

dont mes lèvres ne sauraient prononcer les noms sans éprouver la sensation d'un fer chaud, partent un matin de Magdebourg l'âme toute remplie de noirs projets ; ils en méditent la perpétration chemin faisant, mais Dieu, qui ne permet pas le triomphe des méchants, les fait entrer un soir dans une hôtellerie dont le propriétaire est un saint homme dévoué aux intérêts éternels de la religion. On excite sa piété par une offrande, et il ouvre la porte de sa maison au bras séculier.

— Sans que le nom ou la réputation de personne soit compromis ?

— Monseigneur prend-il cette robe vénérable pour les langes d'un enfant ? Non, non, le bras que voici a mis en pratique bien souvent les devises d'un philosophe dont le nom m'échappe ; célérité et discrétion.

— C'est un bras vertueux et prudent. »

Le capucin s'inclina et remplit son assiette aux dépens du pâté qui menaçait ruine.

« J'imagine en outre, poursuivit-il, que Votre Seigneurie a horreur comme moi des violences inutiles et de l'effusion du sang. Ce que nous voulons, c'est moins la mort du pécheur que sa conversion.

— Sans doute.

— Et puis un coup de poignard qui fait passer de vie à trépas ne laisse point aux âmes le temps de se repentir et de se racheter par d'abondantes aumônes. Il faut que le spectacle des misères et des souffrances auxquelles elles vont être condamnées attendrisse ces âmes et les dispose à la pénitence. Ainsi, par exemple, notre huguenot mort, M de Souvigny persévère dans son entêtement : qu'y gagnez-vous ? Le plaisir du triomphe. C'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas tout. M. de la Guerche, au contraire, enfermé dans quelque cachot profond, et suppliant cette personne obstinée de répondre aux vœux de Votre Seigneurie pour obtenir la délivrance de son corps misérable et soumis à des tortures quotidiennes, voilà le beau ! Et c'est à quoi il faut que nos humbles efforts tendent sans relâche. »

Jean de Werth regarda le moine avec admiration. Il lui semblait que cet homme dont il ne connaissait pas le nom dépassait l'infortuné Frantz Kreus de cent coudées.

« Vous connaissez donc une hôtellerie disposée à vous offrir une hospitalité au prix d'une offrande pieuse ? reprit-il.

— Je la connais.

— Et votre bras se chargera d'y surprendre M. de la Guerche, et de le conduire en un lieu où il aura tout loisir de se livrer à de longues méditations ?

— M. de la Guerche, et, si vous le permettez, M. de Chaufontaine.

— Je le permets avec plaisir.

— Vous êtes un homme de bien, répliqua le moine qui d'une voix douce appela un laquais, et lui commanda d'apporter quatre nouvelles bouteilles auxquelles il lui paraissait convenable d'ajouter le supplément d'un jambon.

— Je ne saurais trop admirer l'excellence de votre estomac et la force de votre appétit, dit Jean de Werth en souriant.

— Ce sont là les priviléges d'une conscience pure, répondit le capucin.

— Maintenant, dites-moi, mon père, Votre Sainteté se chargerait-elle de cette mission de confiance pour l'amour du prochain seulement ?

— Hélas ! non.

— Ah !

— La dureté des temps est telle qu'elle m'oblige à solliciter de mes services une récompense moins céleste.

— Je vous écoute, mon père ; j'ai idée que nous pourrons unir nos efforts pour le bien commun.

— C'est mon désir le plus vif.... Je n'ai pas toujours été, monseigneur, un serviteur infime de la sainte Église ; en d'autres temps j'ai porté l'épée.... si l'humilité ne s'y opposait pas, j'ajouterais même que je ne la maniais pas mal.

— Je m'en suis douté en voyant le bras que vous montriez tout à l'heure.

— Malheureusement le diable me souffla l'esprit de colère, une nuit que nous jouions aux dés avec un écuyer de S. Ex. le duc de Friedland.... j'avais perdu.... je tuai l'écuyer d'un coup de dague.

— Un mouvement de vivacité, mon père.

— J'en ai demandé pardon aux saints et aux hommes.... Il faudrait à présent obtenir ma grâce de S. Ex. le duc de Friedland.

— C'est un soin dont je me charge.

— Plus tard, étant en voyage dans le Palatinat, je fis rencontre du trésorier de S. Ém. l'archevêque de Mayence ; nous dînâmes de compagnie sous une treille. Le lendemain on ne trouva plus ni le trésorier ni le trésor. De méchantes gens firent courir le bruit que j'étais pour quelque chose dans ce singulier événement. Il serait à désirer que Son Éminence montrât l'exemple de l'oubli des injures en ordonnant de suspendre toute recherche et de clore la procédure.

— J'écrirai à M l'archevêque de Mayence.

— Plus tard encore, me trouvant en Bavière, dans un château où l'on célébrait un mariage, une troupe d'étudiants et de bohémiens enleva la fiancée dans ses habits de noces chargés de pierreries. Un hasard malheureux m'avait introduit la veille dans cette compagnie de vagabonds qui s'étaient plu à me revêtir du titre de capitaine. La fiancée retourna au château huit jours après et entra au couvent. Mais hélas ! on ne put jamais savoir ce qu'étaient devenues les pierreries.

— Ces choses-là s'égarent si facilement !

— La calomnie osa m'accuser !... Il serait opportun d'engager le maître du château, un comte du saint Empire, monseigneur, à ne plus penser à cette affaire qui lui rappelle de si tristes souvenirs.

— J'en dirai un mot à l'électeur Maximilien, mon maître, et j'ose croire qu'il fera droit à ma requête.

— J'ai bien encore quelques menues pécadilles sur lesquelles ma conscience ne s'est point endormie ; l'une, entre autres, a motivé une sentence de mort prononcée par le tribunal ecclésiastique de Trèves ; mais, grâce à l'intervention de mon saint patron, j'ai tué tant de huguenots depuis lors, que le tribunal consentira, j'en suis sûr, à lever ma sentence si quelque âme charitable et puissante plaide ma cause.

— Je serai cette âme, si vous voulez.

— Il ne me reste à présent, monseigneur, qu'à vous présenter humblement une dernière prière. Je n'aurais plus de vœux à adresser au ciel si quelqu'un,

ayant votre nom et votre crédit, m'attachait à sa personne. La casaque va mieux à ma taille que le froc, non pas que je dédaigne ce pieux vêtement, mais chacun a ses instincts, et les miens me poussent vers l'habit militaire. Ce qui n'empêche pas que, dans l'occasion, ma tête saura se courber sous un capuchon.

— Parbleu ! mon père, depuis une heure je pensais que vous étiez seul en état de remplacer un honnête serviteur que j'ai perdu, le bon Frantz ; c'était un homme habile, qui n'avait pas son pareil pour les entreprises hasardeuses. Avide, c'est vrai, mais point scrupuleux. Je le pleure chaque jour. Vous êtes de sa race et de son sang, avec quelque chose de plus qui me séduit.

— Vous me flattez.

— Point. Je dis les choses comme elles sont ; peut-être même avez-vous l'esprit plus inventif, plus fertile en ressources, plus énergique et plus prompt.

— Ainsi, vous consentez ?

— Sans hésiter.

— Et je suis à vous ?

— Dès ce soir.

— Monseigneur, s'écria le moine qui fit voler par la fenêtre les quatre bouteilles vides, aussi vrai que ce verre fragile se brise en tombant, aussi vrai je jetterai à vos pieds, les poings liés, la corde au cou, ces Français maudits qu'on appelle M. de la Guerche et M. de Chaufontaine ! L'un est à vous, monseigneur, l'autre est à moi.

— Ah ! tu les hais donc aussi, toi ?

— Regardez cette cicatrice qui court sur ma poitrine ; le poignard de l'un d'eux l'a faite ; fût-elle effacée, je n'oublierai jamais l'homme qui m'a frappé !

— Ton nom, mon brave ?

— Mathéus Orlscopp.

— À l'œuvre donc, Mathéus, et si tu réussis, il n'y aura pas dans toute l'Allemagne de capitaine plus riche et plus fortuné que toi ! »

3 · XIII

L'entretien terminé et le souper fini, une vague inquiétude traversa l'esprit de Jean de Werth ; il craignait que sa nouvelle recrue ne fût plus en état de se lever après l'effroyable quantité d'aliments et de liquide qu'elle avait absorbés. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le capucin sauter sur ses pieds avec la dextérité d'un chat, quand la dernière tranche de jambon eut suivi le dernier verre dans les profondeurs de son estomac. Mathéus Orlscopp ne paraissait pas plus gros que s'il eût vécu d'une croûte de pain dur et d'une goutte d'eau. Maigre il était, maigre il restait.

« De l'or, à présent ! » dit-il d'une voix sonore.

Jean vida sa ceinture sur la table.

« Prenez ce qu'il vous faut, dit-il.

— Je prends tout, répondit Mathéus qui fit disparaître les pièces d'or dans ses poches. Voilà qui fermera les yeux et ouvrira les oreilles de maître Innocent.

— Ah ! il s'appelle Innocent, l'hôtelier que tu connais !

— Oui, et jamais petit nom ne fut mieux porté. Il ne fait jamais rien que pour rendre service au prochain. »

Mathéus enjambait déjà le porte, lorsque Jean de Werth le saisit par le bras.

« Qui me répond de ta fidélité ? dit-il.

— Ceci, répliqua le capucin en posant le doigt sur la cicatrice faite par le poignard de Renaud, et la confession que je vous ai contée. Une petite moitié suffirait pour faire pendre un honnête homme.

— File donc ! » s'écria le Bavarois.

Une heure après, un cavalier bien monté et suivi de deux valets qui se tenaient respectueusement à distance, sortait de Magdebourg. C'était Mathéus Orlscopp, qui voyageait en gentilhomme.

En passant devant la maison du comte de Pappenheim, il aperçut à l'étage supérieur une lumière qui brillait, et il entendit vibrer dans la nuit les accents purs et mélodieux d'une voix qui chantait un psaume de David.

Ce n'était pas la première fois que cette voix éclatante frappait son oreille ; elle lui rappelait l'auberge de la Croix de Malte, dans le bourg de Bergheim. L'ombre élégante de deux cavaliers se dessinait sur la vitre étincelante.

« Chantez ! murmura Mathéus. Nous verrons bien si vous chanterez toujours ! »

Et il s'enfonça dans les ténèbres.

Armand-Louis et Renaud ne pouvaient pas s'arracher d'auprès de M de Souvigny et de M de Pardaillan : au regret amer de les quitter s'ajoutait la mortelle angoisse de les laisser aux mains de celui qui avait été le rival de l'un d'eux et qui était encore leur ennemi. Si loyal qu'on le supposât, les deux femmes n'en étaient pas moins captives, et quel espoir avait-on de les délivrer jamais ! Renaud tordait ses moustaches, et de sourdes exclamations de colère s'échappaient de ses lèvres. Armand-Louis marchait à grands pas, ou, muet et pâle de désespoir, il regardait le ciel.

« Vaincus ! répétait incessamment Renaud.

— Et toutes deux prisonnières ! » reprenait Armand-Louis.

Il y avait des heures où les plus folles résolutions leur traversaient l'esprit. Ils ne reculaient alors devant l'exécution que dans la crainte de compromettre davantage leurs compagnes. Seules, Adrienne et Diane se montraient plus fidèles à l'espérance.

« Que redoutez-vous ! disait M de Souvigny d'une voix ferme. Vous ne me faites pas l'injure de penser que mon cœur puisse changer ? Ma vie a-t-elle été jusqu'à ce jour exempte de périls ? Me croyez-vous trop faible pour ne pas supporter les rigueurs de cette nouvelle épreuve ? Mon âme saura les accepter toutes, croyez-le, et rester digne du nom que je porte. Quelques jours, quelques mois peut-être nous séparent ; qu'est-ce, en présence des longues années que nous avons à parcourir ensemble ? Levez haut le front, et attendez tout de l'avenir. Le Dieu qui m'a tirée des mains de M d'Igomer, après nous avoir ensemble ramenés d'Anvers, pensez-vous qu'il n'aura pas un regard de pitié pour nous ? J'ai meilleure confiance en sa bonté. Un jour viendra où le souvenir de Magdebourg sera pour vous et pour moi comme le souvenir de ces tempêtes dont les matelots parlent en souriant. Qu'il sera loin dans le passé ! Donnez-moi votre main, Armand, et mettez votre espoir dans celui qui ne trompe pas ! »

Diane parlait le même langage à Renaud, mais avec une nuance d'ironie qui marquait les différences de son caractère et de celui d'Adrienne.

« N'êtes-vous donc plus l'homme que j'ai connu, disait-elle, le chevalier amoureux de périls et prompt à courir sus aux aventures ? Par hasard, votre dévotion à sainte Estocade se serait-elle amoindrie ? Ne croyez-vous plus cette bienheureuse personne en état de faire des miracles ? Elle vous a cependant laissé votre dague et votre épée, et n'a pas, que je sache, fait disparaître l'héroïque Carquefou ! Renoncez-vous à pourfendre les gens, ou bien avez-vous cette pensée que votre constance n'est pas d'un caractère à supporter quelques semaines d'absence ? Parlez, monsieur, parlez, et s'il faut que je désespère, laissez-moi le temps de m'habituer aux larmes ! À vrai dire, je lui faisais l'honneur de la croire d'un tempérament plus robuste. Voulez-vous me laisser, en partant, cette pensée que vous êtes semblable à la feuille du saule que le moindre zéphyr fait trembler, ou bien craignez-vous de perdre votre mémoire chemin faisant, comme un enfant perd sa toupie ? Me prenez-vous pour un feu follet que le matin fait disparaître, et ne vous sentez-vous plus la force de crier : Chaufontaine, à la rescousse ! »

Renaud jurait que dix millions d'années passées loin de M de Pardaillan n'ébranleraient en rien sa constance, et qu'il était toujours le serviteur le plus croyant de sainte Estocade. Armand-Louis, de son côté, remerciait Adrienne à genoux de lui avoir rendu le courage avec l'espoir, et ce fut au milieu de ces alternatives d'abattement et de résignation que l'on attendit le moment des adieux.

L'armée du comte de Tilly, repue d'orgies et gorgée de butin, allait quitter ce monceau de ruines qui fut Magdebourg. Elle devait commencer dès le lendemain sa campagne contre l'armée de Gustave-Adolphe.

M. de Pappenheim en apporta lui-même la nouvelle à ses prisonniers.

L'heure était donc proche où il fallait se séparer. M. de la Guerche et M. de Chaufontaine le savaient : ils s'y étaient préparés, et aux premiers mots du grand maréchal, ils crurent que leur cœur allait cesser de battre.

« Vous dire adieu !… vous quitter !… cela se peut-il ! s'écria Armand-Louis.

— Ah ! Diane !… » dit le pauvre Renaud, et il ne put pas continuer.

Adrienne abrégea cette heure fatale en se précipitant dans son oratoire, où Diane la suivit.

Penchée à la fenêtre, derrière un épais rideau, elle regardait dans la rue ; elle avait été forte aussi longtemps qu'elle avait dû raffermir le cœur déchiré de M. de la Guerche pas une larme alors, mais un accent viril, un sourire confiant, un visage tout illuminé par les flammes de l'amour et de la foi ; mais quand elle le vit disparaître derrière l'angle du mur, une pâleur mortelle se répandit sur tous ses traits, et des larmes l'inondèrent.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle les mains jointes et dans l'attitude de la prière, mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Derrière elle, et prosternée, sanglotait la rieuse Diane de Pardaillan.

Le comte de Pappenheim, à la tête d'une bande de cuirassiers, voulut faire escorte lui-même aux deux gentilshommes. Il avait la parole du comte de Tilly, mais il ajoutait plus de confiance aux épées et aux cuirasses de ses soldats. Un temps ils coururent sur la route qui fuyait vers le nord, le grand maréchal en tête, et derrière eux l'escadron de ses cavaliers. Quand on fut à deux heures de Magdebourg, il s'arrêta.

« Adieu, maintenant, dit-il, vous êtes libres ; la campagne est ouverte ! »

Quelque temps Armand-Louis et Renaud marchèrent en silence ; leurs mains retenaient leurs chevaux comme s'ils eussent compté les pas qui les séparaient des deux captives. Au loin, de grands nuages de poussière voilaient la route que suivait l'armée impériale. Un dôme de fumée opaque planait au-dessus de Magdebourg. Partout des arbres abattus ou calcinés, des chaumières brûlées, des hameaux saccagés, des moissons foulées aux pieds ; mais ce deuil de la nature n'égalait pas encore le deuil de leur âme.

Le premier, Renaud fit sentir l'éperon à son cheval.

« Au galop ! à présent, s'écria-t-il : plus vite nous irons, plus vite nous reviendrons ! »

Armand-Louis se pencha sur l'encolure de son cheval, et, suivis de Magnus et de Carquefou, les deux amis coururent vers le point de l'horizon derrière lequel ils devaient trouver Gustave-Adolphe et les Suédois.

« Ah ! disait M. de la Guerche entre les dents, s'il leur faut un guide pour les mener jusqu'à Vienne, je suis là ! »

Un soir, et après une longue traite dont leurs montures seules sentaient la fatigue, ils arrivèrent en vue d'une auberge assise au bord de la route, sur la lisière d'un maigre champ de sarrasin. Quelques bottes de fourrage fraîchement coupé embaumaient l'air ; les chevaux hennirent en secouant la tête.

« Pauvres bêtes ! elles sentent le souper ! » dit Carquefou, qui avait une grande compassion pour les peines de l'estomac.

Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes devant la porte de l'auberge. C'était un vaste bâtiment, dont les murailles noires conservaient encore quelques traces de l'incendie qui avait dévoré le château auquel autrefois elles se reliaient. On en voyait les ruines éparses çà et là, et, au travers de ces décombres, des arbres fruitiers et des plantes potagères. Point d'enseigne au-dessus de la porte principale, mais des branches de pin desséchées. Une treille s'étendait sur l'un des côtés de ce bâtiment, et, sous cette treille, un moine lisait son bréviaire, en compagnie de deux frères lais, qui marmottaient des prières en égrenant leur chapelet.

L'hôte accourut et saisit l'étrier de M. de la Guerche.

C'était un homme petit, à figure de chat, avec des cheveux taillés en brosse, et de larges mains crochues, pareilles aux serres d'un milan.

Il jeta un regard de fin connaisseur sur les chevaux.

« Voilà des animaux fourbus, dit-il ; si Vos Seigneuries ont besoin de coursiers frais, robustes et légers, elles trouveront à s'arranger ici.

— Ah ! nous sommes un peu maquignon ? répondit Renaud qui venait de mettre pied à terre.

— On rencontre beaucoup de pauvres bêtes qui errent sans maître, cela fend le cœur, reprit l'hôtelier : je les recueille pour le service des honnêtes gens qui hantent ma maison. »

Carquefou, qui avait déjà rendu visite à l'office et à la cuisine, parut sur la porte :

« On n'a jamais vu auberge si peuplée de moines, dit-il : j'en ai compté trois autour d'une chaudière qui répand une aimable odeur de choux et de lard ; deux dans le jardin, et deux autres encore qui méditaient devant le cellier, sans compter les quatre qui sont en prières sous la treille.

— Ce sont des pères capucins qui se rendent en pèlerinage à Cologne, et qui arrivent du fond de la Poméranie, dit l'aubergiste. Leur passage répandra certainement les bénédictions du Seigneur sur ma pauvre maison.

— Holà ! maître Innocent ! cria celui des moines qui paraissait le supérieur, faites préparer mon souper quelques lentilles cuites à l'eau et une poignée de noisettes.

— Hum ! fit Carquefou, que voilà un régime propre à faire prendre la vie en dégoût !

— Je ne veux ni vin ni bière, ajouta le moine : la fontaine qui coule au fond du jardin suffira pour étancher ma soif. »

Le moine, ayant son froc rabattu sur les yeux, passa les mains croisées sur sa poitrine, et s'enfonça dans le jardin, suivi des deux frères lais.

Maître Innocent se précipita vers la cuisine, et en sortit un moment après avec un plat de lentilles qui fumaient tristement, et une assiette au milieu de laquelle couraient quelques noisettes. Il resta près d'un bon quart d'heure à servir ce maigre repas, et, comme Carquefou, que la faim rendait grondeur, lui en faisait l'observation :

« Ah ! monsieur, répondit maître Innocent, le saint homme me nourrissait du pain de la parole divine ! »

Bientôt après, l'aubergiste fit bien voir à Carquefou que sa maison n'avait pas que des lentilles et des noisettes. À la vue du festin qui répandait partout les arômes les plus délicats, l'honnête serviteur soupira.

« Ah ! comme nous mangerions de bon appétit, si nous n'étions pas si tristes ! » dit-il.

Armand-Louis et Renaud avalèrent à la hâte quelques morceaux, et n'échangèrent pas dix paroles, encore se rapportaient-elles toutes à la délivrance de M de Souvigny et de M de Pardaillan. C'était leur unique souci, leur unique pensée.

« Que les chevaux soient prêts demain à la première pointe du jour, » dit M. de la Guerche.

L'hôte prit un flambeau et conduisit les jeunes gentilshommes à leurs chambres. L'une donnait sur le jardin, l'autre sur la route, aux deux extrémités d'un long corridor.

« J'aurais voulu vous réunir sous la même alcôve, dit-il, mais les saints pères capucins occupent toutes les chambres à deux lits, ainsi que toutes celles qui vous séparent ; mais j'ai pris soin que rien ne manquât à Vos Seigneuries ; voyez, les draps sont blancs.

— C'est bien ; une nuit est bientôt passée, » dit Renaud, qui souhaita le bonsoir à son ami.

L'hôte frissonna en le voyant placer son épée nue près du lit, à portée de sa main, et se retira lentement.

3 · XIV

Tandis que maître Innocent passait le long du corridor, une porte entre-bâillée laissa voir subitement le capuchon d'un moine qui avançait la tête discrètement.

« Les oiseaux sont en cage, » dit tout bas maître Innocent.

Le capuchon du moine disparut.

Au bas de l'escalier, maître Innocent rencontra Magnus et Carquefou.

« Les chambres de Vos Seigneuries sont tout en haut, dit-il, j'ai quelque regret de les avoir placées sous les combles mais….

— Ne vous inquiétez pas, interrompit Magnus, Nos Seigneuries couchent auprès de leurs chevaux. »

C'était leur habitude, en effet, depuis leur départ de Magdebourg. Il fallait voyager vite, et leur salut, comme celui des deux captives, dépendait peut-être de leurs montures. Magnus savait par expérience qu'un cheval négligé est

souvent un cheval volé ; en conséquence, Carquefou et lui ne quittaient jamais l'écurie. Ils dormaient et veillaient tour à tour.

« Quoi ! des bottes de paille quand vous pourriez goûter le repos dans des lits mollets ! » reprit maître Innocent.

Et il s'efforça de faire remarquer à Magnus que mille courants d'air faisaient l'écurie un lieu malsain, où les courbatures et les rhumatismes semblaient pleuvoir du milieu des toiles d'araignées.

« Les fenêtres sont brisées et les portes mal closes, ajouta-t-il en finissant.

— C'est précisément pour cela, répondit Magnus ; je ne veux pas que mes chevaux s'enrhument. »

Maître Innocent n'insista plus. Le visage de Magnus lui indiquait que c'était un de ces hommes têtus qui tiennent à leurs idées comme un chêne à ses racines.

« Diable ! diable ! murmura l'aubergiste en s'éloignant, il est heureux que les maîtres n'aient pas la même opinion touchant le respect qu'on doit aux chevaux. »

Vers le milieu de la nuit, la dernière chandelle s'éteignit dans la cuisine de l'auberge ; le silence se fit partout, interrompu seulement par le bruit sourd des chevaux qui s'ébrouaient ou mâchaient la provende répandue dans les auges.

En ce moment, une porte s'ouvrit doucement dans le corridor, et un moine sortit à pas sourds de sa chambre. Sa robe entr'ouverte laissait voir une casaque de peau serrée à la taille par une ceinture d'où saillissait le pommeau de fer d'une lourde épée. Maître Innocent parut presque aussitôt au sommet de l'escalier, tenant à la main une lanterne opaque d'où la lumière filtrait à volonté par une ouverture étroite dont un ressort faisait jouer la charnière.

Le moine se dirigea vers la chambre d'Armand-Louis, l'aubergiste vers celle de Renaud, et tous deux penchèrent l'oreille au trou de la serrure. Une respiration profonde, égale, presque insensible, les avertit que les deux cavaliers dormaient.

Le moine renversa son capuchon et jeta sa robe. On vit apparaître la figure sinistre de Mathéus Orlscopp.

« À l'œuvre maintenant, » dit-il.

Et, précédé de maître Innocent qui l'avait rejoint, il s'enfonça dans un passage noir dont la porte était habilement dissimulée dans un angle du corridor.

Armand-Louis et Renaud dormaient toujours, couchés tout habillés sur leurs lits.

Peu de minutes après, un panneau de la boiserie qui entourait la chambre de M. de la Guerche glissa silencieusement dans une rainure invisible. Ce ne fut d'abord qu'une fente dans laquelle on aurait à peine glissé la lame d'un couteau, puis la fente s'élargit, s'ouvrit encore, et, dans la profonde échancrure noire qui se dessinait sur la muraille, la silhouette de deux hommes se montra. L'un était Mathéus Orlscopp, l'autre maître Innocent. Tous deux retenaient leur souffle, et tous deux tenaient à la main des bouts de lanières minces et solides.

Ils posèrent leurs pieds sur les carreaux sans faire plus de bruit qu'un chat dont les pattes soyeuses glissent sur un mur.

Derrière eux venaient deux moines qui, pareils à des ombres, les suivirent dans la chambre d'Armand-Louis.

L'esprit du gentilhomme huguenot voyageait alors dans le pays des songes. Il rêvait que la porte d'un palais s'ouvrait et lui faisait voir dans un jardin tout resplendissant de lumières Adrienne qui tendait vers lui ses mains chargées de chaînes. Il faisait un pas vers elle, mais un mur de cristal s'élevait tout à coup entre eux. Des nains hideux et d'horribles géants qui riaient s'emparaient de M de Souvigny et l'entraînaient. Armand étendait les bras pour la délivrer, mais partout le mur de cristal plus dur que le diamant s'opposait à ses efforts.

Plein d'une mortelle angoisse il se débattait ; il voulait crier, mais sa gorge serrée ne laissait échapper aucun son ; son corps se crispait sous la tension des muscles, et il ne parvenait pas à se soulever. Tout à coup enfin il ouvrit les yeux. Quatre visages terribles étaient penchés sur sa tête ; des lanières de cuir liaient ses pieds ; d'autres s'enroulaient autour de ses poignets, et, avant même qu'un seul cri pût jaillir de ses lèvres, une main violente s'appesantissait sur sa gorge et le bâillonnait.

Tout cela n'avait pas pris deux minutes depuis l'instant où le panneau s'était ouvert jusqu'au moment où M. de la Guerche, pareil à un mort qu'on va clouer dans sa bière, gisait devant Mathéus Orlscopp.

« Me reconnaissez-vous ? dit le faux moine, tandis que deux de ses complices chargeaient Armand-Louis sur leurs épaules robustes ; vous avez eu la première manche, à moi la revanche ! »

Les deux hommes et leur fardeau vivant disparurent dans la muraille, et Mathéus Orlscopp, se tournant vers maître Innocent qui tremblait un peu :

« À l'autre, maintenant, » dit-il.

Bientôt après, la scène qui venait de se jouer chez M. de la Guerche se jouait chez M. de Chaufontaine. Le même panneau de bois glissait dans sa rainure, les mêmes hommes armés des mêmes lanières se penchaient autour du lit de Renaud, la même main impitoyable serrait son cou, tandis que des nœuds indestructibles emprisonnaient ses bras et ses jambes, et il sortait de sa chambre par le même chemin qu'avait suivi M. de la Guerche pour sortir de la sienne.

« Surtout ne faisons pas de bruit, murmurait maître Innocent, que le moindre son faisait tressaillir. Il y a là-bas deux coquins qui n'entendent pas raillerie. Nous sommes dix, c'est vrai, mais ils ont force pistolets à la ceinture.

— Je connais l'un d'eux, répondit Mathéus. Sa peau ne vaut pas un florin.... Cependant que quelqu'un aille voir ce qu'ils font, son camarade et lui. »

Un moine se glissa du côté des écuries et revint promptement.

« L'un des valets ronfle sur un tas de paille, dit-il, l'autre veille le pistolet au poing, l'épée sur les genoux. Je n'ai point osé me faire voir.

— Et vous avez bien fait ; dépêchons-nous seulement, » reprit maître Innocent, que de petits frissons faisaient continuellement trembler.

Le passage traversé et l'escalier descendu, les deux complices parvinrent dans une arrière-cour au milieu de laquelle une litière était préparée, attelée de deux mules. On coucha les prisonniers dans la litière côte à côte, après que Mathéus Orlscopp eut touché du doigt chacune des lanières qui les garrottaient.

« Gardez-vous de faire aucun mouvement, leur dit-il avant de fermer les rideaux ; à la première alerte, deux balles vous casseraient la fête. »

Maître Innocent comptait dans un coin les pièces d'or que Mathéus Orlscopp avait versées dans sa main.

« Elles sont peut-être un peu légères, dit-il, mais entre amis on ne s'arrête pas à ces bagatelles. »

Le son d'une trompette le fit sauter sur ses pieds.

« Les Suédois, peut-être ! » reprit-il en pâlissant.

Mathéus Orlscopp fronça le sourcil, et, armant ses pistolets :

« Tant pis pour vous, messieurs, » dit-il en appuyant la main sur la litière.

Il venait de s'envelopper d'une robe de bure et d'en rabattre le capuchon. D'un geste hautain, il fit ouvrir la porte de l'arrière-cour, et, les mains cachées sous les larges manches de sa robe, le capuchon tombant sur son visage, une ceinture de cordes autour de la taille, il sortit.

Derrière lui venait une file de moines ; la litière marchait en tête. L'aube blanchissait à l'horizon, mais quelques étoiles brillaient encore dans le ciel. Une troupe de cavaliers saxons qui rejoignaient l'armée suédoise buvait le coup de l'étrier sur la porte. Maître Innocent allait de l'un à l'autre, portant dans ses bras une cruche au ventre pansu. Il tremblait malgré lui, et n'osait pas regarder du côté de la litière ni du côté de l'écurie.

Magnus était alors debout sur la porte de l'écurie ; Carquefou, assis sur une borne, étendait méthodiquement des tranches de saucisses sur un morceau de pain.

« Maudite trompette ! murmurait-il, je dormais si bien. »

Magnus fit un pas vers la litière.

« Un de nos jeunes moines que la fièvre a saisi cette nuit, dit Mathéus. Priez pour lui, mon frère. »

Une sorte de gémissement sortit de la litière ; la voix des moines qui psalmodiaient l'étouffa, et le cortége s'éloigna.

Magnus regarda du côté de l'horizon, où l'on voyait une mince bande couleur d'opale.

« Allons, pensa-t-il, dans une heure nous partirons aussi. »

Et il rentra dans l'écurie.

Carquefou le suivit en bâillant, et s'étendit sur une botte de paille.

« Maudite trompette ! » répéta-t-il en fermant les yeux.

Maître Innocent gagna au pied, tandis que les cavaliers saxons distribuaient à leurs chevaux quelques bottes de foin et quelques poignées d'avoine, et, sautant sur un bidet vigoureux caché au fond d'un caveau, il se dirigea sournoisement, d'abord au pas, puis au galop, vers un bois de sapins qu'on voyait à une demi-lieue de l'auberge.

Il y trouva toute la bande de Mathéus en train de faire peau neuve. La plupart des moines avaient endossé la casaque de peau de buffle et enfourché de robustes chevaux qui les attendaient dans l'épaisseur du taillis. D'autres, auxquels maître Innocent se joignit, portaient le costume d'honnêtes marchands qui vont de foire en foire pour trafiquer. On ne voyait plus nulle trace de robes et de capuchons. La litière, poussée par des bras vigoureux, venait de rouler au fond d'un ravin, et les deux prisonniers, liés sur la croupe de deux chevaux et garrottés, semblaient deux malfaiteurs qu'une escouade de soldats vient d'arrêter en flagrant délit de vol et d'assassinat. Ils étaient vêtus de loques et coiffés d'un débris de feutre.

« Bonne chance ! cria Mathéus Orlscopp à maître Innocent en donnant le signal du départ.

— Bon voyage ! répondit le tavernier.

Et les deux bandes, se séparant, poussèrent au galop chacune de son côté.

3 · XV

Cependant, le jour succédait à la nuit ; on entendait partout dans la campagne ces bruits confus qui accompagnent le matin ; le paysan poussait ses bœufs dans les guérets, cherchant d'un air inquiet s'il n'apercevait pas quelque ennemi sortant d'un coin de l'horizon ; des chariots passaient sur la route ; les cloches d'un monastère voisin sonnaient ; le bourdonnement de la vie se réveillait. Déjà Magnus avait deux ou trois fois examiné si rien ne manquait au harnachement des chevaux. On ne distinguait plus la poussière soulevée par la marche des cavaliers saxons, et rien encore ne troublait le silence profond de l'hôtellerie.

« Voilà la première fois que mon maître est en retard, dit Magnus.

— Laissez-le dormir. Dieu a béni le sommeil, » répondit Carquefou.

Mais, tourmenté par l'appétit matinal auquel il n'était pas dans ses habitudes de résister, Carquefou quitta sa couche de paille et s'en alla faire un tour dans la cuisine.

Il reparut un instant après, la mine attristée.

« Voilà qui est singulier, dit-il, ni victuailles d'aucune sorte, ni cuisinier. J'ai rôdé dans tous les coins ; personne. Je crois que nous avons mis le pied dans une auberge enchantée.

— Personne s'écria Magnus.

— Se mettre en route sans déjeuner, c'est lugubre ! »

Mais déjà Magnus ne l'écoutait plus. Il montait quatre à quatre l'escalier de l'auberge, franchissait le long corridor et frappait à la porte de M. de la Guerche.

Rien ne lui répondit.

« C'est Magnus, ouvrez ! » reprit-il d'une voix tonnante.

Il prêta l'oreille ; aucun son ne se fit entendre.

Carquefou, qui l'avait suivi, le vit pâlir. D'un coup de pied terrible, Magnus jeta la porte bas et se précipita dans la chambre qu'un rayon de lumière qui filtrait par la fente d'un volet éclairait à demi ; elle était vide. Mais la boiserie était ouverte à côté du lit, et le regard épouvanté de Magnus plongea dans ce gouffre noir.

« Là ! par là ! cria-t-il d'une voix brisée.

Et, l'épée à la main, il se jeta dans le passage obscur.

Carquefou ne le suivit pas cette fois ; mais, traversant la chambre et le corridor d'un seul élan, il brisa la porte de Renaud sur ses gonds, et courut jusqu'à l'alcôve.

Un panneau semblable était ouvert dans la muraille.

« Lui aussi ! les misérables ! » cria-t-il.

Et, comme l'avait fait Magnus, il s'engagea dans la ruelle étroite qui rampait derrière l'alcôve.

Quelques marches se trouvèrent devant lui, il les descendit à tâtons et arriva ainsi à l'extrémité d'un passage secret, qui aboutissait à une porte étroite cachée dans l'angle d'un bâtiment détruit. Elle ouvrait sur les derrières de l'auberge, dans un endroit ombragé de grands arbres et semé de broussailles. On voyait sur la terre humide l'empreinte d'un grand nombre de pas.

Carquefou y rencontra Magnus qui l'avait précédé et qui rôdait comme un loup parmi les décombres. De sourdes imprécations sortaient de ses lèvres ; il était pâle à faire peur.

Un capuchon de bure se trouva sous ses pieds.

« Ah ! ce sont eux ! cria-t-il, et nous étions là et nous n'avons rien entendu !... mais je ne suis donc plus Magnus ! »

Un instant la douleur fut plus forte que son indomptable énergie : le vieux reître tomba sur une pierre, le visage entre ses mains.

« Mon pauvre maître ! qu'en ont-ils fait ! » répétait-il en sanglotant.

Tout à coup il se leva et, tendant la main à Carquefou qui pleurait aussi :

« Frère, dit-il, M de Souvigny et M de Pardaillan aux mains de M. de Pappenheim, M. de la Guerche et M. de Chaufontaine volés par Jean de Werth, car c'est lui, vois-tu, il ne leur reste plus que nous ; mais, si tu es bien résolu à tout tenter, comme je le suis moi-même, qu'ils prennent garde ! ils ne savent pas ce que deux hommes peuvent faire !

— Compte sur moi, Magnus ; commande, j'obéirai, répondit simplement Carquefou.

— Veux-tu jurer avec moi qu'au péril de la vie, et fallût-il pousser jusqu'au bout du monde, nous sauverons M. de la Guerche et M. de Chaufontaine, et que si l'un de nous succombe, l'autre dévouera son sang à cette entreprise sacrée et y laissera ses os ?

— Je le jure !

— En chasse alors ! Il y a devant nous des bêtes fauves : nous les tuerons ! »

Carquefou se trouva en selle aussi vite que Magnus. Il n'avait plus faim, il n'avait plus soif, il n'avait plus peur. Le premier soin des deux cavaliers, après avoir battu les environs de l'auberge, fut de suivre la direction qu'avait prise le troupeau de moines ; ils arrivèrent ainsi à la forêt de sapins et découvrirent la litière renversée au fond du ravin. Magnus la montra du doigt à Carquefou :

« Ils étaient là-dedans, comprends-tu ? » dit-il.

Il n'y avait aucune trace de sang autour de la litière ; l'idée d'un meurtre ne pouvait donc pas se présenter à leur esprit. D'ailleurs, si on avait voulu tuer M. de la Guerche et M. de Chaufontaine, on ne les aurait pas enlevés.

« Cherchons toujours, » reprit Carquefou.

Mais à l'extrémité de la clairière, au centre de laquelle les ravisseurs avaient fait halte, les traces nombreuses imprimées sur le sol par les pieds des chevaux, bifurquaient tout à coup. Deux longues traces qui couraient en sens inverse s'étendaient devant eux. Magnus retint la bride de son cheval :

« Prends à gauche ; je prends à droite, dit-il à Carquefou ; celui d'entre nous qui atteindra le premier la lisière de la forêt, la suivra en marchant à la rencontre de l'autre. Aie l'œil ouvert, l'oreille tendue. Si tu découvres la bande, casse une branche et incline-la dans la direction que tu auras prise ; je ne tarderai pas à te rejoindre. Ainsi ferai-je de mon côté. »

Magnus et Carquefou s'enfoncèrent sous les voûtes sombres de la forêt. Deux heures après, ils se rencontraient sur la lisière des sapins, l'un venait de l'est, l'autre de l'ouest.

« Rien, dit Carquefou, des pas de chevaux dans le sable, il y en a par centaines sur la route.

— Tu as suivi une fausse piste, répondit Magnus : moi j'ai la bonne.

— Tu as vu le moine ?

— Le moine ? Crois-tu donc qu'il ait gardé sa robe ?... non ! non ! mais une pauvresse qui ramassait du bois mort m'a raconté qu'elle avait vu passer deux prisonniers liés sur des chevaux, au milieu d'une troupe d'hommes armés. Ils allaient grand train.

— Allassent-ils plus vite que le vent, nous les atteindrons ! » s'écria Carquefou.

La route dans laquelle ils venaient de se jeter les conduisit dans un gros bourg, où l'on avait vu dans la journée vingt troupes de cavaliers ; quant aux prisonniers liés sur des chevaux, on en comptait par douzaines, ceux-là jeunes, ceux-ci vieux. Quelques-unes de ces bandes s'étaient arrêtées, d'autres avaient poursuivi leur chemin. Magnus et Carquefou couraient d'auberge en auberge sans se lasser, épiant et questionnant.

Ils n'avaient découvert aucun indice encore, lorsqu'un valet d'écurie leur parla d'un cavalier que son cheval avait renversé au moment où il mettait le pied à l'étrier. Dans sa chute, l'homme s'était cassé la jambe ; on avait dû le transporter dans une salle basse.

« Ce qu'il y a de plus singulier, ajouta le valet d'écurie, c'est que ce pauvre diable, qui jurait comme un païen, portait un énorme chapelet autour du cou : on aurait dit le chapelet d'un moine. »

Ce fut pour Magnus un trait de lumière.

« Menez-moi vite auprès de cet homme, dit-il en échangeant un regard avec Carquefou, c'est lui que nous cherchons.... Sera-t-il content de nous voir, bon Dieu ! »

Carquefou ne souffla mot et suivit Magnus, que le valet conduisait dans la chambre du blessé.

« Eh ! camarade ! dit le valet en poussant la porte, voici des amis qui vous arrivent ! »

Àla vue de Magnus et de Carquefou, qu'il reconnut au premier coup d'œil, à la clarté d'une chandelle, le blessé fit un geste de terreur, qui confirma l'honnête Magnus dans sa pensée première.

« Ne crie pas, ou tu es mort ! » dit-il en tirant le long poignard qu'il portait à la ceinture.

Carquefou ferma la porte soigneusement :

« Causez, dit-il, je me charge des importuns. »

Le blessé, couché sur son grabat, suivait tous les mouvements des deux amis d'un œil hagard.

« Tu étais avec ces coquins qui ont couché la nuit dernière à l'auberge de maître Innocent ? » reprit Carquefou.

Le blessé répondit par un gémissement.

« C'est vous qui avez enlevé M. de la Guerche et M. de Chaufontaine ? ajouta Magnus.

— Notre chef nous a enrôlés pour une expédition.... un honnête soldat n'a que sa parole.

— Ce chef comment l'appelles-tu ?

— Mathéus Orlscopp.

— Mathéus ! s'écria Carquefou qui fit un bond, tu dis Mathéus Orlscopp !... Dieu du ciel ! si cette main ne lui ouvre pas le cœur promptement, le comte et le marquis sont morts ! »

Le visage de Carquefou était tel que le blessé tremblait de tous ses membres. En le voyant s'approcher de son lit, il joignit les mains :

« Épargnez-moi, seigneur.... il payait si bien ! s'écria-t-il.

— Parle, misérable ! mais si tu mens, tu auras dix pouces de fer dans le ventre !

— Je parlerai.

— Ce Mathéus Orlscopp, ce bandit, pour le compte de qui agissait-il ?

— J'ai entendu nommer M Jean de Werth. »

Magnus regarda Carquefou.

« Ah ! Jean de Werth ! C'est donc dans l'un des châteaux de ce seigneur qu'il conduit les prisonniers ?

— Je le crois.

— Le nom de ce château ? »

Le blessé pâlit.

« Tu hésites ? poursuivit Magnus.

— Ah ! seigneur, si j'hésite, c'est que je ne le sais pas. »

La terreur folle peinte sur le visage du misérable prouvait qu'il ne mentait pas.

« Mais, du moins, sais-tu quelle route ce Mathéus Orlscopp maudit a suivie ? demanda Carquefou.

— Oh ! pour cela, oui ; il se rend tout d'abord à Halberstadt.

— À Halberstadt alors ! » cria Magnus.

Il laissa le blessé plus mort que vif et se dirigea, à pas rapides, vers l'écurie où, pour la première fois, il avait laissé sans gardien son cheval et celui de Carquefou.

Les pauvres bêtes étaient à leur place, mais ne mangeaient pas. Carquefou passa la main sur leur encolure.

« Elles nous ont servi fidèlement, dit-il ; elles iront encore un bout de chemin, s'il le faut, puis elles tomberont.... Que faire alors ?

— Eh bien ! répondit Magnus, qu'elles se reposent cette nuit. Demain elles feront double étape ; et fallût-il après traverser l'Allemagne tout entière à pied, tendant la main, nous la fouillerons du Harz au Tyrol ! »

3 · XVI

Mathéus Orlscopp, pendant ce temps, poursuivait sa route ; il n'était pas mieux monté que Magnus et Carquefou, mais l'or ne lui manquait pas pour échanger les chevaux fourbus contre des chevaux frais. On ne s'arrêtait que pour manger à la hâte quelques morceaux, puis la bande repartait. Deux ou trois fois elle changea de route et de vêtements pour égarer ceux qui auraient eu quelque velléité de se lancer sur ses traces. Armand-Louis et Renaud voyageaient ordinairement à cheval ; on les donnait pour des criminels d'État que le comte de Tilly envoyait à Munich. Quelquefois aussi Mathéus les faisait asseoir dans des car-

rosses dont les rideaux étaient hermétiquement fermés. C'était alors des grands seigneurs malades que le grand air incommodait. Mathéus ne perdait jamais de vue Armand-Louis et Renaud, mais c'était à Renaud qu'il adressait le plus volontiers la parole.

« Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie, lui disait-il. Le Brandebourg et la Saxe ne ressemblent point aux Pays-Bas. Là c'est Malines, ici c'est Magdebourg ; un jour on jette par terre Mathéus Orlscopp, vilaine façon de reconnaître le bon souper qu'il vous a fait servir ; un autre jour c'est Mathéus Orlscopp qui se trouve le plus fort. Mais voyez si je suis meilleur que vous : au lieu de vous faire avaler ce poignard, je vous fournis le cheval, la nourriture et l'escorte. Plus tard, le gîte auquel vous avez droit, c'est encore moi qui vous l'offrirai. »

Quand on fut à quelques douzaines de milles de l'hôtellerie de maître Innocent, et dans un pays où ne se montraient que des bandes détachées de l'armée impériale, Mathéus, pleinement rassuré, fit enlever les poires d'angoisse qui bâillonnaient ses prisonniers.

« À présent causons, dit-il à Renaud.

Renaud, qui avait eu le temps de mâcher sa colère et qui ne se sentait pas en humeur de discuter avec ce coquin, le toisa insolemment de la tête aux pieds, et faisant la moue :

« Mon bon, lui dit-il, vous êtes fort laid. Faites-vous raboter le visage pour commencer, nous verrons après. »

Quelques hommes de l'escorte partirent d'un éclat de rire. Mathéus Orlscopp devint pourpre.

« Ah ! vous raillez ! s'écria-t-il. Nous verrons bien quelle figure vous ferez dans l'endroit où je vous mène !

— À Dieu ne plaise que j'en fasse une qui ressemble à la vôtre ! » répondit froidement Renaud.

Dès ce moment ce fut un parti pris. La laideur de Mathéus devint le thème sur lequel M. de Chaufontaine exécutait des variations à l'infini. Il ne savait pas si Mathéus Orlscopp était plus laid le soir que le matin, à pied qu'à cheval, à jeun qu'après souper, à la clarté d'une chandelle qu'à la lumière du soleil ; il

pouvait se faire cependant qu'il fût plus mal bâti encore qu'il n'était laid. C'était un problème que Renaud n'avait pas encore résolu, et sur les incertitudes duquel sa verve ne tarissait pas.

« Votre Seigneurie, lui disait-il, a certainement le nez d'une belette, les yeux d'un hibou et le museau d'un bouc ; mais en revanche elle possède le corps d'un singe, les jambes d'un héron et les pieds d'un crapaud. On ne sait pas où se niche le plus vilain. »

Mathéus avait la maladresse de laisser voir que ces plaisanteries le déchiraient ; et M. de Chaufontaine, qui s'en apercevait, ne les lui épargnait pas. Quelquefois même il interpellait M. de la Guerche et lui soumettait la question.

« Cela ne te surprend-il pas, lui dit-il un matin, qu'un homme ayant le nez si long ait encore la bouche si large ? Il aurait dû choisir. Des yeux si petits et des oreilles si grandes, c'est trop pour un seul visage. Dis-moi ton sentiment là-dessus, le magnifique seigneur qui nous accompagne désire le connaître.

— Et quel visage veux-tu que possède un homme qui a l'âme plus rampante qu'un vermisseau, plus plate qu'une feuille, plus noire que le charbon ! Ce n'est pas un visage, c'est une enseigne !

— Allons ! répliqua Renaud, nous accrocherons cette enseigne à la branche d'un chêne. »

Les railleries de l'un, l'arrogance de l'autre avaient fini par faire une impression singulière sur l'esprit des coquins qui marchaient à la suite de Mathéus. Elles les réjouissaient par ce caractère d'audace et de bonne humeur qui plaît même aux natures les plus perverties. Une sorte de sympathie amollissait ces cœurs plus durs que la pierre ; déjà elle se faisait jour en mainte occasion. Un robuste lansquenet, qui avait passé sa vie dans les guerres et dormi sur tous les grands chemins, ne se gênait même plus pour manifester son sentiment intime. Le moment vint où Mathéus comprit que, si une tentative était faite pour délivrer ses captifs, il ne devrait plus compter sur le concours de ses compagnons.

Son parti fut pris sur-le-champ, et un matin il appela le lansquenet.

« Ami Rudiger, lui dit-il, voilà trente rixthalers que je vous donne : c'est le salaire que je m'étais engagé à vous payer. Comptez-les et allez au diable !

— Ah ! c'est un congé ?

— Et j'imagine que nous n'aurons plus rien à démêler ensemble.

— Vous m'aviez promis une gratification, ce me semble.

— Prends garde que je ne la solde sur ton dos à coups de corde, et remercie-moi. Tu as le cœur trop tendre pour n'avoir pas la peau fragile. Cela dit, file au plus vite.... D'ailleurs console-toi, tu n'es pas le seul que j'ai prié brusquement de me fausser compagnie.... mon escorte fait peau neuve. »

Rudiger regarda par la fenêtre et aperçut, rangés devant la porte au milieu des hommes qui achevaient leurs préparatifs de départ, vingt cavaliers qui faisaient partie d'une troupe débandée à la suite d'une rencontre malheureuse avec les Suédois.

« Je les ai enrôlés cette nuit, dit Mathéus ; il y a parmi eux des Croates et des Bulgares qui pendent un homme aussi aisément qu'ils vident un verre de vin. »

La partie n'était pas égale.

Rudiger prit les rixthalers, et mordant ses lèvres :

« Au revoir, seigneur Mathéus, » dit-il.

Après le départ de Rudiger et des hommes qu'il avait congédiés, Mathéus changea de route subitement, expédia un messager avec ordre de ne s'arrêter ni jour ni nuit, fit faire double étape à ses cavaliers, et arriva une semaine après devant un château dont toutes les portes s'ouvrirent aussitôt qu'il eut murmuré quelques paroles à l'oreille du gouverneur. Il y entra avec tous ses hommes, en visita tous les coins, et déclara que l'endroit lui paraissait bon pour un campement.

Le château de Rabennest était situé sur le flanc d'une montagne escarpée, et commandait une gorge au fond de laquelle courait un torrent. De grands bois de sapins l'entouraient à perte de vue ; il avait de solides murailles, quatre tours, des fossés, un pont-levis : c'était un repaire d'où la garnison ne pouvait pas être expulsée commodément.

Renaud fut placé dans la tour du Corbeau ; Armand-Louis dans la tour du Serpent ; on ne distinguait les deux tours que par leurs forme : l'une était ronde, l'autre carrée.

Elles avaient d'ailleurs la même solidité, et avec les mêmes murailles le même ameublement, c'est-à-dire un méchant grabat, des escabeaux, un chandelier de fer, une table de bois vermoulue ; deux lucarnes garnies de gros barreaux y versaient le jour ; la pluie et la bise y entraient également.

« Voilà l'appartement, dit Mathéus ; il est meublé.

— C'est presque aussi joli que vous, répondit Renaud.

— Comptez sur moi, pour que la nourriture ne laisse rien à désirer non plus, ajouta Mathéus.

— Elle ne sera donc point faite à votre image, aimable seigneur ? »

Mathéus essaya de sourire, lança sur Renaud un regard sinistre, et repoussa la porte violemment.

Rien ne troubla le silence du château pendant la nuit ; le vent sifflait entre les barreaux de fer ; on entendait sur le chemin de ronde tracé au pied des deux tours le pas monotone des sentinelles. Renaud chanta pour faire connaître à son ami la place qu'il occupait dans le château ; Armand-Louis fit un bond de panthère, et se suspendit par les mains aux barreaux d'une lucarne. En face de lui, mais séparée de la sienne par une courtine, était la tour d'où partait la voix ; au loin, un océan de sombre verdure s'étendait jusqu'à l'horizon.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de M. de la Guerche, et il se laissa retomber sur le carreau de sa chambre.

Seigneur, dit-il les mains levées vers le ciel, mon âme et mon corps sont à vous ! »

Le lendemain, sa porte s'ouvrit, et il vit entrer Jean de Werth.

« Je m'en doutais !... dit Armand-Louis. Vous faites un peu tous les métiers, à ce que je vois ?

— Monsieur le comte, répondit froidement le Bavarois, on n'a pas toujours le roi Gustave-Adolphe sous sa main ; nous ne sommes pas ici à Carlscrona.

— Je m'en aperçois aux visages que je rencontre.... Mais finissons ; que voulez-vous ?

— C'est fort simple : vous êtes mon prisonnier, les lois de la guerre me donnent le droit d'exiger une rançon.... donnez-moi votre poids en monnaie d'or, et vous êtes libres !

— Mon poids !... mais où pensez-vous que je puisse trouver une telle somme ?

— Si je le savais, j'irais certainement la chercher le premier ! Maintenant, il est un autre moyen de nous entendre, un moyen plus facile.

— Ah !

— Renoncez, par une déclaration signée, à la main de M de Souvigny, rendez-lui sa parole, et à l'instant les portes de ce château s'ouvrent devant vous.

— Voilà ce que vous osez appeler un moyen plus facile ? Mais cette main sera glacée par la mort avant de signer une pareille déclaration !

— Réfléchissez cependant ; le roi Gustave-Adolphe ne sait pas où vous êtes, ses armées sont loin d'ici, personne ne viendra vous secourir.

— Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, pourquoi cette visite ? Vous auriez pu vous en épargner la fatigue, et m'en éviter, à moi, le dégoût ! »

Jean de Werth se leva et appela ; son visage n'avait rien perdu de son impassibilité. Quand un valet eut posé sur la table les objets qu'il avait demandés :

« Voici, reprit-il, une plume, de l'encre et du papier ; quelques mots écrits là vous rendent libre ; peut-être ne serez-vous pas toujours aussi obstiné que vous l'êtes à présent.... Les murailles de ce château sont en bonnes pierres et dureront plus que vous.... Adieu, Monsieur le comte ! »

Armand-Louis ne remua pas, et bientôt les pas de Jean de Werth se perdirent dans l'escalier de la tour.

De la tour du Serpent le Bavarois passa dans celle du Corbeau ; il y trouva M. de Chaufontaine, qui égratignait le mur avec les dents d'une fourchette de fer, et y dessinait le profil de Mathéus.

« Monsieur le marquis, je suis fâché de vous déranger, dit Jean de Werth en entrant ; mais continuez, si cela vous amuse. »

Renaud tourna la tête à demi, et sans paraître le moindrement surpris :

« Oh ! rien ne presse, j'ai toujours mon modèle devant les yeux ; vous comprenez, un visage si remarquablement laid, et tel que Votre Seigneurie seule pouvait le choisir….

— Le seigneur Mathéus Orlscopp a toute ma confiance.

— Il la mérite.

— Les fortunes de la guerre vous ont mis entre ses mains.

— Entre ses griffes, monsieur le baron.

— Il a le droit de disposer de vous.

— Mais il me semble que Sa Seigneurie use de ce droit !

— Cependant, si vous renonciez à la main de M de Pardaillan, je pourrais, à mon tour, employer mes bons offices pour vous tirer d'ici. »

Renaud fit un bond.

« Mais, jour de Dieu ! je croyais que vous pensiez à M de Souvigny ? s'écria-t-il.

— Oh ! j'y pense toujours ; mais si je vous demande cette déclaration écrite et signée de votre main, c'est en vue d'un projet qui doit assurer le bonheur de M de Pardaillan.

— Monsieur le baron, vous êtes trop bon ; j'ai le malheur d'avoir une disposition nerveuse si singulière, qu'elle me pousse à casser quelque chose, une table, un escabeau ou tout autre objet qui se présente à portée de ma main sur le dos de quiconque me parle de M de Pardaillan ; cela pourrait nuire au riche mobilier que vous voyez. Permettez-moi donc d'espérer que l'entretien est fini. »

Jean de Werth se leva, et montrant l'encre, la plume et le papier qu'un laquais venait de poser sur la table :

« Tout est là…. dit-il ; deux lignes sur ce papier, et en considération de l'amitié que je lui porte, le seigneur Mathéus voudra bien vous fournir un cheval pour quitter ce château. »

Jean de Werth descendit l'escalier, et bientôt après on entendit glisser dans leurs anneaux les chaînes du pont-levis qui s'abaissait : Jean de Werth s'éloignait.

La nuit vint de nouveau, silencieuse et noire comme celle qui l'avait précédée. Armand-Louis se suspendit aux grilles de son cachot et vit une lumière qui brillait dans la tour occupée par Renaud. La lumière allait et venait : c'était son compagnon d'infortune qui, avec la fumée de la chandelle, traçait sur le plafond de sa cellule l'image grotesque de Mathéus.

La chose finie, Renaud se mit à chanter ; il ne lui semblait pas qu'il eût perdu sa journée.

M. de la Guerche ne trouvait pas dans son caractère les mêmes sujets de distraction ; sa pensée n'avait qu'un objet M de Souvigny, toujours M de Souvigny. Où était-elle en ce moment ? M. de Pappenheim n'oubliait-il pas la promesse faite au milieu des massacres et de l'incendie de Magdebourg ? Reverrait-il Adrienne un jour, et surtout la retrouverait-il aimante et fidèle ? Et le brave Magnus, qu'était-il devenu ? Ne l'avait-on pas tué ? Vivant, s'acharnait-il à sauver son maître, ainsi qu'il l'avait fait une première fois ?

« Ah ! quand de tels cœurs vous appartiennent, l'espoir est toujours permis ! » dit-il.

Cependant les jours succédaient aux jours ; toujours autour du château le même silence, interrompu par les rafales du vent dans les sapins et les chansons de Renaud ; quand M. de la Guerche se suspendait aux barreaux des lucarnes, aucun cavalier ne se montrait sous l'ombre noire des forêts. Les heures se faisaient longues et pesantes ; chaque jour, à midi, Mathéus Orlscopp entrait dans son cachot, regardait sur la table, et, ne voyant rien, se retirait sans parler.

Armand-Louis remarqua bientôt que la maigre pitance qu'on lui servait à heures fixes pour son déjeuner et son dîner diminuait insensiblement ; la croûte de pain se faisait plus petite, le plat contenait moins de viande. Ce fut le régime d'un convalescent appliqué à un homme valide, la nourriture d'un enfant servie à un soldat.

Il en fit l'observation. Mathéus sourit.

« Il y a eu des cas de fièvre causés dans la garnison par la trop grande chère, dit-il.

Armand-Louis dédaigna de se plaindre désormais.

Le lendemain il fit le dîner d'un anachorète.

Au point du jour, quand il ouvrait les yeux, il avait maintes fois observé des oiseaux qui venaient par les deux lucarnes jusque dans sa chambre pour ramasser les miettes de pain éparses sur le carreau. Une idée lui traversa l'esprit au moment où la faim commençait à se glisser dans ses entrailles. À l'aide d'une couverture qu'il jeta adroitement sur les petits voleurs, il réussit à s'emparer chaque matin de deux ou trois d'entre eux. Alors il suspendait à leur cou ou à leurs ailes avec des bouts de fil des morceaux de papier sur lesquels il avait écrit ces mots : Château de Rabennest ; et plus bas : Armand-Louis de la Guerche. Cela fait, il rendait la liberté à ses petits prisonniers qui s'envolaient en poussant mille cris.

« Qui sait, pensait Armand-Louis, peut-être un de ces papiers tombera-t-il aux mains d'un ami ! »

Et chaque jour des oiseaux portaient ces messages incertains aux quatre coins de l'horizon.

Cette observation que M. de la Guerche avait faite sur le menu qu'on lui servait, Renaud l'avait faite aussi. C'était l'apparence d'un déjeuner, suivie de l'ombre légère d'un dîner. Renaud, qui avait grand appétit, faillit rompre les os au valet qui posait la pitance ironique sur un coin de sa table. Le jour suivant, on introduisit le plat par un judas ; le menu avait subi une nouvelle diminution.

« C'était bien difficile cependant, » murmura Renaud.

Il s'en vengea en dessinant Mathéus sous la forme d'un squelette.

Quelque temps il résista à cette torture lente infligée avec la patience d'un chat qui tourmente une souris ; il sentit enfin ses forces s'affaiblir. De sourdes douleurs lui traversaient les entrailles ; il avait comme des bourdonnements dans les oreilles. Il attendait l'heure de ses repas avec une farouche impatience et se jetait sur les misérables aliments qu'on lui servait comme un animal carnassier sur la proie immonde qu'il découvre dans un carrefour. Cela l'indignait, mais il cédait aux appels de la faim. Il ne retrouvait un peu de bonne humeur que lorsqu'il apercevait Mathéus. Un flot de sarcasmes partait alors de ses lèvres pâlies par la souffrance.

Par un raffinement de cruauté, Mathéus, qui jusqu'alors avait laissé Renaud dans sa tour, le fit transporter dans une pièce du bâtiment central où il pouvait assister au repas de la garnison. Le cliquetis de la vaisselle, le choc des verres

arrivaient à l'oreille du prisonnier comme le joyeux refrain d'une chanson ; le fumet des mets qu'on servait en abondance montait à ses narines et redoublait les angoisses de son estomac.

« Voyons, disait alors Mathéus, une prière, monsieur le marquis, et je vous jette un os. »

Renaud se redressait.

« C'est prodigieux comme la gourmandise vous va mal, gracieux seigneur, disait-il.... toujours plus laid.... même en mangeant. »

Dans cette lutte terrible, l'avantage n'était pas toujours pour Mathéus ; on riait autour de lui ; plus d'un soldat le regardait du coin de l'œil, et ce phénomène qui s'était produit une fois sur la route d'Halberstadt, se reproduisait de nouveau. Quelques-uns des gardiens moins endurcis faisaient secrètement des vœux pour la délivrance d'un prisonnier qui supportait si gaillardement la mauvaise fortune.

Mathéus s'en apercevait et sa fureur en était augmentée.

Chaque soir un médecin entrait dans la nouvelle chambre de Renaud, lui tâtait le pouls et hochait la tête.

« Hum ! disait-il, le pouls est violent, dur, impétueux.... Le régime est trop succulent.... Un peu de diète vous ferait grand bien. »

Renaud avait des envies folles de mordre ce docteur infernal ; il se contentait de lui demander sérieusement s'il était le fils de Mathéus ou son père, son petit-neveu ou son aïeul. Il prétendait que leurs nez étaient cousins germains.

Un matin Mathéus parut dans la chambre de Renaud. Le carreau était couvert de morceaux de papiers de toutes grandeurs, sur lesquels on voyait le portrait hideux du maître de Rabennest.

« Soyez prudent, mon doux seigneur, s'écria Renaud, si vous marchiez sur ces chères images, ce serait mettre le pied d'un bouc sur le museau d'un loup.... Quel deuil pour votre âme ! »

Mathéus s'inclina.

« Monsieur le marquis, dit-il, le seigneur Jean de Werth se lasse de vous héberger avec cette somptuosité.... un palais et un régal de prince.... c'est trop....

S'il ne vous plaît pas de signer cette renonciation de bonne grâce, il va se voir contraint d'employer contre vous des moyens qui répugnent à ma douceur.

— Prenez garde ! si l'attendrissement vous gagne, vous allez grimacer encore plus que de coutume.... et ce sera épouvantable ! »

Mathéus fit un signe ; deux valets saisirent Renaud par les bras, l'assirent sur un escabeau et passèrent une corde autour de ses poignets. La corde était assujettie par un bâton.

« Voulez-vous signer ? demanda Mathéus.

— Eh ! eh ! dit Renaud, je crois, Dieu me pardonne, que le côté gauche de votre joli visage est encore plus contrefait que le droit.... c'est une gageure !

— Tournez ! » s'écria Mathéus.

Les deux valets firent tourner le bâton autour duquel la corde était nouée. Renaud pâlit. La corde serrée autour de ses poignets venait de se tendre.

« Signerez-vous ? reprit Mathéus.

— Eh bien ! je crois que la face l'emporte en laideur sur les deux côtés ! Regardez, vous autres, » ajouta Renaud.

Un sourire passa sur les lèvres des valets.

« Tournez encore ! » cria Mathéus blême de rage.

La corde fit un tour et entra dans les chairs de Renaud.

Il poussa un cri et ferma les yeux. Il avait le visage d'un mort. Le médecin, qui venait de se glisser dans la chambre, épongea le front du patient baigné de sueur avec un linge imbibé de vinaigre.

Renaud souleva les paupières.

« Ciel ! dit-il, deux masques !

— Tournez toujours ! » hurla Mathéus.

Le bâton, saisi par les valets, traça un demi-cercle. Les os craquèrent. La tête de Renaud tomba sur sa poitrine.

Le médecin posa les doigts sur une artère.

« Encore un tour, dit-il, et notre prisonnier ne souffrira plus ; ce n'est pas, je crois, ce que vous désirez.

— Non certes, » répondit Mathéus.

Avant même qu'il leur eût fait un signe, les valets desserrèrent les nœuds de la corde maculée de sang.

Renaud respira faiblement. Le médecin lui appliqua sur les tempes et sur le nez le linge inondé de vinaigre. Renaud rouvrit les yeux.

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? dit Mathéus.

— De plus en plus laid ! toujours plus laid ! » murmura Renaud.

Et il s'évanouit.

Mathéus s'empara d'un poignard qu'il avait à sa ceinture et le leva.

Le médecin lui saisit le bras.

« Ne le tuez pas.... Vous le regretteriez ! » dit-il.

Mathéus repoussa l'arme dans sa gaîne.

« Vous avez raison, reprit-il ; céder au premier mouvement, quelle folie !... Qu'on porte le prisonnier dans la chambre verte ; nous verrons demain s'il est en état de me revoir. »

On appelait la chambre verte un cachot enfoncé sous les fondements du château, et taillé dans une pierre sur laquelle l'humidité étendait un enduit de mousse verdâtre et gluante. De là son nom. Le jour n'y pénétrait d'aucun côté ; on y parvenait par une porte basse en fer massif. Quelques fétus de paille se voyaient dans un coin. On y déposa Renaud qui ne remuait pas. On aurait pu croire qu'il était mort, si les battements irréguliers du pouls n'eussent indiqué la présence de la vie dans ce corps robuste. Le médecin fit placer une lanterne contre le mur, et sous la lanterne une cruche pleine d'eau et un morceau de pain noir.

« Soyons humain, » dit-il.

Le jour où Renaud subissait cette terrible épreuve, Armand-Louis ne trouvait sur sa table qu'une croûte de pain dure comme un caillou et un pot à demi-plein d'une eau saumâtre. Il entrait dans les principes de Mathéus de ne point avoir

d'injuste préférence. La nourriture égalisée entre ses deux pensionnaires, ainsi qu'il appelait quelquefois M. de la Guerche et M. de Chaufontaine, il crut honnête de rétablir l'équilibre dans les logements.

C'est pourquoi Armand-Louis fut conduit dans la chambre rouge.

On appelait de ce nom, au château de Rabennest, un caveau creusé sous la tour du Corbeau, et taillé dans un filon de granit couleur de brique.

On apercevait les mêmes débris de paille dans un coin, et le long des parois certains crochets d'un aspect sinistre.

Une lanterne fut suspendue à l'un de ces crochets, une cruche d'eau et un quartier de pain noir placés sous la lanterne.

Un des valets qui accompagnaient Mathéus dans cette visite souterraine jeta dans un coin un paquet de cordes et quelques boulets de fer armés d'un anneau.

« Monsieur le comte, nous causerons demain, » dit le gouverneur.

Il n'y avait pas en ce moment dans toute l'Allemagne d'homme plus heureux que le seigneur Mathéus Orlscopp. Il avait tout à profusion, bonne table et cave abondante, lit bien chaud et bière bien fraîche, serviteurs nombreux empressés autour de lui, et gibier gras dans la forêt voisine, de l'or dans ses poches, des potences sur ses tours et la protection d'un puissant seigneur qui avait besoin de lui. Et, pour couronner cette existence fortunée, le plaisir délectable de tourmenter lentement et voluptueusement deux braves gentilshommes qu'il haïssait du plus profond de son âme ténébreuse.

Certes, il n'eût pas échangé les félicités de cette vie contre aucune autre, si brillante qu'elle fût. Il les comparait en esprit aux joies de ce séjour aimable qu'il avait fait aux environs de Malines, lorsqu'en compagnie du digne don Gaspard d'Albacète y Buitrago, il savourait les plus délicieux vins d'Espagne que leur offrait une main généreuse. Quelle différence, cependant ! Alors il agissait pour le compte d'autrui et sous les ordres d'un chef, tandis qu'à présent il avait pour guide et pour conseiller son seul caprice.

3 · XVII

Telle n'était pas la situation d'esprit dans laquelle se trouvaient Magnus et Carquefou que nous avons laissés sur la route d'Halberstadt, après leur rencontre avec l'homme à la jambe cassée.

Aux portes d'Halberstadt, où ils étaient arrivés dans la nuit après une marche forcée, ils apprirent qu'on n'avait vu ni troupe de cavaliers, ni carrosses, ni prisonniers.

« Voilà quatre jours, leur dit un bourgeois, que personne ne passe par ici. Il y a un régiment suédois à deux lieues, vers le nord, un régiment croate à une lieue, vers le midi, si bien que personne n'ose s'aventurer sur les routes.

— Le coquin nous aurait-il trompés ? dit Carquefou qui pensait au blessé.

— Non, il avait trop peur…. répondit Magnus. Le scélérat que nous poursuivons aura changé de direction. »

Ils revinrent tristement sur leurs pas. Tout indice s'effaçait. Ils marchaient au hasard dans un pays inconnu, et par des chemins hostiles où mille dangers pouvaient surgir à tous les pas. Combien de maraudeurs n'y rencontrait-on pas ! Combien de partisans toujours en quête de belles armes et de bons chevaux ! Mais aucune considération ne pouvait empêcher Magnus et Carquefou de persévérer dans leurs desseins, et s'ils pensaient par hasard aux périls dont leur entreprise était semée, c'était seulement dans la crainte qu'un accident ne leur permit pas d'y consacrer tout leur temps et tous leurs soins.

Ils exploraient chaque bourg, chaque village, chaque hameau ; le passage de Mathéus n'avait pas laissé plus de trace que la fuite d'une anguille entre les roseaux d'un étang. Ces nouvelles déconvenues, bien loin d'abattre la résolution de Magnus, avaient pour effet de l'exaspérer. Il ne pouvait prononcer le nom de Mathéus Orlscopp sans pâlir. Jamais haine pareille n'avait mordu son cœur.

Un soir qu'il dépêchait à la hâte un morceau de pain et une tranche de viande froide à la porte d'une taverne, Magnus remarqua une espèce de soldat qui le considérait attentivement. Le vieux reître, qui ne cherchait qu'une occasion d'interroger les gens, se dirigeait déjà vers le soldat, lorsque celui-ci se levant :

« Par hasard, camarade, dit-il, n'étiez-vous point à l'hôtellerie d'un coquin qu'on appelle maître Innocent, et n'y soupiez-vous pas avec deux gentilshommes, le mois dernier ?

— Si vraiment…. Les connaissez-vous ?… Savez-vous où ils sont ? s'écria Magnus.

— Je les connais pour de braves soldats…. et moi qui ai contribué à les garrotter, ils m'intéressent plus que je ne saurais le dire.

— Ah ! vous étiez avec Mathéus Orlscopp ! dit Magnus qui mit la main sur la garde de Baliverne.

— Eh ! là ! là ! ne nous fâchons pas ! Je vous dis que ces braves jeunes gens m'ont gagné le cœur par leur vaillante humeur. Quant à ce Mathéus, c'est un bandit auquel je ne serais pas fâché de jouer un méchant tour…. Il y avait deux pièces fausses dans les seize thalers qu'il m'a donnés.

— Jour de Dieu ! si vous me mettez sur ses traces, eussé-je mille ducats, ils sont à vous !

— Alors, camarades, tournez plus vers le sud. Le seigneur Mathéus a renoncé à son premier projet d'aller à Halberstadt. Vous le trouverez, j'imagine, du côté de Stolberg, et, s'il vous plaît que je vous serve de guide, j'ai idée que nous le rattraperons. Rudiger a bon pied et bon œil.

— Tope là ; tu es à nous, je suis à toi, dit Magnus.

Et à nous deux nous faisons la paire, » ajouta Carquefou qui donna une vigoureuse poignée de main à leur auxiliaire.

Rudiger, on s'en souvient, était l'un des cavaliers que Mathéus avait congédiés, au moment où il lui parut que leur sympathie pour M. de la Guerche et pour Renaud acquérait de trop grandes proportions.

Il prit un chemin de traverse, fit quatre ou cinq lieues en plein bois, traversa une rivière à gué et retrouva les traces de Mathéus.

Magnus faillit l'embrasser.

« Ah ! si j'avais les mille ducats ! dit-il.

Rudiger se mit à rire.

« Bah ! s'écria-t-il, cela me paraît original et divertissant de faire quelque chose pour rien. Ça me change ! »

On poussa plus avant ; la confiance était rentrée dans le cœur des trois compagnons ; les chevaux eux-mêmes, comme s'ils avaient eu conscience de ce qui se passait dans l'esprit de leurs maîtres, marchaient d'un pas plus élastique.

On resta dans la bonne voie pendant six lieues encore, puis les indices cessèrent tout à coup. Mathéus et sa troupe semblaient s'être évanouis comme une procession de fantômes.

Magnus, Carquefou et Rudiger battirent la campagne dans tous les sens et séparément, fouillant les cabanes et les auberges, et ne laissant pas passer un voyageur sans l'interroger.

Rudiger était de cette race de chasseurs qui s'acharnent sur une piste. Il rentra le soir au rendez-vous, l'air morne et abattu.

« Ah ! le maudit renard, il a rompu sa voie, dit-il.

Magnus était pris d'une grande tristesse ; pour la première fois il sentait que le courage l'abandonnait. L'abattement de Carquefou n'était pas moindre.

« Bonté du ciel ! murmura-t-il, si Magnus pleure, tout est perdu ! »

Ils étaient alors dans la salle commune d'une méchante hôtellerie où buvaient des rouliers, des chasseurs, des voyageurs de toutes sortes. Une troupe de bohémiens s'étant arrêtée à la porte, Rudiger sortit, emmenant Carquefou pour se mêler à leur campement et les interroger.

Magnus, la tête dans ses mains, Baliverne sur ses genoux, resta dans son coin. Il lui semblait qu'il y avait un gouffre noir devant ses yeux.

Un jeune garçon d'une quinzaine d'années entra, tenant à la main un oiseau.

« Est-ce étonnant ! dit-il à l'hôtesse qui dressait le couvert des voyageurs, voilà encore un oiseau qui porte au cou un bout de papier tenu par un fil. C'est le troisième que je prends depuis quinze jours. Tenez, voyez, il y a des mots écrits sur le papier. »

L'enfant s'approcha d'une chandelle, et s'efforça de lire ce qu'il y avait sur le papier.

« C'est impossible ! dit-il, la pluie a lavé l'encre ; il n'y a qu'un mot que je puis déchiffrer : toujours le même ! »

Il posa le papier sur le fourneau pour le faire sécher ; quelqu'un ouvrit la porte, et un courant d'air porta le papier jusqu'aux pieds de Magnus.

Machinalement, il le ramassa et le tordit entre ses doigts.

Regardez, reprit l'enfant, ne dirait-on pas qu'il y a là, tout au bas, trois mots. Il semble que ce soit le nom d'un homme. On lit aisément le premier, n'est-ce pas Armand…. puis le reste disparaît…. »

Magnus sauta sur ses pieds. Ses yeux dévorèrent le papier, et il reconnut l'écriture de son maître.

« Armand…. Armand-Louis de la Guerche ! c'est cela ! » dit-il en pleurant.

Il embrassa le petit garçon, qui le regardait tout effaré.

Lorsque Rudiger et Carquefou rentrèrent, ils trouvèrent Magnus à genoux, la tête nue, les mains jointes, le visage rayonnant.

« Ô mon Dieu ! vous êtes bon ! Mon Dieu ! je crois en vous ! disait-il.

— Qu'est-ce ? dit Rudiger.

Magnus sauta au cou de Carquefou.

« Ah ! cette fois, je le tiens ! reprit-il.

— Qui ?

— Eh ! parbleu ! Mathéus.

— Tu l'as vu ?

— Non ! mais regarde. Va ! je te dis que je le tiens. »

Carquefou craignit que le pauvre Magnus n'eût perdu la raison tout à coup. Le vieux reître étalait devant lui un bout de papier tout sale et chiffonné.

« Ah ! le petit n'a pas pu lire ! mais moi, j'ai d'autres yeux. Lettre par lettre, j'ai tout épelé, tout rétabli. Je savais bien que je le retrouverais ! »

Carquefou distinguait vaguement le nom d'Armand-Louis ; l'espoir, un espoir indéfinissable, commençait à le pénétrer.

Magnus venait de se retourner vers leur compagnon, qui ne comprenait rien à cette scène.

« Connaissez-vous dans le pays le château de Rabennest ? dit-il.

— Certes ! un grand diable de château au fond d'un bois.

— Et sur une montagne ?

— Avec trois grosses tours.

— Qu'on appelle la tour du Serpent, la tour du Corbeau et la Grande-Tour ?

— Justement ! »

Magnus l'embrassa brusquement.

« À présent, camarade, s'il y a vraiment un cœur dans ta poitrine, tu vas nous être d'un grand secours, s'écriat-il. Je connais le château. Dans quelle forteresse et dans quelle citadelle d'Allemagne n'ai-je pas mis les pieds ! Celui-ci n'est pas le moins formidable. Je l'ai visité du temps que j'étais jeune ; il est tout plein de repaires et de cachots ensevelis dans les entrailles de la pierre ; les murs sont épais et hauts, les fossés profonds ; mais M. de la Guerche et M. de Chaufontaine y sont, et nous sommes trois ; donc nous les sauverons ! »

Carquefou courut à la maîtresse de la maison, la prit par la taille, l'embrassa sur les deux joues et se mit à danser autour de la salle, en chantant à tue-tête :

Àla branche d'un chêne
On pendra le coquin ;
Si ça lui fait d'la peine,
Ça nous fera du bien !

C'était un couplet qu'il venait d'improviser en l'honneur de Mathéus, et qu'il chantait dans un élan de gaieté.

Le soir même, Magnus, Carquefou et Rudiger couchaient dans une chaumière située aux environs de la montagne sur laquelle on voyait le château de Rabennest.

Le cœur de Magnus se serra à la vue de ces noires murailles derrière lesquelles respirait Armand-Louis ; mais Carquefou, qui avait subitement recouvré son appétit, commanda le plus succulent repas qu'il eût mangé depuis la fatale soirée passée chez maître Innocent.

« Il n'y a rien de tel qu'un estomac plein pour ouvrir les idées, » disait-il.

Magnus développa son plan de campagne à ses associés.

« Rudiger, qui a été au service de Mathéus, dit-il, devra nouer des intelligences dans la place : il faut, à tout prix, qu'il ait le mot d'ordre.

— Je l'aurai.

— Moi, je connais un passage souterrain, grâce auquel on peut s'introduire dans le château en dépit des bandits qui le gardent. Ce souterrain a une issue dans la vallée. Combien de fois n'en ai-je pas profité jadis pour emprunter au seigneur châtelain des bouteilles de son meilleur vin et des quartiers de venaison que je ne lui ai jamais rendus !

— C'est dans les règles, interrompit Rudiger.

— J'en aurai bien vite retrouvé l'entrée ; l'important pour nous est de bien savoir dans quel coin Mathéus a caché M. de la Guerche et M. de Chaufontaine est-ce tout en haut, sous les combles, ou tout en bas, dans les caves ? voilà ce qu'il faut savoir pour ne pas nous heurter contre la garnison.

— Je le saurai, répondit Rudiger.

— Tu parles peu, l'ami, mais tu parles bien.

— Et moi, que ferai-je pendant ce temps ? demanda Carquefou.

— Tu rôderas partout, comme un renard qui cherche une poule ; tu feras en sorte d'entrer en relation avec l'un des habitants du château, et tu tâcheras de gagner sa confiance deux renseignements valent mieux qu'un. Surtout ne perds pas nos chevaux de vue : ils auront bientôt, j'espère, double charge à porter.

— Il est juste alors qu'ils aient double ration à digérer. »

Tandis que Carquefou se dirigeait vers l'écurie, Rudiger prenait résolûment le chemin du château, et Magnus s'enfonçait dans le taillis qui couvrait le fond de la vallée.

Au bout d'une heure de recherche, il arriva au pied d'un énorme rocher dont la base se perdait dans un fouillis inextricable de ronces et de houx. Un gros genévrier croissait dans une fente du rocher.

« Ce doit être là, » pensa Magnus.

Il écarta le rideau de broussailles qui obstruait le sol, et, sous un enfoncement où l'on n'aurait rien deviné si l'on n'avait rien su, il découvrit une ouverture basse, voilée de longues herbes.

Il se pencha et disparut dans cette ouverture. Elle donnait accès dans un couloir étroit, qui s'enfonçait, en rampant, dans l'intérieur de la montagne. Magnus alluma une lanterne dont il s'était pourvu, et s'avança lentement. Au bout de quelques centaines de pas, il se trouva en face d'un mur qui semblait impénétrable.

Magnus l'examina longtemps, promena sa lanterne sur les parois humides de la pierre, et finit par découvrir un clou dont la tête saillissait du mur. Il appuya la main fortement dessus, et l'une des assises du mur, lentement ébranlée, tourna sur elle-même. Un air frais frappa Magnus au visage, et la clarté de sa lanterne, qu'il éleva au-dessus de sa tête, lui fit apercevoir, enfoncée dans les ténèbres, une cave immense dans laquelle plongeaient les fondements de l'une des tours.

Des tonneaux et de petits barils étaient rangés le long du mur. Les uns contenaient de la bière et du vin, les autres de la poudre.

« C'est bien cela, » murmura Magnus.

Il sortit de la cave, repoussa la large pierre dans son alvéole, descendit le couloir sombre, et regagna l'ouverture secrète où la lumière éclatante du soleil l'éblouit.

« Si cependant je n'avais pas été maraudeur, pensa-t-il, jamais je n'aurais découvert cette issue. »

Quand il reparut dans la chaumière où Carquefou prodiguait l'avoine aux chevaux, il y trouva Rudiger qui se frottait les mains d'un air joyeux.

« Le seigneur Mathéus a le don charmant d'offenser qui le sert, dit-il ; il brutalise les gens et les paye mal, c'est trop ! La conséquence de cette sottise est que l'un des habitants du château m'a livré le mot de passe.

— C'est ?

— Agnus Dei et Wallenstein.

Le coquin ! il mêle ensemble la religion et la politique !... Patience ! il n'aura peut-être pas longtemps à se livrer à ces fantaisies !

— De plus, quelques camarades d'autrefois que j'ai rencontrés là-haut m'ont fait bon accueil.... j'ai toute liberté d'aller et de venir à ma guise.

— Il fait bon quelquefois de fréquenter la mauvaise compagnie, observa philosophiquement Carquefou.

— Mais l'endroit où sont enfermés les prisonniers ? demanda Magnus.

— L'un d'eux a été descendu aujourd'hui dans le cachot de la tour du Serpent, le cachot qu'on appelle la chambre rouge : un grand, mince et blond.

— M. de la Guerche ?

— C'est possible. L'autre a été transféré dans une partie du château qu'on n'a malheureusement pas pu m'indiquer.

— Parbleu ! s'écria Carquefou, voilà un poignard qui saura faire parler Mathéus, fût-il plus muet que la tombe et plus sourd que le vent ! »

Magnus posa la main sur le bras de Carquefou :

« Ainsi, tu ne veux pas attendre ? dit-il.

— Attendre ! Ils sont vivants : qui sait ce qu'une heure de répit laissée à ce misérable peut lui apporter de mauvaises inspirations !... Non ! non ! nos maîtres sont là-haut ! à l'œuvre !

— À l'œuvre donc ! » répéta Magnus.

3 · XVIII

C'était précisément le jour où Mathéus avait fait appliquer la question à M. de Chaufontaine. On venait d'enfermer les deux prisonniers dans leurs nouvelles demeures, l'un dans la chambre rouge, l'autre dans la chambre verte ; un esca-

lier taillé dans le roc mettait en communication cette pièce étroite et voûtée avec le corps de logis occupé par Mathéus lui-même.

Mathéus venait de souper délicatement, en compagnie du médecin attaché au service du château ; égayé par la conversation de ce savant homme et par des libations abondantes, il voulut rendre visite à sa victime.

« Je réponds de lui, dit-il d'un air doux, et ne veux pas qu'un accident altère sa santé. »

Le médecin suivit le seigneur Mathéus en trébuchant.

Les deux acolytes trouvèrent Renaud étendu par terre, grignotant son morceau de pain.

Àla vue de Mathéus, Renaud cligna des yeux :

« Eh ! eh ! dit-il, voilà un rayon de lumière qui allonge furieusement votre nez ; les fouines vont vous porter envie. »

Cependant, par habitude, le médecin lui tâta le pouls.

« Ne pensez-vous pas que l'humidité du sol, dit Mathéus, peut avoir une action malsaine sur les nerfs de M. le marquis ?

— Certainement, » répondit le docteur.

Mathéus fit un signe ; deux valets passèrent une corde sous les aisselles de Renaud, lièrent ses poignets derrière son dos et le hissèrent à quelques pieds du sol.

« Voyez si l'anneau est solide, reprit Mathéus ; il ne faut pas exposer M. le marquis à une chute qui pourrait le blesser. »

C'était une torture nouvelle ajoutée à celles que Renaud avait déjà subies.

Les cordes assujetties par un nœud, Mathéus salua ironiquement Renaud.

« Bonne nuit, monsieur le marquis, ajouta-t-il, et à demain !

— À demain, joli seigneur, et ne mordez pas vos oreilles en dormant, votre bouche leur en veut ! » lui cria Renaud.

Àla même heure, et tandis que Mathéus regagnait son appartement, Magnus conduisait Carquefou et Rudiger au pied du grand rocher sous lequel s'ouvrait

le souterrain. Il s'était muni de capuchons, de cordes et de bâillons. Tous trois portaient des casaques en peau de buffle garnies de lames de fer qu'aucune arme ne pouvait entamer ; Magnus et Carquefou, affublés de fausses barbes, étaient méconnaissables ; chacun d'eux, outre son épée, avait une dague et un poignard, l'une à lame large et longue, l'autre mince et court, et une paire de pistolets bien chargés et amorcés.

Àl'extrémité du passage voûté, Magnus poussa le clou à tête saillante qu'on voyait sur le mur, la pierre tourna, et ils entrèrent dans le souterrain au milieu duquel le pied de la tour du Serpent dressait sa lourde masse arrondie.

« Il est là ! » dit Rudiger.

Magnus, sans répondre, tourna autour des fondements de la tour, consulta chaque pierre des yeux et de la main, en découvrit une d'une forme particulière, et poussant son poignard dans l'interstice qui la séparait de sa voisine, fit jouer un ressort invisible.

Carquefou et Rudiger, qui retenaient leur souffle, suivaient chacun de ses mouvements avec anxiété.

Une porte basse s'ouvrit devant eux lentement et sans bruit ; elle était faite d'un seul bloc et tournait sur des gonds de fer.

Magnus passa le premier et projeta la lumière de sa lanterne dans le cachot où il venait de pénétrer.

Une ombre livide s'agitait dans l'obscurité.

« Dieu ! mon maître ! » s'écria Magnus qui reconnut M. de la Guerche presque avant de l'avoir regardé.

D'une main tremblante il coupa les cordes qui le liaient sur sa couche de paille.

Et c'est Mathéus !... reprit-il en rugissant, et il a fait cela sachant que je vis ! »

Libre, Armand-Louis se leva lentement.

« Ah ! je n'espérais plus ! » dit-il.

Magnus lui embrassait les mains et pleurait en le voyant si pâle et si décharné ; Carquefou s'essuyait les yeux.

« Bien sûr, dit-il, le bandit n'aura pas mieux traité M. de Chaufontaine.

— Est-il libre aussi ? demanda Armand-Louis.

— Pas encore.

— Cherchons donc ; je ne sortirai pas de ce repaire sans lui. »

M. de la Guerche avala à la hâte deux ou trois gorgées d'un cordial dont, par précaution, Carquefou avait rempli une petite gourde, et sortit de la tour.

« Mais vous chancelez ! s'écria Magnus.

— Ah ! la pensée de délivrer mon frère d'armes me donnera des forces ! » répondit M. de la Guerche.

On le couvrit d'un capuchon, on l'arma d'un poignard et d'une paire de pistolets, et les conjurés montèrent hardiment l'escalier en colimaçon, qui des caves conduisait au rez-de-chaussée du château.

Ils se trouvèrent bientôt dans une galerie confusément éclairée par un falot suspendu au plafond. Un homme veillait dans un coin ; à la vue de cette petite troupe il se leva. Rudiger courut à lui, et mettant un doigt sur ses lèvres :

« Agnus Dei ! dit-il.

— Et Wallenstein, » répondit la sentinelle.

Magnus lui poussa le coude, et se penchant à son oreille :

« Des officiers de l'armée impériale envoyés par le comte de Tilly. Chut ! murmura-t-il ; je les ai reçus et les conduis au seigneur Mathéus.... Il y a de grands événements ! »

La sentinelle sourit d'un air satisfait et la troupe passa.

Un autre homme était debout à la porte même de l'appartement occupé par Mathéus.

« Agnus Dei ! dit-il en s'avançant vers Rudiger et la main sur la crosse d'un pistolet.

— Et Wallenstein, répondit Rudiger.

Et, baissant la voix :

« Silence ! dit-il ; Jean de Werth est là, il arrive du camp.... que le seigneur Mathéus dorme ou ne dorme pas, il veut le voir. »

L'homme au pistolet ouvrit la porte.

Un instant après, Armand-Louis et ses compagnons se trouvaient dans une pièce immense dont l'un des angles était occupé par un grand lit à baldaquin.

Un flambeau à deux branches brûlait sur une table.

La main de Magnus écarta brusquement les rideaux : Mathéus Orlscopp ouvrit les yeux et vit devant lui les bouches de quatre pistolets tournés contre sa poitrine.

Les quatre personnes qui les tenaient avaient des cagoules rabattues sur les yeux.

« Pas un mot !... dit l'une d'elles : un cri, un soupir, et tu es mort ! »

Mathéus restait immobile ; la pensée d'une révolte traversa son esprit.

« Est-ce de l'or qu'il vous faut ? parlez, » dit-il.

Armand-Louis souleva le capuchon qui cachait son visage.

« Qu'as-tu fait de Renaud ? » lui dit-il.

Une sueur glacée se répandit sur le visage de Mathéus ; mais les précautions qu'on employait lui firent comprendre que le château était encore à lui ; s'il gagnait du temps, peut-être pourrait-il avoir le dernier mot de cette aventure.

« Vous demandez M. de Chaufontaine ?... Que ceux qui vous ont délivré le cherchent ? » s'écria-t-il.

Il avait élevé la voix et fait un mouvement pour sauter à bas du lit ; la pointe d'une épée toucha sa poitrine nue.

« Prends garde ! lui dit Magnus, nous avons peu de patience et tu es en notre pouvoir ! »

Mathéus croisa les bras sur sa poitrine et la haine l'emportant sur la peur :

Frappez donc ! si je meurs, M. de Chaufontaine mourra aussi ! »

Les quatre compagnons se consultèrent du regard ; chaque minute qui s'écoulait avait pour eux la durée d'un siècle ; on entendait le bruit lourd et cadencé d'une ronde qui passait dans la galerie.

Mathéus sourit.

« Ah ! mes maîtres, dit-il, vous croyez qu'on peut entrer dans l'antre du lion, et qu'on en sort vivant !

— S'il a du cœur, nous sommes perdus ! » murmura Magnus.

Carquefou secoua le gouverneur sur son lit.

« Ainsi tu ne veux pas ? dit-il.

— Non ! on ne meurt qu'une fois ! »

Carquefou saisit d'une main l'épée que Mathéus avait jetée le soir sur un fauteuil, et, de l'autre, se mit froidement à en marteler la lame avec le tranchant de son poignard.

« Mourir n'est rien, le supplice est tout ! reprit-il. Une balle pour toi ou un bon coup d'épée en plein cœur.... allons donc ! je fabrique une scie et avec cette scie je couperai ton misérable corps en deux. »

Mathéus devint livide.

« Magnus, bâillonnez cet homme, ajouta Carquefou.

Et il achevait de marteler l'épée dont il essaya les dents sur le bois d'une table.

M. de la Guerche s'approcha de Mathéus Orlscopp que Magnus cloua sur son lit.

« Écoute, lui dit-il, si tu nous conduis vers M. de Chaufontaine, ta vie sera sauve et tu seras libre ; je t'engage ma parole.

— Et si tu refuses, je jure par les mille cornes du diable que les dents de cette scie s'abreuveront de ton sang jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une goutte dans tes veines ! ajouta Carquefou.

— À présent tu as une minute, choisis, » dit Magnus.

Cependant Rudiger, le pistolet au poing, veillait à la porte de la chambre.

Mathéus regarda tour à tour chacun des acteurs de cette scène ; tous étaient impassibles.

Carquefou appuya la lame ébréchée de l'épée sur les flancs moites de Mathéus. Tout le corps du misérable frissonna. Carquefou fit un mouvement et les dents aiguës de la scie mordirent les chairs.

Les yeux de Mathéus semblèrent sortir de leur orbite.

— Ah ! je cède, dit-il ; le passage est là, je vous conduirai. »

Et ses dents claquaient tandis qu'ils parlait.

Carquefou abaissa la pointe de la scie.

Mathéus, que Rudiger et Magnus tenaient chacun par un bras, entra dans un cabinet et s'engagea dans un escalier noir, au bas duquel on voyait une porte ferrée.

« Il est là, dit-il.

— Ah ! sous ta main ! murmura Carquefou. La clef, à présent. »

La porte ouverte, il aperçut, à trois pieds du sol, accroché contre le mur, la tête penchée sur la poitrine, Renaud de Chaufontaine qui ne donnait plus aucun signe de vie.

« Ah ! bandit ! » cria Carquefou.

D'un bond il enleva son maître, le coucha par terre et délia ses mains roidies et gonflées.

Renaud soupira.

« Dieu bon ! il vit, » s'écria Carquefou.

Et il introduisit le goulot de sa gourde entre les lèvres du prisonnier.

Renaud but largement et ouvrit les yeux.

Àla vue d'Armand-Louis, il se leva ; et, montrant Mathéus avant même de pouvoir comprendre ce qui se passait :

« Regarde, dit-il, c'est l'homme le plus laid que je connaisse. Cela passe la vraisemblance ! »

Mais déjà Carquefou s'était emparé de Mathéus.

« L'anneau est encore là, dit-il, à ton tour. »

Et avant que personne eût songé à s'opposer à son dessein, il l'avait accroché dans la même position et à la place que M. de Chaufontaine occupait tout à l'heure.

« Remercie Dieu à présent que M. de la Guerche t'ait donné sa parole, poursuivit Carquefou, sans cela je jure bien que mon épée t'aurait jeté sans vie sur ce tas de paille.

— Écoute, continua Renaud, je connais les habitudes de la maison. Demain, vers midi, on t'apportera une poignée de lentilles délayées dans un peu d'eau. Le médecin, ton ami, te prouvera que tu n'as pas mal dormi et vous pourrez déjeuner ensemble. Maintenant, n'oublie pas ceci : j'ai le doux espoir de te rencontrer encore, aimable seigneur ; mais, ce jour-là, tu seras pendu si bel et si bien, non par les aisselles, mais par le cou, que ta dernière grimace épouvantera le monde. »

Mathéus Orlscopp, lié, baillonné et suspendu, Magnus ferma la porte et toute la troupe rentra dans l'appartement qu'elle venait de traverser. Chemin faisant, Carquefou, qui avait l'œil à tout, fit passer dans sa poche une bourse d'une assez belle taille, et ronde à plaisir, qu'il avait vue sur une table.

« C'était une orpheline, offrons-lui un asile, dit-il.

Interrogé du regard par Renaud :

« Monsieur le marquis, reprit-il, il ne faut point laisser de munitions de guerre à l'ennemi. Les règles de la plus ordinaire prudence le commandent. »

Tout en parlant, il enveloppait son maître d'un vêtement qui avait appartenu à Mathéus.

« Quelle cruauté du sort ! reprit-il ; se cacher sous la peau d'un misérable loup ! »

Renaud pâlit tout à coup et chancela. Au même instant, une ronde passa dans la galerie et on cogna à la porte.

« Qu'est-ce ? demanda Magnus d'une voix sourde.

— Le médecin fait demander à Votre Seigneurie s'il ne serait pas opportun de rendre visite au prisonnier, répondit l'homme qui avait frappé ; il pourrait se faire qu'il vînt à trépasser dans la nuit et ce serait dommage.

— Le prisonnier a la vie dure, répondit Carquefou qui soutenait Renaud ; je le connais, demain il sera frais et grouillant comme une anguille. »

Pendant que ces quelques paroles étaient échangées, les compagnons apprêtaient leurs armes silencieusement.

Les pas de la ronde s'éloignèrent dans la galerie et la voix se tut.

Magnus respira.

« J'ai cru que l'heure était venue de vaincre ou de mourir ici, dit-il.

— Haut le cœur, à présent, monsieur le marquis, reprit Carquefou, si nous ne voulons pas être pris dans cette salle comme des goujons dans un filet, dépêchons-nous de partir. »

Renaud fit un effort désespéré.

« J'ai tant souffert ! dit-il. Mais sois tranquille, où l'âme commande, le corps doit obéir. »

Et d'un pas lent, mais ferme, il marcha vers la porte.

Magnus l'ouvrit résolûment ; la sentinelle, qui n'avait pas remué, les regarda.

« Pas un mot ! » lui souffla Magnus dans l'oreille.

Rudiger, qui venait après, se découvrit à demi.

« Jean de Werth est là avec le seigneur Mathéus. Affaire d'État ! continua-t-il. Ne dis rien aux camarades de ce que tu as vu. »

La sentinelle se rangea respectueusement contre le mur en faisant le salut militaire.

La troupe atteignit l'extrémité de la galerie, descendit l'escalier et se trouva bientôt dans les souterrains du château. Un courant d'air vif leur caressa le visage. L'ouverture secrète, pratiquée dans les fondations de la tour, était béante devant eux. Ils s'y engagèrent l'un après l'autre, Magnus marchant le dernier et

Carquefou en tête ; le bloc de pierre retomba dans son cadre muet, et, en quelques minutes, les fugitifs arrivèrent à l'entrée du long passage qu'ils avaient suivi deux heures auparavant. Quand ils eurent écarté les herbes flottantes et les ronces qui en masquaient la voûte étroite, ils virent briller d'innombrables étoiles dans le ciel. Armand-Louis et Renaud tombèrent à genoux.

« Libres ! » dirent-ils d'une commune voix.

Derrière eux ; Magnus, Rudiger et Carquefou s'embrassaient.

3 · XIX

Un hasard cependant pouvait donner l'éveil à la garnison ; il n'y avait pas de temps à perdre si l'on voulait mettre une grande distance entre les fugitifs et le château de Rabennest. Les chevaux attachés dans un coin sombre de la gorge les attendait ; Rudiger se chargea d'éclairer la route, Magnus et Carquefou prirent en croupe Armand-Louis et Renaud, et l'on partit au galop.

Àla première halte, Carquefou courut dans un village et en revint avec des chevaux frais pour ses maîtres ; il y avait des pistolets aux fontes de la selle et une épée accrochée au pommeau.

« Il faut croire qu'on s'est battu aux environs, dit-il, on m'a donné les bêtes et les armes pour vingt pistoles. »

Quelques heures de sommeil et deux ou trois tranches de gigot froid arrosées d'un bon verre de vin vieux rendirent à M. de la Guerche et à Renaud une partie des forces qu'ils avaient perdues.

Renaud tira son épée du fourreau et en fit ployer la lame.

« Fine, souple et bien en main ! dit-il.... Sainte Estocade, j'imagine, me fournira prochainement l'occasion d'en essayer la trempe ! »

Une chose cependant chiffonnait Carquefou. Il ne put s'empêcher de s'en ouvrir à Magnus.

« Il y a là-bas des passages noirs où le diable lui-même n'a jamais mis les pieds, lui dit-il, des pierres mouvantes et des portes secrètes qu'un sorcier ne découvrirait pas.... Quel hasard vous a appris à les connaître ?

— Ami Carquefou, Magnus a été jeune, il y a longtemps de cela, répondit le reître ; à cette époque, j'étais écuyer dans la compagnie d'un baron qui chassait sur les terres du châtelain de Rabennest. Le châtelain à la chasse ou en voyage, le baron rendait visite au château. Or, la dame de Rabennest avait une suivante fraîche et jolie.... Pauvre Catinka ! qu'est-elle devenue ? Où passait le baron, l'écuyer passait à son tour. Comprends-tu maintenant ?

— Je comprends. »

On courut jusqu'au soir sans débrider ; le mouvement et le grand air faisaient d'heure en heure retrouver aux muscles des deux gentilshommes cette vie et cette élasticité qui si longtemps leur avaient été habituelles.

Àla nuit tombante, quinze lieues au moins les séparaient de Mathéus. La direction qu'ils avaient suivie les rapprochait des provinces où le poids des armes suédoises se faisait sentir ; on n'avait plus grand'chose à redouter du maître de Rabennest.

« Il faudrait peut-être savoir ce qu'est devenu le roi Gustave-Adolphe, » dit alors Armand-Louis.

Chemin faisant, ils avaient rencontré des chaumières en ruine et des hameaux en cendres ; çà et là des moissons hachées par le passage de la cavalerie, des arbres coupés, des vergers détruits, des coins de terre fraîchement remués, et dans les fossés des cadavres de chevaux à demi rongés. Il était clair que de nombreuses troupes de gens de guerre s'étaient heurtées dans ces campagnes. Il ne fallait pas s'exposer à tomber aux mains des Impériaux. Les escadrons croates avaient parfois des moyens expéditifs de se débarrasser des prisonniers.

Les paysans et les hôteliers que Magnus et Carquefou interrogèrent, leur apprirent effectivement que de nombreux combats avaient eu lieu dans les environs ; partout l'avantage était resté aux Suédois ; mais la guerre sérieuse commençait à peine. Depuis le sac de Magdebourg, les deux armées belligérantes manœuvraient pour se rencontrer.

Le comte de Tilly n'avait pas moins de hâte d'offrir la bataille au roi de Suède que Gustave-Adolphe ne montrait d'empressement à l'atteindre. Seulement, si le désir était le même, la prudence était égale. Aucun des deux généraux ne voulait rien donner au hasard. L'un avait une vieille réputation à conserver et ne voulait pas exposer une armée qui, jusqu'alors, n'avait connu que des victoires,

à la honte de subir une déroute ; l'autre, précédé d'une renommée déjà brillante, s'entourait de précautions nouvelles au moment de se mesurer contre le capitaine le plus expérimenté de l'Europe. Tous deux sentaient que de cette première bataille dépendait peut-être le sort de la guerre et par contre-coup de l'Allemagne. Cependant chaque jour leurs drapeaux se rapprochaient ; le cercle dans lequel ils se trouvaient allait se rétrécissant ; les escarmouches devenaient de plus en plus fréquentes ; tout faisait présager que le choc ne tarderait pas à ébranler un coin de la province.

« Eh ! eh ! ne manquons pas le bal ! » dit Renaud enthousiasmé.

Grâce aux renseignements qu'ils obtinrent des soldats et des déserteurs qu'ils rencontraient incessamment, ils purent savoir d'une manière à peu près exacte le point vers lequel il fallait diriger leur course pour éviter les Impériaux et rencontrer les Suédois. Ce n'était pas chose facile, au milieu des bandes de Hongrois et de Croates qui ravageaient la campagne et que leurs caprices ou la pensée d'une proie plus riche portaient çà et là, comme un coup de vent chasse ou ramène des nuées de sauterelles.

On n'entendait plus parler de Mathéus Orlscopp, et Carquefou, mis en gaieté par le voyage, répétait sa fameuse chanson :

Àla branche d'un chêne
On pendra le coquin….

lorsqu'un matin le vent léger qui suit la naissance du jour leur apporta l'écho d'un bruit formidable qui grondait au loin.

« Le canon ! » dit Renaud.

Tous s'arrêtèrent. C'était bien le canon ; on entendait dans l'espace le roulement des détonations qui se succédaient sans relâche. Carquefou montra de la main de grands nuages de vapeurs blanches qui voilaient un pan de l'horizon.

« Là ! » dit-il.

Magnus colla son oreille contre la terre ; elle tremblait.

« Ce n'est pas une escarmouche, ni même un combat, c'est une bataille, » dit-il.

L'éclair de la joie brilla dans les yeux de M. de la Guerche et de Renaud ; déjà celui-ci tourmentait la garde de son épée qu'il tirait du fourreau par petites secousses.

Magnus se tourna du côté de Rudiger :

« La route est libre ! lui dit-il ; tu as été brave et loyal ; si tu viens avec nous, cette main qui a serré la tienne ne t'abandonnera jamais ; si tu pousses ailleurs, bonne chance ! Mais tu étais avec les Impériaux, et je t'avertis que nous crions : Vive Gustave-Adolphe.

— Je suis Polonais ! Où l'on se bat, je me bats ! marchez, je suis à vous ! » répondit le reître qui, d'une main fiévreuse, rassembla les guides de son cheval.

Le canon grondait toujours.

« Au canon ! » cria Renaud.

Et les cinq cavaliers partirent comme la foudre.

Comme ils tournaient la crête d'une colline sur laquelle ils galopaient, un si magnifique spectacle frappa leurs yeux que d'un commun accord ils retinrent leurs chevaux.« Par sainte Estocade ! ma patronne, que c'est beau ! » dit M. de Chaufontaine.

Au pied de la colline, dans la plaine, les deux armées étaient en présence. Les régiments se heurtaient de front, l'artillerie tonnait. Aux couleurs des étendards les spectateurs reconnurent que les troupes impériales occupaient le flanc de la hauteur, et que les bataillons suédois avaient l'offensive. Un homme vêtu d'un pourpoint de satin vert sous une cuirasse d'acier, et portant au front une plume écarlate que le vent fouettait, était à cheval au sommet d'un monticule ; des groupes d'officiers l'entouraient.

« Le comte de Tilly ! » dit Magnus.

De temps à autre le comte de Tilly faisait un signe de main, un aide de camp partait ventre à terre, et le comte de Tilly observait de nouveau les ondulations de la bataille.

Les Impériaux avaient l'avantage de la position, les Suédois et les Saxons leurs alliés la supériorité de l'élan ; le feu de l'artillerie, placée à mi-côte, ne les arrêtait pas, et telle était la furie de leur attaque, qu'il fallait, à chaque retour of-

fensif, que de nouveaux régiments descendissent de la colline pour leur faire face.

Une de leurs ailes cependant venait de plier ; on voyait les rangs confondus, la terre jonchée de morts, des fuyards sans nombre débandés dans la campagne, et des escadrons qui mettaient au loin un campement au pillage.

De grands cris de joie s'élevèrent au milieu des bandes impériales.

« Voilà les Saxons rompus ! » dit Magnus.

Mais au centre de la bataille, une troupe d'élite venait de s'élancer avec une telle intrépidité que, renversant tout devant elle, on la vit monter les premières rampes de l'escarpement ; l'armée impériale en désordre reculait.

« Le régiment bleu ! le régiment jaune ! C'est le roi ! » cria Magnus.

Le comte de Tilly fit un signe de la main, un officier partit au galop, et lui-même se jeta en avant de toute la vitesse de son cheval.

Au même instant un corps de cavalerie, que dérobait un pli de terrain, entra en scène et descendit à la rencontre des Suédois. Le soleil étincelait sur leurs cuirasses, un cliquetis de fer les accompagnait : hommes et chevaux passaient comme un torrent de feu.

« Les cuirassiers de Pappenheim ! » dit Magnus.

Un moment après, Impériaux et Suédois disparaissaient dans la fumée.

Non loin des cinq cavaliers, spectateurs immobiles de ce drame sanglant, l'artillerie autrichienne faisait pleuvoir une grêle de fer sur les régiments décimés du roi ; mais autour d'elle, il n'y avait plus alors ni reîtres, ni lansquenets, ni cuirassiers, ni dragons, ni mousquetaires.

« En avant ! » cria M. de la Guerche dont le visage parut tout à coup rayonnant.

Ce cri réveilla Renaud de son admiration et de son silence.

« Eh oui ! en avant ! » répéta-t-il, et il lança son cheval à la poursuite d'Armand-Louis qui déjà descendait la colline.

Magnus, Rudiger et Carquefou traversèrent à leur suite le cercle de feu où venaient de se heurter les cuirassiers de Pappenheim et les régiments du roi. Où

la mêlée était la plus épaisse ils reconnurent Gustave-Adolphe. Un élan plus terrible les porta auprès de lui. Les balles et les boulets passaient et trouaient les bataillons : c'était une horrible confusion d'hommes et de chevaux. Comme une muraille de fer, les cuirassiers de Pappenheim fermaient la route aux Suédois brisés par leurs charges successives. Avant même d'arriver sur ce champ de carnage, les réserves appelées par Gustave-Adolphe étaient foudroyées par le torrent de projectiles que les batteries impériales vomissaient coup sur coup.

Le roi, qui redoublait d'efforts et se portait aux endroits les plus périlleux, sentait que la victoire allait lui échapper. Autour de lui les cadavres s'amoncelaient ; quand il chargeait, les rangs s'ouvraient comme tombe une muraille sous le choc d'un bélier ; lui passé, les rangs se reformaient et la lutte gardait la même violence et la même incertitude.

« Ah ! canons maudits ! s'écria le roi, s'ils ne cessent pas de tirer, ils me coûteront l'honneur et ma vie ! »

Et il lança son cheval dans la direction des batteries.

Armand-Louis, tout couvert de sang, parut à côté de Gustave-Adolphe tout à coup.

« Sire ! donnez-moi cinq cents cavaliers et ces canons sont à nous ! » dit-il.

Le duc de Lauenbourg qui était auprès de Gustave-Adolphe tressaillit.

« Quelle folie ! s'écria-t-il ; pendant qu'on peut le faire encore, battons en retraite. Monter là-haut, c'est impossible !

— Sire ! cinq cents hommes, et je réponds de tout ! reprit Armand-Louis ; mais les instants sont comptés ! hâtez-vous. »

Gustaphe-Adolphe appela Arnold de Brahé qui venait d'enfoncer son épée dans la gorge d'un cuirassier.

« Qu'on obéisse à M. de la Guerche comme à moi-même. Allez ! dit-il.

— Sire ! merci, tenez là un quart d'heure seulement, et vous aurez de mes nouvelles ! s'écria M. de la Guerche qui poussa son cheval hors de la mêlée.

— Tenir ! je mourrai là avant de reculer ! » dit le roi.

M. de la Guerche eut bientôt ramassé quelques centaines de cavaliers ; quand un capitaine hésitait à le suivre : « Ordre du roi ! » disait Arnold de Brahé, et on se rangeait derrière lui. L'escadron des huguenots français faisait rage non loin de là.

« Parbleu ! dit Renaud, voilà nos compatriotes.... je vais te les amener ! »

Il partit comme une flèche et rejoignit les huguenots en passant à travers tout. À la clameur qui s'éleva tout à coup on comprit que les soldats de la Rochelle venaient de le reconnaître.

« Voilà nos amis » dit Renaud qui reparut à la tête des Français.

Àla vue d'Armand-Louis, les dragons poussèrent mille cris de joie.

« En bataille ! messieurs, » dit M. de la Guerche qui les mit au premier rang.

Voyant alors qu'il avait à peu près le nombre d'hommes qu'il voulait, il longea les lignes de l'armée suédoise, les tourna bientôt, et, trouvant une issue libre, montra du bout de son épée l'artillerie impériale qui se couronnait de feux.

« Aux batteries, à présent ! dit-il d'une voix tonnante.

— Aux batteries ! répétèrent Renaud et Magnus qui comprirent tout.

— Si nous en revenons, ce sera un miracle ! » murmura Carquefou.

Et, tête baissée, il se jeta en avant.

Les huguenots et les Suédois arrivèrent sur les canons avec la rapidité d'une avalanche ; quelques fantassins qui se trouvaient mêlés aux artilleurs essayèrent de résister ; ils furent sabrés sur les pièces et les batteries tout entières tombèrent en un instant au pouvoir des assaillants.

Une partie des cavaliers, imitant alors l'exemple de M. de la Guerche et d'Arnold de Brahé, mit pied à terre, et pointa les canons sur l'armée impériale.

En un instant Magnus, Carquefou, Rudiger qui se multipliaient et vingt gentilshommes exaltés par l'instinct de la guerre, eurent chargé les pièces qu'ils venaient de conquérir.

« Feu ! » dit Armand-Louis.

Un tonnerre lui répondit, et quarante boulets portèrent la mort dans les rangs autrichiens.

Quelques hommes, coupés en deux, venaient de tomber autour du comte de Tilly ; étonné, il leva les yeux derrière lui.

Àla vue des uniformes suédois, il pâlit.

« Ah ! vaincu ! » dit-il.

Le roi venait aussi de reconnaître le drapeau des dragons de la Guerche planté sur les batteries ; devant lui des rangs entiers de cuirassiers tombaient comme des épis mûrs ; ses bandes, rassemblées autour de son épée, le suivirent dans un suprême élan. La cavalerie de Pappenheim céda.

Mais on avait affaire à deux hommes qui ne renonçaient pas à la victoire aisément. Ils redoublèrent d'efforts, et ralliant autour d'eux les débris de leurs régiments épars, ils tentèrent de rétablir la bataille. Tout ce que le courage peut entreprendre, tout ce que l'expérience la plus consommée peut conseiller, ils l'essayèrent avec une égale ardeur, une égale ténacité. Mais le souffle du triomphe enflammait l'armée suédoise et la poussait en avant. Quelques escadrons réunis autour du comte de Pappenheim, quelques vieux régiments enchaînés par la discipline résistaient seuls et obéissaient encore à la voix du comte de Tilly.

« Regarde-le ! disait Renaud à M. de la Guerche en lui montrant le grand maréchal de l'Empire qui, debout sur ses étriers, renversait tous les soldats qui l'approchaient.

Armand-Louis et M. de Chaufontaine ne pouvaient s'empêcher d'admirer ce vaillant homme de guerre ; il se montrait supérieur à la mauvaise fortune et savait à la fois commander et frapper.

« Ah ! puisse-t-il ne pas tomber ici celui qu'on a si bien surnommé le Soldat ! reprit Renaud, et puissé-je un jour le rencontrer face à face. Vois, c'est un lion ! rien ne peut l'abattre, rien ne peut l'arrêter !

— Eh bien ! s'écria M. de la Guerche, puisque M. le comte de Pappenheim ne peut monter jusqu'à nous, courons jusqu'à lui.

— Courons ! dirent les huguenots.

On l'avait alors séparé du comte de Tilly, et comme un sanglier harcelé par une meute, le grand maréchal gagnait les bois voisins où ce qui restait de sa magnifique cavalerie disparut avec lui avant que Renaud pût l'atteindre.

L'armée du comte de Tilly, cette armée qu'on appelait l'Invincible, était écrasée, anéantie. Lui seul tenait encore et s'obstinait à penser qu'un hasard lui rendrait la victoire si longtemps fidèle à ses drapeaux ; mais l'heure vint enfin où il dut céder à la voix de quelques officiers groupés autour de lui et que l'horreur d'une déroute n'avait pu disperser. Lorsque le vieux capitaine se décida à quitter le champ de bataille où achevait de disparaître sa fortune militaire, la nuit s'approchait et il ne lui était déjà plus facile d'échapper au vainqueur. Poursuivi sans relâche, blessé quatre fois, affaibli par la perte du sang, le comte de Tilly semblait ne pouvoir pas se soustraire aux mains des Suédois acharnés à l'atteindre. Son escorte, à toute minute diminuée par le fer et le feu, était réduite à quelques hommes. À deux lieues du champ de bataille, la poursuite durait encore.

Déjà un officier des gardes finlandaises, l'épée haute, abordait le vaincu et levait la main pour le saisir par la ceinture.

Le capitaine Jacobus, morne et livide, les mains rouges de sang, le feutre et la casaque troués en vingt endroits, plus furieux encore que harassé, marchait sur le flanc de l'escorte. D'un coup de pistolet il cassa la tête de l'officier finlandais, et faisant monter le vieux général sur le cheval du mort :

« Et qui donc résisterait à Gustave-Adolphe si le comte de Tilly tombait ? dit-il.

— Merci ! » dit l'homme de Magdebourg.

Et piquant de ses éperons les flancs du cheval suédois, il gagna la forêt où le comte de Pappenheim ralliait les débris de ses régiments.

Un instant le capitaine Jacobus s'était arrêté pour laisser souffler le vigoureux cheval qu'il avait ramassé dans la plaine. Ses yeux se portaient vers les hauteurs couronnées alors par l'armée suédoise.

« Tu triomphes, Gustave-Adolphe, s'écria-t-il, mais patience, la guerre n'est pas finie et nous nous reverrons ! »

Un grand cri retentit soudain et l'interrompit. C'était M. de la Guerche qui venait de le reconnaître et fondait sur lui suivi de Magnus.

On se souvient que M. de la Guerche et Renaud s'étaient jetés à la rencontre de M. de Pappenheim, mais séparés l'un de l'autre tout à coup par des hommes bardés de fer, ils avaient poussé leur pointe au hasard dans la mêlée, l'un s'efforçant d'atteindre le grand maréchal, l'autre le comte de Tilly.

M. de la Guerche traversait la plaine après une course inutile, lorsqu'il aperçut le capitaine Jacobus. Brandir l'épée et galoper sur lui, ce fut l'affaire d'une minute ; mais le capitaine Jacobus tourna bride sans l'attendre. S'exposer à perdre la vie quand le roi de Suède vivait, c'était ce qu'il ne voulait pas. Mieux monté, il parvint rapidement jusqu'à la lisière du bois et s'y enfonça. Magnus saisit par la bride le cheval que M. de la Guerche s'efforçait de pousser plus loin.

« Halte-là, dit-il, les bois sont pleins d'embûches. »

Armand-Louis s'arrêta frémissant.

« Ah ! murmura-t-il, le coquin n'aura pas toujours la bonne fortune de trouver une forêt devant lui. »

Comme il revenait à pas lents, des cris de détresse frappèrent son oreille. Il regarda dans la direction d'où partaient ces cris, et aperçut au milieu d'une bande de cavaliers, près d'une chaumière en flammes, une femme renversée et une jeune fille qui se débattait.

« Parbleu reprit M. de la Guerche, voilà des misérables qui payeront pour le capitaine Jacobus. »

Et il lança son cheval au galop.

« C'est imprudent, lui cria Magnus qui le suivait ; ils sont une douzaine ; nous sommes deux ; et voici l'heure où les soldats les meilleurs se changent quelquefois en pillards. »

Magnus, qui regardait autour de lui, ne voyait dans la plaine que des chevaux errants ; quelques cadavres çà et là, et au loin un voile de fumée.

« Voilà une vilaine aventure, » pensait-il en courant toujours.

Déjà l'un des cavaliers venait de saisir par le bras la pauvre fille qui se cramponnait au corps de la femme couchée par terre la tête fendue d'un coup de

sabre, et la chargeait sur son cheval, lorsque M. de la Guerche lui abattit la main d'un revers de son épée.

« Hors d'ici, coquin ! » cria-t-il.

Le jeune fille courut à lui.

« Ah ! sauvez-moi ! Ils ont tué ma mère ! » dit-elle.

Ses cheveux en désordre lui couvraient le visage ; le sang coulait sur ses joues. D'un bond Armand-Louis se jeta devant elle.

« Gare à qui la touche ! » reprit-il.

Mais déjà les cavaliers s'étaient comptés.

« Tuer un soldat pour une bohémienne ! mort à l'officier ! » cria l'un d'eux.

Sa voix retentissait encore que déjà Baliverne entrait dans sa gorge.

« Tais-toi, bavard ! » répondait Magnus.

Et tout bas il ajouta :

« Sotte affaire…. ils ont toujours l'avantage du nombre. »

Mais l'audace de ces deux hommes, leur fière attitude, la rapidité de leurs coups avaient déconcerté les cavaliers. Ils hésitaient et se consultaient.

« Cependant on ne peut pas s'en aller d'ici sans butin, reprit l'un d'eux.

— Voyons, rendez-nous la jeune fille et passez votre chemin, poursuivit un autre.

— Venez donc la prendre, » cria M. de la Guerche.

Et chargeant le cavalier qui venait de parler, il le faisait rouler par terre, la poitrine traversée d'outre en outre.

Les pillards poussèrent un cri de rage, et se serrant les uns contre les autres levèrent leurs sabres.

« Voilà que ça va se gâter, pensa Magnus…. et tout cela pour une bohémienne ! »

En ce moment, Renaud et Carquefou, suivis de quatre ou cinq dragons, parurent dans la plaine. Ils venaient de perdre les traces du comte de Pappenheim. Renaud, à qui le dépit faisait pousser de sourdes exclamations, aperçut M. de la Guerche.

« Eh ! eh ! dit-il, on cause par là bas ! »

Son cheval partit ventre à terre ; mais les maraudeurs, qui venaient aussi de l'apercevoir, changèrent subitement de tactique ; leur attaque se transforma en déroute, et on les vit disparaître comme une volée de pigeons à l'approche d'un épervier.

La bohémienne s'était jetée sur le corps de sa mère qu'elle embrassait en pleurant.

« Ah ! monsieur, elle respire ! » dit-elle, en relevant sa tête trempée de larmes.

Armand-Louis, ému de pitié, fit mettre la pauvre femme blessée sur un cheval ; elle avait encore un reste de vie, mais le sang coulait à flots de sa blessure.

« Tout ce qu'on pourra faire pour elle nous le ferons, » dit-il.

La jeune bohémienne colla ses lèvres aux mains de M. de la Guerche, puis levant sur lui ses yeux noirs :

« Dites-moi votre nom, je ne l'oublierai jamais, dit-elle ; moi, je m'appelle Yerta. »

Chemin faisant, Yerta raconta qu'elle appartenait à une tribu de bohémiens qui suivait l'armée du comte de Tilly, et faisait commerce de chevaux. Au moment où la bataille finissait, la pauvre fille s'était trouvée avec sa mère et deux hommes de leur tribu sur la lisière d'un champ. Une troupe de cavaliers les avait entourés tout à coup ; les deux hommes s'étaient sauvés ; sa mère, la voyant saisie par l'un des maraudeurs, s'était jetée en avant pour la défendre ; un coup de sabre l'avait étendue par terre.

« Un chrétien est venu et a sauvé la pauvre Yerta.... À présent ma vie est à vous, » ajouta-t-elle d'une voix douce.

On plaça la bohémienne mourante dans une tente voisine de celle d'Armand-Louis, et Magnus eut ordre de veiller à ce que rien ne lui manquât. Cela fait,

M. de la Guerche chercha le roi.

Des torrents de lumières éclairaient le bivac de l'armée triomphante. Partout des torches, partout des flammes. Le roi Gustave-Adolphe, précédé, suivi, accompagné par les acclamations de vingt mille soldats, venait de visiter le champ de bataille où, par ses soins, tous les blessés avaient été recueillis. Il rencontra M. de la Guerche qui marchait à la tête de ses dragons. Leurs habits à tous portaient les traces du combat

Gustave-Adolphe courut à leur chef et l'embrassant :

« Colonel, dit-il, après Dieu, c'est à vous que je dois la victoire ! »

Un cri immense salua le roi et le jeune colonel qui marchait auprès de lui.

« Ah ! murmura M. de la Guerche, pourquoi Adrienne n'est-elle pas ici ! »

Quand il rentra au quartier des dragons, il trouva Yerta qui pleurait sur le corps de sa mère.

Elle se leva et de nouveau embrassa ses mains.

« Elle est morte et je suis seule, » dit la bohémienne.

Toute la nuit elle resta accroupie dans la tente où reposait sa mère ; elle chantait à voix basse et pleurait. Sa voix était si plaintive, son chant si désolé que Magnus en avait le cœur gros.

Au point du jour, deux hommes de la tribu à laquelle appartenait Yerta se glissèrent dans le camp, entourèrent le corps de la bohémienne d'un manteau et l'ensevelirent dans un endroit écarté, après quoi ils s'éloignèrent furtivement comme des oiseaux de nuit.

Deux ou trois fois dans la journée on vit Yerta rôder autour de la tente de M. de la Guerche ; elle le suivait des yeux quand il passait, et s'il s'arrêtait devant elle, Yerta tremblait tout à coup et son visage se couvrait de larmes. Quand il ne la voyait pas, elle prenait le bas de son manteau et le portait à ses lèvres.

Une fois, étant seule, elle s'introduisit dans la tente d'Armand-Louis, guetta un instant, regarda bien tout, vit dans un coin un gant qu'il avait porté la veille et s'en empara vivement ; puis ses regards tombèrent sur un médaillon, suspendu entre deux épées contre le mât qui soutenait la tente. Elle s'en saisit avec une sorte de mouvement félin, fit jouer le ressort du couvercle d'or et vit un portrait

de femme. Yerta devint pâle et s'assit sur un coffre. Elle examina le médaillon longtemps, presque inanimée, puis le replaça entre les deux épées, rejeta le gant et se sauva.

Le soir elle avait disparu.

Lorsque M. de la Guerche demanda à Magnus ce qu'était devenue Yerta, Magnus lui montra un oiseau qui voletait de branche en branche sur un arbre voisin.

« Où va cet oiseau ! » dit-il.

4 · XX

QUATRIÈME PARTIE.

Laissons pour quelque temps M. de la Guerche et M. de Chaufontaine à la cour du roi Gustave-Adolphe, où la guerre ne leur permettra pas des loisirs bien longs, et retournons de quelques pas en arrière auprès de M d'Igomer, que nous avons perdue de vue depuis que l'audace de Magnus a tiré de ses mains M de Souvigny et M de Pardaillan au moment où, triomphante, elle les conduisait au couvent de Saint-Rupert.

On se souvient que Jean de Werth, pour obéir au désir exprimé par la baronne, s'était chargé de l'amener en personne à Prague, où le feld-maréchal Wallenstein avait fixé sa résidence. L'échec qu'elle venait de subir dans le pavillon où elle avait passé une nuit ne changea pas sa résolution, et, dès le lendemain, elle partit pour la Bohême ; mais escortée par les gens du baron, elle laissa le général des troupes bavaroises devant Magdebourg. Elle était sûre de lui et voulait qu'un complice non moins ardent et non moins obstiné dans sa haine veillât autour de la ville où les deux cousines avaient si fatalement trouvé un refuge.

Pour les desseins qui mûrissaient dans cette tête en fermentation, il fallait à M d'Igomer un appui tout-puissant. Si elle ne devait plus entrer dans ce palais vers lequel elle dirigeait ses pas avec une impatience fiévreuse, vengée enfin et toute enorgueillie de son triomphe ; si, au contraire, elle y apparaissait vaincue et déchirée par sa défaite, elle nourrissait l'espoir de tirer un parti meilleur de

cette infortune. Elle poursuivait alors un double but : perdre sa rivale d'abord, puis, sevrée du seul amour qui eût fait battre son cœur, montrer à Renaud, par l'éclat de la toute-puissance à laquelle prétendait son ambition, ce qu'elle était et ce qu'elle avait voulu lui sacrifier.

Alors il me connaîtra ! pensait-elle, et alors peut-être il me regrettera ; je ne sais pas si je serai heureuse, mais du moins il ne sera pas heureux non plus !… »

Chemin faisant, elle arrangea son thème et se prépara à ce rôle de victime qu'elle voulait jouer.

L'homme que l'empereur Ferdinand avait créé duc de Friedland en récompense des services rendus à la maison de Hapsbourg, occupait alors à Prague une position dont l'éclat ne le cédait pas même à la splendeur souveraine de son maître. Il avait une réputation militaire égale à celle du comte de Tilly, un faste et des richesses qui l'emportaient sur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. En disgrâce quelque temps, disgrâce causée par la hauteur même de son orgueil, il avait, dans la retraite qu'il s'était choisie au milieu de ses domaines, une cour qu'un roi puissant eût enviée. Autour de lui se pressait tout un peuple d'officiers dévoués à sa fortune et que sa main prodigue entretenait magnifiquement ; il avait soixante pages et cinquante gardes attachés à sa personne. Les plus grands seigneurs se faisaient une joie d'être admis dans ce palais féerique auquel six vastes portiques conduisaient ; les gentilshommes des meilleures maisons ambitionnaient l'honneur de le servir. Ses trésors suffisaient à tout, et, dans cette solitude royale sur laquelle l'Allemagne avait les yeux, son indomptable ambition méditait de nouvelles grandeurs.

Il n'était pas dans tout l'Empire, des bords de l'Elbe au Rhin, de la mer Baltique aux montagnes du Tyrol, un soldat qui ne le connût, un chef d'armée qui ne le respectât ou le craignît. Son nom était un drapeau ; à son appel, il n'était pas un homme sachant manier l'épée ou le mousquet qui ne fût aise d'entreprendre sous ses ordres une nouvelle campagne, et ne fût dès lors assuré de vaincre. Il avait le grand art de récompenser largement quiconque le servait. On l'avait vu improviser en quelque sorte des armées, et, tout à coup, surgir à la tête de régiments nombreux d'une province dévastée où la veille encore on ne rencontrait que des fuyards.

Il avait des chambellans et des majordomes, ses grands officiers et ses ambassadeurs comme l'empereur avait les siens. On traitait avec lui comme avec

une tête couronnée. Disgracié par l'effroi du maître, il n'était pas abattu ; un revers des armes impériales pouvait lui rendre la toute-puissance militaire. Or, la baronne d'Igomer avait assisté à trop d'événements depuis un petit nombre d'années pour ne pas savoir que la guerre a ses caprices. Elle ignorait d'où viendrait le coup de foudre qui ferait remonter Wallenstein au pinacle, mais elle avait la conviction qu'il éclaterait. Il fallait donc s'assurer de lui avant qu'il fût le maître.

La baronne n'avait pas oublié qu'autrefois, à Vienne, et un soir de fête, le premier lieutenant de l'empereur l'avait regardée avec des yeux que ses familiers ne lui avaient jamais vus pour personne. Il lui avait parlé, et cette voix dure, qui faisait trembler tout le monde, s'était attendrie ; ce visage austère et jaune s'était coloré. Quelque chose avait battu dans la poitrine du farouche général qu'il n'était pas accoutumé à y sentir. À cette époque, M d'Igomer, mariée depuis peu de jours, était dans tout l'éclat de son printemps ; mais elle était femme déjà par l'esprit, et aucun détail de cette nuit ne lui avait échappé. Quel plus éclatant triomphe pour sa jeune vanité ! Mais, ramenée par les événements vers ce souvenir d'un jour, quelle indignation n'éprouvait-elle pas contre elle-même d'avoir cédé à l'amour que lui inspirait un pauvre gentilhomme, presque un aventurier, lorsque d'un signe elle eût pu voir tomber à ses pieds le maître de l'Allemagne ! Désespérée et toute saignante encore des blessures qu'il avait faites à un cœur étonné de s'être donné, M d'Igomer voulut savoir si sa beauté rayonnante exercerait encore sur Wallenstein le charme et la séduction qui devaient servir ses desseins nouveaux.

Dès son arrivée à Prague, son premier soin fut de lui rendre visite.

Avec quel art ne sut-elle pas l'aborder ; comme elle parut elle-même émue et tremblante ; comme elle s'inclina sur la main puissante que le duc lui tendait ; avec quelles inflexions de voix douces et suppliantes ne lui apprit-elle pas qu'elle était veuve, isolée, presque sans défense ! Au milieu de l'abandon qui l'entourait, désolée comme une fauvette dont le nid vient d'être emporté par l'orage, elle s'était souvenue de l'illustre et tout puissant Wallenstein, l'orgueil de l'Allemagne. Le guerrier terrible et magnanime lui avait parlé avec bonté autrefois, elle s'en était souvenue, et son premier élan l'avait poussée vers lui. De cruelles inimitiés la poursuivaient ; elle avait laissé bien des rancunes à la cour du roi de Suède, où de tristes jours l'avaient enchaînée ; mais si sa présence pouvait susciter quelque danger contre l'homme que l'Empire tout entier admi-

rait, elle était prête à fuir et à dérober les dernières années qui lui restaient à vivre dans l'ombre glacée d'un couvent.

Deux larmes tombaient de ses yeux et roulaient comme des perles sur ses joues roses. Wallenstein la releva.

« Entrez, madame, dit-il, ce palais est à vous. »

C'était un premier succès. M d'Igomer se réservait d'en obtenir d'autres. Bientôt elle sut intéresser le duc de Friedland à des malheurs imaginaires qui lui donnaient l'occasion de verser des larmes dont sa beauté se paraît ; la pitié se mêla au sentiment spontané de séduction dont son hôte subissait l'empire, et un long temps ne s'écoula pas sans que chambellans et majordomes, écuyers et pages, tout un peuple de gentilshommes et de capitaines n'apprit à compter avec le nouvel astre qui brillait sur Prague.

Parmi toutes les personnes qui composaient l'entourage de Wallenstein, une seule était vraiment à redouter : c'était l'Italien Seni, qui consultait les astres au profit du feld-maréchal ; mais Thécla perça du premier coup d'œil l'homme à qui elle avait affaire. Elle manda un soir l'astrologue chez elle, et lui montrant sur un meuble un écrin où resplendissait un joyau de prix suspendu à une chaîne d'or :

« Voilà un tribut que mon sexe paye à votre science, dit-elle ; j'ose espérer qu'elle ne me sera pas défavorable et que les planètes soumises à vos lois m'accorderont une part de l'amitié que je vous demande. »

L'astrologue ne pouvait pas se méprendre à la signification du sourire qui accompagnait ces paroles et du regard que la baronne lui jeta.

« Qu'avez-vous à craindre des planètes qui me confient leurs secrets ? répondit Seni. Vous ne brillez pas moins que Vénus, et les étoiles sont vos sœurs.

— Voilà ce qu'il faudra dire quelquefois à S. A. le duc de Friedland ; je ne manquerai pas de lui jurer que vous ne vous trompez jamais. »

Le soir même, la conjonction de Mars et de Jupiter démontrait au feld-maréchal Wallenstein que l'arrivée de M d'Igomer à Prague était d'un bon augure ; les astres s'en réjouissaient.

Les intelligences que M d'Igomer avait conservées dans l'armée du comte de Tilly lui firent connaître, avant tout le monde, la prise de Magdebourg. Ce

n'était rien pour elle ; mais, ce qu'il lui importait, c'était que M de Pardaillan, qu'elle savait dans la ville assiégée, n'eût point réussi à s'évader. Un courrier expédié par le baron Jean de Werth le soir même de la catastrophe la rassura. Il fallait, à présent, arracher la captive aux mains du comte de Pappenheim et la faire diriger sur Prague, où elle-même aurait toute liberté d'en disposer à son gré ; mais, pour arriver à un tel résultat, il fallait y intéresser M. de Pappenheim lui-même.

Le plan de M d'Igomer fut promptement conçu. Elle se présenta un matin chez le duc de Friedland, le visage baigné de larmes.

Quelle horrible nouvelle n'ai-je pas apprise ! dit-elle en tombant à ses genoux ; je ne me lèverai de cette place que lorsque vous aurez juré de m'accorder les grâces que je vous demande.

— Qu'est-ce ? Ne commandez-vous pas ici ! dit Wallenstein, qui la fit asseoir près de lui.

— Magdebourg est pris !

— Eh bien ! n'était-ce pas une ville rebelle ? Les armes de l'empereur l'ont châtiée.

— Ah ! vous ne savez pas ! Deux personnes de qualité, deux jeunes filles qui me sont alliées par les liens du sang, sont tombées au pouvoir du comte de Pappenheim. Le comte de Tilly, qui connaît leur nom, leur fortune, les réclame. Vers quelle forteresse va-t-on les diriger ? à quel traitement indigne seront-elles exposées ? Malgré les souffrances que j'ai éprouvées en Suède, je ne peux pas oublier que j'ai dormi sous leur toit, auprès d'elles.

— Généreuse Thécla, toujours bonne et dévouée !

— Obtenez du comte de Tilly que M de Pardaillan et M de Souvigny vous soient remises, que votre palais leur serve de prison. Si c'est de l'or qu'il veut, l'or n'a jamais rien coûté à vos mains magnanimes. Ici, je veillerai sur elles. Bien plus, je sauverai leurs âmes ; si Dieu le veut, je les arracherai aux ténèbres de l'hérésie, et j'acquitterai ainsi la dette de mon cœur :

— Que désirez-vous que je fasse, Thécla ? Faut-il que j'envoi un de mes officiers au comte de Tilly ? Il me connaît, je réponds de son consentement.

— Et qui résisterait aux désirs exprimés par le prince de Wallenstein ? Mais faites plus encore : permettez-moi de partir moi-même. J'irai au-devant de M. de Pappenheim, et, quand les deux pauvres captives me verront, elles se croiront sauvées. Ah ! puissé-je alors remener ces âmes égarées dans le giron de notre sainte Église !

— Mais, dit Wallenstein, ce voyage que vous allez entreprendre ne vous retiendra-t-il pas longtemps loin de moi ! Vous allez voir face à face un homme tout chargé des lauriers de la victoire ; et que suis-je, moi, sinon un soldat qu'on oublie ?

— Vous êtes le duc de Friedland, celui qui a toujours vaincu, celui que les astres protégent. Wallenstein a daigné abaisser ses regards jusqu'à moi, et Wallenstein pense que je pourrai me laisser éblouir par quelqu'un qui ne serait pas lui ? Ah ! que n'est-il pauvre, abandonné, malheureux, trahi des hommes comme il l'est de son empereur, et il connaîtrait jusqu'où va mon dévouement ! »

Le duc attira la tête de Thécla sur son cœur.

« Ah ! pensa-t-elle, c'était autrefois Renaud qui me pressait ainsi dans ses bras ! »

Md'Igomer partit. Elle avait tout ensemble une lettre signée du nom redoutable de Wallenstein et une escorte d'honneur.

La lettre, qui était pour le comte de Tilly, faisait connaître au vainqueur de Magdebourg le désir qu'avait le duc de Friedland d'appeler à Prague M de Pardaillan et M de Souvigny, parentes de M d'Igomer, grande maîtresse de son palais. De grands présents accompagnaient cette lettre, que M d'Igomer ne remit pas sans toucher un mot de la rançon, dont une bonne part reviendrait à celui qui avait le plus large droit au butin. Le comte de Tilly céda et il ne fut plus question que de rejoindre M. de Pappenheim qui avait pris les devants.

« Il s'obstine à vouloir escorter les deux prisonnières en personne, dit alors le vieux général ; et il est d'antant plus important que vous le voyiez que, sur la nouvelle de la prise de Magdebourg, l'empereur a nommé M. de Pappenheim au commandement d'un corps de troupes qui doit agir dans la Saxe. Ne perdez pas une minute. »

Md'Igomer, munie de nouvelles instructions, se concerta avec Jean de Werth.

Je connais celui qu'on nomme le Soldat, dit le baron, il est homme à s'entêter dans sa folle résolution. Je vous demande un peu d'où lui viennent ces fumées de chevalerie ! Les deux captives sont perdues pour nous si vous ne trouvez le défaut de la cuirasse.

— Il n'y a pas de cuirasse où il n'y en ait un. Fiez-vous donc à moi pour découvrir le sien. Que M de Souvigny arrive seulement à Prague, où je règne, et je fais serment qu'elle sera à vous.

— Ma seule crainte est que M. de Pappenheim ne consente pas à la quitter, pas plus que M de Pardaillan.

— La main sur la conscience, croyez-vous qu'il aime encore Adrienne ?

— Non. Le temps et l'absence ont dissipé ce rêve d'un jour ; mais il sait que je l'aime, et il a promis à M. de la Guerche de veiller sur elle.

— Question d'honneur alors ! Je la redoute moins qu'une question d'amour ! Que j'allume seulement un désir dans cette âme passionnée, et j'en dirigerai la flamme du côté où il me plaira de la tourner ! »

Jean de Werth sourit.

« Vous avez le don des miracles, dit-il.

— Non, mais je hais ! À présent, mettez-vous en mesure de me faire rencontrer le plus tôt possible M. le comte de Pappenheim. »

Grâce à une extrême diligence, Jean de Werth et M d'Igomer parvinrent à l'atteindre dès la fin du second jour. Une heure après Thécla se faisait annoncer chez le général.

« Ah ! un commandement ! dit-il en lisant les dépêches que M d'Igomer venait de lui remettre.

— L'empereur compte sur votre dévouement.

— Il a le droit d'y compter, puisque le roi de Suède est en Allemagne. Mais vous ignorez peut-être ce que je fais ici ?

— Je n'ignore rien. Lisez. »

Et, d'une main hardie, Thécla tendit au comte les lettres de Wallenstein et du comte de Tilly.

« À vous M de Pardaillan et M de Souvigny ! reprit-il après qu'il eut jeté les yeux sur les deux lettres. Et ma parole ?

— Et votre intérêt ? »

M. de Pappenhein et M d'Igomer se regardèrent bien en face, les yeux dans les yeux.

« Pas de grands mots, poursuivit Thécla, disons les choses comme elles sont. Il y a ici deux jeunes filles, l'une que vous avez aimée un jour….

— Ah ! vous savez ?

— Je me mêle de diplomatie, et un diplomate ne doit rien ignorer. Qu'elle aime M. de la Guerche, alors que Jean de Werth l'aime de son côté, c'est une affaire à régler entre Jean de Werth et M. de la Guerche. Vous n'avez à tirer l'épée ni pour l'un ni pour l'autre. Mais à côté de M de Souvigny il y a M de Pardaillan, et c'est une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas assez pris garde.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que M de Pardaillan, comtesse de Mummelsberg par sa mère, est par conséquent presque Allemande, et que son comté relève de la couronne d'Autriche, dont vous êtes l'un des plus héroïques serviteurs. Fille unique et unique héritière de M. le marquis de Pardaillan, un homme pour qui le Pactole coule en Suède, elle est digne de flatter l'orgueil et de mériter l'amour des plus grands seigneurs de l'Allemagne. On sait des yeux qui l'admirent et ne regardent qu'elle lorsque les deux cousines sont ensemble.

— Elle est charmante, en effet, » murmura M. de Pappenheim.

Thécla se rapprocha de lui.

« Croyez-vous que, prisonnière de l'empereur Ferdinand, le maître de l'empire hésiterait à la donner à celui qui l'a si vaillamment servi ? reprit-elle. Que de domaines alors ajoutés aux domaines des Pappenheim ! Il est vrai que M. le marquis de Chaufontaine l'adore, et que M. de Chaufontaine, m'a-t-on dit, a rencontré M. de Pappenheim à la Grande-Fortelle. »

M. de Pappenheim se mordit les lèvres.

« Et cela crée des liens que rien ne peut détruire, poursuivit M d'Igomer. Ne vous a-t-il pas bravé ? ne vous a-t-il pas fait subir le premier échec qu'ait éprouvé celui qu'on devait plus tard appeler le Soldat ? Voilà ce qu'on peut appeler des titres ! Quand vous pensiez encore à M de Souvigny, n'ai-je pas ouï dire que, dans un bourg, près de Malines, M. de Chaufontaine a bravement tué un homme qui était à vous, une fine lame cependant ? Eh ! eh ! M. de Chaufontaine a droit au respect du comte de Pappenheim. Il vous a frappé ; courbez-vous !

— Madame ! » s'écria M. de Pappenheim pâle de fureur.

Md'Igomer ne baissa pas les yeux.

La croix rouge venait de paraître sur le front livide du grand maréchal ; mais, reculant d'un pas comme s'il eût eu peur de son propre emportement :

« Madame, reprit-il, voilà des paroles qu'un homme ne m'aurait pas dites impunément. Vous êtes une femme.... je les oublierai.

— Non, ne les oubliez pas ! reprit M d'Igomer avec force.

— Mais alors que voulez-vous que je fasse ?

— Ce que je ferais si j'avais l'honneur de me nommer Godefroy-Henri de Pappenhein.

— Ah ! parlez, parlez donc !

— Un homme vous a offensé, un étranger, un ennemi de votre pays et de votre empereur ! Cet homme aime une femme que le sort de la guerre a fait tomber entre vos mains, et vous me le demandez ? Trève de vaines paroles. Êtes-vous de ces écoliers que des scrupules enfantins conduisent, et voulez-vous garder pour ce Français qui vous raille, et cela seulement parce qu'il est vaincu, l'un des plus beaux partis que l'Allemagne puisse offrir à ses glorieux enfants ? Elle est là, M de Pardaillan, et vous hésitez ! M'objecterez-vous la parole donnée à M. de la Guerche ? L'ordre du comte de Tilly est là qui vous dégage, et, d'ailleurs, que devez-vous à M. de Chaufontaine ? Est-ce de la reconnaissance pour ce récit que je lui ai entendu raconter vingt fois, de la figure singulière que vous faisiez à la Grande-Fortelle, lorsque cinquante escopettes vous menaçaient de toutes parts ?

— Ah ! M. de Chaufontaine vous a raconté.... »

M. de Pappenheim ne put pas achever ; le sang qui lui montait à la gorge l'étouffait.

« Que ne vous faites-vous le page de M de Pardaillan, pour la conduire à cet heureux rival ! Vous frémissez ! Le sang, le noble sang des Pappenheim se réveillerait-il enfin ? La fortune a mis une fille de race entre vos mains, comme une colombe dans les serres d'un milan ; ne la rendez plus ! Et ce sera une bonne œuvre, une pieuse action. Songez-y, la comtesse de Mummelsberg, qui a donné le jour à M de Pardaillan, était catholique, vous ramènerez aux pieds des autels qu'elle outrage, la victime de l'hérésie ; une fortune pour vous, une âme pour le ciel !

— Ah ! je cède ! s'écria M. de Pappenheim.

— Ainsi, M de Souvigny et M de Pardaillan me suivront à Prague ?

— À Prague, à Vienne, où vous voudrez !

— Vous savez quel homme c'est que le duc de Friedland, nul n'est plus fidèle à ses amis. Je lui dirai que son désir a été une loi pour vous, et peut-être un jour le reverrez-vous à la tête des armées impériales. Or, monsieur le comte, veuillez voir en moi l'ambassadrice du feld-maréchal Wallenstein.

— Ce soir, j'aurai pris le chemin de la Saxe, tandis que vous suivrez celui de la Bohême. Faut-il annoncer aux deux cousines que vous êtes ici ?

— C'est inutile. Dites-leur seulement que vous n'êtes plus chargé de les accompagner. Le reste me regarde.

— Ainsi, je puis compter sur vos bons offices auprès de celle qui peut être appelée la comtesse de Mummelsberg ?

— Si elle n'est pas à vous, elle ne sera jamais à personne. Cependant, il y a M. de Chaufontaine….

— Dieu me le fera rencontrer, et alors je réponds de tout.

— Au revoir donc, monsieur le comte.

— Au revoir, madame la baronne. »

Un moment après, M d'Igomer était auprès de Jean de Werth, auquel elle faisait part du résultat de son entrevue avec M. de Pappenheim.

« Quand je vous le disais, s'écria-t-elle, j'ai trouvé le défaut de la cuirasse ! »

4 · XXI

En prenant congé de M de Souvigny et de M de Pardaillan, le comte Godefroy-Henri se garda bien de dire tout ce qu'il savait ; sa conscience murmurait un peu, mais sa haine et son orgueil froissé en étouffaient les plaintes. Il motiva son départ sur un ordre exprès de l'empereur, et ne se hasarda pas dans des adieux trop longs. Il laissait, disait-il, les deux cousines entre les mains d'une personne sûre. Quand il se fut éloigné, M d'Igomer hâta sa marche vers Prague, en ayant soin d'éviter tout ce qui pouvait trahir sa présence, et ce ne fut qu'en arrivant dans la résidence princière de Wallenstein que les deux captives apprirent entre les mains de qui la fortune implacable les avait fait de nouveau tomber.

Aussitôt qu'elles eurent mis pied à terre, Thécla courut au-devant d'elles, les deux bras ouverts, la joie dans les yeux, un frais sourire sur ses lèvres d'enfant. Un frisson glaça le sang dans les veines de M de Souvigny.

« Pourquoi ces mains tendues ? pourquoi ces baisers ? lui dit-elle ; nous sommes vos prisonnières.... donc point de comédie !

Est-ce encore ici le couvent de Saint-Rupert ? poursuivit Diane.

— Ah ! c'est donc ma destinée de ne pas être aimée de ceux que j'aime ! » répondit M d'Igomer dont les yeux se remplirent de larmes.

Md'Igomer avait le don des larmes et en usait dans toutes les occasions favorables. Cela seyait bien à son visage auquel les pleurs prêtaient une séduction nouvelle, et lui donnait en outre un semblant de sensibilité dont elle savait tirer profit.

Ce n'était pas sans dessein et seulement pour le plaisir de jouer jusqu'au bout son rôle d'hypocrisie qu'elle parlait aux deux cousines ce langage doucereux. Son but allait plus loin ; elle voulait faire parade aux yeux du duc de Friedland de son affection tendre et patiente pour les prisonnières, et se poser en victime de noires calomnies. Elle espérait ainsi atteindre un double résultat : inspirer à son protecteur une horreur inaltérable pour des créatures qui repous-

saient les témoignages les plus éclatants d'une aimable affection, et se parer d'un voile de malheur et de vertu.

Aussitôt que M de Souvigny et M de Pardaillan furent installées dans un pavillon où, sans que rien y parût, elles étaient soumises à la plus active surveillance, M d'Igomer, toute en larmes, se laissa surprendre deux ou trois fois par Wallenstein. Aux questions pressantes du feld-maréchal, pour qui ces larmes avaient l'éclat et la valeur des perles, Thécla opposa d'abord une plaintive résistance, puis, comme cédant tout à coup au poids de sa douleur :

« Ah ! s'écria-t-elle, je ne sais pas de plus intolérable supplice pour les âmes tendres que celui d'être méconnues ! »

Ses pleurs redoublèrent, et Wallenstein lui arracha enfin le secret de ses muettes afflictions.

« Vous savez, dit-elle, si j'aime M de Pardaillan et M de Souvigny, M de Pardaillan surtout ; vous savez dans quels termes je vous en ai parlé ; que n'eusséje pas fait pour assurer leur bonheur ! Ah ! mon désir de les rendre heureuses m'eût poussée à vous supplier même de les renvoyer à la cour du roi de Suède, si les lois de la guerre ne nous faisaient pas un devoir de les retenir. Elles sont un gage et peut-être peut-on espérer que leur présence ici détachera du parti de Gustave-Adolphe un seigneur que son expérience ferait admettre avec honneur dans les conseils de l'empereur. »

Le duc de Friedland baisa la main de M d'Igomer.

« Vous parlez comme un politique, dit-il ; votre bouche a donc tous les instincts comme elle a toutes les grâces ?

— C'est le sentiment de votre intérêt qui m'inspire, reprit Thécla. Je me suis donc vaincue par respect pour ce devoir impérieux, mais j'ai voulu tout au moins leur rendre agréable le séjour de votre palais ; je leur ai tout prodigué. Je ne parle pas de ma tendresse, elle leur était acquise, et rien ne l'a pu changer. Mais, hélas ! rien n'a pu fondre non plus cette glace qui nous sépare.... ajustements choisis parmi ceux qui pouvaient leur plaire et dont je me dépouillais, caresses, distractions inventées pour elles seules, prévenances, supplications, elles ont tout repoussé. »

Md'Igomer porta ses deux mains mignonnes et blanches à ses yeux ; le duc de Friedland les écarta.

« Et vous pleurez encore !... et vous n'abandonnez pas ces indignes créatures !... dit-il.

— Ah ! je les aime ! Et puis, une autre pensée me soutient. Me comprendrez-vous, mon cher duc, quand je vous dirai que le soin de leur âme me touche autant que celui de leur corps ? Je les sais attachées à deux gentilhommes français de petite maison, qui cherchent fortune à l'étranger ne pouvant pas ramasser une obole chez eux ; je les ai rencontrés l'un et l'autre au temps où la fatalité me retenait en Suède.... j'ai pu juger de leurs mœurs et de leur esprit : ce sont des batteurs d'estrade, bien plus que des gentilshommes, braves, à ce qu'on dit, mais quel soldat des armées que vous avez cent fois conduites à la victoire ne l'est pas ? Au delà rien. Par quel charme ont-ils séduit le cœur de ces jeunes filles ? je l'ignore. Ah ! j'ai longtemps cru à un maléfice....

— N'en doutez pas, dit Wallenstein que l'astrologue Seni maintenait dans le respect de toutes les superstitions.

— Je n'osais pas vous le dire, poursuivit Thécla en frissonnant, mais il y a dans leur manière de sentir et de s'exprimer des choses qui m'étonnent, qui m'affligent, et où, malgré moi, je vois l'influence d'un pouvoir mystérieux. Moi qui les ai vues entrer dans la vie, je ne les reconnais pas. Surprise, hélas ! même indignée, j'ai voulu ramener ces esprits égarés ; l'ironie et une obstination perverse m'ont répondu.... Croiriez-vous que l'une d'elles, M de Souvigny, a reconnu par le plus amer dédain les bontés de son oncle, M. de Pardaillan ? Bien que mal conseillé par les sectaires qui abondent à la cour de Stockholm, il avait l'heureuse pensée de la destiner à l'un des capitaines les plus renommés de l'Empire.

— Un capitaine renommé, dites-vous ?

— Vous savez, monseigneur, quand le soleil ne brille pas au ciel, les étoiles lancent des rayons.

— Le nom de cette étoile à laquelle M. de Pardaillan avait pensé pour sa nièce ?

— Le baron Jean de Werth.

— Et elle le refuse ?

— Ce n'est pas tout encore. Un autre capitaine fameux, qui profite de l'éclipse du soleil pour monter au rang des astres, s'est épris de M de Pardaillan et sollicite sa main.

— Comment appelez-vous cet astre amoureux ?

— M. le comte de Pappenheim.

— Un de mes meilleurs lieutenants !

— Voilà un éloge que M. de Pappenheim, j'en suis sûr, n'échangerait pas contre la couronne d'un électeur de l'Empire.

— Ainsi il aime M de Pardaillan ? reprit Wallenstein qui de nouveau baisa la main de Thécla.

— Il l'adore ; mais comme sa cousine, M de Souvigny, le fait pour Jean de Werth, M de Pardaillan s'obstine à repousser l'honneur d'une si belle alliance.

— Vous avez raison, cette obstination, que rien n'explique, est l'œuvre d'un sortilége.

— Ah ! monseigneur, les deux infortunées ont été élevées dans l'hérésie de la réforme. »

Wallenstein se signa dévotement.

« On pourrait abandonner M de Souvigny à son aveuglement, par lassitude de se voir repoussée, poursuivit Thécla, mais un autre intérêt commande qu'on agisse avec fermeté, avec onction, auprès de M de Pardaillan. N'oublions pas son origine, n'oublions pas qu'elle est sujette de l'Empire auquel elle doit foi et hommage et ne laissons pas la comtesse de Mummelsberg tomber aux mains d'un aventurier gaulois. Ma conscience ne m'absoudrait jamais d'une telle faiblesse. Mais si j'ai le courage de vouloir le bien de l'une, pourquoi n'aurais-je pas la même charité pour l'autre ?... mêmes périls les menacent.

— Ah ! votre dévouement n'a pas de limites !

— Perdues ici-bas par leur obstination, faudra-t-il encore qu'elles soient perdues là-haut ? Vous ne sauriez croire combien cette pensée désolante me poursuit.... elle ne me laisse pas une heure de repos ! Ah ! je tenterais l'impossible pour leur salut.

— Vous avez toutes les grâces et toutes les séductions ! Dieu a donné à votre âme immortelle une prison terrestre qui fait penser aux anges. »

Thécla oublia sa main dans celle de Wallenstein et parut tomber dans une rêverie profonde.

Le duc de Friedland la contemplait et l'admirait.

« Ah ! dit-elle tout à coup en relevant sa tête languissante, j'ai quelquefois pensé que si les lumières de notre sainte religion éclairaient leur âme, M de Pardaillan et M de Souvigny seraient moins rebelles à mes instances. Vous avez là une sainte pensée. Les austères silences d'un couvent apprendraient la soumission à ces âmes où les détestables doctrines de la Réforme ont porté le trouble et l'esprit de révolte.

— Vous m'approuveriez donc, mon cher duc, si un jour, et dans le but de les ramener à la connaissance de la vérité, je les plaçais l'une et l'autre sous la direction d'un homme pieux qui les éloignerait du théâtre du monde ?

— Je vous en donnerais le conseil. Quand la mansuétude ne peut plus rien, quand les voies de la douceur sont épuisées, il faut recourir au châtiment, comme on emploie le fer et le feu pour extirper les ronces et les broussailles d'un champ où doit passer la charrue.

— Vous dirai-je toute ma crainte ? j'ai eu peur un instant que vous n'eussiez la pensée de les ravir à ma tendresse alarmée. M'autorisez-vous à tout faire pour les ramener au sentiment du devoir ? Me laissez-vous maîtresse de les diriger à mon gré dans les sentiers qui me paraîtront conduire plus sûrement au but que je veux atteindre ?

— Faites ! M de Pardaillan et M de Souvigny sont à vous. »

Md'Igomer soupira.

« Que leur bonheur, du moins, me paye des peines qu'elles m'auront coûtées ! » dit-elle avec onction.

Cette conversation résumait le sort que la baronne réservait aux deux prisonnières ; mais, avant de recourir aux rigueurs d'un monastère, M d'Igomer voulait savoir si elle ne parviendrait pas à ébranler et à séduire ces âmes fières par les fascinations du luxe et les entraînements du plaisir. Quelle volupté, pour ce cœur dévoré de haine, si sa rivale succombait aux tentations, et, entraînée

aux bras de M. de Pappenheim dans le tourbillon éclatant d'une fête, M de Pardaillan trahissait tout ensemble et son amour et sa foi ! Voilà où était la meilleure et la plus douce vengeance. Il fallait corrompre avant de frapper. M d'Igomer s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt.

Elle eut soin dès lors de conduire les deux cousines à toutes les fêtes par lesquelles Wallenstein trompait son inaction et entretenait la magnificence de sa cour. Les robes qu'elles avaient apportées disparurent pour faire place aux plus riches ajustements ; tout ce qui peut éblouir les yeux et captiver la jeunesse leur fut prodigué ; elles respiraient dans une atmosphère de plaisirs ; la musique, la danse, la chasse, les festins se succédaient sans intervalles, et, autour d'elles, un cercle de gentilshommes brillants faisait entendre un concert d'éloges.

Chaque soir, Adrienne et Diane rentraient chez elles harassées et comme étourdies ; mais rien n'avait prise sur ces âmes vaillantes. Leur simplicité et leur droiture déjouaient toutes les embûches. Quand elles avaient traversé le palais tout retentissant des mille bruits d'une fête et tout illuminé, elles s'agenouillaient humblement et priaient. Alors, il ne restait plus rien en elles des souillures du jour. Les ruses de M d'Igomer étaient vaincues.

Grâce à la complicité de son associée, M. de Pappenhiem, vaincu à Leipzig, avait pu librement communiquer avec M de Pardaillan. L'heure des hésitations était passée ; le grand maréchal revenait du champ de bataille l'âme ulcérée par la défaite ; il avait vu ses cuirassiers tomber sous les coups de ces mêmes dragons auxquels il avait rendu des chefs ; il avait aperçu M. de Chaufontaine dans la mêlée ; il avait pu juger de la pesanteur de son bras ; il avait dû reculer, entraîné par la fuite des siens. Et c'est à cet adversaire heureux qu'il abandonnerait maintenant l'héritière qui lui était offerte ?

« Non ! non ! jamais ! s'écria M. de Pappenheim. Il m'a vaincu, à mon tour de le vaincre et de me venger ! »

Et enraciné dans sa résolution nouvelle, il n'hésita plus à tout tenter pour l'emporter dans le cœur de M de Pardaillan.

La promesse qu'il avait hautement engagée à M. de la Guerche l'avait fait recevoir tout d'abord presque sur le pied de l'intimité. La loyauté native de M de Souvigny répugnait à la pensée d'une trahison, et, confiée au comte par Armand-Louis, elle voulait le croire digne de cette confiance. L'attitude qu'il avait auprès d'elle-même la rassurait pleinement ; mais que devint-elle, lorsqu'un

jour Diane, effarée, lui fit part d'un entretien qu'elle venait d'avoir avec leur sauveur ?

« Ah ! je ne sais ce qui vaut le mieux, dit-elle, de la brutalité, de l'arrogance de Jean de Werth, ou de la galanterie et des ruses de M. de Pappenheim ?

— Explique-toi ! s'écria Adrienne.

— Il est venu à moi tout à l'heure, je lui tendais la main, il l'a prise et s'est tout à coup jeté à mes pieds. Devant cette action inattendue, j'étais comme une personne privée de sentiment. Le comte m'a déclaré qu'il m'aimait, que rien ne l'empêcherait de m'aimer toujours, et que, pour arriver jusqu'à moi, il n'était rien qu'il ne fît. Va, ce n'est plus toi qu'il menace, c'est moi ! J'ai vu clair dans le feu de ses discours : toute cette intrigue c'est M d'Igomer qui l'a nouée. Elle nous a vendues à Jean de Werth et à M. de Pappenheim. Ce n'est plus un enlèvement comme dans la Marche de Brandebourg, c'est un emprisonnement dans un palais. Que Dieu nous sauve ! »

Bien des choses firent voir à M de Souvigny que Diane ne se trompait pas. Elle comprit alors que dans cet immense édifice, où tout semblait être donné au plaisir, le plus dur esclavage leur était préparé. Pour toutes deux, il renfermait les limites du monde ; aucun bruit, aucun mot, aucun souvenir de ce qui se passait au delà des six portiques autour desquels veillait la garde de Wallenstein. Vêtues de soie, couvertes de dentelles, chamarrées d'or et d'argent, promenées sous des lustres étincelants, elles étaient pareilles à des esclaves ; elles ne savaient même pas si, dans le monde entier, quelqu'un se souvenait qu'elles eussent vécu.

Un soir, dans un bal, M d'Igomer se rapprocha de Diane que, depuis un certain temps déjà, elle affectait d'appeler M la comtesse de Mummelsberg. C'était un soir de fête. Assise tristement à côté de M de Souvigny, Diane regardait, sans la voir, la foule des courtisans qui ondoyait dans les appartements tout ruisselants de lumière.

« Eh quoi ! dit M d'Igomer en prenant la main de Diane, pas un bijou à ce joli bras, chère comtesse de Mummelsberg ? C'est un crime de lèse-beauté. »

Et détachant un joyau de prix qui ornait son bras :

« Voilà un bracelet que M. le comte de Pappenheim m'a offert, reprit-elle ; il me remerciera d'avoir compris que c'est à votre poignet, plus blanc que le

marbre, qu'il brillera de tout son éclat. »

Par un mouvement plus vif que l'éclair, M de Pardaillan s'empara du bracelet et le jetant loin d'elle :

« Rien de vous, rien de lui ! dit-elle.

— Bien cela ! » murmura M de Souvigny qui lui serra la main.

Malgré l'empire qu'elle avait sur elle-même, M d'Igomer pâlit ; elle oublia de pleurer, et se redressant :

« Que vous ne vouliez rien accepter de moi, répondit-elle, je puis m'y résigner, quelque peine que cela me fasse ; mais d'un autre, voilà ce qui me passe. Dans quelques jours, M. le comte de Pappenheim sera de retour à Prague, et nous verrons alors si. M la comtesse de Mummelsberg osera refuser l'anneau de mariage qu'il lui présentera au pied des autels. »

Ce fut pour Diane comme un coup de foudre.

« Un anneau de mariage ? M. le comte de Pappenheim ? dit-elle d'une voix brisée.

Nous n'attendons plus qu'un courrier qui doit apporter le consentement de l'empereur, de qui vous relevez, reprit Thécla, pour procéder à cette cérémonie. »

En ce moment le légat du pape, envoyé en Allemagne pour combattre l'hérésie et raffermir la foi catholique dans les cœurs où elle semblait ébranlée, parut dans la galerie. C'était un prince de l'Église réputé pour sa piété et l'élévation de son caractère. Tout à coup, fendant la foule qui l'entourait et mue par un élan spontané, M de Pardaillan courut vers lui et tombant à ses genoux :

« Monseigneur, dit-elle, vous êtes le refuge des faibles et le protecteur des opprimés. Je viens à vous ; ayez pitié de moi.

— Ma fille, relevez-vous, dit le prélat.

— Non, pas avant que vous m'ayez entendue. Vous qui représentez le Christ sur la terre, permettrez-vous qu'un ministre du culte, un prêtre, bénisse un mariage auquel on veut me contraindre et que je repousse ? Dites, monseigneur, souffrirez-vous que les autels catholiques soient souillés par ce sacrilége ? J'ai été élevée dans la religion réformée. Si c'est une erreur, que les apôtres de la vé-

rité me convertissent, mais n'employez ni la violence ni la ruse ! Comtesse de Mummelsberg du chef de ma mère, j'ai dix villages et vingt châteaux. On peut les retenir sous le séquestre. Je ne me plains pas, mais on ne parviendra pas à effacer de mon blason les armes de mes aïeux. Je suis fiancée par le cœur et la volonté à un gentilhomme catholique et français, qui combat pour la Suède, alliée de son pays. Je réclame le privilége de ma naissance et mon rang, le droit enfin de disposer de ma main librement. J'implore votre pitié, monseigneur ; faites qu'un jour je ne me réveille pas comtesse de Pappenheim, parce qu'il aura plu à un serviteur impie d'un Dieu de miséricorde de m'unir à un homme que je n'aime pas, et cela malgré mes pleurs, malgré mes cris ! »

Le légat du pape tendit sa main à M de Pardaillan.

« Au nom de celui qui a le pouvoir de lier et de délier et qui m'a investi d'une part de son autorité, dit-il, je condamne et maudis le prêtre indigne qui fera violence à cette femme. Relevez-vous, ma fille, et soyez sans crainte. Je ne fais que passer, mais mon frère, l'archevêque de Prague, veillera sur vous. Que tous ceux qui m'entendent le sachent ; M la comtesse de Mummelsberg est sous la protection de l'Église ! »

Le cardinal passa lentement, bénissant de sa droite la foule qui s'inclinait devant lui. M d'Igomer n'avait rien dit ; elle avait eu le temps de composer son visage. Mais, au moment où ses yeux et ceux de Diane se rencontrèrent :

« Vous l'emportez, mademoiselle, lui dit-elle tout bas. Mais tout passe, les légats et les temps ! »

Et comme tout le monde l'observait, souriant tout à coup et offrant son bras à M de Pardaillan :

« Vous avez un peu de fièvre, mon enfant, reprit-elle. Remettez-vous et rentrez dans votre appartement. »

Mde Pardaillan et Adrienne y rentrèrent pour n'en plus sortir ; les heures, les jours, les semaines se passaient ; personne ne les visitait, personne ne leur parlait ; c'était le silence d'un cloître succédant à toutes les fêtes d'un palais. On aurait pu croire que le service intérieur se faisait par des ombres, mais l'âme tourmentée des prisonnières trouvait presque un soulagement dans cette solitude. Aucun visage odieux n'offensait leurs regards, aucun sourire hypocrite ne les blessait, aucune parole ennemie ne fatiguait leurs oreilles.

« Ah ! que M. de la Guerche et que Renaud doivent être malheureux…. ils nous cherchent et ils se désespèrent ! » pensaient-elles souvent.

Et penchées à leurs fenêtres, elles regardaient passer les oiseaux et disparaître les nuages. Quelques-uns allaient vers le nord. Que n'avaient-elles les ailes de l'oiseau et le vol du nuage !

Mais tandis qu'elles étaient séquestrées loin du monde, dans le palais de Prague, de graves événements militaires, en donnant raison aux prévisions de M d'Igomer, allaient bientôt rappeler le feld-maréchal Wallenstein sur le théâtre de la guerre. Après le désastre subi par le comte de Tilly dans les plaines voisines de Leipzig, le 7 septembre 1631, un autre échec lui avait fait perdre la vie au passage du Lech, vainement défendu. L'étoile de Gustave-Adolphe l'emportait, et les armes de la maison d'Autriche humiliée faisaient appel enfin au dévouement et à la réputation du général exilé.

Md'Igomer avait été informée la première des négociations, quelque temps tenues secrètes, qui venaient d'être entamées entre Ferdinand, rempli d'épouvante et menacé sur toutes ses frontières, et le duc de Friedland, pressé de prendre en main la cause de l'Allemagne, et de quitter la retraite où son orgueil était devenu pareil à celui des Titans.

Consultée par lui, M d'Igomer devina aisément quel conseil il attendait d'elle.

« Ah ! dit-elle alors avec une feinte douleur mêlée d'enthousiasme, je veux oublier et ne penser qu'à vous ! Un empire penche vers la ruine, un ennemi implacable le menace et va lui porter les derniers coups…. Devez-vous, par un ressentiment, juste mais excessif, lui refuser l'appui de votre épée et le précipiter vers le tombeau où, si vous n'accourez pas, il va disparaître ? Contre Gustave-Adolphe, il n'y a plus que vous. Vous êtes le boulevard de l'empire, le défenseur du monde catholique. Ne pensez pas à mes angoisses et levez-vous ! Toutes les conditions qu'il vous plaira de dicter ne seront-elles pas acceptées ? Voyez ! soldats, capitaines, généraux vous appellent et n'ont d'espoir qu'en vous ! Tous vous acclament et tendent vers vous leurs épées, impatientes de venger l'injure faite au drapeau allemand ! Les princes, les électeurs, les rois vous confient leurs peuples et leurs couronnes. Ah ! le jour où vous quitterez ce palais, seule je pleurerai, mais l'Allemagne entière poussera des cris d'allégresse. Elle croira à la victoire en vous revoyant et un cortége immense de gentilshommes et de

seigneurs vous fera escorte jusqu'aux frontières insultées par les Suédois. N'hésitez donc plus. Partez, monseigneur ; rejoignez les quelques troupes avec lesquelles Pappenheim tient encore la campagne ; demain ce sera une armée, et faites voir à l'Europe étonnée que s'il est le Soldat, vous êtes le Chef !

— Ah ! vous seule m'aimez, Thécla, » s'écria Wallenstein.

Et il donna des ordres pour que les préparatifs du départ fussent hâtés.

La veille du jour qui le vit rentrer dans la lice, M d'Igomer demanda la permission de rendre quelque liberté aux deux prisonnières.

Wallenstein fronça le sourcil.

« Elles vous ont bravée, insultée, presque.... dit-il.

— Oui ! reprit-elle, mais de faibles indices me font espérer que leur âme va s'ouvrir à de meilleurs sentiments ; vous le savez, je suis obstinée dans mes affections. Le séjour de Prague m'est odieux depuis que je sais que vous n'y devez plus rester ; les heures que je ne pourrai pas vous consacrer.... hélas ! le cœur d'un héros appartient à son armée plus qu'à ceux qui l'aiment.... je les passerai loin du tumulte des cours. Mais, dans cette retraite où je vivrai avec votre souvenir, souffrez que j'emmène la comtesse de Mummelsberg et M de Souvigny. J'ai cette espérance que l'heure du repentir sonnera bientôt pour elles. »

Wallenstein n'avait garde de résister à cette voix enchanteresse, et le jour où le vainqueur du comte de Tilly apprenait qu'il allait avoir à combattre un homme qui n'avait jamais été vaincu, M de Pardaillan et Adrienne voyaient entrer chez elles un page, qui leur annonçait qu'un carrosse les attendait dans l'une des cours du palais. Elles le suivirent sans résistance, et quelques minutes après leur voiture sortait de Prague.

Par les interstices du rideau, elles voyaient autour du carrosse une douzaine de cavaliers armés. On marchait fort vite.

Md'Igomer, qu'elles n'avaient pas vue au moment du départ, n'était pas non plus avec elles pendant le voyage.

Deux jours après avoir quitté la résidence de Wallenstein, et elles n'avaient point de raison de la regretter, M de Souvigny et M de Pardaillan, qui avaient vu disparaître maintes collines et maintes forêts derrière leur carrosse, entrèrent

au crépuscule dans la cour d'un vaste château, fort qui s'élevait sur la croupe d'une montagne.

« Peut-on savoir où nous sommes ? demanda Adrienne en mesurant de l'œil les hautes murailles qui les entouraient.

— Vous êtes au château de Drachenfeld, chez moi, répondit M d'Igomer, qui parut sur le perron de l'escalier, et vous me voyez toute heureuse de vous y recevoir.

— Le bonheur, madame, est alors tout pour vous, » répondit hardiment M de Pardaillan.

4 · XXII

Le château de Drachenfeld, où de nouveaux hasards attendaient Adrienne et Diane, tenait tout à la fois de la citadelle et du couvent. On y voyait des galeries et des salles de bal comme dans un palais ; des casemates, des créneaux, des courtines, un donjon comme dans un château fort ; des chapelles, un cloître, des cellules comme dans un monastère. Pour que tout répondît à ce triple caractère dans cette singulière habitation, on pouvait en se promenant au hasard dans les appartements et les jardins rencontrer des gardes portant l'épée et le mousquet, des pages vêtus de velours et de satin, de belles personnes qui maniaient l'éventail ou touchaient du luth, des aumôniers et des gens d'église pieusement enfoncés dans quelque méditation.

Au bout d'un mois les deux cousines furent au courant de la vie qu'on menait à Drachenfeld. Le soir appartenait au bal et aux divertissements de toutes sortes, pour lesquels l'imagination de M d'Igomer se montrait singulièrement inventive : on donnait le matin à des exercices de religion ; s'il faisait beau l'après-midi, on prenait le délassement de la promenade sur de belles pièces d'eau, ou dans de profondes forêts percées de larges avenues ; on chassait aussi, mais si le temps était à la pluie, on se rendait dans quelque chapelle où un bon moine s'abandonnait à toute la chaleur d'une exhortation religieuse.

Certaines fois, et quand M d'Igomer avait mal dormi, la musique remplaçait le sermon.

Il ne paraissait pas que l'inconsolable Thécla regrettât beaucoup Wallenstein, ni qu'elle donnât une large part de son temps à la mélancolie, mais c'était peut-être le séjour de la campagne qui en était cause.

Un franciscain rond et gras, aux mains douillettes, au triple menton, au ventre rebondi, aux joues rubicondes, avait la charge d'extirper du cœur de M de Souvigny et de M de Pardaillan les racines que les doctrines abominables de l'hérésie y avaient fait pousser. Il les persécutait bénoîtement.

Le gouvernement du château était dévolu à un homme maigre, hâve, couleur de citron, sinistre, patibulaire. La première fois qu'elle l'aperçut, M de Souvigny frissonna. Elle gardait le souvenir de ce profil menaçant dans un coin de sa mémoire.

Quand elle entendit prononcer le nom de Mathéus Orlscopp, elle fut glacée de terreur.

« Ah ! l'homme de Bergheim ! » s'écria-t-elle.

C'était en effet Mathéus Orlscopp qui vaincu au château de Rabennest voulait prendre sa revanche au château de Drachenfeld. Les hommes lui avaient échappé, mais les femmes lui restaient. Il avait même une double offense à punir, et M d'Igomer pouvait compter sur son dévouement.

On se rappelle que grâce aux précautions prises par Carquefou, Mathéus Orlscopp était resté suspendu à ce crochet qui avait porté quelque temps le corps endolori de Renaud dans la chambre verte du château de Rabennest. Mathéus n'avait obtenu sa délivrance que plusieurs heures après le départ des fugitifs. Le gardien, chargé de porter sa maigre nourriture au captif, avait trouvé le maître de Rabennest blême, glacé, fou de rage et de douleur. Celui-ci ne perdit pas un temps inutile à poursuivre des cavaliers qui avaient sur lui l'avance d'une journée, et courut hardiment tout raconter à Jean de Werth.

L'expression de sa haine et de sa fureur fut telle que Jean de Werth comprit sur-le-champ que c'était un homme dont on pouvait tirer le meilleur parti. Bien loin de le punir, il lui donna une gratification et l'adressa à sa complice, M la baronne d'Igomer, avec une lettre qui ne contenait que ces mots :

« Voilà un coquin que je vous recommande. »

Il n'en fallait pas davantage pour engager la baronne à prendre Mathéus Orlscopp à son service. Quand il y trouvait son intérêt, le seigneur Mathéus était d'une franchise terrible. Il ne cacha rien à M d'Igomer des circonstances qui l'avaient fait entrer dans la vie de Renaud à Bergheim comme à Rabennest. Ce qu'il venait de faire, loin de révolter la baronne, lui donna une idée de ce qu'on pouvait attendre d'un tel homme dans l'occasion. Ces deux haines se comprirent de prime-saut. Aussitôt que le départ de Wallenstein pour l'armée impériale fut décidé, et en se déterminant à quitter la résidence de Prague pour celle de Drachenfeld, M d'Igomer prit immédiatement la résolution d'en confier le commandement à Mathéus Orlscopp.

Maîtresse de M de Souvigny et de M de Pardaillan, elle était à Drachenfeld comme le chasseur qui tient en cage une jolie chanterelle et attend que les perdrix viennent se faire tuer. Les perdrix cette fois s'appelaient Armand-Louis et Renaud. Elle était sûre que personne ne veillerait mieux sur la cage que Mathéus Orlscopp.

Un sourire hideux rendit plus effrayante encore la physionomie de Mathéus quand il prit le gouvernement du château.

« Les imbéciles ! murmura-t-il : ils m'avaient entre leurs mains, ils pouvaient m'étrangler et ils m'ont laissé vivre ! »

Puis tout à coup frappant du pied avec violence :

« Mais cette bêtise, ne l'ai-je pas commise aussi, reprit-il…. Ah ! cette fois du moins l'expérience me servira. »

Dès les premiers jours de son installation au château de Drachenfeld, Mathéus Orlscopp prit à part M d'Igomer.

« Mon devoir est de vous parler avec franchise, dit-il ; permettez-moi donc, madame la baronne, d'aller au fond des choses. Certes vous n'aimez pas celle que vous appelez M la comtesse de Mummelsberg.

— Oh ! non, murmura Thécla.

— Mais il est une autre personne pour laquelle vos sentiments ont encore plus de vivacité. J'ai nommé Renaud de Chaufontaine…. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Pourquoi alors vous obstinez-vous à tenir M de Pardaillan secrètement enfermée ici comme la lumière sous le boisseau ? que ne publiez-vous au contraire, et à son de trompe, s'il le faut, qu'elle est à Drachenfeld, et qu'elle y est votre prisonnière ?

— Il accourra !

— Et n'est-ce pas là précisément ce qu'il nous faut désirer ! qu'il vienne seulement… il ne viendra pas seul…. et du même coup, M la baronne d'Igomer, Jean de Werth et Mathéus Orlscopp, leur indigne serviteur, seront vengés. Il suffira pour opérer ce miracle que M. de la Guerche et M. de Chaufontaine se montrent à une portée de fusil de ce château. »

Le regard que Mathéus jeta à M d'Igomer la fit frissonner.

« Ah ! vous êtes un terrible homme, dit-elle.

— Non, madame, je suis un homme logique et tiens surtout à mériter la bonne opinion que M Jean de Werth a de mon humble personne.

— Faites à votre guise…. vous avez carte blanche, dit Thécla.

— Alors je réponds de tout. »

Ce jour-là même on permit aux deux cousines d'écrire à M. de Pardaillan.

Il arrivait quelquefois à M d'Igomer de s'absenter pendant plusieurs jours. Elle se rendait alors au camp impérial en grand mystère ; nul ne le savait que Mathéus qui restait maître absolu du château et y exerçait une autorité souveraine. Il avait des espions qui battaient le pays tout alentour, éclairaient les routes à dix lieues à la ronde, et lui rendaient compte de tout ce qui se passait. Ils avaient ordre de répandre habilement dans les auberges les noms des deux prisonnières pour que ce ne fût bientôt plus un secret pour personne. Quelque chose en arriverait peut-être aux oreilles de M. de la Guerche et de Renaud, et les attirerait à l'ombre des tourelles de Drachenfeld. C'était là que Mathéus les attendait.

Le départ de la baronne suspendait les fêtes : plus de danses, presque plus de musique, mais des sermons en abondance, des oraisons et des conférences pieuses durant lesquelles le franciscain s'efforçait de convertir ses ouailles. Après de longues journées passées en controverses, s'il n'obtenait rien, le digne moine plaçait dévotement ses bras en croix sur son abdomen rebondi.

« Le diable tient bon, disait-il ; mais je ferai tant que je finirai bien par l'exorciser. »

Et toujours roulant sur ses courtes jambes, toujours souriant, toujours bénissant, il continuait ses prédications.

De nouvelles de M. de la Guerche et de M. de Chaufontaine, on n'en avait point.

En l'absence de M d'Igomer, la police intérieure, en quelque sorte intime et domestique du château, appartenait à une dame cérémonieuse et formaliste qui avait la taille d'un mousquetaire, des cheveux jaunes, des yeux pâles, la tête carrée, les jambes d'une autruche, et dont l'existence se passait à embarrasser la vie d'autrui de mille petites difficultés. Avec elle chaque heure avait son emploi, et nulle puissance humaine ou nul événement ne l'auraient déterminée à en changer la destination. M de Liffenbach n'avait qu'un dogme, la règle, et qu'une foi, l'étiquette. Elle ne parlait jamais qu'à voix basse et avec la douceur mélancolique du vent qui soupire ; mais sous cette douceur apparente il y avait l'entêtement du mulet. Rien ne lui échappait. Ses longues jambes la promenaient partout, et ses yeux, d'un bleu indécis et comme effacé, avaient des regards de lynx.

Mde Souvigny et M de Pardaillan étaient placées sous sa surveillance spéciale. M de Liffenbach ne leur permettait pas une minute de repos. Ce n'était que la nuit qu'elles avaient permission de causer librement, et encore n'était-ce point aisé, leurs chambres étant séparées par une galerie. Aussi longtemps que durait le jour, la bonne dame, vêtue d'une robe à l'ancienne mode, les instruisait des différents degrés de respect qu'il faut accorder aux personnes de cour, suivant le rang qu'elles occupent dans la noblesse ; elle variait ces petits discours par des traités sur l'étiquette qui était en usage dans la capitale de l'électeur de Bavière, et des oraisons sur les perfections de la grâce et les mérites de la pénitence. Par des détours habiles, elle prenait texte de ces conférences pour insinuer aux deux cousines que M. le comte de Pappenheim et M. le baron Jean de Werth feraient leur bonheur dans ce monde et assureraient leur salut dans l'autre.

« C'est toujours le même air, murmurait Diane qui n'écoutait pas.

— Et les mêmes paroles, » ajouta Adrienne.

Une des prétentions de M de Liffenbach était de faire croire à M de Souvigny et à M de Pardaillan qu'elles n'étaient point prisonnières. Captives ? Allons donc ! Qui pouvait répandre de tels bruits calomnieux ? N'avaient-elles pas l'une et l'autre toute faculté de se promener dans les jardins du château, d'y cueillir des fleurs et d'y manger des fruits ? Ne les voyait-on pas dans les salles d'apparat les jours de concert, et en toilette de bal les soirs où l'on dansait ? Si on tenait à ce qu'elles fussent accompagnées de personnes graves et silencieuses, c'est qu'il n'était pas séant à des demoiselles de qualité de se promener seules ; et, si on ne leur permettait pas de sortir de l'enceinte de Drachenfeld, c'est que toutes sortes de gens grossiers allaient et venaient dans la campagne. Tout ce qu'on faisait était à cette seule fin de garantir leur repos dans ce pur asile de la vertu.

Quand M d'Igomer revenait à Drachenfeld, les choses prenaient un autre tour. Les jeunes gentilshommes voyaient s'ouvrir pour eux les portes revêches du château, et plus d'un s'appuyait galamment au fauteuil de la charmante Thécla, tandis que la viole, le théorbe et le luth remplissaient les appartements de sons mélodieux ; mais Adrienne et Diane n'y perdaient ni un sermon du franciscain, ni une visite de M de Liffenbach.

Àmesure cependant que le temps s'écoulait, le coloris de la santé s'effaçait de plus en plus des joues de Diane, aussi bien que de celles d'Adrienne. Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines. On avait vu le printemps, on voyait l'été. De cruelles insomnies les dévoraient. On ne les entendait plus chanter ou rire. Quand elles causaient, elles n'osaient pas se faire part de leurs inquiétudes ; et lorsqu'elles s'embrassaient le matin, après de longues heures passées dans les larmes, elles parlaient l'une et l'autre du sommeil qui les avait caressées et du repos qu'elles avaient goûté.

Elles n'osaient pas s'arrêter à cette pensée, que M. de la Guerche et Renaud tenteraient de les délivrer. Diane savait à présent, par Adrienne, quel homme c'était que Mathéus, et dans la crainte que cette permission, qu'on leur avait donnée d'écrire à M. de Pardaillan, ne cachât un piége, elles n'avaient pas tout dit.

Sur ces entrefaites, une de ces suspensions d'armes comme on en rencontre tant dans l'histoire des guerres anciennes, arrêta pour quelques jours les hostilités entre les deux armées belligérantes, qui n'avaient pas cessé de combattre depuis Leipzig. Combien de braves officiers qui ne répondaient plus à l'appel du

clairon ! Combien de soldats ensevelis à la hâte sous une poignée de terre ! Personne ne savait quand et comment finirait cette guerre commencée depuis déjà tant d'années, et où les passions religieuses se mêlaient aux intérêts de la politique. M. de la Guerche et M. de Chaufontaine avaient eu leur part de la gloire et des dangers communs ; mais ils mettaient au nombre des jours perdus ceux qu'ils n'employaient pas à délivrer M de Souvigny et M de Pardaillan. Toutes leurs tentatives jusqu'alors avaient été inutiles, ou, ce qui revenait au même, interrompues par les impérieuses nécessités de la guerre. Les intervalles étaient trop courts entre les siéges et les combats pour qu'ils pussent entreprendre une expédition au cœur même des provinces occupées par l'ennemi.

Ils ne négligeaient rien cependant, mais ils ne savaient rien ; et dans les périlleuses pointes que tour à tour, ensemble ou séparés, un jour à droite, un jour à gauche, ils entreprenaient, rien ne leur avait appris encore quelle ville ou quelle forteresse cachait derrière ses murailles celles pour qui Armand-Louis et Renaud eussent versé leur sang goutte à goutte.

Àla première nouvelle qui circula dans le camp, de l'armistice conclu avec le général en chef des troupes impériales, l'espoir renaquit dans le cœur des deux frères d'armes. Ils se présentèrent immédiatement chez Gustave-Adolphe et lui demandèrent la faveur d'être envoyés auprès de Wallenstein pour négocier l'échange des prisonniers.

Nous savons depuis peu de temps, dit M. de la Guerche, et cela par une lettre adressée à votre vieux compagnon d'armes, M. de Pardaillan, que les deux captives ont été à Prague auprès du duc de Friedland : c'est peut-être pour nous l'unique occasion de voir M de Souvigny et sa cousine ; peut-être saurons-nous du moins à quel prix nous devons les conquérir. »

Sans répondre, le roi écrivit et signa une dépêche qui donnait à M. de la Guerche la qualité de ministre plénipotentiaire ; puis l'embrassant :

« Partez, dit-il, et partez sur-le-champ ; ma conscience me reprocherait chaque minute que je vous ferais perdre. »

Armand-Louis cependant et M. de Chaufontaine ne voulurent pas s'éloigner avant d'avoir vu M. de Pardaillan.

« Vous nous aviez permis de nous dévouer au salut de vos deux enfants, dit Armand-Louis ; Dieu nous les avait données, Dieu nous les a reprises. À présent

nous n'aurons plus ni trève ni repos que nous ne vous les ayons rendues. »

M. de Pardaillan leur ouvrit ses bras à tous deux.

« Ah ! si je ne vous avais pas, leur dit-il, que l'espérance serait loin de mon cœur. »

Armand-Louis et Renaud lui firent part de la résolution qu'ils avaient prise.

« Le duc de Friedland est à Nuremberg, dit M. de la Guerche, nous irons à Nuremberg.

— Et si ma fille, si Adrienne n'y sont pas ? s'il ne consent pas à vous les rendre ?

— La diplomatie morte, nous crierons vive l'épée ! » s'écria Renaud.

Quelques larmes parurent sur les joues ridées du vieux gentilhomme.

« Ah ! dit-il, l'épée m'a trahi, hélas ! comme elle vous a trahis tous deux !

Dieu est là-haut, Dieu nous voit et nous juge ! Ayez bon espoir, reprit Renaud ; j'en fais le serment, aussi longtemps qu'un cœur battra dans ma poitrine, aussi longtemps que ma main pourra tenir ce fer, j'emploierai ce fer et ce cœur à la délivrance de M de Pardaillan. »

L'exaltation de M. de Chaufontaine toucha le vieillard.

« Revenez avec ma fille, reprit-il, et c'est un père qui vous recevra. »

Àces mots du vieux capitaine, une joie immense inonda le cœur de Renaud ; il lui sembla que le feu extraordinaire qui avait rempli d'une force invincible l'âme des anciens preux, les Roland, les Galaor, les Cid et les Tancrède, coulait dans ses veines. Rien ne lui parut plus impossible, et, baisant la main que M. de Pardaillan lui tendait :

« Si votre fille ne vous est pas rendue, s'écria-t-il, dites que je suis mort ! »

4 · XXIII

Une heure après cette courte entrevue, M. de la Guerche et Renaud, suivis seulement de Magnus, de Carquefou et de Rudiger, avaient pris le chemin de Nuremberg. Ils ne tardèrent pas longtemps à paraître au camp impérial, où une trompette avait annoncé leur arrivée.

Le duc de Friedland avait établi sa résidence dans le plus vaste château qui fût aux environs de Nuremberg. Le même luxe, qui surprenait l'Allemagne dans son palais de Prague, l'entourait dans cette halte que le bruit du canon ne devait pas tarder à rompre. On comptait dans les antichambres et les cours la même foule chamarée de pages, d'écuyers, de chambellans ; des gardes, vêtus d'uniformes particuliers et aux couleurs de sa maison, veillaient aux portes ; un peuple de laquais s'agitait partout. Il avait table ouverte. Des centaines d'officiers, accourus de tous les points de l'Allemagne, s'enrôlaient sous ses drapeaux, attirés à la fois par l'éclat de son nom et par la magnificence de ses largesses. Son armée grossissait comme la boule de neige. On en voyait les tentes au loin dans la plaine ; tout soldat qui avait survécu aux désastres de Torquato Conti et du comte de Tilly le rejoignait. Les provinces, épuisées naguère, trouvaient pour lui des hommes et de l'argent.

Plus de fêtes alors, plus de loisirs. Il n'avait conservé de ses vieilles habitudes que le faste qui éblouit, et ce superbe orgueil qui le faisait l'égal des princes. La discipline était revenue et avec elle la confiance. Il ne précipitait rien, et ne voulait rien donner au hasard. Les meilleurs généraux l'avaient rallié, et parmi eux le comte de Pappenheim qui, tout sanglant comme un lion qui revient du carnage, réorganisait dans le camp de Wallenstein, devenu une fois encore l'arbitre des destinées de l'Autriche, ce qui lui restait des vieilles bandes wallones et de son indomptable cavalerie.

Il avait, en attendant l'heure souhaitée des combats, de longues conférences avec le chef suprême de l'armée ; Jean de Werth, de son côté, armait et enrégimentait les flots d'aventuriers que l'appât des guerres nouvelles et l'espoir du butin poussaient vers Nuremberg. Il en arrivait d'Espagne et de Hongrie, de Pologne et des pays italiens. Tous avaient le sentiment que de grandes choses allaient se passer. Le cœur de l'Allemagne catholique battait à Nuremberg.

L'Europe attentive suivait avec anxiété les manœuvres des deux adversaires fameux qui, avant de mesurer leurs forces, se préparaient à la lutte avec un sur-

croît de précautions. Quel prestige à conserver des deux parts ! et quelle incertitude dans le dénoûment de la lutte !

Au moment où M. de la Guerche entrait dans le camp impérial, un homme était en conférence avec le général et promenait son doigt sur une carte. Il suffisait de l'avoir entrevu une fois, soit dans la poudre d'un champ de bataille, soit dans la lumière d'une fête, pour reconnaître François-Albert de Lauenbourg.

« Ainsi, disait le duc de Friedland, vous affirmez que huit mille hommes, conduits par la reine, sont en marche pour rejoindre Gustave-Adolphe ?

— J'ai quitté la tente du roi au moment où un courrier expédié par la reine en apportait la nouvelle, répondit François-Albert.

— Ces hommes sont peut-être encore sur les bords de la mer Baltique ?

— Non, monseigneur. Quelques journées à peine les séparent de votre camp ; ce sont des Finlandais, des Upslandais, des Suédois enfin, les plus valeureuses troupes que vous ayez encore rencontrées sur aucun champ de bataille. De plus, les corps commandés par le général Banner et le duc Bernard de Saxe-Weimar ont quitté leurs cantonnements. Hâtez-vous, avant que ces renforts importants n'aient donné l'avantage du nombre à votre adversaire.

— Eh ! n'attends-je pas moi-même les Lorrains du duc Charles, les Espagnols qui tiennent garnison dans les forteresses du Rhin, les régiments bavarois de l'électeur Maximilien, les cosaques du roi Sigismond ? Pourquoi me hâter ? Si fort que soit le roi, je ne serai pas moins fort, et je prétends l'écraser d'un seul coup !

— Que Dieu vous vienne en aide dans cette noble résolution ! Nul n'en sera plus joyeux dans le monde catholique sauvé par votre bras. Mais la France peut entrer en lice. Déjà ses armées se rapprochent de l'Alsace ; peut-être regretterez-vous alors de n'avoir pas anéanti l'audacieux roi de Suède.

— La France est loin, et Gustave-Adolphe est près ! Si quelque menace arrivait du côté de l'Occident, la bataille qui me débarrassera de cet ennemi sera bientôt livrée. Vous, monsieur de Lauenbourg, retournez promptement auprès du roi, et ne manquez pas de m'avertir si quelque chose d'important survenait.

— Ce que j'ai fait, je le ferai toujours, répondit François-Albert en s'inclinant.

Il souleva une lourde portière dont les plis tombaient dans l'un des angles de la chambre où se tenait Walenstein, et disparut. Un homme l'attendait à la porte du palais.

« Les chevaux sont-ils là ? demanda le duc.

— Les chevaux ? Deux hommes viennent d'arriver au camp ! répondit le capitaine Jacobus d'une voix sourde : M. de la Guerche et M. de Chaufontaine. Je ne pars plus. »

Le duc hésitait.

« Écoutez, reprit le capitaine, l'armistice suspend les hostilités, mais j'ai une vieille dette à payer. Or, je suis bon débiteur ! aujourd'hui les louveteaux, plus tard le loup.

— Restons alors ! » dit François-Albert.

Md'Igomer était à Nuremberg avec le duc de Friedland. Informée la première de l'arrivée d'Armand-Louis et de Renaud par un exprès de Jean de Werth, elle n'avait pas voulu qu'ils pussent entrer en conférence avec Wallenstein en son absence. Elle sentait que la lutte engagée à Saint-Wast, et marquée déjà par les terribles épisodes de Saint-Rupert, de Magdebourg et de Rabennest, allait entrer dans une phase nouvelle.

« Voilà les deux aventuriers dont je vous ai parlé, dit-elle négligemment à Wallenstein ; les chasseurs suivent la piste du gibier, mais il a plu à S. M. le roi de Suède de les revêtir du caractère solennel d'ambassadeurs. Faites-leur cet honneur de les recevoir en présence de tous vos officiers. »

La chose fut résolue ainsi que l'avait désiré M d'Igomer. Le lendemain, à midi, deux officiers conduisirent M. de la Guerche et M. de Chaufontaine au palais. Des chambellans, des écuyers, des pages encombraient les antichambres et le grand escalier. Les envoyés de Gustave-Adolphe marchaient entre deux haies de mousquetaires. Une porte à deux larges battants s'ouvrit, et ils entrèrent dans une salle toute remplie d'une foule de gentilshommes.

Tout au bout de la salle, Wallenstein était assis dans un fauteuil doré, comme un prince souverain qui donne audience à sa cour. Près de lui, et magnifiquement vêtue d'une robe de brocart d'or, se tenait M d'Igomer.

Renaud la vit, et leurs regards se croisèrent.

« Nous sommes perdus ! » dit-il à son ami.

Armand-Louis eut un léger frisson ; mais sans rien laisser voir de son émotion, il présenta ses lettres de créance à Wallenstein, qui en prit lecture.

« L'échange des prisonniers aura lieu, dit-il après. Homme pour homme, officier pour officier. Un de mes aides de camp vous remettra la liste nominative des Suédois que la fortune des armes a fait tomber dans nos mains. Vous êtes libre, monsieur, de rester à Nuremberg jusqu'à complète ratification de ces conventions. »

Wallenstein fit un léger salut de sa tête et allait se retirer.

« Ce n'est pas tout, » dit Armand-Louis vivement.

Md'Igomer échangea un regard avec Wallenstein, et sourit. Wallenstein resta.

« Deux femmes ont été enlevées par les troupes impériales à Magdebourg, poursuivit M. de la Guerche, M de Souvigny et M de Pardaillan. Je viens, s'il en est besoin, traiter de leur rançon.

— M. le comte de Tilly est mort et les choses ne sont plus telles qu'il les avait laissées, répondit Wallenstein avec hauteur ; nous avons plus d'or, grâce à Dieu, qu'il ne nous en faut pour nous et les besoins de notre armée.

— Si vous les retenez en qualité de prisonnières de guerre, accordez-nous du moins pour elles, monsieur le duc, la faculté d'échange.

— Avez-vous, ce que j'ignore, quelque fille de grande maison, quelque princesse allemande retenue en captivité dans le camp suédois ? Nommez-les et nous verrons.

— Ah ! s'écria Renaud dont le sang commençait à bouillonner, croit-on ici que nous fassions la guerre aux femmes ? »

Wallenstein fronça le sourcil, M d'Igomer s'avançant tout à coup :

« Ces messieurs ne savent peut-être pas, dit-elle, que, grâce aux efforts du digne moine franciscain que S. Ém. le légat du saint-siége a placé auprès d'elles, M de Pardaillan et M de Souvigny commencent à ouvrir leur cœur aux saintes vérités de notre foi ? Les remettre aux mains de personnes qui sont nourries

dans le poison de l'hérésie, serait compromettre leur salut. La politique et les liens du sang doivent le céder à la religion.

— Catholique M de Souvigny ! s'écria M. de la Guerche.

— Catholique M de Pardaillan ! » ajouta M. de Chaufontaine.

Il allait répliquer que ce changement lui importait peu à lui, qui se faisait gloire d'appartenir au culte romain, lorsque deux officiers parurent dans la salle. Les groupes qui s'étaient éloignés s'ouvrirent devant eux.

« Et le signe le plus éclatant de leur conversion, c'est que M de Pardaillan et M de Souvigny ont été fiancées à M. le comte de Pappenheim et à M. le baron Jean de Werth, » reprit le duc de Friedland.

Armand-Louis et Renaud devinrent livides. M. de Pappenheim et Jean de Werth étaient devant eux. Le nœud de ruban brodé par la main de M de Souvigny paraît la garde de l'épée de Jean de Werth.

« Quoi, vous ! s'écria M. de la Guerche en s'adressant à M. de Pappenheim.

— Je ne sache pas avoir rien promis à M. le comte de la Guerche qui concernât M de Pardaillan, répondit M. de Pappenheim. On a peut-être le droit de se rappeler à Prague ainsi qu'à Vienne qu'elle est, en qualité de comtesse de Mummelsberg, sujette de S. M. l'empereur d'Allemagne, et s'il plaît à l'empereur Ferdinand de m'accorder sa main, il me plaît à moi de l'accepter.

— Ah ! vous êtes bien toujours l'homme de la Grande-Fortelle ! » murmura M. de la Guerche.

Le visage du comte de Pappenheim changea de couleur ; on vit se dessiner en lignes pourpres les sabres qui croisaient leurs pointes sur son front, mais, relevant la tête :

« Je crois que cet homme, vous l'avez rencontré à Magdebourg, répondit-il avec hauteur.

— Ah ! traître ! » s'écria Renaud.

M. de Pappenheim le mesura des yeux, et, couvert d'une pâleur mortelle :

« Voilà un mot qui coûtera la vie à l'un de nous, dit-il.

— Eh bien ! que tardez-vous à m'en demander raison ? ne portez-vous pas une épée ? ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés maintes fois ? Ah ! si vous me haïssez autant que je vous déteste, vous devez brûler ainsi que moi du désir de terminer cette querelle ! Venez donc !

— Je vous suis.... marchez ! »

Déjà M. de Pappenheim avait fait un pas.

« Et moi je vous défends de sortir ! s'écria Wallenstein. Qui commande ici, qui est le représentant et le délégué de l'empereur ?... S'il plaît à monsieur le marquis de Chaufontaine d'oublier son caractère, il me convient, à moi, de me rappeler que je suis le maître à Nuremberg. Donc, bas les armes ! Monsieur le grand maréchal de l'empire, vous avez un commandement qui nécessite votre présence à l'armée et ne vous permet pas, sans mon ordre, de jouer votre vie dans un combat singulier. Vous ferez ce que bon vous semble, si la fortune de la guerre vous fait rencontrer votre ennemi sur un champ de bataille jusque-là, obéissez ! »

M. de Pappenheim, tout frémissant, repoussa dans le fourreau son épée à demi tirée.

Armand-Louis saisit le bras de Renaud qui ne l'imitait pas.

« Je sais bien attendre, moi, dit-il ; attends aussi ! »

Le duc de Friedland promena son regard impérieux sur l'assemblée tout était silencieux ; seule M d'Igomer souriait.

« Je crois, messieurs, reprit-il, que la conférence est terminée.

— Est-ce bien là, monseigneur, tout ce que vous avez à nous répondre ? dit M. de la Guerche. Songez-y, je parle au nom de Gustave-Adolphe, et je demande justice.

— Monsieur, je n'ai plus rien à ajouter. »

M. de la Guerche salua Wallenstein et se retira, mais en passant auprès de M. de Pappenheim :

« Vous m'aviez promis sur l'honneur de veiller sur M de Souvigny.... Au revoir, monsieur le comte ! dit-il.

— Au revoir, messieurs ! répondit M. de Pappenheim. »

Md'Igomer souriait toujours en badinant avec son éventail ; Jean de Werth frisait ses moustaches : seul il n'avait rien dit.

« Allons, pensa-t-il, il faudra que je voie le capitaine Jacobus ; en attendant, je vais envoyer un messager à mon ami, le seigneur Mathéus. J'ai idée que mes deux gentilshommes entreront bientôt en campagne ; ils ne me prendront pas au dépourvu. »

Aucun mot ne saurait donner une idée exacte des sentiments qui agitaient l'âme de Renaud ; les regards que M. de la Guerche lui jetaient à la dérobée lui montraient que de ce côté-là sa fureur et sa haine avaient un écho et un reflet. Malheureusement leur colère ne trouvait point d'issue ; le caractère dont ils étaient revêtus l'un et l'autre, et la réponse hautaine de Wallenstein, ne leur permettaient pas de chercher immédiatement par les armes la réparation d'une injure qu'ils ressentaient également. Il fallait attendre et dévorer l'outrage jusqu'au jour où leur épée de soldat pourrait être librement tirée du fourreau.

« Ah ! ne me parle pas de ce comte de Pappenheim ! s'écria Renaud ; voyageur ou soldat, cet homme est toujours le même. »

4 · XXIV

Dans la soirée, et tandis que M. de Chaufontaine se promenait de long en large, exhalant sa rage par des paroles entrecoupées, devant la maison qui leur avait été assignée pour logis, un page se présenta et l'invita discrètement à le suivre.

« Où veux-tu me conduire ? demanda Renaud qui n'avait pas l'esprit disposé aux aventures.

— Dans un lieu où vous ne serez pas fâché de vous rendre, » répondit le page.

Carquefou, qui grignotait une aile de perdreau dans le voisinage, leva le nez.

« Monsieur le marquis, dit-il, m'est avis que le pays n'est pas sûr, au coucher du soleil ; on raconte par ici des histoires farouches de démons et de lutins auxquels se mêlent volontiers quelques sacripants.... Restez au logis.

— Il s'agit de M de Pardaillan, murmura le page à l'oreille de Renaud.

— Eh ! que ne parlais-tu plus vite ! Marche, je te suis ! »

Renaud ne marchait pas, il courait sur les traces du messager qu'il forçait de hâter le pas. Carquefou jeta l'os qu'il rongeait.

« Il serait si facile cependant de dormir ! » dit-il.

Il se leva en soupirant et suivit de loin son maître qui n'avait garde de retourner la tête.

Il le vit sortir de la ville, s'enfoncer dans un chemin creux, gagner un petit bois au milieu duquel s'ouvrait une avenue, et disparaître subitement sous la porte d'un pavillon qui dormait sous une voûte épaisse de feuillage.

Carquefou fit le tour du pavillon en rasant la futaie ; aucun filet de lumière n'en sortait ; portes et fenêtres, tout était clos hermétiquement.

« Hum ! fit Carquefou, on dirait la maison d'une fée ou le repaire d'un ogre ! »

Il s'adossa contre un arbre en face de la porte par laquelle son maître venait d'entrer dans le pavillon, et attendit.

Au moindre bruit, tant pis ! reprit-il à voix basse, je monte à l'assaut. »

Renaud cependant gravissait un escalier sombre ; le page le tenait par la main, et il sentait sous son pied un tapis qui étouffait le bruit de ses pas. Le cœur lui battait à l'empêcher de respirer.

Diane ! je vais revoir Diane ! » pensait-il.

Une portière s'ouvrit, et dans un boudoir éclairé par une lumière timide, il aperçut M d'Igomer. Renaud recula.

« Une femme vous fait donc peur, monsieur le marquis ? dit-elle.

— Je croyais qu'il s'agissait de M de Pardaillan.... c'est une trahison ! s'écria Renaud.

— On ne vous a pas trompé, c'est bien de M de Pardaillan qu'il s'agit ; mais je ne sache pas qu'on vous ait dit que vous la verriez ? »

Tout en parlant, M d'Igomer tremblait ; jamais Renaud ne l'avait vue si pâle et si défaite, même au jour où il l'avait saluée pour la dernière fois dans le château de Saint-Wast.

Cette femme vindicative, qui obéissait à toutes les inspirations de la haine, semblait avoir perdu presque toute sa force ; la robe blanche qu'elle portait laissait voir l'agitation de son sein. La pâleur d'une morte couvrait son front et ses joues. Cependant Renaud, qui la contemplait, soulevait encore de la main un des pans de la portière, comme une homme prêt à se retirer.

« Que craignez-vous ? reprit M d'Igomer d'une voix douce, il n'y a ici qu'une femme et un enfant.

— Ah ! cette femme, c'est vous ! dit Renaud.

— Si vous voulez dire par là que de moi dépend le sort de M de Pardaillan, c'est vrai ; mais il dépend de vous que demain elle soit libre.

— De moi !... que faut-il faire ?... Ah ! tout mon sang...

— Vous le donneriez pour elle, n'est-ce pas ? poursuivit M d'Igomer en l'interrompant, je le sais, mais pourquoi me le dire ?... Ah ! vous prenez une mauvaise voie pour cicatriser la blessure qui saigne là ! »

Thécla tomba accablée sur un fauteuil ; son visage avait la couleur de la neige ; des larmes (elles n'étaient pas feintes cette fois) coulaient de ses yeux. Renaud s'empara de ses mains et les sentit frissonner entre les siennes.

« Si vous vouliez, reprit-il, j'emploierais ma vie entière à vous bénir !

— Écoutez, répondit M d'Igomer ; je me croyais plus forte que je ne suis, plus enracinée dans ma haine.... Je vous ai vu, et je ne sais quelle flamme a subitement amolli ce cœur qui n'a battu qu'une fois.... que dis-je ? ne sais-je pas quelle influence, quel charme l'a vaincu ? Toute cette émotion que j'avais oubliée m'a tout à coup envahie.... de longs mois de deuil, remplis par l'esprit de vengeance, se sont effacés, et de tout ce que j'ai souffert ou rêvé, de mes larmes d'ivresse et de désespoir, il n'est rien resté que vous... »

Un instant Thécla se tut ; un mélange d'étonnement et de tristesse se répandit dans l'âme de Renaud ; il allait répliquer, M d'Igomer l'arrêta :

« Connaissez-moi tout entière, poursuivit-elle ; ce que vous voudrez que je sois, je le serai ; je ne peux plus être à présent votre compagne dans la vie, la femme fière de marcher appuyée à votre bras ; je serai votre suivante, votre esclave, et nulle ne sera plus dévouée, plus humble, plus heureuse du sort que vous lui ferez.... Si vous voulez que j'aime M de Pardaillan, je l'aimerai.... mais aimez-moi ; ou si cet effort vous est impossible encore, ne l'aimez plus du moins et renoncez à cette pensée maudite de lui donner votre nom ! Ne vous rappelez-vous rien, dites, et me montré-je bien exigeante en vous demandant un peu de pitié ! Rappelez-vous ces heures passées l'un près de l'autre, pendant de longues nuits d'été ; rappelez-vous les serments d'autrefois.... Ah ! si vous en avez perdu la mémoire, mon triste cœur en est encore brûlé ; vous ne savez pas combien je vous aimais ! hélas ! je ne le savais pas moi-même ! Voyez ce que vous avez fait de moi et dans quel abîme je suis descendue ! Ne devez-vous rien à celle que vous avez abandonnée, et qui sans vous, peut-être.... Mais je ne veux rien vous reprocher, je bénis ce mal qui m'a fait vous connaître, qui m'a fait vous aimer !... Le bonheur que j'ai goûté jadis, je vous en demande l'ombre, le souvenir ! À ce prix, il n'est rien que vous n'obteniez de moi.... Mettez votre main dans la mienne, jurez-moi que jamais M de Pardaillan ne s'appellera M de Chaufontaine, et ma confiance ira jusqu'à vous dire : elle est libre !

— Mais je l'aime ! s'écria Renaud.

— Quoi ! dit M d'Igomer.... vous êtes chez moi.... elle n'est pas libre et vous osez ?... ah ! tenez, vous êtes bien téméraire ou bien fou.

— Écoutez-moi à votre tour.... je vous en supplie.... que vous a-t-elle fait ? N'est-elle pas innocente de tout ceci ?

— Innocente ?... elle qui vous a arraché de mes bras !

— Punissez-moi donc si vous voulez, mais épargnez-la ! N'a-t-elle pas été pour vous bonne et confiante.... Elle n'a pas vingt ans.... ne laissez pas sa jeunesse se flétrir dans les larmes....

— Eh ! croyez-vous qu'elle seule ait pleuré !

— Ah ! vous êtes implacable !... quoi ! la beauté, l'innocence, le malheur ne peuvent rien sur vous ?... pourquoi la frapper si je suis là ? quelle honte me proposez-vous ?... la trahir quand elle m'a dit je vous aime !...

— Ce mot, quelqu'un qui s'appelait Renaud ne me l'avait-il pas dit ? »

Ce dernier cri semblait rompre l'entretien ; M d'Igomer s'était levée. Cette expression que M. de Chaufontaine lui avait vue au château de Saint-Wast, de nouveau il la retrouvait tout entière sur son visage ; Thécla ne gardait plus aucune trace des émotions qui tout à l'heure l'avaient attendrie. Renaud sans répondre fit un pas vers la porte.

« Ainsi, dit M d'Igomer, vous ne renoncez pas à M de Pardaillan ?

— Jamais !

Alors, c'est elle qui renoncera à vous. »

Renaud se retourna prêt à l'interroger.

« Monsieur le marquis, je ne vous retiens plus, » reprit M d'Igomer qui frappant sur un timbre donna ordre au page de reconduire M. de Chaufontaine.

Ils échangèrent un dernier regard, froid, menaçant, tout chargé de colère, et la portière s'abaissa sur M. de Chaufontaine.

« Allons, murmura M d'Igomer, je laisserai faire Mathéus Orlscopp. »

Renaud trouva Carquefou adossé à l'arbre qu'il avait choisi pour poste d'observation.

« Tout va mal, dit-il, en répondant au regard interrogateur de Carquefou.

— Monsieur, aussi longtemps qu'on est en vie rien n'est désespéré, » répliqua l'honnête philosophe.

Et comprenant que son maître n'était pas en humeur de causer, il s'enveloppa dans son manteau et le suivit silencieusement.

4 · XXV

Les conditions d'échange venaient d'être ratifiées ; rien ne retenait plus Armand-Louis et Renaud à Nuremberg. Ils prirent congé de Wallenstein et sortirent du camp à cheval.

Àun trait d'arbalète du fossé, ils rencontrèrent un cavalier qui passant près d'eux les salua. C'était le comte de Pappenheim ; il portait la cuirasse au dos et

un grand manteau agraffé sur ses épaules. Avant qu'Armand-Louis ou Renaud eussent le temps de lui répondre, le comte était déjà loin.

« L'oiseau de proie s'envole à gauche, mauvais signe ! dit Carquefou.

— Sans compter que le pays est propice aux embûches, » murmura Rudiger.

La route s'engageait dans un pays boisé semé de gorges et de solitudes où croissaient ça et là le sapin et le bouleau. Un vent bas soufflait roulant des masses de vapeurs errantes qui s'épaississaient ou se dissipaient tour à tour. Armand-Louis et Renaud ressentaient l'influence de cette nature mélancolique ; ils songeaient et ne parlaient pas.

Magnus regardait tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt à gauche, tantôt à droite. Rudiger de son côté avait l'œil à tout.

« Si je meurs, ce qui est probable, murmurait Carquefou, je ne voudrais pas mourir par un temps semblable et dans un tel paysage, j'aurais trop froid. »

Et il roulait autour de ses flancs le manteau que la bise secouait.

Le brouillard courait sur la bruyère ; des bandes de corbeaux en rayaient la masse grise d'un vol sinistre et lourd.

Un cavalier passa comme un fantôme sur la route, puis un autre, puis un troisième ; et tous trois se réunirent en avant de manière à ne former qu'un seul groupe.

Ils précédaient M. de la Guerche et Renaud d'une centaine de pas.

Magnus jeta les yeux sur l'extrémité d'une gorge que leur petite troupe venait de traverser.

Il aperçut au loin, presque effacés dans la brume, trois cavaliers qui marchaient au pas.

« Six en tout, pensa-t-il, ce n'est encore rien. »

Cependant il dégagea son bras droit et s'assura que ses pistolets jouaient librement dans leurs fontes.

Presque aussitôt Rudiger, qui venait d'en faire autant et qui regardait de côté et d'autre, remarqua sur la droite, dans la plaine où rampait un taillis bas, trois autres cavaliers dont les têtes et les épaules saillaient au milieu des branches.

« Neuf, dit-il, en les désignant à son voisin.

Magnus tourna rapidement les yeux du côté d'un bois qui s'étendait sur la gauche et dont leur petite troupe côtoyait la lisière.

L'obscurité s'y faisait plus noire ; cependant parmi les troncs pâles des bouleaux il distingua trois ombres qui se glissaient dans l'épaisseur muette du bois.

« Hum ! ça fait douze, » pensa-t-il.

Cette fois il renouvela l'amorce des pistolets, et tirant l'épée du fourreau la laissa pendre toute nue à son poignet. Rudiger avait pris la même précaution.

Carquefou qui les observait les imita scrupuleusement, après quoi se penchant à l'oreille de Magnus :

« Pourquoi ? lui dit-il.

Magnus étendit la main sans parler vers les quatre coins de l'horizon.

« Oh ! oh ! fit Carquefou.

— Et remarquez qu'ils se rapprochent de nous, » dit Rudiger.

Magnus ne dit rien, seulement il fit à part lui cette remarque que depuis un instant chaque groupe s'était augmenté d'une unité, ce qui portait le nombre total des cavaliers à seize.

Au même instant les quatre hommes qui marchaient en avant firent volte-face, et ceux qu'on voyait en arrière allongèrent le pas.

Par un mouvement simultané, les deux troupes qui trottaient dans la plaine et dans les bois dirigèrent leur course vers la route.

M. de la Guerche et M. de Chaufontaine étaient pris entre quatre feux.

En cet endroit où nulle hôtellerie, nulle maison, nulle cabane ne se voyaient aussi loin que la vue pût s'étendre, deux bouquets noirs de sapins s'élevaient aux deux côtés de la route.

Magnus frappait déjà sur l'épaule d'Armand-Louis, et Carquefou avertissait Renaud, lorsqu'un cavalier sortit du plus épais de ces massifs. Il avait la tête haute, l'épée à la main.

Carquefou poussa un cri.

Le cavalier sourit, et, saluant du bout de son épée :

« Je vois, messieurs, dit-il, que vous avez reconnu le capitaine Jacobus.

— Ah ! le bandit ! s'écria Renaud.

— À présent, s'il vous plaît, réglons nos comptes. »

Mais au moment où le capitaine Jacobus levait en l'air un pistolet pour donner le signal de l'attaque aux quatre bandes, qui n'étaient plus qu'à trente pas des gentilshommes, un cavalier s'élança d'un bond sur la route, et portant un sifflet d'argent à ses lèvres, en tira un son aigu.

Un grand bruit de fer s'éleva du milieu du brouillard et le chemin se couvrit de cuirassiers qui, le sabre au poing, entourèrent les assaillants.

« Capitaine Jacobus, bas les armes, dit le cavalier. Je suis le comte de Pappenheim. »

Le capitaine Jacobus promena ses regards surpris de tous côtés, mais de tous côtés un mur d'airain enveloppait ses bandes.

Il remit froidement l'épée au fourreau.

« Vous êtes le plus fort, monseigneur, dit-il, mais j'ai grand'peur que vous n'ayiez fait une sottise. »

Le comte de Pappenheim étendit la main dans la direction de Nuremberg ; le capitaine Jacobus réunit ses hommes autour de lui, les rangs serrés des cuirassiers s'ouvrirent, et toute la bande s'éloigna comme une troupe de chacals qui vient d'entendre le rugissement du lion.

Les cuirassiers se reformèrent derrière M. de Pappenheim, et, marchant à leur tête, il escorta M. de la Guerche et M. de Chaufontaine jusqu'à l'extrémité de cette route dangereuse. Aux premières clartés du matin, on vit un bourg dont les maisons s'éparpillaient sur les deux côtés du chemin.

« L'armée suédoise est devant vous, messieurs, leur dit-il alors, et l'armistice expire demain. »

Et comme les deux gentilshommes s'inclinaient :

« Sommes-nous quittes à présent, monsieur le comte ? reprit-il en s'adressant à M. de la Guerche. Les bois que vous venez de traverser ont-ils payé la

dette du camp de Stettin ? Le comte de Pappenheim s'est-il souvenu du comte Éberart ?

— Oui, répondit Armand-Louis.

— Alors, messiers, bonne chance ! Et, s'il plaît à Dieu, nous nous rencontrerons sur un champ de bataille. Là, vous verrez que je n'oublie rien. »

M. de Pappenheim salua fièrement de la main les deux gentilshommes, et, suivi de ses cuirassiers, il se perdit bientôt dans un nuage de poussière.

Et, le regardant tandis que le Soldat s'éloignait au pas, lentement, à la tête de ses cuirassiers :

« Singulier homme ! dit Renaud.

— Étrange en effet, répondit M. de la Guerche ; il y a en lui comme un mélange de toutes les bonnes et de toutes les mauvaises qualités. Les unes lui appartiennent, les autres sont le résultat des événements et des luttes auxquels toute sa vie a été mêlée. Il a le germe des meilleures et des plus hautes vertus, la passion de la gloire, l'amour de son pays et de sa religion, une fidélité à toute épreuve à son drapeau et à son empereur, une bravoure indomptable, mais tout cela est comme envenimé et corrompu par une ambition formidable, un orgueil implacable, le mépris des hommes et le dédain de toute règle. Hier il marchait dans une ville en flammes et faisait passer son cheval sur les cadavres de dix mille Allemands. Que lui importait ! il n'y avait là que des rebelles et des protestants ! et ce même jour il se mettait résolûment, au péril de sa vie, entre deux femmes et une armée en proie à l'ivresse du pillage. Hier il aspirait impitoyablement à la main d'une fille noble qui le repousse, aujourd'hui il sauve son rival. Les événements l'ont rendu ce qu'il est, farouche, violent, capable des plus terribles représailles, des plus féroces exécutions, puis, par moments, son âme se réveille, et la magnanimité se fait jour. L'arbre semble desséché, et il en tombe parfois un fruit mûr.

— Ma foi, si jamais je le tue, reprit Renaud, je ne tuerai jamais plus vaillant homme de guerre ! »

Le jour même où l'armistice devait expirer, Armand-Louis et Renaud rejoignaient l'armée du roi. Immédiatement après, M. de la Guerche faisait demander une entrevue à Gustave-Adolphe.

Le projet le plus audacieux avait germé dans son esprit. Il avait servi la cause de la Suède ; il croyait avoir le droit de servir sa cause personnelle.

4 · XXVI

Après avoir rendu compte au roi de la mission qui lui avait été confiée, Armand-Louis demanda à Sa Majesté la permission de l'entretenir de choses qui n'avaient d'importance que pour lui-même.

« Parlez, mon cher comte, dit le roi.

— Pensez-vous, sire, que j'aie suffisamment servi la cause à laquelle vous avez dévoué votre bras pour solliciter une grâce de Votre Majesté ?

— Vous savez, colonel, que je n'ai pas attendu pour proclamer, en face de l'armée, ce que la Suède vous devait.

— Eh bien ! sire, si je vous ai demandé un jour cinq cents hommes pour porter le dernier coup à l'ennemi, me permettez-vous à présent de chercher dans l'armée cent volontaires qui consentent à me suivre partout où je les mènerai ?

— Eh ! eh ! si vous vous mettez à leur tête, ils iront si loin qu'ils pourraient bien ne revenir jamais !

— Cela se peut bien.... Il me faut des soldats qui ne reculent devant rien.

— Il s'agit donc d'une entreprise difficile ?

— Si difficile qu'elle peut paraître insensée à tout homme qui n'y voit pas le bonheur de sa vie engagé.

— Expliquez-vous.

— Un serviteur fidèle m'a tiré des mains des Impériaux. Ferais-je moins pour M de Souvigny que ce que Magnus a fait pour moi ? M de Pardaillan est auprès d'elle, soumise au même esclavage. Son père pleure, et mon cœur saigne. M. de Chaufontaine et moi avons juré de les délivrer.

— C'est donc à Prague, en Bohême, au plein cœur des provinces ennemies, je ne sais où, avec cent hommes que vous voulez aller ?

— Oui, sire. L'honneur m'en fait une loi.

— Ah ! j'aurais fait comme vous autrefois ? s'écria le roi qui saisit la main de M. de la Guerche. Allez donc ! je ne me croirais plus digne de la couronne que je porte si je ne vous disais pas : Bravez tout pour délivrer celle qui vous aime ! Mais après le roi l'ami ajoutera : Ménagez-vous pour conserver un brave soldat à la Suède.... Elle n'a pas trop de tous ses enfants ! »

Comme M. de la Guerche prenait congé du roi, la porte s'ouvrit et le duc de Lauenbourg entra. Armand-Louis, qui s'éloignait, resta.

« Les hostilités viennent de recommencer, dit le duc François-Albert ; deux régiments hongrois, arrivés depuis hier au camp impérial autrichien, ont attaqué cette nuit un escadron des mousquetaires finlandais.... Deux régiments italiens les suivaient.

— Voilà des informations bien exactes, dit brusquement Armand-Louis. Comment les avez-vous obtenues ? »

Le duc, qui ne l'avait point aperçu d'abord, tourna la tête et rougit.

Tout en parlant, M. de la Guerche jouait avec une chaîne d'or passée à sa ceinture. Le scintillement du métal attira l'attention de M. de Lauenbourg, qui cherchait une réponse.

« Mais vous, monsieur, qui questionnez si bien, répondit-il alors avec un mélange de colère et de hauteur, pourriez-vous m'apprendre d'où vous tenez cette chaîne d'or qui brille sur votre pourpoint ? Voilà longtemps que je la cherche.

Cette chaîne est à vous ? s'écria vivement M. de la Guerche.

— Elle m'a été volée. Par quelle étrange aventure se fait-il que je la retrouve entre vos mains ?

— Ah ! vous la cherchez depuis longtemps, monsieur le duc ? Eh bien ! depuis longtemps je cherche aussi le propriétaire de cette chaîne. Quelque chose me fait croire qu'il pourrait bien y avoir une connexité, bizarre au moins, entre l'accident qui vous l'a fait perdre et un crime commis près d'une résidence royale.... il y a trois ans.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que cette chaîne, qui est à vous, et que vous réclamez si imprudemment, je l'ai ramassée près de Gothenbourg, à la porte d'une maison d'où Marguerite Cabeliau venait d'être enlevée, et où, une heure après, je vous vis, monsieur le duc, pour la première fois. »

Le duc pâlit.

« Elle se sera échappée de ma ceinture, dit-il en balbutiant.

— Avant le crime, alors ; car c'est avant que Marguerite Cabeliau eût été enlevée que ma main a tiré cette chaîne de l'herbe sur laquelle on voyait encore les pas d'un cheval.... du vôtre, monsieur le duc ! »

Un instant le duc de Lauenbourg voulut soutenir le regard de M. de la Guerche ; mais, vaincus dans cette lutte silencieuse, ses yeux s'abaissèrent lentement.

Alors, passant devant le duc, et d'une voix dédaigneuse :

« Puisque cette chaîne est à vous, monsieur le duc, dit M. de la Guerche, reprenez-la ! »

Et d'un geste hautain il la jeta à ses pieds.

Armand-Louis venait de s'approcher du roi qui, tout pensif, assistait à cette scène.

« Sire, qu'en pensez-vous ? » reprit-il.

Et, croyant que le reptile était écrasé, il s'éloigna.

« Eh bien ? dit le roi qui se tourna subitement vers M. de Lauenbourg.

— Ah ! si cet homme n'avait pas été votre hôte, je l'aurais tué ! s'écria le duc.

— On ne tue pas M. de la Guerche si aisément, reprit le roi ; mais c'est de cette chaîne qu'il s'agit et non pas de lui. »

Le coup avait été rude et non moins terrible qu'imprévu ; mais le duc était seul et il savait que Gustave-Adolphe l'aimait. Faisant tout à coup un appel énergique à son audace :

« Eh bien ! c'est vrai, cette chaîne est à moi, et c'est à la porte de la Maison blanche que je l'ai perdue ! s'écria-t-il. Ne me demandez pas ce que j'y faisais.

Rappelez-vous seulement que Marguerite était belle et que j'étais jeune ! Tout ce qu'on peut faire pour étouffer un amour dont le cœur est plein, je l'ai tenté. Vains efforts ! Son image me poursuivait partout. Est-ce ma faute si je l'ai rencontrée avant vous, sire ? Lorsqu'une confidence, que je n'appelais pas, est venue m'apprendre que je n'avais plus le droit d'espérer, vous ne savez pas quelle torture m'a déchiré : j'ai voulu fuir.... disparaître.... ne plus la revoir, celle qui était l'âme de ma vie. Un fil invisible, mais fort, me ramenait aux lieux où elle respirait, et je m'abreuvais du poison avec l'amère volupté d'un cœur que rien ne peut déshabituer de son amour. Ah ! j'ai cru cent fois que j'expirais ! Aux heures où vous étiez près d'elle, moi, ivre de désespoir, je rôdais autour de cette demeure enchantée, dont j'aurais fait mon royaume et mon paradis si Marguerite l'avait voulu, et mes larmes tombaient sur l'herbe lentement. Elle vous aimait et je baisais la trace de ses pas ! Un jour cette chaîne est tombée.... Ah ! vous étiez avec Marguerite, sire ! »

Une émotion, dont il n'était pas le maître, se glissait dans le cœur du roi. Lui qui avait connu l'amour dans toute sa fièvre, pouvait-il condamner un homme qui avait souffert toutes les angoisses de l'amour ? François-Albert connaissait trop bien Gustave-Adolphe pour ne pas deviner, au plus léger signe, ce qui se passait en lui. Il pensa que la meilleure et la plus habile défense, était une franchise absolue ; et, reprenant tout à coup la parole avec une véhémence extraordinaire :

« Mais si vous voulez ma confession tout entière, sire, eh bien ! sachez tout ! Que de tempêtes alors dans cette poitrine toute brûlée d'un amour sans repos ! Oui, j'ai pensé à me venger.

— Vous ?

— Oui, moi ! Mille projets terribles m'ont traversé l'esprit. Je ne savais auquel sacrifier les restes d'une misérable vie. Je voyais en vous la cause unique de tout ce que je souffrais. Il me semblait que ma plus grande joie eût été de vous voir expirant, abandonné de tous. Je cherchais un moyen d'apaiser, dans votre ruine, le chagrin noir qui m'obsédait. Ah ! si je les avoue, ces cauchemars, c'est que le réveil les a dissipés. La force m'a manqué, et, malgré moi, quand j'ai voulu pousser plus loin ces rêves sinistres, je me suis souvenu du passé, et mon lâche cœur a tremblé ! ».

L'étonnement, la colère, la pitié se peignaient tour à tour sur le visage du roi. François-Albert, qui l'observait tout en ayant l'air de s'abandonner à l'entraînement fiévreux de sa confession, continua bientôt :

« J'ai fait plus, dit-il. Je me suis rendu chez vos plus implacables ennemis j'ai vu le comte de Pappenheim, j'ai vu le duc de Friedland comme j'ai vu celui dont votre bras a dispersé l'armée sur les bords du Lech. Je devais marcher avec eux contre vous, et, dans la mêlée, vous chercher et mourir ou vous tuer ! J'ai entendu votre voix, un frisson m'a pris, et cette épée, qui avait soif de votre sang, je vous l'apporte ! S'il vous paraît que je mérite la mort, frappez, voici le fer. »

François-Albert avait tiré l'épée et la présentait à Gustave-Adolphe qu'il ne quittait pas des yeux.

« Mais en frappant, dit-il, n'oubliez pas du moins que peut-être vous ne me deviez pas tant de misères en récompense du passé. La joue est pâle aujourd'hui, si le cœur est tout sanglant. »

Cette allusion à cette scène de leur jeunesse, que Gustave-Adolphe n'avait pas oubliée, le remua d'un seul coup. Son âme ouverte et loyale était à la hauteur de toutes les miséricordes comme elle comprenait toutes les franchises. La confession téméraire de François-Albert en avait trouvé le chemin. Quel soupçon pouvait tenir en présence d'un tel aveu ?

Le roi tendit la main au coupable.

« Reprenez cette épée, c'est Gustave-Adolphe qui vous la donne, et c'est pour la Suède qu'il vous demande de la garder, » dit-il.

François-Albert poussa un cri et porta la main du roi à ses lèvres.

Mais, quand il fut à la porte de la tente royale, il secoua la poussière de ses pieds, et frappant sur le fourreau de son épée :

« Tu me l'as rendue, dit-il, malheur à toi ! »

Ce même jour M. de la Guerche convoqua, en assemblée générale, les dragons de sa compagnie ; bon nombre étaient morts à Leipzig et aux bords du Lech ; mais d'autres huguenots, accourus de toutes les provinces de France, avec la permission de M. le cardinal de Richelieu, les avaient remplacés. Jamais jeunesse plus vaillante ne s'était pressée autour d'un capitaine. Aucune salle n'étant assez vaste pour les contenir tous, il fut décidé que la réunion aurait lieu

en plein vent, sur la lisière d'un bois, où l'on voyait un grand nombre d'arbres couchés par terre. C'étaient autant de siéges pour les dragons.

La nouvelle, que l'armistice était dénoncé, remplissait d'espoir le cœur de ces braves gentilshommes. L'heure des périls et des batailles allait enfin renaître. Ce repos de quelques jours pesait aux moins impatients ; aux autres, il paraissait éternel.

Lorsque M. de la Guerche et Renaud se montrèrent dans le cercle des dragons, de grands cris les saluèrent.

« Quand montons-nous à cheval ? disait l'un.

— Restons-nous avec le roi ou suivons-nous le rhingrave Otto ? disait un autre.

— Et où que nous allions, surtout faites-nous marcher à l'avant-garde ! » reprenait un troisième.

Lorsqu'un peu de calme se fut rétabli, Armand-Louis monta sur le tronc renversé d'un chêne.

« Messieurs, leur dit-il, j'ai besoin de cent hommes de bonne volonté ; avant de m'adresser aux autres corps de l'armée suédoise, j'aurais cru faire injure aux dragons de France si je ne leur avais pas soumis ma demande. Ce n'est plus votre capitaine qui vous parle, c'est un frère d'armes, un soldat. Ainsi, parlez sans crainte, ce n'est point d'affaire de service qu'il s'agit.

— Les cent hommes qu'il vous faut, demanda M. de Bérail, les mènerez-vous à la bataille ?

— Je les mènerai tout au fond de l'Allemagne, en plein cœur des provinces autrichiennes, chez l'ennemi ! »

Un frisson de joie parcourut le cercle des dragons.

« Voilà qui prend tournure, ajouta M. d'Aigrefeuille ; on peut donc espérer qu'il y aura force dangers à courir ?

— Mon ami M. de la Guerche m'a fait confidence de son projet, dit Renaud ; il est tel que la moitié de ceux qui feront partie de l'expédition a quelque chance de n'en pas revenir.

— Eh ! eh ! il y aura donc force coups d'épée à donner et à recevoir ? s'écria un jeune cornette.

— Et force coups de pistolets aussi ! ajouta Renaud.

— Monsieur de Chaufontaine, vous parlez comme un bon livre ! poursuivit M. de Bérail ; si le sort ne me fait pas tomber en route, nous causerons de ce petit voyage au retour, en face d'un pâté de venaison. Inscrivez-moi en tête de la liste.

— Et moi donc ! pensez-vous que je veuille rester ici ? s'écria M. d'Aigrefeuille. Mais si je ne cours pas le risque d'être tué vingt fois, je vous tiendrai pour un homme de mauvaise foi et nous nous couperons la gorge, prenez-y garde !

— Tenez-vous tranquille, répliqua Renaud qui venait de tirer de sa poche un calepin sur lequel il écrivait les noms de M. de Bérail et de M. d'Aigrefeuille ; le moins qui puisse vous arriver, c'est de perdre une jambe et un bras.

— Mais j'en suis aussi ! cria le cornette.

— Et pensez-vous que je veuille manquer cette partie de plaisir ? reprit un gentilhomme qui brûlait de faire ses premières armes.

— Inscrivez M. de Saint-Paer !

— Et M. d'Arandes !

— Et M. de Volras !

— Et M. de Collonges ! »

La plume de Renaud ne pouvait plus suivre ; les cris se croisaient en feu de file et se multipliaient.

« Eh ! là ! là ! cria M. de Chaufontaine, j'ai la main lasse ! Il nous faut cent hommes de bonne volonté : que ceux qui ont fantaisie de nous suivre, M. de la Guerche et moi, aient l'obligeance de passer à ma droite, nous compterons. »

Tous les dragons se précipitèrent du même élan à la droite de Renaud, et s'y rangèrent en foule ; il n'en resta pas un seul sur la gauche.

« Bon ! dit Renaud en fermant son calepin, ne comptons pas !

— Moi, je maintiens mon rang par droit d'ancienneté, dit M. de Bérail en riant ; que les autres tirent au sort.

— Tirons au sort, » répondit tristement M. d'Aigrefeuille.

Un cornette mit un chapeau sur un quartier de pierre, et chacun s'apprêta à y jeter son nom écrit sur un bout de papier.

Il était à moitié plein, lorsque M. de Collonges, qui était fort jeune, renversa le chapeau d'un coup de poing.

« Nous sommes trop bêtes ! s'écria-t-il ; pourquoi choisir ? Partons ensemble, nous ferons la route plus gaiement, et si l'on nous tue tous, il n'y aura pas de jaloux.

— Eh ! dit Renaud, la vérité sort quelquefois de la bouche des enfants !... Qu'en penses-tu, capitaine ?

— Je pense, répondit Armand-Louis, que l'escadron tout entier peut passer où la compagnie se serait ouvert un chemin.

— Bien mieux même ; plus nombreux nous serons, moins on nous remarquera, poursuivit Renaud.

— Voilà une énigme que je ne me charge pas d'expliquer, dit M. de Saint-Paer ; l'important est que vous acceptiez. Acceptez-vous ?

— J'accepte ! » s'écria M. de la Guerche.

Tous les chapeaux volèrent en l'air ; on criait : « Vive M. de la Guerche ! vive M. de Chaufontaine ! » on les entourait, on les embrassait : c'était une explosion de joie.

« Et maintenant que, grâce à moi, tout le monde est d'accord, dit M. de Collonges, peut-on, sans indiscrétion, demander où l'on va ?

— Nous allons en Bohême, répondit Armand-Louis, et quand nous y toucherons, l'armée de Wallenstein sera entre nous et les Suédois.

— On ne saurait parler plus clairement ; si bien que nous serons là-bas comme autrefois Daniel dans la fosse aux lions, reprit M. de Bérail.

— À cette différence près que Daniel était un prophète et que nous sommes de pauvres pécheurs.

— Ce qui fait que nous avons quelque chance d'être dévorés comme des agneaux.

— Ma foi ! je plains les sacrificateurs, reprit M. d'Aigrefeuille, qui faisait sonner le lourd pommeau de son épée.

— À présent que nous voilà en Bohême, continua M. de Collonges, qu'y faisons-nous ?

— Nous y cherchons un château fort que les habitants de l'endroit appellent Drachenfeld.

— Supposons que nous l'avons découvert.... après ?

— Messieurs, dit alors Armand-Louis, dans ce château vivent deux personnes que plusieurs d'entre vous ont connues : M de Pardaillan et M de Souvigny. On les retient l'une et l'autre en captivité ; on menace leur cœur, on menace leur foi. M. de Chaufontaine et moi avons juré de les délivrer ou de perdre la vie ; mais les épées de deux hommes, si dévoués qu'ils soient, ne pourraient renverser tous les obstacles. C'est pourquoi j'ai fait appel à votre chevalerie ; nous vaincrons ensemble ou nous périrons ensemble. Quant à moi, messieurs, j'en fais le serment, je reviendrai avec elles, ou je ne reviendrai pas ! »

Trois cents épées brillèrent tout à coup au soleil, et cette jeunesse vaillante, emportée tout à coup par un de ces élans d'enthousiasme qui sont l'apanage des nobles cœurs et des natures généreuses, fit le serment de se dévouer jusqu'à la dernière goutte de son sang à la cause pour laquelle Armand-Louis et Renaud s'étaient armés.

« Quand vous nous ferez signe de partir, nous serons prêts ! » dit M. de Bérail à M. de la Guerche.

Armand-Louis sourit doucement.

« Alors, messieurs, dit-il, que vos chevaux soient sellés et bridés demain. Il vous reste une nuit pour faire vos adieux à ceux que vous aimez. »

Renaud n'était pas le seul à qui M. de la Guerche eût fait part de son projet. Aussitôt que Magnus en eut reçu la confidence, le vieux reître, qui ne croyait jamais impossibles les entreprises les plus téméraires, et son confident Rudiger, se mirent en campagne avec l'activité de deux fourmis. Au bout de la journée, on les vit reparaître suivis de trois ou quatre charrettes chargées jusqu'à plier

d'une masse d'uniformes impériaux récoltés dans le camp et les environs, où, grâce aux escarmouches quotidiennes, ces objets ne manquaient pas. Carquefou, qui assistait au déchargement, écarquillait ses yeux à la vue de tant de casaques, de vestes, de manteaux, de pourpoints et de ceintures aux couleurs autrichiennes. Il y avait bien de quoi habiller un régiment.

« Eh ! bon Dieu ! pour qui tout cela ? dit Carquefou.

— Pour nous, » répondit Magnus.

Armand-Louis, qui paraissait au fait des projets de Magnus, le félicita, ainsi que Rudiger, sur l'excellence de leur choix.

« Au commencement la ruse, disait Magnus ; le tour de la force viendra toujours assez vite.

— Toujours trop vite ! » ajouta Carquefou auquel cette odyssée en pays ennemi semblait un défi jeté à Lucifer.

Le déguisement proposé par Magnus était d'ailleurs le seul moyen de traverser sans encombre, ou du moins sans trop de périls, les lignes de l'armée de Wallenstein. On eut quelque peine cependant à déterminer certains gentilshommes qui poussaient plus loin que d'autres l'esprit d'aventure à couvrir leur chapeau de la cocarde détestée. Ils n'avaient jamais, disaient-ils, caché leurs noms et leurs visages ; or, ils ne voulaient pas de masque.

« Eh ! messieurs, que n'envoyez-vous plutôt un exprès au duc de Friedland pour lui faire connaître le jour de votre départ et le chemin que vous prétendez suivre ! » s'écria Magnus impatienté.

Les pointilleux cédèrent enfin, et on ne songea plus qu'à tout mettre en ordre pour le lendemain. Une animation extraordinaire régna dans le quartier des dragons pendant toute la nuit. On ne voyait que des gens affairés allant et venant ; ceux-là pansaient leurs chevaux ou fourbissaient leurs armes ; quelques-uns écrivaient des lettres d'adieux, tandis que des soupirs furtifs gonflaient leur poitrine. Les plus jeunes chantaient des refrains qui leur rappelaient la patrie absente ; on en voyait qui priaient à l'écart. Mais si diverses que fussent ces occupations, le même entrain brillait sur tous les visages. Pour rien au monde le plus grave de ces gentilshommes n'eût renoncé aux folies de cette expédition.

Le bruit s'en était répandu dans le camp suédois et y avait jeté une sorte de fièvre. On craignait bien de ne plus revoir la plupart des téméraires qui devaient monter à cheval dès l'aurore ; mais, parmi les officiers groupés autour du roi, un bon nombre aurait voulu les accompagner, et nul ne songeait à détourner de l'entreprise ceux-là même qu'on aimait le plus.

Aux premiers sons de la trompette matinale, toute la troupe se trouva debout, le pied à l'étrier. L'armée entière était accourue pour assister au départ des dragons de la Guerche et les saluer de ses acclamations. Quand on les vit s'ébranler, tous les chapeaux volèrent en l'air et mille cris partirent à la fois. Le soleil brillait d'un éclat radieux, le ciel était en fête. Les trois cents dragons passèrent fièrement sur le front de bandière du camp, et se rangèrent en bataille devant la tente de Gustave-Adolphe, qui était sorti pour faire honneur à cette troupe d'élite.

Il se découvrit, et trois cents épées étincelèrent au soleil.

« Bonne chance, messieurs, et que Dieu vous garde ! s'écria Gustave-Adolphe d'une voix émue.

— Dieu nous donne la victoire et la donne à Gustave-Adolphe ! » répondirent les dragons.

Le roi embrassa M. de la Guerche, les trompettes sonnèrent et l'escadron s'ébranla.

La tête des chevaux était tournée vers le midi.

On pouvait voir au loin la fumée des grand'gardes autrichiennes.

Magnus marchait en tête, le premier. Il servait de guide aux dragons et se faisait fort de les mener par le plus court au château de Drachenfeld.

Il avait pris le chemin le plus large et le plus fréquenté.

« Si nous ne voulons pas être remarqués, ne nous cachons pas, disait-il.

— Nous voilà comme les Argonautes quand ils partaient pour la conquête de la Toison d'or, s'écria M. de Collonges.

— Il faut remarquer seulement que notre toison d'or est représentée par deux têtes blondes, répondit M. de Bérail.

— Et que conquises elles ne seront pas pour nous, ajouta M. de Saint-Paer.

— On pourrait aussi nous comparer à trois cents Persée qui vont délivrer deux Andromède, reprit M. d'Arrandes.

— Ma foi, vive la guerre ! s'écria gaiement M. de Volras ; il n'y a que cela qui fasse vivre.

— Quand cela ne tue pas, » murmura tout bas Carquefou.

Les propos ne tarissaient pas ; on riait beaucoup et on faisait grand bruit.

« Messieurs, dit Magnus tout à coup, ne parlons plus trop français à présent, nous sommes en pays ennemi. »

Et du doigt il montra aux huguenots une compagnie de cavaliers croates qui traversaient à gué un ruisseau, chassant devant eux un troupeau de vaches.

« Le Rubicon est passé ! » s'écria M. de Collonges.

La joie fut telle qu'il fit faire deux ou trois pirouettes à son cheval.

« Hélas ! » dit Carquefou, et tristement il se signa trois fois.

4 · XXVII

La marche de l'escadron se poursuivit hardiment et sans obstacle à travers un pays que sillonnaient en tous sens des bandes de soldats venus de cent pays divers. Il n'était presque pas d'heure où l'on n'en rencontrât quelqu'une chevauchant par la plaine. La plupart passaient sans s'arrêter. Lorsque par hasard un capitaine s'approchait et questionnait Magnus qui avait pris, ainsi que Rudiger, le cheval blanc et le clairon d'un trompette, ou quelquefois aussi M. de la Guerche, qui marchait à la tête des cavaliers, la réponse n'était jamais lente à venir.

On appartenait un jour au corps du feld-maréchal Wallenstein, et l'on allait tenir garnison dans une place de la Souabe.

Le lendemain on faisait partie des régiments de M. de Pappenhein, et on était en marche pour les frontières de la Bohême menacées par les Suédois.

Le jour suivant on était au service du duc Charles de Lorraine, et on exécutait une marche de flanc.

Selon les occurrences et les officiers qu'on rencontrait, on était Italien, Espagnol, Hongrois ou Polonais.

Et l'on gagnait chaque jour du terrain.

Toutes les fois qu'on rompait une halte, Carquefou soupirait.

« Nous sommes comme des poissons qui auraient cent lieues de filets autour de leurs nageoires, disait-il.... les mailles se ressèrent. »

Cette inquiétude qu'éprouvait l'honnête Carquefou, d'autres la partageaient, mais en sens inverse. Il leur semblait que c'était un pèlerinage, quelque chose comme une promenade pour voir des sites nouveaux.

Quelques gentilhommes murmuraient. M. de Collonges prit à partie M. de Chaufontaine.

« Monsieur le marquis, vous vous êtes joué de notre crédulité, lui dit-il ; où sont les périls ? où sont les batailles ?

— Patience ! répondait Renaud étonné qu'un tel mot pût sortir de ses lèvres.

— Vous nous aviez promis force coups d'épée, reprenait M. de Bérail, j'en cherche et je n'en trouve pas.

— M. de Pappenheim est-il un fantôme ?.... vous êtes tenu de nous le faire voir, ajoutait M. d'Aigrefeuille.

— Ce n'est plus une expédition, c'est un voyage.... que ne fait-on venir les carrosses ? s'écriait M. de Saint-Paer.

— Avec quelques violons et des flûtes on ferait un bal, » poursuivait M. d'Arrandes.

Quelque chose de ces discours arrivait aux oreilles de Magnus, qui souriait.

« Messieurs, ne vous impatientez pas, disait-il alors, tout vient à point à qui sait attendre ; aller n'est rien, revenir c'est tout. Magnus a chanté beaucoup de chansons qui commençaient par un éclat de rire et finissaient par un De profundis. »

Un matin, il annonça aux dragons que les frontières de la Bohême étaient franchies.

« Si bien que nous sommes au cœur de la place, dit M. de Collonges.

— C'est-à-dire dans la fournaise, poursuivit Carquefou tristement.

Maintenant, messieurs, je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire, continua Magnus. Une imprudence, et nous sommes tous morts.

— C'est court, mais c'est clair, » répondit M. de Bérail qui salua.

Rudiger, qui connaissait la Bohême, comme un propriétaire connaît son jardin, pour avoir fait la guerre sous le comte de Thurn, fut expédié en éclaireur aussitôt qu'on se trouva dans le voisinage de Drachenfeld. C'était, comme on a pu le voir, un homme de la race de Magnus, rompu à toutes les entreprises et toujours prêt à jouer sa vie sur un coup de dé. La surprise de vivre en compagnie de gens pour qui l'honneur et le dévouement représentaient autre chose que des mots, n'était égalée que par son désir de les imiter. Il partit donc seul, à pied, sous la veste d'un bûcheron et la tête coiffée d'un bonnet en peau de renard, tandis que les dragons asseyaient leur bivac dans un bois.

On attendit son retour jusqu'au soir. La nuit vint et il ne reparaissait pas ; déjà Renaud se demandait si Rudiger n'avait pas vendu le secret de leur expédition à M d'Igomer, lorsqu'on le vit entrer au camp. Le partisan avait la mine basse, le front soucieux.

« Eh bien quelles nouvelles ? dit M. de la Guerche.

— L'homme de Rabennest est à Drachenfeld, dit Rudiger.

— Mathéus Orlscopp ?

— Il a le commandement du château.

— Tant mieux ! s'écria Renaud, cette fois je le pendrai. »

Au point du jour, on se remit en marche. Armand-Louis et Renaud, parfaitement déguisés, la barbe et les cheveux teints, chevauchaient en tête de la bande ; Rudiger avait conservé les vêtements d'un bûcheron, Magnus portait le costume d'un charbonnier et Carquefou celui d'un flotteur, la perche à croc de fer sur l'épaule, les grandes bottes autour des jambes ; tous trois étaient à pied.

Vers midi, on aperçut sur la croupe d'une colline les tourelles d'un château.

« Drachenfeld, » dit tranquillement Rudiger.

Ces trois syllabes firent passer le frisson dans les veines de M. de la Guerche et de Renaud. Derrière ces murs formidables, Adrienne et Diane respiraient.

« À présent, messieurs, le siége commence, reprit Magnus.

Et d'un pas lent, il se dirigea vers la poterne du château.

Depuis le jour où elle avait vu Renaud dans le pavillon de Nuremberg, M d'Igomer était retournée à Drachenfeld. Dès son retour, l'expression de son visage avait fait comprendre à M de Souvigny et à M de Pardaillan que quelque chose de grave s'était passé ; mais elles n'en purent rien tirer. Avec Mathéus, Thécla fut plus ouverte.

« Redoublez de surveillance, dit-elle, les loups savent où est la bergerie.

— Plaise à Dieu qu'ils y viennent ! ma seule crainte est qu'ils n'en trouvent la route trop difficile, répondit Mathéus.

— On dirait que vous ne les connaissez pas ! » répliqua M d'Igomer.

Cependant, les jours se passaient sans qu'on découvrît rien qui fût de nature à justifier l'assurance de M d'Igomer. Les émissaires expédiés par Mathéus sur toutes les routes, n'apercevaient aucun cavalier aux allures suspectes, personne enfin qui pût éveiller ses soupçons.

Deux ou trois d'entre eux avaient rencontré l'escadron de M. de la Guerche ; mais quelle apparence que des capitaines d'aventure osassent paraître à la tête de trois cents hommes dans une province soumise aux lieutenants de l'empereur !

On avait donc causé avec quelques dragons, et on n'avait pas seulement averti de leur présence le gouverneur de Drachenfeld.

Un matin, un charbonnier se présenta au château, et demanda à parler à l'intendant.

« Il y a dans un vallon, à une petite lieue d'ici, une troupe de cavalerie qui demande à déjeuner ici, dit-il ; ça m'a l'air de Polonais ou d'Espagnols qui ont grand appétit ; ils n'ont fait qu'une bouchée de tout ce qu'il y avait dans nos ca-

banes. Je me suis offert pour chercher des provisions de bouche. Ces gens-là vont à l'armée. Voyez si ça vous convient de les nourrir. J'ai vu une grosse bourse bien ronde dans la ceinture du chef. Les autres ont des sabres et des pistolets. Ils jurent qu'ils payeront tout. »

L'intendant se rendit chez Mathéus ; Mathéus commanda à cinq ou six laquais de monter à cheval, et partit pour voir quels hommes c'étaient que ces Polonais qui passaient pour des Espagnols.

Pendant ce temps, Magnus eut grand soin de se perdre dans le château, qu'il fureta d'un air bête dans tous les coins. Il rencontra force gens de guerre, et ne vit pas plus M de Souvigny que M de Pardaillan.

L'intendant qui le cherchait partout le trouva couché sur le rempart, et fronça le sourcil.

« Monsieur, dit Magnus, j'ai cru que vous m'aviez oublié. Voilà une heure que je rôde pour chercher une issue. Mettez-moi à la porte, s'il vous plaît. Pour sûr, les Espagnols m'écorcheront tout vif si je ne leur apporte pas une réponse. »

L'intendant le poussa par l'épaule.

« La réponse ! ils l'ont déjà. File, animal ! » dit-il.

Magnus traversa le pont-levis lestement, et arriva au bivac des dragons au moment où Mathéus en sortait.

Pour plus de sûreté, M. de Bérail avait pris le commandement à la place de M. de la Guerche. M. de Bérail, qui parlait l'italien et l'espagnol avec une grande facilité, se donna pour le capitaine d'une compagnie franche que l'on envoyait du Milanais à l'armée de Wallenstein.

Mathéus lui adressa quelques questions, moins peut-être dans la crainte d'une surprise que par habitude ; M. de Bérail eut réponse à tout et montra une grande aisance. Ce jeu lui plaisait.

« Toute ma troupe a besoin de repos, dit-il en finissant ; si j'étais assuré d'avoir des vivres et des fourrages, je resterais bien ici quelques jours.

— Vous aurez ce qu'il vous faudra, répondit Mathéus. En retour, si j'ai besoin de quelques cavaliers pour battre le pays, vous me les fournirez. »

Le gouverneur et le capitaine se séparèrent, enchantés l'un de l'autre.

« Il y avait là cependant une branche morte au bout de laquelle il aurait fait belle figure ! dit Renaud qui regardait Mathéus s'éloigner.

— Bah ! s'écria M. de Collonges, la branche morte ne s'en ira pas ! »

Magnus de retour, on tint conseil.

« Le campement est assuré pour huit jours au moins, dit M. de Bérail. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour réduire la place.

— Surtout si nous montons à l'assaut dès ce soir, répondit M. de Saint-Paer. Mon épée se rouille dans le fourreau.

— Toi qui as vu Drachenfeld, qu'en penses-tu ? demanda M. de la Guerche à Magnus.

— L'assaut est impossible. Il y a deux cents hommes de garnison, sans compter les valets. J'ai vu des canons, des fauconneaux, des espingoles. Les fossés sont profonds, les murailles épaisses, les ponts-levis garnis de herses. Il faut que les lions fassent place aux renards ; mais nous serions bien malheureux si nous ne trouvions pas un moyen de nous introduire dans la forteresse.

— N'est-ce point ici comme au château de Rabennest, dit Carquefou qui se mêlait volontiers aux conversations, et ne connaîtriez-vous pas un souterrain complaisant par lequel on eût commodité de se glisser dans l'une des caves de Drachenfeld ?... J'aurais un sensible plaisir à surprendre de nouveau le seigneur Mathéus dans son lit. »

Magnus secoua sa tête grise.

« Hélas ! non ! il n'y a ni trou dans la muraille, ni soupirail au pied des tours, ni fissure dans le rocher.... Mais puisque j'y suis entré une fois, nous y entrerons bien tous. »

Tandis que les dragons se concertaient sous les murs du château fort, le moine franciscain et M de Liffenbach tour à tour ne laissaient point de répit aux deux cousines. Oraisons et admonestations se suivaient. Malgré leur patience et leur bon courage, les forces commençaient à trahir Adrienne et Diane. Elles avaient des accès de fièvre et des heures d'abattement durant lesquelles elles se fuyaient l'une l'autre. Cette pensée que M. de la Guerche et M. de Chaufontaine

les avaient oubliées se présentait parfois à leur esprit ; c'était alors d'horribles tressaillements ; repoussée, cette pensée revenait à la charge comme ces ennemis légers et tenaces qui harcèlent un bon chevalier errant dans les sables. Peut-être aussi étaient-ils morts. Des pleurs succédaient alors aux déchirements de leur cœur. On ne se lassait pas non plus d'entretenir les prisonnières de Jean de Werth et de M. de Pappenheim. Les fleurs qu'elles trouvaient dans leur appartement, les fruits dorés qu'on leur présentait dans des corbeilles d'argent, c'était eux qui les leur envoyaient. Avec eux, elles auraient richesses, honneurs, plaisirs, le rang, la considération, tous les biens qu'on peut envier. Si elles s'obstinaient au contraire à les repousser, la solitude serait leur partage jusqu'à ce que leur jeunesse s'éteignit dans les austérités glacées d'un cloître. Il ne fallait donc pas qu'elles se fissent aucune illusion. Il n'était plus question sans doute de les marier par surprise et contre leur gré ; l'intervention du légat les avait délivrées de ce péril ; mais après le légat, le duc de Friedland avant prononcé ; on leur donnait un temps pour réfléchir, c'était comme une sorte de noviciat. Elles ne sortiraient du château, où on leur ménageait encore quelques plaisirs, que pour être ensevelies dans un couvent. Inflexibles, elles étaient leurs propres bourreaux et ne pouvaient s'en prendre à personne qu'à elles-mêmes du sort qui leur était réservé.

Ces discours revenaient sous toutes les formes ; le moine franciscain les commentait d'une voix mielleuse ; M de Liffenbach les développait d'un air d'autorité. On espérait ainsi lasser les deux cousines et les amener par la fatigue et le désenchantement à une capitulation qui devait combler tous les vœux de M d'Igomer. Elle avait pour l'attendre patiemment les longs plaisirs du supplice moral qu'elle infligeait aux deux captives.

L'attente, l'inquiétude, le tourment de ne rien savoir et de tout craindre, la persécution quotidienne, les incertitudes versées par le temps goutte à goutte, le silence qui donne accès à toutes les chimères, la nostalgie, l'emprisonnement dans un château où tout parle de ceux qu'on déteste, des jours monotones pleins de menaces, des plaisirs offerts par des mains exécrées et auxquels il fallait se résigner au milieu de visages ennemis, l'imagination en proie à tous les songes et comme affolée de doucereuses exhortations chaque matin renouvelées et qui produisaient sur l'esprit irrité des prisonnières la sensation cruelle, intolérable d'une goutte d'eau tombant sans relâche sur le front endolori d'un malade ; cela valait bien les barbaries corporelles que Mathéus avait infligées à M. de la Guerche et à Renaud.

La femme délicate et nerveuse se montrait l'égale de l'homme farouche et brutal. Il s'adressait à la chair, elle flagellait le cœur.

« Si maintenant M de Pardaillan et M de Souvigny meurent à la peine, disait M d'Igomer, ce ne sera pas ma faute.... Je ne les ai pas touchées et n'ai pas permis qu'on les touchât. »

Le jour même où l'escadron de M. de la Guerche bivaquait sous les canons du château, M d'Igomer entra dans l'appartement des deux cousines.

Bonne nouvelle, leur dit-elle gaiement, Jean de Werth nous rendra visite bientôt.... Il ne peut plus vivre sans vous voir, ma chère Adrienne.... Quand il saura que le Bavarois est ici, je suis sûre que le comte de Pappenheim désertera pour tomber aux pieds de sa Diane bien-aimée.... Apprêtez-vous l'une et l'autre à vous faire belles pour les recevoir. »

Adrienne et Diane prirent aussitôt la résolution de ne plus porter que des vêtements simples ; mais au réveil tous leurs ajustements de toile et de laine avaient disparu et elles n'eurent plus qu'à choisir entre la soie, la dentelle et le velours répandus à profusion sur tous les meubles.

Md'Igomer, qui les revit en grande toilette, battit les mains.

« Ah ! les coquettes, dit-elle, elles n'ont pas perdu une minute ! »

Attendrie par cet excès de zèle féminin, M d'Igomer leur fit confidence qu'elle se proposait de célébrer par des fêtes magnifiques l'arrivée de Jean de Werth.

« Vous en serez la reine, » dit-elle à M de Souvigny.

Et se tournant vers M de Pardaillan :

« Point de jalousie, ma chère Diane, ajouta-t-elle d'un air de bonté, votre tour viendra plus tard. »

4 · XXVIII

Une sorte d'intimité s'était établie entre le château où gouvernait le seigneur Mathéus et le bois où campaient les dragons. Magnus en profitait pour rendre

visite aux murailles de Drachenfeld, dont tous les recoins lui furent bientôt familiers. Il changeait d'apparence plus aisément et plus promptement qu'un caméléon. Tantôt charbonnier, tantôt colporteur, il échappait à tous les soupçons. Il céda une fois aux instances de M. de la Guerche et franchit la herse du château en compagnie de son maître déguisé en pèlerin.

Sur le coup d'une heure ils virent une porte s'ouvrir au fond d'une galerie et un cortége parut se dirigeant vers la chapelle.

Il pleuvait ce jour-là et M d'Igomer éprouvait le besoin de faire ses dévotions.

Derrière M de Liffenbach roide et gourmée, marchaient deux jeunes femmes ; de longs voiles de dentelles pailletés d'or les enveloppaient jusqu'aux pieds et dissimulaient mal la richesse de leurs vêtements. Mais quelle pâleur sur leurs fronts ! On aurait dit deux statues arrachées au marbre d'un tombeau.

Que devint Armand-Louis en reconnaissant Adrienne et auprès d'elle M de Pardaillan !

Un cri faillit partir de ses lèvres ; Magnus, qui s'était mis à genoux près de lui, saisit son bras, et le serrant :

« Pas un mot, pas un geste, ou vous les perdrez avec nous ! » murmura-t-il.

M. de la Guerche se contint, mais on le voyait trembler comme un arbre secoué par le vent.

« Tendez la main, reprit Magnus.... un pèlerin demande l'aumône. »

Le cortége passa près d'eux ; le pan de la robe d'Adrienne frôla le vêtement du pèlerin. Incapable de se maîtriser, Armand-Louis porta le bout flottant de cette robe à ses lèvres.

Mde Souvigny ralentit sa marche, et, laissant tomber une aumône aux mains de cet inconnu :

« Priez pour moi, » dit-elle.

Sa voix était si triste que les yeux de M. de la Guerche se remplirent de larmes.

« Baissez la tête, voici le seigneur Mathéus. » reprit son inflexible gardien.

Les genoux d'Armand-Louis restèrent cloués au sol ; mais quand il se releva, le feu de la colère et de l'exaltation enflammait son visage.

« J'y laisserai mes entrailles ou je la sauverai ! » dit-il.

Un matin, c'était le quatrième depuis l'arrivée des dragons, la trompette retentit de nouveau dans les bois. C'était un escadron de Croates qui venait de traverser toute l'Autriche pour se rendre sur le théâtre de la guerre. Un peu harassé de son long voyage, il faisait halte. Quelques gentilshommes huguenots lui rendirent visite.

M. de Collonges rentra dans la soirée enchanté de sa promenade.

« Réjouissez-vous, messieurs, dit-il, nous allons peloter en attendant partie. Les choses ont tourné si bien dans notre visite que nous avons eu cette bonne fortune d'attraper quatre ou cinq duels pour demain.... c'est de la graine.... on peut semer.

Nous ferons lever la moisson, » dit M. d'Aigrefeuille alléché.

Les duels promis eurent lieu au soleil levant, dans une clairière qui se trouvait à égale distance des deux bivacs.

On tua deux Croates et on en blessa trois grièvement.

M. de Volras eut une égratignure au bras.

Bien ménagé, l'escadron de Croates pouvait durer quinze jours.

« Après quoi nous ferons maigre, » dit M. de Saint-Paer.

Mais tandis que les dragons ne trouvaient plus si maussade le séjour des bois, Magnus avait remarqué une bohémienne jeune et jolie qui avait ses libres entrées au château. Cette bohémienne appartenait à une tribu dont les tentes se faisaient voir à une petite distance de Drachenfeld, au pied d'une colline. Elle paraissait avoir seize ou dix-sept ans. On la rencontrait à toute heure sur le chemin de la poterne, armée de son tambour de basque, et il était rare qu'un officier de la garnison ne la guettât pas à la sortie.

Magnus fit causer deux ou trois femmes et quelques laquais. Il apprit que la bohémienne voyait fréquemment M de Souvigny et M de Pardaillan, qui semblaient l'avoir prise en amitié. Elle dansait et disait la bonne aventure. Un des lieutenants du gouverneur, Patricio Bempo, la trouvait fort de son goût.

Magnus se gratta l'oreille.

« Là est peut-être le chemin du château, se dit-il, si on avait la bohémienne on aurait Patricio Bempo, et si on avait Patricio on aurait Drachenfeld. »

Àson tour et sans en avoir l'air, il rôda autour de la petite sauvage qui riait et montrait trente-deux dents blanches chaque fois que Patricio Bempo lui parlait.

Ce qui surprenait le plus Magnus, c'est que la bohémienne, quand elle attachait sur lui ses yeux plus noirs que le charbon, avait dans le regard quelque chose de particulier dont la signification lui échappait. Il lui semblait aussi qu'il avait vu ce visage brun quelque part. Mais il avait beau chercher, il ne trouvait rien.

« J'ai tant vu de visages jeunes et vieux, joyeux ou tristes, charmants ou laids !... c'est un océan ! » se disait-il

Un soir, la trouvant seule sur la lisière du bois trottant comme un chevreau, et par aventure privée de la compagnie de Patricio Bempo, il l'aborda résolûment.

La bohémienne s'arrêta.

« Vous plairait-il, mon enfant, de rendre service à un gentilhomme qui serait heureux de passer à votre cou un collier fait de cent ducats d'or fin, dit-il, et pareil à cette bague qui va si bien à votre doigt ? »

La bohémienne ne regarda même pas la bague que Magnus venait de tirer de sa poche.

« Vous plaît-il à votre tour de me conduire à ce gentilhomme ?... répondit-elle ; quand je l'aurai vu, peut-être serai-je plus disposée à lui rendre le service pour lequel il a besoin de moi. »

Magnus hésita.

« Le camp des Espagnols n'est pas si loin, reprit-elle avec un sourire ; marchez, je vous suis. »

Mais la bohémienne ne suivait pas son guide, déjà elle le précédait.

Magnus fit route à côté d'elle ; du coin de l'œil il l'observait ; il voyait au fond de sa mémoire confusément un visage à peu près pareil à celui qu'il avait sous

les yeux, comme on voit, sans en bien saisir les traits, une image réfléchie par l'eau mouvante d'une fontaine. La bohémienne pressait le pas. Elle bondissait comme un jeune chevreuil au travers de la forêt. Au bout d'un quart d'heure et sans avoir retourné la tête, elle arriva au camp, et montant sur un tertre chercha partout du regard.

« Pourquoi cherchez-vous un cavalier que vous ne connaissez pas ? lui dit Magnus.

— Et que savez-vous si je ne le connais pas ? d'ailleurs ignorez-vous que j'appartiens à une race qui a le don de seconde vue ? »

Un groupe de dragons se tenait sur la lisière du camp. La bohémienne se dirigea rapidement de ce côté, et s'approchant d'un cavalier assis sur le tronc d'un bouleau renversé :

« Monsieur de la Guerche, reprit-elle tranquillement, que puis-je faire pour vous ? »

Armand-Louis tressaillit. Magnus saisit la bohémienne par le bras.

« Eh ! eh ! dit-il, tu sais des choses qu'il ne fait pas bon de savoir ! »

La bohémienne ne chercha pas à se dégager de l'étreinte du vieux soldat, et regardant toujours M. de la Guerche :

« S'il ne vous souvient plus d'Yerta, reprit-elle, Yerta n'a rien oublié.

— Yerta ! c'est toi la petite Yerta ?... s'écria Armand-Louis.

— Moi-même.... et si vous avez passé près de moi sans me reconnaître, mes yeux et mon cœur vous ont deviné du premier instant que je vous ai vu !...

— C'est donc pour cela que je voyais toujours en esprit ce regard noir ? s'écria Magnus qui lâcha la bohémienne.... Mais si tu savais si bien qui nous sommes, pourquoi ne t'es-tu pas nommée ?

— M. de la Guerche portait un habit et des couleurs qui ne lui appartiennent pas.... son déguisement et le vôtre pouvaient tromper tous les yeux, excepté ceux d'une bohémienne.... j'ai pensé que vous ne vouliez pas être reconnus, et j'ai fait comme si je ne vous voyais pas.

— Voilà une enfant qui a le cœur d'un homme ! murmura Magnus.

— J'ai le cœur d'une femme qui se souvient. Si maintenant vous avez besoin de Yerta, Yerta est à vous. »

Elle croisa les bras sur sa poitrine et attendit.

« Eh bien ! Yerta tu peux en un jour payer au centuple ce que j'ai fait pour toi.... s'écria M. de la Guerche.

— Ordonnez, j'obéis.

— Tu entres au château de Drachenfeld et tu en sors librement ?

— Aussi librement que l'oiseau vole dans la forêt.

— Tu as dû y voir deux jeunes filles, deux prisonnières.

— Je les ai vues.... l'une qui rit quelquefois, l'autre qui prie.... toutes deux belles comme le matin.

— Yerta, il faut m'aider à les sauver.

— La langue parle de deux jeunes filles, mais le cœur ne pense qu'à une ; celle-là est blonde, avec des yeux bleus plus doux que le ciel, plus tristes que la nuit ; elle prie bien souvent et s'appelle Adrienne.

— Quoi ! tu sais ?...

— Il y avait dans votre tente, sur le champ de bataille de Leipzig, un médaillon entre deux épées ; quand j'ai vu au château de Drachenfeld une femme dont les traits ressemblaient au visage peint sur le médaillon, j'ai pensé qu'un jour vous viendriez, c'est pour cela que j'ai attendu.

— Bonne Yerta.

— Elle n'est pas ingrate, celle pour qui vous vous êtes exposé à mille morts ! Ne l'eussé-je pas reconnue, je l'aurais devinée à sa tristesse ; hélas ! celles dont le cœur est pris ne sont pas gaies ! »

Un soupir souleva la poitrine de Yerta ; promenant alors son regard sur la forêt :

« À présent que vous êtes venu, poursuivit-elle, indiquez-moi ce qu'il faut que je fasse, je le ferai.

— Peux-tu, ne fût-ce que pendant une heure, nous introduire dans le château ? Peux-tu faire en sorte que la poterne soit ouverte un soir ? dit Magnus ; il me semble qu'elle n'est pas toujours fermée ? »

Yerta rougit.

« Oui, dit-elle, un homme en sort quelquefois sur les pas d'une zingara dont la pensée est ailleurs ; il est amoureux, donc il est aveugle ; si je le veux, la poterne sera ouverte.

— Alors Adrienne est sauvée ! » s'écria M. de la Guerche.

On vit comme une ombre passer sur le visage de Yerta.

« Il y a un homme que je tromperai…. reprit-elle avec effort.

— Patricio Bempo ? dit Magnus.

— Oui, Patricio Bempo ; si le sang doit couler, vous lui laisserez la vie sauve.

— Je te le jure ! » répondit Armand-Louis.

Yerta ôta la bague que Magnus avait passée à son doigt.

« Reprenez ce bijou : il ne doit y avoir entre nous ni or ni argent, reprit-elle ; ce soir, je verrai Patricio Bempo.

— Un mot encore ! s'écria M. de la Guerche qui retint Yerta au moment où elle s'éloignait. Si par toi, et ma vie ne sera pas assez longue pour te bénir, je dois sauver Adrienne, essaye de la voir, dis-lui que des amis veillent autour d'elle, qu'elle soit prête à nous suivre lorsque sonnera l'heure de la délivrance. »

Yerta parut réfléchir un instant. Ce n'était plus la jeune fille que M. de la Guerche avait vue le visage souillé de sang et noir de poudre, hâve et meurtri ; c'était une femme dans tout l'éclat d'une beauté sauvage, fière et triste, le front tout rayonnant d'intelligence, le regard lumineux.

« Trouvez-vous dans trois jours, à la première heure du soir, devant la poterne du château, derrière cet épais rideau de chênes qu'on voit d'ici, reprit-elle ; j'en aurai la clef, et une lumière qui brillera à la plus haute fenêtre de la tour, là-bas, du côté du couchant, vous dira que celle que vous aimez ne dort pas et qu'elle attend. »

Yerta s'enfonça lentement dans les bois, où le regard de M. de la Guerche la suivait ; bientôt la silhouette légère de la bohémienne disparut, et on n'entendit plus sur les feuilles sèches le bruit de sa marche. Deux larmes coulaient silencieusement le long de ses joues.

« Sait-elle seulement combien elle est heureuse, cette captive ? » dit-elle comme si la voix se fût échappée de ses lèvres à son insu.

Baissant alors la tête, elle gravit la pente qui conduisait au château.

Un moment après on pouvait la voir dans la galerie où M d'Igomer aimait à réunir les personnes du voisinage auxquelles son hospitalité offrait le divertissement de quelque fête. Yerta faisait résonner son tambour de basque et s'arrêtait auprès de chaque groupe, mais son regard vif, comme celui des oiseaux, cherchait partout un visage qu'elle ne voyait pas. Une porte s'ouvrit et Adrienne parut.

« Toujours la dernière, et la dernière pour être mieux admirée ! » dit la baronne s'avançant vers M de Souvigny.

Mais Yerta l'avait précédée, et posant l'index sur le bras de la jeune fille :

« L'aurore suit les ténèbres.... le rossignol chante après l'orage, dit-elle ; je lis dans vos traits qu'avant que l'année entière soit écoulée, vous serez mariée à un jeune et puissant seigneur qui vous aime....

— Et qui bientôt sera ici, n'est-ce pas ? ajouta M d'Igomer qui pensait à Jean de Werth.

— Oui, bientôt il sera ici !... Comme vous je le sais, comme vous je le vois. »

Adrienne retira son bras vivement.

« Ne voulez-vous pas que je vous dise son nom ? poursuivit Yerta.

— Puisque le sort vous protége, laissez parler le sort, mignonne, » dit la baronne qui s'éloigna après avoir échangé un regard d'intelligence avec la bohémienne.

Déjà Yerta s'était emparée de la main qu'on lui refusait.

« Armand-Louis ! » murmura-t-elle tout bas.

Adrienne trembla de la tête aux pieds.

Mais la bohémienne, qui feignait d'examiner attentivement les lignes tracées dans la main d'Adrienne, continua :

« On nous observe : ne tremblez pas, essayez même de sourire ; je l'ai vu, il est près d'ici, il vous délivrera.... mais tenez-vous prête au premier signal ; vous laisserez votre lampe allumée.... Et si vous m'entendez chanter la nuit, que votre porte alors reste ouverte, quelqu'un ne sera pas loin.... À présent, laissez croire à M d'Igomer que vous êtes résignée. On peut souffrir un peu pour qui vous aime beaucoup ! »

Yerta laissa tomber la main d'Adrienne, et passant le pouce sur la peau sonore du tambourin, elle chanta doucement :

J'aime, dit la lune blonde
Qui dans l'onde
Baigne son disque d'argent !
J'aime, dit la fleur fanée
Entraînée
Par le ruisseau négligent !

Le tambour ronfla tandis qu'elle en agitait les anneaux de cuivre, et Yerta poursuivit, en jetant un regard furtif sur Patricio Bempo qui la dévorait des yeux :

J'aime, dit l'onde à la lune
Sous la dune
Où monte son flot puissant !
J'aime, dit l'oiseau qui glousse
Sous la mousse
Parmi les blés jaunissant !

— Eh bien ? demanda M d'Igomer qui laissa tomber une pièce d'or dans la main de Yerta.

— Eh bien ! répondit Adrienne, il faut se résigner à vouloir ce que veut le sort ! »

Md'Igomer l'embrassa sur le front.

Yerta venait de disparaître, mais elle n'avait pas quitté seule la galerie. Patricio Bempo la suivait ; il la vit s'arrêter au bord d'un fossé et y jeter la pièce d'or

que la baronne lui avait donnée, et tandis que la pièce brillante s'enfonçait dans l'eau verdâtre, Yerta se frottait les mains par un mouvement convulsif, empreint de colère et de dégoût.

« Ah ! ce mot que je viens d'entendre, ce mot que répète votre chanson, serez-vous seule à ne le dire jamais ! » s'écria Patricio Bempo.

Yerta le regarda fixement.

« Et pourquoi le dirais-je à qui ne ferait rien pour le mériter ? répondit-elle.

— Et que m'avez-vous demandé qui vous autorise à parler ainsi ? Ne vous ai-je pas tout offert ?

— Oui, tout ce que je ne voulais pas accepter ! »

Elle quitta les remparts ; Patricio marchait à côté d'elle, ébloui par sa beauté.

« Commandez, ordonnez ! s'écria-t-il.

— Paroles que tout cela ! reprit Yerta en l'interrompant. D'autres m'ont offert de l'or, des bijoux, des parures à rendre jalouses des duchesses, toutes les choses enfin que le sabre d'un soldat peut conquérir. Aucun ne m'a dit Voilà mon cœur, voilà ma vie ; que tout périsse, je suis à vous !

— Et ne savez-vous pas que je vous appartiens. Ne savez-vous pas…. »

Yerta posa sa petite main sur la bouche de Patricio, et, attachant sur lui ses yeux pleins des plus douces flammes :

« Plus de promesses ! murmura-t-elle. Si je vous demandais deux choses, je gage que vous me refuseriez.

— Moi ? Parlez, dit le lieutenant de Mathéus les lèvres collées sur la main de Yerta.

— Deux choses, rien que deux. La clef de cette petite porte percée au pied des remparts….

— De cette porte dont la garde m'est confiée ?

— Et, de plus, le mot d'ordre qui en permet la libre entrée, dix sentinelles fussent-elles le mousquet au poing, le long du mur.

— Le mot d'ordre aussi ! mais c'est ma vie que vous me demandez, et avec ma vie mon honneur de soldat ! »

Yerta ferma les yeux à demi, puis, les rouvrant :

« Craignez-vous de me les confier ?

— Yerta ! tout, excepté cela.

— Que vous avais-je dit ? N'en parlons plus, vous êtes comme les autres ! Triste amour que celui qui ne sait rien donner ! Adieu, Patricio. »

Yerta fit quelques pas du côté de la forêt. Patricio la suivait toujours. Elle ne le regardait plus.

« Mais cette clef et ce mot d'ordre, pourquoi faire ? reprit-il.

— Pourquoi ? dit Yerta qui marchait lentement ; j'avais fait un rêve, il me semblait qu'avec cette clef on pouvait entrer à Drachenfeld, sans être vue, à l'heure où la nuit vient. La porte ouverte, avec le mot d'ordre on passait inconnue et rapide devant les sentinelles. Le matin, on s'échappait comme un oiseau qui part du nid, et mes frères de la tribu ne savaient pas qu'une bohémienne avait déserté sa tente.

— Yerta ! est-ce vrai ; me promettez-vous ?...

— Moi, je ne promets rien. Mais, comme l'hirondelle, je vais et je viens. Un hasard peut me conduire au pied de ces murailles, un hasard peut m'en faire chercher la porte. Mais pourquoi l'ouvrir, lorsque derrière ce fer et ce bois impénétrables se cache un capitaine prudent comme un lièvre et soupçonneux comme une anguille ? Ah ! Patricio Bempo, vous êtes comme ces incendies qui de loin brillent et sont tout en flammes. On accourt, et quand on arrive ce ne sont plus que des cendres.

— Yerta, voici la clef ! s'écria Patricio Bempo vaincu.

— La clef, c'est bien ; mais ce n'est pas tout. Il y a le mot d'ordre. »

Patricio soupira comme un homme auquel une force supérieure fait violence :

« Dux et imperator ! » dit-il.

Et, tombant aux genoux de Yerta, il cacha sa tête entre ses mains.

4 · XXIX

Le lendemain, vers la première heure du soir, Armand-Louis, qui du fond de la forêt ne quittait pas de vue le château de Drachenfeld, aperçut, au sommet d'une tour basse et trapue qu'habitait M de Souvigny, une lumière qui brillait pareille à une étoile.

« Regarde, dit-il à Magnus.

— Eh ! eh ! la bohémienne n'a pas perdu son temps ! répondit Magnus. »

Tous deux prévinrent Renaud, et les dragons furent avertis qu'il pourrait bien se faire qu'on levât le campement dans la nuit.

« Tant mieux, répondit M. de Collonges, je commence à me fatiguer de tuer tant de Croates. »

Bientôt après, une bande de huguenots, à la tête desquels se glissaient M. de la Guerche et Renaud, suivis de Magnus, de Carquefou et de Rudiger, s'établit sur la lisière du bois. Derrière eux, à une petite distance, quelques dragons tenaient en main des chevaux sellés et bridés.

M. d'Aigrefeuille en avait le commandement.

Au premier tumulte, au premier cri, il avait ordre de se porter en avant.

Le reste de la bande se coucha à plat ventre dans la bruyère, derrière un rideau de broussailles, de manière à tout voir sans être vu ; un peu en avant et protégés par un pli du terrain, d'où leur tête sortait du milieu des herbes, se tenaient M. de la Guerche et Renaud avec leurs trois serviteurs. La nuit était claire et limpide.

Armand-Louis et Renaud étaient à leur poste à peine depuis un quart d'heure, lorsque des pas légers éveillèrent leur attention. Une femme passait à quelques pas d'eux, enveloppée d'une mante, et se dirigeait vers le château.

« Yerta ! » murmura Magnus à l'oreille de M. de la Guerche.

La bohémienne s'effaça dans l'ombre noire que projetaient les murailles du château, et, derrière elle, rampant comme des couleuvres sur la bruyère, Magnus et Carquefou se tapirent contre le rebord du fossé. Rudiger faisait le guet non loin de là.

Couchés tout auprès d'eux, et retenant leur haleine, Armand-Louis et Renaud regardaient la poterne, dont la voûte était semblable à une tache noire sur la masse obscure des remparts.

Yerta s'y arrêta une seconde, glissa la clef dans la serrure et ouvrit.

Peut-être n'allait-elle pas la fermer, lorsqu'une sentinelle se présenta.

« Dux ! dit-elle d'une voix étouffée.

— Et imperator ! » répondit la sentinelle.

Yerta repoussa la porte sur ses gonds de fer, et s'engagea sous la voûte.

Patricio Bempo, qui ne dormait pas, avait tout entendu, et le pas furtif de Yerta, et le bruit léger de la porte tournant sur son axe, et le murmure des deux voix !

« Elle ! c'est-elle ! » dit-il.

Déjà Yerta était au sommet de l'étroit escalier en spirale qui conduisait à l'appartement de Patricio. Elle en franchit le seuil d'un bond, traversa la chambre et ouvrit le balcon.

Patricio l'y suivit les bras tendus. La bohémienne était horriblement pâle. Ses yeux étincelants venaient de parcourir la forêt sombre et pleine de silence, les glacis, les fossés au bord desquels on apercevait vaguement comme des taches brunes pareilles à des troncs d'arbres renversés, la tour basse où tremblait la flamme d'une lampe ; elle se pencha sur la balustrade, et l'on entendit au pied du mur le tintement d'un morceau de métal tombant sur un caillou.

« Qu'est-ce ? dit Patricio Bempo.

— Le cercle d'or que j'avais au bras et qui vient de m'échapper ! » répondit Yerta.

Patricio l'entoura de ses bras et voulut l'entraîner hors du balcon.

Yerta le retint doucement auprès d'elle.

« Non, dit-elle ; il fait bon ici ! »

Et d'une voix qui tremblait, la tête appuyée sur l'épaule de Patricio, elle se mit à chanter.

J’aime, dit le noir phalène
À l’haleine
Qui pleure autour des roseaux ;
J’aime, dit le flot superbe
Au brin d’herbe
Qui palpite au fond des eaux !

La brise légère emporta le son dans l’espace ; la lumière s’agita derrière l’étroite fenêtre de la tour, et Yerta, que Patricio contemplait avec enivrement, continua :

J’aime, dit le vent qui passe
À l’espace
Où brille le grand soleil ;
J’aime, dit la fleur d’automne
Qui frisonne
Aux baisers du soir vermeil !

Une ombre passa devant la fenêtre où brillait la lampe solitaire, et le gravier cria furtivement au pied de la muraille.

« On a marché, dit Patricio qui se pencha sur le balcon.

— Vous entendez le pas d’un chevreuil dans la forêt et vous ne voyez plus celle qui est auprès de vous, » murmura Yerta.

Patricio sentit le feu d’un baiser effleurer sa joue, et, tout frissonnant, il emporta la bohémienne dans ses bras.

« Ah ! dit-elle, on ne dira plus que je n’aime pas ! »

Et ses joues se couvrirent de larmes.

Cependant Magnus qui, lentement et sans faire plus de bruit qu’un lézard, s’était rapproché de la poterne, avait ramassé la clef qui s’était échappée des doigts de la bohémienne et la glissait dans la serrure. La chose faite, Armand-Louis voulut passer le premier.

« Non, pas vous ; moi d’abord, dit Magnus. Il y a peut-être un poignard derrière cette porte, et le coup qui vous frapperait, frapperait aussi M de Souvigny.

— Dux ! cria tout à coup une sentinelle qui parut à la meurtrière.

— Et imperator ! répondit Armand-Louis. »

La sentinelle releva son mousquet et ils entrèrent.

Un soldat se promenait dans le couloir sombre mal éclairé par une lanterne fumeuse qui pendait à la voûte.

Le même mot sortit de ses lèvres, le même mot lui répondit.

Il compta quatre hommes ; au cinquième, il fronça le sourcil.

« Oh ! oh ! dit-il, le gouverneur sait-il que vous êtes ici ?

— Il le sait, dit Magnus qui se pencha vivement à l'oreille de Rudiger et lui parla bas.

Le Polonais courba sa tête en signe d'assentiment, et il laissa ses compagnons s'engager sous la voûte.

La poterne était encore ouverte.

« Eh ! camarade, vous ne la fermez donc pas ? reprit la sentinelle, tandis que Magnus, qui marchait le premier, disparaissait avec ses trois compagnons au fond du couloir.

— D'autres nous suivent, répondit tranquillement Rudiger, qui s'était assis sur un banc de pierre.

— Encore ! Si d'autres viennent, ils se feront connaître ; la porte ne peut pas rester ouverte !

— Fermez-la donc vous-même, si vous voulez ! »

La sentinelle s'approcha de la porte et la poussa dans son cadre ; mais, au moment où il tournait le dos à Rudiger, celui-ci fit un bond de jaguar et lui planta son poignard entre les deux épaules.

La sentinelle ouvrit les bras et tomba comme une masse sur le sol.

« Un de moins, murmura Rudiger qui, froidement, essuyait la lame de son poignard sur la casaque du mort.

Et il s'assit sur le banc après avoir ouvert de nouveau la poterne.

Magnus, qui connaissait les êtres du château, enfila une longue galerie dont les arceaux mettaient en communication les deux ailes du bâtiment, et conduisit rapidement Armand-Louis et Renaud vers la tour qu'occupaient Adrienne et Diane. Pâles, tremblantes et s'appuyant l'une contre l'autre, elles les attendaient.

Àla vue des deux gentilshommes, elles s'élancèrent vers le passage qui reliait la tour au reste des bâtiments.

Mde Liffenbach parut à sa porte.

Elle allait pousser un cri, lorsque Renaud, levant un pistolet :

« Madame, un seul mot et vous êtes morte, » dit-il.

Mde Liffenbach devint blême, voulut faire un pas et tomba évanouie.

« Elle pourrait se réveiller et appeler avant que nous soyons hors de ce château maudit, murmura Carquefou qui jeta les yeux autour de lui.

— C'est juste, dit Magnus.

Et, entortillant la duègne dans les plis d'un grand manteau, il la poussa au fond d'un cabinet dont il eut soin de tirer la porte sur elle.

Adrienne et Diane étaient dans les bras de M. de la Guerche et de Renaud.

« Pas de paroles, mais des ailes, » reprit le vieux soldat.

Comme ils arrivaient à la porte de la galerie, la silhouette d'un homme, qui marchait avec la souplesse d'un chat, se montra subitement à l'extrémité opposée de cette longue pièce.

« Garde à vous ! Mathéus Orlscopp ! dit Rudiger dans l'oreille d'Armand-Louis,

Si promptement et si bas que ces paroles eussent été prononcées, tous ses compagnons les avaient entendues.

Magnus embrassa la galerie d'un rapide coup d'œil et poussa M de Souvigny et M de Pardaillan derrière un grand rideau, dont les plis lourds cachaient une fenêtre creusée dans l'épaisseur du mur. Armand-Louis et Renaud se placèrent auprès d'elles le pistolet au poing, prêts à tout. Magnus échangea un regard

avec Carquefou, et tous deux se blottirent derrière d'énormes piliers contre lesquels des panoplies étaient adossées.

Tout se fit en silence avec la rapidité du vent qui passe. On aurait dit que des fantômes, un instant entrevus, venaient de disparaître. Quand Mathéus entra dans la galerie, tout était muet sous les hauts plafonds. Un rayon incertain de la lune, qui se brisait dans les vitraux, éclairait confusément la profondeur de cette salle immense.

Un instant Mathéus s'arrêta sur le seuil, comme si un indéfinissable sentiment de crainte l'eût averti de la présence d'un danger qu'il ignorait ; puis, n'entendant rien et ne voyant rien, il reprit sa marche.

Cette ronde qu'il faisait ce soir-là n'était pas dans ses habitudes quotidiennes, bien qu'il eût toujours l'esprit en éveil ; mais en ce moment quelque chose, qu'il eût été fort en peine d'expliquer lui-même, une rumeur incertaine, une inquiétude vague et irréfléchie, l'avait tiré de son repos, et Mathéus venait de quitter sa chambre pour parcourir le château. Cette ronde du gouverneur, on l'attendait le matin, on l'attendait le soir, et en l'attendant on veillait.

Ses yeux interrogeaient les plis roides des portières et des rideaux, les encoignures des fenêtres, où les ténèbres étaient épaisses, les angles perdus dans la nuit, et lentement son pied se posait par terre.

Quand il fut au milieu de la galerie la lune se voila ; une ombre plus dense se répandit dans la galerie. Mathéus avançait toujours.

Il avait déjà franchi la plus grande partie de la distance qui le séparait de la porte opposée à celle par laquelle il était entré, lorsqu'il lui sembla que le bout d'une tenture venait de remuer faiblement, comme si un soupir de la brise en eût soulevé le bord.

Sa main se porta sur la garde de son poignard ; mais, tandis que son attention était tout entière dirigée de ce côté, Magnus et Carquefou, se dressant tout à coup, arrivèrent sur lui d'un seul bond et le terrassèrent avant même qu'il eût le temps de dégainer.

« À moi ! » cria le gouverneur d'une voix étranglée.

Mais le son passa comme un souffle, et bientôt immobile, entouré de liens que tous ses efforts ne réussissaient pas à briser, bâillonné et le cou pris dans

une corde, dont Carquefou tenait l'extrémité, Mathéus ne représentait plus, gisant par terre, qu'une masse inerte semblable au cadavre d'un soldat qu'on va jeter dans sa bière.

Armand-Louis et Renaud étaient devant lui ; mais il ne les reconnaissait pas. La présence d'Adrienne et de Diane lui faisait seule soupçonner à qui appartenaient les visages muets qu'il voyait confusément dans l'ombre.

« Je t'avais dit que je te pendrais, dit enfin Renaud ; et tu sais que je tiens toujours ce que je promets. »

Mathéus frissonna. On vit les veines de son cou se gonfler, sa face passer du blanc au rouge sombre ; tout son corps s'agita d'un mouvement convulsif et ses muscles se tordirent dans un effort suprême ; puis ses yeux injectés de sang se fermèrent et il resta immobile comme le corps d'un homme dont la vie s'est subitement retirée.

Renaud fit un signe de la main, et Carquefou chargea Mathéus sur ses épaules. La galerie fut traversée, le couloir atteint, et le cortége passa silencieusement sous la poterne. Rudiger, qui les attendait, n'avait rien vu, rien entendu.

« Tout va bien ! » dit-il à Magnus.

De gros nuages cachaient la lune en ce moment ; on voyait à peine devant soi le rideau noir de la forêt noyée dans la nuit. Cependant un cri s'éleva de l'échauguette accrochée à l'angle du mur comme l'aire d'un aigle au flanc d'un rocher.

« Dux et imperator ! » s'écria M. de la Guerche en répondant au qui-vive de la sentinelle.

Mathéus Orlscopp, qui avait ouvert les yeux, les referma.

Une minute après, l'enceinte des fossés et des glacis était franchie.

4 · XXX

Il y avait à quelques pas de la forêt un vieil arbre mort, qui étendait ses branches robustes au-dessus d'un précipice ouvert au bord d'une clairière. Carquefou coucha Mathéus sur l'herbe et passa le bout de la corde qu'il tenait à la main autour d'une branche de l'arbre mort.

Magnus enleva à demi le bâillon du prisonnier, de manière à ce qu'il pût articuler quelques sons, mais non pas crier, et, plaçant entre ses mains nouées sur la poitrine une petite croix de bois :

« Recommande ton âme à Dieu : ton heure est venue ! » dit-il.

Les doigts crispés de Mathéus rejetèrent la croix.

« Maudits soyez-vous ! Jean de Werth n'est pas loin ! » murmura-t-il.

Carquefou, qui tenait l'extrémité de la corde, roidit ses bras et regarda Renaud.

La tension de la corde venait de soulever à demi le corps du patient.

« Ah ! c'est horrible ! pas ici, pas devant moi ! s'écria Diane qui se suspendit aux mains de Renaud.

— Oh ! non ajouta M de Souvigny ; grâce pour lui ! Est-ce au moment où la Providence nous rend à la liberté que vous devez penser à punir ? »

M. de Chaufontaine qui allait parler, se tut.

« Adrienne a raison ; il est captif, il ne peut rien contre nous : pitié pour lui ! reprit M de Pardaillan.

— Vous le voulez ! dit Renaud, eh bien ! qu'il vive ! »

Le corps de Mathéus, à demi soulevé par l'effort de Carquefou retomba à terre.

« C'était cependant une belle occasion et un bel arbre ! » reprit celui-ci tout en faisant un nœud solide autour du chêne desséché.

Et il suivit Magnus qui déjà courait vers l'endroit où M. d'Aigrefeuille attendait avec ses dragons.

Armand-Louis, Renaud, Adrienne et Diane venaient de disparaître dans l'épaisseur de la forêt.

Rudiger marchait derrière eux ; une sorte de pitié l'avait saisi en voyant le corps de celui qui avait été son chef couché par terre, le visage bouleversé par les approches de la mort.

Il regarda en arrière et aperçut le gouverneur qui se tordait sur l'herbe : Carquefou n'avait pas beaucoup desserré la corde roulée autour du cou de Mathéus, un mouvement trop brusque pouvait le précipiter en outre dans le gouffre dont les abîmes s'ouvraient à dix pieds de lui. Pour Mathéus la mort était partout.

Rudiger revint sur ses pas.

« Voilà que je me fais bon ! est-ce bête ! » se dit-il.

Mathéus, qui l'entendait marcher, souleva la tête avec effort et le regarda.

« J'étouffe ! murmura-t-il d'une voix qui n'avait presque plus rien d'humain.

Rudiger mit un genou en terre et lâcha le nœud de la corde.

« Si vous avez quelque chose encore à me demander, hâtez-vous, dit-il.

— Eh bien ! répondit Mathéus, ne me laissez pas dans cette position : la pente du gazon m'attire vers le gouffre, j'ai la tête en bas, le sang m'ôte la respiration. »

Et il râlait en parlant.

Rudiger s'agenouilla tout à fait et, passant les bras autour du corps de Mathéus, il le souleva pour lui faire changer de position.

Une joie diabolique brilla dans les yeux du captif ; s'armant tout à coup d'un pistolet dont la crosse était passée dans la ceinture de Rudiger et qui se trouvait, grâce à l'attitude de celui-ci, à portée de sa main, il appuya le canon contre la poitrine du Polonais et lâcha la détente.

Rudiger se releva comme un tigre atteint par la balle d'un chasseur, fit quelques pas en chancelant et tomba.

« Mort ! s'écria Mathéus.

Un coup de mousquet parti du château répondit à cette détonation.

« Ah ! tout n'est pas perdu ! » murmura le gouverneur, et il regarda Rudiger étendu par terre.

Mais celui qu'il croyait mort s'était lentement soulevé sur les coudes et les genoux, et rampait vers lui.

Mathéus sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

Une main sur sa blessure dont le sang coulait à flots, Rudiger rampait toujours ; chaque effort le rapprochait de Mathéus. L'expression d'une volonté implacable se lisait dans ses yeux.

Bientôt du bout des doigts il put toucher les pieds de Mathéus et s'y cramponner.

« Ah ! je ne mourrai pas seul ! dit-il alors ; ah ! tu m'as tué, toi que je secourais ! Eh bien ! ce que M. de Chaufontaine n'a pas fait, je vais le faire, moi ! »

Et roidissant ses mains rouges de sang, la poitrine contre les pieds de Mathéus, il le poussa vers l'abîme.

Mathéus voulut se débattre et le repousser, mais les liens les plus durs garrottaient ses membres, la peur glaçait le sang dans ses veines, tout rendait inutiles ses efforts les plus violents. Il sentit que son corps glissait sur l'herbe.

« Grâce ! murmura-t-il.

— Que je te fasse grâce, moi ? Tu ris, Mathéus ! non, non tu vas mourir, et mourir pendu ! »

Un nouvel effort poussa le misérable vers le bord du gouffre. Ses mains se cramponnaient aux touffes d'herbes qu'elles arrachaient ; un pan de gazon le séparait du vide.

Tout à coup, Rudiger s'arrêta : ses coudes épuisés le soutenaient à peine ; il tomba, la face contre terre.

« Ah ! tu ne pourras pas, bandit ! » s'écria Mathéus.

Rudiger se traîna sur ses genoux lentement, et posa de nouveau ses mains sur le corps du gouverneur.

« Écoute ! meurs tranquille, lâche-moi, et je ferai dire mille messes pour le repos de ton âme ! » reprit Mathéus dont les dents claquaient.

Mais les mains défaillantes du moribond s'acharnaient à pousser le misérable qui roulait sur la pente. Une traînée de sang marquait la place qu'ils avaient parcourue côte à côte.

La tête de Mathéus rencontra le bord du précipice et resta suspendue dans le vide. Rudiger, qui râlait, rampait sur le ventre.

« Tu auras mille ducats d'or ! tu en auras dix mille ! tu auras tout ce que j'ai !... grâce, bourreau ! »

La voix expira dans la gorge de Mathéus. Rudiger, qui sentait le froid de la mort dans ses os, le poussa des épaules et des bras, cherchant pour ses muscles tendus par un effort désespéré des points d'appui dans les saillies du terrain. Le vide s'élargissait lentement, mais fatalement, sous les yeux hagards du captif, qui râlait ; une imprécation sortit de sa bouche écumante, puis tout à coup le poids des épaules l'emporta, le corps de Mathéus disparut, la corde se roidit en tournoyant, et un cadavre resta suspendu dans l'espace.

Rudiger, haletant, pencha sa tête au-dessus de l'abîme ; son sang, qui coulait en long filets rouges, enlevait goutte à goutte le reste de vie qui l'animait. Il se souleva sur le coude par un dernier effort.

« Va ! dit-il, va, maudit ! et que l'enfer te prenne !

Un voile passa devant ses yeux et un frisson le fit trembler. Son coude plia.

« Ah ! pitié, mon Dieu ! » murmura-t-il.

Il tomba la face dans l'herbe et ne remua plus.

Cependant la double détonation qui venait de troubler le silence de la nuit avait tiré Patricio Bempo de son enivrement. Le soldat sauta sur son épée et fit un bond hors de la chambre où Yerta, pareille à un chat sauvage, penchait la tête et tendait l'oreille. L'Italien traversait la galerie pour courir sur le rempart, lorsqu'il entendit, tout au fond d'un cabinet devant lequel il passait rapidement, le bruit d'un râle étouffé et d'un long gémissement ; il jeta bas la porte d'un coup de pied, et une espèce de fantôme échevelé traînant sur ses pas un grand manteau se dressa devant lui.

« Là, par là, ils les ont enlevées ! » dit la voix rauque de M de Liffenbach.

Et, de sa main sèche, elle montrait la porte ouverte au fond de la galerie.

Patricio s'y précipita. L'alarme était donnée, et déjà des pas sourds retentissaient sous les voûtes du château. Comme le lieutenant de Mathéus traversait une salle basse au bout de laquelle se tordait un escalier en spirale, un courant

d'air frais le frappa au visage. Un soupçon s'empara de son esprit, et il s'engagea dans le passage obscur qui conduisait à la poterne et qui commençait au bas de cet escalier.

Au bout d'une trentaine de pas, son pied glissa dans une flaque de sang ; il se pencha ; le cadavre d'un soldat était couché dans un coin, contre la paroi du mur ; des pas nombreux foulaient la terre autour de la poterne.

« Aux armes ! cria Patricio d'une voix forte.

— Aux armes ! » répéta la sentinelle perdue dans l'échauguette.

L'appel de dix trompettes leur répondit, et Patricio regagna sa chambre à la hâte pour avertir Yerta de ce qui se passait. Ce n'était plus l'heure des amours, l'heure de la guerre avait sonné.

« Ah ! Yerta ! quel réveil ! » dit-il en entrant.

Personne ne lui répondit, personne n'était plus là ; mais la fenêtre était toute grande ouverte ; et du balcon jusqu'à terre pendait un drap blanc qui montrait quel chemin la fugitive avait suivi. L'eau des fossés tremblait encore aux rayons de la lune, et une ombre incertaine courait dans la direction de la forêt.

Saisi d'une rage folle, Patricio s'empara d'un mousquet accroché contre la muraille, épaula et fit feu.

La balle traversa l'air en sifflant ; la bohémienne fit un bond et disparut dans l'épaisseur du bois.

« Ah ! je me vengerai ! » s'écria Patricio Bempo, qui, ne la voyant plus, jeta le mousquet dans le fossé.

Autour de lui, dans le château, tout était rumeur et tumulte. M de Liffenbach avait réveillé M d'Igomer, qui s'était jetée à demi nue dans l'appartement des deux cousines, ne pouvant croire encore au récit qu'elle entendait.

Enlevées ! toutes deux ! s'écria-t-elle, M de Pardaillan et M de Souvigny ! Mais ils sont donc ici les deux huguenots ! »

Comme elle s'élançait du côté des murailles, elle rencontra Patricio qui revenait de chez Mathéus et le cherchait partout.

« Le gouverneur n'est pas chez lui et personne ne l'a vu ! dit-il.

— À cheval donc ! s'écria M d'Igomer, et malheur à vous si vous ne ramenez pas pieds et poings liés les fugitives et ceux qui les ont ravies ! »

Un moment après, une troupe de cavaliers sortait comme un torrent de la porte de Drachenfeld et faisait trembler le pont-levis.

Les traces des ravisseurs se voyaient dans l'herbe trempée de rosée et sur la terre humide. Patricio les suivit jusqu'au bord de la forêt, où le grand chêne mort étendait ses branches.

L'un des cavaliers lui saisit le bras tout à coup.

« Regardez ! » dit-il.

Et du doigt il lui montra le cadavre de Rudiger sur l'arête du précipice, et le corps de Mathéus qui se balançait dans le vide.

Cependant Armand-Louis et Renaud n'avaient pas perdu une minute pour courir vers le coin du bois où M. d'Aigrefeuille les attendait avec des chevaux de main. Déjà ils marchaient tous ensemble faisant escorte à M de Souvigny et à M de Pardaillan, lorsque retentirent au loin le coup de pistolet de Mathéus et le coup de fusil de la sentinelle, qui tiraient de son sommeil la garnison du château.

« Voici que la poudre chante ! En route, messieurs ! dit Magnus.

— Enfin, s'écria M. de Collonges, si la poudre chante, nous allons causer ! »

Bientôt un troisième coup de feu éclata dans la nuit, et presque aussitôt Yerta parut.

« Êtes-vous content de moi ? dit-elle en appuyant la main sur la croupe du cheval d'Armand-Louis, et pensez-vous que ma dette soit acquittée ?

— Yerta ! chère Yerta ! » s'écria M. de la Guerche, et s'emparant des mains de la bohémienne, il les porta subitement à ses lèvres.

Un sourire éclaira le visage de Yerta, mais tout à coup on la vit s'affaisser et tomber sur les genoux.

Un long filet de couleur pourpre tachait sa robe mouillée et coulait jusqu'à ses pieds.

M. de la Guerche, qui venait de sauter à bas de son cheval, la souleva dans ses bras.

« Yerta ! reprit-il. Ah ! Dieu ! ne mourez pas, vous qui nous avez sauvés ! »

La bohémienne se serra contre lui.

« Merci ! dit-elle en frissonnant. Ah ! je n'espérais pas mourir ainsi ! »

Ces mots passèrent comme un souffle à l'oreille d'Armand-Louis.

Là, dit-elle en appuyant sa tête contre le cœur du huguenot, je suis bien. »

Elle ouvrit et ferma les yeux, sourit doucement, ses bras qu'elle avait jetés autour du cou de M. de la Guerche se dénouèrent, et il sentit moins léger sur ses genoux et sa poitrine le poids charmant de ce corps frêle et délicat.

Armand-Louis approcha ses lèvres du visage de Yerta ; elle ne respirait plus.

« Morte ! » dit-il.

Et il la coucha sur l'herbe.

Tout le monde se découvrit.

Une rumeur sourde, pareille à celle que soulève une troupe de cavalerie en marche, pénétra dans la profondeur du bois.

Magnus tourna les yeux du côté d'où venait cette rumeur.

« Nous n'avons pas une minute à perdre si nous ne voulons avoir sur les bras toute la vermine de Drachenfeld, dit-il.

— Laisserons-nous ainsi la pauvre Yerta sans sépulture ? dit Renaud.

— Certes non ! s'écria Armand-Louis. Je me croirais indigne de lever les yeux sur M de Souvigny si je laissais exposée à tous les outrages la dépouille de celle qui nous a donné sa vie !

— À l'œuvre donc ! » répondit Magnus.

Et il se mit vigoureusement à creuser la terre avec Carquefou.

Un rideau de dragons se rangea entre eux et la lisière de la forêt.

La rumeur augmentait et le sol tremblait sous les pieds des chevaux qui galopaient à travers les arbres. Bientôt on vit luire comme des flammes errantes les torches que portaient les premiers cavaliers pour éclairer leur marche.

Md'Igomer et Patricio Bempo marchaient en tête de l'escadron.

Quelques bonds de leurs montures les portèrent sur le front des huguenots.

Derrière ceux-ci Magnus et Carquefou ouvraient une fosse.

Md'Igomer, étonnée de voir en armes toute cette troupe, s'approcha de M. d'Aigrefeuille, dont l'uniforme aux couleurs impériales la trompait, et lui demanda s'il n'avait pas aperçu deux femmes fuyant dans les bois.

« Deux femmes ? répéta M. d'Aigrefeuille qui se caressait la barbe.

— L'une blonde, avec des yeux couleur du ciel ? dit M. de Saint-Paer.

— L'autre brune, avec des yeux couleur de feu ? ajouta M. de Bérail.

— Je crois bien que nous les avons rencontrées, » poursuivit M. de Collonges.

Mais déjà M d'Igomer venait de reconnaître M de Souvigny et M de Pardaillan à cheval. Elle poussa un cri.

« Patricio, les voici ! dit-elle ; ne cherchons plus.... Vous les avez arrêtées, messieurs ?... merci ! »

Elle poussait son cheval, lorsque M. d'Aigrefeuille l'arrêtant par la bride :

« Ne prenez pas la peine de vous déranger, madame, dit-il ; ces personnes se sont mises sous notre protection ; ne vous en déplaise, elles doivent y rester.

— Quoi ! s'écria M d'Igomer qui pâlit, vous ne voulez pas me les rendre ? »

Renaud s'avança, et sans déguiser sa voix, ôtant son feutre :

« Non, madame, dit-il ; je garde M de Pardaillan ; mon ami que voilà garde M de Souvigny.

Thécla poussa un cri d'hyène.

« Eux ! toujours eux !... dit elle. Et vous croyez que je ne saurai pas vous les arracher par la force ?

— Essayez ! dit Armand-Louis.

Md'Igomer se tourna vers Patricio et sa bande, mais il y avait devant eux trois cents gentilshommes résolus pour qui la bataille semblait une fête ; les hommes de Drachenfeld se comptaient du regard, et ils hésitaient.

« Ah ! les lâches ! murmura-t-elle.

— Monsieur le comte, c'est fini, dit Magnus qui s'avança le chapeau à la main ; Yerta dort en paix dans sa tombe.

— Alors, messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici….

En route ! cria Armand-Louis.

— Quoi ! reprit M d'Igomer qui allait et venait, pareille à une furie, ils partent et vous ne bougez pas ! et vous tenez des épées dans vos mains !… mais quels hommes êtes-vous donc ? »

Patricio poussa son cheval en avant ; une poignée de soldats le suivit, et ils heurtèrent le premier rang des dragons. Mais la mêlée fut courte ; les Impériaux plièrent, quatre ou cinq d'entre eux vidèrent les arçons, et Patricio recula n'ayant plus à la main que le tronçon d'une épée.

« Yerta m'a dit de t'épargner, Magnus t'épargne ! dit Magnus qui essuyait Baliverne à la crinière de son cheval ; seulement ne me fais plus tomber en tentation. »

Md'Igomer ne voyait plus autour d'elle qu'une bande de cavaliers dont les rangs oscillaient ; une bonne moitié était prête à lâcher pied. Tout lui échappait à la fois, lorsqu'une fanfare éclata à l'autre extrémité du bois, et un cavalier, dont les premières blancheurs de l'aube éclairaient la silhouette noire, parut courant à fond de train sous les hautes futaies de chênes.

Un élan rapide le porta jusqu'auprès de M d'Igomer.

Les fanfares sonnaient toujours.

« Jean de Werth ! » dit le cavalier.

La joie fit monter le sang aux joues de Thécla.

« Ah ! Jean de Werth !… dit-elle. Au revoir messieurs ! »

Et sans plus s'inquiéter de Patricio et de ses hommes, elle s'élança vers la partie du bois où retentissaient les fanfares.

Magnus toucha du doigt l'épaule de M. de Collonges :

« Voici que le bal commence ! dit-il ; vous allez voir de quelle façon la danse est menée quand c'est le baron Jean de Werth qui conduit les violons. »

Et il passa le doigt sur le tranchant de son épée.

« Pauvre Frissonnante ! encore du travail pour toi, encore des transes pour ton maître ! » murmura Carquefou qui se faisait une religion d'imiter Magnus, et essayait le fil de son épée sur le cuir de sa selle.

La voix forte d'Armand-Louis résonna, tout l'escadron des huguenots s'ébranla, et ils sortirent du bivac en bon ordre.

M. de Collonges, qui ne se tenait pas d'aise, sifflait un air de chasse.

4 · XXXI

Jean de Werth venait en effet d'arriver à Drachenfeld ; il avait profité d'un moment où les opérations de la guerre lui permettaient de s'absenter pour rendre visite à M d'Igomer. Mais au lieu de trouver au château une occasion nouvelle de faire sa cour à M de Souvigny, que les dernières lettres de la baronne lui représentaient comme animée d'un esprit moins hostile, il y parut au milieu du tumulte qui suit une évasion. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce qui venait de se passer, il se jeta dans la forêt avec toute son escorte et fit sonner les clairons. On sait comment M d'Igomer fut informée de sa présence ; elle le rejoignit promptement, et d'un commun accord ils poussèrent en toute hâte sur les traces des ravisseurs.

Le nom de M. de la Guerche suffisait pour stimuler l'ardeur de Jean de Werth.

Encore un échec après tant d'échecs, c'était trop cette fois !

Le soleil brillait de tout son éclat, lorsque la troupe commandée par le baron, grossie par la bande dont le commandement était échu à Patricio Bempo depuis le trépas tragique de Mathéus, rejoignit l'escadron de M. de la Guerche. Les hu-

guenots, qui s'attendaient à cette rencontre, étaient en ordre de bataille à l'entrée d'un village dont ils avaient barricadé les principales rues et occupé toutes les positions pour mettre l'ennemi hors d'état de les tourner.

Aux premiers nuages de poussière qui annonçaient dans l'éloignement l'approche des Impériaux, les dragons sautèrent en selle. Jean de Werth, qui marchait en tête de ses gens, fit le tour du village au galop, ne trouva point d'issue qui ne fût gardée, et ne pouvant maîtriser sa colère, donna le signal de l'attaque. Il avait avec lui deux ou trois cents cavaliers ; Patricio en avait réunis à peu près autant ; les Impériaux possédaient ainsi l'avantage du nombre, mais celui de la position le compensait : des deux côtés il y avait donc des chances égales pour la victoire.

Les trompettes des huguenots répondirent aux trompettes des Impériaux, et les premiers coups de feu éclatèrent.

Jean de Werth menait la charge du côté droit, Patricio la menait du côté gauche. L'attaque eut le même élan et la même furie ; mais la défense fut telle que l'effort des assaillants se brisa aux abords du village.

Armand-Louis, avec M. d'Aigrefeuille, tenait tête à Jean de Werth ; Renaud, avec M. de Bérail, repoussait Patricio Bempo ; M d'Igomer, à cheval comme un reître, s'était placée sur un monticule pour juger de l'action. M de Souvigny et M de Pardaillan, cachées à l'abri des balles sous le porche d'une église, attendaient la fin du combat ; quatre dragons désignés par le sort les gardaient pour repousser quiconque, par surprise, eût tenté de s'approcher d'elles.

Une ceinture de fumée entoura bientôt le village dans lequel un millier d'hommes s'acharnaient les uns contre les autres, les pieds dans le sang. Les chevaux hennissaient et tombaient, les détonations se succédaient sans intervalles, les coups d'épées pétillaient sur les cuirasses, les cris retentissaient de toutes parts. Il y avait une sorte de fièvre sombre et d'ardeur sauvage du côté des Impériaux, un entrain chevaleresque du côté des protestants ; les plus jeunes chantaient ; M. de Collonges n'épargnait ni les coups ni les chansons ; Renaud faisait rage ; il y avait si longtemps qu'il n'avait eu l'occasion d'invoquer sainte Estocade !

Les gens de Patricio Bempo plièrent enfin ; un rang se rompit, puis un autre, et un escadron entier se débanda. Un cri de victoire s'éleva du milieu des huguenots, mais Jean de Werth y répondit par une charge désespérée.

Fatigué de le voir sans cesse ramener à l'assaut les vieilles compagnies qui le suivaient, Magnus voulut rompre cette furie par un coup décisif. Il prit avec lui M. de Saint-Paer et trente dragons, sortit du village par une ruelle écartée, gagna la plaine sans être vu, et tomba, avec la force d'un torrent qui rompt ses digues, sur le flanc des Impériaux.

Cette fois, pris en tête par M. de la Guerche, de côté par Magnus, ébranlé en outre par le mouvement des fuyards qui se jetaient sur lui, Jean de Werth céda.

« Haut l'épée et tombons dessus ! » cria Armand-Louis.

Les dragons chargèrent à fond de train, et les Impériaux écrasés plièrent comme un arbre qu'un vent d'orage couche sur le sol.

Au cœur même de la sanglante mêlée, Magnus rencontra Patricio.

« Encore ! » s'écria-t-il.

Patricio n'attendit pas son attaque et fondit sur lui : Magnus para le coup, riposta, et la pointe rouge de Baliverne disparut dans la gorge de l'Italien, qui tomba sur la croupe de son cheval. L'animal fit un écart, et Patricio Bempo, vidant les arçons, roula par terre lourdement.

« Il a été écrit : Ne m'induisez pas en tentation ! » dit Magnus.

Et, sautant par-dessus le cadavre du lieutenant, il promena Baliverne à travers les rangs brisés des vaincus.

Armand-Louis et M. de Bérail s'acharnaient après Jean de Werth, qui reculait. Mieux monté, M. de Bérail l'atteignit. Jean de Werth se retourna ; un instant les deux hommes et les deux chevaux se trouvèrent confondus dans un tourbillon de poussière où luisaient les éclairs de deux épées. Puis un cavalier sortit du tourbillon. C'était Jean de Werth.

M. de Bérail chancelant glissa sur l'herbe ; on le vit se soulever sur les genoux, ressaisir l'épée qui s'était échappée de sa main, puis tomber et rester immobile. Son cheval effaré s'échappa et celui de Jean de Werth partit au galop. Armand-Louis accourut, mais le terrible capitaine était. déjà loin, perdu dans la foule des fuyards.

« Et je n'ai pas cette dragonne qui pend au pommeau de son épée ! » murmura M. de la Guerche.

Renaud qui le suivait sentit ses yeux se mouiller en voyant M. de Bérail tout sanglant et livide couché sur la bruyère. Il plaça les mains du mort en croix sur sa poitrine, enleva son épée et le couvrit d'un manteau.

« Il avait été mon ennemi, il était mon frère d'armes. Que la terre d'Allemagne lui soit légère ! » dit-il.

M. de Bérail n'était pas le seul dragon qui fût tombé dans la mêlée, d'autres manquaient également à l'appel. Les morts furent enterrés dans des fossés qu'un pan de gazon recouvrit, les blessés installés dans la plus grande maison avec un écrit qui informait les officiers impériaux qu'un nombre considérable de blessés autrichiens et bavarois répondaient du sort des Français qu'on laissait entre leurs mains, et Magnus pressa les préparatifs du départ.

M. de Collonges, que cette première journée jetait dans le ravissement, s'étonnait d'une si grande hâte.

« Monsieur, répondit Magnus, vous ne connaissez pas l'homme à qui nous avons affaire. Il sera sur notre piste avant ce soir comme un loup qui a flairé l'odeur du sang. »

On quitta le village auquel une centaine de morts et de mourants faisaient une ceinture et on poussa rapidement du côté du nord.

Malgré les pertes qu'il avait subies, l'escadron était animé d'une ardeur joyeuse qui semblait trouver un aliment plus vif dans la pensée du danger qui le pressait de toutes parts. Les ennemis pouvaient surgir à chaque instant de tous les points de l'horizon. Les souvenirs de l'antiquité classique se mêlaient dans leur esprit aux souvenirs héroïques de la chevalerie.

« Où sont les Arabes ? où sont les Sarrasins ? » disait M. d'Aigrefeuille, qui pensait aux sombres templiers errant dans les solitudes mornes de la Palestine.

« Qui chantera au retour la retraite des trois cents comme autrefois le vieux Xénophon a chanté la retraite des dix mille ? » ajoutait M. de Saint-Paer.

Et tous souhaitaient la bataille au sortir d'une bataille.

Bien qu'habituées l'une et l'autre à ces scènes de violence et à tous ces hasards terribles de la guerre, M de Souvigny et M de Pardaillan ne pouvaient se défendre d'une vive et profonde émotion à la pensée de tant de périls bravés pour elles et d'un si noble dévouement. Au milieu de ces hardis dragons elles

étaient comme dans une famille de frères ; il n'y avait dans tous les rangs qu'un cœur et qu'une volonté. Ceux-là même qui ne les avaient jamais vues tenaient à honneur de les sauver.

« Vous serez tirées du pays des Philistins, nous l'avons juré, disaient les vieux calvinistes.

— Mon Dieu, mon roi, madame, et à la rescousse ! » disaient les plus jeunes pour qui la Suède était un pays d'adoption.

On marcha tout le jour sans encombre. Vers le soir on vit un nuage à l'extrémité de la route, du côté du midi.

« Voici que l'orage s'avance, » dit Magnus.

Les dragons atteignirent un bois au commencement de la nuit, s'y enfoncèrent et obliquant sur la droite en ayant soin d'observer un profond silence, parvinrent dans le creux d'un vallon où ils établirent leur bivac après en avoir fermé l'entrée par un abatis.

« Ce n'est pas ici qu'ils tenteront de nous attaquer, ces maudits Impériaux, dit Magnus qui servait de guide.

— Tant pis, répondit M. de Collonges.... on en tuerait beaucoup. »

Avant la pointe du jour, et après quelques heures données au repos, l'escadron se remit en marche, éclairé en tête et sur les flancs par de légers pelotons.

« Entrer dans ce bois, ce n'est rien ; en sortir est plus difficile, » pensait M. de la Guerche.

Magnus, pour qui aucun sentier n'avait de secret, inclinait alors vers la gauche.

Aux premières lueurs du matin, il atteignit la lisière de la forêt ; des vedettes se montraient à cheval dans les champs.

M. de la Guerche fit mettre pied à terre à tous les dragons derrière un saut de terrain, et Magnus avec Carquefou et M. de Collonges partirent dans trois directions différentes avec la mission d'inspecter les environs.

Au soleil levant ils étaient de retour.

« Du côté du couchant, j'ai vu cinq cents mousquetaires, dit Magnus.

— Du côté du nord, j'ai compté quatre escadrons, dit M. de Collonges.

— Là-bas, du côté où nous sommes entrés, il y a un millier de sabres et de mousquets, dit Carquefou, Frissonnante en est encore glacée.

— Si bien que nous sommes cernés ! » dit Armand-Louis.

Sans répondre, Magnus jeta la bride de son cheval aux mains de Carquefou, et, rampant sur les mains et les genoux, il gagna le taillis qui bordait la lisière du bois.

On attendit son retour dans un grand silence. Au bout d'une demi-heure, il reparut et remonta à cheval.

Eh ! bien ? dit M. de la Guerche.

— J'ai découvert un passage au bout duquel il y a quatre cents cavaliers avec une poignée de fantassins, répondit Magnus. Une moitié sommeille ou joue aux cartes. Ces gens-là nous croient fort loin, à l'autre bout du bois.

Faisons-leur voir que nous sommes tout près, dit Renaud. Nous leur passerons sur le ventre avant qu'ils aient le temps de se reconnaître. Est-ce votre avis, messieurs ? »

Tous les dragons brandirent leur sabre en signe d'assentiment.

Armand-Louis plaça Adrienne et Diane au centre d'un peloton, dont il confia le commandement à M. d'Aigrefeuille, et, se mettant lui-même à la tête de l'escadron, il marcha sans bruit jusqu'au bord du bois.

Parvenu là, et parcourant du regard la masse de ses compagnons qui frémissaient d'impatience derrière lui, il leva son épée.

« Au galop ! » cria-t-il.

Toute la troupe partit ventre à terre. C'était une avalanche, un ouragan. Les sentinelles eurent à peine le temps de décharger leurs pistolets et furent culbutées. Les dragons arrivèrent le fer haut sur le gros de la bande et l'enfoncèrent. Ce fut en vain que fantassins et cavaliers essayèrent de se mettre en ordre de bataille ; un seul escadron opposa une résistance sérieuse, mais, rompu bientôt, il suivit dans sa déroute le reste de la troupe que les huguenots taillaient en pièces.

Le chemin était libre. Cent cadavres jonchaient la plaine.

Armand-Louis chercha des yeux M. d'Aigrefeuille.

« Vous m'aviez confié M de Souvigny et M de Pardaillan, les voici, dit-il fièrement.

— Merci ! » s'écria M. de la Guerche.

Mais il ne put même pas saisir la main de M. d'Aigrefeuille ; le vaillant gentilhomme venait de lâcher la bride de son cheval et de rouler aux pieds d'Adrienne.

Une balle lui avait traversé la poitrine au commencement de l'action, mais jusqu'au bout il avait fait son devoir. La bataille gagnée, il était mort.

« Hier M. de Bérail, aujourd'hui M. d'Aigrefeuille ! Combien tomberont encore ! » murmura M. de la Guerche.

Et la retraite recommença.

Cette barrière vivante qu'on venait d'ouvrir faisait partie d'un cercle de soldats que Jean de Werth avait réunis autour du bois. Après sa première défaite, le baron s'était empressé de donner ordre aux divers détachements qui étaient dans les environs de le rejoindre en toute hâte ou de suivre une direction que ses messagers leur indiquaient. Lui-même s'était lancé à la poursuite des huguenots, à la tête d'une poignée d'hommes qui s'étaient ralliés à lui. Son premier soin, quand il vit M. de la Guerche et ses compagnons pénétrer dans le bois, fut de les y envelopper, ne voulant pas se hasarder à les y suivre au milieu des ombres de la nuit. Il prit, à la tête des plus gros escadrons, position sur la route que les dragons devaient logiquement suivre pour gagner les cantonnements suédois ; mais la marche oblique de Magnus le trompa, et ce fut deux heures après la sortie des Français que des fugitifs lui apprirent que les dragons venaient d'échapper à l'étreinte de fer dans laquelle il croyait les étouffer.

Jean de Werth ramassa les bandes qu'il avait sous la main et partit sur les traces des huguenots. C'était bien le loup dont avait parlé Magnus et qui a flairé l'odeur du sang. Personne n'osait lui parler ; il courait en avant des siens, silencieux, pâle, fatiguant la poignée de son sabre, mâchant ses moustaches.

« Et rien ne les arrête ! rien ne les atteint ! » murmurait-il quelquefois.

Animée de la même ardeur, soutenue par la même haine, dévorée par la même soif de vengeance, M d'Igomer galopait à côté de lui. Elle ne sentait pas la fatigue, elle semblait de fer.

Àl'abandon des villages, aux ruines fumantes qu'ils rencontraient, aux nombreux escadrons qui soulevaient la poussière des routes çà et là, les dragons comprenaient qu'ils approchaient des campagnes où les deux armées de la Suède et de l'Allemagne promenaient leurs bannières ennemies. Vers le soir, Magnus, qui courait toujours en avant, aperçut en travers de la route des feux de bivac. Il lança son cheval, et reconnut le campement d'un corps nombreux de cavalerie impériale qui occupait les deux côtés du chemin.

On ne pouvait passer qu'au travers des sabres et des pistolets.

Àdroite et à gauche ce n'étaient que prairies et marécages coupés de cours d'eau parmi lesquels on ne pouvait avancer sans guide. Attendre, c'était s'exposer à recevoir le choc de Jean de Werth et à être pris entre deux feux.

Magnus revint sur ses pas et exposa froidement la position. Un conseil de guerre se réunit autour de M. de la Guerche.

« Nous avons cinq minutes pour délibérer, messieurs, dit Armand-Louis.

— C'est trop de quatre ; tirons nos sabres et tombons sur cette canaille, répondit M. de Chaufontaine.

— Cette canaille compte trois mille hommes, objecta Magnus qu'on admettait volontiers à dire son avis.

— La moitié de nous restera par terre, la moitié passera, s'écria M. de Collonges.

— On a toujours le temps d'adopter la proposition de M. de Chaufontaine, reprit Armand-Louis, mais on peut aussi essayer d'un autre moyen.

— Parlez ! dit M. de Saint-Paer.

— Il est possible que Jean de Werth n'ait pas eu le temps d'avertir les cavaliers qui sont là de tout ce qui s'est passé depuis notre départ de Drachenfeld, c'est probable même. Nous portons à la taille la ceinture verte, à nos chapeaux la cocarde aux couleurs impériales.

— Hélas ! soupira M. de Collonges.

— De plus, nous arrivons d'un côté où l'on ne peut pas logiquement supposer qu'une troupe de Suédois se soit engagée.

— C'est juste.

— Ne pouvons-nous pas hardiment nous présenter aux chefs de cette cavalerie, nous donner pour des Espagnols ou des Italiens, selon qu'ils seront Allemands ou Hongrois, et leur demander la direction des cantonnements occupés par le corps d'armée du général Pappenheim ? Si les rangs s'ouvrent, nous passons ; si les chefs poussent la curiosité trop loin, nous dégaînons.

— Bien pensé ! s'écria M. d'Arandes.

— Si l'opinion de M. de la Guerche est notre opinion à tous, dit M. de Volras, piquons droit sur les Impériaux.

— Piquons, répondit Renaud.

— Alors l'arme au fourreau et au trot ! » reprit Armand-Louis.

Il prit à part M. de Collonges.

« Vous êtes presque le plus jeune d'entre nous, dit-il, mais vous n'êtes pas le moins résolu ; à la première alerte, rapprochez-vous de M de Souvigny et de M de Pardaillan avec dix hommes bien montés, et si je vous fais un signe de la main, partez ventre à terre et passez.

— Si je ne passe pas, c'est que je serai mort ! » répondit M. de Collonges.

Au bout de quelques centaines de pas, Armand-Louis et Magnus prirent les devants.

« Qui vive ! cria une sentinelle.

— Jésus et Marie ! » répondit Armand-Louis.

Au cri de guerre de l'armée impériale, un officier s'approcha.

« Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? dit ce cavalier qu'à son accent M. de la Guerche reconnut pour un homme du pays wallon.

— Nous faisons partie d'un régiment espagnol qui a ordre de rejoindre le corps du général Pappenheim, répondit Armand-Louis dans un mauvais allemand. Il nous est interdit de perdre une heure, fallût-il laisser en route la moi-

tié de l'escadron. Si vous savez quelque chose de la direction qu'a prise ce général, nous vous serions reconnaissants de nous le dire. »

Quelques officiers se présentèrent ; l'un d'eux, qui savait l'espagnol, interrogea Armand-Louis dans cette langue. M. de la Guerche et Renaud, qui la parlaient aisément, répondirent avec d'habiles témoignages de joie.

Tout en parlant on marchait ; l'escadron suivait, les rangs serrés : M. de Collonges auprès de M de Souvigny et de M de Pardaillan ; il ne quittait pas des yeux M. de la Guerche.

« Ah ! deux femmes ? dit un capitaine.

— Ma femme et sa sœur, répondit Armand-Louis tranquillement : dona Luisa-Fernanda de Coloredo y Peñaflor, et dona Emmanuela-Dolorès de Miranda y Castejo. Elles doivent attendre la fin de la guerre à la cour de S. A. l'électeur de Bavière. »

Tout cela fut dit d'une voix naturelle et calme ; Adrienne et Diane qui avaient tout entendu, saluèrent les officiers wallons d'un mouvement de la tête. Tous leur rendirent ce salut et on toucha bientôt aux limites du campement.

La conversation allait toujours et avait même pris des allures dégagées, telles qu'il peut s'en établir entre soldats qui défendent la même cause.

Une idée subite illumina l'esprit de Renaud.

« Cher capitaine, dit-il d'un air leste à son voisin, mon cheval est un peu fatigué ; si j'avais le temps de le laisser à l'écurie pendant deux fois vingt-quatre heures, pour rien au monde je ne m'en déferais ; mais je suis pressé, comme vous savez, donnez-moi le vôtre qui me paraît frais et gaillard et vous aurez en outre dix ducats d'or.

— Soit, dit le capitaine, j'aurai le plaisir d'obliger un camarade. »

Le troc fut conclu ; cet exemple séduisit un grand nombre de dragons, et tous ceux qui avaient des chevaux malades, éreintés ou fourbus, proposèrent sur-le-champ des échanges dont l'appoint ingénieux de quelques pièces d'or hâta la conclusion.

Wallons et huguenots se séparèrent au bout d'un quart d'heure également satisfaits les uns des autres. Les Wallons pensaient qu'ils auraient de bons che-

vaux dans deux ou trois jours, et que, provisoirement, ils avaient quelques bons ducats de plus dans la poche ; les huguenots, qui sentaient bondir et caracoler sous l'éperon de vigoureuses montures en état de fournir une longue traite, estimaient qu'ils avaient fait un excellent marché.

Une ou deux heures après cet échange, le baron Jean de Werth entra dans le camp des Impériaux et se fit reconnaître. Son étonnement fut d'abord sans égal en ne voyant, sur la route qu'avait suivie M. de la Guerche, aucune trace de combat, ni cadavres dans la campagne, ni blessés autour des tentes.

Les fugitifs avaient dû nécessairement rencontrer les cavaliers wallons.

« Cependant ils n'ont pas d'ailes ! » dit-il.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il savait ce qui s'était passé.

« Et vous avez été leurs dupes ! s'écria-t-il ; eux des Espagnols arrivant du Milanais ? eux des soldats destinés au corps de Pappenheim ? Mais ce sont des huguenots, des Français ! »

Un cri de rage lui répondit. Un corps de cinq cents cavaliers, choisis parmi les mieux montés, fut mis à la disposition de Jean de Werth, et on envoya des estafettes dans toutes les directions pour bien se rendre compte du chemin qu'avaient pris les insaisissables fugitifs.

Il n'était pas facile de le reconnaître, le pays étant sillonné par de nombreux escadrons dont les traces se croisaient dans tous les sens et se confondaient ; de plus, les protestants portaient, comme on sait, la cocarde impériale, et ils avaient pour guide un homme qui connaissait admirablement le pays et était au fait de toutes les ruses de guerre. Leur bande glissait à travers champs comme un brochet à travers les eaux troubles d'un étang.

Quelques renseignements, qui avaient un caractère assez complet d'exactitude, permirent enfin à Jean de Werth de se fixer sur le point de l'horizon vers lequel il devait diriger sa course. M d'Igomer se montrait plus irritée et plus impatiente encore que lui-même, et la nuit qui les surprit dans la campagne n'arrêta pas leur marche.

Au point du jour, et grâce aux cavaliers qui éclairaient leurs flancs, ils savaient, à n'en pas douter, où se trouvaient les compagnons de M. de la Guerche. On eut dès lors l'espoir de les atteindre vers le soir.

Jean de Werth se tourna vers ses cavaliers.

Les huguenots sont devant vous. Souffrirez-vous que, rentrés dans leur patrie, ils racontent comment ils ont vaincu les Impériaux dans dix rencontres ? »

Un hourra terrible et le cliquetis de mille sabres lui répondirent.

« Alors, mort aux Français ! »

Et la poursuite recommença.

4 · XXXII

Si bons que soient des chevaux, ils ne peuvent cependant pas marcher toujours. Ceux que montaient les huguenots venaient de faire une douzaine de lieues sans débrider. Une halte devenait nécessaire. M. de la Guerche choisit un village situé à l'entrée d'une vallée aux deux côtés de laquelle s'étendaient de larges marais infranchissables, qui rendaient une attaque de flanc impossible. Ce village traversé, la route s'enfonçait dans une forêt où la cavalerie ne pouvait se mouvoir. L'ennemi était contraint, s'il voulait forcer le passage, d'aborder le village de front.

Pour rendre cet abord plus difficile, Armand-Louis fit abattre une douzaine de gros arbres sur la route et créneler quelques chaumières qui la commandaient.

« Nous voilà tranquilles pour une nuit, dit-il ; demain la Providence nous viendra en aide. »

On débrida les chevaux, et, tandis qu'ils mangeaient l'avoine et la paille, les protestants cherchèrent çà et là de quoi se réconforter.

Aussitôt qu'ils avaient aperçu des cavaliers portant l'uniforme de l'armée impériale, les habitants du village, saisis subitement d'une peur immense d'être pillés, s'étaient empressés de serrer leurs provisions et de cacher leurs bestiaux. Personne en outre ne se montrait.

« Cependant les maisons sont debout ; il est impossible que l'endroit soit inhabité ! » dit Magnus.

Il se mit en quête et entra dans une auberge. L'aubergiste tremblait et jurait ses grands dieux qu'il ne possédait ni un jambon dans la cheminée, ni une bouteille dans la cave.

« Les Saxons qui nous ont visités hier ont tout avalé, » dit-il en finissant.

On ne se paya pas de cette réponse. L'aubergiste était gros et gras, on chercha et on chercha si bien, qu'on eût du pain, du fromage, de la bière. Carquefou fit une expédition contre des poules imprudentes qui montraient le bout de leur bec hors d'un hangar ; il en rapporta deux ou trois douzaines. Magnus découvrit trois moutons et deux veaux qu'on avait dissimulés au fond d'une cave ; bientôt après quatre ou cinq porcs décelèrent leur existence par des cris maladroits.

Ils ne crièrent pas longtemps.

« Allons ! on peut vivre, » dit M. de Collonges.

Quelques femmes, qui s'étaient les premières hasardées à sortir de leurs chaumières, pleuraient et se lamentaient en voyant disparaître ces volailles et ces bestiaux. Armand-Louis fit un signe à Magnus. Celui-ci tira de sa poche une longue bourse et remboursa largement à tout ce pauvre monde le prix des vivres que les dragons se partageaient.

L'étonnement sécha les larmes. On n'avait pas de coups et on avait de l'argent : rien de pareil ne s'était jamais vu depuis que la guerre était commencée.

Des sentinelles furent posées partout. À minuit, tous les dragons dormaient, sauf huit ou dix. Un coup de feu, tiré de l'extrémité du village, réveilla la troupe en sursaut. Chacun courut aux postes que M. de la Guerche avait assignés d'avance à ses camarades. Une sentinelle avait donné l'alarme. Dans l'ombre on voyait au loin, et vaguement, s'agiter une cohue de cavalerie. Un bruit sourd de hennissements, mêlés au cliquetis des armes, arrivait jusqu'au village.

Une compagnie de lansquenets s'approcha silencieusement, et une grêle de balles pénétra dans l'abatis, faisant voler les menues branches et l'écorce des arbres.

« Voici Jean de Werth, tirons bas ! » dit Magnus.

Les dragons firent feu à leur tour. Une douzaine de chevaux et d'hommes tombèrent sur le chemin ; la compagnie, mise en désarroi, battit en retraite.

Tout rentra dans le silence.

M. de Collonges sortit en éclaireur du village. Il revint au bout d'une heure et annonça que la route était occupée par un corps de troupes.

« Si nous n'avions pas demain sur les bras deux mille diables à ceintures vertes, dit-il, cela m'étonnerait fort.

— L'attaque n'est pas ce qui m'occupe, c'est la retraite, » dit Magnus.

Son regard rencontra celui de M. de la Guerche.

« Oui, oui, dit le vieux soldat, l'attaque sera repoussée et Jean de Werth, que l'enfer confonde, laissera bon nombre des siens devant ces abatis ; mais, si nous quittons le village, nous retrouvons le Bavarois en rase campagne, au delà de la forêt, avant une heure, et nous serons un contre dix.

— Parbleu ! que risquons-nous ? ils ne nous prendront pas vivants ! dit M. de Saint-Paer.

— Nous, c'est vrai ; mais sommes-nous seuls ?... » murmura M. de la Guerche.

Et il tourna les yeux du côté de la maison où M de Souvigny et M de Pardaillan s'étaient retirées.

« Ah ! diable ! fit M. de Volras.

— Il y a peut-être encore un moyen de tenir en échec l'ennemi, poursuivit Magnus ; en entassant des broussailles autour de ces toits de chaume et de ces murailles de bois, on allumerait aisément le village tout entier ; la cavalerie de Jean de Werth et Jean de Werth lui-même ne franchiraient pas cette fournaise, et, à la faveur de l'incendie, on pourrait battre en retraite.

— Bonne idée ! s'écria M. de Collonges.

— Mais il y a plus de cent familles dans ce village.... combien de femmes et d'enfants seraient demain sans asile et sans pain ! »

On se tut autour de Magnus ; chacun comprenait que l'escadron se trouvait dans la plus difficile occurrence qu'il eût encore traversée.

M. de Collonges étendit son manteau sur une botte de paille et se coucha.

« À demain les affaires sérieuses : je dors ! » dit-il.

Carquefou qui ne perdait jamais un mot de ce que disait Magnus, ne dormait que d'un œil. Il n'éprouvait pas pour l'incendie la répugnance que manifestait son modèle, étant de cette opinion que les circonstances graves demandent des remèdes héroïques.

« Ma foi ! se disait-il, si une étincelle met le feu à une baraque par hasard, on ne me pendra pas ! »

Mais encore fallait-il savoir si la route qui traversait la forêt était libre.

Tourmenté par ses réflexions, Carquefou se leva avant le jour, comme un fauve qui va à la curée, et se glissa hors du village par le côté opposé à celui où l'attaque avait eu lieu ; de grandes masses de sapins s'y voyaient ; quittant la route, il suivit la lisière du bois, dans l'épaisseur duquel on distinguait à peine quelques sentiers de bûcherons ; un homme à cheval aurait eu grand'peine à y passer. À un quart d'heure à peu près de la dernière maison du village, il aperçut un feu qui flambait au milieu du chemin. Carquefou se coucha à plat ventre et rampa sur la bruyère ; deux autres feux brûlaient sur les côtés de la route : l'un à droite, l'autre à gauche. Des ombres passaient devant les flammes d'un pas méthodique ; il lui semblait que ces ombres avaient des fusils sur l'épaule.

« Eh ! eh ! voici que ça se gâte ! » pensa Carquefou.

Il rampa un peu plus loin, et levant la tête du milieu d'un buisson dont il écarta silencieusement les branches, il compta une vingtaine de feux dispersés le long de la forêt. Des sentinelles veillaient autour de ces feux. Bientôt le pas lent et régulier d'une troupe en marche frappa son oreille ; il s'étendit sous les branches basses du buisson, retint son souffle et attendit.

Une patrouille d'infanterie, commandée par un sergent, passa près de lui.

Carquefou compta douze hommes portant le mousquet.

« J'aurais bien pu en démolir deux ou trois, pensa-t-il ; mais après ?... j'imagine que les autres m'auraient un peu rossé. »

Le résultat de cette réflexion fut qu'il montra ses talons aux Impériaux et regagna le village sans bruit.

« De la cavalerie en tête et de l'infanterie en queue, c'est complet ! » murmura l'honnête Carquefou tout en marchant.

Il rencontra Magnus qui faisait une ronde.

« Soyons humains, lui dit-il : l'incendie serait inutile ! »

Et il lui fit part de ce qu'il avait vu.

« M. de la Guerche parlait hier de la Providence, ajouta-t-il qu'elle serait la bienvenue si elle arrivait sous la forme d'un régiment suédois ! »

Deux ou trois coups de feu suivis d'une violente décharge les interrompit.

« Voici que Jean de Werth a envie de causer ! dit Magnus.

— Causons donc ! » soupira Carquefou.

Mais tandis que M. de la Guerche courait vers le point menacé, Magnus prit à part M. de Chaufontaine et lui raconta ce que Carquefou venait de lui apprendre.

« Il faut nous diviser en deux bandes ; tout à l'heure vous aurez fort à faire du côté de la forêt ; si nous ne pensions qu'aux cavaliers de Jean de Werth, ses fantassins nous auraient bientôt enfumés comme des rats ! »

M. de Volras et M. de Saint-Paer suivirent Renaud, M. de Collonges s'attacha à M. de la Guerche ; une poignée de trente dragons fut laissée sous les ordres de M. d'Arrandes pour se porter rapidement vers le point le plus menacé, et la fusillade éclata de toutes parts.

La population du village, épouvantée, se porta sous les voûtes d'une pauvre chapelle ; Adrienne et Diane tombèrent à genoux sur le seuil de leur maison.

Àmesure qu'elles élevaient leurs voix vers Dieu, les balles pétillaient sur les toits et rebondissaient contre les murailles ; c'était comme une grêle un jour d'orage : le roulement ne s'arrêtait pas ; quelquefois de grands cris en interrompaient le sinistre retentissement : ils annonçaient qu'un coup heureux avait été frappé tantôt par l'un, tantôt par l'autre des deux partis ; un nuage de fumée s'étendait sur le village entier.

La plupart des cavaliers de Jean de Werth avaient mis pied à terre et s'efforçaient de pénétrer par les brèches qu'ils essayaient d'ouvrir dans les abatis. Les

haches, les crocs, les pieux, tout leur était bon pour vaincre ces obstacles, semblables à de gigantesques chevaux de frise ; mais les dragons, embusqués dans tous les coins, renversaient les assaillants à mesure qu'ils se présentaient ; abrités derrière des troncs d'arbres et des pans de muraille, les Français souffraient médiocrement du feu de l'ennemi et ne perdaient pas un de leurs coups. Quelquefois ils laissaient arriver jusqu'aux premières maisons du village un petit corps de soldats impériaux, puis ils fondaient de toutes parts sur leurs adversaires qui se croyaient déjà sûrs de la victoire, et n'en laissaient pas sortir un seul.

Mais rien ne diminuait l'ardeur des Impériaux ramenés au combat par Jean de Werth, qu'on voyait partout à cheval, l'épée au poing, la cuirasse sur le dos.

Tandis que M. de la Guerche maintenait sa position, Renaud soutenait, à l'autre extrémité du village, l'assaut des fantassins.

De ce côté-là on n'avait point eu le temps d'abattre des arbres, mais une petite rivière encaissée qu'on traversait sur un pont de bois protégeait les abords du village. Tous les efforts de l'attaque, comme ceux de la résistance, étaient concentrés autour de ce pont. Une pluie de balles n'empêchait pas les lansquenets et les mousquetaires d'en franchir parfois l'arche unique au pas de course, mais aussitôt qu'ils se montraient sur la rive opposée, Renaud fondait sur eux, et, soutenu par M. de Volras et M. de Saint-Paer, il les rejetait dans la rivière où quelques-uns des vaincus se noyaient.

Au retour de ces charges, Carquefou essuyait Frissonnante.

« Il y a le feu pour les uns, et l'eau pour les autres, disait-il : c'est une affaire de goût ! »

Vers midi, un parlementaire précédé d'un trompette qui portait un drapeau blanc, se présenta du côté où Jean de Werth commandait en personne. Le feu cessa de part et d'autre, et M. de la Guerche reçut le parlementaire auquel Magnus avait déjà bandé les yeux.

« Parlez, monsieur, lui dit Armand-Louis quand on l'eut introduit dans la salle basse d'une maison voisine.

— Je vous suis envoyé par M. le baron Jean de Werth, général des troupes de S. A. l'électeur de Bavière, mon maître, pour faire cesser une résistance désormais inutile et traiter des conditions qui peuvent arrêter l'effusion du sang.

— S'il en est ainsi, monsieur, permettez-moi de faire prévenir mes compagnons d'armes.... rien de ce qui va se passer ici ne doit leur être caché. »

Armand-Louis adressa quelques mots à Magnus qui sortit, puis se tournant vers l'envoyé de Jean de Werth :

« Vous paraissez surpris, monsieur, poursuivit-il, que j'appelle à cet entretien tous ceux que vous venez de combattre ?

— Tous ceux dont j'ai pu admirer la valeur, répondit galamment l'officier, mais je vous l'avoue, je ne pensais pas que la présence de tant de dragons fût nécessaire à nos délibérations. Je croyais parler à leur chef.

— Je marche à leur tête en effet ; leur libre choix, confirmé par une commission signée du roi Gustave-Adolphe, m'y a porté, mais je suis moins leur chef encore que leur ami. Ils m'obéiraient sans hésiter si je commandais, mais je tiens à honneur de les consulter. »

Renaud, M. de Volras, M. de Saint-Paer, M. de Collonges, M. d'Arrandes, et une foule d'autres gentilshommes entrèrent, précédés par Magnus, et se rangèrent autour d'Armand-Louis.

« Messieurs, leur dit celui-ci, voici monsieur qui m'est envoyé par notre voisin, le baron Jean de Werth, pour traiter des conditions de la capitulation.

— N'avons-nous donc plus que la poignée de nos épées, manquons-nous de poudre et de balles ? s'écria Renaud.

— Je vous jure, monsieur, que nous sommes pour la plupart encore en vie, tâtez-nous, ajouta M. de Collonges.

L'officier salua d'un air de courtoisie.

« Et c'est précisément pour éviter à vos seigneuries la peine de mourir que le baron Jean de Werth m'a dépêché vers vous, reprit-il ; les conditions sont telles que vous pouvez les accepter sans déshonneur.

— Il ne faut pas non plus que vous vous soyez dérangé pour rien, répondit M. de Chaufontaine. Nous vous écoutons, monsieur.

— D'abord le village rendu et les abords occupés par les nôtres, vous aurez toute liberté de vous retirer où bon vous semblera.

— Sans payer de rançon et avec le droit de retourner au camp du roi de Suède ? demanda Renaud.

— Toutes les routes vous seront ouvertes et vous ne payerez aucune rançon.

— Continuez, monsieur.

— Les honneurs de la guerre vous seront rendus et vous conserverez vos armes et vos chevaux.

— Les drapeaux aussi ?

— Les drapeaux pareillement.

— Eh ! eh ! voici qui ressemble furieusement à un conte de fée ! s'écria M. de Collonges.

— Si j'en crois mes oreilles, nous n'avons donc plus qu'à nous en aller chez nous, trompette sonnant ? dit M. de Saint-Paer ; que ne parliez-vous plus tôt !... Voilà trois ou quatre jours que nous ne demandons pas autre chose.

— N'y aurait-il pas par hasard une dernière petite condition dont vous ne dites encore rien ? demanda Renaud.

— C'est vrai, messieurs, il en est une dernière qu'il me reste à vous faire connaître, mais songez bien, avant de la refuser, que toute issue vous est fermée.

— Voilà un petit avis qui ne nous promet rien de bon, murmura M. de Collonges.

— Vous avez avec vous deux personnes de qualité, M de Souvigny et M de Pardaillan....

— Nous y voici, pensa M. de la Guerche.

— Elles seront remises à S. E. le baron Jean de Werth, qui les conduira au duc de Friedland, auquel, vous ne l'ignorez pas, elles ont été enlevées par la violence.

— En somme, vous nous proposez de livrer deux femmes qui n'ont que nous pour amis et protecteurs ? dit M. de Saint-Paer avec une nuance de dédain.

— Si brillant que soit le sort que les amis dont vous parlez leur réservent, continua le parlementaire, celui qui les attend à la cour de Munich et de Vienne est tel qu'elles n'auront rien à regretter.

— Et vous appelez cela des conditions qu'on peut accepter sans se déshonorer ? Vendre de pauvres femmes ! s'écria M. de Collonges.

— Bien ! dit Renaud qui lui serra la main.

La colère faisait monter un flot de sang au visage de M. de Chaufontaine ; il allait parler lorsque M. de la Guerche l'arrêta d'un geste et, se tournant vers l'officier bavarois, lui annonça que la conférence était terminée.

« Nous avons à délibérer, lui dit-il, veuillez vous retirer ; avant un quart d'heure vous aurez notre réponse.

— Délibérer ! s'écria M. de Saint-Paer lorsque les dragons furent seuls.... Délibérer !... et à quoi bon ?

— Parce qu'il s'agit d'une chose qui nous est personnelle à M. de Chaufontaine et à moi, répliqua M. de la Guerche, et que je me tiendrais pour déshonoré si je ne vous faisais pas connaître les conséquences de la résolution à laquelle vous pousse votre magnanimité. Là-dessus monsieur de Chaufontaine pense comme moi.

— Certainement, dit Renaud.

— Nous sommes cernés de toutes parts, poursuivit Armand-Louis, une force supérieure nous enveloppe, sans cesse accrue par de nouveaux renforts, tandis que le fer et le plomb déciment nos rangs. Si vous repoussez les offres de Jean de Werth, un jour nous serons forcés dans nos retranchements. Vous savez alors ce qui nous attend.

— La mort, n'est-ce pas ? dit M. de Saint-Paer.

— Est-ce bien là une chose qui puisse nous épouvanter ? s'écria M. de Volras.

— Mourir l'épée au poing n'est-ce pas la meilleure fin qu'un gentilhomme puisse ambitionner ? ajouta M. de Collonges.

— Et puis qui sait ! poursuivit M. d'Arrandes, combien de condamnés à mort qui vivent longtemps !

— Il ne faut pas dire qui sait ! reprit M. de la Guerche avec force, un homme est parmi nous dès longtemps habitué à la guerre et qu'aucun péril n'étonne. Approche, Magnus, et dis-nous ce que tu penses de notre position. Crois-tu que le courage le plus tenace puisse dans quelque entreprise désespérée nous faire trouver le salut ?

— Non, répondit Magnus d'une voix grave. Je parle à des soldats, ils sauront entendre la vérité. La main de Dieu seule peut nous tirer d'ici. Faites donc le sacrifice de votre vie si vous voulez persévérer jusqu'au bout dans la résistance. Au moment de la dernière heure vous pourrez tous vous réunir en colonne serrée, abandonner les blessés à la clémence du vainqueur et vous jeter sur l'ennemi. C'est la chance suprême que le sort des batailles réserve aux gens de cœur. Bien peu d'entre vous raconteront les épisodes de cette sanglante mêlée à leurs neveux. Mais en dehors de là il n'y a rien.

— Vous l'entendez, messieurs, reprit M. de la Guerche, la mort est partout, vous pouvez la conjurer.

— Mais vous ? s'écria M. de Collonges.

— Oh ! M. de Chaufontaine et moi, dit Armand-Louis qui saisit la main de Renaud, nous sommes liés par un serment que tout notre sang versé ne saurait racheter. Nous reviendrons avec M de Souvigny et M de Pardaillan, ou nous ne reviendrons pas.

— Alors, monsieur le comte, n'insistez plus. Votre sort sera le nôtre, dit M. de Collonges. Je crois être l'interprète de tous mes compagnons d'armes en vous parlant ainsi. Quand nous sommes partis pour Drachenfeld vous ne nous avez rien dissimulé des dangers de la route. L'heure des vrais périls a sonné, nous les subirons tous.

— Oui ! oui ! tous ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Ainsi, messieurs, ces propositions de Jean de Werth, qui vous offre la liberté et la vie, vous n'en voulez pas ?

— Non ! non ! »

Armand-Louis se tourna vers Magnus :

« Va, et que l'envoyé de Jean de Werth soit reconduit ici, » dit-il.

Quand l'officier bavarois reparut, tous les huguenots pressés autour de M. de la Guerche lui serraient les mains et l'embrassaient. Un enthousiasme chevaleresque enflammait leur visage.

« La délibération est close, monsieur, dit Armand-Louis ; je vous avais promis que notre réponse vous serait remise avant un quart d'heure, la voici. Allez dire à Jean de Werth que nous combattrons aussi longtemps qu'il y aura une goutte de sang dans nos veines. »

L'officier promena ses regards sur l'assemblée.

« C'est une folie sublime, dit-il ; je vous admire. Si la Suède compte beaucoup de soldats tels que vous, elle ne sera jamais vaincue ! ».

L'aspect des hommes qui l'entouraient lui faisait bien comprendre qu'il était inutile d'insister. Il se laissa bander les yeux par Magnus et ramener hors du village où le trompette qui tenait le drapeau blanc l'attendait.

« Nous, messieurs, à nos postes ! dit Armand-Louis, et que ceux qui se séparent s'embrassent ; peut-être ne se verront-ils plus. »

Tous les fronts se découvrirent, et ces vaillants soldats échangèrent une accolade silencieuse.

Àprésent, nous sommes prêts, » s'écria M. de Collonges qui, pâle d'une émotion généreuse, tira le premier son épée.

Un moment après, la fusillade éclatait aux deux extrémités du village.

4 · XXXIII

Tandis que ces combats, suivis de pourparlers bientôt interrompus par de nouvelles batailles, se passaient à l'un et à l'autre bout de leur asile, M de Souvigny et M de Pardaillan attendaient et priaient dans une maison que M. de la Guerche avait choisie entre toutes, parce qu'elle paraissait le plus à l'abri des balles.

Les deux cousines y avaient trouvé un garde-chasse qui veillait auprès d'un enfant que la fièvre dévorait. À leur aspect, il s'était levé, et, les regardant avec des yeux désespérés et tout remplis d'un feu sombre :

« J'avais deux fils et une fille, leur dit-il ; les deux hommes sont tombés sous les coups des Suédois en défendant la foi de leur père ; la fille a été séduite par les doctrines nouvelles et s'est éloignée du giron de la sainte Église. Dieu s'est vengé ! elle est morte emportée par un mal inconnu. De tout ce que j'aimais, il ne me reste que cet enfant déjà menacé. Je vous hais parce que vous êtes du sang huguenot, mais vous êtes poursuivies et misérables. Entrez. »

Et il s'assit, le visage farouche, auprès du lit de l'enfant.

Adrienne s'approcha du pauvre petit et lui prit la main. L'enfant la regarda et ne retira pas sa main.

« Dieu est bon à ceux qui le prient d'un cœur sincère, dit-elle. Espérez. »

Au temps où elle habitait la Grande-Fortelle, Adrienne avait eu bien souvent l'occasion de soigner des malades, soit parmi les gens de la maison, soit parmi les personnes des villages voisins. Elle connaissait la vertu de certaines plantes, et les employait efficacement. Vers le soir, sa douceur et son air de bonté avaient gagné le cœur de l'enfant ; il la voulait près de lui et se sentait soulagé quand elle le caressait. Sûre alors d'être écoutée et obéie, elle prépara un breuvage composé du suc de quelques herbes cueillies dans les jardins d'alentour, et le lui présenta.

Le garde-chasse étendit le bras subitement pour s'emparer du vase.

« Non, dit l'enfant, cette femme me fait du bien. »

Et, portant le breuvage à ses lèvres, il l'avala.

Dans la soirée, il s'endormit tranquillement ; une transpiration abondante s'établit, et, quand vint le jour, il respirait comme une personne rendue à la vie. Son premier regard rencontra celui d'Adrienne appuyée à son lit ; il lui tendit les bras.

« J'ai rêvé que ma mère m'embrassait cette nuit ; elle vous ressemblait, » dit-il.

Le garde-chasse se leva tout troublé. Adrienne le regarda doucement.

« Dieu daignera peut-être le sauver, » dit-elle bien bas.

L'enfant s'était rendormi en lui tenant la main.

C'était l'heure où l'envoyé de Jean de Werth pénétrait dans le village. Le bruit du combat retentit jusqu'au soir. Quelquefois, une balle égarée s'applatissait contre le toit de la maison. Quelquefois, Diane sortait sur la porte pour savoir ce qui se passait au dehors. Elle ne voyait à droite et à gauche que deux gros nuages de fumée traversés par des éclairs ; puis on apportait un blessé sur une civière, et ceux qui le portaient le déposaient sous un hangard ou dans une grange, et retournaient au combat en toute hâte.

« Adieu, disait le blessé à ceux qui partaient.

— Adieu, » répondaient les soldats.

Alors Adrienne et Diane quittaient leur asile et couraient offrir leurs secours et leurs consolations à celui qui venait de tomber.

Quelquefois, quand elles arrivaient, elles n'avaient que des prières à lui donner.

La nuit vint et mit un terme aux attaques des Impériaux. Ils n'avaient pas encore pu, malgré leurs assauts vingt fois répétés, entamer les barricades ni déloger les huguenots des maisons avancées et des jardins qui faisaient une ceinture au village ; mais s'ils avaient perdu un bon nombre des leurs, les dragons comptaient beaucoup de victimes dans leurs rangs. On s'était abordé de front maintes fois, et M. de Volras avait dû accourir à la tête de la réserve pour dégager les points menacés.

M. de la Guerche passa l'inspection des lignes ; partout il trouva la même résolution et le même entrain, mais M. d'Arrandes et nul autre de ses compagnons ne disaient plus : qui sait !

« On peut calculer combien de jours nous avons encore à vivre, s'écria M. de Collonges d'un air de belle humeur ; c'est une règle de proportion. Si en vingt-quatre heures nous perdons trente hommes, combien de jours faudra-t-il pour détruire jusqu'au dernier ceux qui restent debout ?

— Je ne sais pas l'arithmétique, » répondit M. de Saint-Paer en souriant.

On ne parla pas beaucoup cependant quand vint l'heure de la veillée ; les têtes les plus jeunes et les plus folles s'étonnaient d'incliner vers les plus sérieuses méditations. On pensait à la patrie lointaine qu'on ne reverrait plus, à ceux qu'on aimait et dont la voix ne serait plus entendue. Quelques larmes fur-

tives mouillaient des moustaches blondes, puis le refrain d'une chanson troublait le silence imposant de la nuit.

Magnus, infatigable encore après la bataille, ne se lassait pas d'interroger les marais qui entouraient le village pour y découvrir un passage ; mais partout l'eau vaseuse et sans fond, nulle part de sentier.

Au retour de son excursion, il se rendit auprès de M. de la Guerche et secouant la tête :

« Dieu est le maître, » dit-il.

Seul, Renaud conservait une apparence d'espoir.

Le dernier coup parti, il courait auprès de Diane et oubliait tout. Si elle le rappelait au sentiment de leur situation, il souriait.

« Par sainte Estocade ma patronne, disait-il, pensez-vous que je sois venu de la Rochelle tout exprès pour trépasser en Allemagne ?... rayez cela de vos papiers.... s'il vous plaît !

Mais aux premiers feux du jour, le marquis de Chaufontaine reparaissait à son poste et ne le quittait plus.

Il était du côté de la vallée, comme M. de la Guerche du côté de la plaine, le lendemain du jour où l'envoyé de Jean de Werth avait porté aux dragons les propositions de son maître ; mais ce jour-là, au grand étonnement des Français, le matin commença sans coups de fusil.

« Ils réservent leur musique pour saluer le soleil, » dit Renaud.

Le soleil parut et on n'entendit rien.

Une heure se passa, puis une autre encore ; autour du village toujours même silence.

L'impatience s'empara de Magnus et de Carquefou. Chacun de son côté, ils se glissèrent hors du village. Les sentinelles ennemies étaient à leur place, les soldats à leurs rangs.

Jean de Werth se promenait à cheval inspectant certains travaux qu'on exécutait à grand renfort de bras à certains endroits dont des officiers mesuraient

l'étendue. Du bout de sa canne le baron semblait en indiquer la destination à M d'Igomer, qui l'approuvait du geste.

« Voilà qui n'annonce rien de bon, » pensa Magnus.

Une fusée blanche partit du côté de la plaine ; une fusée rouge lui répondit du côté de la vallée.

Magnus rentra au quartier, où M. de la Guerche attendait son rapport ; il y trouva Carquefou qui donnait des renseignements identiques à ceux que lui-même apportait. Aux deux extrémités du village c'était mêmes travaux et même immobilité.

« Eh ! eh ! dit M. de Collonges, veulent-ils nous prendre par la famine ?

— Messieurs, répondit Renaud, si la bataille chôme, ne souffrons pas que le déjeuner l'imite. »

C'était là pour Carquefou le côté épineux de la question. Ce qu'il avait pu voir le jour de leur arrivée lui donnait une médiocre opinion des ressources du village au point de vue culinaire. Tout ce qu'on avait découvert était consommé, et il ne lui paraissait pas certain qu'on pût remplacer ce qui n'existait plus. Mais une sorte de miracle s'était produit dans le village. Aux premiers pas que certains dragons, dont l'appétit s'ouvrait de bonne heure, hasardèrent le long des chaumières, ils furent agréablement surpris par la vue de nombreuses compagnies de volailles qui sortaient de diverses basses-cours. D'honnêtes moutons et de pacifiques veaux rendus à la lumière accouraient à la file poussés par des bergères. Les caves et les coins noirs rendaient leurs prisonniers.

« C'est le prodige de la multiplication des pains et des poissons.... murmura Carquefou. Béni soit le Seigneur ! »

Ce prodige venait de ce que Magnus avait exécuté les ordres de son maître. Les provisions étant consommées, il avait fait voir que le fond de sa bourse n'était pas vide, et offert de payer en belles pièces d'or sonnantes et trébuchantes. La pauvreté du village s'était subitement changée en abondance.

Carquefou complétement rassuré passait la revue des bestiaux et mettait de côté les plus gras.

Àmidi, et tandis qu'il se faisait un garde-manger particulier avec les reliefs du festin, on n'avait pas encore entendu la détonation d'un coup de fusil.

Magnus tenta de nouveau la traversée du marais et s'y reprit à diverses fois, tantôt à pied, tantôt à cheval. Il n'en put venir à bout malgré la persévérance de ses efforts. Quand il reparut épuisé de fatigue, son visage commençait à s'assombrir.

Le soir vint, et pas une balle n'était tombée sur le village.

Les dragons soupèrent ; les plus jeunes ne perdirent pas un coup de dent ; les plus vieux semblaient soucieux. L'incertitude était plus lourde à leur cœur que la perspective du combat.

M. de la Guerche songeait que si abondantes que fussent les ressources du village, elles ne pouvaient manquer de tarir un jour, et il ne fallait pas penser à se ravitailler par une sortie.

Les dragons se couchèrent silencieusement dans leurs manteaux ; chacun d'eux adressait à la France des adieux muets. Au loin, perdus dans les ténèbres naissantes, on voyait les feux allumés par les hommes de Jean de Werth autour de leurs travaux.

Une fusée blanche siffla dans l'air sur la droite ; deux fusées rouges lui répondirent sur la gauche.

« Demain, dit Magnus, nous saurons ce que cela veut dire, et quand nous le saurons, la mort sera devant nous. »

Quand la nuit fut tout à fait close, Armand-Louis recommanda à ses lieutenants de redoubler de surveillance autour des postes avancés, et se rendit auprès de M de Souvigny.

Il la trouva qui jouait avec l'enfant du garde-chasse ; la fièvre était tombée ; le père, assis dans un coin, regardait tour à tour la jeune étrangère et l'enfant ; l'attendrissement se lisait sur son visage. Un joyeux éclat de rire retentit tout à coup et remplit la maison de gaieté. Le garde-chasse tressaillit et porta silencieusement un pan de la robe d'Adrienne à ses lèvres. Mais il aperçut Armand-Louis, et laissant retomber la main qu'il embrassait, il se retira.

« Eh bien quelles nouvelles ? demanda à M. de la Guerche M de Souvigny qui berçait l'enfant sur ses genoux.

— Je crois que l'ennemi se fatigue et qu'il bat en retraite, répondit M. de la Guerche qui s'était composé un visage et ne voulait rien dire encore de ce qu'il

redoutait.

Il s'assit auprès d'Adrienne et ils causèrent un instant à voix basse. Armand-Louis souriait et répondait comme s'ils eussent encore été dans le château de Saint-Wast, mais au moindre son qui venait de l'extérieur il prêtait l'oreille, craignant une surprise.

« Que d'inquiétudes et que de tourments ne vous ai-je pas causés, mon ami ! » dit Adrienne en saisissant au vol un des regards qu'il dirigeait vers la porte.

Et comme il restait silencieux dans l'attitude d'un homme qui écoute :

« Vous me cachez quelque chose ! reprit-elle vivement.

— Dieu est le maître, répondit M. de la Guerche qui tressaillit.... Demain peut-être prendrons nous une résolution extrême.... jusque-là ne craignez rien. »

La nuit s'écoula sans surprise. Un jour radieux se leva. Il ne parut pas que les Impériaux eussent rien changé à leurs dispositions. On voyait seulement à droite et à gauche de la route qui venait de la plaine, des épaulements qu'on n'y avait pas remarqués la veille.

La terre était remuée également à l'autre extrémité du village, du côté de la forêt, et présentait le même aspect menaçant.

Magnus, qui fronçait le sourcil, rencontra le regard de M. de la Guerche. Il détourna le sien sans parler.

M. de la Guerche lui frappa sur l'épaule.

« Voyons, explique-toi ? dit-il.

— Monsieur, répondit le vieux soldat, nous nous sommes tirés de Magdebourg et du château de Rabennest.... nous avons pu vaincre à Drachenfeld.... mais je crois que nous trouverons ici notre tombeau. »

Le soleil était déjà haut, lorsque de nouveau le même officier qu'on avait vu une première fois se présenta en parlementaire aux avant-postes.

« La nuit porte quelquefois conseil, dit-il à M. de la Guerche ; en voici deux qui vous ont été données ; avez-vous réfléchi ?

— Oui.

— Et vous cédez ?

— Non. »

Une expression de tristesse profonde se répandit sur le visage du Bavarois.

« Peut-être à votre place ferais-je comme vous, reprit-il, et cependant mon cœur se serre à la pensée de tout le noble sang qui va couler.

— Tous nos jours sont comptés, monsieur ; il n'en coulera pas une goutte que Dieu ne le permette. »

Armand-Louis voulut ramener lui-même le parlementaire jusqu'à la ligne de défense, après quoi chacun courut au poste qui lui était assigné. Les dragons comprenaient instinctivement que le jour terrible était venu.

Àpeine étaient-ils en ligne de bataille qu'un coup de trompette retentit du côté où commandait Jean de Werth, et presque aussitôt un nuage de fumée blanche couvrit la route. Un boulet passa en sifflant à travers les rameaux verts de l'abatis et coupa en deux un dragon qui, à deux pas de M. de la Guerche, renouvelait les amorces de ses pistolets.

« Ah ! l'épaulement ! » s'écria Magnus.

Une nouvelle détonation répondit à ce premier coup, et un boulet qui partait du fond de la vallée pénétra dans le village et renversa un arbre sur le seuil d'une maison.

Les huguenots comprenaient alors pourquoi Jean de Werth les avait laissés en repos pendant tout un jour.

« Voilà qui va nous obliger à voir ces messieurs de plus près, » dit Renaud.

Les canons, et il y en avait quatre, deux de chaque côté, qui se répondaient alternativement, portaient des coups de plus en plus terribles, mais ils n'ébranlaient pas le courage des Français ; quelques-uns d'entre eux, groupés autour de M. de Chaufontaine, se portèrent en avant, et par un feu mieux nourri et mieux ménagé, parvinrent à décimer les rangs de leurs ennemis. Des pelotons plus nombreux imitèrent cette manœuvre, et hardiment conduits jusqu'aux extrémités des habitations, tandis que leur marche patiente et audacieuse était dissi-

mulée par des vergers et des murs de clôture, réussissaient à s'établir solidement dans le voisinage des batteries et tuaient les canonniers sur leurs pièces.

Pour les déloger de leurs positions, il fallut lancer sur eux des colonnes d'infanterie que la fougue et l'élan des huguenots brisaient tour à tour, comme le choc d'une pierre brise un vase d'argile. Pas un champ, pas un jardin, pas un fossé qui ne fût jonché de morts. Armand-Louis était toujours le premier à l'attaque, le dernier à la retraite ; Magnus ne le quittait pas.

Dans les intervalles qui séparaient deux assauts, Renaud envoyait chercher des nouvelles de M. de la Guerche, tandis qu'Armand-Louis expédiait l'un des siens pour savoir comment on se comportait du côté de M. de Chaufontaine. Magnus et Carquefou, qui se croisaient quelquefois en route, échangeaient une ou deux paroles en passant.

« Tout va bien là-bas, disait le vieux reître, nous avons douze morts et vingt blessés.... les blessés se battent.

— Chez nous c'est une grêle, on dirait des giboulées de fer et de plomb, répondit Carquefou ; j'en ai froid dans les os et le feu au visage.... on meurt un peu. »

Au coucher du soleil, une dernière charge menée en personne par Jean de Werth, entraîna les Impériaux jusqu'au pied de l'abatis dont l'épaisseur avait été augmentée par un amas d'arbres fraîchement coupés. Les huguenots, affaiblis par des pertes cruelles, venaient d'être délogés de leurs positions extérieures. Armand-Louis réunit les siens et fondit sur l'ennemi qui s'efforçait de pénétrer dans le village par les brèches que les boulets avaient ouvertes au travers des maisons. Il aperçut Jean de Werth dans la mêlée ; la dragonne brodée par Adrienne pendait à la poignée de son épée.

« Viens ici ! cria M. de la Guerche qui renversait un lansquenet à chaque coup pour se frayer un passage jusqu'à Jean de Werth.

— Me prends-tu pour un aventurier tel que toi ?... je suis général d'armée ! » répondit le Bavarois.

Et il dirigea l'effort de ses soldats vers un point qui lui paraissait mal gardé.

M. d'Arrandes devina son projet et accourut à la tête d'une petite troupe qu'il tenait en réserve. Le choc terrible des huguenots arrêta les Impériaux ; pris en

tête par M. d'Arrandes et chargés sur leurs flancs par Armand-Louis, ceux-ci reculèrent, et ramenés bientôt l'épée dans les reins jusqu'au milieu des vergers qu'ils avaient traversés, ils eurent grand'peine à s'y maintenir.

Sur ces entrefaites, Renaud rejoignit Armand-Louis.

« Voilà un grand quart d'heure qu'on ne fait plus rien là-bas, dit-il ; j'ai laissé le commandement à M. de Saint-Paer et suis venu voir ce qui se passe ici ; ce grand bruit qu'on y entend m'agaçait les oreilles ! »

Un élan le porta au plus épais de la mêlée.

Md'Igomer, qui observait la bataille du haut d'un monticule, à cheval, le corsage pris dans un pourpoint de velours grenat et la taille serrée par une ceinture où pendait un poignard, l'aperçut s'ouvrant un chemin parmi les combattants.

Un mélange de colère, d'admiration et de douleur changea subitement l'expression de ses traits.

« Ah ! s'il m'avait aimée ! » murmura-t-elle.

En ce moment Jean de Werth, qui grondait comme un lion obligé de lâcher la proie sur laquelle un instant sa griffe s'est étendue, essayait de ramener à l'assaut les fuyards qu'il frappait du plat de son épée ; mais l'ombre descendait dans la plaine.

« Partie remise ! » dit-il enfin.

Le canon, qui ne tirait plus depuis qu'on s'était abordé corps à corps, fit de nouveau entendre sa voix formidable.

« Halte ! cria M. de la Guerche.

Aux premiers rangs de ceux qui s'arrêtèrent à sa voix, M. de la Guerche reconnut M. d'Arrandes qui rassemblait ses compagnons ; il lui tendit la main.

« Ah ! vous êtes arrivé à propos ! lui dit-il.

— Ainsi, capitaine, un jour vous pourrez dire à M. le vicomte d'Arrandes, mon père, que j'ai bien fait mon devoir ! s'écria le gentilhomme joyeux.

Un boulet vint et lui emporta la tête comme ses lèvres remuaient encore.

4 · XXXIV

Armand-Louis, le cœur tout gros de sa victoire, traversa les rangs de ses amis. Bon nombre d'entre eux manquaient à l'appel ; beaucoup d'autres, tout sanglants, ne pouvaient plus soulever le mousquet ou l'épée ; quelques-uns attendaient la mort, couchés dans leurs manteaux ; tous avaient les yeux tournés du côté où le soleil venait de disparaître, peut-être pensaient-ils à la France cachée à l'horizon.

Aux premiers bruits de cette bataille furieuse, Adrienne s'était élancée dehors ; Diane la suivit, haletante, les narines gonflées.

Le garde-chasse, sombre et rêveur, marchait derrière elles.

« Entends-tu ? c'est le canon ! dit M de Pardaillan.

— Oui, c'est le canon ! murmura le garde-chasse.

— Mais alors ils sont perdus ! s'écria M de Souvigny.

— Ah ! le boulet porte plus loin que l'épée ! aujourd'hui ou demain ce sera fini ! » poursuivit le garde.

Diane saisit le bras d'Adrienne fiévreusement.

« J'ai toujours pensé, dit-elle, qu'un jour terrible arriverait où il faudrait faire appel à tout ce qu'il y a d'énergie dans le cœur d'une femme.... Te sens-tu là cette même résolution qui m'anime ?

— Je te comprends !... répondit Adrienne ; que Dieu me pardonne si c'est un crime, mais jamais vivante je ne retomberai entre les mains de Jean de Werth !

— Elles ont l'âge qu'avait ma pauvre fille ! » murmura le garde, et une larme coula lentement sur sa joue.

Vers le soir, l'enfant que M de Souvigny avait, pendant trois jours, veillé comme une mère et bercé sur ses genoux, l'appela auprès de son lit.

« Embrassez-moi, lui dit-il, je dormirai tranquille. »

Adrienne embrassa l'enfant, et tandis que Diane regardait par la fenêtre, le front pâle, écoutant les clameurs de l'assaut, elle se mit à genoux près du lit, les mains jointes :

« Seigneur, mon Dieu ! dit-elle, je vous ai fait le sacrifice de ma vie, sauvez celui dont vous lisez le nom dans mon cœur ! »

Le garde, qui depuis quelques minutes se promenait dans la chambre, s'approcha tout à coup et lui touchant l'épaule du doigt :

« J'avais juré de laisser mourir dans ce coin de terre tous les vôtres, comme sont morts mes deux fils, dit-il, mais vous avez rendu la vie à cet enfant.... je vous sauverai, vous et tous ceux qui vous accompagnent. »

Adrienne s'était levée et le regardait avec étonnement.

« Asa n'a jamais menti, poursuivit le garde ; vous avez ouvert le chemin de mon cœur à la pitié. Quand la nuit sera tout à fait venue, dites à celui qui était hier ici, près de vous, de rassembler ses compagnons d'armes ; alors je les sauverai, je le jure ! »

Cependant les dragons, que la mort avait épargnés, creusaient çà et là des fosses et y ensevelissaient leurs camarades frappés dans la bataille.

M. de Collonges lui-même était grave. Les fosses étaient nombreuses et nombreux aussi les blessés.

Il calculait combien d'heures encore la défense pouvait durer, et il en trouvait à peine un nombre suffisant pour faire un jour ou deux ; après quoi personne ne serait plus debout, tant la mort fauchait vite.

Àce moment, et à la clarté des torches qu'on promenait dans les endroits où la mêlée avait été la plus ardente, Adrienne parut, cherchant M. de la Guerche.

On s'écarta afin qu'ils restassent seuls.

D'une voix entrecoupée M de Souvigny raconta à M. de la Guerche l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le garde.

« J'ai foi dans la parole de cet homme, dit-elle ; ainsi, réunissez les dragons et amenez-les sur la place du village.

— Dieu est avec nous ! » s'écria Armand-Louis.

Àce cri les dragons qui s'étaient éloignés accoururent, et il leur fit part de la promesse faite par Asa à M de Souvigny.

Bientôt la nouvelle singulière, qu'un homme avait promis de sauver ce qui restait des huguenots, circula de bouche en bouche. Une heure après l'escadron tout entier était en ordre de bataille sur la grand'place du village.

Pour mieux dissimuler cette retraite, Armand-Louis et Renaud avaient eu soin d'allumer de grands feux le long des abatis et du pont abandonné. Les sentinelles échangèrent un cri en s'éloignant, comme si leur veillée dût se prolonger jusqu'au matin, et ce fut sans bruit que les huguenots prirent leur ordre de marche.

Carquefou jeta son chapeau en l'air.

« Encore une heure de cette vie émaillée de balles, et la fièvre me tuait, » dit-il.

Presque aussitôt le garde arriva portant des torches. Il en alluma une et s'approchant de M. de la Guerche :

« Divisez vos soldats en pelotons de vingt hommes, dit-il, et que chacun de ceux qui marchent en tête des pelotons s'arme d'une torche. »

Les rangs de l'escadron se rompirent et chaque peloton se forma en silence.

« À présent, suivez-moi, » reprit Asa.

Il prit la tête de la colonne et se dirigea vers le marais qui faisait au village une ceinture de joncs et de roseaux. Quelque temps, il chercha sur les bords où l'eau dormante s'aplatissait ; puis s'arrêtant auprès d'un saule éventré : « C'est ici, » dit-il.

Se tournant alors du côté de M. de la Guerche, et montrant le marais dont la surface couverte çà et là d'herbes et de glaïeuls ondulait sous le souffle du vent :

« Le chemin du salut est là devant nous ; nul ne le connaît que moi, reprit-il. Je vais m'y engager le premier, ces deux jeunes femmes me suivront ; les hommes viendront après.

— Et moi je passerai le dernier, dit M. de la Guerche.

— Que chacun de vous ait grand soin de faire marcher son cheval sur les traces du mien, reprit Asa. Si l'un de vous s'écartait du chemin que je suis, il disparaîtrait dans un gouffre. Le sentier n'est pas large, un homme seul peut y

passer de front. Que vos oreilles et vos yeux restent ouverts. Tout ce que la vigilance peut garantir, je le promets, le reste appartient à Dieu.

— Mais ces torches ne décèleront-elles pas notre marche ? dit M. de Collonges.

— Regardez ces feux qui courent sur le marais. Combien de femmes ne se signent-elles pas quand elles voient leurs clartés errantes ! Croyez-vous que les torches qui doivent guider vos pas en augmentent beaucoup le nombre ? »

Ayant ainsi parlé, Asa poussa son cheval dans le marais ; l'eau jaillit sous les pieds de l'animal ; Renaud arrêta le garde par le bras.

« Par le sang du Christ, ce n'est pas une trahison ? » dit-il.

Asa étendit la main vers Adrienne.

« Elle a sauvé mon enfant, et il le demande ! » s'écria-t-il.

Il fit un pas au milieu des herbes ; Adrienne le suivit résolûment, et toute la troupe s'engagea dans le marais.

Le vent soufflait et agitait les touffes épaisses des roseaux qui rendaient un murmure plaintif. Quelquefois un oiseau sauvage, réveillé par le passage des cavaliers, partait en jetant un cri, et de son aile effarouchée effleurait le manteau d'un dragon. Bientôt le dernier soldat eut quitté le rivage, et M. de la Guerche le suivit.

Rien n'interrompit le silence dans lequel s'endormait le village, si ce n'est parfois le cri des sentinelles impériales.

La longue file de huguenots s'enfonçait de plus en plus dans le marais ; ils marchaient lentement, les uns derrière les autres, cherchant la trace de leurs pas, la tête de chaque cheval sur la croupe du cheval qui le précédait. Personne ne parlait. Les torches secouées par le vent jetaient sur la surface morne des eaux des clartés rouges qui se perdaient au milieu des joncs. Il y avait des instants où les chevaux s'enfonçaient dans la vase jusqu'au jarret ; deux ou trois fois leur large poitrail disparut à demi dans un lit d'herbes flottantes ; mais au moment où le terrain semblait manquer sous les pieds, ils rencontraient un sol ferme que la nappe des eaux dormantes cachait à tous les yeux.

Asa ne marchait pas toujours du même pas : on le voyait quelquefois hésiter et regarder autour de lui ; il se penchait alors sur l'encolure de son cheval, consultait la surface immobile du marais d'un œil perçant, sondait la masse épaisse des roseaux, tournait à droite, puis à gauche, s'arrêtait l'espace d'une minute ou, faisant de la main un signe à M de Souvigny qui le suivait, il cherchait en tâtonnant autour de lui, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la ligne invisible du passage qui se tordait sous l'eau. Un sourire éclairait alors son pâle visage, et de nouveau il poussait sa monture droit devant elle.

Cette longue traversée dura près de deux heures. Enfin un rivage boisé apparut aux clartés indécises des étoiles, un terrain plus solide sonna sous les pieds des chevaux, et un élan porta Asa sur la berge du marais. Il se retourna et chaque dragon, tour à tour, aborda auprès de lui. Pas un dragon ne s'était égaré. Armand-Louis, comme il était parti le dernier, arriva le dernier. Devant lui s'étendait la campagne fermée aux regards par un rideau de forêts.

Un mouvement spontané poussa Adrienne et Diane dans les bras l'une de l'autre. Armand-Louis découvrit son front. Tous les cavaliers l'imitèrent, et un long soupir de bénédiction monta vers Dieu. Tous ces braves soldats laissaient la mort derrière eux, et l'espérance semblait les appeler à l'autre bout de l'horizon.

Asa étendit la main dans la direction du nord.

« Prenez ce sentier sur la droite, dit-il, vous le suivrez jusqu'à un endroit où deux routes se croisent engagez-vous du côté où vous verrez une croix de pierre. Chaque pas que vous ferez dans cette voie vous éloignera des Impériaux. »

Cependant les dragons, qui s'étaient rangés en ordre de bataille, secouaient leurs manteaux ruisselants. M. de la Guerche tira une longue bourse de sa poche et voulut la glisser dans la main du garde ; mais, dès les premiers mots, le sombre catholique l'arrêta.

« Vous ne me devez rien, dit-il ; j'ai pensé à une femme et point à vous. Dieu m'est témoin que, si vous aviez été seul, j'aurais laissé le village s'abîmer sous ses ruines avant de rien tenter pour votre salut. »

Asa passa la main dans ses cheveux mouillés par l'humidité du marais, et promenant ses regards sur les cavaliers :

« Une chose m'étonne, c'est d'avoir pu, moi Asa Herr, tirer du feu des soldats qui servent sous les couleurs suédoises ; puissent les os de mes fils me le pardonner ! Adieu, maintenant ! »

Il saisit la main de M de Souvigny, la porta respectueusement à ses lèvres et rentra d'un bond dans le marais.

Au bout d'une minute sa silhouette noire s'était effacée dans la nuit.

Armand-Louis se rapprocha d'Adrienne.

« Votre bonté a plus fait pour notre salut que notre courage, » dit-il.

Et il poussa d'un pas résolu dans le sentier que lui avait indiqué Asa.

Le lever du jour les surprit devant la croix de pierre, à l'intersection des deux routes. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni cavaliers ni fantassins.

Messieurs, dit gaiement M. de Collonges, nous voici comme Ulysse quand il se fut échappé de l'antre de Polyphème. Galopons un peu pour nous réchauffer. »

Tandis qu'ils poussaient vers le nord, Jean de Werth ordonnait à ses batteries de recommencer leurs feux.

Logés dans les enclos et les vergers, ses mousquetaires attendaient la riposte des protestants. Étonné de ne rien voir et de ne rien entendre, Jean de Werth conduisit une reconnaissance jusqu'à l'abatis.

Aucune balle ne partit du milieu des branches.

Le capitaine, qui se connaissait en stratagèmes, craignit une embûche. Il fit ranger sa troupe derrière un pli de terrain, et commanda aux batteries de redoubler leurs feux.

Dans le village, même silence et même immobilité.

Quelques partisans plus hardis escaladèrent un mur autour duquel la veille bon nombre de leurs camarades avaient trouvé la mort, et s'aventurèrent jusqu'aux abords des positions qu'ils n'avaient jamais pu franchir.

Md'Igomer, qui les vit tout à coup s'éparpiller comme une volée d'oiseaux pillards derrière l'abatis qui masquait l'entrée du village, lança son cheval qui

frémissait d'impatience, et, sautant par-dessus les obstacles, arriva en quelques bonds au milieu d'eux.

La grande rue, si longtemps et si héroïquement défendue par les dragons, s'ouvrait devant elle. Quelques femmes s'y promenaient, puisant de l'eau aux fontaines.

En une seconde, elle eut atteint les limites du village. Partout des flaques de sang, partout des monticules de terre fraîchement remuée, nulle part de soldats.

Au loin, la route était déserte.

« Mais où sont-ils donc ? » s'écria-t-elle tourmentée par une rage intérieure qui la rendait folle.

Il y avait alors deux ou trois heures déjà que le garde était rentré dans sa cabane.

Jean de Werth avait suivi M d'Igomer à la tête d'un régiment.

« Comprenez-vous rien à cela ? lui dit sa compagne. Je vous dis que Satan les protége ! »

Mais Jean de Werth ne croyait pas à ces mystérieuses protections.

Bien sûr que les protestants ne s'étaient pas échappés par la route qui rampait dans la vallée, il arrêta un paysan.

« Sais-tu si le marais est praticable en quelque endroit ? dit-il.

— Nos pères ont parlé d'un sentier qu'on y voyait autrefois, répondit le paysan qui tremblait. Mais le secret s'en est perdu depuis longues années. Le garde Asa, au temps où il était jeune, l'a parcouru quelquefois pour surprendre des canards. J'étais moi-même tout petit alors. Que de gens qui se sont noyés en essayant de l'imiter ! »

Jean de Werth voulut voir Asa, et se fit conduire à sa demeure.

« On assure que tu connais le sentier qui passe au travers du marais, dit-il ; on distingue des pas nombreux de chevaux sur les bords. Est-ce toi qui as servi de guide aux huguenots ?

— Moi ! répondit le garde ; j'ai veillé cet enfant toute la nuit, et mes deux fils sont morts en combattant les Suédois. L'un était à Leipzig, l'autre au passage du Lech.

— Et tu penses que si les huguenots maudits que nous poursuivons ont mis le pied dans ce marais, sans guide, personne d'entre eux n'en sortira vivant ?

— Personne ! »

Jean de Werth se retira.

« Ô mes fils ! » murmura le garde, et il embrassa l'enfant qui dormait.

4 · XXXV

Md'Igomer avait elle-même reconnu en maints endroits les traces nombreuses imprimées par les chevaux sur le rivage du marais. Elle en cherchait les empreintes sous l'eau, et les voyait disparaître çà et là au milieu d'un lit d'herbe que le vent faisait moutonner. Son regard anxieux interrogeait l'horizon. Ceux qu'elle poursuivait d'une haine infatigable, avaient-ils réussi à franchir cette barrière réputée infranchissable, ou dormaient-ils sous la surface plombée de ces eaux immobiles ? L'espace ne lui répondait pas ; elle n'entendait que les cris plaintifs des courlis qui battaient de l'aile autour des joncs. Mille sentiments divers s'agitaient alors dans son cœur : c'était un mélange de joie âcre et violente et de profonde douleur. Celui qui l'avait trahie et qu'elle avait aimé, ne venait-il pas de payer de la vie son abandon ? Quelle mort dans les eaux sinistres d'un marais ! et comme sa vengeance l'avait bien servie ! Mais le dernier regard de Renaud avait sans doute rencontré celui de Diane, leurs mains s'étaient mariées dans une étreinte suprême, la mort les unissait, et rien à présent ne les séparerait plus. Puis, tout à coup, la pensée que peut-être ils étaient parvenus à gagner la rive opposée lui traversait l'esprit ; alors, un frisson la prenait, et elle ne songeait plus qu'à retrouver leurs traces, à les atteindre et à les punir.

Jean de Werth n'était qu'à demi rassuré par les déclarations du garde. Il avait assez souvent éprouvé quelles ressources incroyables Armand-Louis et Renaud puisaient dans leur énergie, leur courage, leur adresse, pour ne pas redouter qu'ils n'eussent une fois encore brisé les obstacles amoncelés sur leur route. Eussent-ils, en outre, exposé leurs compagnes à une mort presque cer-

taine, s'ils n'avaient pas eu quelque moyen secret de traverser le marais ? Du caractère dont ils étaient, M. de la Guerche et M. de Chaufontaine eussent vingt fois préféré se lancer à cheval au travers des balles et des sabres, en briser le cercle ou tomber morts.

Les pas imprimés sur les bords fangeux de l'immense marais étaient nombreux partout, aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche. Les bestiaux du village et les chevaux de labour avaient coutume de hanter ces parages, dont certaines parties présentaient à leur alimentation des ressources abondantes. Les paysans qu'on interrogeait répondaient vaguement ; ceux-ci n'avaient rien vu, ceux-là dormaient ; la plupart, affolés par la terreur, déclarèrent que depuis que l'attaque du village avait commencé, ils ne quittaient pas leurs maisons dans la crainte des balles. On n'en tirait aucun renseignement précis. Las de questionner, Jean de Werth envoya çà et là des éclaireurs pour reconnaître l'endroit exact où un corps de cavalerie régulière avait pu passer. Leur zèle fut devancé par la colère inquiète et l'impatience fiévreuse de M d'Igomer.

Elle aussi parcourait les bords du marais, penchée sur l'encolure du cheval, cherchant un indice qui la mît sur la véritable piste des fugitifs.

Tout à coup, on la vit s'arrêter, et, montrant du geste un pan de gazon foulé en ligne droite par les sabots de cinquante chevaux :

« Là ! là ! s'écria-t-elle.

Jean de Werth accourut.

« Je ne vois rien que des pas comme on en voit partout ! s'écria-t-il après qu'il eût des yeux interrogé le marais.

— Et cela, qu'est-ce donc ? reprit M d'Igomer en désignant du doigt un nœud de rubans qu'on voyait flotter parmi les roseaux à quelque distance du bord. C'est là qu'ils ont passé. Ce bout de soie qui pend à la cime des joncs ne vous le dit-il pas ? Ah ! je le reconnais, moi ! Ce nœud de rubans, couleur de feu, M de Pardaillan le portait à son corsage. Voyez le sentier sous l'eau, voyez ces empreintes profondes qui se suivent et se perdent au loin !

— C'est vrai ! dit Jean de Werth.

— S'ils ont passé, ne passerons-nous pas comme eux ! Ah ! ce nœud de rubans ! Je veux savoir si Renaud de Chaufontaine n'est pas tombé près de lui.

— Que faites-vous ?

— Je vous montre le chemin ! Me suivrez-vous si j'arrive ? »

Et, poussée par le démon de la haine, M d'Igomer lança son cheval dans le marais avant que personne pût l'arrêter.

« Prenez garde ! c'est tenter Dieu, » lui cria l'un des paysans que Jean de Werth avait interrogés.

Mais les pieds du cheval venaient de rencontrer un terrain solide ; M d'Igomer secoua la tête avec dédain et poursuivit sa marche périlleuse. Le nœud de rubans couleur de feu, qu'elle ne quittait pas du regard, l'attirait comme un aimant.

Pendant quelques minutes, les cavaliers de Jean de Werth la suivirent des yeux, hésitant sur le bord, tentés de la suivre, et intimidés par les mystères de cette nappe d'eau que voilaient par intervalles des îles de glaïeuls et de roseaux.

« Et vous êtes des hommes ! des soldats ! » leur cria M d'Igomer qui marchait toujours.

Huit ou dix cavaliers s'élancèrent sur ses traces.

Jean de Werth impassible ne remua pas.

« S'ils découvrent le sentier, je le verrai bien ! » murmura-t-il.

Les cavaliers marchaient au hasard, ceux-là avec plus de hardiesse, ceux-ci avec plus de circonspection. Au bout d'une centaine de pas l'un d'eux tomba subitement dans un bas-fond où son cheval disparut jusqu'au poitrail ; un autre sentit que la vase cédait sous son poids et sauta en arrière ; un troisième glissa dans un trou et eut quelque peine à regagner la rive à la nage. Tous s'arrêtèrent.

Md'Igomer seule continuait d'avancer ; le vent secouait les bouts du ruban couleur de feu qui semblait rire au soleil.

Tout à coup son cheval trébucha ; une de ses jambes de derrière venait de s'engager dans un lit d'herbe et de fange où il plongeait jusqu'à la hanche. Un effort violent le fit se relever, il se jeta de côté et s'enfonça jusqu'au ventre dans un trou ; un instant il se débattit, essayant de regagner le sentier dont il s'était écarté, mais chaque élan le faisait s'enfoncer plus profondément dans la vase ; ses pieds fouettaient la boue dont les éclaboussures aveuglaient M d'Igomer. En

un instant elle eut de l'eau jusqu'aux genoux. Malgré sa résolution la peur la prit.

« À moi ! cria-t-elle.

Jean de Werth donna l'exemple et entra résolument dans le marais. Quelques-uns de ses cavaliers s'y engagèrent après lui.

Mais déjà le cheval effaré de M d'Igomer n'obéissait plus à la bride, et se livrait à des bonds et à des mouvements désordonnés qui l'entraînaient toujours plus avant dans le liquide épais où ses sabots cherchaient vainement un point d'appui. Il se cabra tout à coup, glissa et tomba sur le flanc.

« À moi ! » cria de nouveau M d'Igomer.

Enfoncée jusqu'aux épaules dans l'abîme elle chercha de ses mains crispées à se cramponner aux roseaux ; son poids les entraîna, ils plièrent, et l'eau monta tout à coup jusqu'à son menton ; elle poussa un cri déchirant, on vit ses bras convulsifs battre un instant la surface verdâtre du marais, puis on ne vit plus rien.

Jean de Werth poussa droit devant lui, épouvanté, la pâleur de la mort sur le front. Quand il arriva près du trou où M d'Igomer était entrée vivante, une eau limoneuse et glauque étendait partout son miroir immobile. Une écharpe de soie qu'il ramassa du bout de son épée indiquait seule qu'une femme avait disparu là.

Un instant Jean de Werth longea les bords de l'abîme, effrayé du silence qui succédait à cette lutte de la jeunesse contre la mort. Deux ou trois hommes qui le virent mettre pied à terre et chercher à ravir M d'Igomer à la tombe unirent leurs efforts aux siens, mais le marais ne rendit point sa proie.

Convaincu que rien ne la sauverait plus et que parvint-on jusqu'à elle on ne retirerait qu'un cadavre, Jean de Werth remonta à cheval.

« Maintenant vengeons-la ! » dit-il.

Et regagnant la rive que M d'Igomer avait quittée, il donna ordre à une partie de ses troupes de s'enfoncer rapidement sur la route qui courait vers le nord, et à la tête de l'autre il entreprit de tourner le marais.

Les Français avaient sur lui une grande avance, mais des messagers envoyés au galop dans toutes les directions ne pouvaient pas manquer de les atteindre. Il s'agissait seulement de ne pas se tromper sur la route qu'ils avaient prise.

Vers le soir un de ces messagers rejoignit Jean de Werth ; il avait découvert la piste des huguenots.

« Ah ! morts ou vifs, je les aurai ! » s'écria Jean de Werth qui enfonça les éperons dans le ventre de son cheval haletant.

Sa course effrénée le conduisit dans une lande jonchée çà et là de cadavres d'hommes et de chevaux. Le sang coulait encore des blessures. Au loin quelques flocons de vapeurs blanches mouchetaient la morne étendue des bruyères.

« Ah ! les maudits ! ils ont passé par là ! » s'écria Jean de Werth.

Et il se lança de nouveau en avant.

M. de la Guerche et Renaud venaient en effet de passer. Au moment de leur arrivée dans cette lande, un corps de cavalerie s'y trouvait campé et leur barrait le passage d'une chaîne de montagnes où s'ouvrait un défilé qu'il était important de gagner au plus vite. Parlementer, c'était s'exposer à perdre un temps précieux et permettre aux Impériaux de se réunir. Divisés, on pouvait les rompre presque sans coup férir.

Un pli de terrain amena les huguenots jusqu'en face du campement.

« Au pas maintenant, dit Armand-Louis, puis quand nous serons à portée de pistolet, au galop tous ensemble. »

La vue soudaine d'un escadron qui débouchait dans la plaine surprit d'abord les Impériaux ; quelques-uns d'entre eux montèrent à cheval, d'autres apprêtèrent leurs armes sans mettre le pied à l'étrier. L'attitude de l'escadron qui marchait au pas leur enlevait toute défiance. Cependant on expédia trois ou quatre cavaliers pour le reconnaître.

Armand-Louis avançait toujours, Adrienne et Diane au centre de la troupe et flanquées de dix dragons choisis parmi les plus robustes et les mieux montés.

Ils laissèrent approcher les cavaliers, puis au moment où ceux-ci les sommaient de s'arrêter, sur un signe de M. de la Guerche ils fondirent sur le campement ventre à terre, et le pistolet au poing.

Ce fut comme un torrent furieux qui heurte en son passage un champ d'épis mûrs ; la trouée fut large et sanglante, et la moitié des Impériaux n'avait pas encore tiré l'épée que déjà l'escadron fuyait vers le défilé.

Quelques balles le poursuivirent et il atteignit le pied de la montagne.

Jean de Werth y arriva lui-même au moment où les Impériaux, pareils à une bande d'oiseaux sauvages que le fusil d'un chasseur a un instant dispersés, se consultaient sur ce qu'ils avaient à faire.

Le cheval du baron trembla sur ses jarrets et tomba mort.

« Vous hésitez ! » s'écria-t-il en se faisant reconnaître.

Il jeta hors de selle un cavalier blessé, et prenant sa place :

« En avant ! dit-il. Dix écus d'or au premier d'entre vous qui tue un huguenot ! »

La main d'un vieil officier saisit la bride du cheval.

« Regardez, monseigneur, » dit-il.

Et du doigt il lui fit voir les dragons qui précipitaient des quartiers de roche au milieu du défilé. Le bruit de ces masses qui roulaient sur le flanc de la montagne arrivait jusqu'à eux.

« Combien sommes-nous ? demanda Jean de Werth.

— Mille à peu près.

— Eh bien ! cinq cents d'entre nous tomberont. Cinq cents passeront ! En avant ! »

Les Impériaux, entraînés par la voix du capitaine, partirent à fond de train.

4 · XXXVI

M. de la Guerche, qui observait l'ennemi, réunit les dragons autour de lui.

« Monsieur de Saint-Paer, dit-il, vous allez prendre cent hommes avec vous et pousserez droit jusqu'à l'extrémité du défilé. Peut-être, et c'est mon espoir,

trouverez-vous les Suédois de l'autre côté de la montagne. Alors M de Pardaillan et M de Souvigny seront sauvées. M. de Chaufontaine et moi, avec M. de Volras et M. de Collonges, nous soutiendrons le choc des Impériaux. Cinquante hommes suffiront pour garder ce passage.

— Que ne restez-vous auprès de M de Souvigny et de M de Pardaillan vous-même ? s'écria M. de Saint-Paer. À nous de combattre, à vous de les sauver !

— Si les Suédois ne sont pas derrière la montagne, votre mission ne sera-t-elle pas la plus périlleuse ? C'est avec l'épée qu'il faudra vous frayer un passage jusqu'à eux ! »

M. de Saint-Paer allait répliquer.

« Ne m'avez-vous pas choisi librement pour votre chef ? reprit Armand. — Oui.

— Alors, monsieur, obéissez. Ce n'est plus l'ami qui vous parle, c'est le capitaine. »

Et comme M. de Saint-Paer attristé fronçait le sourcil, Armand lui saisit la main.

« Vous avez deux blessures, je le sais, monsieur ; laissez aux autres la chance de montrer plus tard d'aussi glorieuses cicatrices. »

Cependant les Impériaux accouraient animés d'une soif de sang. Les adieux des dragons furent rapides, mornes, presque muets. Adrienne et Diane, qui ne savaient rien de ce qui avait été décidé, partirent étonnées de ne point voir M. de la Guerche et Renaud à leurs côtés ; au premier coude que faisait le défilé dans la montagne, M. de Saint-Paer entendit comme un coup de tonnerre derrière lui ; c'était la fusillade qui commençait.

« Dieu ! s'écria Adienne.... ils se battent ! »

Ainsi qu'elle, Diane retint la bride de son cheval.

« Madame, dit M. de Saint-Paer, j'ai charge d'âme.... j'ai répondu de votre salut sur mon honneur.... marchons ! »

Les deux jeunes filles ramenèrent un voile sur leur visage pour ne pas laisser voir qu'elles pleuraient, et tandis que leurs chevaux suivaient la rampe du défi-

lé, le bruit de la fusillade, diminué lentement par la distance, mourait dans l'éloignement.

M. de Saint-Paer marchait le dernier, la tête basse.

On sait que des quartiers de rocher précipités par les huguenots embarrassaient le défilé ; mais dans les intervalles ouverts parmi leurs décombres, deux ou trois hommes pouvaient encore passer au risque de la vie.

Jean de Werth, fou de rage, lança les Impériaux contre ce rempart improvisé.

Ils étaient mille d'un côté, cinquante de l'autre : mais la route étroite se tordait en longs replis. Dix hommes à peine pouvaient se présenter de front, et chaque balle qui partait des rochers en renversait un. Une muraille de cadavres s'éleva bientôt devant la muraille de pierre. Les Impériaux ne comptaient pas leurs morts ; ils montaient toujours.

Les dragons étaient à pied, leurs chevaux cachés derrière l'angle énorme d'un rocher. Quand l'un d'eux était blessé, il s'asseyait sur une pierre et ne cessait de combattre que lorsque la vie tarissait avec le sang.

Parfois un élan plus furieux des Impériaux en portait quelques-uns sur la crête des rochers, ou les faisait se glisser entre les masses qu'aucun effort n'ébranlait mais alors la pointe des épées et la crosse des mousquets les recevaient. Magnus et Carquefou s'étaient armés de longues piques avec lesquelles ils perçaient d'outre en outre les assaillants.

« Voici un exercice qui me rappelle le siége de Berg-op-Zoom, où à grands coups de lance nous précipitions les Espagnols dans des fossés pleins d'eau, dit Magnus.

— Hélas ! répliqua Carquefou, ces coups de pique me font penser à la cuisine du château de Saint-Wast ; mais là on ne lardait que d'honnêtes chapons.... on avait bon appétit et on n'avait pas la chair de poule comme à présent ! »

Le soir vint, puis l'ombre monta du fond de la vallée et enveloppa la montagne. Les coups devinrent moins fréquents, et moins rapides les assauts. Les Impériaux semblaient las de servir de pâture à la mort. Un dernier flot d'hommes vint se briser contre la double muraille derrière laquelle combat-

taient les huguenots, et on entendit la voix des officiers qui commandaient la retraite.

« Où crois-tu que soient à présent M de Souvigny et M de Pardaillan ? demanda M. de la Guerche à Renaud.

— Dans la plaine, sans doute, » répondit celui-ci.

L'ordre de monter à cheval passa doucement de bouche en bouche. Chaque dragon quitta tour à tour son poste de combat. Armand-Louis, Renaud, Magnus et Carquefou se levèrent les derniers sans bruit. Ils soupirèrent en regardant ceux qui ne les imitaient pas ; ils savaient que ceux-là ne se relèveraient jamais.

M. de Volras et M. de Collonges étaient à cheval ; celui-là courbé sur sa selle, la main serrée autour du pommeau ; l'autre ferme, souriant, la tête haute.

On prit par la bride les montures de ceux qui étaient morts, et Armand-Louis qui restait en arrière donna le signal du départ.

Vingt hommes seulement se mirent en route ; trente dormaient du sommeil éternel, la face tournée vers le ciel.

Les dragons laissaient derrière eux une muraille infranchissable à la cavalerie ; mais depuis que la nuit était venue, Jean de Werth, qui craignait une fuite semblable à celle qui les avait sauvés une première fois, lançait de quart d'heure en quart d'heure quelques hommes déterminés contre la barricade. Il jugeait de la présence des huguenots par les coups qu'ils portaient aux siens.

La troupe ébranlée, Armand-Louis fit signe à Renaud, à Magnus et à Carquefou. Tous quatre revinrent sur leurs pas et se blottirent dans les anfractuosités du rocher au moment où un léger bruit leur donnait à penser qu'un nouvel assaut allait être tenté.

L'œil aux aguets ils virent des ombres se mouvoir le long du défilé et s'approcher silencieusement de leur abri.

« Feu ! » cria tout à coup M. de la Guerche.

Quatre coups partirent, quatre ombres s'effacèrent. D'autres mousquets arrachés aux mains de ceux qui ne respiraient plus servirent à de nouvelles décharges. Les assaillants reculèrent.

« Ils sont encore là ! » pensa Jean de Werth.

Sans perdre une minute, Armand-Louis se mit en selle avec Renaud, et suivis de Magnus et de Carquefou ils s'élancèrent dans la direction que suivaient M. de Volras et M. de Collonges.

Carquefou promenait la main tout le long de son corps.

« Penses-tu que je sois vivant ? dit-il à Magnus.

— Presque, répondit le reître.

— Si tu me le jures, je le crois, mais ça m'étonne ! »

Ils eurent bientôt rejoint la compagnie qui venait de laisser une moitié des siens sur la brèche et tous atteignirent l'extrémité du défilé. De nouveaux horizons s'ouvraient devant eux. Le soleil qui se levait en éclairait les paysages tranquilles. On voyait au loin des colonnes de fumée, et sur la lisière d'un champ la troupe de M. de Saint-Paer, en bon ordre, attendait M. de la Guerche.

« Ah ! voici les nôtres ! » s'écria joyeusement M. de Collonges qui l'aperçut le premier.

M. de Volras, qui marchait la tête basse depuis une heure, sourit et tomba de cheval.

« Adieu ! dit-il, du moins les Impériaux ne m'auront pas vivant. »

Et il rendit l'âme, la main sur la garde de son épée.

Tandis que M. de la Guerche et Renaud étaient auprès de M de Souvigny et de M de Pardaillan assises à l'ombre d'un bouquet d'arbres, brisées de fatigue, dévorées d'inquiétudes, pâles et les yeux enflammés par la fièvre, Carquefou regardait en arrière et Magnus en avant.

Presque au même instant l'un vit du côté de la montagne que les Français venaient de traverser en grande hâte, une troupe de cavaliers qui descendait la rampe du défilé, et l'autre aperçut au loin, dans la plaine, un nuage de poussière d'où partaient mille éclairs.

« Là-haut Jean de Werth ! dit Carquefou.

— Là-bas l'inconnu ! dit Magnus.

— Et partout des coups à recevoir.... Comme c'est gai de voyager en Allemagne ! » reprit Carquefou.

M. de Saint-Paer s'approcha de M. de la Guerche.

« Nos chevaux sont rendus, dit-il ; je vois de ce côté un rideau d'arbres derrière un ruisseau ; c'est là peut-être qu'il nous faudra mourir. »

Armand-Louis regarda du côté de la montagne.

« Jean de Werth ne peut avoir avec lui qu'une poignée d'hommes.... donc le danger n'est pas de ce côté-là.... dit-il ; allons au-devant de cet escadron qui marche contre nous et, l'épée au poing, dans un dernier effort, conquérons des chevaux pour remplacer ceux qui fléchissent sous l'éperon. »

Les dragons serrèrent leurs rangs ; au mouvement de M. de la Guerche qui tournait son épée vers la plaine, tous avaient compris ce qu'il attendait d'eux. Un frisson parcourut leur troupe vaillante, et tous s'apprêtèrent à bien tomber dans cette lutte suprême.

Aucun ne pensait en sortir debout.

Comme ils approchaient du ruisseau indiqué par M. de Saint-Paer, un coup de vent balaya le nuage de poussière que l'escadron soulevait dans sa marche. On vit les chevaux, on vit les hommes, on vit les armes.

« Les Suédois ! » cria Magnus.

Un long frémissement parcourut les rangs décimés des dragons de la Guerche.

« Vive le roi Gustave-Adolphe ! » cria la voix impétueuse d'Armand-Louis.

Et, comme si l'ardeur nouvelle qui animait les huguenots eût passé de leur âme électrisée dans les flancs de leurs montures, chaque cheval qu'on croyait à bout d'efforts partit au galop.

Le ruisseau fut franchi, la prairie traversée, et M. de la Guerche tomba dans les bras d'Arnold de Brahé, étonné de le voir.

Adrienne et Diane, à genoux sur la terre, en face du régiment ému, levaient leurs mains vers le ciel et rendaient grâce à Dieu.

Les Suédois agitaient leurs drapeaux et leurs armes ; les dragons avaient mis leurs chapeaux au bout des épées ; de longues clameurs retentissaient dans le ciel.

« Voilà notre Iliade terminée ! dit Renaud qui baisait avec transport les mains de Diane. Maintenant que c'est fini, je puis l'avouer, j'ai eu bien peur !

— Nous sommes partis trois cents, et nous ne sommes pas cinquante, » ajouta M. de Saint-Paer.

Quand les dragons se retournèrent, Jean de Werth avait fait volte-face et longeait au pas le pied de la montagne. Il portait l'épée au fourreau.

Armand-Louis le suivit quelque temps des yeux.

« Battez-vous la campagne en partisans ou faites-vous l'avant-garde d'un corps d'armée ? demanda-t-il alors à M. de Brahé.

L'armée du roi est tout entière ici près, partie sur la gauche, partie en arrière, répondit Arnold. Celle du duc de Friedland occupe une position formidable sur la droite. Gustave-Adolphe va à sa rencontre ; une bataille est imminente, bataille qui mettra en présence la Suède et l'Autriche, et qui décidera des destins de l'Allemagne.

— Ah ! s'écria Renaud, nous arrivons à temps !

— Un peu trop tôt, peut-être ! » murmura Carquefou timidement.

Renaud le regarda de travers.

« C'est une opinion personnelle, reprit Carquefou ; elle n'engage que moi. »

Armand-Louis suivait toujours des yeux la petite bande que menait Jean de Werth.

« À l'assurance de sa marche, à la direction qu'il suit, je ne peux pas douter qu'il ne sache où il va, reprit M. de la Guerche.

— Et vous ne vous trompez pas. Avant ce soir, il sera au quartier général de Wallenstein, à Lutzen. »

Renaud, qui n'avait pas perdu un mot de ce court dialogue, s'approcha de M. de la Guerche :

« Eh ! mon capitaine, tu questionnes M. de Brahé en homme qui a quelque projet en tête, » dit-il.

Armand-Louis toucha légèrement du doigt la garde de son épée.

« Il manque quelque chose à ce pommeau, dit-il.

— Une dragonne, peut-être ?

— Tu l'as dit.

— Et tu prétends la chercher où elle est ? »

Armand-Louis fit un signe de tête affirmatif.

« C'est une folie, mais j'en suis, reprit Renaud.

— À présent, plus un mot, poursuivit M. de la Guerche ; quatre yeux nous observent, quatre beaux yeux qui lisent dans nos âmes. Magnus et Carquefou seront du voyage.

— Eh ! tu sais bien que l'un ne va pas sans l'autre ! »

4 · XXXVII

Une heure après, et tandis que M de Souvigny et M de Pardaillan se dirigeaient vers le camp du roi, sous l'escorte d'un garde d'honneur, quatre hommes bien montés se lançaient sur les traces de Jean de Werth.

Qui les eût rencontrés eût pris M. de la Guerche et Renaud, Magnus et Carquefou pour quatre gardes du corps de S. Ex. le duc de Friedland. Ils en avaient l'uniforme, les armes, les couleurs. Magnus avait tout arrangé pour que le travestissement fût complet ; rien n'y manquait, et ils poussaient hardiment vers les lignes ennemies.

Ils ne tardèrent pas à rencontrer des batteurs d'estrade de l'armée impériale, auxquels ils se donnèrent pour des cavaliers chargés d'une mission spéciale. Tout s'écartait devant leur uniforme redouté. Quelques-uns des soldats qu'ils avaient combattus la veille, leur donnèrent même des indications sur le lieu où les quatre cavaliers seraient assurés de trouver Jean de Werth, pour lequel, disait Magnus, l'un d'eux avait des dépêches pressées ; ils apprirent ainsi que toutes les bandes dispersées dans le pays avaient ordre de se réunir au gros de l'armée.

Un aide de camp, avec lequel ils se croisèrent, leur annonça, en outre, que Jean de Werth avait reçu dans la nuit une estafette du général en chef, et que, déçu dans son espoir d'atteindre certains huguenots qu'il poursuivait, il ne songeait plus qu'aux devoirs du capitaine. Il devait provisoirement s'arrêter dans un village situé à l'extrême gauche de la ligne d'opération et y attendre de nouvelles instructions.

« Je crois bien que ce sont précisément ces instructions que nous lui portons, répondit hardiment M. de la Guerche.

— Hâtez-vous alors. Le général bavarois pourrait bien ne s'arrêter que quelques heures dans la maison où il est descendu. »

L'aide de camp salua M. de la Guerche de la main et disparut.

« Eh ! eh ! dit Carquefou, ce village où on nous envoie m'a tout l'air d'une caverne.

— C'est pourquoi il faut y aller, » répondit Renaud.

Armand-Louis y courait déjà.

Quand les quatre cavaliers y parvinrent, il faisait nuit close. On les laissa circuler librement au milieu des ruelles encombrées de soldats de toutes armes. Une grande maison se voyait au centre du village, toute resplendissante de lumières. Jean de Werth était là. Les quatre gardes du corps s'installèrent dans une cour voisine et vidèrent un sac d'avoine sous le nez des chevaux. Les pauvres bêtes n'étaient pas au bout de leurs fatigues.

Vers minuit, Magnus, qui ne dormait jamais que d'un œil, vit arriver un courrier qui arrêta son cheval tout fumant devant la maison du général bavarois. Ce courrier portait la livrée de Wallenstein.

Magnus poussa du coude Carquefou.

« Procure-toi quelques flacons de vin vieux et deux ou trois brocs d'eau-de-vie, dit-il ; moi, je vais me mettre en sentinelle là-bas. »

Lorsque Magnus parlait, Carquefou avait pour habitude d'obéir sans raisonner ; tandis que Magnus se dirigeait vers la porte que le courrier venait de franchir, Carquefou s'enfonçait dans une ruelle voisine, bien déterminé à trouver les

flacons et les brocs tout pleins, fallût-il mettre au pillage les caves de toutes les hôtelleries.

Bientôt après, le courrier sortit de chez Jean de Werth ; Magnus l'aborda, et, l'ayant invité à se rafraîchir, le conduisit vers l'endroit où il avait laissé Carquefou.

Carquefou avait le vin et l'eau-de-vie.

« Eh ! camarade, dit Magnus en faisant sauter le goulot d'une bouteille, un ou deux coups ne vous feront pas de mal. Vous m'avez l'air d'un homme qui a trop couru pour n'avoir pas soif.

— J'ai le gosier sec comme du vieux cuir et le palais dur comme de la corne, » répondit le cavalier qui saisit la bouteille à deux mains et colla ses lèvres au goulot.

Cette accolade fraternelle disposa le courrier aux confidences ; il ne cacha pas aux deux bons compagnons qui lui faisaient un si gracieux accueil, qu'il était sur les dents pour avoir galopé tout le jour, et que la perspective de servir de guide à Jean de Werth pour une nouvelle expédition le consternait.

« Voilà trois nuits que je ne dors pas, dit-il.

— Bah ! le général vous donnera bien le loisir de faire un somme, répondit Magnus qui lui passait un nouveau flacon.

— Point. Il s'agit de partir tout à l'heure ; les dépêches que je lui ai remises étaient fort pressées, et il n'est pas homme à perdre un long temps. »

Magnus échangea un coup d'œil avec Carquefou.

Le cavalier buvait, fermait les yeux, buvait encore, et bâillait à faire croire que ses mâchoires ne parviendraient plus à se rejoindre.

« Le baron Jean de Werth est un peu comme le duc de Friedland, poursuivit le cavalier ; tel général, tel lieutenant ; avec eux il faut qu'on marche droit, ou mourir à la peine.... et c'est là ce qui m'attend.

— Vous m'intéressez, mon ami, reprit Magnus ; si la chose pouvait vous être agréable, je connais quelqu'un qui se chargerait peut-être de courir pour vous.

— Qui ?

— Moi ! »

Le cavalier ouvrit les yeux tout grands.

« Ce que j'en fais est par bonté d'âme, ajouta Magnus. Jean de Werth doit-il aller bien loin ?

— Au quartier général, mais en passant par un gros bourg où il y a de l'artillerie ; les chemins sont mauvais ; il y a un pont à demi rompu sur une rivière.... si je m'endors, bon soir, je me casserai le cou.

— Mon ami, il ne faut rien casser, dit Carquefou.

— C'est imprudent, ajouta Magnus ; moi qui connais les chemins, j'enfilerai le pont tout droit. »

Le courrier ne voyait plus clair ; sa tête alourdie roulait d'une épaule à l'autre : cependant, une lueur de raison lui traversa l'esprit.

« Oui-da ! reprit-il, vous êtes bien prompt à rendre service aux gens ; on a vu des loups qui empruntaient la peau du berger pour croquer les moutons. »

Magnus prit un air bonhomme.

« Vous n'êtes point sot, camarade, dit-il ; la vérité vraie, c'est qu'au désir de vous obliger se joint celui de rentrer dans les bonnes grâces du feld-maréchal Wallenstein ; l'ami que vous voyez là, et qui ne vous laissera pas une goutte de cet excellent vin si vous n'y prenez garde, a comme moi commis certaines peccadilles qu'il faut racheter par un honnête service.

— On n'est pas parfait, dit Carquefou qui ne cessait de verser des rasades à leur convive.

— C'est pourquoi, continua Magnus, nous voulons ramener triomphalement Jean de Werth au quartier général. La chose faite, le pardon est au bout.

— Le pardon pour vous, et pour moi ? s'écria le cavalier.

— Il y aura cinq écus d'or, et les voilà ! »

Le courrier prit les cinq pièces d'or, les fit tinter dans sa main, puis, riant d'un air bête et les yeux à demi clos :

« Eh ! ce n'est pas moi qu'on trompe, dit-il ; je savais bien qu'il y avait une anguille sous roche !... Je suis bon diable : cassez-vous les reins à ma place, et bonne chance !... Ah ! dispensez-vous de prévenir les camarades que j'ai laissés à l'entrée du village, ils voudraient leur part du gâteau. »

Tout en parlant, le courrier glissait les ducats dans sa poche qu'il avait grand'peine à trouver.

La porte de la maison que Jean de Werth occupait s'ouvrit, et quelques hommes en sortirent se dirigeant en toute hâte vers les écuries.

« Eh ! dit le courrier qui ne pouvait presque plus parler, voilà que le baron Jean de Werth s'apprête ; il est en fer cet homme-là. Ah ! j'oubliais.... il ne vous connaît pas, il pourra peut-être vous interroger ; s'il vous dit : Prague. vous répondrez : Friedland. »

La tête du cavalier tomba sur son épaule et il ferma les yeux.

« Vite, à présent ! murmura Magnus.

Le courrier enfermé dans une écurie sur une botte de paille, Magnus et Carquefou prévinrent Armand-Louis et Renaud, et tous quatre, à cheval, se tinrent immobiles à la porte de Jean de Werth.

Le Bavarois parut ; au moment de sauter en selle, il jeta sur les quatre cavaliers un regard rapide ; il reconnut, à la clarté d'une torche que soulevait un palefrenier, l'uniforme des gardes du corps de Wallenstein, mais ne vit pas l'homme qui tout à l'heure était entré chez lui.

« Le messager ? » dit-il le pied sur l'étrier.

Magnus se pencha vers Jean de Werth, et faisant le salut militaire :

« Nous l'avons escorté ; il dort là, » dit-il.

Puis, d'une voix plus faible et sans plier la paupière sous le regard de Jean de Werth :

« Je m'appelle Prague, comme il s'appelle Friedland, reprit-il d'un air mystérieux.

— Partons ! » dit le Bavarois.

Jean de Werth n'emmenait avec lui qu'un officier.

Magnus et Carquefou prirent les devants, M. de la Guerche et Renaud restèrent en arrière, et tous les six s'enfoncèrent dans la campagne toute baignée des clartés de la lune.

Ils fendaient l'espace, penchés sur l'encolure des chevaux, leurs longs manteaux de guerre drapés autour d'eux. On voyait, comme des ombres, passer dans la nuit les arbres, les maisons, les moulins ; quelques chiens saluaient leur fuite de longs aboiements. Jean de Werth échangeait quelques rares paroles avec son aide de camp.

Cependant une ligne blanche qui s'élargissait à l'horizon annonçait l'approche du matin ; la pâle lueur qui descendait du ciel fit voir dans la campagne une rivière vers laquelle on courait, et sur cette rivière un pont aux arches à demi rompues. Le clocher d'un bourg se montrait au loin. Au moment où Magnus et Carquefou s'engageaient sur le pont, un coup de sifflet retentit.

Tous deux s'arrêtèrent à mi-chemin des deux rives ; Jean de Werth et son aide de camp retinrent machinalement les rênes de leurs chevaux. Armand-Louis et Renaud furent sur eux en un instant.

« Qu'est-ce donc ? demanda le Bavarois.

— Il y a que je m'appelle Armand-Louis de la Guerche, et que voilà mon ami, M. le marquis Renaud de Chaufontaine, qui veut bien me servir de témoin, » dit Armand-Louis en se découvrant.

Jean de Werth regarda autour de lui.

« Ne cherchez pas, c'est inutile ! dit Renaud ; Magnus et Carquefou, que je vous présente, font bonne garde.... il n'y a personne aux environs, nous sommes quatre et vous êtes deux le plus simple est de dégainer.

— Maintenant, si ce duel n'est pas de votre goût, reprit M. de la Guerche, ou s'il vous répugne d'en courir la chance, vous pouvez l'éviter en me remettant cette dragonne que je vois là. »

Jean de Werth sourit, et d'un air de hauteur :

« Je croyais avoir affaire à un homme de guerre, dit-il, et non à un amoureux de comédie.... Deux armées sont en présence qui vont jouer au jeu des batailles les destinées de deux couronnes ; vous avez votre place marquée d'un côté comme j'ai la mienne de l'autre.... Laissez se vider la querelle d'un empereur et

d'un roi, après quoi, foi de gentilhomme, nous nous rencontrerons où votre bon plaisir le voudra. »

Armand-Louis secoua la tête :

« Je vous tiens, je vous garde, dit-il ; si l'un de nous doit tomber, il n'y aura jamais qu'un soldat de moins, et les deux armées peuvent se rencontrer. »

La plaine était déserte, personne ne passait sur les deux rives du fleuve. Le regard de Jean de Werth faisait le tour de l'horizon et s'arrêtait sur le clocher du bourg où l'appelait la mission militaire que lui avait confiée Wallenstein ; que n'eût-il pas donné alors pour voir sortir de ce bourg un escadron enseignes déployées ! Mais déjà M. de la Guerche venait de tirer l'épée.

Jean de Werth l'imita.

« Vous avez dit que c'était un duel, reprit-il ; si je vous renverse, suis-je libre ?... Si je succombe, le capitaine Steinwald, qui m'accompagne, peut-il suivre sa route ?

— Je le jure ! dit Armand-Louis.

— Alors, bataille ! »

Armand-Louis et Jean de Werth mirent pied à terre, et, ayant choisi une place unie au milieu du pont, les deux adversaires croisèrent le fer.

Renaud se tenait debout à côté d'Armand-Louis ; le capitaine Steinwald immobile auprès de Jean de Werth. Magnus et Carquefou gardaient les deux extrémités du pont.

Entre les deux combattants, même haine, même jeunesse, même ardeur, même force. La pointe des épées cherchait le cœur ; pas un mot, pas un cri, pas un soupir. On n'entendait que le froissement de l'acier rencontrant partout l'acier. Les chances semblaient égales ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne faiblissait, ni l'un ni l'autre ne reculait.

Mais ce n'était pas vainement que M. de la Guerche avait lutté contre Renaud et contre M. de Pappenheim. Quelle feinte ne lui était pas connue ? Quelle ruse, quelle attaque ne savait-il pas déjouer ? L'éclair de la colère passa sur le visage de Jean de Werth ; un instant son fer ne le couvrit pas tout entier, et l'épée d'Armand, plus prompte qu'un dard, lui traversa le bras.

La main du Bavarois s'ouvrit et son arme tomba sur le pont. M. de la Guerche allait s'en saisir lorsque Jean de Werth, la ramassant de la main qui restait libre, la précipita dans le fleuve.

« Périsse l'épée qui m'a trahi, et périsse la dragonne ! » dit-il.

Mais d'un bond, et sautant par-dessus le parapet, Armand-Louis venait de suivre l'épée dans sa chute.

On le vit s'enfoncer sous l'eau bouillonnante, puis tout à coup reparaître, tenant d'une main l'épée où pendait la dragonne et nageant de l'autre. Bientôt il eut gagné la rive.

Jean de Werth, pâle de fureur, soutenait d'une main son bras vaincu.

« Vous êtes libre, monsieur, » dit Armand-Louis.

Sautant alors sur son cheval que Magnus lui avait amené, il laissa Jean de Werth au milieu du pont.

Et, tandis que sa course effrénée le ramenait vers les lignes suédoises, Armand-Louis serrait sur son cœur la dragonne humide.

« Dieu bon, disait-il, Adrienne est à moi ! »

Lorsque M. de la Guerche et Renaud arrivèrent au camp de Gustave-Adolphe, le comte de Brahé venait d'y rentrer avec les deux jeunes filles confiées à sa garde.

M. de Pardaillan, plus fort que la maladie, était auprès du roi. N'ayant aucune nouvelle des deux aventuriers, pas plus que de M de Souvigny et de Diane, il n'avait plus qu'un espoir, celui de les venger et de mourir.

Un grand bruit éclata tout à coup devant sa tente, et le son de deux voix aimées fit bondir son cœur.

Comme il se levait tout tremblant, Adrienne et Diane tombaient dans ses bras.

Vivantes toutes deux ! » s'écria-t-il.

Un ruisseau de larmes s'échappa de ses yeux.

« Monsieur le marquis, dit Renaud, je ne devais reparaître devant vous qu'avec M de Pardaillan ; ai-je tenu ma parole ?

— Mon fils, embrassez-moi ! dit le vieillard.

— Dieu ! » s'écria Renaud dont les genoux fléchissaient.

Mais déjà le père avait cédé la place au gentilhomme et au soldat.

« Messieurs, reprit M. de Pardaillan, les affaires de la Suède doivent passer avant nos affaires de famille. Donnez ces quelques heures à la prière et au sommeil. Demain le Dieu des batailles décidera du sort de Gustave-Adolphe ; moi aussi, je monterai à cheval. »

4 · XXXVIII

Tout dans le camp présentait le spectacle d'une sourde agitation. Les escadrons et les bataillons prenaient leur rang de combat. On savait que le roi de Suède et Wallenstein devaient se mesurer le lendemain. Les officiers allaient et venaient, distribuant des ordres. Les canons roulaient ; les plus vieux soldats examinaient leurs armes.

Armand-Louis se rendit chez Gustave-Adolphe qui lui ouvrit ses bras ; il fut frappé de l'air de gravité qu'avait le roi.

« Je vous amène ce qui reste vivant des dragons de la Guerche, dit-il après qu'il eut mis le roi, en quelques mots, au fait de la situation de ses affaires.

— Tant mieux, répondit Gustave-Adolphe, nous n'aurons pas trop de nos meilleurs soldats.

— Pensez-vous, sire, que Wallenstein soit plus redoutable que le comte de Tilly ? Le bourg de Lutzen sera pour Votre Majesté comme la ville de Leipzig, il baptisera une victoire nouvelle.

— Dieu est le maître, puisse-t-il vous entendre ! »

D'une main ferme, Gustave-Adolphe fit voir à M. de la Guerche le plan des positions occupées par les deux armées.

« Je ne suis pas en état d'attendre l'hiver non plus que Wallenstein, reprit-il ; je lui offre la bataille, et il l'acceptera pour ne pas mériter le reproche qu'on lui fait depuis Nuremberg, de ne pas oser se mesurer contre les armes du roi de Suède. Wallenstein est un grand général. Tout ce que le génie d'un homme peut inventer de combinaisons pour assurer la victoire à son drapeau, il le trouvera. Combien qui vivent aujourd'hui dormiront demain du sommeil éternel ! Vous serez près de moi, la Guerche.

— C'est la place la plus dangereuse ; merci de me l'avoir donnée, sire. »

En sortant de la tente du roi, Armand-Louis demanda à M. de Brahé des nouvelles du duc de Lauenbourg.

« Voilà deux jours qu'il est parti, répondit Arnold.

Dieu veuille qu'il ne revienne plus ! » s'écria M. de la Guerche.

Quelques heures séparaient encore la nuit du moment solennel où la grande bataille devait commencer. Armand-Louis sortit du camp pour voir Adrienne encore une fois. Comme il en franchissait l'enceinte, il rencontra Magnus qui marchait sur la piste d'un homme de mince apparence, qui poussait des talons et de la voix un cheval maigre et chétif.

« Si Magnus est toujours l'homme que j'ai connu, dit le vieux reître, m'est d'avis que j'ai vu la mine de ce coquin dans l'hôtellerie où le seigneur Mathéus portait le froc d'un moine.

— Et que t'importe ! murmura M. de la Guerche.

— On dit que dans les pays d'Afrique, les chacals précèdent les hyènes qui vont à la curée. Maître Innocent pourrait bien être l'éclaireur d'un bandit qui a nom Jacobus et dont j'ai cru reconnaître le profil anguleux et la barbe rouge au moment où vous entriez chez le roi.... C'est une idée dont je veux causer avec lui. »

Mais au moment où Magnus faisait mine de tourner bride, maître Innocent joua de l'éperon, et le cheval maigre et chétif partit comme la foudre ; en quelques minutes il fut hors d'atteinte.

« Eh ! eh ! murmura Magnus, voilà qui m'enracine dans mes soupçons.... nous verrons l'hyène après le chacal.

— Eh bien ! répliqua Armand-Louis, ne sommes-nous pas là pour les recevoir ? »

Tandis que tout se préparait dans le camp suédois pour l'action décisive du lendemain, Wallenstein était en conférence avec le duc François-Albert, qui lui faisait part de la résolution prise par le roi Gustave-Adolphe.

« J'ai perdu deux fois vingt-quatre heures à vous chercher dans les montagnes, entre Cambourg et Weissenfels, et à battre les bords de la Saale. À votre tour, ne perdez pas une heure. Le roi de Suède sera sur vous demain.

— En êtes-vous bien sûr ? s'écria Wallenstein qui se leva. Hier le roi marchait vers la Saxe.

— Il a levé le camp qu'il avait à Naumbourg et s'avance à marches forcées sur Weissenfels.

— Le comte de Kolloredo s'y trouve.

— Il tient le fort, mais il n'empêchera pas le roi Gustave-Adolphe de passer. Croyez-le, monseigneur, la bataille est inévitable.

— Elle ne sera inévitable que si je consens à l'accepter.

— Et si Votre Altesse la refuse, ses ennemis assureront qu'elle n'ose pas rencontrer le roi de Suède en rase campagne. »

Wallenstein rougit.

« Ah ! on dit cela !

— Ceux qui ne vous connaissent pas, monseigneur, se font un malin plaisir de colporter partout ces calomnies.

— Combien de soldats Gustave-Adolphe a-t-il dans sa main ?

— Vingt mille.

— C'est plus d'hommes que je ne peux lui en opposer.

— Mais vous êtes Wallenstein et vous les commandez. Vous avez d'ailleurs l'avantage de la position. Si vous reculez, ne craignez-vous pas de perdre, par cette retraite, le prestige de vingt victoires ? Le roi de Suède vous a attaqué, ce

me semble, dans vos retranchements de Nuremberg. Le vainqueur de Tilly a-t-il pu vous entamer ?

— C'est vrai ; mais voyez le hasard ! Hier, par mon ordre et dans la conviction où j'étais que la campagne était finie, le comte de Pappenheim s'est séparé de moi et marche sur Mortzbourg.

— Il faut le rappeler en toute hâte ; il ne peut pas être à plus de sept ou huit lieues.

— Vous chargeriez-vous de l'atteindre ?

— Oui ; et, le comte ramené au camp, je cours rejoindre le roi de Suède.

— Partez alors. Voici l'ordre signé et revêtu de mon sceau ; moi je vais prendre conseil de mes généraux. »

Mais c'était moins le comte Kolloredo ou Piccolomini que le duc de Friedland allait consulter, que l'astrologue Seni.

L'entretien qu'il venait d'avoir avec le duc de Lauenbourg était loin d'avoir déterminé Wallenstein à accepter la bataille dont le menaçait Gustave-Adolphe ; il était dans sa politique de temporiser, et, bien qu'ébranlé par les arguments à l'aide desquels l'astucieux François-Albert avait piqué son amour-propre, il faisait dépendre sa résolution de la réponse des astres.

L'astrologue Seni occupait une maison au sommet de laquelle les ouvriers du camp avaient élevé une terrasse et une sorte de tour, où l'habile homme vivait au milieu d'un arsenal d'instruments. On ne voyait sur les murs que figures cabalistiques et calculs algébriques.

Au moment où Wallenstein entra dans la tour, Seni observait la marche des astres.

Àla vue du firmament tout resplendissant d'étincelles, à la vue surtout de cet homme silencieux qui traçait sur une feuille de papier des signes et des chiffres dont le sens lui échappait, le général, que cent canons tirant à la fois ne faisaient pas frissonner, trembla de la tête aux pieds.

« Que disent les planètes ? » demanda-t-il d'une voix émue.

Seni avait reçu précédemment la visite de François-Albert, mais il n'était pas dans ses habitudes de se compromettre par des réponses catégoriques.

« Mars était bien rouge ce soir…. la terre s'abreuvera de sang bientôt dit-il.

— C'est une rosée qui tombe presque chaque jour dans les temps orageux où nous vivons ; mais avez-vous jeté les yeux sur l'étoile du roi de Suède ? poursuivit le duc de Friedland.

— Elle était voilée hier, ce matin plus voilée encore…. cependant elle n'était point encore effacée…. Saturne la menace ainsi que Jupiter…. j'ai fait mes calculs sur la conjonction des astres…. un grand événement est proche.

— Ah !

— Voyez votre étoile, monseigneur, quel vif éclat malgré l'approche de Mercure, astre ennemi dont Sirius qui vous protége combat l'influence…. la vérité se lit dans le ciel en caractères de feu…. voyez cette étoile qui passe et s'éteint ; une autre encore fuit et disparaît…. une troisième plus resplendissante s'élance des profondeurs du firmament…. dans sa course elle effleure le belliqueux Lion et le Bélier ami des batailles…. Qu'il prenne garde !

— Qui ? expliquez-vous ! demanda Wallenstein qui ne respirait plus.

— L'astre qui est le maître de sa vie a pâli…. Le ciel l'a dit et le répète ; les idées de novembre seront fatales à Gustave-Adolphe ! »

La poitrine de Wallenstein se gonfla.

« Et c'est aujourd'hui le 1 novembre ! » s'écria-t-il.

Seni traça sur le papier des chiffres et des paraboles ; Wallenstein le regardait retenant son souffle.

« Oui, fatales ! bien fatales ! répéta Seni ; le soleil s'est couché dans la pourpre…. que tu étais sombre alors, étoile de Gustave-Adolphe ! »

Comme il sortait de la maison de Seni, Wallenstein à demi vaincu, mais encore hésitant, rencontra un homme qui le cherchait. Il reconnut l'écuyer de M d'Igomer.

« Ah ! monseigneur ! » dit cet homme.

Et mettant un genou en terre, il lui présenta une écharpe souillée de boue et tout humide encore.

« Dieu ! morte ! » s'écria Wallenstein.

L'écuyer se releva, et le front nu raconta au duc de Friedland comment la baronne d'Igomer avait perdu la vie ; une seule chose avait surnagé, c'était ce tissu de soie sauvé par sa légèreté. Maintenant Thécla dormait du sommeil éternel sous les glaïeuls et les joncs du marais.

Wallenstein écoutait l'écuyer d'un air sombre.

« Ah ! s'écria-t-il enfin.... que la terre boive le sang.... j'ai payé mon holocauste ! »

Et mandant autour de lui les généraux de l'armée impériale, Isolani, Kolloredo, Piccolomini, Terzki :

« Messieurs, leur dit-il, demain nous livrons bataille au roi Gustave-Adolphe ! »

Toutes les dispositions furent prises pendant les quelques heures qui les séparaient du jour. Des fossés profonds hérissés de pieux s'étendirent sur les deux côtés de la route qui courait de Weissenfels à Leipzig entre les deux armées ; les troupes impériales, divisées en cinq brigades, prirent position à trois cents pas de cette route, l'aile gauche appuyée au canal qui joint l'Elster à la Saale et des batteries promptement établies dressèrent leurs canons sur toutes les hauteurs.

Cependant le duc de Lauenbourg et le capitaine Jacobus galopaient dans la nuit à la poursuite du comte de Pappenheim.

Un incendie qui projetait de sinistres lueurs sur l'horizon leur servait de flambeau. Ils comprenaient que le terrible général avait passé par là.

Aux premières clartés du matin, Gustave-Adolphe monta à cheval. Souffrant encore d'une blessure mal cicatrisée, il portait en place de cuirasse un justaucorps de buffle et un surtout de drap. Pâle, mais l'œil en feu et le front haut, il passa devant le front de son armée composée tout entière d'hommes aguerris et dévoués.

Àsa vue tous poussèrent mille clameurs qui retentirent jusque dans le camp de Wallenstein.

« Soldats ! s'écrie le roi, élevons notre âme vers Dieu qui donne la victoire ! »

Il se met à genoux, découvre son front et prie.

L'armée se prosterne en masse, et des milliers de voix héroïques entonnent un chant religieux que la musique des régiments accompagne. Un long brouillard couvrait la plaine, et la prière de ces vaillants hommes, dont la moitié peut-être allait mourir, s'élevait au milieu des ombres.

Armand-Louis, et M. de Pardaillan, tout à coup animé du feu de la jeunesse, suivaient le roi.

M. de la Guerche cherchait partout Renaud. On ne le voyait pas dans les rangs des dragons. Il interrogea Magnus.

« Ce matin M. de Chaufontaine paraissait fort préoccupé d'un justaucorps de peau de buffle tout neuf qu'il essayait, répondit Magnus ; Carquefou en essayait un aussi de la même forme. »

En ce moment un rayon de soleil traversa l'atmosphère, le brouillard se leva comme un rideau, les deux armées s'aperçurent séparées par la grand'route, et un jet de flamme partit d'une batterie placée sur un monticule situé au centre de l'armée impériale.

« Dieu est avec nous ! s'écrièrent les Suédois.

— Jésus et Marie ! » répondirent les Impériaux.

La bataille était commencée.

Tandis que Gustave-Adolphe montrait du bout de son épée la batterie qui s'entourait de fumée et de flammes et qu'il fallait enlever, Wallenstein regardait du côté par lequel le comte de Pappenheim s'était éloigné la veille. La route était blanche et nue jusqu'à l'horizon.

« Arrivera-t-il à temps ? » murmura le feld-maréchal en reportant les yeux sur les masses profondes des Suédois qui déjà abordaient le premier fossé au pas de course.

La fusillade éclatait sur toute la ligne, le canon grondait, et déjà les balles et les boulets faisaient leur œuvre de destruction.

La furie de l'attaque n'était égalée que par l'obstination de la défense. Aucune des deux armées ne voulait céder ; le terrain conquis pied à pied par les Suédois était presque aussitôt repris par les troupes impériales ; des rangs entiers tombaient remplacés par de nouveaux combattants acharnés à continuer

la lutte. Partout où un régiment pliait les chefs se portaient en avant, et leur présence ramenait les vaincus à la bataille. On ne comptait plus les morts. La route qui séparait les deux armées avait été enlevée et reperdue trois fois.

Pendant les charges impétueuses qui menaient Gustave-Adolphe du centre à l'aile gauche et de l'aile gauche à l'aile droite de son armée, Armand-Louis, tantôt seul avec Magnus, tantôt avec quelques douzaines de dragons, n'avait pas cessé d'accompagner le roi. Au travers de la fumée un instant il aperçut Renaud qui sortait du milieu d'un bataillon bavarois mis en déroute. Il crut voir Gustave-Adolphe en personne, et derrière ce nouveau Gustave-Adolphe un autre encore. Même justaucorps, même surtout.

« Quelle est cette folie ? dit Armand-Louis, tandis que les balles sifflaient autour de sa tête.

— C'est un stratagème ! répondit Renaud. Un déserteur m'a fait connaître que certains capitaines de l'armée impériale veulent s'attaquer au roi. Nous sommes quatre ou cinq qui avons pris son costume. Si la fortune le permet c'est sur moi qu'on tombera. »

Cependant le roi veut, par un coup décisif, briser le centre ennemi où Wallenstein combat en personne. Il rassemble autour de lui quelques bataillons de ses fidèles finlandais et, l'épée haute, il les mène à la charge. Tout cède devant lui, et son élan le rend maître des batteries qui dominent la route. Wallenstein, impassible, recule tout entouré de vaincus. Sa ligne d'opération est rompue, mais aussi longtemps qu'un régiment tiendra, il ne croira pas la bataille perdue.

Seni n'a-t-il pas dit que les ides de novembre seraient fatales au roi de Suède !

Mais voilà que des clameurs éclatent sur la droite. Une confusion terrible mêle tous les rangs ; les deux armées semblent traversées par un tourbillon dont le poids écrase les lignes suédoises.

Gustave-Adolphe s'arrête et regarde au loin.

Un cri terrible s'élève du milieu de ce tourbillon rempli d'éclairs.

« Jésus et Marie ! »

C'est le cri des Impériaux, et huit régiments de cuirassiers se font voir, renversant tout sur leur passage.

Au même instant un homme tout couvert de poudre passe auprès de Wallenstein et lui jette ces mots :

« Le comte de Pappenheim ! »

Puis il continue sa course, arrive au milieu des escadrons suédois et se jetant aux côtés du roi :

« Sire ! dit-il, le comte de Pappenheim est ici. Votre aile gauche est broyée !

— Ah ! maudit ! » murmure Armand-Louis qui a reconnu François-Albert.

Mais déjà Gustave-Adolphe a fait un signe à M. de la Guerche.

« Courez, dit-il, et ramenez le duc Bernard de Weimar avec sa réserve. Il me trouvera en face de Pappenheim. »

Armand-Louis part d'un côté, Gustave-Adolphe s'élance d'un autre et le duc de Lauenbourg le suit.

Un cavalier sinistre galope auprès d'eux. Si Carquefou le rencontrait il reconnaîtrait le capitaine Jacobus malgré le manteau rouge qui l'enveloppe.

« Enfin te voilà donc ! pourquoi depuis deux jours ne t'ai-je pas vu ? dit Gustave-Adolphe au duc de Lauenbourg qui court sur ses traces.

— Ah ! sire, cette fois je ne vous quitterai plus, » répond le duc.

Les lueurs de cet incendie qu'il avait aperçu dans la nuit l'avaient conduit à Halle, que le général Pappenheim venait de livrer aux flammes.

Àpeine eut-il pris connaissance de l'ordre que lui portait le sombre allié des Impériaux, que le grand maréchal fit battre le tambour et sonner le clairon ; mais cavaliers et fantassins se livraient au pillage. Huit régiments de cuirassiers répondirent seuls à cet appel et le général se mettant à leur tête courut à la bataille.

Elle était perdue. Il arrive et la rétablit. Son épée fait des prodiges et sa cavalerie accoutumée à vaincre avec lui rencontre le régiment bleu, l'un des plus solides de l'infanterie suédoise.

C'est comme un mur d'hommes, un mur hérissé de piques et de mousquets ; mais les cuirassiers, dix fois repoussés, dix fois sont ramenés à la charge, et le mur tombe.

Au régiment bleu succède le régiment jaune.

Le torrent des cavaliers l'attaque et s'amoncelle autour de ses flancs sans pouvoir l'entamer.

Mais Pappenheim se jette au plus épais de la mêlée ; les cuirassiers le suivent et passent.

Le régiment jaune n'existe plus.

« Gustave-Adolphe, où donc es-tu ? » s'écrie Pappenheim qui brandit son épée toute rouge de sang.

Il aperçoit un cavalier qui ressemble au roi et fond sur lui.

Dès les premiers coups le cavalier, blessé à mort, est renversé sur la croupe du cheval.

« Ah ! ce n'est pas le roi ! » dit Pappenheim qui le pousse dédaigneusement du bout de son épée.

Et précipitant sa course :

« Gustave-Adolphe, où donc es-tu ? » crie-t-il de nouveau.

Et chemin faisant il laboure l'armée suédoise rompue en dix tronçons, comme un fort taureau laboure un champ semé de broussailles.

Ce grand tumulte attire le roi qui voit de loin le désordre des siens et qui sent que le duc de Friedland va reprendre l'offensive.

Le cavalier au manteau rouge qui le suit s'approche de François-Albert.

« L'armée plie. Le roi mort, elle est vaincue ! Frappez donc ! » dit-il.

Le duc de Lauenbourg lève un lourd pistolet.

« Ah ! je n'ose pas ! » dit-il.

En ce moment Gustave-Adolphe, emporté par sa course, passe non loin d'un peloton de mousquetaires impériaux. François-Albert feint d'être entraîné par son cheval, et courant sur leur front :

« Celui qui galope le premier, là-bas, c'est le roi.... tirez ! » dit-il.

Trois mousquets s'abaissent et font feu ; une balle atteint Gustave-Adolphe et lui casse le bras gauche qui plie renversé.

« Malédiction ! » murmure François-Albert qui ne voit pas tomber Gustave-Adolphe.

En ce moment Armand-Louis accourt de toute la vitesse de son cheval.

« Sire, dit-il, le duc Bernard me suit.

— En avant ! » répond le roi.

Un gros de cuirassiers le sépare tout à coup de M. de la Guerche qui les charge à la tête de trente dragons.

Gustave-Adolphe s'efforce de joindre M. de Pappenheim, mais la douleur et la perte du sang l'affaiblissent, une vieille blessure mal cicatrisée se rouvre : il pâlit et chancelle.

« Ah ! que du moins mes braves soldats ne me voient pas tomber ! dit-il.

— Mais frappez donc ! » répète Jacobus à l'oreille du duc de Lauenbourg, tandis que Gustave-Adolphe s'éloigne à pas lents.

François-Albert hésite.

« Eh bien ! ce que vous ne savez pas faire, moi je le ferai ! dit le capitaine.

Et levant un pistolet, il lâche le coup. Gustave-Adolphe pousse un cri ; sa main défaillante veut se cramponner à la selle, mais il roule par terre.

« Frère, dit-il au duc de Lauenbourg qui le regarde épouvanté, j'en ai assez !… va-t'en et sauve tes jours !

— À présent, sire, me reconnais-tu ?… crie Jacobus qui vient de quitter la selle ; tu m'as outragé, je te tue ! »

Un cri terrible lui fait lever la tête ; Armand-Louis avait tout vu, et à la tête de ses dragons il s'efforçait de pousser jusqu'au roi.

« À moi ! crie Jacobus, Gustave-Adolphe est mort ! »

Cent cuirassiers et cent mousquetaires impériaux accourent ; les Suédois, que le cri de Jacobus a remplis de rage, se jettent en avant, et un combat où per-

sonne ne demande et n'offre de quartier s'engage autour du cadavre de Gustave-Adolphe.

Le duc Bernard de Weimar, appelé par Armand-Louis, venait de rencontrer le comte de Pappenheim ; aux cuirassiers autrichiens il oppose les cuirassiers finlandais ; le torrent que rien tout à l'heure ne semblait devoir arrêter recule à son tour.

La nouvelle que le roi venait de perdre la vie s'était répandue dans l'armée suédoise avec la rapidité de l'éclair un mouvement de rage y avait répondu, et comme des louves auxquelles on vient de ravir leurs petits, les compagnies ralliées s'étaient précipitées sur l'ennemi. Ce n'était plus une bataille, c'était un gigantesque duel ; tout homme qui portait une pique, une épée, un mousquet, semblait avoir une injure personnelle à venger fantassins et cavaliers se ruaient à l'envi sur les Impériaux.

« Vengeance ! fut le cri de toute une armée.

Et tout céda à cet effort du désespoir.

Wallenstein, qui ramenait le centre à la bataille, se heurta contre le général Horn et ses vieux régiments.

« Ah ! dit-il, l'esprit de Gustave-Adolphe est avec eux ! »

Cet esprit s'était incarné dans la mâle figure du duc Bernard ; tandis que les Suédois se battaient pour tuer et mourir, lui les poussait en avant pour vaincre, et maître des batteries qui avaient si longtemps tenu Gustave-Adolphe en échec, il en foudroyait l'armée impériale.

Cependant l'acharnement de la lutte qui ensanglantait le coin de terre où reposait le cadavre du roi n'avait pas diminué. Les morts suivaient les morts, les blessés tombaient autour des blessés. Au-dessus de cette mer houleuse de combattants, on voyait la tête et le bras du comte de Pappenheim ; il ne savait pas encore que Gustave-Adolphe était tombé, et il le cherchait toujours.

Deux cavaliers qu'une colère égale animait s'efforçaient de s'ouvrir un passage à travers les rangs : c'étaient Armand-Louis et Renaud ; l'un multipliait ses coups pour atteindre le capitaine Jacobus, l'autre précipitait les siens pour parvenir jusqu'au grand maréchal de l'Empire ; mais sans cesse des flots d'ennemis se jetaient entre eux. Plus heureux, Carquefou put joindre le terrible homme de

guerre ; mais son cheval blessé n'obéissait plus au mors. Trompé par le justaucorps de buffle et le surtout de drap, Pappenheim fondit sur lui.

« Voilà ma dernière heure, » murmura Carquefou qui s'apprêtait bravement à recevoir le choc.

Presque aussitôt le cheval du grand maréchal heurta de son large poitrail la monture chancelante de son adversaire et l'envoya rouler à dix pas.

Riant alors :

« Tiens-toi donc mieux à cheval, l'ami ! » cria l'Allemand qui venait de reconnaître Carquefou, et il passa.

Tandis que Carquefou se relevait et ramassait Frissonnante, M. de Pardaillan fut en une minute sur M. de Pappenheim.

« Haut l'épée ! dit-il au comte.

— Vieillard ! répond le maréchal, la partie n'est pas égale. »

Et avec la rapidité d'une pierre lancée par la fronde, le coup qu'il porte à M. de Pardaillan arrache le fer aux mains du vieux marquis dont le bras retombe tout sanglant.

« À d'autres, et hors d'ici les blessés ! » crie le grand maréchal.

Cette fois, Renaud rompt le cercle formidable de sabres et de pistolets qui l'entoure et arrive comme un lion sur M. de Pappenheim.

« Enfin ! dit le grand maréchal qui le reconnaît.

Et ils s'abordent pareils à deux taureaux. Leurs épées se choquent avec la vitesse du marteau frappant l'enclume ; mais les coups sont parés aussi rapidement qu'ils sont portés. La lutte avait cela de particulier cependant qu'elle augmentait, par la durée, le sang-froid et l'adresse de Renaud. M. de Pappenheim au contraire qui voit les siens plier de toutes parts, veut les rallier et se faire reconnaître pour les animer de son exemple ; un instant son regard quitte les yeux de Renaud, et se dressant sur ses étriers :

« Ferme, cuirassiers, et en avant ! » s'écrie-t-il.

Mais ses lèvres étaient encore ouvertes que déjà l'épée de Renaud avait glissé sous le bras du comte et traversé son épaule.

Un cri de rage s'échappa des lèvres de M. de Pappenheim ; il veut continuer la lutte, sa main alourdie fait un effort désespéré pour relever son arme, elle retombe sans force.

« Rendez-vous ! » crie M. de Chaufontaine à son tour.

Mais les cuirassiers ont vu le péril de leur chef ; une charge furieuse les porte entre les combattants ; ceux du duc Bernard et les dragons de M. de la Guerche se jettent dans la mêlée ; ce qu'il avait encore d'arquebuses, de pistolets et de mousquets chargés fait feu, et M. de Pappenheim, qui s'obstine à ne pas suivre ceux qui veulent l'entraîner dans leur retraite, tombe la poitrine percée de deux balles.

Une compagnie de cuirassiers se range alors autour de lui, et tandis qu'ils font à leur chef un rempart de leurs corps, on emporte le grand maréchal loin de la mêlée. Sa main inerte ne tenait plus l'épée.

« Ah ! s'il m'échappe ! s'écrie Renaud, cette victoire n'est plus une victoire ! »

Au moment où Gustave-Adolphe, atteint du coup mortel, vidait les arçons, le duc François-Albert de Lauenbourg, saisi d'une terreur folle, avait pris la fuite.

Son cheval effaré l'emportait sur le front de l'armée impériale, et lui, pris de vertige, criait : « Le roi est mort ! le roi est mort ! »

Le capitaine Jacobus, à pied, l'épée au poing, s'acharnait auprès de sa victime expirante. Autour de lui, mousquetaires et lansquenets se disputaient les dépouilles du roi, son chapeau percé de balles, son justaucorps sanglant, son épée toute rouge, son manteau déchiré.

Armand-Louis, que Magnus, M. de Saint-Paer et M. de Collonges suivaient avec trente dragons, faisait de larges trouées dans ce cercle mouvant. Le capitaine Jacobus l'aperçut, et, se jetant sur un cheval qui errait sans maître, brandit en l'air son bras robuste.

« Il est trop tard ! dit-il, le roi est mort ! »

Et, comme une couleuvre qui se fraye un chemin au travers des ronces, il se lança au plus épais des escadrons impériaux.

Mais partout ces escadrons, divisés et rompus par les charges réitérées des Suédois, s'ouvraient et flottaient indécis. Où courait le capitaine Jacobus, Ar-

mand-Louis courait aussi. On les voyait comme deux flèches passer au milieu des bataillons dispersés, s'atteindre et s'éviter tour à tour. Trois fois l'épée d'Armand-Louis avait labouré la croupe du cheval de Jacobus, et trois fois un hasard les avait séparés. Ils traversèrent ainsi l'armée, et la poursuite ne s'arrêta pas.

Auprès d'un ruisseau bordé de saules, le capitaine Jacobus aperçut huit ou dix Croates débandés.

« Un général suédois est là, dit-il ; mille ducats à ceux qui le tueront ! »

Les Croates s'apprêtaient à fondre sur M. de la Guerche, mais on vit alors M. de Saint-Paer et M. de Collonges, flanqués de quatre ou cinq dragons, qui accouraient de toute la vitesse de leurs chevaux. Les Croates tournèrent bride et franchirent le ruisseau. Malheureusement, si rapide qu'eût été leur intervention, elle avait permis au capitaine Jacobus de passer sur la rive opposée. Un homme fluet et pâle sortit du milieu des saules, tenant par le mors un cheval maigre dont il tendit la bride au fugitif. Le capitaine sauta en selle, et laissant là sa monture épuisée, disparut dans la plaine, tandis que maître Innocent se glissait dans les buissons épais qui bordaient la rive du ruisseau où sa fuite silencieuse ne laissait pas plus de trace que le passage d'un renard.

Armand-Louis poussa un cri de fureur et voulut s'élancer à la poursuite du capitaine Jacobus. Magnus l'arrêta froidement, et du bout de Baliverne montrant le cavalier :

« Son cheval a des ailes, dit-il, ne le poursuivez pas…. J'ai vu hier le gîte d'où maître Innocent est sorti : le capitaine y retourne certainement…. Mais aussi vrai que Magnus est un homme et qu'il ne vous a jamais trompé, il vous fera rencontrer ce bandit face à face.

— Tu me le promets ?

— Je vous le jure !

— Eh bien ! je jure à mon tour que la main que voici ne touchera la main d'Adrienne que lorsqu'elle aura puni le meurtrier du roi…. »

Et ayant repoussé l'épée au fourreau, M. de la Guerche tourna bride.

4 · XXXIX

Comme il revenait sur ses pas lentement avec les dragons groupés autour de MM. de Saint-Paer et de Collonges, Armand-Louis rencontra Renaud qui, flanqué de Carquefou, galopait à côté d'un bas-officier revêtu de l'uniforme de la cavalerie croate. On fit halte un instant.

« Cet homme m'a promis de me conduire au logis de M. de Pappenheim, dit le marquis ; s'il tient sa promesse, il aura cent pistoles ; s'il y manque, la balle de ce pistolet lui cassera la tête.

— À toi le grand maréchal de l'Empire, à moi le capitaine Jacobus ! » répondit M. de la Guerche.

Les deux frères d'armes échangèrent une vigoureuse poignée de main ; on lisait sur leur visage la marque d'une résolution implacable.

M. de Collonges intervint.

« Mon cheval est frais, dit-il, je l'ai emprunté à un officier des gardes de Wallenstein à qui je l'ai payé d'un coup d'épée.... je vais donc m'attacher à la fortune de M. de Chaufontaine ; M. de Saint-Paer restera avec M. de la Guerche.... ainsi chacun de nous aura sa part dans l'œuvre commune. »

Les dragons se divisèrent en deux bandes, les mieux montés se rangeant autour de M. de Collonges.

« Adieu, Baliverne, dit Carquefou à Magnus ; Frisonnante me paraît en danger de mort, mais elle a aussi une petite rancune à payer.... si chemin faisant nous expirons de compagnie, pardonne-nous en souvenir des émotions qui ne nous ont pas été ménagées. »

Bientôt après la troupe qui suivait Renaud s'effaça dans l'éloignement.

Lorsque M. de la Guerche reparut sur le champ de bataille, le jour était fini. On ne voyait plus çà et là, au milieu des clartés douteuses du crépuscule, que quelques blessés qui se traînaient lentement pour gagner les ambulances.

Dix mille morts couvraient la plaine. Un silence funèbre enveloppait cette foule immobile, tout à l'heure agitée par le vent de toutes les passions violentes. Au milieu des ombres qui allaient s'épaisissant de minute en minute, Armand-Louis, M. de Saint-Paer et Magnus cherchaient le corps du roi.

Comme ils erraient silencieusement au milieu des rangs confondus des Impériaux et des Suédois, il leur sembla qu'une forme noire pareille aux fantômes allait et venait dans la nuit.

« Serait-ce déjà le capitaine Jacobus ? » murmura Magnus.

Armand-Louis s'approcha. Une femme alors, levant son voile, le regarda.

« Ne me reconnaissez-vous pas ? dit-elle.

— Marguerite !

— Oui, Marguerite qui pleure et ne se consolera jamais ! Partout où le roi est allé, je suis allée ; à Leipzig, au passage du Lech, à Nuremberg ! Il était ce matin à Lutzen, j'y étais aussi. Il combattait et je priais. Dieu n'a pas voulu qu'il vît sa victoire. Il n'a pas voulu que l'Allemagne connût le héros qui l'a sauvée de l'esclavage ; mais si son âme est là-haut, il faut au moins que sa dépouille mortelle soit rendue à la Suède ?

— Voilà une heure que je cherche celui qui fut Gustave-Adolphe. Hélas ! qui sait ce qu'il est devenu !

— Suivez-moi, et si vous ne le trouvez pas, moi je le trouverai. »

Marguerite poursuivit sa marche d'un pas ferme, passant au milieu des morts renversés les uns sur les autres. Son visage avait l'aspect du marbre.

« Ah ! que je l'ai vue heureuse et belle ! » pensait Armand-Louis.

La fille d'Abraham Cabéliau arriva ainsi auprès d'un amas de cadavres groupés dans toutes les attitudes de la mort. La terre était toute imbibée de sang et couverte de débris d'armes. Ce n'était que mousquetaires et cuirassiers entassés pêle-mêle, tous criblés de blessures, mutilés, éventrés, la tête fendue, le visage encore empreint de furie.

Marguerite chercha dans cet amoncellement de corps méconnaissables, çà et là labourés par les fers de mille chevaux.

Tout à coup elle tomba à genoux, et soulevant dans ses bras une tête froide toute voilée des ombres de la mort :

« Le voilà ! » dit-elle.

Il y avait tant de larmes et de douleur dans ce seul cri, que Magnus détourna la tête et se mit à pleurer.

Mais alors Marguerite se redressant et jetant derrière sa tête le long voile noir qui lui faisait comme un linceul, les yeux noyés de larmes, le visage en feu :

« Et celui qui a tué ce héros, il vit peut-être ! s'écria-t-elle. Dieu du ciel, où est ta justice ! »

M. de la Guerche lui saisit la main.

« Oui, madame, cet homme vit, dit-il ; mais par l'âme de celui qui ne m'entend plus, je vous jure que Gustave-Adolphe sera vengé. »

Magnus, passant rapidement la main sur ses yeux :

« À l'œuvre donc ! dit-il. À présent que nous savons où est le corps du roi, laissons-le pour une heure à cette place. Vous, madame, allez prier sous l'ombre de ces arbres déchirés par la mitraille. Vous êtes une femme, on peut vous voir et vous entendre sans concevoir aucun soupçon. Combien de veuves et de mères qui pleureront ce soir !... Vous, monsieur de Saint-Paer, mettez-vous en embuscade, là-bas, derrière ce pan de mur, qui vous permet de tout observer sans être remarqué.

— Que prétends-tu faire ? dit Armand-Louis.

— Nous sommes en chasse ; tendons le piége où le tigre doit être pris.

— Ah ! je comprends. Mais s'il ne vient pas ?

— S'il ne vient pas ? Savez-vous un coin de l'Allemagne que la pointe de Baliverne ne puisse pas fouiller ? Mais rassurez-vous.... le tigre a flairé l'odeur du sang ; il voudra voir si sa victime est morte.

— Bien, Magnus, bien ! Moi, je vais attendre là, à l'abri de ce bouquet de sapins, et vingt dragons feront un cercle dans la plaine pour qu'il ne puisse approcher sans être aperçu, et tenter de fuir sans être pris.

— Pas un mot surtout, pas un mouvement ; il y a partout des quartiers de rochers, des troncs d'arbres rompus, des chaumières en ruine, des remparts de cadavres.... que ce soient autant de retraites où vous restiez ensevelis ; mais quand vous me verrez debout, l'épée au poing, criant : Gustave-Adolphe ! alors levez-vous tous !

— Et alors à moi de le tuer ! » s'écria M. de la Guerche.

Les dragons s'éloignèrent, Marguerite s'agenouilla sur un tertre, et tout bruit mourut dans la plaine.

Magnus, resté seul, se pencha parmi les morts et choisit une casaque aux couleurs impériales qu'il endossa ; le sang et la poudre dont il macula son visage lui firent un masque ; il se coiffa d'un casque bosselé, et, méconnaissable à tous les yeux, le vieux partisan gagna l'extrême limite du champ de bataille.

Quelques gémissements s'élevaient de la plaine et indiquaient seuls qu'un reste de vie s'y débattait.

Nous allons abandonner pour un instant M. de la Guerche et Magnus, et rejoindre M. de Chaufontaine lancé avec M. de Collonges à la poursuite du grand maréchal de l'Empire. Il lui fallait cet homme, mort ou captif.

Le Croate dont il surveillait les mouvements galopait dans la direction de Leipzig. Çà et là, mais à de rares intervalles, on apercevait quelques groupes de soldats débandés. Ceux-là jetaient leurs armes à la vue des dragons suédois et prenaient la fuite ; d'autres, épouvantés, se mettaient à genoux et demandaient grâce ; un certain nombre, infidèles au drapeau vaincu, et privés de leurs chefs, se ralliaient à l'escorte du marquis et criaient : « Vive Gustave-Adolphe ! »

Une pauvre maison, dont les vitres à demi rompues brillaient dans la nuit, se montra sur l'un des côtés de la route. Le Croate étendit la main.

« C'est là ! » dit-il.

Des ombres passaient devant les fenêtres ; un groupe de cuirassiers sanglants, mutilés, mais l'épée au poing, veillaient autour de la maison. À l'aspect de Renaud, ils se rangèrent devant la porte.

« Bas les armes, dit Renaud, vous êtes dix et nous sommes trente ! »

Une voix mâle se fit entendre dans l'intérieur de la chaumière. M. de Chaufontaine reconnut la voix de M. de Pappenheim.

« Laissez entrer, cria-t-il, l'ennemi verra comment sait mourir le maréchal de l'empire d'Allemagne ! »

Sombres et muets, les cuirassiers s'écartèrent de la porte, et M. de Chaufontaine entra suivi de M. de Collonges.

Carquefou, Frissonnante à la main, se glissa derrière eux.

M. de Pappenheim, sans cuirasse, la tête nue, couvert déjà des ombres de la mort, gisait sur un lit misérable. Quelques gouttes de sang suintaient à travers l'appareil posé sur les blessures et tombaient à terre. Son épée, brisée par le milieu, était couchée en travers du drap.

Àla vue du marquis, il se souleva sur le coude, et, le saluant de la main :

« Il y a loin de la Grande-Fortelle à Leipzig ! dit-il. Depuis lors nous nous sommes rencontrés dans bien des fortunes diverses.... Soyez le bienvenu dans ma dernière maison. »

M. de Chaufontaine se découvrit ; Carquefou abaissa la pointe de Frissonnante.

Alors, posant la main sur la garde du fer brisé qu'il n'avait pas abandonné :

« Si c'est là ce que vous cherchez, poursuivit le grand maréchal, attendez encore quelques minutes, la mort va me l'arracher. »

Une ombre de colère et de désespoir passa sur son visage.

« Vous m'avez rencontré sur dix champs de bataille, continua-t-il ; par respect pour la mort qui plane ici, oubliez nos longues inimitiés, et répondez en soldat à celui qui fut le Soldat. Votre présence ici me dit assez que la bataille est perdue. Que reste-t-il de l'armée impériale ?

— Quelques bandes en déroute, des escadrons dispersés.

— Et le duc de Friedland, notre chef ?

— Il est en fuite.

— S'il est vivant, rien n'est perdu. »

M. de Pappenheim fit un effort, et, sans quitter la garde de son épée :

« Et Gustave-Adolphe ? » ajouta-t-il.

M. de Chaufontaine baissa la tête sans répondre.

« Et Gustave-Adolphe ? répéta le blessé avec plus de force.

— Il est mort, dit Renaud.

— Mort ! s'écria le grand maréchal, mort le roi de Suède ! »

Alors, levant son corps, les mains toutes frémissantes, le visage transfiguré :

« Béni soit le Dieu qui m'a permis d'apprendre avant la dernière heure que l'implacable ennemi de ma religion et de mon pays a perdu la vie ! s'écria-t-il. Non, la bataille n'est pas perdue si Gustave-Adolphe n'est plus ! Qu'importe que cinquante régiments aient été brisés comme ce fer est brisé lui-même ! Je meurs content.... Lui mort, l'Autriche est triomphante ! »

Un coup violent frappé à la porte l'interrompit ; un cuirassier entra, précédant un courrier qui mit le genou en terre.

« J'arrive de Madrid, dit cet homme, et le roi mon maître m'a ordonné de remettre ce coffret aux mains du grand maréchal de l'Empire. »

M. de Pappenheim s'empara du coffret et l'ouvrit. Bientôt les insignes éclatants de l'ordre fameux de la Toison d'or brillèrent entre ses doigts tremblants ; une sorte d'extase illumina son visage.

« Enfin ! » murmura-t-il.

Un frisson le prit.

« Adieu la gloire, adieu la terre ! » dit-il.

Une pâleur mortelle s'étendit sur son front ; la croix rouge parut faiblement à l'angle des sourcils ; alors tournant vers M. de Chaufontaine ses yeux où les flammes de la vie s'éteignaient :

« Je vous ai toujours connu un homme de guerre, brave et généreux, dit-il ; en mémoire des jours où nos épées se sont heurtées, laissez mes cuirassiers m'ensevelir avec ces deux souvenirs d'ici-bas.

— Que votre volonté soit faite, dit Renaud.

— À présent, que Dieu m'appelle je suis prêt ! » s'écria le grand maréchal.

Et bientôt, les deux mains étendues sur le collier de la Toison d'or et la garde de son épée, il rendit l'âme.

« Oui, c'était un soldat ! murmura M. de Chaufontaine.

— Dieu m'accorde une pareille mort ! » répondit M. de Collonges, qui s'était agenouillé.

Tandis que ces choses se passaient dans l'humble maison où le hasard de la bataille avait jeté mourant l'un des meilleurs hommes de guerre du dix-septième siècle, Armand-Louis, Magnus et M. de Saint-Paer attendaient sur le champ funèbre de Lutzen.

Le silence était profond ; quelque souffle de vent passait dans les arbres comme une plainte ; la lune, immobile dans un ciel pur, éclairait la plaine où dormait une foule glacée.

Parfois un cheval blessé relevait la tête et poussait un long hennissement, puis tout se taisait.

La nuit était déjà avancée ; Armand-Louis commençait à croire que le capitaine Jacobus ne viendrait pas. En ce moment, le vieux Magnus, qui errait sur la lisière du champ de bataille, aperçut un homme qui marchait lentement et regardait autour de lui. Sa haute taille jetait une ombre sur la terre ; il tenait une épée nue à la main.

« C'est lui ! » murmura Magnus.

Et il se dirigea vers le capitaine, tout en ayant l'air de chercher de côté et d'autre sur le sol.

Le capitaine s'arrêta, tira un pistolet de sa ceinture et considéra pendant quelques minutes cet inconnu qui allait et venait parmi les morts.

« Un maraudeur ! » fit-il enfin.

Repoussant alors le pistolet dans les plis de la soie :

« Eh ! l'ami ! » s'écria-t-il.

Magnus releva la tête, hésita comme un homme surpris et mécontent, puis se dirigea lentement vers le capitaine, la main sur la garde de son épée.

« Laisse là ce joujou, poursuivit le capitaine Jacobus ; tu pilles les cadavres, moi je n'en veux trouver qu'un seul. Donc, point de querelles entre nous !

— Alors, causons, répondit Magnus, mais faisons vite : le jour n'est pas loin, et il ne ferait pas bon de rencontrer quelque patrouille suédoise par ici.

— Écoute ! Si tu m'aides à découvrir celui que je cherche, il y a pour toi plus d'or dans cette bourse que tu n'en découvriras dans les poches de cent officiers.

— Parlez.

— L'homme dont je parle est tombé auprès d'un champ de sarazin, non loin d'un bouquet d'arbres, à un endroit où la route fait un coude. »

Magnus se gratta le front :

« J'ai vu dans un endroit semblable un amoncellement extraordinaire de cadavres ; ils étaient couchés comme les épis d'une gerbe déliée, les uns sur les autres. L'un d'eux portait un justaucorps de peau de buffle à gorgerin d'acier ; il avait le bras gauche cassé par une balle.... »

Le capitaine saisit Magnus par le poignet :

« Marche ! je te suis ! » dit-il.

Magnus, sans répondre, prit hardiment un sentier qui coupait diagonalement le terrain de la bataille. Le capitaine marchait sur ses traces, à la distance d'une épée. Ses regards inquiets sondaient partout la douteuse clarté de la nuit ; mais rien ne bougeait dans l'immense plaine. D'ailleurs, l'homme qui marchait devant lui avait l'épée au fourreau.

Ils arrivèrent ainsi auprès d'un champ de sarazin foulé et haché par les déchirements d'une lutte acharnée. Magnus, du doigt, fit remarquer au capitaine Jacobus un bouquet de quatre ou cinq arbres, et la route dont la ligne blanche traçait un angle.

« Oui, c'est là ! » murmura l'aventurier.

Un amas de corps sanglants couvrait la terre comme un tapis ; partout des armes en débris, partout des visages pâles tournés vers le ciel.

Magnus franchit un premier cercle de cadavres, et, au cœur même de cette hécatombe d'êtres humains, sa main désigna le corps du roi.

Alors, se découvrant et d'une voix tonnante :

« Gustave-Adolphe ! » cria-t-il.

Un homme se leva à ce cri, puis un autre, puis dix, puis vingt, et tous, l'épée nue à la main, marchèrent vers Magnus.

« Ah ! traître ! » s'écria le capitaine Jacobus.

Et, s'armant d'un pistolet, il fit feu ; mais le vieux soldat avait fait un bond de côté, et la balle passa à quelques pouces de son front.

« Trop vite et trop tard ! » dit froidement Magnus.

Déjà M. de la Guerche et M. de Saint-Paer étaient auprès de lui, et, autour d'eux, un cercle de dragons : point d'issue pour s'échapper.

Le capitaine Jacobus venait de reconnaître M. de la Guerche, et, derrière lui, debout comme un spectre, Marguerite Cabéliau.

Il jeta à ses pieds l'arme inutile, et, croisant les bras sur sa poitrine :

« Ah ! un guet-apens, comme à la Grande-Fortelle ! dit-il ; le gentilhomme fait œuvre de bandit ! »

M. de la Guerche fit un geste de la main ; M. de Saint-Paer et Magnus s'écartèrent, et, se plaçant en face de l'aventurier :

« Je croirais ma tâche mal remplie si je ne vous tuais pas ; donc, haut l'épée, capitaine Jacobus, et défendez votre vie ; car, aussi vrai que je m'appelle Armand-Louis de la Guerche, l'un de nous tombera ici pour ne plus se relever. »

Le capitaine tira sa lourde rapière d'un seul élan ; puis tout à coup et rompant d'un pas :

« Est-ce franc jeu, moi contre vous ? dit-il.

— Franc jeu ; vous contre moi, un contre un.

— Sans pitié ni merci ; avec la dague et l'épée ?

— Avec l'épée et la dague ; sans quartier ni pardon.

— Et si je vous tue ?

— Vous serez libre, foi de gentilhomme ! »

M. de Saint-Paer fit un mouvement.

« Laissez, reprit Armand-Louis, cet homme m'appartient.

— Magnus n'est pas gentilhomme, et il n'a rien promis, » dit Magnus.

Le capitaine Jacobus fit ployer son fer entre ses mains, et le regardant :

« Toi, ce n'est rien, fit-il d'un air dédaigneux.

— À présent, en garde, et priez Dieu ! » s'écria M. de la Guerche.

Le fer froissa le fer et le duel commença.

Marguerite, à genoux, soutenait la tête livide du roi et la tournait vers les combattants, comme si elle eût voulu que le mort fût le témoin de cette lutte implacable destinée à le venger.

Cette fois, Armand-Louis avait affaire au plus terrible jouteur qu'il eût encore rencontré. Pas de feinte, pas de ruse qui fussent inconnues au capitaine Jacobus ; il se faisait de l'épée et du poignard un bouclier agile et vivant, d'où partaient mille ripostes promptes comme la foudre. Un nuage passa sur le front de Magnus, qui serra la poignée de Baliverne.

Mais Armand-Louis paraît tous les coups et multipliait les siens avec une rapidité et une précision qui augmentaient avec la résistance.

On n'entendait que le cliquetis du fer et le souffle de deux respirations courtes, pressées, ardentes.

Àmesure que les deux adversaires changeaient d'attitude, Marguerite tournait entre ses genoux la tête du roi mort, afin que sa face blème menaçât toujours le capitaine Jacobus.

Un instant, les yeux de l'aventurier rencontrèrent ce visage terrible ; il frissonna, et l'épée d'Armand-Louis le toucha en pleine poitrine ; mais le fer rencontra les fines mailles d'un justaucorps d'acier pris sous le pourpoint de buffle, et vola en éclats.

« Ah ! bandit ! » s'écria M. de la Guerche.

Un cri de joie féroce lui répondit.

Magnus devint pâle et on le vit brandir Baliverne ; mais au moment où Jacobus, qui se croyait sûr de la victoire, fondait sur M. de la Guerche, la main de Marguerite tendit au gentilhomme une épée rouge qu'elle avait ramassée dans le sang.

« C'est l'épée du roi ; tuez cet homme ! » dit-elle.

Le bras du capitaine Jacobus hésita ; le coup qu'il destinait à son adversaire se perdit dans le vide, et presque aussitôt la pointe d'un fer, dont il avait appris à connaître la force, le menaça de nouveau.

« C'est à la gorge qu'il faut frapper ! » dit Magnus d'une voix sombre.

Mais déjà le duel recommençait plus âpre et plus acharné.

« Mort de ma vie ! J'en viendrai à bout cependant ! » murmura le capitaine.

Il se ramassa sur lui-même comme un tigre et son jeu terrible devint plus rapide et plus serré. On voyait luire ses dents blanches à travers ses moustaches rouges.

Quelques gouttes de sang parurent bientôt après sur les vêtements de M. de la Guerche, qu'une armure de fer ne protégeait pas. Deux fois déjà l'épée du capitaine en avait déchiré l'étoffe. Un ricanement ouvrit ses lèvres.

« Mon épée a soif ; prends garde ! » dit-il.

Il fit un pas, et Magnus passa la main sur son front trempé de sueur ; mais soudain le fer d'Armand-Louis brilla comme une flèche et atteignit l'aventurier au défaut de l'épaule.

« Tonnerre ! » s'écria celui-ci en rompant.

M. de la Guerche laissa tomber son épée, fit un bond, et, tandis que sa main droite saisissait le bras gauche du capitaine, avec la rapidité de l'éclair de son autre main il lui plantait dans la gorge son poignard tout entier.

La coquille d'acier heurta le gorgerin et un jet de sang noir jaillit sur le bras du vainqueur.

Le capitaine Jacobus jeta la tête en arrière et tomba comme un chêne ; ses talons et ses mains battirent le sol ; puis ses membres se roidirent et il resta couché par terre, la face noyée dans le sang. Alors, jetant au loin l'arme qui avait terrassé l'assassin du roi :

« Justice est faite ! » dit Armand-Louis.

Àla pointe du jour, deux troupes de cavaliers se rencontrèrent sur la route de Leipzig : l'une était conduite par M. de Chaufontaine ; l'autre par M. de la Guerche. L'une avait vu mourir M. le comte de Pappenheim ; l'autre ramenait le

corps du roi Gustave-Adolphe. Bientôt après, les deux gentilshommes entraient chez M. de Pardaillan.

« Crois-tu que Frissonnante pourra se reposer maintenant ? demanda Carquefou.

— Qui sait ! Baliverne n'est pas fatiguée, » répondait Magnus.

Adrienne et Diane attendaient leurs fiancés.

« Un homme avait osé lever les yeux sur vous, il n'est plus, » dit Renaud.

M. de Pardaillan prit la main de Diane et la mit dans celle du marquis.

« Madame, dit alors M. de la Guerche, la dragonne dont Jean de Werth paraît la poignée de son épée, la voici, et l'homme qui a porté la main sur le roi, je l'ai tué.

— Madame de la Guerche, dit M. de Pardaillan, embrassez votre mari. »

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Coups_d%E2%80%99%C3%A9p%C3%A9e_-de_M._de_la_Guerche. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.